





CONFESSIONS

DE

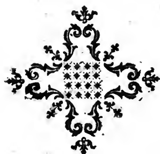
S. AUGUSTIN,

TRADUITES EN FRANÇOIS

Par M. ARNAULD D'ANDILLY,

AVEC

LE TRAITÉ DE LA VIE HEUREUSE
du même Saint.





A BRUXELLES,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXVII.



AVIS AU LECTEUR.

MOn cher Lecteur, je n'estime pas avoir besoin d'un long discours pour vous recommander l'excellence & l'utilité de l'Ouvrage que je vous présente. Le seul nom de Saint Augustin donne du repect pour tous ceux qu'il nous a laissés. Mais entre tous les Livres qu'il a écrits, il n'y en a point qui soit plus connu, & qui de tout temps ait mérité une estime plus générale, & une révérence plus particuliere que celui de ses Confessions. C'est le témoignage que ce Saint-même, le plus humble de tous les hommes, nous a rendu, en nous assurant qu'entre tous ses Ouvrages il n'y en avoit point qui fût tant lu que celui-là, ni qui plût davantage aux personnes de piété.

Et certes si l'unique fin des Livres de dévotion doit être d'élever à Dieu l'esprit & le cœur de ceux qui les lisent, & beaucoup plus encore le cœur que l'esprit, puisque toute la connoissance du monde sans l'amour & la charité ne rend pas plus saint, mais plus superbe; il est difficile d'en rencontrer aucun, après les Ecritures divines, qui produise plus puissamment cet effet que ces Confessions admirables, & qui répande dans les ames une lumiere plus pure, & une chaleur plus vive & plus pénétrante. Aussi a-ce été le dessein de ce grand Saint en les écrivant, comme il le temoigne lui-même par ses paroles, qui font mieux voir que tout ce qu'on en sçauroit dire, le vrai esprit de cet Ouvrage, & le fruit qu'on en doit tirer. Les treize Livres de mes Confessions, dit-il, sont employés à louer Dieu, dans le souvenir des péchés que j'ai commis, & dans la reconnoissance des graces qu'il lui a plu de me faire; & ils élevent vers lui l'esprit & le cœur des hommes. Au moins est-ce l'effet qu'ils ont produit dans moi-même lorsque je les ai composés, & qu'ils y produisent encore lorf

que je les lis. Les autres en auront telle opinion qu'il leur plaira : mais je sçais bien que plusieurs personnes de piété les ont fort aimés, & les aiment encore beaucoup.

Ainsi nous voyons que cet esprit tout brûlant de l'amour divin en a fait un telle effusion dans cet Ouvrage, que ce travail a été tout ensemble, & un effet de sa charité, & une nouvelle cause qui l'a redoublée ; & que si par-tout ailleurs il paroît des étincelles de ce feu céleste qui le consumoit, il en paroît ici des flammes qui sont capables d'échauffer les plus froids, & de fondre la glace des ames les plus endurcies. On ne le voit nulle part plus fervent, plus animé ; plus rempli de zele, plus détaché de la terre, & plus soupirant vers le Ciel ; plus dans les larmes, & plus dans la joie, plus humble, & plus magnanime ; plus abaissé dans lui-même, & plus élevé en Dieu ; &, pour tout dire en un mot, plus Saint Augustin. Et il ne faut pas s'en étonner (comme il me souvient de l'avoir autrefois oui dire à un grand Personnage, dont la mémoire répand tous les jours de plus en plus une odeur de bénédiction dans l'Eglise) puisque parlant seulement aux hommes dans ses autres Livres, il a été obligé de s'accommoder aux hommes, & de se rabaisser dans des pensées plus ordinaires & dans un langage plus humain ; au lieu que dans celui-ci, ne parlant qu'à Dieu, il a parlé d'une maniere toute divine, & comme il pouvoit dire avec Saint Paul : *Sive mente excedimus Deo, sive sobrii sumus vobis* ; il a oublié toute la retenue dont il avoit accoutumé d'user pour se proportionner à la foiblesse des hommes, afin de suivre devant Dieu l'excès de son zele, & s'abandonner tout entier aux ravissements de son amour, n'y ayant rien de plus visible que cet Ouvrage n'est qu'un Ouvrage d'amour.

Soit qu'il déplore les desordres & les égarements de sa jeunesse, & que par une humilité inconcevable il se charge de la honte & de la confusion

de ses péchés, non devant quelques personnes, ou même devant tout son peuple, mais devant toute la terre & toute la postérité. Soit qu'il bénisse son Libérateur; & qu'après avoir fait connoître la grandeur de sa misere, il en releve d'autant plus la miséricorde de celui qui l'en a tiré, & la vertu toute-puissante de cette grace victorieuse qui avoit rompu en un moment toutes ses chaînes, & qui le destinant déja pour être son illustre défenseur, lui avoit fait ressentir par sa propre expérience ce qu'il devoit un jour si divinement soutenir au nom de toute l'Eglise. Soit que portant cette vue, que la nature & l'Esprit-Saint avoient rendue si claire & si pénétrante, jusques dans les replis les plus cachés de son ame, pour y découvrir les moindres défauts & les moindres foiblesses qui pouvoient y être restées, & qu'examinant sa nouvelle vie avec une sévérité de censeur, après avoir con damné sa vie ancienne avec une rigueur de Juge, il dépeigne en lui-même, sans y penser, l'un des plus excellents modeles de la vertu & de la perfection chrétienne, en faisant voir combien ces trois sources empoisonnées de tous les péchés des hommes, le desir de la volupté, la curiosité inquiéte de sçavoir, & l'amour de la grandeur & de la gloire étoient taries dans son cœur. Soit enfin que pour nous apprendre ce qui pouvoit occuper cette grande ame, que nulle créature n'occupoit plus, il nous fasse part de ses chastes & innocentes délices, comme il les nomme lui-même, c'est-à-dire, de cette heureuse familiarité qu'il avoit avec Dieu dans ses Ecritures, en travaillant à découvrir les trésors ineffables qui y sont cachés, & se nourrissant avec une sainte avidité de cette manne céleste, il imprime de cette sorte cet esprit d'amour & de charité qui est l'ame de la Loi nouvelle, qu'il semble que ce soit l'amour même qui nous parle par sa bouche, & qui enseigne à tous les hommes quel est le bonheur d'aimer celui qu'on ne sçauroit ne point aimer sans se rendre mi-

ſérable en cela-même qu'on ne l'aime point.

Mais plus ce Livre eſt admirable, plus il eſt difficile d'en conſerver toutes les beautés & toutes les graces en lui faiſant changer de langue. Je n'ai garde auſſi de me promettre de l'avoir fait; mais ce que je puis aſſurer, c'eſt que j'ai fait tout ce qui m'a été poſſible pour être au moins très-fidele, ſi je n'ai pas été aſſez éloquent, & pour m'éloigner de telle ſorte de cette baſſe ſervitude qui, en s'attachant trop aux mots & à la lettre, fait des copies difformes & montrueuſes des plus beaux Originaux, en penſant les leur rendre plus ſemblable, que je ne tombaſſe pas dans une autre extrêmité qui n'eſt pas moins vicieuſe, qui eſt de ſe donner la liberté d'ajouter & de retrancher aux ſens des Auteurs, ſous prétexte de les faire parler plus élégamment.

C'eſt pourquoi auſſi pour m'aſſurer encore mieux des véritables penſées de ce grand Saint, j'ai prié quelques-uns de mes amis de prendre la peine de revoir ce Livre ſur les Manuſcrits; ce qu'ayant fait avec grand ſoin ſur neuf, fort bons & fort anciens, j'y ai trouvé quelques corrections importantes que j'ai ſuivies dans cette traduction. De ſorte qu'il ne faut pas s'étonner ſi elle n'eſt pas conforme en quelqu'endroits aux Editions vulgaires; mais j'eſpere que bientôt on en donnera une au Public, revue ſur ces Manuſcrits, qui ſera plus exacte & plus correcte que toutes celles qui ont paru juſqu'ici.

Je ſouhaite, mon cher Lecteur, que ce feu de l'amour divin, qui a embraſé le cœur de Saint Auguſtin, & qui lui a fait produire un ſi excellent Ouvrage, jette de ſi vives étincelles dans le vôtre, qu'il l'enflamme du deſir de renoncer à l'affection de tous les biens & de tous les plaiſirs périſſables, pour n'aſpirer plus qu'à des richeſſes & à des félicités éternelles; & j'eſpere de votre charité, que vous ne me refuſerez pas de demander à Dieu dans vos prieres la même grace pour moi.

[A]PPROBATION DES DOCTEURS.

QUoique toute l'Eglise ait toujours été dans de très-grands sentimens d'amour & de respect pour la doctrine de S. Augustin, il faut [a]vouer néanmoins que les Livres de ses Confess[i]ons ont emporté l'estime & l'approbation de tout [l]e monde par-dessus tous ses autres Ecrits, parce [q]ue cet Ouvrage étant encore plus une product[i]on de sa piété, à laquelle tous les Chrétiens peu[v]ent & doivent aspirer, que de sa doctrine dont [t]ous les esprits ne sont pas capables; ceux qui sont [t]rop disproportionnés à la force & à la sublimité des maximes de ses autres Traités, se sont laissés gagner à la douceur & à la piété de celui-ci. Cette estime a paru clairement dans le grand nombre de traductions qui s'en sont faites en toutes les langues Chrétiennes, & particuliérement en la nôtre, d'autant que la France s'étant rendue disciple de ce grand homme durant sa vie, en la personne de ces excellents Evêques, Saint Hilaire d'Arles, & Saint Prosper, elle a dû avoir plus de soin que nulle autre nation, de faire parler son maître en sa langue. Ce qui fait que les traductions de ce Pere ne sont pas seulement des premiéres qui ont été faites en François: mais comme il étoit juste que le plus fidele interpréte de l'Ecriture-Sainte la suivit de près, il se trouve que les traductions de quelques-uns de ses Ouvrages sont presque aussi anciennes que celles du nouveau & de l'ancien Testament. Ceux qui sçavent combien notre langue s'est enrichie & perfectionnée depuis peu, & à quel point l'art de la traduction avoit été négligé ou ignoré jusqu'à présent, croiront aisément quelles peuvent être ces versions anciennes. Mais pour ce qui regarde celle-ci, le jugement qu'en feront toutes les personnes intelligentes dans les

deux langues, & en l'art de bien traduire, sera sans doute que ce non moins éloquent que fidele traducteur, ayant obligé le Public par ses Stances véritablement chrétiennes, & les autres excellentes productions de sa piété & de son esprit, l'oblige maintenant encore davantage, en rehaussant le mérite & l'excellence de cet art, & en faisant par son exemple que les esprits capables de plus grandes choses, n'estimeront point que le travail des traductions soit au dessous d'eux. Celle-ci est un modele très-parfait de celles que le Public doit attendre des personnes, qui à son imitation voudront l'obliger par de semblables travaux, puisque son discours est un chef-d'œuvre de la clarté, de la douceur, & de la pureté de notre langue; & pour dire en un mot tout ce qui se peut dire de grand & de vrai d'une excellente traduction, on peut s'assurer d'avoir maintenant les Confessions de Saint Augustin, telles que ce Docteur incomparable les eût lui-même données, s'il eût écrit en notre langue & en notre temps. Fait à Paris ce 2 Janvier 1649.

BOURGEOIS. RETART.

CONFESSIONS
DE
S. AUGUSTIN.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Il admire comment Dieu étant si grand, & l'homme si bas & si misérable, il ose entreprendre de le louer.

SEIGNEUR, votre grandeur est infinie, & les plus hautes louanges sont infiniment au dessous de vous. Votre puissance n'a point de limites, & votre sagesse est sans mesure & sans bornes; & cependant un homme ose vous louer, lui qui n'est qu'une si petite partie de vos créatures, qui est accablé du poids de sa misérable & de sa mortelle condition, & qui publie par cet état si funeste le crime qu'il a commis, & la justice avec laquelle vous résistez aux superbes. Un homme, dis-je, qui n'est qu'une si petite partie de vos créatures, ose entreprendre de vous louer. Et c'est vous-même, ô mon Dieu, qui lui inspirez cette pensée, & lui faites goûter un plaisir secret dans ces louanges qu'il vous donne, parce que vous nous avez créés pour vous, & que notre cœur est toujours agité de trouble & d'inquié-

tude jusqu'à ce qu'il trouve son repos en vous.

Donnez-moi, s'il vous plaît, Seigneur la lumiere qui m'est nécessaire pour discerner si la premiere action de l'homme est de vous invoquer ou de vous louer, & si la connoissance de votre divinité précéde l'invocation de votre nom. Mais qui pourroit vous invoquer sans vous connoître, puisque si l'on ne vous connoît pas, on est capable d'invoquer au lieu de vous un autre que vous ? Ou plutôt vous invoque-t-on afin que l'on vous connoisse plus clairement, quoique l'on vous connoisse déja obscurément par la foi, selon ces paroles de votre Apôtre : Comment les hommes invoqueront-ils celui auquel ils ne croient pas ? & comment croiront-ils en celui qui ne leur a point été annoncé ? Le Prophete aussi nous enseigne que ceux qui cherchent le Seigneur le loueront, parce que ceux qui le cherchent le trouvent, & l'ayant trouvé ils le louent. Que je vous cherche donc, mon Dieu, en vous invoquant, & que je vous invoque en croyant en vous qui nous avez été annoncé. Seigneur, la foi que vous m'avez donnée vous invoque, la foi que vous m'avez inspirée par l'humanité de votre Fils, & par le ministere des prédicateurs de votre parole.

CHAPITRE II.

Il prie Dieu de venir en lui, & montre que Dieu est en l'homme, & l'homme en Dieu.

MAis comment invoquerai-je mon Dieu ? comment invoquerai-je mon Seigneur, puisqu'en l'invoquant il semble que je l'appelle afin qu'il vienne dans moi ? Et y a-t-il quelque lieu en moi où puisse venir mon Dieu, le Dieu véritable, le Dieu qui a créé le Ciel & la Terre ? Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait en moi quelque chose qui soit capable de vous comprendre ? Et même le Ciel & la Terre que vous avez créés

& dans lesquels vous m'avez créé, sont-ils capables de vous comprendre ?

Mais puisque tout ce qui est ne seroit point sans vous, ne semble-t-il pas que tout ce qui est vous comprend en soi ? & ainsi, puisque je suis du nombre des choses qui ont un être, comment puis-je vous demander que vous veniez en moi, puisque je ne serois pas si vous n'étiez point en moi ? Cependant, comment vous comprendrois-je, puisque vous êtes même dans les enfers où je ne suis pas ; & que selon votre parole sacrée, si je descends dans l'enfer je vous y trouverai ?

Je ne serois donc point, mon Dieu, je ne serois point du tout si vous n'étiez point en moi. Ou ne dois-je point dire plutôt que je ne serois point, si je n'étois point en vous, de qui procédent toutes choses, par qui subsistent toutes choses, & en qui sont contenues toutes choses ? Cela est ainsi, Seigneur, cela est ainsi. Où vous priai-je donc de venir quand je vous invoque, puisqu'il est constant que je suis en vous ? Et de quel lieu viendrez-vous en moi ? Car où pourrois-je me retirer hors du Ciel & de la Terre, afin que mon Dieu, qui remplit le Ciel & la Terre, put de là venir en moi ?

CHAPITRE III.

Dieu est par-tout, & tout entier en chaque chose.

LE Ciel & la Terre vous renferment-ils donc en eux, Seigneur, parce que vous les remplissez ? Ou les remplissez-vous de telle sorte qu'il reste encore quelque chose de vous après que vous les avez remplis, parce qu'ils ne peuvent vous renfermer tout en eux ? Que si cela est, mon Dieu, où répandez-vous ce qui reste ainsi de vous après que vous avez rempli le Ciel & la Terre ? Mais n'est-ce point une pensée plus digne de votre grandeur, de croire que vous n'avez pas

besoin d'être contenu par quelque chose, vous qui contenez toutes choses, parce que vous ne les remplissez de vous qu'en les contenant en vous? Car les vases qui sont pleins de vous ne vous tiennent pas renfermé en eux, & arrêté par leur circonférence, comme ils tiennent & arrêtent l'eau dont ils sont remplis, puisqu'encore qu'ils se brisent vous ne vous répandez point. Et lorsque vous vous répandez sur nous, vous ne tombez pas comme une liqueur qui est répandue: mais vous nous élevez vers vous, & vous ne vous écoulez pas, mais vous nous rassemblez & réunissez en vous.

Mais remplissant ainsi toutes choses dans cette vaste étendue de votre être infini & universel, les remplissez-vous toutes de toute cette universalité de votre être? Ou parce qu'elles ne peuvent toutes vous comprendre tout entier: ne comprennent-elles que quelques parties de vous; & est-ce la même partie de vous qu'elles comprennent toutes ensemble? Ou chacune d'elles en comprend-t-elle une en particulier, les plus grandes une plus grande, & les plus petites une plus petite, comme s'il pouvoit y avoir en vous de plus grandes & de plus petites parties. Ou ne devons-nous pas dire plutôt que vous êtes tout entier en toutes choses, & que nulle d'elles néanmoins ne vous comprend tout entier?

CHAPITRE IV.

Il décrit d'une maniere admirable la grandeur & la toute-Puissance de Dieu.

QU'êtes-vous donc, ô mon Dieu, qu'êtes-vous, sinon le Dieu & le maître de toutes les créatures? Car y a-t-il un autre Dieu que le Seigneur? y a-t-il un autre Dieu que celui que nous adorons? C'est vous, Seigneur, dont la Majesté suprême est accompagnée d'une suprême

bonté, & qui n'avez pas seulement une très grande puissance, mais une toute-puissance qui est infinie. C'est vous qui êtes également très-miséricordieux & très-juste; qui étant très-présent partout, êtes néanmoins très-invisible & très caché en tous lieux, & n'êtes pas moins aimable par votre parfaite & souveraine beauté, que redoutable par votre force invincible. C'est vous, ô mon Dieu, qui, subsistant dans un être toujours immobile, & toujours le même, êtes néanmoins toujours incompréhensible : qui, bien que vous soyez immuable, causez tous les changements & toutes les révolutions du monde; & qui, n'étant ni nouveau, ni ancien, ni jeune, ni vieux, renouvellez toutes choses, & faites vieillir & sécher en même-temps toute la force & la vigueur des superbes, sans qu'ils sentent votre main qui les fait tomber dans la défaillance. C'est vous, Seigneur, qui agissez sans cesse, & ne laissez pas de demeurer dans un repos éternel; & qui, bien que vous soyez incapable d'aucune indigence, avez soin toutefois de recueillir le fruit de vos dons. C'est vous qui nous soutenez dans votre main, qui nous remplissez de votre esprit, & qui nous couvrez de votre protection. C'est vous qui nous créez de nouveau en nous tirant du néant de notre péché : qui nous nourrissez par votre parole, & qui nous perfectionnez peu à peu par l'accroissement de votre grace. C'est vous enfin qui nous cherchez après que nous nous sommes perdus, comme si vous aviez quelque besoin de nous trouver.

Vous aimez, Seigneur, mais vous aimez sans trouble & sans passion. Vous êtes jaloux, mais vous êtes exempt des craintes & des inquiétudes de la jalousie. Vous vous repentez, mais votre repentance est sans douleur & sans tristesse. Vous vous mettez en colere, mais il n'y a rien de plus calme ni de plus tranquille que votre colere. Vous changez vos ouvrages, mais vous ne changez point vos desseins & vos conseils. Vous recouvrez

ce que vous n'avez jamais vu perdre. Vous êtes comblé de richesses, & vous aimez les grands gains comme si vous étiez pauvre. Vous n'êtes point avare, & vous exigez toutefois l'intérêt & l'usure des dons que vous dispensez aux hommes. Quoique personne ne puisse rien posséder qui ne soit à vous, on ne laisse pas de vous donner plus que vous ne demandez, afin que vous soyez redevable. Vous rendez ce que vous devez, sans être obligé à aucune dette ; & vous remettez ce qu'on vous doit, sans rien perdre de ce que vous remettez.

Mais quelle proportion y a-t-il, mon Dieu, entre ce que vous êtes & ce que je viens de dire de vous : ô mon Seigneur ! ô ma vie ! ô mes cheres & saintes délices ! Et que dit-on de grand de votre divine Majesté lorsqu'on en dit les plus grandes choses ? Combien donc sont malheureux ceux qui ne parlent point du tout de vous, ô mon Dieu ! puisque ceux-mêmes qui parlent le plus, sont des muets, s'ils ne parlent de vous.

CHAPITRE V.

Il demande à Dieu son amour, & le pardon de ses péchés.

QUi me fera la grace, Seigneur, de me reposer en vous ? Qui me fera la grace de vous voir venir dans mon cœur, & l'enivrer du vin céleste de votre amour, afin que je perde le souvenir de mes maux, & que je vous embrasse de toutes les puissances de mon ame comme mon seul & unique bien ? Qu'est-ce que vous m'êtes, ô mon Dieu ? Eclairez-moi par votre miséricorde, afin que je puisse dire : Et moi, Seigneur, que vous suis-je, pour m'honorer d'un Commandement aussi doux & aussi agréable qu'est celui de vous aimer, & pour ne pouvoir souffrir que j'y manque sans vous mettre en colere contre

moi, & sans me menacer de grandes miseres? Hélas! Seigneur, n'est-ce pas une assez grande misere que de ne vous point aimer? Mais je vous conjure par votre bonté, ô mon Dieu, de me dire ce que vous m'êtes. Je vous conjure de dire à mon ame: Je suis ton Sauveur, & de le lui dire ensorte que je l'entende. Je tiens en votre présence les oreilles de mon cœur toutes prêtes pour écouter cette favorable parole. Ouvrez-les, mon Dieu, & dites à mon ame: Je suis ton Sauveur. Que je coure après cette voix, & que vous ayant trouvé, je me tienne attaché à vous. Ne me cachez pas la beauté de votre visage. Que je meure à moi-même afin de le voir, de peur que je ne meure pour jamais si je ne le voyois pas.

La maison de mon ame est bien étroite & bien petite pour un hôte aussi grand que vous, ô mon Seigneur & mon Dieu: mais je vous prie de l'accroître, afin qu'elle soit capable de vous recevoir. Elle tombe en ruine: mais je vous prie de la réparer. Il y a des choses qui peuvent offenser vos yeux; je le sçai & je le confesse: mais qui peut la rendre nette que vous seul, & à qui puis-je recourir qu'à vous? Purifiez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, de mes offenses secretes & cachées, & ne m'imputez point celles d'autrui. Je crois, & c'est pour cela que je parle avec quelque confiance. Vous sçavez, Seigneur, quelle est ma foi en votre miséricorde; & c'est elle qui me fait croire qu'après que je me suis accusé de mes crimes en votre présence, vous m'avez remis la malice de mon cœur. Mais je ne veux point contester avec vous qui êtes & mon Juge & la vérité: Je ne veux pas me tromper moi-même, ni m'exposer au péril de me voir convaincu de péché & de mensonge. Je ne conteste donc point avec vous, mon Dieu; car si vous vouliez examiner avec rigueur les péchés des hommes, qui pourroit subsister devant le Tribunal de votre Justice?

CHAPITRE VI.

Il décrit le commencement de son enfance, & parle ensuite d'une maniere très-haute de la Providence & de l'éternité de Dieu.

QUe si je ne puis, Seigneur, parler à votre Justice, permettez au moins que je parle à votre miséricorde, bien que je ne sois que terre & que cendre. Permettez-moi de parler, puisque c'est à votre clémence & à votre bonté que j'adresse mes paroles, & non à un homme qui se moqueroit peut-être de moi. Il se peut faire néanmoins que vous vous en moquiez vous-même: mais j'espere que si vous vous moquez de mes paroles, vous aurez pitié de ma misere. Je commencerai donc, Seigneur, en vous déclarant d'abord que j'ignore d'où je suis venu en ce monde, en cette vie misérable, à laquelle je ne sçai si je dois donner le nom d'une vie mortelle, ou plutot d'une mort vivante, en même-temps que j'y suis entré, j'y ai été reçu entre les bras de votre miséricorde, ainsi que je l'ai appris des deux personnes dont vous vous êtes servi pour me faire naître, n'ayant pu par moi-même en avoir aucun souvenir.

Etant venu au monde, je goûtai les premieres délices des enfants en goûtant la douceur du lait. Mais ce n'étoit ni ma mere ni mes nourrices qui en remplissoient leurs mammelles. C'étoit vous, Seigneur, c'étoit vous seul qui me donniez par leur entremise la nourriture dont j'avois besoin, selon l'ordre naturel que vous avez établi, & selon les richesses de votre bonté & de votre Providence, qui étend ses soins jusques dans les principes les plus cachés, & les causes les plus secretes de la subsistance de vos créatures. C'est vous qui me donniez cet instinct de ne vouloir pas prendre plus de lait qu'il ne vous plaisoit de m'en donner,

& qui inspiriez à celles qui me nourrissoient la volonté de me donner ce qu'elles recevoient de vous. Car elles se portoient par une affection bien réglée à me donner avec plénitude ce qu'elles recevoient de vous avec abondance, & elles se soulageoient en me le donnant. Elles tiroient un bien pour elles-mêmes du bien que je recevois d'elles, ou plutôt de vous par elles, puisque vous êtes l'Auteur de tous les biens, ô mon Dieu, & que je vous dois toute la conservation de ma vie : ce que j'ai bien remarqué depuis, toutes ces faveurs que vous nous faites au dedans & au dehors de nous, ayant été comme une voix qui m'a annoncé cette vérité. Mais dans ces premiers temps de mon enfance, je ne sçavois que sucer le lait, goûter avec joie ce qui contentoit mes sens, & pleurer lorsque je sentois quelque douleur. Il ne se passa gueres de jours que je commençois à rire : d'abord c'étoit en dormant, & puis étant éveillé, comme je l'ai appris des personnes qui avoient soin de m'élever, & ne pouvant me souvenir de ce qui se passoit en moi en cet âge, j'ai cru ce qu'elles m'en ont dit, parce qu'on remarque tous les jours les mêmes choses aux autres enfants.

Peu à peu je m'accoutumai à remarquer le lieu où j'étois, & à vouloir faire connoître mes desirs à ceux qui pouvoient les exécuter ; mais je me trouvois le plus souvent dans l'impuissance de le faire, parce que mes desirs étoient au dedans de moi, au lieu que ces personnes étoient au dehors, & ne pouvoient par aucun de leurs sens pénétrer jusques dans mon ame. J'étois réduit alors à me tourmenter, à remuer mes pieds & mes bras, & à jetter divers cris, tâchant de rendre ces signes, les plus conformes que je pouvois à mes volontés : mais en outre que je faisois peu de ces signes, selon mon peu de pouvoir en ce petit âge, ceux que je faisois avoient si peu de rapport aux mouvements de mon cœur, qu'ils n'étoient pas capables

de faire comprendre mon intention. Et quand on ne m'obéissoit pas, ou parce qu'on ne m'entendoit point, ou de peur que ce que je voulois ne me fit mal, je me dépitois de ce que des personnes âgées, qui avoient toute autorité sur moi, n'étoient pas soumises absolument à tous mes desirs ; de ce que des personnes libres ne se rendoient pas esclaves de mes volontés ; & n'ayant pas la force de me venger d'eux, j'avois recours aux larmes & me vengeois en pleurant. J'ai remarqué toutes ces choses dans les enfants dont j'ai observé les actions ; & ces enfants dans leur ignorance m'ont fait beaucoup mieux connoître ce qui s'est passé en moi, lorsque j'étois aussi petit qu'eux, que ceux qui m'ont élevé, ne me l'ont appris avec toute la connoissance qu'ils en avoient.

Depuis ce temps plusieurs années se sont écoulées, & mon enfance est morte sans que je cesse d'être vivant. Mais vous, Seigneur, non-seulement vous êtes toujours vivant ; mais rien ne meurt jamais en vous, parce qu'avant tous les temps, & généralement avant toutes choses vous étiez toujours, & vous étiez toujours Dieu & le Seigneur de toutes les créatures que vous avez tirées du néant. Car toutes les choses mobiles & passageres ont dans vous une cause qui ne passe point & est immobile : toutes les choses muables ont dans vous une origine immuable : & toutes les choses privées de raison & temporelles ont dans vous des raisons vivantes & éternelles.

Seigneur, ne dédaignez pas, s'il vous plait, & comme Dieu Tout-Puissant, de parler à votre serviteur qui vous offre sa priere ; & comme Pere des miséricordes, de répondre à un pécheur misérable. Je prends la hardiesse de vous demander si mon enfance a succédé à quelqu'autre âge qui fut fini avant elle ; & si cet autre âge est celui que j'ai passé dans le ventre de ma mere ; & dont j'ai oui dire quelque chose, ayant vu moi même des femmes durant leur grossesse. Mais encore qu'é-

tois-je avant que d'être conçu ? Avois-je quelque être, & étois-je quelque part ? Je vous prie de me le dire, ô mon Dieu ! ô mon Amour ! Car ni mon pere, ni ma mere, ni l'experience des autres, ni ma mémoire, n'ont pu m'apprendre rien ſur ce point. Mais ne vous moquez-vous point de moi lorſque je vous fais ces queſtions, vous qui me commandez ſeulement de vous louer des choſes dont j'ai connoiſſance, & de vous en rendre l'honneur & la gloire ? Je vous glorifie, Seigneur du Ciel & de la Terre, & je me confeſſe redevable à votre bonté des commencements de ma vie & de mon enfance dont je n'ai aucun ſouvenir, & dont vous ne donnez aucune connoiſſance aux hommes, que parce qu'ils ne peuvent juger ce qui s'eſt paſſé dans eux-mêmes en remarquant ce qui ſe paſſe dans les autres, & qu'ils peuvent apprendre pluſieurs choſes qui leur ſont arrivées dans ce premier âge, en ajoutant croyance au rapport que leur en font des nourrices & de ſimples femmes. Enfin j'étois, & je vivois déja en ce temps de mon enfance, & je cherchois des ſignes pour faire connoître aux autres mes deſirs & mes volontés.

De qui, Seigneur, une telle créature peut-elle recevoir l'être & la vie, ſinon de vous ? Quelqu'un peut-il ſe rendre le créateur de ſoi-même ? Et y a-t-il une autre ſource d'où l'être & la vie puiſſent découler ſur nous, que votre toute-puiſſance qui nous tire du néant ; que vous, mon Dieu, en qui l'être & la vie ne ſont qu'une même choſe, parce que vous êtes tout enſemble & le ſouverain être & la ſouveraine vie ? Car vous êtes l'être ſuprême, & vous ne changez jamais. Le jour préſent ne ſe paſſe point en vous qui êtes toujours immuable & toujours le même ; & toutefois c'eſt en vous-même qu'il ſe paſſe, parce que tous les temps ſont en vous auſſi bien que toutes les autres choſes du monde, & qu'ils ne pourroient ſuivre leurs révolutions ordinaires, s'ils ne trouvoient en vous l affermiſſement immobile

de leur mouvement & de leur cours. Ainsi, Seigneur, parce que vos années ne peuvent finir, elles ne sont qu'un jour qui dure toujours, & qui n'est ni passé ni futur, mais toujours présent. Et combien de nos jours & des jours de nos ancêtres ont-ils déja passé par ce même jour immuable qui est en vous, dont ils ont reçu la mesure de leur être qui est si borné & si imparfait ? Et combien d'autres jours passeront encore par ce même jour qui reglera toujours leur cours & leur donnera le peu d'être qui leur est propre ? Mais vous, Seigneur, vous êtes toujours le même ; & l'on peut dire de vous que vous avez fait aujourd'hui tout ce que vous avez fait hier, & dans les siecles passés : & que vous ferez aujourd'hui tout ce que vous ferez demain, & dans tous les siecles à venir, parce que vous n'agissez que dans ce grand jour de l'éternité qui contient en soi la durée de tous les temps, & n'est précédé ni suivi par aucun jour.

Il y en aura peut-être qui ne pourront comprendre cette vérité : mais qu'y puis-je faire ? Qu'ils ne laissent pas de se réjouir avec moi, & de s'écrier : Quelle est cette haute & ineffable merveille ! Qu'ils se réjouissent même de leur ignorance, & qu'ils s'estiment heureux de ne pouvoir vous trouver, mon Dieu, puisqu'ils vous trouvent en effet lorsqu'ils ne vous trouvent point, votre grandeur infinie étant cause qu'ils ne peuvent vous trouver ; au lieu que s'ils vous trouvent selon leur imagination & leurs idées, ils ne vous trouvent pas en vous trouvant, puisqu'ils ne sçauroient trouver par une intelligence finie & bornée, comme est la leur, un Dieu infini & incompréhensible comme vous êtes.



CHAPITRE VII.

Il montre que l'enfance-même est sujette à divers péchés.

SEigneur, faites-nous miséricorde. Malheur sur les péchés des hommes. Et cependant c'est un homme & un pécheur qui vous parle, & vous ne laissez pas d'avoir compassion de sa misere, parce que vous êtes l'Auteur de son être, & que vous n'êtes pas l'Auteur des péchés qu'il a commis. Qui me pourra dire quels ont été les péchés de mon enfance ? Car votre Esprit saint nous a déclaré dans les Ecritures, que nul n'est exempt de péché en votre présence, non pas même l'enfant qui n'a vécu sur la terre que durant l'espace d'un jour. Qui me les racontera ? Ne sera-ce point quelque enfant dans lequel je puisse remarquer les choses qui se sont passées dans moi-même, & dont je ne sçaurois me souvenir ?

En quoi donc pouvois-je pécher alors ? Etoit-ce en ce que je pleurois dans l'ardeur & dans l'impatience de tetter ? Car si j'étois maintenant aussi âpre & aussi ardent à manger des viandes, que j'étois alors à sucer le lait, on se moqueroit de moi ; & l'on me reprendroit avec très-grande raison. Ces actions que je faisois méritoient donc d'être reprises ; mais parce que je n'eusse pas entendu ceux qui m'eussent voulu reprendre, ni la raison, ni la coutume ne permettoient pas que l'on m'en reprît. Aussi nous nous défaisons de ces promptitudes & de ces impatiences à mesure que nous avançons dans l'âge : ce qui témoigne quelles sont mauvaises, puisqu'on ne voit point d'homme de jugement qui voulant retrancher d'une chose ce qui la rend défectueuse, en retranche ce qui est bon. N'est-il pas vrai qu'en cet âge-même, quoique si tendre, un enfant fait mal de demander avec tant d'ardeur & avec larmes des choses

qui lui sont nuisibles, de se dépiter & de s'aigrir contre ceux qui ne lui sont point soumis, contre des personnes libres, & que leur âge avancé lui doit rendre vénérables, contre son pere & sa mere, & contre tant d'autres qui sont incomparablement plus sages que lui ; & de s'efforcer même, autant qu'il peut, de les blesser en les frappant, parce qu'ils ne veulent pas faire tout ce qu'ils desirent d'eux, & qu'ils ne lui obéissent pas aveuglément en des choses qui lui seroient pernicieuses ?

Ainsi la foiblesse du corps est innocente dans les enfants : mais l'esprit des enfants n'est pas innocent. J'en ai vu un que j'ai remarqué particuliérement avoir été si jaloux & si envieux, qu'il en étoit devenu tout pâle ; & que, ne sçachant pas même encore parler, il ne laissa pas de regarder avec colere & avec aigreur un autre enfant qui tettoit la même nourrice que lui. Ce qui est si ordinaire & si connu de tout le monde, que les meres & les nourrices prétendent expier ces fautes de leurs enfants par je ne sçai quels remedes superstitieux. Mais peut-on se persuader qu'un enfant soit innocent, lorsque trouvant dans les mammelles de sa nourrice une source très-abondante de lait, & qu'étant si riche, pour le dire ainsi, de ce premier bien de la nature, qu'il y en a assez pour lui & pour un autre ; il est néanmoins si avare qu'il ne peut souffrir qu'un autre enfant aussi foible & aussi jeune que lui, qui a un extrême besoin de cet unique secours de son indigence & de cette seule nourriture qui peut conserver sa vie, entre en partage avec lui, & reçoive ce qu'il a de trop ? On souffre toutefois avec douceur, & même avec tendresse ces injustices & ces passions en ces petites créatures, quoique ce soient des défauts, qui ne sont pas de peu d'importance, parce qu'on sçait qu'ils passeront avec l'âge ; autrement, on n'auroit pas raison de les souffrir. Et c'est pourquoi aussi l'on ne peut les pardonner aux personnes plus âgées.

C'eſt donc à vous, ô mon Seigneur & mon Dieu, que je dois rendre de juſtes louanges comme à l'auteur de la vie, qui donnez aux enfants un corps enrichi de ſes organes, compoſé de ſes membres, & orné de l'éclat & de la beauté de ſes linéaments & de ſa figure : & qui avez imprimé dans toutes ſes puiſſances naturelles comme un inſtinct & un mouvement actif & ſecret, qui lui fait employer tous ſes efforts pour conſerver l'intégrité & la perfection de ſes parties. C'eſt avec raiſon que vous m'ordonnez, mon Dieu, de vous bénir & de vous glorifier pour tous ces dons que j'ai reçus de votre libéralité, & de chanter des cantiques de louanges en l'honneur de votre nom ſi grand & ſi ineffable. Car vous ſeriez toujours reconnu comme le Dieu tout-puiſſant, & dont la bonté n'eſt pas moins infinie que la puiſſance, quand vous n'auriez produit que ces beaux & ces excellents ouvrages que nul n'eſt capable de produire que vous ſeul, qui êtes cette unité indiviſible d'où procedent toutes les diverſes qualités des êtres, cette beauté originelle dont reluiſent quelques traits dans toutes les beautés de la nature, & cette loi vivante & ſouveraine qui regle tout l'ordre de l'Univers.

Je n'ai parlé de ce premier âge, mon Dieu, que pour marquer les premieres obligations dont je vous ſuis redevable. Car du reſte, à peine puis je me réſoudre à le compter comme une partie de la vie que j'ai paſſée en ce monde ; puiſque je ne me ſouviens point d'avoir vécu durant tout ce temps ; que je n'en ai pu rien ſçavoir que ce que j'en ai appris par le témoignage & par le rapport des autres, & par ce que j'en ai pu remarquer moi même dans les enfants quoique d'ailleurs ces conjectures ſoient très fidelles & très aſſurées : puiſqu'enfin pour ce qui regarde ma propre connoiſſance & mon ſouvenir, il ne m'en reſte non plus d'idée que de celui que j'ai paſſé dans le ventre de ma mere, & qu'ils ſont tous deux enſeve-

lis pour moi dans l'obſcurité des mêmes ténebres. Que ſi j'ai été conçu dans l'iniquité, & ſi le péché étoit en moi lorſque ma mere me nourriſſoit en ſon ſein, dites, je vous prie, à votre ſerviteur, ô mon Seigneur & mon Dieu, en quel temps & en quel lieu j'ai pu jamais avoir été innocent. Mais j'ai aſſez parlé de cet âge, & en vain je m'y arrêterois davantage, puiſqu'il n'en reſte aucune trace dans mon eſprit.

CHAPITRE VIII.

Il décrit de quelle ſorte les enfants apprennent à parler.

DE l'enfance je ſuis paſſé dans l'âge qu'on appelle puérille : ou plutôt cet âge eſt devenu à moi & à ſuccédé à l'enfance, qui, à parler proprement, ne s'en étoit pas allée, (car où ſeroit-elle allée ?). mais qui toutefois n'étoit plus, puiſque je n'étois plus ce petit enfant qui ne parloit point, mais un enfant un peu plus grand qui ſçavoit déja parler. Je me ſouviens de cet âge ; & j'ai remarqué depuis de quelle ſorte j'avois appris à parler. Car je n'ai eu perſonne qui m'ait fait apprendre des mots avec quelque ordre & quelque méthode, ainſi que l'on fit bientôt après, lorſqu'on m'apprit à connoître les lettres pour m'apprendre à lire. Mais lorſque me ſervant de divers cris, de différents accents de la voix, & de pluſieurs mouvements du corps pour découvrir la penſée & le deſir de mon cœur, afin qu'on fit ce que je voulois, je ne pouvois exprimer tous mes ſentiments, ni les rendre intelligibles à ceux à qui je deſirois les faire entendre ; je commençai par l'intelligence naturelle que vous m'avez donnée, mon Dieu, à prendre peine de retenir & d'imprimer fortement dans ma mémoire les noms & les mots que j'entendois dire aux perſonnes qui me parloient ; & lorſqu'enſuite de la parole qu'ils

avoient dite ils s'avançoient vers quelque chose, je remarquois & retenoient qu'elle s'appelloit du nom qu'ils lui donnoient lorsqu'ils la vouloient montrer : & je jugeois qu'ils la vouloient montrer en considérant les mouvements qu'ils faisoient du corps ; ces gestes étant comme des paroles naturelles, communes à toutes les nations, qui se forment par des signes ou de la tête ou des yeux, par les actions des autres parties du corps, & par le ton de la voix qui découvre le desir de l'ame dans tout ce qu'elle demande, ou veut avoir, ou rejette, ou fuit.

Ainsi entendant redire souvent les mêmes paroles, dont chacune étant arrangée selon sa place naturelle dans les différents discours que l'on tenoit devant moi, je remarquois peu à peu ce qu'elles signifioient : & ayant accoutumé ma langue à les prononcer, je m'en servois pour faire connoître ce que j'avois dans le cœur. Je commençai de cette sorte à me servir des mêmes signes que les autres pour leur déclarer mes sentiments ; & j'entrai plus avant dans la société de cette vie pleine de tant d'orages & de tempêtes, demeurant soumis en tout à l'autorité de mon pere & de ma mere, & obéissant encore aux personnes avancées en âge qui me gouvernoient.

CHAPITRE IX.

Il parle de l'aversion pour l'étude ; de l'amour du jeu, & de la crainte des châtiments qui sont ordinaires aux enfants.

N'Ai-je pas sujet, mon Dieu, de déplorer les miseres & les tromperies que j'ai éprouvées en cet âge, puisqu'on ne me proposoit point d'autre regle de bien vivre, que de suivre la conduite & les avertissements de ceux qui ne travailloient qu'à m'inspirer le desir & l'ambition de paroître un jour avec éclat dans le monde, & d'exceller

en cet art de l'éloquence qui fait acquérir de l'honneur parmi les hommes, & des richesses fausses & trompeuses? De là on m'envoya à l'école pour apprendre à lire. J'ignorois absolument à quoi ce travail & cette étude me pouvoient servir; mais mon ignorance n'empêchoit pas que je ne fusse châtié de ma négligence & de ma paresse. Car la sévérité de cette exacte discipline étoit louée des personnes âgées, & l'exemple aussi-bien que le grand nombre de ceux qui dans leur enfance avoient passé par ces chemins âpres & difficiles, nous tenoit lieu d'une loi & d'une nécessité d'y passer comme eux; étant aussi contraints d'essuyer les peines & les sueurs de cette dure & longue carriere de nos études, & de gémir sous le joug des travaux & des douleurs, qui se sont multipliés de cette sorte sur la postérité du premier homme.

Pendant ces exercices de mon enfance, je fis rencontre de quelques-uns de vos serviteurs qui vous invoquoient dans leurs prieres; & j'appris d'eux (autant que je pouvois être capable de concevoir quelqu'idée de vous) que vous étiez quelque chose de grand & de sublime, & qu'encore que vous fussiez caché à nos sens, vous pouviez exaucer nos prieres & nous secourir. Ensuite de quoi je commençai, tout enfant que j'étois, à vous demander l'assistance, & à m'adresser à vous comme à mon refuge & à mon asyle, j'apprenois ma langue bégayante à vous invoquer; & quoique je fusse petit, l'affection avec laquelle je vous priois d'empêcher que je n'eusse point le fouet à l'école n'étoit pas petite. Or, il arrivoit souvent que vous n'exauciez pas ma priere: (ce que vous faisiez pour mon bien) & alors les personnes âgées, & même mon pere & ma mere, qui n'eussent pas voulu qu'il me fut arrivé aucun mal, se rioient de mes douleurs, qu'ils considéroient comme de légeres peines, & qui passoient dans mon esprit pour le plus grand & le plus redoutable de tous les maux.

Seigneur, se peut-il trouver quelqu'un, qui, sans avoir rien de l'insensibilité de quelques naturels stupides, que l'on voit supporter les tourments avec une dureté inébranlable, ait un si grand cœur, une ame si généreuse & si héroïque, & soit attaché à vous par une affection si puissante ? Se peut-il, dis-je, trouver un homme, qui s'étant consacré à votre service, soit tellement élevé au dessus de l'infirmité humaine par la grandeur de son zele, & par la fermeté de son courage, qu'il se moque des chevalets, des ongles de fer, & des autres especes de gênes & de tortures dont l'horreur fait trembler les hommes dans toute la terre, & les porte à vous demander avec un humble frémissement qu'il vous plaise les en garantir ? Et que, non-seulement il se rit de ces supplices, mais se moque-même de ceux qui les appréhendent avec tant d'effroi, comme mon pere & ma mere se moquoient des châtiments & de ces peines que je recevois de mes maitres ? Car il est vrai que je ne les appréhendois pas moins que les hommes appréhendent les plus grands supplices, & qu'ils ne vous demandent pas avec plus d'ardeur de les en délivrer, que je vous conjurois d'éloigner de moi ces tourments des petits enfants. Mais je ne laissois pas d'être coupable de paresse & de négligence, ou en écrivant moins, ou en lisant moins, ou en apprenant moins mes leçons que je ne devois.

Car je ne manquois pas, Seigneur, ni d'esprit, ni de mémoire : & votre bonté a voulu que j'en eusse assez pour cet âge. Je ne manquois que d affection à l'étude, laquelle étoit bannie de mon cœur par la passion du jeu qui me possédoit, & qui étoit la premiere cause de tous les traitements rigoureux que je souffrois. Cependant ceux qui punissoient en moi cette passion, étoient possédés d'une pareille. Car les niaiseries des hommes passent pour des affaires importantes ; & celles des enfants, au contraire, sont punies par ceux-mê-

mes qui les imitent ; ſans que nul ait pitié ni des enfants, ni des hommes qui ſont encore plus enfants qu'eux. Et certes un Juge équitable peut-il approuver que je fuſſe puni avec rigueur, à cauſe que je jouois à la paulme en un âge où l'on eſt enchanté de ce divertiſſement, & que ce jeu retardoit un peu le progrès que j'euſſe pu faire dans les lettres humaines, & dans les ſciences ſéculieres, leſquelles ne doivent elles-mêmes me ſervir un jour que d'un peu d'eſprit, plus indigne de la ſageſſe & de la gravité d'un homme, que ce plaiſir des ſens ne l'étoit de la foibleſſe & de la légéreté d'un enfant ? Et ce maître qui me châtioit, agiſſoit-il lui-même avec plus de modération & de retenue que moi, puiſque lorſqu'il étoit vaincu en quelque petite diſpute par un homme de ſa profeſſion, il étoit plus ému de dépit & de jalouſie, que je n'étois lorſqu'un de mes compagnons m'avoit gagné une partie à la paulme ?

CHAPITRE X.

Il explique de quelle ſorte l'amour du jeu, des fables & des ſpectacles, le rendoit pareſſeux dans ſes études.

JE péchois néanmoins contre vous, mon Dieu, qui avez non-ſeulement établi un ordre immuable dans les choſes naturelles que vous avez toutes créées, mais qui réglez-même les deſordres du péché, dont vous n'êtes point l'auteur. Je péchois en deſobéiſſant aux commandements de mes parents & de mes maîtres, puiſque, de quelque eſprit qu'ils fuſſent pouſſés touchant mes études, je pouvois toujours, lorſque je ſerois avancé en âge, me ſervir utilement des lettres & des ſciences qu'ils deſiroient que j'appriſſe. Car ma deſobéiſſance ne venoit pas de ſageſſe, ni du choix que j'euſſe fait de quelque exercice plus

excellent & plus saint : mais elle n'avoit point d'autre source que la passion du jeu, que l'amour de ces exercices de divertissement & de plaisir, où je me piquois d'honneur de remporter toujours la victoire ; & les délices que je trouvois dans le récit de quelques fables & de quelques aventures feintes & imaginaires qui, me charmant par l'oreille, & flattant ma curiosité, en redoubloient l'ardeur, & la faisoient passer ensuite de mes oreilles dans mes yeux : parce qu'elles allumoient en moi un desir violent de voir ces spectacles que l'on représente sur les théatres, & d'assister à ces jeux publics qui servent de divertissement aux personnes plus âgées. En quoi toutefois il est remarquable, qu'à cause que les Magistrats qui les font représenter, possedent les premieres charges & les plus éminentes dignités, il n'y a presque point de pere qui ne desire de voir ses enfants élevés à ce haut degré d'honneur auquel est attaché le pouvoir de faire jouer ces comédies. Et cependant ils souffrent volontiers qu'on les châtie, lorsque pour se trouver à ces jeux ils se détournent de leurs études, par lesquelles néanmoins ils souhaitent qu'ils se rendent capables de monter aux plus grands honneurs de la République, pour avoir le droit de donner au Peuple le plaisir de ces spectacles. Seigneur, regardez avec les yeux de votre miséricorde ces miseres de la vanité des hommes. Délivrez-en, s'il vous plaît, ceux qui vous invoquent déja comme moi, & délivrez-en aussi ceux qui ne vous invoquent pas encore, afin qu'ils vous invoquent, & que vous acheviez de les en délivrer entiérement.



CHAPITRE XI.

Il décrit de quelle sorte étant tombé malade dans son enfance, il desira d'être baptisé: & ce qui porta sa mere à différer son Baptême.

ETant encore dans l'enfance, j'avois entendu parler de la vie éternelle qui nous a été promise par le Mystere de l'Incarnation de J. C. votre Fils & Notre-Seigneur, qui est venu guérir notre orgueil par son humilité prodigieuse. Et ma mere ne m'eut pas plutôt mis au monde, qu'agissant comme une personne qui avoit une ferme espérance en vous, elle eut le soin de me faire marquer du signe de la croix sur le front, en me mettant au nombre des Cathécumenes, & de me faire goûter ce sel divin & mystérieux, qui est une figure de la vraie sagesse.

Vous sçavez, Seigneur, que lorsque j'étois encore enfant, je me trouvai un jour surpris d'une douleur d'estomac, & pressé d'un étouffement si soudain & si violent, qu'on me croyoit prêt de rendre l'esprit. Vous sçavez, dis-je, mon Dieu, vous qui dès-lors m'aviez pris en votre garde, avec quelle ferveur & quelle foi je demandai à recevoir le Baptême de J. C. votre Fils, qui est mon Seigneur & mon Dieu, & que j'en conjurai la tendresse & la charité de ma mere, & de la mere commune de tous les Fideles, qui est votre Eglise. Vous sçavez combien ma mere fut troublée dans la surprise d'un mal si subtil & si mortel; que son cœur chaste se pressant de m'enfanter comme une seconde fois, en me procurant par la foi la vie éternelle, elle se sentoit plus animée d'ardeur, & d'amour pour me mettre ainsi dans le Ciel, qu'elle ne l'avoit été pour me mettre au monde, & qu'elle se hâtoit pour donner ordre à me faire recevoir les Sacréments divins & salutaires, afin que je fusse purifié de mes pé-

chés en faiſant profeſſion de croire en vous, JESUS mon Sauveur. Mais dans ce même-temps je me trouvai ſoulagé; & mon mal diminuant, on différa de me laver dans les eaux ſacrés du Baptême, parce qu'on croyoit qu'il étoit comme impoſſible que recouvrant la ſanté, je ne me ſouillaſſe encore par de nouvelles offenſes, & que l'on craignoit de m'expoſer à ce danger, parce que les crimes auxquels on retombe après avoir été plongé dans ce bain céleſte, ſont beaucoup plus grands & plus périlleux que ceux que l'on a commis avant que d'être baptiſé.

Ainſi je croyois dès-lors en vous auſſi-bien que ma mere & toute notre famille. Et il ne reſtoit plus que mon pere qui ne croyoit pas encore, & qui ne put néanmoins par ſes perſuaſions ſurmonter dans mon eſprit l'autorité ſi légitime que ma mere y avoit acquiſe par ſon inſigne piété, ni me détourner par ſon exemple de croire en vous & en Jeſus-Chriſt. Car elle travailloit ſans ceſſe à ce que je vous euſſe plutôt pour pere, vous qui êtes mon Dieu & mon Créateur, que celui par lequel vous m'aviez donné la vie. Et votre grace la ſoutenoit & l'aſſiſtoit en ce deſſein, la rendant plus forte & plus puiſſante que ſon mari, à qui elle ne laiſſoit pas, quoiqu'elle fut beaucoup meilleure que lui, d'être ſoumiſe en toutes choſes, parce qu'en cela même c'étoit à vous qu'elle étoit ſoumiſe, puiſque c'eſt vous qui lui commandiez de lui obéir.

Pardonnez-moi, s'il vous plaît, mon Dieu, le deſir que j'ai de ſçavoir, ſi toutefois vous voulez bien que je le ſçache, par quel conſeil on différa alors de me baptiſer, & s'il m'étoit utile que l'on m'eut ainſi comme abandonné à moi-même, & donné comme une pleine & entiére liberté de me laiſſer aller aux vices & aux péchés. Car ſi ce n'étoit pas me donner cette liberté, d'où vient qu'encore aujourd'hui nous entendons ſi ſouvent retentir à nos oreilles cette parole commune ſur

le sujet de toutes sortes de personnes : Laissez-le ; qu'il fasse ce qu'il voudra, il n'est pas encore baptisé ? Quoique pour ce qui regarde la santé du corps, nous ne disions pas : Laissez-le, qu'il se blesse de nouveau, s'il veut, il n'est pas encore guéri.

Combien donc eut-il mieux valu qu'on n'eut pas retardé davantage à me procurer la guérison de mon ame, & que j'eusse employé tous mes efforts, aussi-bien que mes parents tous leurs soins, afin que je pusse conserver, par le secours de votre puissance, la santé spirituelle que j'eusse reçue par le don de votre grace ? Il est sans doute que cette conduite m'eut été plus avantageuse que l'autre. Mais quoi ! Il étoit si aisé de voir qu'au sortir de mon enfance j'allois être exposé à tant de violentes tentations, & agité de tant de flots & de tant d'orages, que ma mere, qui les prévoyoit bien, aima mieux abandonner à tous ces périls cette terre qui pouvoit recevoir un jour la forme de l'homme nouveau, que l'image-même & la forme divine que j'aurois reçue au Baptême.

CHAPITRE XII.

Combien Dieu faisoit tourner à son bien la contrainte dont on usoit envers lui pour le faire étudier.

AInsi dans tout ce temps de mon enfance, que l'on n'appréhendoit pas tant pour moi que celui de la jeunesse où j'entrai depuis, je n'avois point d'affection pour l'étude des lettres humaines, & avois une aversion étrange de la sévérité avec laquelle on me pressoit de m'y appliquer. Mais on ne s'arrêtoit pas à mon inclination & à ma mollesse, & l'on me pressoit toujours : de sorte qu'on me faisoit du bien sans que néanmoins je fisse bien ; puisque l'éloignement que j'avois de tout travail m'eut empêché de

de rien apprendre si l'on ne m'y eut contraint, & que nul ne fait bien une action, quoique bonne, s'il ne la fait volontairement. Ceux-mêmes qui me pressoient d'étudier ne faisoient pas bien ce qu'ils faisoient : mais vous, ô mon Dieu, me faisiez du bien par eux lorsqu'ils faisoient mal, puisqu'ils n'avoient point d'autre but dans mes études que de me donner le moyen de rassasier un jour deux passions toutes deux insatiables, dont l'une trouve en effet l'indigence & la pauvreté dans les richesses, & l'autre l'ignominie & la honte dans la gloire.

C'étoit ainsi, Seigneur, que vous qui sçavez le nombre des cheveux de notre tête, faisiez servir à mon avantage & à mon bien, les fautes que je commettois en refusant d'étudier. Car je méritois bien d'être châtié, puisque n'étant encore que petit enfant, j'étois déja si grand pécheur. D'où il paroît que vous me faisiez du bien par ceux qui n'en faisoient pas : & que vous trouviez dans moi-même de quoi venger les péchés que je commettois moi-même. Car c'est un ordre immuable de votre sagesse, ô mon Dieu, que toute ame déréglée trouve sa peine dans ses propres déréglements.

CHAPITRE XIII.

De la vanité des fables, & des fictions poëtiques qu'il aimoit avec passion.

JE ne suis pas encore tout-à-fait bien éclairci d'où procédoit l'aversion que j'avois pour la langue Grecque, laquelle on me montroit en mon enfance. Car pour ce qui est de la Latine, je l'aimois : mais je n'en aimois pas ce que les premiers maîtres enseignent. J'en aimois seulement ce que montrent ceux qu'on appelle Grammairiens, ne trouvant pas moins de dégoût ni moins de difficulté en ces premieres instructions, où l'on

apprend à lire, à écrire, & à compter qu'en la langue Grecque. Et quelle étoit la cause de ce mouvement en moi, sinon le péché & la vanité qui étoient répandus dans toute ma vie ; sinon la corruption de ma chair & de ma sensualité ; sinon le déréglement de mon esprit qui étoit volage & léger, sans solidité & sans arrêt, puisque ces premieres connoissances des enfants, qui font qu'encore aujourd'hui je puis lire tout ce qui est écrit, & écrire tout ce que je veux, étoient plus certaines, & en cela meilleures que ces secondes, où j'étois obligé de me souvenir des vaines & fabuleuses aventures d'un Prince errant, tel qu'étoit Enée lorsque j'oubliois mes égarements & mes erreurs ; & où l'on m'enseignoit à pleurer la mort de Didon, à cause qu'elle s'étoit tuée par un transport violent de son amour, cependant que j'étois si misérable que de regarder d'un œil sec la mort que je me donnois à moi-même, en m'attachant à ces fictions, & en m'éloignant de vous, mon Dieu, qui êtes ma vie ! Car y a-t-il une plus grande misere que d'être misérable sans reconnoître, & sans plaindre soi-même sa propre misere ; que de pleurer la mort de Didon, laquelle est venue de l'excès de son amour pour Enée ; & de ne pleurer pas sa propre mort qui vient du défaut d'amour pour vous ?

Je ne vous aimois pas, ô mon Dieu ! vous qui êtes la lumiere de mon cœur, la nourriture intérieure de mon esprit, & l'époux qui soutenez & fortifiez mon ame : je ne vous aimois pas, & j'étois séparé de vous comme par un adultere spirituel : & dans cette fornication j'entendois de tous côtés retentir cette voix à mes oreilles : Courage, courage. Car l'amour qu'on a pour le monde est un amour d'adultere qui nous éloigne de vous. Et l'on nous crie : Courage, courage, afin qu'étant hommes comme les autres, nous ayons honte de n'être pas aussi enchantés de ce fol amour, & aussi perdus que le sont les autres. Au lieu de

pleurer une auſſi grande miſere, je pleurois la mort de Didon, qui s'étoit portée à cette derniere extrêmité de ſe tuer elle-même, en même-temps que je me portois à cette baſſeſſe de m'attacher aux dernieres de vos créatures, au lieu de m'attacher à vous, ô mon Dieu ; & qu'étant tout terreſtre, je me tournois toujours vers la terre. Ainſi d'une part j'étois ému de douleur lorſqu'on me défendoit de lire ces Vers, où la fin tragique de cette Princeſſe eſt repréſentée : & de l'autre, je ne les pouvois lire ſans en être ému de douleur. Voilà les folies auxquelles on donne le nom de belles lettres, & de la partie la plus nob'e & la plus utile de la Grammaire ; les premieres inſtructions qui nous apprennent à lire & à écrire, étant tenues pour baſſes & mépriſables en comparaiſon de ces ſecondes.

Mais que votre vérité, mon Dieu, diſe maintenant & crie au fond de mon ame : On ſe trompe ; ces premieres inſtructions ſont beaucoup meilleures & plus utiles que les autres ; car j'oublierois plus volontiers aujourd'hui les travaux d'Enée, & toutes les autres fables, que la ſcience de lire & d'écrire. Je ſçai néanmoins qu'il y a des toiles tendues ſur les portes des écoles des Grammairiens ; mais on les doit plutôt conſidérer comme des rideaux qui couvrent la vanité de leurs erreurs, que comme des voiles qui cachent la vérité de leurs myſteres, afin de les rendre plus vénérables.

Au reſte, je me ſoucie peu qu'ils s'élevent & qu'ils crient contre moi, je ne les crains point, mon Dieu, lorſque je vous confeſſe les choſes qui me viennent en l'eſprit, & que je prends plaiſir à marquer mes fautes, & à reconnoître le mauvais chemin que j'ai ſuivi, afin de m'échauffer davantage dans l'amour de vos ſaintes voies. Que ces vendeurs ou ces acheteurs de cette partie des lettres humaines ne m'attaquent pas, puiſque ſi je leur demande s'il eſt vrai qu'Enée ſoit autrefois venu à Carthage, ſelon que Virgile le dit, les moins

habiles d'entr'eux me répondront qu'ils n'en sçavent rien, & les plus sçavants avouerons qu'il n'y fut jamais. Mais si je leur demande avec quelles lettres on écrit le nom d'Enée, tous ceux qui sçavent lire me répondront selon la vérité, & selon que les hommes, par un commun consentement, ont réglé la forme & l'usage de ces caracteres. Que si je leur demande aussi lequel des deux il vaudroit mieux oublier, ou l'art de lire & d'écrire, ou les fictions des Poëtes, & duquel des deux on sentiroit plus la privation & le défaut dans le commerce de la vie civile ; qui ne voit ce que répondront tous ceux qui n'ont pas entiérement perdu la raison ?

Je péchois donc dans mon enfance, lorsque l'amour de ces choses vaines me les faisoit préférer à celles qui sont solides & utiles : ou pour mieux dire, lorsque j'aimois les unes, & que je haïssois les autres, ne pouvant souffrir qu'avec peine & avec dégoût qu'on répétât si souvent, un & un sont deux, deux & deux sont quatre : & prenant au contraire un très-grand plaisir à repaître mon esprit de ces spectacles vains & imaginaires d'un cheval de bois rempli de soldats armés, de l'embrasement de Troye, & de l'ombre de Créuse.

CHAPITRE XIV.

Son aversion pour l'étude de la langue Grecque.

MAis d'où vient que j'avois tant d'aversion de la langue Grecque, quoiqu'elle soit pleine de semblables contes ? Car Homere excelle dans ces inventions fabuleuses, & charme l'esprit par ses agréables rêveries. Je n'y trouvois néanmoins que du dégoût lorsque j'étois encore enfant. Et je crois que les enfants nés en Grece, à qui l'on fait apprendre Virgile avec non moins de difficulté & de peine que j'en ressentois en apprenant Homere, ne trouvent pas plus de dégoût en la magnificence de ces vers Latins, que j'en trouvois à la beauté de ces Grecs.

La difficulté que je rencontrois dans l'étude de cette Langue étrangere, mêloit comme une espece d'amertume dans la douceur de ces fables, d'ailleurs si ingénieuses & si charmantes. Car, comme ce langage m'étoit entiérement inconnu, on employoit la rigueur des menaces & des châtiments pour me forcer à l'apprendre. Ce n'est pas que la langue Latine ne m'eut été aussi inconnue lorsque j'étois à la mammelle : mais remarquant moi-même ce que chaque mot signifioit, je l'appris non-seulement sans qu'on employât aucune rudesse ni aucune sévérité pour m'y obliger, mais même parmi les caresses de mes nourrices, parmi les divertissements que me donnoient ceux qui prenoient plaisir à me faire rire, & parmi les jeux & les passe-temps dont ils m'amusoient.

Ainsi, j'appris le Latin sans y être porté par aucune crainte de la peine, en étant pressé au dedans de moi par l'envie de produire, & comme d'enfanter au dehors les pensées que j'avois conçues dans mon esprit & dans mon cœur; & ne le pouvant faire qu'avec l'aide des paroles; j'apprenois à parler en entendant parler les autres, & formois mon langage sur le leur, sans recevoir aucune instruction d'eux. D'où il paroît qu'on apprend plus aisément ces sortes de choses par une curiosité libre, volontaire & naturelle, que par une impression de crainte & une violence étrangere. Mais votre sagesse, ô mon Dieu, renferme dans les bornes de vos Loix cette curiosité, qui n'est que trop libre d'elle-même, en retenant par cette crainte ses débordements & ses excès. Et cet ordre admirable de votre Justice s'étend depuis les petites peines dont on punit les enfants, jusqu'aux plus grands supplices qui peuvent exercer la patience des Martyrs. C'est ainsi que par ces amertumes salutaires vous nous rappellez à vous, en nous rejettant de cette douceur pernicieuse & de ce plaisir funeste qui nous avoit éloignés de vous.

CHAPITRE XV.

Priere à Dieu.

SEigneur, exaucez ma priere, afin que je ne ſuccombe point ſous les châtiments de votre ſévérité paternelle, & que je ne ceſſe jamais de vous rendre des actions de graces pour cette infinie miſéricorde, par laquelle vous m'avez tiré de tous mes déréglements. Faites, s'il vous plaît, que je trouve un plaiſir & une douceur qui paſſe ſans comparaiſon tous ces faux plaiſirs dont j'étois eſclave; que je vous aime d'un amour ferme & inébranlable; & que je me tienne toujours à votre main Toute-puiſſante, m'y attachant avec toutes les forces de mon cœur & de mon ame, afin que vous me préſerviez de toutes ſortes de tentations juſqu'à la fin de ma vie.

Seigneur, vous êtes mon Roi & mon Dieu, que tout ce que j'ai appris d'utile dans mon enfance ſoit conſacré à votre ſervice. Si je ſçai parler, ſi je ſçai lire, ſi je ſçai écrire, ſi je ſçai compter, que tout cela ne ſoit employé que pour votre honneur & pour votre gloire. Car, quant aux choſes vaines que j'ai appriſes, vous m'avez châtié des fautes que je commettois en y prenant trop de plaiſir, & vous m'avez depuis pardonné ces fautes.

Ce n'eſt pas que je n'aie appris pluſieurs paroles utiles parmi ces folies : mais on les pourroit auſſi bien apprendre en des lectures plus ſérieuſes, & ce ſeroit une voie ſûre pour bien inſtruire les enfants.

CHAPITRE XVI.

Contre les fables impudiques.

MAis malheur à toi, torrent funeſte de la coutume. Qui peut avoir aſſez de force pour te réſiſter? Ne te ſécheras-tu jamais? Juſqu'à quand

entraîneras-tu les enfants d'Eve dans cette vaste & si périlleuse mer, dont à peine se peuvent sauver ceux-mêmes qui la passent sur le bord de la Croix de Jesus-Christ ? N'ai-je pas vu dans ces Livres, que tu autorises un Jupiter tonnant & adultere tout ensemble ? Ce n'est pas que la Puissance divine pût jamais être jointe avec une si infame corruption ; mais ils ont faussement armé de foudres un homme vraiment souillé de vices & de crimes, afin que l'autorité que lui donneroit son tonnerre imaginaire portât les hommes à l'imiter dans un adultere véritable. Et qui est celui de ces Maîtres des Lettres humaines, qui considere avec l'attention qu'il devroit ce qu'un Auteur nourri comme eux dans ces sciences profanes & dans la religion du paganisme, a écrit dans ses Livres contre les imaginations des Poëtes qu'ils estiment tant, & qui s'étant fait cette objection: On me dira peut-être qu'Homere feignoit ces choses, & qu'il attribuoit aux Dieux les mouvements & les passions des hommes, répond aussitôt : Il auroit mieux fait de rendre les hommes semblables aux Dieux, que de rendre ainsi les Dieux semblables aux hommes. Mais nous pouvons dire avec plus de vérité, que ce Poëte en effet inventoit ces choses ; & qu'il les inventoit, afin qu'attribuant aux Dieux des actions criminelles, elles ne passassent plus pour des crimes, & que ceux qui les commettroient à l'avenir semblassent imiter plutôt les Dieux célestes & tout-puissants, que des hommes perdus & des scélérats.

Et néanmoins, ô fleuve infernal ! les hommes ne laissent pas de se plonger avec plaisir dans tes eaux si sales & si corrompues, & ils donnent-même des récompenses à ceux qui leur apprennent ces folies si dangereuses. On les met en honneur & en crédit, comme des choses grandes & importantes : & on les enseigne publiquement & à la vue des Magistrats, qui ordonnent des gages à ces Professeurs publics, outre ce qu'ils peuvent

recevoir de ceux qu'ils instruisent. Et après cela, fleuve malheureux, tu fais encore retentir le bruit de tes flots & des cailloux qu'ils entraînent; & nous entendons ces personnes qui nous crient: C'est dans ces Livres que l'on apprend la pureté de la langue : c'est de ces Livres qu'il faut tirer cette éloquence, qui est si nécessaire pour persuader ce que l'on desire, & pour exprimer avec grace ses avis & ses sentiments. N'aurions-nous donc jamais sçu ce que signifient ces mots : une pluie d'or, le sein d'une femme, une tromperie, les voûtes du Ciel, & les autres que nous lisons dans un endroit de l'Eunuque de Térence, si ce Poëte ne nous eut représenté un jeune homme vicieux & débauché, qui racontant une action infame qu'il avoit commise, dit qu'il avoit été emflammé à la commettre par l'exemple de Jupiter-même, ayant remarqué dans un tableau peint sur la muraille, que ce Dieu avoit fait descendre une pluie d'or dans le sein de Danaé, & avoit ainsi trompé cette femme? Mais voyez un peu de quelle sorte il s'anime lui-même à satisfaire sa brutale passion, comme ayant pour maître & pour modele celui que le Ciel adore. Un Dieu, dit-il, l'a bien voulu faire. Mais quel Dieu! Celui qui fait trembler les voûtes du Ciel par le bruit de son tonnerre. Et moi qui ne suis qu'un des moindres d'entre les hommes j'aurois honte d'imiter le plus grand des Dieux! Non certes, aussi l'ai-je imité, & avec joie.

N'est-il pas très-vrai de dire que cette honteuse description n'étoit nullement nécessaire pour nous faire apprendre ces paroles avec plus de facilité: mais que ces paroles au contraire sont très-propres pour faire commettre aux hommes cette infamie détestable avec plus de hardiesse? Je ne condamne point les paroles, que je considere en elles-mêmes comme des vases riches & précieux. Je condamne seulement la corruption du vin qui est enfermé dans ces coupes d'or, que ces Doc-

teurs qui étoient ivres eux-mêmes nous présentoient, voulant nous enivrer aussi-bien qu'eux, & le voulant jusqu'à nous châtier sévérement si nous refusions d'en boire, sans qu'il nous fut permis d'en appeller au jugement d'un homme sobre. Cependant, mon Dieu, qui me faites la grace de reconnoître devant vous les désordres de ma vie passée, sans appréhender la rigueur de votre justice, j'ai appris très-volontiers toutes ces folies : je les apprenois avec plaisir, misérable que j'étois, & c'étoit ce qui me faisoit passer pour un enfant de grande espérance.

CHAPITRE XVII.

Il se plaint de la vanité qu'on lui donnoit en l'exerçant à imiter en prose les pensées des Poëtes, & à les réciter en public.

PErmettez, mon Dieu, que je marque ici combien j'usois mal de la raison & de l'intelligence qu'il vous a plu me donner, en reconnoissant combien je me tourmentois l'esprit, & l'occupois avec effort & avec violence dans ces folies & ces égarements ridicules, lorsqu'on m'obligeoit d'exprimer en prose les paroles ardentes & enflammées de la Junon de Virgile qui, dans le transport de sa colere, se plaint en elle-même de ce qu'elle ne pouvoit empêcher le Roi des Troyens d'arriver en Italie : & qu'on m'excitoit à ce travail, soit par l'honneur des louanges qu'on me faisoit désirer, ou par la honte du blâme qu'on me faisoit fuir, ou par la rigueur des châtiments qu'on me faisoit craindre. Je sçavois bien que Junon n'avoit jamais dit ces paroles ; mais on nous contraignoit de nous égarer pour suivre ces fictions poëtiques, & de représenter en notre style ce que le Poëte décrit dans ses vers. Et celui-là remportoit le prix & la gloire d'avoir excellé sur tous les autres, qui, selon l'éminence & la digni-

té de ces personnes imaginaires, dont ils représentent les passions, avoit animé plus puissamment leur colere & leurs plaintes; qui les avoit fait paroître plus vives & plus naturelles, & qui avoit soutenu la force du raisonnement & des pensées, par des expressions plus propres & plus élégantes.

Mais hélas, ô mon Dieu, ô ma véritable vie! qu'y avoit-il de solide dans ces vaines acclamations, & en ces faux applaudissements qu'on me donnoit lorsque j'avois mieux récité ces déclamations fabuleuses que plusieurs de mes compagnons? Ces récompenses d'honneur étoient-elles autre chose que du vent & de la fumée? & n'y avoit-il point d'autres sujets où mon esprit & ma langue pussent s'exercer? Ne les pouvois-je pas employer, Seigneur, à réciter & à chanter vos louanges, que vous avez vous-même dictées dans vos écritures saintes, qui eussent soutenu & affermi la mobilité légere & volage de mon cœur, comme les branches des arbres soutiennent & arrêtent les pampres de vignes qui y sont entrelassés & attachés; qui l'eussent empêché de s'évaporer & de se perdre dans le vague de ces chimériques rêveries, & d'être la proie & le jouet des esprits impurs qui volent dans l'air? Car il y a plusieurs manieres de sacrifier aux Anges rebelles.

CHAPITRE XVIII.

Que les hommes ont plus de soin d'observer les loix des Grammairiens que celles de Dieu.

MAis qui peut trouver étrange, mon Dieu, que je m'emportasse de la sorte en des amusements si frivoles; & qu'en me détachant de vous, qui habitez dans le fond du cœur, je me répandisse tout au dehors: puisqu'on ne me proposoit à imiter que des personnes, qui décrivant quelque action louable qu'ils eussent faite, n'eussent pu laisser échapper un mot barbare, ou quelque

faute contre les regles de la Grammaire, sans rougir lorsqu'ils en étoient repris, & sans en recevoir une extrême confusion ; & qui au contraire traçant un tableau de leurs débauches & de leurs déréglements, avec un discours exact dans ses paroles, juste dans sa structure, & magnifique dans ses ornements & dans ses pensées, étoient écoutés avec applaudissement, & s'élevoient dans une estime présomptueuse de leur suffisance ?

Seigneur, vous voyez ces choses, & en les voyant vous vous taisez ; parce que votre patience est invincible, & que votre miséricorde est infinie, quoique l'une & l'autre soient inséparables de votre justice. Que si vous vous taisez pour un temps, votre silence ne durera pas toujours ; & vous retirez dès maintenant de la profondeur de cet abyme l'ame qui vous cherche, qui sent un desir & comme une soif ardente de ces délices sacrées que vous faites goûter en vous, & dont le cœur vous dit sans cesse : Seigneur, j'ai cherché votre visage, & je le chercherai toujours. Mais c'est au contraire être éloigné de votre divin visage, que d'être dans la nuit sombre & ténébreuse de ses passions. Car ce n'est point par le mouvement du corps ni par les espaces des lieux que nous nous éloignons de vous, Seigneur, ou que nous retournons à vous. Et lorsque nous lisons dans l'Evangile, que le plus jeune de vos deux fils s'en alla dans une terre éloignée, nous ne devons pas nous imaginer qu'il monta sur des chevaux, ou sur un charriot, ou sur un vaisseau, ou qu'il vola par l'air avec des aîles visibles, ou enfin qu'il fit un long voyage à pied en marchant sur la terre à l'ordinaire des hommes ; mais que s'étant éloigné de vous par le mouvement du cœur, il dissipa dans ses profusions & dans ses débauches les biens qu'il avoit reçus de vous. Car vous lui aviez assez témoigné votre bonté paternelle, en lui accordant d'abord le bien qu'il vous demandoit pour vous quitter ; mais vous la lui témoi-

gnâtes encore beaucoup davantage, lorsque revenant à vous dans son extrême misere, vous le reçutes avec tant de tendresse & d'affection. Voilà de quelle sorte il s'étoit plongé dans les déréglements d'une passion ténébreuse ; & c'étoit ainsi qu'il s'étoit éloigné de la lumiere de votre visage.

Considérez ce désordre, ô mon Seigneur & mon Dieu, & considérez-le comme vous faites avec patience & avec douceur. Les hommes ont un soin prodigieux d'observer toutes les loix & toutes les regles du discours, qui s'étendent jusqu'aux moindres mots, & jusqu'aux syllabes mêmes, & qui leur ont été prescrites par de simples hommes comme eux. Et en même-temps ils foulent aux pieds les Loix & les Regles éternelles du salut, qu'ils ont reçues de votre divine Majesté. Ce qui passe dans un tel excès, que si un homme qui fait profession de sçavoir ou d'enseigner ces regles de la Grammaire établies par un long usage, prononce en latin ce nom d'homme, sans marquer l'aspiration dans sa premiere syllabe ; il blesse davantage l'esprit de ceux qui l'écoutent, que si, violant vos Regles divines, il portoit une haine mortelle à un homme, lequel il est obligé d'aimer en qualité d'homme, comme étant homme lui-même. Ils ne considerent pas que lorsqu'un homme en haït un autre, il se fait sans comparaison plus de mal par cette haine, que ne lui en pourroit faire l'ennemi le plus barbare : & qu'il ne sçauroit exercer tant de cruauté contre celui qu'il veut perdre, qu'il en exerce contre soi-même par cette passion violente qui lui déchire le cœur.

Et certes, combien cette Loi de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, est-elle plus profondément gravée dans notre ame, que toutes ces Loix & ces Regles du langage ne le sont dans les livres des Auteurs de Rhétorique ? Et cependant on viole sans scrupule cette premiere, & l'on observe ces autres loix très-ré-

ligieusement. Que votre conduite est admirable & secrete ! ô Dieu de gloire & de Majesté, qui demeurez en silence au plus haut des Cieux, & qui selon la Loi éternelle & immuable de votre justice répandez de justes aveuglements sur les passions injustes ! Lorsqu'un homme qui a dessein de passer pour éloquent parle devant un Juge en présence de tout un Peuple, & qu'il poursuit avec une animosité furieuse la condamnation de celui qu'il haït, il a un soin merveilleux de conduire si bien toutes ses paroles, qu'il ne lui en échappe pas une seule qui puisse blesser les Regles de l'art, & qui choque tant soit peu l'oreille de ses Auditeurs ; & en même-temps il ne se met point en peine de régler son esprit, ni d'arrêter la fureur qui le transporte, par laquelle il blesse la Loi naturelle ; & étant homme, s'efforce de faire perdre la vie à un homme.

CHAPITRE XIX.

Des déréglements des enfants ; qui passent ensuite dans les âges plus avancés.

JE commençois dès-lors, mon Dieu, d'entrer insensiblement dans tous ces desordres. Mon esprit recevoit déja toutes les semences qui devoient produire un jour ces fruits malheureux, craignant beaucoup plus de faire une faute contre la Grammaire, que je n'avois soin après l'avoir faite de ne concevoir point de jalousie contre ceux qui n'en faisoient pas. Je reconnois, mon Dieu, & je confesse devant vous ces déréglements de mon enfance, dans lesquels j'étois néanmoins loué de ceux qui avoient sur moi une autorité absolue, que je ne connoissois point alors d'autre Regle pour bien vivre que de leur plaire. Car je ne voyois point cet abyme d'ordure & de puanteur, où je m'étois si misérablement plongé en m'éloignant de votre présence. Et y avoit-il

alors rien de plus impur & de plus corrompu que moi, puisqu'encore que ces personnes fussent si peu réglées, je ne laissois pas de les offenser par mes déréglements; l'amour du jeu, la passion violente de voir les spectacles, & le desir d'imiter ensuite, & de représenter les niaiseries que j'avois vues, me portant à tromper & mon précepteur, & mes maîtres, & mon pere & ma mere, par un nombre infini de mensonges?

Je prenois aussi, ou plutôt je dérobois plusieurs choses au logis, & dessus la table de mon pere, ou pour satisfaire l'intempérance de ma bouche, ou pour avoir de quoi donner aux enfants qui me vendoient le plaisir que je prenois de jouer avec eux, quoiqu'eux-mêmes n'y en prissent pas moins que moi. Et souvent lorsque nous jouions ensemble, j'usois de surprise & de tromperie pour remporter le prix, & comme une espece de victoire dans ces jeux, tant j'étois possédé du vain desir d'avoir toujours l'avantage au dessus des autres. Et cependant les voulant bien tromper de la sorte, je ne voulois nullement souffrir qu'ils me trompassent de même. Je criois contr'eux, & les accablois de reproches & d'injures lorsque je les y avois surpris: & quand ils m'y surprenoient, je me mettois en colere au lieu de céder.

Est-ce-là cette prétendue innocence des enfants? Il n'y en a point en eux, Seigneur, il n'y en a point, mon Dieu: & je vous demande pardon encore aujourd'hui d'avoir été du nombre de ces innocents. Car c'est cette même & cette premiere corruption de leur esprit & de leur cœur, qui passe ensuite dans tout le reste de leur vie. Tels qu'ils ont été à l'égard de leurs précepteurs & de leurs maîtres, ils le sont à l'égard des Rois & des Magistrats: après avoir commis de petites injustices pour avoir des noix, des balles & des moineaux, ils en commettent de grandes pour amasser de l'argent, pour acquérir de belles maisons, & pour avoir un grand nombre de serviteurs.

Leur déréglement croît avec l'âge, comme les grands supplices que les loix ordonnent, succedent aux légeres peines des enfants. Ainsi, mon Dieu & mon Roi, lorsque vous avez dit dans l'Evangile : Que le Royaume du Ciel est pour ceux qui ressembleront aux enfants, vous n'avez pas proposé l'innocence de leur esprit pour un modele de vertu, mais seulement la petitesse de leur corps comme l'image de l'humilité.

CHAPITRE XX.

Il rend graces à Dieu des biens qu'il avoit reçus de lui dans son enfance.

CEpendant, mon Dieu, je vous rends graces, à vous qui avez créé l'Univers par votre bonté toute-puissante, & qui le gouvernez par votre admirable sagesse. Je vous rends graces, Seigneur, & je reconnois que je vous serois infiniment obligé, quand vous ne m'auriez donné autre chose que ce que nous avons dans notre enfance. Car enfin, j'avois l'être, la vie, le sentiment : & tout ce qui étoit en moi tendoit à me conserver, & marquoit par cette conspiration générale de toutes les parties de la nature à une même fin, cette unique souveraine & ineffable dont j'avois tiré mon origine. J'étois porté par un instinct gravé dans mon ame, à entretenir tous mes sens dans leur intégrité naturelle : & parmi toutes ces petites choses & ces pensées proportionnées à ma petitesse, je prenois plaisir à connoître la vérité ; je ne pouvois souffrir que l'on me trompât ; j'avois grande mémoire ; j'apprenois à bien parler ; j'étois sensible à l'amour qu'on me témoignoit ; je fuyois la douleur, le déshonneur & l'ignorance. Qu'y a-t-il dans une telle créature qui ne soit digne d'admiration & de louange ?

Mais toutes ces choses sont des dons que j'ai reçus de mon Dieu. Ce n'est point moi qui me les

ſuis données à moi-même. Elles ſont bonnes, & elles compoſent toutes enſemble la perfection de mon être. Et par conſéquent celui qui m'a créé eſt ſouverainement bon : il eſt lui-même tout mon bien ; & c'eſt lui à qui je rends graces avec joie de tous ces biens dont je jouiſſois dès-lors, quoique je ne fuſſe qu'un enfant. Car toute la cauſe de mon déréglement venoit de ce que je recherchois les plaiſirs, les grandeurs & la vérité, non dans lui qui eſt le Créateur, mais dans les créatures qu'il a faites, ſoit dans moi-même, ſoit dans les autres ; & qu'ainſi je tombois dans les maux, dans la confuſion & dans l'erreur. Je vous rends graces, mon Dieu, qui êtes ſeul toutes mes délices, toute ma gloire, & tout mon appui. Je vous rends graces de tous vos dons. Mais conſervez-les-moi, s'il vous plaît, comme il vous a plu de me les donner. Car, c'eſt ainſi que vous me conſervez moi-même ; que tous les biens que vous avez renfermés en moi croîtront & ſe perfectionneront de plus en plus ; & que je vivrai en aſſurance avec vous, après avoir reçu l'être & la vie de vous.



LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Il commence à raconter les deſordres de ſa jeuneſſe.

IL faut maintenant que je raconte mes impuretés paſſées, & ces voluptés charnelles qui ont corrompu la chaſteté de mon ame. Et ce qui me porte à ce récit, n'eſt pas que je les aime, Seigneur : mais c'eſt, au contraire, afin que je continue à vous aimer toujours davantage. Car je vous aime, ô mon Dieu, & j'aime l'amour que j'ai pour

vous : & c'eſt par le mouvement de cet amour que je veux repaſſer dans ma mémoire avec amertume & avec regret les deſordres de ma jeuneſſe ; afin que ce ſouvenir amer & cuiſant ſerve à me faire goûter d'une maniere encore plus ſenſible les douceurs ineffables que je trouve en vous, & qui ne ſont ni trompeuſes, comme les fauſſes douceurs de la terre, ni funeſte comme ſes malheureux plaiſirs, ni paſſagers & périſſables comme ſes vaines délices ; mais qui ſont ſolides, heureuſes & aſſurées. C'eſt vous, mon Dieu, qui aſſemblez & réuniſſez en votre ſeul & unique amour toutes les puiſſances de mon eſprit & de mon cœur, que le vice & les paſſions avoient diviſées en tant de parties, lorſque m'éloignant de votre unité ſuprême, je me ſuis répandu dans la multiplicité des créatures, & me ſuis égaré en tant de routes perdues. Car en la fleur de ma jeuneſſe je brûlois d'ardeur & de paſſion pour me raſſaſier des voluptés baſſes & terreſtres, & je me ſuis débordé en beaucoup de ſales amours qui cherchent à ſe cacher dans les ténebres. Ainſi la beauté de mon ame s'eſt flétrie, & je n'étois plus que corruption & pourriture devant vos yeux, pendant que je me plaiſois en moi-même & que je n'avois point de plus grand plaiſir que de plaire aux yeux des hommes.

CHAPITRE II.

Qu'à l'âge de ſeize aus il ſe laiſſa emporter dans les débauches.

JE mettois mon plus grand plaiſir à aimer & à être aimé. Mais je ne demeurois pas dans les bornes de l'amitié chaſte & lumineuſe, où les ſeuls eſprits s'entr'aiment d'une maniere ſpirituelle. Les vapeurs groſſieres & impures, qui s'élevoient de la boue & du limon de ma chair, & des bouillons de ma jeuneſſe, obſcurciſſoient mon

cœur, & l'offuſquoient de telle ſorte, qu'il ne pouvoit diſcerner la ſérénité pure & reſplendiſſante d'une affection légitime, d'avec les images ténébreuſes d'un amour infame. Ces deux cauſes, qui ſe mêloient enſemble, allumoient en moi le feu d'une brutale concupiſcence, emportoient la foibleſſe de mon âge dans les déréglements violents des paſſions, comme au travers des rochers & des précipices, & la plongeoient dans le gouffre des crimes honteux.

Votre colere étoit enflammée contre moi, Seigneur; & je n'en avois aucun ſentiment. Car pour punition de mon orgueil, le bruit que faiſoient les chaînes de ma captivité miſérable, m'avoit rendu ſourd à votre voix: je m'éloignois de vous, & vous me laiſſiez aller. Mon cœur étoit tout brûlant, tout bouillant & tout écumant d'impudicité, il ſe répandoit, il ſe débordoit; il ſe fondoit en débauches. Et cependant, Seigneur, vous vous taiſiez. O mon Dieu, qui avez ſi tard rempli mon ame d'une ſainte joie, vous demeuriez alors dans le ſilence, & je m'éloignois toujours de vous, en m'avançant de plus en plus dans les paſſions ſenſuelles, auſſi ſtériles en vrai biens, que fécondes en miſéres & en douleurs. Mais, quoique je fuſſe dans l'etat du monde le plus vil & le plus abjet, je ne laiſſois pas d'être ſuperbe dans ma baſſeſſe; & quoique je me laſſaſſe en marchant toujours dans l'iniquité, je ne laiſſois pas d'être inquiet & agité dans ma laſſitude.

Qui eut pu, Seigneur, modérer alors mes peines, en me faiſant uſer légitimement des beautés fuyantes & paſſageres des créatures ſenſibles & corporelles, & en renfermant dans de juſtes bornes la liberté vague & indiſcrete de jouir de ce qu'il y a de doux & de délicieux à nos ſens; afin qu'au moins les flots impétueux de ma jeuneſſe ne s'étendiſſent point au-delà des bords & du rivage de l'union conjugale, ſi je ne pouvois encore jouir du calme & de la tranquillité dont jouiſ-

ſent les perſonnes vertueuſes, qui n'ont pour but dans l'uſage du mariage que la génération des enfants, ſelon que votre Loi nous l'a ordonné, Seigneur, vous qui ne dédaignez pas de former nos corps pour conſerver la race des hommes, & dont la main favorable peut adoucir la pointe des épines de notre concupiſcence, leſquelles on n'auroit point connues dans le Paradis terreſte. Car vous êtes tout-puiſſant, & tout prêt à nous ſecourir, lors même que nous ſommes éloignés de vous.

Mais d'autre part je devois écouter avec plus d'attention le bruit de ces paroles céleſtes, & de cette voix de tonnerre que vous avez fait ſortir de la bouche de votre Apôtre comme d'une nuée toute divine : Les perſonnes mariées ſouffriront des afflictions en la chair ; & je deſire vous épargner ces peines & ces déplaiſirs : Il eſt avantageux à l'homme de ne point toucher de femme. Et un peu après : Celui qui n'a point de femme ne penſe qu'aux choſes de Dieu, & aux moyens de plaire à Dieu ; au lieu que celui qui eſt marié penſe aux choſes de ce monde, & aux moyens de plaire à ſa femme. Je devois me rendre plus attentif à écouter ces excellentes paroles, & en me privant de ces plaiſirs charnels & profanes pour le Royaume des Cieux, me mettre en état d'attendre à jouir dans la félicité du paradis des délices toutes pures & toutes céleſtes de vos Saints & ineffables embraſſements.

Mais hélas ! les chaleurs ardentes de la jeuneſſe me tranſporterent tellement hors de moi-même, que je vous abandonnai, Seigneur, pour ſuivre l'impétuoſité de mes inclinations vicieuſes. Je ne retins point mon incontinence dans les bornes légitimes du mariage. Mais en violant votre Loi, je n'évitois pas vos châtiments. (Et qui eſt l'homme ſur la terre qui puiſſe les éviter !) J'éprouvois toujours l'effet de votre préſence par les peines & les plaies ſecretes dont vous me frappiez pour mon ſalut ; & ce traitement étoit d'autant plus

doux qu'il paroissoit plus sévere. Vous répandiez sur tous mes plaisirs déréglés des dégoûts pleins d'amertume, afin de m'engager par ce moyen à chercher d'autres plaisirs qui fussent sans dégoûts & sans déplaisirs. Mais où le pouvois-je trouver hors de vous, mon Dieu, qui feignez que l'accomplissement de vos préceptes est accompagné de quelque peine, comme dit votre Prophete, qui ne nous blessez que pour nous guérir, & ne nous tuez que pour nous empêcher de mourir en nous séparant de vous ?

Où étois-je, Seigneur, & combien dans cet exil me trouvois-je éloigné des délices de votre sainte maison, en cette seizieme année de mon âge, où la volupté commença à dominer tyranniquement sur moi, où je me rendis esclave de cette impérieuse maîtresse, de cette folle & violente passion, qui à la honte des hommes regne avec tant de licence dans le monde, quoiqu'elle soit condamnée par vos loix si saintes & si redoutables ? Lorsque j'étois prêt à périr dans cette tempête, mon pere & ma mere n'eurent point le soin de me faire entrer dans le port du mariage : mais ils pensoient seulement à me faire apprendre à bien parler, & à me rendre capable de persuader les hommes par mon éloquence.

CHAPITRE III.

Qu'étant retourné chez lui, il se laissa emporter dans les débauches, nonobstant les remontrances de sa Mere. Des fautes qu'on avoit faites dans son éducation.

J'Avois en cette année discontinué mes études ; parce qu'étant revenu d'une Ville proche du lieu de ma naissance, nommée Madauce, où l'on m'envoya d'abord pour apprendre les lettres humaines & les principes de l'éloquence, j'attendois qu'on eut préparé l'argent nécessaire pour un voyage plus long que n'avoit été ce premier ;

mon Pere se disposant de m'envoyer à Carthage, plutôt par un effort de l'ambition qu'il avoit pour moi, que par le pouvoir que son bien lui en donnât, n'étant qu'un des moindres bourgeois de Thagaste. Mais à qui dis-je ceci ? Ce n'est pas à vous, mon Dieu, qui sçavez tout. Je le dis à mes freres en m'entretenant avec vous, je le dis à tous les hommes, ou plutôt à ceux qui pourront jetter les yeux sur ce que j'écris, en quelque petit nombre qu'ils puissent être. Et le but que je me propose en tout ce Livre, mon Dieu, est de considérer en moi-même, & de porter les autres à considérer avec moi combien est profond cet abyme de misere dans lequel nous sommes plongés, & du fond duquel nous devons pousser nos cris en haut, afin qu'ils pénetrent jusqu'à vous. Et néanmoins vous vous approchez de nous, & vous êtes tout prêt de nous écouter aussi-tôt que notre cœur reconnoît ses fautes, & que nous commençons à vivre par l'esprit d'une véritable foi. Il n'y avoit personne alors qui ne louât extraordinairement mon Pere, de ce qu'il me donnoit ainsi, au delà de ce que son bien lui pouvoit permettre, tout ce qui m'étoit nécessaire pour continuer mes études dans une Ville si éloignée ; nul de ses citoyens, quoique beaucoup plus riches que lui, ne prenant un tel soin pour ses enfants. Et cependant il ne se mettoit nullement en peine que j'avançasse dans votre crainte, à mesure que j'avançois en âge, ni que je fusse chaste ; mais il ne desiroit autre chose si-non que je fusse éloquent, & que je sçusse composer un discours fleuri, pendant que j'étois moi-même une terre deserte & infructueuse, & que le champ de mon ame, dont vous étiez, mon Dieu, le seul, le bon & le véritable maître & possesseur, ne recevoit aucune culture de votre main, ni aucune influence de votre grace.

Ainsi lorsqu'en cette seizieme année de mon âge, la nécessité de quelques affaires domestiques me contraignit d'interrompre mes études & de

demeurer en la maiſon de mon Pere, je me ſentis piqué par les pointes des deſirs impurs. Ces épines & ces ronces crurent tout-d'un-coup, & s'éleverent par deſſus ma tête, ſans qu'il ſe trouvât aucune main favorable pour les arracher. Au contraire, mon Pere ſe baignant un jour avec moi, & s'appercevant que je devenois tout homme, comme s'il eut eſpéré de me voir marié bientôt & de ſe voir des enfants, il le vint dire à ma mere avec grande joie. Joie funeſte & malheureuſe, dans laquelle les enfants du monde s'attachant aux choſes baſſes par le déreglement de leur volonté corrompue, & étant enivrés de leurs paſſions, qui comme un vin fumeux offuſquent par leurs vapeurs imperceptibles la plus haute partie de leur ame, vous oublient, mon Dieu, vous qui êtes leur Créateur, pour aimer, au lieu de vous, la créature. Il eſt vrai que pour ce qui eſt de lui il n'étoit encore que cathécumene, & depuis fort peu de temps. Mais ma Mere étoit plus avancée dans la piété : vous aviez déjà commencé à bâtir votre temple dans ſon cœur, & à y demeurer par la préſence de votre eſprit. C'eſt pourquoi elle ſe ſentit à l'heure même toute émue, & elle fut touchée d'une crainte vraiment chrétienne. Elle appréhenda, quoique je ne fuſſe pas encore fidele ni baptiſé, que je ne m'engageaſſe dans les égarements & dans les deſordres de ceux qui détournent leurs regards de deſſus vous pour les porter ſur vos créatures, au lieu de ſe tourner vers vous pour vous contempler vous-même.

Hélas ! mon Dieu, vous demeuriez dans le ſilence pendant que je m'éloignois ſi fort de vous ! Mais comment oſerois-je dire que vous ſoyez demeuré dans le ſilence ? De qui étoient ces paroles que ma mere, votre fidele ſervante, faiſoit retentir à mes oreilles, ſi-non de vous, mon Dieu, qui me parliez par ſa bouche ? Et cependant il n'y en eut aucune qui pénétrât juſques dans mon cœur, & qui me perſuadât de lui obéir. Car il me

souvient que dans l'appréhension qu'elle avoit que je ne tombasse dans le vice, elle me prit un jour en particulier, & m'avertit avec un grand empressement de ne me point laisser emporter à des amours impudiques, & sur-tout de ne commettre jamais d'adultere. Mais ces remontrances passoient dans mon esprit pour des remontrances de femmes, & il me sembloit qu'il m'eût été honteux de les suivre. Cependant je ne m'appercevois pas qu'elles étoient d'un Dieu, & qu'elles venoient de vous; au lieu que je m'imaginois que vous vous taisiez, & qu'elle seule me parloit, c'étoit vous-même qui me parliez ainsi par elle, & c'étoit vous-même que je méprisois en elle : que je méprisois, dis-je, moi qui étois son Fils, & qui étois votre serviteur & le Fils de votre servante. Mais alors j'étois dans une profonde ignorance de toutes choses, & je courois dans le précipice avec un tel aveuglement, qu'étant parmi ceux de mon âge, qui se vantoient publiquement de leurs excès & de leurs débauches, & qui s'en glorifioient d'autant plus qu'elles étoient plus infames & plus criminelles, j'avois honte de n'être pas aussi corrompu que les autres; & je me portois avec ardeur dans le péché, non-seulement pour trouver quelque plaisir en le commettant, mais encore pour être loué de l'avoir commis. Qu'y a-t-il dans le monde qui soit digne de blâme que le vice? Et cependant, par un renversement étrange, c'étoit la crainte-même du blâme qui me portoit à me rendre vicieux. Et lorsque je n'avois rien fait qui put égaler les débauches des plus perdus, je faisois semblant de l'avoir fait pour ne paroître pas d'autant plus vil & plus méprisable, que je serois plus chaste & plus innocent.

Voilà, Seigneur, quels étoient ceux en la compagnie desquels je marchois dans le chemin large de la Babylone de ce monde, me roulant dans sa fange & dans sa boue comme dans des eaux de senteurs & des parfums précieux. L'ennemi des

hommes me fouloit aux pieds invisiblement, & me plongeoit dans le centre de la corruption du péché, afin que je ne pusse jamais m'en retirer; & il me séduisoit, parce que je voulois bien être séduit. Aussi ma mere, qui étoit déja sortie du milieu de Babylone, mais qui néanmoins marchoit encore lentement dans le chemin de la piété, eut bien le soin de m'avertir d'être chaste : mais elle n'en eut pas assez de veiller sur ma conduite après ce que mon pere lui eut dit de moi, & de donner des bornes à mes passions dont elle prévoyoit la violence, en les resserrant dans les bornes d'un légitime mar age, si elles ne pouvoient être entiérement étouffées. Ainsi, elle ne le mit pas assez en peine de remédier à mon mal en me mariant, parce qu'elle appréhendoit que m'engageant dans les liens du mariage, on ne ruinât toute l'espérance qu'on avoit conçue de moi. Je ne dis pas l'espérance de la vie future qu'elle attendoit de votre miséricorde, mais l'espérance que je deviendrois un jour habile dans les belles Lettres; ce que mon pere & ma mere desiroient tous deux avec une passion immodérée, quoique pour des causes bien différentes. Car mon pere le desiroit, parce qu'il ne pensoit presque point du tout à vous, & qu'il formoit sur moi des desseins & des prétentions imaginaires; & ma mere le desiroit, parce qu'elle croyoit que ces sciences que l'on fait apprendre d'ordinaire aux jeunes gens, non-seulement ne me nuiroient pas, mais me serviroient pour pouvoir vous connoître & me donner tout à vous.

C'est, autant que je m'en puis ressouvenir, le jugement le plus véritable que je puis porter de la disposition où mon pere & ma mere étoient alors. Mais de plus, au lieu de me conduire avec une sévérité tempérée par la discrétion & par la douceur, ils me lâchoient la bride dans mes divertissements, me donnant une liberté qui passoit jusques dans l'excès & dans la licence, & me

laissant

laissant emporter au déréglement de mes différentes passions. Ainsi mes ténébres croissant toujours de plus en plus, il s'élevoit dans mon esprit comme un brouillard épais qui me déroboit la claire lumiere de votre éternelle vérité : & mon ame se fortifioit toujours, ou, pour user du terme sacré de l'Ecriture, s'engraissoit encore davantage dans la corruption & dans le mal.

CHAPITRE IV.

D'un larcin qu'il fit avec quelques-uns de ses compagnons.

VOus condamnez le larcin, mon Dieu, & ne le condamnez pas seulement par votre Loi gravée sur la pierre, mais par une Loi encore plus ancienne que vous avez écrite dans le fond des cœurs, & que la malice de l'homme ne peut effacer. Car qui est le voleur qui ne trouve point mauvais qu'on le vole ? & qui est le riche qui ne juge point coupable un pauvre qui lui dérobe son argent, lors même qu'il n'y est poussé que par son extrême misere ? Et cependant, mon Dieu, j'ai voulu commettre un larcin, & je l'ai commis en effet, non par le besoin & par la nécessité où je me visse réduit, mais par un pur dégoût de la justice, & par un excès & un comble d'iniquité. Car j'ai dérobé des choses dont j'étois si éloigné de manquer, qu'il y en avoit chez nous en grande abondance, & de meilleures même que celles que je dérobois. J'ai dérobé sans rien chercher dans le larcin que le larcin même ; & voulant plutôt me repaître de la laideur du vice, que du fruit de l'action vicieuse. Il y avoit un poirier près de la vigne de mon pere, dont les poires n'étoient ni fort belles à la vue, ni fort délicieuses au goût. Nous nous en allâmes une troupe de méchants enfants, après avoir joué ensemble jusqu'à minuit, comme ce désordre n'est que trop commun : nous nous en allâmes, dis-je, secouer

l'arbre pour emporter tout ce qu'il y avoit de fruit. Et nous nous en revînmes tous chargés de poires, non pour les manger, mais seulement pour les prendre, quand on les eut dû jetter aux pourceaux, (quoique nous en mangeâmes quelque peu) nous contentant du plaisir que nous trouvions à faire ce qui nous étoit défendu.

Mon Dieu, voici mon cœur devant vous : voici mon cœur dont il vous a plu avoir pitié lorsqu'il étoit dans le profond de l'abyme. Qu'il vous dise maintenant ce qu'il recherchoit dans cette action, ce qui le portoit à se rendre coupable gratuitement, & sans avoir aucun sujet de sa malice que sa malice même. Car j'ai aimé cette malice, toute honteuse qu'elle étoit ; j'ai aimé à me perdre ; j'ai aimé mon péché, je ne dis pas seulement ce que je desirois d'avoir par le péché, mais le péché en soi & dans sa difformité naturelle. Etrange corruption de l'ame, ô mon Dieu ! qui se détachant de vous, dont la fermeté immobile est son unique soutien, devient ensuite si aveugle & si déréglée, qu'elle ne fait pas seulement, pour satisfaire sa passion, des choses honteuses & infâmes ; mais qu'elle trouve sa propre satisfaction dans sa honte même & son infamie.

CHAPITRE V.

Que les péchés & les crimes ne se commettent d'ordinaire que par le desir d'acquérir les biens de ce monde, ou par la crainte de les perdre.

CAr encore quand on aime le corps, on y trouve quelque grace & quelque beauté. L'or & l'argent ont un lustre & un éclat qui leur est propre. L'attouchement trouve un rapport & une proportion qui lui plaît ; & enfin, chacun de nos sens se porte naturellement vers son objet par une certaine convenance qui l'y attire. L'honneur du monde, le pouvoir de commander, la gloire de

vaincre & d'avoir l'avantage sur les autres, ont aussi un attrait & un élevement qui éblouit & qui allume le feu de la vengeance dans l'esprit des hommes. Et néanmoins le desir d'avoir toutes ces choses ne nous doit jamais détourner de l'obéissance que nous vous devons, ni nous faire violer votre sainte Loi. Cette vie même dont nous vivons sur la terre, a quelque chose qui nous charme, parce qu'elle est belle en son genre, & qu'elle a une proportion & un rapport avec les beautés d'ici-bas, qui sont les moindres & les dernieres de toutes. Les hommes trouvent encore une douceur particuliere dans l'amitié qui les unit ensemble par un lien si étroit & si agréable, ne faisant qu'une ame de plusieurs ames.

C'est pour ces choses, ou d'autres semblables, que les péchés se commettent d'ordinaire, lorsque les hommes se portent vers elles avec une affection déréglée. Ils sont si passionnés, pour acquérir ces derniers de tous les biens, qu'ils abandonnent les plus excellents & les plus nobles, les plus suprêmes, vous-même, ô mon Dieu, votre vérité & votre Loi. Car toutes ces choses d'ici bas donnent aussi de la satisfaction & du plaisir; mais non pas comme mon Dieu qui est le Créateur de l'Univers, en qui seul le Juste trouve sa joie, & qui est le bien unique & les chastes délices des ames pures. Ainsi, lorsque l'on s'informe de quelque crime, & qu'on en recherche la cause, on ne croit pas d'ordinaire qu'un homme en ait été susceptible, s'il ne paroît y avoir pu être poussé par l'envie d'acquérir ou par la crainte de perdre quelqu'un de ces biens que nous avons déja dit être les derniers de tous les biens. Car ils ont en effet leurs graces & leurs beautés, quoique si on les compare à ces biens suprêmes & à ces richesses éternelles, qui seules produisent une véritable félicité, ils n'aient rien que de bas & de méprisable.

Il a tué un homme, nous dira-t-on de quelqu'un. Pourquoi? Parce qu'il aimoit sa femme,

ou qu'il avoit dessein sur sa terre, ou qu'il lui vouloit prendre son bien pour avoir de quoi subsister, ou qu'il craignoit qu'il ne lui prit ce qu'il avoit, ou qu'ayant été offensé, il s'est laissé transporter à l'ardeur de la vengeance. Que si l'on nous disoit : Il a tué un homme sans sujet, pour avoir seulement le plaisir de tuer un homme, cela nous paroîtroit incroyable. Aussi lorsque nous lisons dans l'Histoire d'un homme brutal & cruel au dernier point, qu'il étoit méchant & qu'il tuoit des hommes par un divertissement abominable & de gaieté de cœur, la cause néanmoins est marquée au même endroit, de peur, dit cet Historien, que s'il donnoit quelque relâche à sa cruauté, sa main sanguinaire & son esprit furieux ne perdissent cette longue habitude de faire des meurtres. Que si vous recherchez encore la cause de cette conduite si inhumaine, vous trouverez qu'il ne s'exerçoit & ne se fortifioit ainsi dans le mal qu'afin de pouvoir ensuite se rendre maître de Rome, s'élever aux charges, commander aux armées, & posséder de grandes richesses, & tout ensemble pour s'affranchir de l'assujettissement des loix, & de cet état misérable, où il se trouvoit réduit par la ruine entiere de sa maison, & par la crainte des peines si justement dues aux crimes que sa conscience lui reprochoit. Ainsi ce Catilina même dont nous parlons, n'a pas aimé proprement les homicides comme homicides, mais comme un moyen d'acquérir les choses qu'il se proposoit pour sa fin en répandant le sang des hommes.

CHAPITRE VI.

Il montre excellemment qu'il se trouve dans les péchés une fausse imitation de Dieu ; & il la cherche dans son larcin.

QUe pouvois-je donc aimer en toi, ô malheureux larcin, malheureux crime que je commis alors durant la nuit, étant âgé de seize ans ? Car tu ne pouvois pas avoir rien de beau

étant un larcin. Et je ne ſçai même pourquoi je t'adreſſe ma parole, puiſque tu n'as point d'être véritable. Ces poires que nous dérobâmes étoient belles, parce qu'elles étoient votre créature, ô mon Dieu, Créateur de toutes choſes, infiniment beau & infiniment bon, qui êtes le ſouverain bien & le ſeul véritable bien de mon ame. Ces poires, comme je dis, étoient belles : mais hélas ! miſérable que j'étois, je ne les déſirois pas à cauſe de leur beauté, puiſqu'en ayant quantité d'autres beaucoup meilleures, je n'aimois dans celles-ci que le plaiſir que j'avois de les dérober : car je ne les eus pas plutôt cueillies, que je les jettai, ſans qu'il m'en reſtât d'autre ſatisfaction que celle de mon péché & de ma malice qui me tenoit lieu d'un feſtin délicieux. Que ſi j'en mangeai quelqu'une, je n'y trouvai du goût que parce que le crime étoit une eſpece d'aſſaiſonnement qui me rendoit doux & agréable ce que j'en mangeois.

Et maintenant, mon Dieu, je cherche ce qui m'a pu plaire dans ce larcin, & je n'y trouve aucune apparence de beauté. Je ne dis pas ſeulement de cette beauté qui reluit dans la prudence & dans la juſtice, ni même de celle qui paroît dans l'eſprit & la mémoire de l'homme, & dans toutes les fonctions de ſes ſens, & de cette vie qui lui eſt commune avec les Plantes. Je ne parle pas non plus de cette beauté que nous remarquons dans les Aſtres & dans les Etoiles, qui brillent chacune en leur place avec un ordre & une harmonie merveilleuſe, ni de celle encore qui ſe voit dans la terre & dans la mer, en cette multitude innombrable de Plantes & d'Animaux qui ſe ſuccédent les uns aux autres par une génération continuelle. Je parle de cette beauté imaginaire dont le péché couvre & déguiſe ſa laideur, & je n'en trouve aucune dans cette action.

Car il ſe trouve dans les vices mêmes une image obſcure, ou plutôt une ombre des biens ſolides, qui trompe les hommes par une fauſſe appa-

rence de beauté. Ainsi l'orgueil n'a pour but que la grandeur & l'élevement : & vous seul, mon Dieu, êtes souverainement grand & infiniment élevé au dessus de toutes choses. L'ambition aspire aux honneurs & à la gloire : & vous seul méritez un honneur suprême, & êtes environné de gloire dans l'éternité. La cruauté des tyrans ne tend qu'à se faire craindre ; mais qui mérite d'être craint que vous seul, mon Dieu, dont le pouvoir absolu comprend si généralement tous les temps, tous les lieux, & toutes les créatures, que, quoique l'on fasse pour tirer quelque chose de vos mains, il est impossible ni de l'enlever par surprise, ni de la ravir par violence. L'amour infame se veut rendre agréable par ses caresses : mais il n'y a point de douceur ni de tendresse égale à celle de votre amour ; & rien ne mérite d'être aimé avec tant d'ardeur, ni ne rend si heureux ceux qui l'aiment que votre vérité, qui est plus belle sans comparaison & plus éclatante que toutes les plus belles choses du monde. La curiosité veut passer pour la science, parce qu'elle désire tout sçavoir : mais vous seul, mon Dieu, sçavez tout, & rien n'est caché à votre lumiere. L'ignorance même & l'indiscrétion se couvrent du nom de simplicité & d'innocence, parce que vous êtes le plus simple de tous les Etres, & que rien n'est pur ni innocent comme vous, toutes vos œuvres rendant un témoignage public que vous êtes ennemi de toute corruption & de tout mal. La paresse semble ne désirer que le repos : & où se trouve le repos assuré & véritable que dans le Seigneur ? Le luxe & la superfluité veulent passer pour richesses & pour abondance : mais vous êtes seul la source abondante & inépuisable d'une douceur toute céleste & incorruptible. La profusion veut paroître libérale & magnifique ; mais c'est vous qui répandez toutes sortes de biens sur les hommes avec une libéralité & une magnificence vraiment divine. L'avarice veut posséder de grand

trésors ; & vous les possédez tous. L'envie dispute de la prééminence & de l'excellence : & qu'y a-t-il d'éminent & de sublime qui ne soit bas en comparaison de vous ? La colere veut se venger ; mais vous seul sçavez vous venger avec une souveraine justice. La crainte se trouve surprise dans la vue d'un accident subit & inopiné ; elle tremble pour ce qu'elle aime, & elle tâche de s'assurer contre les maux en prévenant les périls : mais pour vous, mon Dieu, que vous peut-il arriver qui vous surprenne ? qui vous peut ôter ce que vous aimez ? & où trouvera-t-on hors de vous un ferme repos & une pleine assurance ? La tristesse se desséche & se consume dans le regret des choses qu'elle a perdues, & que le cœur avoit aimées avec passion, parce qu'elle voudroit qu'on ne lui ôtat rien de tout ce qu'elle posséde, comme il est impossible de vous rien ôter de ce que vous possédez. Ainsi l'ame devenant adultere se sépare de vous, qui êtes son époux unique, pour s'abandonner à l'affection des créatures ; & elle s'efforce de trouver hors de vous les biens qu'elle ne peut posséder tout purs & sans mêlange, que lorsqu'elle retourne à vous.

En cette sorte, mon Dieu, ceux-mêmes qui s'éloignent de vous & qui s'élevent contre vous par leurs péchés, ne laissent pas de s'efforcer au milieu de leur déréglement, de vous devenir semblables en quelque chose, quoique d'une maniere criminelle. C'est ce qui fait voir à tout le monde que vous êtes le principe & l'auteur souverain de tous les êtres, puisque votre créature ne peut s'écarter tellement de vous, qui êtes la beauté suprême, qu'elle n'en conserve quelques ombres, & qu'elle ne fasse paroître dans la difformité même quelques traits confus qui marquent le doigt de son Créateur. Qu'ai-je donc pu aimer dans ce larcin, & en quoi ai-je voulu me rendre semblable à mon Dieu, même par une fausse & criminelle ressemblance ? Est-ce que dérobant de la

forte durant la nuit, j'ai pris plaisir à violer la justice par une secrete tromperie, je ne le pouvois faire par une puissance souveraine, voulant paroître faussement libre lorsque j'étois véritablement esclave, & me flattant dans ce pouvoir que j'avois de faire impunément ce qui ne m'étoit pas permis de faire, comme dans une image noire & ténébreuse de la toute-puissance divine?

CHAPITRE VII.

Il loue Dieu de ce qu'il lui a pardonné les péchés qu'il a commis, & l'a empêché d'en commettre plusieurs autres.

O Esclave malheureux qui fuit son maître, & qui n'embrasse qu'une ombre au lieu des biens véritables qu'il a quittés! O corruption étrange! ô vie monstrueuse! ô abyme de mort! Est-il possible que je n'aie pris plaisir à faire ce qui étoit injuste, que parce qu'il étoit injuste? Comment pourrai-je jamais assez reconnoître votre infinie miséricorde, mon Dieu, de ce que je repasse maintenant tous ces désordres dans mon esprit, sans que pour cela mon ame se trouble dans l'appréhension de votre justice? Que je vous aime, Seigneur, que je vous rende mille actions de graces, & que je bénisse sans cesse votre souveraine Majesté, de ce qu'il vous a plu me pardonner tant d'injustices & tant de crimes que j'ai commis. Je reconnois que votre miséricorde & votre grace, amollissant la dureté de mon cœur, a fait fondre mes péchés comme la glace se fond au Soleil. Je reconnois que c'est votre grace qui m'a empêché de faire tout le mal que je n'ai point fait. Car y a-t-il quelque désordre dont je ne fusse capable, puisque j'ai bien pu prendre plaisir à commettre une mauvaise action pour le seul plaisir de la commettre? Ainsi j'avoue, mon Dieu, que vous m'avez tout pardonné généralement,

tant les maux que j'ai commis par moi-même, que ceux que je n'ai point commis, parce que vous ne m'avez pas abandonné à moi-même.

Qui est l'homme qui, considérant bien sa misere & sa foiblesse, osera attribuer à ses propres forces sa chasteté & son innocence qu'il aura conservée, & se croira moins obligé de vous aimer que ceux à qui vous avez pardonné davantage, comme n'ayant pas eu besoin de cette miséricorde par laquelle vous faites graces aux grands pécheurs qui se convertissent & quittent leur mauvaise vie? Que celui donc qui aura été si heureux que de suivre la voix par laquelle vous l'aurez appellé à vous, & d'éviter tous ces désordres dont je me ressouviens maintenant, & qui pourra lire dans ce livre où j'en fais une confession publique, ne se moque pas de moi en me voyant tombé dans de si extrêmes maladies, puisque le même médecin qui m'en a guéri, est celui qui l'a préservé d'être malade, ou plutôt qu'il a fait qu'il fut moins malade. Et qu'ainsi non-seulement il ne vous en aime pas moins, mais qu'il vous en aime encore davantage : reconnoissant que cette main favorable & toute-puissante qui referme les blessures profondes de mes péchés, est la même qui a rendu son ame impénétrable aux atteintes mortelles du péché.

CHAPITRE VIII.

Qu'il avoit aimé en ce larcin le plaisir de le commettre en compagnie.

Quel avantage ai-je donc tiré alors, misérable que j'étois, de ces actions criminelles, dont la pensée seule me fait rougir maintenant, & particuliérement de ce larcin, dans lequel je n'ai rien aimé que le larcin même, c'est-à-dire, que le néant, puisque le péché n'est autre chose, en quoi ma misere étoit d'autant plus extrême?

Et néanmoins je n'aurois pas fait le larcin étant seul. Je me souviens fort bien de la disposition d'esprit dans laquelle j'étois alors, & je vois clairement que je ne l'aurois jamais fait étant seul. C'est donc la compagnie des autres que j'ai aimée ; & ainsi il n'est pas vrai que je n'aie rien aimé dans cette action que le larcin ; mais au contraire ce que j'y aimois n'étoit rien en effet, puisque même ce que je viens de dire n'est encore qu'un néant.

Qu'est-ce donc dans la vérité que le fond de ce désordre ? & qui me l'enseignera, sinon celui qui répand sa lumiere dans mon ame, & qui perce au travers de son obscurité & de ses ombres ? Car recherchant encore de plus près la cause de cette action, examinant la disposition de mon esprit, & sondant le fond de mon cœur, il me semble que si je n'eusse aimé que ces poires, & si je n'eusse eu d'autre dessein que d'en manger, j'eusse pu commettre ce larcin étant seul, pour satisfaire ainsi mon intempérance. Et cependant je trouve au contraire que ce qui allumoit en moi ce désir, étoit que nous avions fait tous ensemble cette partie, & que nous nous animions l'un l'autre dans ce dessein. Ainsi, je n'étois point poussé par le plaisir que j'eusse de manger ces poires, mais par le plaisir que je prenois à les dérober ; & ce plaisir ne venoit que de ce que nous les dérobions en compagnie.

CHAPITRE IX.

Combien l'exemple & la compagnie font commettre de péchés que l'on ne commettroit point seul.

Quelle étoit donc cette disposition d'esprit où je me trouvois alors ? Je sçai qu'elle étoit très-honteuse & très-déréglée, & que j'étois bien misérable d'être tombé dans un si étrange déréglement. Mais encore quelle étoit cette dis-

position ? Hélas ! qui peut pénétrer la profondeur des péchés selon l'oracle de l'Ecriture ? Ce n'étoit autre chose, sinon que nous rions en nous-mêmes, & que nous sentions un plaisir dans le fond du cœur de ce que nous trompions ceux à qui étoit ce poirier, qui ne s'attendoient nullement que nous leurs dussions ainsi enlever leurs poires, & qui en seroient sans doute très-sensiblement touchés. Pourquoi donc le plaisir que je prenois en cette action venoit-il de ce que je la faisois en la compagnie des autres ? Est-ce à cause qu'on n'est pas si porté à rire & à se réjouir lorsqu'on est seul ? Mais quoiqu'il soit vrai que cela arrive plus rarement, nous voyons néanmoins quelquefois qu'un homme qui est tout seul s'éclate de rire, s'il lui vient tout d'un coup en la pensée, ou s'il se présente à ses yeux quelque chose d'extraordinairement plaisant. Mais, quoi qu'il en soit, il est toujours vrai qu'étant seul je n'eusse jamais fait cette action. C'est ce que je peux dire très-assurément.

Mon Dieu, vous voyez devant vous ce vif & ce véritable souvenir que j'ai encore de l'état où j'étois alors. Il est certain que si j'avois été seul je n'aurois point commis ce larcin, puisque je n'étois pas porté à le commettre par l'amour que j'eusse pour la chose que je dérobois, mais par le plaisir même de la dérober. Et à moins que d'être en compagnie, je n'eusse pris aucun plaisir à le faire, & ne l'eusse jamais fait. O amitié pernicieuse & ennemie de la vertu ! est-ce ainsi que tu séduis malheureusement les esprits ? Est-ce ainsi que tu leur inspire une secrete envie de nuire aux autres ? Est-ce ainsi que tu fais passer pour un jeu & pour un divertissement cette injustice par laquelle nous volons le bien d'un homme sans y être poussés, ni par la vengeance, puisqu'il ne nous a fait aucun tort, ni par le gain, puisqu'il ne nous en revient aucun avantage ; mais seulement parce qu'on se dit l'un à l'autre : Allons, faisons, & que l'on a honte de n'avoir pas perdu toute honte.

CHAPITRE X.

Il déteste son péché, & desire de se reposer en Dieu.

QUi peut débrouiller cette confusion & ce cahos ? Qui peut développer tant de plis & tant de replis qui se trouvent dans une action si déréglée ? Mais pourquoi m'arrêter de la sorte sur un objet si honteux & si difforme ? Je ne veux plus le regarder, je ne veux plus y penser. C'est vous que je veux, justice éternelle, innocence souveraine dont la beauté est incomparable, dont les graces font les délices des yeux chastes, dont la jouissance comble l'ame d'un plaisir céleste, sans lui causer le moindre dégoût. C'est dans vous que l'on trouve une paix profonde, une vie exempte d'agitation & de trouble. Celui qui entre dans vous entre dans la joie de son Seigneur, & il n'aura plus rien à craindre, puisqu'il ne lui peut manquer aucun bien étant uni au souverain bien. Je me suis détaché de vous, mon Dieu, durant ma jeunesse, de vous qui êtes seul le soutien & l'affermissement des ames. Je vous ai abandonné malheureusement pour m'aller perdre dans des routes égarées ; & devenant moi-même à moi-même une terre sterile & infructueuse, je suis tombé dans le comble de la pauvreté & de la misere.



LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Etant allé à Carthage pour y achever ses études, il se laissa emporter à l'amour deshonnête.

JE vins à Carthage, où je me trouvai aussi-tôt environné de toutes parts des feux de l'amour infame. Je n'aimois pas encore, mais je dési-

rois d'aimer : & dans ma pauvreté & mon indigence des biens du Ciel, laquelle étoit d'autant plus grande qu'elle étoit plus secrete & plus cachée à mes yeux, je me voulois mal de ce que je n'étois pas encore assez pauvre. Comme je desirois d'aimer, je cherchai un objet que je pusse aimer. Les chemins purs, & où il ne se rencontroit point de piéges & de périls, m'étoient devenus odieux. Mon cœur étoit tout sec & tout affamé dans la privation & le besoin où il étoit de cette nourriture intérieure, qui est vous-même, mon Dieu : mais je ne sentois point cette faim spirituelle, & je n'étois touché d'aucun desir pour cet aliment céleste & incorruptible. Ainsi le peu de soin que j'avois de le rechercher ne procédoit pas de mon abondance, mais de ma nécessité : & mon dégoût ne venoit pas de ce que j'en fusse rassasié & rempli, mais au contraire de ce que j'en étois trop dépourvu & trop vuide. Ce défaut de la seule bonne nourriture que mon ame peut recevoir, l'avoit rendue toute languissante & toute malade : & comme elle étoit couverte d'ulceres, elle se jettoit misérablement hors d'elle-même, souhaitant d'adoucir l'ardeur & l'inflammation de ses plaies en goûtant les plaisirs voluptueux de l'attouchement des créatures sensibles & animées, pour lesquelles on a d'autant plus d'amour qu'elles sont vivantes, & qu'on n'aimeroit point si elles ne l'étoient pas. Ce qui faisoit que je trouvois plus de délices & plus de douceurs à aimer & à être aimé, lorsque je possédois entiérement la personne qui m'aimoit, & qu'elle s'étoit toute donnée à moi.

C'étoit ainsi que je corrompois la source de l'amitié par les ordures & les impuretés de mes débauches, & que je ternissois sa splendeur & sa lumiere par les vapeurs infernales qui sortoient comme de l'abyme de mes passions charnelles & vicieuses. Cependant lorsque j'étois si difforme & si infame, je ne travaillois par une excessive vanité

qu'à paroître agréable & honnête-homme ; & je tombai dans les filets de l'amour où je desirois tant de tomber & d'être pris. Je ne sçaurois, mon Dieu, vous benir assez de votre miséricorde, lorsque je me souviens combien par votre bonté vous mêlâtes de fiel & d'amertume dans la douceur sensuelle que je goûtois. Car aussi-tôt que je me vis aimé selon mon desir, que j'eus obtenu en secret la jouissance de ce que j'aimois, & que je fus ravi de me voir lié avec les nœuds de l'amour, je me vis aussi-tôt cruellement déchiré comme avec des verges de fer toutes brûlantes par les jalousies, les soupçons, les craintes, les coleres & les piques.

CHAPITRE II.

Il déplore l'amour qu'il avoit pour les comédies, & le plaisir qu'il sentoit à y être ému de douleur.

J'Avois aussi en même-temps une passion violente pour les spectacles du théatre, qui étoient pleins des images de mes miseres, & des flammes amoureuses qui entretenoient le feu qui me devoroit. Mais quel est ce motif qui fait que les hommes y courent avec tant d'ardeur, & qu'ils veulent ressentir de la tristesse en regardant des choses funestes & tragiques qu'ils ne voudroient pas néanmoins souffrir ? Car les spectateurs veulent en ressentir de la douleur ; & cette douleur est leur joie. D'où vient cela, sinon d'une étrange maladie d'esprit ? Puisqu'on est d'autant plus touché de ces aventures poétiques, que l'on est moins guéri de ces passions ; quoique d'ailleurs on appelle misere le mal que l'on souffre en sa personne, & miséricorde la compassion qu'on a des malheurs des autres. Mais quelle compassion peut-on avoir des choses feintes & représentées sur un théatre, quisque l'on n'y excite pas l'auditeur à secourir les foibles & les opprimés, mais que l'on le con-

vie seulement à s'affliger de leur infortune ; de sorte qu'il est d'autant plus satisfait des acteurs, qu'ils l'ont plus touché de regret & d'affliction ; & que si ces sujets tragiques & ces malheurs véritables ou supposés sont représentés avec si peu de grace & d'industrie qu'il ne s'en afflige pas, il sort tout dégoûté & tout irrité contre les Comédiens. Que si au contraire il est touché de douleur, il demeure attentif & pleure, étant en même-temps dans la joie & dans les larmes. Mais puisque tous les hommes naturellement desirent de se réjouir, comment peuvent-ils aimer ces larmes & ces douleurs ? N'est-ce point qu'encore que l'homme ne prenne pas plaisir à être dans la misere, il prend plaisir néanmoins à être touché de miséricorde ; & qu'à cause qu'il ne peut être touché de ce mouvement sans en ressentir de la douleur, il arrive par une suite nécessaire qu'il chérit & qu'il aime ces douleurs ?

Ces larmes procedent donc de la source de l'amour naturel que nous nous portons les uns aux autres. Mais où vont les eaux de cette source & où coulent-elles ? Elles vont fondre dans un torrent de poix bouillante, d'où sortent les violentes ardeurs de ces noires & de ces sales voluptés : & c'est en ces actions vicieuses que cet amour se convertit & se change par son propre mouvement, lorsqu'il s'écarte & s'éloigne de la pureté céleste du vrai amour. Devons-nous donc rejetter les mouvements de miséricorde & de compassion ? Nullement. Et il faut demeurer d'accord qu'il y a des rencontres où l'on peut aimer les douleurs. Mais, ô mon ame, garde-toi de l'impureté. Mets-toi sous la protection de mon Dieu, du Dieu de nos Peres, qui doit être loué & glorifié dans l'éternité des siecles. Garde-toi, mon ame, de l'impureté d'une compassion folle. Car il y en a une sage & raisonnable, dont je ne laisse pas d'être touché maintenant. Mais alors je prenois part à la joie de ces amants de théatre, lorsque par leurs artifi-

ces, ils faisoient réussir leur impudiques desirs; quoiqu'il n'y eut rien que de feint dans ces représentations & ces spectacles. Et lorsque ces amants étoient contraints de se séparer, je m'affligeois avec eux comme si j'eusse été touché de compassion; & toutefois je ne trouvois pas moins de plaisir dans l'un que dans l'autre.

Mais aujourd'hui j'ai plus de compassion de celui qui se réjouit dans ses excès & dans ses vices, que de celui qui s'afflige dans la perte qu'il a faite d'une volupté pernicieuse, & d'une félicité misérable. Voilà ce qu'on doit appeller une vraie miséricorde. Mais en celle-là ce n'est pas la douleur que nous ressentons des maux d'autrui qui nous donne du plaisir. Car encore que celui qui ressent de la douleur en voyant la misere de son prochain, lui rende un devoir de charité qui est louable; néanmoins celui qui est véritablement miséricordieux, aimeroit mieux n'avoir point de sujet de ressentir cette douleur. Et il est aussi peu possible qu'il puisse desirer qu'il y ait des misérables, afin d'avoir sujet d'exercer sa miséricorde, comme il est peu possible que sa bonté-même puisse être malicieuse, & que la bienveillance nous porte à vouloir du mal à notre prochain.

Aussi il y a bien quelque douleur que l'on peut permettre, mais il n'y en a point que l'on doive aimer. Ce que vous nous faites bien voir, ô mon Seigneur & mon Dieu, puisque vous, qui aimez les ames incomparablement davantage & plus purement que nous ne les aimons, exercez sur elles des miséricordes d'autant plus grandes & plus parfaites, que vous ne pouvez être touché d'aucune douleur. Mais qui est celui qui est capable d'une si haute perfection? Et moi au contraire j'étois alors si misérable, que j'aimois à être touché de quelque douleur & en cherchois les sujets, n'y ayant aucunes actions des Comédiens qui me plussent tant, & qui me charmassent davantage que lorsqu'ils me tiroient des larmes des yeux, par la

représentation de quelques malheurs étrangers & fabuleux qu'ils représentoient sur le théatre. Et faut-il s'en étonner, puisqu'étant alors une brebis malheureuse qui s'étoit égarée en quittant votre troupeau, parce que je ne pouvois souffrir votre conduite, je me trouvois comme tout couvert de gale ?

Voilà d'où procédoit cet amour que j'avois pour les douleurs, lequel toutefois n'étoit pas tel que j'eusse desiré qu'elles eussent passé plus avant dans mon cœur & dans mon ame. Car je n'eusse pas aimé à souffrir les choses que j'aimois à regarder : mais j'étois bien aise que le récit & la représentation qui s'en faisoit devant moi m'égratignât un peu la peau, pour le dire ainsi, quoiqu'ensuite, comme il arrive à ceux qui se gratent avec les ongles, cette satisfaction passagere me causât une enflure pleine d'inflammation, d'où sortoit du sang corrompu & de la boue. Telle étoit alors ma vie : mais peut-on l'appeller une vie, mon Dieu ?

CHAPITRE III.

Il parle encore de ses amours, & de l'éloignement qu'il avoit de l'insolence des jeunes gens de Carthage.

SEigneur, votre miséricorde ne m'abandonnoit point dans tous ces desordres, & je crois pouvoir dire qu'elle voloit, bien que de fort loin, au dessus & tout à l'entour de moi, comme pour me couvrir de ses ailes. Hélas ! combien me suis-je séché & consumé dans le vice ? combien ai-je suivi une curiosité sacrilege, qui en m'éloignant de vous me conduisoit dans la bassesse des créatures, & dans les tromperies & les enchantements des démons, auxquels je sacrifiois mes actions criminelles ? & en tout cela j'éprouvois vos châtiments. Mon impudence passa même jusqu'à

ce point, qu'en l'une de vos Fêtes les plus ſolemnelles, & dans votre propre Egliſe, j'oſai concevoir des deſirs damnables pour une perſonne, & traiter avec elle un accord funeſte, qui ne pouvoit produire que des fruits de la mort & de l'enfer. Vous m'en châtiâtes après très-ſévérement, mais non pas à proportion de mon crime : tant vous êtes grand en miſéricorde, ô mon Dieu, vous qui étiez mon ſeul & mon unique refuge dans le commerce que j'avois alors avec ces inſignes & ces épouventables pécheurs, parmi leſquels je m'égarois & me perdois, errant çà & là, la tête levée, m'éloignant toujours de vous, quittant votre voie ſainte pour ſuivre les miennes toutes corrompues, & aimant une fauſſe liberté, qui n'eſt en effet qu'un malheureux eſclavage.

Ces études que l'on nomme les occupations des honnêtes gens, me conduiſoient d'elles-mêmes au Barreau, vers lequel je commençois déja à jetter les yeux dans l'ambition d'y exceller, & d'y recevoir d'autant plus de louange & de gloire, que je ſçaurois mieux par mon éloquence faire paſſer le menſonge pour la vérité : tant eſt grand l'aveuglement des hommes, qui tirent même des ſu[illegible]s de vanité & de gloire de leur propre aveuglement. Je tenois déja le premier rang dans les écoles de Rhétorique, ce qui me cauſoit une joie mêlée de préſomption, & me rendoit tout enflé d'orgueil. Vous ſçavez néanmoins, Seigneur, que j'étois plus retenu & plus modéré que les autres, & très-éloigné des folies & des inſolences de ces jeunes fous & débauchés qui font gloire de ce nom, & le font paſſer entr'eux pour un terme de galanterie, quoique leurs actions ſoient toutes pleines d'une malignité diabolique. Je vivois néanmoins parmi eux ayant une eſpece de pudeur qui venoit plutôt d'impudence que de retenue, de ce que je ne leur reſſemblois pas. Je me plaiſois quelquefois en leur compagnie, & aux témoignages d'amitié qu'ils me rendoient, bien que j'euſſe toujours en

horreur leurs actions ; c'est-à-dire, cette malice noire & cette licence débordée avec laquelle ils insultoient à la modestie des nouveaux venus & des étrangers, qu'ils couvroient de confusion & de honte, se jouant d'eux pour avoir le plaisir de les troubler & de les mettre en desordre, & nourrissant de ces moqueries sanglantes & injurieuses, la malignité de leurs divertissements & de leurs réjouissances. En quoi ils imitoient parfaitement les actions des démons, & faisoient voir qu'on avoit raison de les appeller des fous & des insensés. Car ils étoient véritablement fous & perdus de jugement aussi-bien que de conscience, puisqu'ils donnoient lieu à ces esprits infernaux de se moquer d'eux invisiblement, & de les tromper par leur secrete séduction, en leur inspirant ce malheureux plaisir qu'ils prenoient à se moquer des autres & à les tromper.

CHAPITRE IV.

Qu'à l'âge de dix-neuf ans la lecture d'un livre de Cicéron lui inspira un violent amour pour la Sagesse.

C'Etoit parmi ces personnes qu'étant encore fort jeune j'étudiois les livres de l'éloquence en laquelle je souhaitois d'exceller par cette fin damnable & malheureuse de l'ambition, qui ne travaille que pour s'élever dans l'éclat & dans la gloire, & n'établit les fondements de ses plus solides joies que sur le vuide de la vanité. Dans le cours de cette étude, & selon l'ordre qu'on tient pour apprendre cette science, j'étois arrivé à la lecture d'un livre de Cicéron, de cet Orateur fameux, duquel néanmoins presque tous les hommes admirent plus la langue que le cœur. Mais ce Livre, qui porte le titre d'Hortense, & contient une exhortation à la Philosophie, me toucha de telle sorte qu'il changea mes affections, & ensuite les

prieres que je vous faisois, mon Dieu, & m'inspira d'autres pensées & d'autres desirs. Je commençai aussi-tôt à mépriser toutes les vaines espérances de la terre ; je brûlois d'un amour ardent & d'une passion incroyable d'acquérir cette sagesse immortelle, & j'avois déja commencé à m'élever afin de retourner à vous. Car je ne lisois pas ce Livre pour polir mon style, ce qui étoit le fruit que ma mere avoit pour but en m'entretenant dans les Etudes, mais pour nourrir mon esprit : & y considérant plus le sens que les termes, & l'excellence du sujet qu'il traite, que la noblesse des paroles, je demeurai persuadé de la doctrine qu'il y enseigne. J'étois alors en ma dix-neuvieme année, & il y avoit plus de deux ans que j'avois perdu mon pere.

Combien, brûlois-je, mon Dieu, combien brûlois-je du desir de me détacher des choses basses & terrestres, afin de m'élever vers vous, sans que je sçusse toutefois à quoi tendoit cet amour que vous me donniez pour la sagesse ? Car c'est en vous que se trouve la sagesse, & cet amour de la sagesse est appellé par les Grecs Philosophie : & c'étoit à l'amour de cette science que ce Livre m'emflammoit.

Il y en a toutefois qui s'en servent pour tromper les hommes, en colorant & en couvrant leurs erreurs de l'éclat & de la beauté d'un nom si grand & si vénérable. Cet Auteur dans ce Traité a parlé presque de tous ceux qui de son temps & dans les siecles passés ont été tenus pour Philosophes : & en lisant ce discours on reconnoît la vérité de cet avertissement salutaire que votre Esprit Saint nous a donné par la bouche de votre fidele serviteur, lorsqu'il dit : Prenez garde que personne ne vous trompe par la Philosophie & par de vaines subtilités, en suivant plutôt les traditions des hommes & les maximes du monde, que l'Esprit de Jesus-Christ, en qui la plénitude de la Divinité réside corporellement.

Vous ſçavez, mon Dieu, vous qui êtes la lumiere de mon cœur, que ces paroles de votre Apôtre n'étoient pas encore alors venues à ma connoiſſance : & la ſeule choſe qui me plaiſoit en ce diſcours de Cicéron : étoit qu'il m'exhortoit puiſſamment à aimer & à rechercher, à acquérir & à embraſſer, non une ſecte particuliere de Sages & de Philoſophes, mais la ſageſſe-même quelle qu'elle put être. J'en étois tout ravi & tout embraſé ; & la ſeule choſe qui me refroidiſſoit un peu dans une ſi grande ardeur, étoit que je ne voyois point de Nom de JESUS écrit dans ce Livre. Car par votre miſéricorde, mon Dieu, ce nom de mon Sauveur votre Fils étoit entré dans mon cœur dès mes plus tendres années avec le lait de ma mere, & il y étoit demeuré gravé ſi profondément, que tous les diſcours où je ne trouvois point ce nom, quelque remplis d'éloquence de doctrine & de vérités qu'ils fuſſent, ne me raviſſoient pas entiérement.

CHAPITRE V.

Que ſon orgueil lui donna du dégoût pour l'Ecriture Sainte, à cauſe de la ſimplicité de ſon ſtyle.

DAns cette penſée je réſolus de m'appliquer à lire l'Ecriture Sainte, pour connoître ce que c'étoit. Et je reconnus par expérience, & non par lumiere, que c'eſt un Livre qui ne peut être pénétré par les ſuperbes, ni entendu par les enfants ; qui, paroiſſant bas dans l'entrée, ſe trouve fort élevé dans la ſuite, & dont la doctrine eſt voilée de myſteres & de figures. Je n'étois pas capable d'entrer dans ſes ſecrets ſi ſublimes, ni de m'abaiſſer pour goûter ſon élocution, qui eſt ſimple & humble. Car je n'en faiſois pas alors le même jugement qu'aujourd'hui, & elle me ſembloit indigne d'être comparée à la majeſté du ſtyle de Cicéron. Mon orgueil mépriſoit ſa ſimplicité, & mes yeux

n'étoient pas assez clairs ni assez perçants pour découvrir ses beautés cachées. Il est vrai que paroissant basse pour s'accommoder aux humbles & aux petits, elle croit avec eux, & se trouve plus élevée à mesure qu'ils s'avancent : mais je dédaignois d'être petit, la vanité dont j'étois enflé me faisant croire que j'étois grand.

CHAPITRE VI.

Comme il tobma dans l'héréſie des Manichéens.

ETant en cet état je tombai dans les erreurs d'une secte d'hommes superbes & insensés, qui étoient très-charnels & très-grands parleurs. Leurs paroles étoient un piege du diable, & comme un charme & un enchantement composé du mêlange des lettres de votre Nom, du Nom de notre Sauveur Jesus-Christ, & de celui du Saint-Esprit consolateur de nos ames. Ils avoient à toute heure ces noms en la bouche ; mais leur langue en proféroit seulement le son, sans que leur cœur fut rempli des vérités qu'ils signifient. Le nom de la vérité étoit aussi continuellement sur leurs levres : ils m'en parloient sans cesse, mais elle n'étoit point en eux. Car ils ne disoient que des choses fausses, non-seulement de vous qui êtes véritablement la vérité ; mais aussi des éléments & des créatures du monde, qui sont les ouvrages de vos mains, dont les Philosophes-mêmes ont dit beaucoup de choses très-vraies, mais au delà desquelles je devois passer par le mouvement de votre amour, qui me devoit mener jusqu'à vous, ô mon Pere ; qui êtes la bonté souveraine & la beauté suprême, qui est l'idée & le principe de toutes les beautés du monde.

O vérité ! vérité ! combien soupirois-je dèslors vers vous du plus profond de mon ame, quand ces hommes vous nommoient si souvent, & me parloient si souvent de vous, mais seulement en

l'air, quoique ce fut en plusieurs volumes ? Dans cette faim & ce desir que j'avois de me rassasier de vous, ils me présentoient au lieu de vous le Soleil & la Lune, qui véritablement sont d'excellents ouvrages de votre puissance ; mais vos ouvrages, & non pas vous-même, ni les premiers de vos ouvrages, puisque les créatures spirituelles sont plus excellentes que vos créatures corporelles, quoique toutes éclatantes de lumiere & toutes célestes.

Mais je ne cherchois pas même ces premieres de vos créatures. C'étoit vous seul que je cherchois, ô vérité ! qui n'êtes capable ni d'être changée, ni d'être obscurcie. J'avois faim & soif de vous connoître ; & au lieu de vous, après m'avoir présenté le Soleil, ils me présentoient encore des fantômes lumineux, qui n'ayant rien que de faux, & n'arrêtant l'esprit que par l'accoutumance qu'il a de s'attacher aux choses sensibles, méritent encore moins d'être aimés que ce Soleil, qui au moins est véritable, & tel qu'il paroît à nos yeux. Toutefois parce que je croyois que ce fut vous, je me repaissois de ces viandes creuses, mais non pas avec avidité, parce qu'alors je n'y trouvois pas le même goût que l'on trouve en vous. Aussi n'êtes vous rien moins que toutes ces vaines fictions, qui au lieu de me nourrir ne servoient qu'à m'épuiser davantage.

Les viandes que l'on voit en songe sont très-semblables à celles que l'on nous présente lorsque nous sommes éveillés, & toutefois elles ne nourrissent pas ceux qui dorment, parce qu'ils dorment. Mais ces chimeres n'étoient en rien semblables à vous, ainsi que vous me l'avez fait voir depuis, parce que c'étoient des fantômes corporels & des corps imaginaires, qui n'ont pas un être solide & réel, comme ces véritables corps, soit célestes ou élémentaires que nous voyons de nos yeux, & que les bêtes & les oiseaux voient aussi comme nous. Et quoique ces corps subsistent plus

véritablement en eux-mêmes que dans notre imagination, lorsque notre pensée nous le représente, néanmoins nous approchons plus près de la vérité en nous les imaginant tels qu'ils sont, que lorsque nous prenons sujet de ceux-là de nous en imaginer d'autres beaucoup plus grands, & même infinis, lesquels en effet ne sont point du tout. Tels étoient ces vains fantômes dont je me repaissois alors sans m'en pouvoir rassasier.

Mais vous, mon amour, en qui je trouve d'autant plus de force que l'excès de mon affection me fait tomber dans la défaillance & dans la langueur, vous n'êtes ni ces corps que nous voyons, quoique célestes, ni ceux que nous ne pouvons voir d'ici-bas, puisque ce ne sont que vos créatures, & que ce ne sont pas les plus excellentes. Combien donc êtes-vous éloigné des fantômes que je me figurois alors, de ces fantômes corporels, qui ne sont en aucune sorte; puisque les images des corps qui ont l'être, ont beaucoup plus de vérité que ces fantômes; que les corps en ont encore plus que les images, & que l'ame qui est la vie de ces corps en a beaucoup plus que ces mêmes corps: & que vous n'êtes néanmoins ni ces images, ni ces corps, ni même l'ame qui les anime; & qui les surpasse de beaucoup en excellence. Mais, ô vie de mon ame! vous êtes la vie des ames, la vie des vies, qui vivez par vous-même, & qui ne changez jamais. Où étiez-vous donc alors à mon égard, ô mon Dieu! & combien étiez-vous éloigné de moi? Mais je ne l'étois pas moins de vous dans ce malheureux exil, où comme un enfant prodigue je ne pouvois pas seulement me rassasier du gland dont je paissois les pourceaux.

Combien les fables des Grammairiens & des Poëtes valent-elles mieux que ces dangereuses tromperies? & combien les vers qui nous représentent une Médée qui vole, sont-ils moins périlleux que ces cinq éléments fantastiques qu'on me

déguiſoit en tant de diverſes manieres, pour y trouver du rapport avec ces cinq autres ténébreux qui ne ſont point, & qui tuent l'ame de ceux qui les croient? Car la Poéſie en elle-même & l'art de faire des vers peut être mis au nombre des choſes qui ſont capables de donner quelque nourriture à notre eſprit. Et quant à ces vers qui repréſentent une Médée qui vole, je les récitois & les entendois réciter aux autres, mais ſans prendre cette fable pour autre choſe que pour une fable; au lieu que j'ai ajouté foi à ces périlleuſes tromperies.

Hélas, malheureux que j'étois! par quels degrés me ſuis-je laiſſé tomber dans la profondeur de cet abyme? N'étoit-ce pas en me tourmentant & en m'agitant par l'ignorance de la vérité, lors, mon Dieu, (car je vous confeſſe ma faute, à vous qui avez eu pitié de moi quand je ne vous la confeſſois pas encore) lors, dis-je, mon Dieu, que je vous cherchois, non par cette lumiere d'eſprit & d'intelligence que vous m'avez donnée par deſſus les bêtes, mais par les organes de mes ſens corporels qui n'ont pour objet que les choſes extérieures: au lieu que vous êtes plus intérieur à mon ame que ce qu'elle a de plus caché au dedans d'elle, & que vous êtes plus élevé que ce qu'elle a de plus haut & de plus ſublime dans ſes penſées. Je tombai entre les mains de cette femme audacieuſe & impudente, dont Salomon parle dans ſon énigme, qui étant aſſiſe à l'entrée de la porte, crie aux paſſants: Mangez hardiment de ce pain que j'ai fait cuire en cachette, & buvez de cette eau que j'ai dérobée. Cette femme me trompa, parce qu'elle ne me trouva pas renfermé dans moi-même, mais répandu au dehors dans les objets de mes yeux charnels, & repaſſant par mon imagination les images qu'ils avoient reçues avec une ſi grande avidité.

CHAPITRE VII.

Il réfute les erreurs des Manichéens touchant la nature de Dieu, & la vertu des anciens Patriarches.

JE ne connoiſſois pas encore alors cette nature inviſible, qui ſeule poſſede un être véritable & ſouverain : & je ne m'eſtimois pas peu habile lorſque je me laiſſois emporter aux vaines ſubtilités de ces maîtres impertinents qui venoient demander de quel principe le mal procédoit ; ſi Dieu étoit renfermé dans le cercle ſi étroit d'une forme corporelle ; s'il avoit des cheveux & des ongles, & ſi ces anciens Patriarches qui avoient pluſieurs femmes en même-temps, qui tuoient des hommes, & qui ſacrifioient des animaux, devoient paſſer pour des perſonnes juſtes & vertueuſes. Car étant ignorant comme j'étois, je me trouvois ſurpris par ces queſtions ; mon eſprit ſe rempliſſoit de troubles & de nuages ; & m'éloignant de la vérité, je m'imaginois m'avancer vers elle, parce que je ne ſçavois pas que le mal n'eſt autre choſe que la privation du bien, qui n'eſt proprement que le néant. Et comment l'euſſé-je ſçu, puiſque mon œil ne pouvant connoître que les corps qui ſe préſentoient à lui, mon eſprit ne pouvoit rien comprendre au delà des images corporelles, & des fantômes que mon imagination ſe figuroit ?

Je ne ſçavois pas que Dieu eſt un pur eſprit qui n'a point de membres, qui n'a ni longueur ni largeur, ni cette étendue qui eſt propre au corps ; parce qu'un corps eſt toujours moins grand dans ſa partie que dans ſon tout ; & qu'encore qu'il fut infini, il ſeroit toujours moins grand dans un certain eſpace que dans toute ſon étendue infinie ; ne pouvant jamais être tout entier en chaque lieu, ce qui n'eſt propre qu'à Dieu & aux natures ſpirituelles. J'ignorois auſſi ce qu'il y a en nous

qui nous rend semblables à Dieu, & en quelle sorte l'Ecriture a raison de dire que nous avons été créés à son image. Je ne connoissois point cette justice intérieure & véritable, qui ne juge pas selon la coutume, mais selon la Loi très-juste du Dieu tout-puissant, & qui ordonne des pratiques différentes selon les diverses rencontres des temps, & les différentes qualités des nations, quoiqu'elle demeure la même dans tous les temps & dans toutes les nations. Je ne considérois pas que c'est par cette justice qu'ont été justes Abraham, Isaac, Jacob, Moïse & David, & tous ces autres grands Patriarches, qui ont été loués par la bouche de Dieu même ; & que s'ils passent dans l'esprit de quelques ignorants pour des personnes injustes & déréglées, c'est parce qu'ils jugent humainement de ces divins hommes, & qu'ils mesurent par leurs actions & par leur coutume particuliere la conduite générale de tous les hommes. De même que si quelqu'un, qui n'auroit jamais oui dire comment il se faut armer, entrant dans un arsénal se couvroit la tête avec des greves & des cuissarts, & s'armoit les jambes & les cuisses avec un casque, puis se plaignoit ensuite que ces armes seroient mal faites. Ou comme si un jour où l'on auroit défendu de tenir marché l'après-dînée, quelqu'un s'offensoit de ce qu'il ne lui seroit pas permis de vendre alors ce qu'il auroit pu vendre le matin. Ou enfin comme si quelqu'un trouvoit étrange que dans une maison quelques serviteurs maniassent des choses sales auxquelles celui qui donne à boire ne devroit pas toucher, ou que l'on défendît de faire auprès de la table ce que l'on peut faire derriere les écuries, & qu'il trouvât mauvais que dans une même maison, & parmi les serviteurs d'un même maître, toutes les choses ne fussent pas également permises, ni à tous, ni en tous lieux.

C'est ce que font ces personnes qui ne peuvent souffrir qu'on leur dise que ce qui a été permis

aux anciens justes dans leur siecle, ne l'est plus aux gens de bien de celui-ci, parce que Dieu, selon la diversité des temps, leur a commandé des choses alors qu'il ne nous commande plus aujourd'hui, quoiqu'ils aient été soumis, aussi-bien que nous, à son Eternelle justice. Et néanmoins ils n'ont pas de peine à comprendre que dans un même homme l'habillement qui est propre à l'un de ses membres ne l'est pas à l'autre ; que dans un même jour ce qui a été permis le matin ne l'est plus au soir ; & que dans une même maison l'on souffre & l'on commande même de faire en un endroit ce que l'on défend & l'on punit lorsqu'on le fait en un autre. Ainsi la justice de Dieu est immuable, parce qu'elle est éternelle ; mais les temps changent, parce qu'ils s'écoulent sans cesse, & que leur être n'est qu'une perpétuelle révolution. C'est ce que les hommes ont peine à comprendre, d'autant que vivant si peu, & étant accoutumés aux loix d'un même pays, ils ne peuvent accorder avec ce qu'ils voient tous les jours ces rencontres & ces événements si différents qu'ils n'ont pu voir dans la suite de tous les siecles, & qui s'étendent par toutes les Provinces du monde ; au lieu qu'ils sont témoins eux-mêmes de ce qui convient & ne convient pas dans les heures d'un même jour, dans les membres d'un même corps, & dans les endroits différents d'un même logis. C'est pourquoi ils se soumettent à cet ordre humain & sensible, dont ils reconnoissent l'utilité par leur propre expérience ; & ils accusent au contraire l'ordre de la providence de Dieu, parce qu'ils ne peuvent voir cette chaîne merveilleuse de tant d'effets différents, qui découvre son ineffable sagesse dans la liaison & dans le rapport que toutes parties ont ensemble.

Je ne sçavois point alors ces vérités ; je ne faisois aucune réflexion sur ces choses : & je ne m'appercevois point d'une si grande lumiere, quoiqu'elle me frappât les yeux, & qu'elle jettât

des rayons de toutes parts. Je ne considérois pas que lorsque je faisois des vers, il ne m'étoit pas permis de mettre toute sorte de pieds par-tout où j'aurois voulu les mettre; mais que je devois les placer différemment selon les différentes especes de vers: & que dans un même vers je ne pouvois pas répéter toujours le même pied, quoique néanmoins l'art de poésie, par lequel je réglois toutes les mesures des syllabes, demeurât indivisible en soi-même. Qu'ainsi la justice suprême de Dieu, à laquelle toutes les ames saintes sont soumises, devoit en une maniere, sans comparaison plus sublime & plus excellente, renfermer en elle-même toutes les Loix différentes qu'elle peut donner aux hommes, & qu'elle demeure toujours la même, quoiqu'elle ne leur commande pas toujours la même chose, & qu'elle diversifie ses ordonnances selon la diversité des personnes & des temps. C'est ce qui me portoit dans l'aveuglement où j'étois, & me faisoit blâmer ces saints Patriarches, qui non-seulement ont usé des choses présentes, selon l'instinct & le commandement exprès qu'ils avoient reçu de Dieu; mais qui ont même annoncé les choses futures par la lumiere Divine dont il a éclairé leurs ames.

CHAPITRE VIII.

Que ce qui est contre la nature ne peut être permis; mais ce qui est contre la coutume & les loix des hommes devient permis quand Dieu le commande.

MAis comme il y a des loix très-justes qui peuvent changer, il y en a d'autres qui ne changent jamais. Car peut-on s'imaginer, où quelque-temps dans l'ordre des siecles, ou quelque lieu dans le monde, auquel il ne soit pas juste d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son

ame, de tout ſon eſprit, & ſon prochain comme ſoi-même ? Et ainſi les crimes infames & contraires à la nature, tels qu'étoient ceux de Sodome, doivent être rejettés avec exécration, & punis avec ſévérité en quelque temps & en quelque lieu que ce puiſſe être. Et quand tous les hommes de la terre s'accorderoient à les commettre, ils ſeroient tous coupables également ſelon les regles de la Loi éternelle & immuable : l'homme ayant été créé dans un tel état, que ces actions ne peuvent jamais être légitimes. Car c'eſt violer la ſociété que nous devons avoir avec Dieu, que de ſouiller ainſi par ce déréglement brutal & abominable la pureté de la nature dont il eſt l'auteur.

Quant aux fautes que l'on commet contre les coutumes des pays, elles ſe doivent éviter ſelon que les mœurs différentes des peuples nous y obligent, ſans que les citoyens ou les étrangers ſe donnent la liberté de violer un ordre établi par un long uſage, ou par les Loix d'une Ville ou de tout un peuple : puiſqu'il eſt certain que les hommes dans le Gouvernement Civil compoſent enſemble un même corps, & qu'une partie eſt toujours difforme lorſqu'elle eſt diſproportionnée à ſon tout.

Mais quand Dieu commande quelque choſe contre les loix & les coutumes de quelque pays, on doit, ou le faire quand il n'auroit jamais été fait, ou le renouveller quand il auroit été diſcontinué, ou l'établir quand il n'auroit jamais été établi. Car s'il eſt permis à un Roi de faire dans une Ville qui lui eſt ſujette quelque ordonnance que ni lui ni ſes prédéceſſeurs n'auroient jamais faite auparavant ; & ſi on lui obéit ſans violer l'ordre de cette Ville, ou plutôt ſi ce ſeroit violer ce même ordre que de ne lui pas obéir, étant une loi générale parmi tous les hommes, que chaque Peuple doit obéir à ſon Roi : avec combien plus de raiſon devons-nous obéir à Dieu avec une ſoumiſſion parfaite, lui qui eſt le Monarque ſouverain

de toutes les créatures ? Que si dans la société de la vie humaine, on préfere toujours les puissances supérieures aux inférieures, qui ne voit que Dieu doit être sans comparaison préféré à tous, étant infiniment élevé au dessus de tous ?

Ce que nous avons dit des crimes infames qu'ils ne peuvent jamais être permis, se doit dire aussi de ceux qui se commettent contre le prochain avec un desir de lui nuire, ou par des paroles outrageuses, ou par des actions injustes & violentes ; soit que celui qui l'offense veuille se venger, comme un ennemi se venge de son ennemi ; soit qu'il ait dessein d'en tirer quelque bien & quelque avantage, comme un voleur qui vole un passant ; soit qu'il tâche de se délivrer d'un mal qu'il appréhende, comme lorsque l'on attaque celui que l'on craint ; soit qu'il soit poussé d'envie, comme un misérable est jaloux du bonheur d'un homme plus heureux que lui, ou comme celui qui étant dans un état avantageux porte envie à ceux qui lui donnent sujet de craindre qu'ils ne deviennent ses egaux, ou à ceux qu'il voit avec regret l'être déja devenus ; soit enfin qu'il trouve un plaisir sensible dans le mal d'autrui, qui est l'esprit de ceux qui se plaisent à voir les combats sanglants des gladiateurs, ou à se railler & se jouer de tout le monde.

Voilà les sources des péchés des hommes, qui naissent tous de ces trois concupiscences marquées par l'Ecriture, de l'élevement de l'orgueil, de la curiosité des spectacles, & des plaisirs bas & sensuels, soit qu'un homme soit possédé seulement de l'une de ces passions, ou de deux, ou de toutes les trois ensemble. C'est ainsi, mon Dieu, qui vous approchez autant de nous par votre souveraine bonté, que vous êtes élevé au dessus de nous par votre souveraine puissance, que tous les désordres de la vie humaine violent votre Décalogue divin (qui est cette harpe mystérieuse à dix cordes) les dix Commandements que vous avez

gravés sur les tables de la Loi, dont les trois premiers regardent les fautes que l'on peut commettre contre vous, & les sept autres, celles que l'on commet contre le prochain.

Mais comment est-ce, mon Dieu, que ces péchés se commettent contre vous? Qu'y a-t-il qui vous regarde dans les crimes infames des hommes, par lesquels ils se corrompent eux-mêmes, puisque vous êtes entiérement incorruptible? & que vous peuvent nuire les injustices & les violences qu'ils font à leur prochain, puisqu'il est impossible que l'on vous fasse aucun mal? Vous ne laissez pas néanmoins de punir les fautes que les hommes commettent contre eux-mêmes, parce qu'ils péchent tout ensemble contre vous & contre leurs propres ames, & que leur iniquité, selon l'Ecriture, retombe sur eux; ou lorsqu'ils corrompent la nature que vous avez créée, & qu'ils renversent tout l'ordre que vous y avez établi; ou lorsqu'ils usent avec excès des choses qui leur sont permises, ou qu'ils abusent d'eux-mêmes pour satisfaire leur passion brutale en violant la loi naturelle; ou lorsqu'ils se soulevent contre vous par la révolte de leur esprit & par les blasphêmes de leurs paroles, & qu'ils veulent résister à votre puissance qui les presse, & à l'aiguillon qui les pique, pour user des termes de l'Ecriture: ou enfin lorsque rompant les liens de la société civile, qui tend au bien général & universel, ils divisent les esprits par des partialités, ou les unissent avec eux par des factions, pour exécuter leurs entreprises téméraires, & pour satisfaire à leurs intérêts particuliers, ou en détournant les maux qu'ils craignent, ou en se procurant les biens qu'ils desirent.

Ce sont les désordres où les hommes se précipitent lorsqu'ils vous abandonnent, mon Dieu, qui êtes la source de la vie, & le seul & véritable Créateur & modérateur du monde: & qu'au lieu d'aimer la vérité éternelle qui doit être com-

mune à tous, ils se portent par un mouvement superbe de l'amour propre vers un faux bien qu'ils se rendent particulier, & qu'ils veulent posséder tout seuls. Mais comme nous nous séparons d'avec vous par une volonté superbe, nous retournons aussi à vous par la piété d'un cœur humble ; & ensuite vous nous guérissez de ces habitudes vicieuses & corrompues dans lesquelles nous avons langui si long-temps ; vous nous pardonnez nos fautes lorsque nous les reconnoissons, vous exaucez nos gémissements lorsque nous soupirons dans notre esclavage ; & vous rompez les chaînes dans lesquelles nous nous sommes engagés volontairement, pourvu que notre ame ne s'éleve plus contre vous par l'audace d'une fausse liberté, dans laquelle aimant plus un faux bien qu'elle se rend propre, que vous qui êtes le seul bien véritable & la source universelle de tous les biens, elle perd tout en vous perdant, pour avoir désiré quelque chose de plus que vous, lorsqu'elle possédoit tout en vous possédant.

CHAPITRE IX.

Que les jugements de Dieu sont souvent différents de ceux des hommes, touchant les actions bonnes ou mauvaises.

MAis outre ce grand nombre de crimes dont nous venons de parler, qui blessent ou l'honnêteté par leur infamie, ou l'équité par leur injustice, il y en a d'autres que ceux qui en sçavent bien juger, blâment dans la vue de la perfection dont ils sont encore éloignés, & qu'ils louent en même-temps dans l'espérance des fruits que ces commencements sont capables de produire, comme on louent les bleds qui semblent promettre beaucoup, quoiqu'ils ne soient encore qu'en herbe. Il y a aussi des actions qui paroissent semblables à ces deux especes de crimes que je viens de

rapporter, & qui ſont innocentes néanmoins ; parce qu'elles ne bleſſent, mon Dieu, ni votre Loi éternelle, ni la Société humaine & la Juſtice civile : comme lorſque des perſonnes ont uſé des choſes de cette vie en une maniere qui étoit conforme à leur temps, ſans qu'on ait ſujet de croire qu'ils l'aient fait par intempérance ou par avarice, & que d'autres ont puni les coupables par l'autorité d'une puiſſance légitime, avec un deſir de corriger les excès des hommes ſans qu'on ait auſſi ſujet de croire qu'ils l'aient fait par un mouvement de vengeance & de cruauté. Ainſi il y a pluſieurs actions que les hommes ont jugé digne d'être condamnés, que vous avez néanmoins autoriſés par votre approbation divine : comme il y en a pluſieurs que les hommes approuvent & relevent par leurs louanges, que vous condamnez néanmoins par votre équitable Jugement, parce que ſouvent l'intention de celui qui agit, & les circonſtances particulieres & ſecretes du temps auquel il agit, rendent une action toute autre qu'elle ne ſemble être à ceux qui ne la conſiderent que par l'apparence.

Mais lorſque vous commandez une choſe toute extraordinaire, & que vous aviez auparavant défendue, qui doute que l'on ne doive vous obéir, quand bien vous ne découvririez pas aux hommes les raiſons ſublimes de votre Commandement, ou qu'il ſe trouveroit contraire à quelques Loix de la Société humaine ; puiſque la juſtice de toute la Société conſiſte à vous obéir ? Ainſi, il faut faire tout ce que vous commandez : mais heureux ſont ceux qui ſçavent que c'eſt vous qui le commandez. Car tout ce que les anciens Patriarches ont fait qui paroît nouveau & extraordinaire, ils l'ont fait ou pour s'accommoder au temps auquel ils vivoient, ou pour tracer dans leurs actions une image des choſes futures.

CHAPITRE X.

Rêveries des Manichéens touchant les fruits de la terre.

MAis comme je ne sçavois point alors ces vérités, je me moquois de ces grands Prophetes & de ces hommes Divins qui vous ont servi avec tant de pureté : Et que faisois-je, mon Dieu, en me moquant d'eux, sinon de me rendre digne d'être moqué de vous, m'étant laissé tomber peu à peu dans des rêveries prodigieuses, jusqu'à m'imaginer que lorsqu'on cueille une figue, elle pleure avec des larmes de lait aussi-bien que le figuier qui l'a produite? Et que néanmoins si l'un de ceux que les Manichéens appellent saints & élus eut mangé cette même figue, non après l'avoir cueillie lui-même, ce qui selon leurs maximes l'eut rendu coupable, mais l'ayant trouvée cueillie par le crime d'un autre, il poussoit dehors en ouvrant la bouche, ou en soupirant dans la priere de petits Anges, ou plutôt de petites parties de Dieu même, de Dieu souverain & véritables, qui fussent toujours demeurées unies & comme liées à ce fruit, si elles n'en eussent été détachées par les dents de cet élu & par la chaleur de son estomac. Et mon aveuglement étoit cru jusqu'à tel point, que je me figurois qu'il valoit mieux avoir compassion des fruits de la terre, que des hommes mêmes pour lesquels ils ont été créés. Car si quelqu'un qui n'eut pas été Manichéen m'en eut demandé, j'eusse cru que ce fruit que je lui aurois donné auroit été comme condamné à un supplice capital.



CHAPITRE XI.

Prieres & larmes de sainte Monique pour la conversion de son fils. Révolution qu'elle en eut en songe neuf ans auparavant qu'elle arrivât.

VOilà l'abyme dans lequel je m'étois plongé. Et vous avez étendu votre main du haut du Ciel pour me retirer des profondes ténebres où j'étois enséveli. Ma mere cependant me pleuroit avec une douleur plus sensible que les meres pleurent leurs enfants lorsqu'elles les voient porter en terre. Car elle me voyoit mort devant vous ; & elle le voyoit par l'œil de la foi, & par la lumiere de l'esprit que vous aviez répandu en elle. Aussi, mon Dieu, vous avez écouté ses vœux, & vous n'avez point méprisé ses larmes dont elle versoit des torrents en votre présence dans tous les lieux où elle offroit sa priere. Vous l'avez exaucée dès-lors, & l'en avez comme assurée par ce songe que vous seul sans doute lui envoyâtes, & qui la consola de telle sorte qu'elle me permit de demeurer avec elle, & de manger à sa table : ce qu'elle avoit commencé quelque-temps auparavant de ne vouloir pas, tant elle avoit en horreur l'héréşie détestab'e que je soutenois.

Il lui sembla donc qu'étant débout sur une longue regle de bois, & étant toute triste & toute accablée de douleur, elle vit venir à elle un jeune homme étincelant de lumiere, qui avec un visage gai & souriant, lui demanda le sujet de son affliction & de ses larmes continuelles ; mais d'une maniere qui témoignoit assez qu'il ne le faisoit pas tant pour s'en informer que pour la consoler & pour l'instruire. Sur quoi lui ayant répondu, qu'elle déploroit la perte de mon ame, il lui commanda de ne se plus mettre en peine, & de considérer que j'étois au même lieu où elle étoit : qu'alors regardant attentivement elle s'apperçut

que j'étois près d'elle sur cette même regle. Et d'où cette consolation lui pouvoit-elle venir, mon Dieu, sinon de ce que vous daigniez prêter l'oreille à la voix & aux gémissements de son cœur?

O Dieu éternel! qui n'admirera votre puissance infinie, & votre bonté égale à votre puissance, voyant que vous avez autant de soin du moindre de nous, que si vous n'aviez à conduire que lui seul; & que vous avez autant de soin de tous les hommes ensemble, que de chaque homme en particulier? Mais ne fites-vous pas voir encore l'impression de votre esprit dans son ame, lorsque me racontant ce songe, comme je tâchois de l'interpréter à mon avantage, en lui disant qu'il lui marquoit qu'elle pourroit être un jour de mon sentiment, & non pas que je dusse être du sien; elle me répondit sur le champ sans hésiter: Cela ne peut être, parce qu'il ne m'a pas dit: Considérez que vous êtes où il est; mais considérez qu'il est où vous êtes. Je vous confesse, mon Dieu, ce qui m'arriva pour lors, autant que je m'en puis souvenir, & ce que j'ai dit souvent depuis, que cette réponse si soudaine de ma mere, par laquelle sans se troubler du faux sens que j'avois donné à ses paroles, lequel avoit tant d'apparence de vérité; elle dissipa ce nuage en un moment, & vit tout d'un coup ce qui n'étoit pas si aisé à découvrir, & dont je ne m'étois pas apperçu moi-même avant qu'elle me l'eut dit. Cette réponse, dis-je, me toucha dès-lors beaucoup davantage que n'avoit fait le songe & la vision dont il vous plut de favoriser sa piété, ayant voulu pour la consoler dans sa douleur, lui faire voir tant de temps auparavant une image de la joie dont vous deviez la combler un jour.

Car depuis il s'est passé presque neuf années durant lesquelles je suis demeuré dans cet abyme de fange & de boue & dans ces ténebres de l'erreur, tâchant souvent de me relever, & retombant toujours encore plus bas. Et durant tout ce temps,

mon Dieu, cette veuve chaste, sobre & dévote, telle que vous les aimez, ne cessa point de gémir pour moi devant vous, s'animant de telle sorte par la vive espérance de vos promesses, que bien loin d'en devenir plus négligente, elle ne donna jamais ni de relâche à ses soupirs ni de treve à ses larmes, ni de fin à ses vœux & à ses prieres. Vous receviez favorablement le sacrifice qu'elle vous offroit pour moi; & néanmoins vous me laissiez plonger de plus en plus dans cette nuit ténébreuse de l'impiété & de l'erreur.

CHAPITRE XII.

Belle parole d'un Evêque à Sainte Monique touchant la conversion de son fils.

MAis vous ne vous êtes pas contenté, mon Dieu, de lui avoir donné cette premiere parole pour gage de vos bienfaits, vous lui en avez encore donné une seconde en une occasion que je raconterai maintenant, puisqu'elle me revient dans la mémoire. Car je passe beaucoup de choses, ou parce qu'elles se sont effacées de mon esprit, ou parce que je me hâte de venir bientôt aux faveurs principales que j'ai reçues de vous, pour lesquelles je me sens pressé de vous rendre de très-humbles actions de graces. Vous lui avez donc parlé encore une fois par un bon Evêque nourri dans le sein de votre Eglise, & dans la connoissance de vos Ecritures. Elle le supplioit un jour de prendre la peine de conférer avec moi pour combattre mes erreurs, & me détromper de mes fausses opinions en m'instruisant de la vérité; ce qu'elle faisoit toujours lorsqu'elle rencontroit des personnes qui en étoient capables. Mais ce sage Prélat s'en excusa (& certes avec beaucoup de prudence, ainsi que je l'ai reconnu depuis) & lui répondit que j'étois encore trop indocile, parce que la nouveauté de cette hérésie

m'avoit rempli de présomption & de vanité, & que j'avois déja embarrassé plusieurs personnes ignorantes par la vaine subtilité de mes questions, ainsi qu'elle-même le lui avoit raconté. Laissez-le, lui dit ce saint homme : contentez-vous de bien prier Dieu pour lui, & vous verrez qu'il reconnoîtra lui-même l'erreur & l'impiété de ces hérétiques par la lecture de leurs propres livres.

Il lui conta ensuite que sa mere, qui étoit aussi tombée dans l'erreur de la même secte, l'ayant donné tout petit aux Manichéens afin de l'instruire, il avoit non-seulement lu, mais transcrit presque tous leurs ouvrages; & que sans que personne se mit en peine de disputer contre lui, ou de le convaincre par des arguments, il avoit découvert de lui-même combien cette hérésie étoit détestable, & qu'ensuite il l'avoit abandonnée. Ce qu'ayant dit à ma mere, & voyant qu'après cela néanmoins elle ne se rendoit pas, mais qu'elle le pressoit avec beaucoup plus d'instance, & fondant en larmes le conjuroit de me voir & d'entrer en discours avec moi, il lui répondit enfin, comme importuné de ses prieres : Allez & continuez de faire ce que vous faites : car il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes, périsse jamais. Ce qu'elle reçut, ainsi qu'elle me l'a témoigné souvent, avec la même confiance que si Dieu le lui eut dit de sa propre bouche.



LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Durant neuf ans il étoit trompé & trompoit les autres, ne suivant que l'erreur & la vanité.

DUurant ce temps de neuf ans, qui s'écoula depuis la dix-neuvieme année de mon âge jusqu'à la vingt-huitieme, j'étois séduit, & je sé-

duisois les autres ; j'étois trompé, & je trompois les autres dans le déreglement de mes différentes passions. Je les trompois en public par ces sciences qu'on nomme les belles lettres, & je les trompois en secret par le faux nom de Religion. Mon orgueil agissoit en l'un, ma superstition dans l'autre, & ma vanité en tout. D'une part je brûlois d'un si grand desir pour la gloire & pour les louanges populaires, que je les recherchois jusques dans les applaudissements du théatre, jusques dans les prix qu'on donne à ceux qui réussissent en quelque ouvrage d'esprit au dessus de tous les autres, jusques dans ces ambitieux combats pour des couronnes fragiles & périssables, jusques dans les niaiseries des spectacles, & dans les dissolutions des voluptés. Et d'autre part desirant d'être purifié de ces souillures, je portois des viandes à ceux que les Manichéens appellent Saints & Elus, afin que dans leur estomac où ils les faisoient passer, les ayant mangées, ils en forgeassent, comme dans une boutique, des dieux & des anges qui me rendissent net de cette corruption. Voilà les erreurs que je suivois, voilà les actions ridicules que je faisois, & que faisoient mes amis, qui n'étoient pas moins trompés que moi, & qui l'avoient été par moi-même.

Que ces superbes, mon Dieu, dont l'orgueil n'est pas encore heureusement abattu & humilié sous votre main toute-puissante, se moquent de moi tant qu'il leur plaira, je ne laisserai pas de vous confesser mes crimes & mes desordres : & je vous conjure de me permettre & de m'accorder la grace, pour votre gloire, de rassembler maintenant dans mon souvenir tous les tours & les retours de mes égarements passés, afin que je vous les offre en sacrifice de louange. Car, où puis-je, Seigneur, me conduire moi-même sans vous, sinon dans le précipice ? Et que suis-je lorsque mon ame est dans la santé, sinon un petit enfant qui suce le lait de votre grace, ou qui se

nourrit de votre viande incorruptible, qui est vous-même ? Et qu'est-ce que l'homme, sinon erreur & aveuglement ? Et quelque homme que ce soit, est-il autre chose, puisqu'il est homme ? Que les forts & les puissants se moquent de nous, si bon leur semble, quant à nous, qui sommes foibles & pauvres, nous reconnoîtrons devant vous notre foiblesse & notre indigence.

CHAPITRE II.

Il enseigne la Rhétorique. Il entretient une femme durant tout ce temps; & se moque d'un devin qui lui promet de lui faire gagner un prix.

J'Enseignois alors la Rhétorique, & je vendois l'art de vaincre l'esprit de l'homme par la puissance de la parole, étant moi-même vaincu par la passion de l'intérêt & de l'honneur. Vous sçavez néanmoins, mon Dieu, que je desirois d'avoir des écoliers sages & vertueux, ainsi que les hommes les appellent, & qu'avec simplicité & sans artifice je leur enseignois les artifices de l'éloquence, non pour faire courir fortune de la vie à un innocent, mais pour sauver quelquefois celle d'un coupable. Vous me voyiez de loin, mon Dieu, lorsque je chancelois dans ce chemin si glissant ; & vous voyiez reluire comme au milieu d'une fumée très-épaisse, la fidélité avec laquelle j'instruisois ceux qui se rangeoient sous ma discipline, quoiqu'ils n'aimassent que la vanité & ne cherchassent que le mensonge non plus que moi.

Durant tout le cours de ces années j'avois une femme qui ne m'étoit point conjointe par un mariage légitime, mais que j'avois choisie par une ardeur volage & imprudente, d'une passion amoureuse & déréglée. C'étoit néanmoins la seule femme que je visse, & je lui gardois fidélité : mais je ne laissois pas d'éprouver à mon malheur la différence qui se rencontre entre l'union sainte du

mariage, lequel ſe contracte afin d'avoir des enfants, & la liaiſon d'un amour de volupté, où les enfants naiſſent contre le deſir de ceux qui leur ont donné la vie ; quoiqu'étant nés ils les contraignent malgré eux de les aimer.

Je me ſouviens auſſi qu'ayant réſolu d'entrer dans une diſpute publique où l'on récitoit ſur un théatre les vers que l'on avoit compoſés, & où celui qu'on jugeoit avoir mieux réuſſi que les autres remportoit le prix ; un devin me fit demander ce que je lui voulois donner pour me faire gagner ce prix. A quoi l'horreur que j'avois de ces ſacrileges abominables me fit répondre, que quand cette couronne ſeroit d'or & immortelle, je ne ſouffrirois pas, que pour me la procurer, on fit mourir une mouche. Ce que je diſois, parce qu'il devoit immoler quelques animaux dans ſes déteſtables ſacrifices pour convier les démons par ſes hommages impies à me vouloir être favorables. Mais, ô Dieu de mon cœur ! ce ne fut pas par un deſir chaſte de vous plaire que je rejettois ce mal & ce crime. Car je ne pouvois pas vous aimer, puiſque mon eſprit ne pouvoit vous concevoir que comme une lumiere corporelle, & que mon ame qui ſoupiroit après ces fantômes vains, s'éloignoit & ſe ſéparoit de vous comme par un adultere, en s'appuyant ſur le vuide du menſonge, & ſe rendant le jouet des vents. Mais lors-même que je ne voulois pas qu'on ſacrifiât pour moi aux démons, je m'y ſacrifiois moi-même par cette maudite ſuperſtition. Et n'eſt-ce pas ſe rendre le jouet des vents, que de l'être de ces eſprits de ténebres, lorſque par nos erreurs criminelles nous leur ſommes un ſujet de moquerie & de riſée ?



CHAPITRE III.

Sa passion pour l'Astrologie judiciaire, dont il ne put être retourné que par les sages remontrances d'un très-sçavant Médecin.

AInsi, parce que ces observateurs des Astres, que l'on nomme Mathématiciens, ne faisoient ni sacrifices, ni prieres aux démons, je ne cessois de les consulter pour acquérir par leur moyen la connoissance des choses à venir. Mais la véritable piété chrétienne condamne aussi cette science. Car l'homme est obligé, Seigneur, de vous confesser ses fautes, & de vous dire : Ayez pitié de moi, & ne me refusez pas de guérir mon ame qui est devenue malade par le péché. Il ne doit pas abuser de votre bonté pour se porter, par la confiance qu'il a en votre miséricorde, à une plus grande liberté de faire le mal ; mais se souvenir de cette parole du Sauveur : Maintenant que vous êtes guéri, gardez-vous de pécher de nouveau, de peur qu'il ne vous arrive pis. Or ces Astrologues s'efforcent de détruire une doctrine si sainte lorsqu'ils disent : Il y a dans le Ciel une cause inévitable qui fait pécher. Et c'est Vénus, Saturne ou Mars qui vous ont fait faire une telle ou telle action ; voulant ainsi que l'homme, qui n'est que chair & que sang, & une pourriture pleine d'orgueil, soit exempt de toute faute, & qu'elle soit rejettée sur celui qui a créé les Cieux & les Astres, & qui regle tous leurs mouvements. Or, qui est celui-là, sinon vous, mon Dieu, qui êtes la douceur-même & l'origine de toute justice, qui rendez à chacun selon ses œuvres, & ne méprisez pas un cœur contrit & humilié ?

Il y avoit alors à Carthage un homme de grand esprit, très-sçavant & très-célebre en la médecine ; & c'étoit lui qui avoit de sa propre main mis sur ma tête si malade, la couronne qui étoit le

prix de ce combat de vers où j'étois demeuré victorieux : & il me l'avoit mise en qualité de Proconsul, & non pas de Médecin. Car c'est vous seul, ô mon Dieu ! qui êtes le Médecin de ces maladies, vous qui résistez aux superbes, & qui faites grace aux humbles. Ce qui n'empêche pas néanmoins que vous ne m'ayez assisté par ce vieillard, & que dès-lors vous n'ayez pris soin de la guérison de mon ame. Car étant entré dans sa familiarité, & trouvant un extrême plaisir à écouter ses discours, qui, sans un grand ornement de langage, étoient graves & agréables par la beauté & la vivacité de ses pensées, lorsqu'il apprit dans nos entretiens que j'étois passionné pour les Livres de l'Astrologie judiciaire, il me conseilla avec une bonté paternelle de ne m'y arrêter plus, & de n'employer pas inutilement à une étude si vaine le travail & le soin qui sont nécessaires pour apprendre des choses utiles.

Il me dit ensuite qu'il s'y étoit autrefois appliqué de telle sorte que, dans les premieres années de son âge, il avoit eu dessein d'en faire profession pour gagner du bien, & que, puisqu'il avoit pu apprendre Hypocrate, il auroit aussi pu entendre les Livres qui traitent de cette science, mais que depuis il l'avoit abandonnée pour étudier en Médecine, parce qu'il avoit reconnu qu'elle étoit très-fausse, & qu'étant homme d'honneur, il auroit été honteux de gagner du bien à tromper le monde. Mais vous, me disoit-il, qui pouvez subsister en montrant la Rhétorique, & qui n'étudiez cette science trompeuse que par une curiosité toute volontaire, & non par la nécessité de sçavoir un art qui vous donne de quoi vivre, vous devez d'autant plus ajouter foi à mes paroles que je me suis efforcé de l'apprendre si parfaitement, que je prétendois tirer d'elle seule ma vie & ma subsistance.

Sur quoi lui ayant demandé comment il se pouvoit donc faire que l'on prédit par cet art plusieurs choses véritables, il me répondit comme il put :

Que la puissance du hazard & de la fortune, laquelle il disoit être répandue dans toutes les parties de la nature, en est la cause. Car si quelqu'un, disoit-il, ouvrant le Livre d'un Poëte, dont le dessein & l'intention dans son Poëme étoient très-éloignés des sujets sur lesquels on le consulte au hazard, il arrive souvent par une étrange merveille qu'il se rencontre un vers conforme à la chose dont il s'agit; l'on ne doit pas s'étonner si l'esprit de l'homme, poussé par quelque instinct & quelque esprit plus élevé que le sien, & sans sçavoir ce qui se passe en lui-même, peut par hazard & non par science répondre quelque chose qui s'accorde aux actions & à l'état des affaires de celui qui l'interroge.

Voilà, Seigneur, l'instruction que vous me procurâtes alors par ce Médecin, soit qu'elle vint de lui ou de vous par lui: & vous commençâtes à figurer dans mon esprit les premiers traits de ce point de Doctrine dont je devois un jour m'éclaircir par moi-même avec plus de soin & d'exactitude. Car pour lors, ni lui, ni mon très-cher ami Nébride, qui bien que très-jeune, étoit très-vertueux & très-circonspect, & se moquoit de toute cette science de prédire, ne me purent persuader d'y renoncer; parce qe l'autorité de ceux qui en ont écrit étoit plus puissante sur moi que celle de mes amis, & que je n'avois point encore trouvé de raison certaine telle que je la cherchois, par laquelle il me parut clairement que c'est par hazard & non par une science tirée de l'observation des astres, que ces Mathématiciens disent quelquefois la vérité lorsqu'on les consulte.

CHAPITRE IV.

Enseignant la Rhétorique à Thagaste, il perd un de ses amis intimes, & ressent une douleur incroyable de sa mort.

DAns les premieres années que j'avois commencé à enseigner la Rhétorique en la Ville où je suis né, la conformité des mêmes études & de la même profession m'avoit acquis un ami qui étoit en la fleur de sa jeunesse, & de même âge que moi. Nous avions été nourris ensemble dès notre enfance, nous avions été ensemble au College, & nous avions joué ensemble. Mais notre amitié n'étoit pas alors si forte qu'elle fut depuis, quoique jamais elle n'ait été véritable, d'autant qu'il n'y en a point de véritable que celle que vous formez, mon Dieu, entre ceux qui sont attachez à vous par cette charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs. Cette amitié néanmoins m'étoit extrêmement douce; parce qu'elle étoit animée par la chaleur des mêmes desseins & des mêmes affections. Je l'avois détourné de la vraie foi dans laquelle il avoit été instruit dès sa jeunesse, quoique non pas pleinement & parfaitement, pour le porter dans ces superstitieuses & détestables rêveries qui faisoient répandre à ma mere tant de larmes sur mon sujet. Son esprit étoit entré avec moi dans l'erreur, & je ne pouvois plus vivre sans lui. Mais vous, Seigneur, qui êtes tout ensemble le Dieu des vengeances & la source des miséricordes; & qui poursuivant de près vos esclaves fugitifs, les sçavez ramener à vous par des moyens admirables, vous me l'enlevâtes & le tirâtes du monde, lorsqu'à peine il y avoit un an que je jouissois de la douceur de son amitié, qui m'étoit plus chere que tous les autres plaisirs de ma vie.

Qui est celui qui pourroit raconter vos bontés,

Seigneur, quand il ne parleroit que de celles qu'il a éprouvées en lui-même ? Que fites-vous alors, mon Dieu, & combien l'abyme de vos jugements est-il profond & impénétrable ? Car mon ami étant malade d'une grande fievre, il demeura long-temps sans sentiment dans une sueur mortelle ; & lorsqu'on n'espéroit plus rien de sa vie, on le baptisa sans qu'il en eut connoissance. Ce qui ne me mit pas beaucoup en peine, parce que je m'imaginois que l'eau qu'on avoit versé sur son corps, sans qu'il le sçut, n'effaceroit pas de son esprit les sentiments que je lui avois inspirés. Mais il en arriva tout autrement. Car s'étant mieux porté ensuite de son Baptême, & ayant été guéri, si-tôt que je lui pus parler (ce que je pus dès le moment qu'il fut en état de m'entendre, parce que je ne le quittois point, & que nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre) je commençois à vouloir railler avec lui, croyant qu'il se moqueroit, aussi-bien que moi, du Baptême qu'il avoit reçu sans connoissance & sans sentiment, & qu'il sçavoit bien alors avoir reçu. Mais il ne m'eut pas moins en horreur quand je lui fis ce discours, que si j'eusse été son ennemi ; & il me dit aussi-tôt avec une admirable fermeté, que je cessasse de lui tenir ce langage si je voulois continuer d'être son ami. Je fus surpris & troublé de ces paroles, & je différois à lui en témoigner mes sentiments jusqu'à ce qu'il fut guéri, & que sa santé fût assez forte pour me permettre d'agir avec lui en la maniere que je desirois. Mais vous le délivrâtes, Seigneur, de l'importunité de mes folies, en le retirant du monde pour me servir un jour de consolation auprès de vous. Car peu de jours après & en mon absence la fievre le reprit, & il mourut.

La douleur de sa perte remplit mon cœur de ténebres. Je ne voyois autre chose devant mes yeux que l'image de la mort. Mon pays m'étoit un supplice ; la maison de mon pere m'étoit en horreur ; tout ce qui m'avoit plu en sa compagnie

m'étoit devenu sans lui un sujet de tourment & d'affliction : mes yeux le cherchoient par-tout, & ne pouvoient le trouver ; & je haïssois toutes les choses que je voyois, parce que je ne le voyois point en aucune d'elles, & qu'elles ne pouvoient plus me dire : Il viendra bientôt, comme elles me le disoient durant sa vie lorsqu'il se trouvoit absent. Ainsi je devins importun à moi-même en m'interrogeant sans cesse & demandant à mon ame pourquoi elle étoit triste & me troubloit de la sorte ; à quoi elle ne sçavoit que répondre ; & lorsque je lui disois qu'elle espérât en Dieu, elle me desobéissoit avec justice, parce que cet homme, qu'elle avoit perdu & qui lui étoit si cher, étoit meilleur & plus véritable que ce fantôme du Dieu des Manichéens, auquel je voulois qu'elle mit son espérance. Ainsi je ne trouvai de la consolation qu'en mes larmes, qui ayant succédé à mon ami, étoient devenues les seules délices de ma vie.

CHAPITRE V.

Il demande à Dieu pourquoi les larmes sont douces aux affligés.

MAintenant, Seigneur, que ces mouvements de mon affliction sont passés, & que la douleur de ma plaie s'est adoucie par le temps, puis-je approcher de votre bouche les oreilles de mon cœur, & apprendre de vous, qui êtes la vérité même, pourquoi les larmes sont si douces aux misérables ? Mais n'ai-je point tort de vous faire cette demande, & ne dois-je point considérer qu'encore que vous soyez présent par-tout, vous êtes infiniment éloigné de nos miseres ? Car vous demeurez toujours en vous-même par une immuable stabilité, au lieu que nous sommes agités & troublés par les accidents qui nous arrivent dans la révolution des choses du monde. Mais quelle espérance nous resteroit-il dans nos maux, si nous ne

ne pleurions devant vos yeux ? Je vous demande donc, ô mon Dieu, d'où vient que l'on cueille des fruits si doux des amertumes de la vie, telles que sont les pleurs, les soupirs, les gémissements & les plaintes ? Est-ce l'espérance que nous avons d'être exaucés de votre bonté qui nous y fait trouver cette douceur ? Cela peut être vrai dans les larmes que nous versons en vous priant, parce que nous les répandons dans le desir qu'elles arrivent jusqu'à vous. Mais la même chose se rencontre-t-elle dans l'affliction d'une perte semblable à celle qui m'accabloit alors de douleur ? Car je n'espérois pas ni ne demandois pas par mes pleurs de faire revivre mon ami, mais je pleurois & soupirois seulement parce que j'étois malheureux, & qu'en le perdant j'avois perdu toute ma joie. Ou dirons-nous que les larmes sont ameres d'elles-mêmes, & qu'elles nous semblent douces en comparaison du regret de ne jouir plus de ce que nous possédions auparavant, & de l'horreur que nous donne cette perte ?

CHAPITRE VI.

Il exprime les extrêmes douleurs qu'il ressentit de la mort de son ami.

MAis pourquoi, mon Dieu, entrai-je dans ce discours, puisque ce n'est pas maintenant le temps de vous faire des questions, mais de vous confesser mes fautes ? J'étois misérable, & il n'y a point de cœur qui, étant engagé dans l'amour des choses mortelles, ne soit misérable ; qui ne soit déchiré lorsqu'il les perd ; & qui alors ne connoisse & ne sente la misere par laquelle il étoit déja misérable avant même qu'il les eut perdues.

Voilà l'état ou j'étois alors. Je pleurois très-amérement, & je ne trouvois point d'autre consolation que dans l'amertume de mes larmes. Ainsi j'étois malheureux : & cette vie toute malheureuse

qu'elle étoit, m'étoit encore plus chere que mon ami. Car, quoique j'eusse bien voulu la changer pour une plus douce & plus agréable, je n'eusse pas mieux aimé la perdre que l'avoir perdu. Et je ne sçai même si j'eusse bien voulu la perdre pour lui, comme on le dit (si ce n'est point une fable) d'Oreste & de Pilade, qui desiroient de mourir l'un pour l'autre, ou en même-temps, parce qu'il leur eut été plus facheux de ne vivre pas ensemble que de mourir. Mais par je ne sçai quel sentiment si contraire à celui de ces deux amis, quoique j'eusse un extrême dégoût de vivre, je n'avois pas une moindre appréhension de mourir. Je crois d'autant plus que j'aimois passionnément mon ami, je haïssois & craignois davantage la mort qui me l'avoit enlevé, & la regardois comme ma plus cruelle ennemie, m'imaginant que, puisqu'elle avoit bien pu le ravir, elle raviroit bientôt le reste des hommes. Voilà l'état misérable où j'étois alors.

Mon Dieu, je vous représente mon cœur. Voyez dans ses replis les plus cachés les fautes dont je me souviens, vous qui êtes toute mon espérance, & qui me purifiez de la corruption de semblables amitiés en me faisant lever les yeux vers vous, & en me tirant des filets dont j'étois enveloppé. Je m'étonnois de voir vivre les autres hommes après la mort de celui que j'avois aimé, comme ne devant jamais mourir. Et parce que j'étois un autre lui-même, je m'étonnois encore davantage de me voir vivre après sa mort. Certes cet Ancien avoit raison, qui parlant de son ami, le nommoit la moitié de son ame: car je ressentois que celle de mon ami & la mienne n'avoient été qu'une seule ame qui donnoit la vie à deux corps. Ainsi la vie m'étoit en horreur à cause que je ne voulois pas n'être vivant qu'à demi. Et c'étoit peut-être par cette même raison que je craignois de mourir, de peur que celui que j'avois si fort aimé ne mourut entiérement.

CHAPITRE VII.

L'impatience de sa douleur lui fait quitter son Pays, & passer à Carthage.

QUelle folie de ne sçavoir pas aimer les hommes comme des hommes! Et que l'homme est peu sage de souffrir avec tant d'impatience ces infortunes humaines. Je m'agitois, je soupirois, je pleurois, & j'étois en trouble, sans trouver aucun repos, ni sans sçavoir à quoi me résoudre. Car je portois mon ame toute déchirée & toute sanglante, qui ne pouvoit souffrir de demeure dans mon corps, & je ne sçavois où la mettre. Elle ne trouvoit point de soulagement, ni dans les bois les plus agréables, ni parmi les jeux & la musique, ni dans les lieux les plus odoriférants, ni dans les festins les plus magnifiques, ni dans les voluptés de la chair, ni dans les livres & dans les vers. Toutes choses, & la lumiere-même m'étoient en horreur; & tout ce qui n'étoit pas mon ami m'étoit devenu insupportable, excepté les larmes & les soupirs dans lesquels seuls je trouvois un peu de soulagement.

Quand je cessois de pleurer, je me sentois aussitôt accablé du pesant fardeau de mes douleurs, dont vous seul, ô mon Dieu, pouviez me décharger & me guérir. Je le sçavois bien, mais je n'avois ni la volonté ni la puissance de vous demander du secours: & je m'en trouvois d'autant plus incapable, que lorsque je pensois à vous, je n'en concevois rien de certain ni de solide. Car ce n'étoit pas vous, mais ce vain fantôme & mon erreur qui étoit mon Dieu. Si je tâchois de mettre mon ame en repos en la mettant entre les mains de ce Dieu imaginaire, elle se laissoit tomber dans ce vuide, & venoit encore m'accabler. Ainsi j'étois à moi-même un lieu malheureux où je ne pouvois demeurer, & d'où je ne pouvois

m'éloigner. Car comment mon cœur eut-il pu s'éloigner de mon propre cœur? Comment me ferois-je enfui de moi-même ? Comment ne me ferois-je point fuivi moi-même ? Je quittai néanmoins mon pays, parce que mes yeux cherchoient moins mon ami aux lieux où ils n'avoient pas accoutumé de le voir, & de Tagafte je vins à Carthage.

CHAPITRE VIII.

Il décrit de quelle forte le temps & la converfation de fes amis adoucirent fa douleur.

LE temps ne paffe pas inutilement. Il n'eft pas ftérile dans fon cours. Il fait de fortes impreffions fur nos fens, & produit de merveilleux effets dans nos efprits. A mefure qu'il continuoit fes révolutions, il jettoit d'autres efpeces dans ma fantaifie, & d'autres images dans ma mémoire, & me faifoit rentrer peu à peu dans mes plaifirs accoutumés; ma douleur cédant de jour en jour à mes divertiffements ordinaires. Mais fi ce n'étoient pas d'autres douleurs qui lui fuccédaffent, c'en étoient au moins des caufes & des femences pour l'avenir. Car d'où venoit que cette affliction m'avoit fi aifément pénétré le cœur, finon de ce que j'avois répandu fur mon ame l'inftabilité d'un fable mouvant, en aimant une perfonne mortelle comme fi elle eut été immortelle ? Or ce qui me remit & me foulagea davantage, fut la douceur de la converfation de mes autres amis, avec lefquels j'aimois ce que j'aimois au lieu de vous, mon Dieu : ce qui n'étoit qu'une grande fable & un long menfonge dont notre ame étoit encore plus infectée par les impreffions corrompues qu'elle concevoit de nos difcours. Mais lorfqu'un de ces amis venoit à mourir cet objet fabuleux & imaginaire ne pouvoit pas guérir mon affliction véritable.

Il y avoit auffi d'autres chofes qui me plaifoient

fort en leur compagnie, comme de s'entretenir, de se réjouir, de se rendre divers témoignages d'affection, de lire ensemble quelques livres agréables, de se divertir, de se traiter avec une civilité officieuse, de disputer quelquefois sans aigreur, ainsi qu'un homme dispute quelquefois avec soi-même, & d'assaisonner, comme par le sel de ces légeres contestations qui sont très-rares, la douceur si commune & si ordinaire de se trouver presque toujours dans les mêmes sentiments; de s'instruire l'un l'autre, & d'apprendre l'un de l'autre; d'avoir de l'impatience pour le retour des absents, & de les recevoir avec joie à leur arrivée.

Ces témoignages d'affection & autres semblables, qui procédent du cœur de ceux qui s'entre-aiment, & se produisent au dehors par leur bouche, par leur langue, par leurs yeux, & par mille autres démonstrations si agréables, étoient comme autant d'étincelles de ce feu de l'amitié qui embrase nos ames, & de plusieurs n'en fait qu'une seule.

CHAPITRE IX.

De l'amitié humaine; & qu'il n'y en a point d'heureuse que lorsqu'on aime son ami en Dieu.

C'Est-là ce qu'on aime dans les amis, & que l'on aime de telle sorte, qu'une personne s'estime coupable lorsqu'elle n'aime point celui qui l'aime sans rechercher autre chose l'un de l'autre que des témoignages d'affection. C'est de là que procedent nos plaintes & les ténébres de notre douleur, quand la mort nous enleve nos amis. C'est ce qui change en amertume les douceurs dont nous jouissions auparavant. C'est ce qui noie notre cœur dans nos larmes, & fait que la perte de la vie de ceux qui meurent devient la mort de ceux qui restent en vie.

Seigneur, bienheureux celui qui vous aime, &

qui aime ſon ami en vous, & ſon ennemi pour l'amour de vous. Car celui-là ſeul ne perd aucun de ſes amis qui n'en aime aucun qu'en celui qui ne ſe peut jamais perdre. Et qui eſt celui-là, ſinon notre Dieu qui a fait le Ciel & la Terre, & qui les remplit, parce qu'il les a créés en les rempliſſant? Nul ne vous perd, Seigneur, que celui qui vous abandonne. Et où peut aller ou s'enfuire celui qui vous abandonne, ſinon de vous favorable, à vous-même irrité & en colere? Car où ne rencontre-t-il pas votre Loi vengereſſe dans ſes peines, votre Loi qui eſt la vérité, comme vous êtes vous-même la vérité?

CHAPITRE X.

Que les créatures étant paſſageres, l'ame n'y peut trouver ſon repos.

DIeu des vertus, convertiſſez-nous, montrez-nous votre viſage, & nous ſerons ſauvés. Car de quelque côté que ſe tourne l'ame de l'homme, & quoiqu'elle recherche pour y trouver ſon repos, elle n'y trouve que des douleurs juſqu'à ce qu'elle ſe repoſe en vous, quoique les choſes qu'elle recherche hors d'elle & hors de vous, ſoient toutes belles, parce qu'elles ſont vos créatures, qui ne ſeroient rien du tout ſi elles n'avoient reçu de vous tout ce qu'elles ſont. Elles naiſſent, & elles meurent. En naiſſant elles commencent d'être, elles croiſſent enſuite pour venir à la perfection de leur nature, à laquelle elles ne ſont pas plutôt arrivées qu'elles vieilliſſent & qu'elles meurent. Car tout dépérit en ce monde, tout eſt ſujet à la défaillance & à la mort. Ainſi elles ne ſont pas plutôt nées, qu'elles tendent en croiſſant à un être plus parfait; & plus elles ſe hâtent d'être plus parfaitement tout ce qu'elles ſçauroient être, plus elles ſe hâtent de n'être plus. Telle eſt leur nature: c'eſt tout ce qu'elles ont reçu de vous, & tout ce qu'elles en devoient recevoir;

puisqu'elles sont partie des choses qui ne peuvent subsister toutes en même-temps, mais qui en s'écoulant & en succédant les uns aux autres, composent ce grand corps de l'Univers, dont elles sont des parties. C'est en cette même maniere que le discours se forme dans notre bouche par une suite de plusieurs sons, puisqu'afin qu'il soit achevé, il faut qu'aussi-tôt qu'une parole s'est fait entendre elle passe pour donner lieu à une autre.

Que mon ame vous loue de toutes ces choses, ô mon Dieu, mais qu'elle ne s'y attache point par cet amour violent qui la tient captive lorsqu'elle s'abandonne aux plaisirs des sens. Car, comme ces créatures périssables passent & courent à leur fin, elle est déchirée par ces différentes passions qu'elle a pour elles, & qui la tourmentent sans cesse, parce que l'ame desirant naturellement de se reposer dans ce qu'elle aime, il est impossible qu'elle se repose dans ces choses passageres, puisqu'elles n'ont point de subsistance, & qu'elles sont dans un flux & un mouvement perpétuel: elles n'ont pas plutôt paru qu'elles disparoissent & s'enfuient avec une telle vîtesse, que lors-même qu'elles sont présentes aux sens corporels, les sens ne peuvent les atteindre ni les suivre dans leur course. Ce qui arrive, parce que nos sens sont terrestres & grossiers, comme il falloit qu'ils fussent pour être proportionnés à ce corps pesant & matériel. Ils ont assez de force & d'activité pour recevoir les impressions de ces choses extérieures, & les rapporter à l'ame, qui est la fin à laquelle ils ont été destinés, mais non pas pour les arrêter dans ce mouvement rapide, par lequel elles passent du point qui seul est marqué pour commencer d'être, au terme qui leur est marqué pour n'être plus. Car, comme c'est votre Verbe, mon Dieu, qui en les créant leur donne tout l'être qui leur est propre, c'est lui aussi qui leur prescrit, & le moment de leur origine pour commencer d'être, & son terme pour n'être plus.

CHAPITRE XI.

Que les créatures sont changeantes, & qu'il n'y a que Dieu immuable.

O Mon ame, ne te laisse pas aller au vain amour des créatures, & prends garde que le bruit & le tumulte de tes vanités & de tes passions pour les choses périssables, ne rendent sourdes les oreilles de ton cœur, & ne l'empêchent d'ouir la voix de la parole éternelle. Car c'est cette parole éternelle, c'est le Verbe qui te crie du haut du Ciel, que tu retourne à lui, & c'est en lui que tu trouveras un repos inébranlable, parce que c'est en lui seul que l'amour est assuré de n'être jamais abandonné de l'objet qu'il aime, si lui-même ne l'abandonne le premier, & s'il ne cesse d'aimer cet objet si divin & si aimable. Les créatures ne demeurent point dans un état ferme & immobile : elles passent toutes, il faut qu'elles passent nécessairement, afin qu'elles soient suivies des autres, & qu'elles accomplissent par cette succession continuelle le cours de ce monde inférieur & sensible, dont toutes les parties sont coulantes & passageres. Mais le Verbe de Dieu ne passe point : il est immobile & immuable. C'est en lui, mon ame, que tu dois établir ta demeure, c'est à lui que tu dois donner en garde les dons que tu as reçus de lui-même, & le faire au moins maintenant que tu dois être lasse d'avoir été si long-temps trompée. Attache-toi désormais à la vérité. Remets en ses mains ce que tu as reçu de ses mains. Tu conserveras tout en la rendant dépositaire de tout. Et de plus tes plaies se refermeront : toutes les langueurs se guériront : tes défauts se réformeront : ta force se renouvellera : les choses qui en toi sont sujettes à l'inconstance & au changement, ne s'écouleront point hors de toi : elles ne te porteront point en bas, vers le néant où elles tendent, mais elles seront immobiles avec toi, étant ap-

puyées ſur celui qui eſt toujours le même, & incapable de changer jamais.

Pourquoi es-tu ſi malheureuſe que de te corrompre en ſuivant les vicieuſes inclinations de la chair? N'eſt-ce pas plutôt à elle à ſe parler par ta pureté & à te ſuivre? Toutes les choſes que tu connois par les ſens de cette chair ne ſont que les parties de ce tout que tu ignore, & dont les parties ne laiſſent pas de te plaire. Mais ſi tes ſens charnels avoient une activité ſi étendue qu'ils fuſſent capables d'embraſſer & de comprendre ce tout, & que Dieu en punition de tes offenſes ne les eut point bornés, comme il a fait, à n'en connoître que quelque partie, tu deſirerois que ce qui s'en préſente devant toi, paſſât auſſi-tôt, afin que le reſte ſuivit, & que toutes les portes ſe ſuccédant l'une à l'autre, compoſant la perfection de ce tout, elles te pluſſent davantage, étant conſidérées toutes enſemble. Car il ſeroit de tous les ſens ce qui eſt de celui de louie; par lequel tu entends tout ce que l'ont peut dire. Or, tu ne veux pas que les ſyllabes demeurent fixes, mais qu'elles paſſent avec viteſſe, afin que les autres leurs ſuccédent, & que tu entendes tous les diſcours. Par où il paroît clairement que lorſqu'un tout eſt compoſé de pluſieurs parties, & que ces parties ne ſubſiſtant pas toutes enſemble en même-temps pour le compoſer, elles plaiſent beaucoup davantage lorſqu'on les peut conſidérer toutes, que lorſqu'on en conſidére ſeulement quelqu'une en particulier. Mais l'auteur de toutes ces créatures paſſageres eſt incomparablement plus excellent qu'elles, & il n'eſt point ſujet à paſſer, parce que rien ne peut lui ſuccéder & remplir ſa place. Que ſi les corps te plaiſent, ô mon ame, prends d'eux un ſujet de louer Dieu, & porte ton amour vers cet aimable ouvrier qui les a formés, de peur qu'en te plaiſant ſeulement en eux, & n'élevant point ta penſée vers leur auteur, tu ne vienne à lui déplaire toi-même.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut aimer les ames en Dieu, en qui seul est le véritable repos, & vers qui Jesus-Christ nous appelle par son Incarnation.

QUe si les ames te plaisent, aime-les en Dieu; parce qu'elles sont errantes & muables en elles-mêmes, & qu'elles sont fixes & immuables en lui, de qui elles tiennent toute la solidité de leur être, & sans qui elles s'écouleroient & périroient. Ne les aime donc qu'en Dieu, & entraînes vers lui avec toi toutes celles que tu pourras, & leur dis: Voilà celui qui doit être l'objet unique de notre amour: voilà celui que nous devons aimer. C'est lui qui a créé toutes choses, & il n'est pas éloigné de nous; car il ne s'en est pas allé après les avoir créées, mais étant toutes procédées de lui, elle sont toutes demeurées en lui. Si on cherche, on le trouvera au lieu où l'on goûte la douceur de la vérité, on le trouvera dans le fond du cœur; mais le cœur s'est éloigné de sa présence. Pécheurs, revenez à votre cœur: unissez-vous à celui qui vous a créé: attachez-vous fortement à lui, & vous serez inébranlables: reposez-vous en lui, & rien ne troublera votre repos.

Pourquoi vous égarez-vous dans des chemins rudes & difficiles? Où allez-vous? Le bien que vous aimez vient de lui: mais ce bien n'est doux & agréable que lorsque vous l'aimez pour lui & en lui, & c'est avec justice qu'il se convertit en amertume pour ceux qui l'aiment injustement, lorsqu'ils se séparent de celui de qui ce bien & les autres biens procédent. Pourquoi allez-vous errant çà & là par des chemins âpres & penibles? Le repos n'est pas où vous le cherchez. Vous faites bien de le chercher; mais il n'est pas où vous le cherchez. Vous cherchez une vie heureuse dans

la région de la mort : vous ne l'y trouverez pas. Car comment trouveroit-on la vie heureuſe, où l'on ne trouveroit pas-même la vie ?

Celui qui eſt notre véritable vie eſt deſcendu ici-bas. Il a ſouffert notre mort, & a fait mourir notre mort-même par l'abondance de ſa vie : il a tonné en criant que nous retournions d'ici à lui dans le ſecret où habite ſa divinité, & d'où il eſt venu à nous, lorſqu'il eſt deſcendu dans le ſein de la bienheureuſe Vierge, où il a épouſé la nature humaine, [illegible] chair mortelle qu'il devoit rendre immortelle, & d'où il eſt ſorti comme l'époux de ſa couche nuptiale, & à marché à grands pas comme un géant qui ſe hâte d'arriver juſqu'au bout de la carriere. Car il ne s'eſt point arrêté, mais il a toujours couru en criant par ſes paroles, par ſes actions, par ſa vie, par ſa mort, par ſa deſcente aux enfers, par ſon Aſcenſion dans le Ciel ; & ne criant autre choſe ſinon que nous retournions à lui. Il eſt diſparu de devant nos yeux, afin que nous revenions à notre cœur, & que la nous le trouvions. Il s'en eſt allé, & néanmoins il eſt ici. Il n'a pas voulu demeurer plus long-temps avec nous : & toutefois il ne nous a pas abandonné, car il s'en eſt allé au lieu d'où il n'étoit jamais parti, parce que c'eſt lui qui a créé le monde, & qui étoit en ce monde, & qui eſt venu dans le monde ſauver les pécheurs.

C'eſt lui à qui mon ame confeſſe toutes ſes miſeres, afin qu'il lui plaiſe de la guérir : car c'eſt lui qu'elle a offenſé. Enfans des hommes, juſques à quand aurez-vous le cœur endurci ? Eſt-il poſſible qu'après que la vie eſt deſcendue vers vous, vous ne voulez pas monter vers elle pour trouver la vie en elle ? Mais où êtes vous montés lorſque vous vous êtes élevés au deſſus de vous-même par l'enflure de l'orgueil, & avez porté vos têtes juſques dans le Ciel ? C'eſt de là que vous devez deſcendre par l'humilité, afin de monter enſuite, & de monter vers Dieu ; puiſqu'en vous

élevant contre lui vous n'étiez pas montés vers lui, mais tombés dans le fond d'un précipice. Dis-leur ces choses, ô mon ame, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes: & entraîne-les ainsi avec toi vers Dieu. Tu les entraîneras vers lui, si c'est par son esprit que tu leur parle: & tu leur parleras par son esprit, si tes paroles sont toutes ardentes & enflammées du feu de la charité.

CHAPITRE XIII.

D'où procede l'amour. Et de deux livres qu'il avoit fait de la bienséance & de la beauté.

JE ne comprenois pas alors ces vérités: je me précipitois dans l'abyme, & je n'aimois que les beautés basses & périssables. Je disois à mes amis: Aimons-nous quelque chose qui ne soit beau? Car qu'appellons-nous être beau? Et qu'est-ce que la beauté, sinon ce qui nous attire & nous attache aux objets que nous aimons? Etant certain que s'il n'y avoit en eux quelque agrémens & quelque beauté, ils n'auroient point d'attraits qui nous portassent à les aimer. Je considérois que dans les corps-mêmes on peut distinguer deux choses; ou ce qui tient lieu comme d'un tout, & qui pour cette raison-même a une beauté qui lui est propre; ou ce qui a rapport à un autre, & qui nous plaît à cause de cette convenance & de cette proposition qu'il a avec la chose à laquelle il se rapporte, comme chacun de nos membres est proportionné à notre corps, & comme un soulier bienfait est proportionné au pied pour lequel il a été fait. Cette considération qui étoit sortie, ce me semble, du plus profond de mon ame, fit une telle impression dans mon esprit, que j'écrivis deux ou trois livres, si je ne me trompe, sur ce sujet-même de la convenance & de la beauté. Car, mon Dieu, vous en sçavez le nombre, que j'ai oublié maintenant, ces livres

n'étant plus entre mes mains, & s'étant égarés ſans que je ſache moi-même ce qu'ils ſont devenus.

CHAPITRE XIV.

Qu'il avoit adreſſé ces Livres à un Orateur Romain nommé Iquere. D'où procede l'eſtime qu'on a des perſonnes abſentes.

MAis qu'eſt-ce qui me put porter alors, mon Seigneur & mon Dieu, à dédier ces mêmes Livres à Iquére Orateur Romain, que je n'avois jamais vu, & que j'aimois à cauſe de la réputation de ſa ſuffiſance, qui le rendoit illuſtre parmi les hommes de ſon ſiecle? J'avois ſeulement oui rapporter de lui quelques paroles qui m'avoient ſemblé fort belles: mais l'eſtime que je faiſois de cet Orateur, venoit principalement de ce que ceux qui me les avoient rapportées en témoignoient une grande eſtime, & le relevoient avec des louanges extraordinaires. Car ils ne pouvoient aſſez admirer, qu'un homme originaire de Syrie, après s'être rendu excellent en la Langue Grecque, fut devenu un maître incomparable de l'éloquence Latine, & qu'il fut tout enſemble un des plus ſçavans Philoſophes de ſon temps. Comment ſe peut-il faire; mon Dieu, que nous aimions un homme lorſqu'il eſt fort éloigné de nous, parce qu'il eſt loué de ceux qui ſont avec nous? Eſt ce que cet amour paſſe de la bouche de celui qui le loue dans le cœur de celui qui l'entend louer? Nullement. Mais l'amour de l'un allume l'amour de l'autre: car ce qui nous porte à aimer un homme qu'on loue devant nous, eſt lorſque celui qui le loue nous paroît avoir autant d'eſtime & de révérence pour lui dans le fond du cœur, comme il en témoigne par ſes paroles; c'eſt-à-dire, lorſqu'il le loue, parce qu'il l'aime véritablement.

Voilà comment j'aimois alors les hommes, mon

Dieu, en me réglant sur le Jugement des hommes, au lieu de me régler sur le vôtre, qui est souverainement juste, & qui ne peut jamais nous tromper. Néanmoins je ne louois pas alors ceux que j'estimois, en la maniere qu'on loue un célebre cocher du Cirque, ou un chasseur renommé de l'amphithéatre : mais d'une maniere entiérement différente, & sans comparaison plus grave & plus sérieuse, comme j'aurois desiré moi-même d'être loué. Or, je n'eusse nullement voulu être loué ni être aimé comme le sont les Comédiens, & ceux qui servent au divertissement du peuple ; mais au contraire j'aurois beaucoup mieux aimé être inconnu que d'être célébre de la sorte, & être haï même que d'être aimé en cette maniere. Mais comment les mouvemens si dissemblables de ces différents amours peuvent-ils se trouver tout ensemble dans une même ame ? Comment puis-je aimer dans un autre ce que je hais véritablement dans moi-même, le fuyant avec un horreur & une aversion violente, quoique celui dans qui je l'aime soit homme aussi-bien que moi ? Car ce que l'ont peut dire à l'égard d'un bon cheval, que celui qui l'aime ne voudroit pas néanmoins être cheval, quand il seroit en son pouvoir de le devenir ne se peut pas dire en cette rencontre, puisqu'un Comédien étant homme aussi-bien que nous, nous pourrions passer dans sa condition & dans son état civil, sans rien perdre de notre état naturel. Comment donc est-il possible que j'aime dans un homme ce que je hais & ce que je fuirois d'être, moi qui suis homme aussi-bien que lui ? O mon Dieu! que l'homme est un abyme profond & impénétrable! qu'il y a dans lui de ressorts cachés! & néanmoins, mon Dieu, vous sçavez le compte de tous les cheveux de sa tête, selon la parole de votre Ecriture, sans qu'à votre égard il s'en puisse perdre un seul, quoiqu'il soit vrai qu'il est plus aisé de compter les cheveux, que cette innombrable variété d'affections & de mouvements qui se forment dans son cœur.

Mais pour ce qui est de cet Orateur, je le considérois d'une telle sorte dans l'affection que je lui portois, que j'eusse souhaité de pouvoir être ce qu'il étoit. Ainsi, je m'égarois dans les pensées vaines & présomptueuses de mon esprit : je me laissois emporter à tous les vents de mes passions : & néanmoins, mon Dieu, vous preniez toujours soin de moi au milieu de ces déréglements, par une conduite d'autant plus merveilleuse qu'elle étoit plus secrete & plus cachée. Mais comment sçai-je assurément, mon Dieu, ce que je vous ai dit un peu auparavant, que l'amour que je portois à cet homme, venoit plutôt de ce que ceux qui le louoient devant moi témoignoient l'aimer, que des choses-mêmes dont ils le louoient. Je le sçai ; parce que si ces mêmes personnes, au lieu de le louer, me l'eussent blâmé & m'eussent raporté ce qu'ils lui avoient oui dire en le rabaissant & le méprisant, je n'aurois senti aucun mouvement d'amour pour lui. Et néanmoins si la personne eut été la même, les choses eussent éte les mêmes, & il n'y eut eu que la disposition différente de ceux qui m'auroient parlé de lui, qui eut pu produire des impressions si différentes dans mon esprit. Voilà l'état déplorable où languit une ame foible qui n'est point encore appuyée sur le ferme soutien de la vérité : selon que soufflent les vents excités par l'esprit & par la langue de ceux qui lui parlent, elle se trouve agitée par des mouvements tout contraires, elle se trouve tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, & sa lumiere s'obscurcit d'une telle sorte, qu'elle ne peut discerner la vérité, quoiqu'elle nous soit toujours présente.

Je considérois comme un grand avantage pour moi, que mes études & ce discours que j'avois fait pussent venir à la connoissance de cet Orateur. Que s'il eut approuvés, j'aurois encore été plus brûlant pour mieux faire à l'avenir ; & s'il n'eut pas témoigné les approuver, j'en aurois été blessé dans le cœur, parce qu'il étoit plein de

vanité, & vuide de cette fermeté inébranlable qui ne se rencontre que dans vous. Cependant, mon Dieu, je prenois plaisir à faire diverses méditations dans mon esprit sur la bienséance & la beauté, qui étoient le sujet de ce Livre que je lui avois adressé, & je n'avois point besoin pour les admirer que personne les louât avec moi.

CHAPITRE XV.

Comme son esprit étant obscurci par les images des choses corporelles, ne pouvoit comprendre les spirituelles, & croyoit que l'ame étoit une partie de Dieu.

MAis, ô Seigneur Tout-puissant, qui êtes seul la cause adorable de toutes les merveilles que nous voyons, je ne pouvois comprendre alors dans votre sagesse, qui est l'art de tous les arts, le secret d'une visite si importante. Mon esprit ne s'attachant qu'aux formes sensibles & corporelles, distinguoit la beauté de la bienséance, en disant que ce qui est beau, est beau par soi-même ; & que ce qui est bienséant n'est beau que par un rapport & une proportion qu'il a avec un autre : ce que je faisois voir par des exemples tirés des corps. Je passai de là à vouloir connoître la nature de mon ame ; mais je ne m'en pouvois représenter qu'une fausse idée, étant préoccupé par cette fausse opinion que j'avois touchant les choses spirituelles. Et lorsque l'éclat-même de la vérité me frappoit les yeux, & me faisoit violence en quelque sorte, mon esprit s'éblouissoit de sa lumiere, & se détournoit aussi-tôt de la considération des choses incorporelles pour s'attacher aux couleurs, aux linéaments, & aux grandeurs palpables & sensibles qui se trouvent dans les corps. Et parce que je ne pouvois former dans mon esprit aucune image corporelle, par laquelle je me pusse figurer mon ame, je croyois qu'il m'étoit impossible de la concevoir.

Mais comme je trouvois dans la vertu une paix & une tranquillité qu'on doit aimer, & dans le vice une guerre & une discorde qu'on doit haïr, je remarquois qu'il y a une certaine unité dans la vertu, & une certaine division dans le vice. Et commme je ne suivois que le fantôme de mes imaginations vaines & égarées, je mettois dans cette unité l'ame raisonnable, & la nature de la vérité suprême & du souverain bien : & dans cette division je me figurois une certaine substance d'une vie irraisonnable, & la nature du souverain mal, qui non-seulement étoit une substance, mais qui étoit même une véritable vie, & qui néanmoins ne procédoit point de vous, mon Dieu, qui êtes la cause unique & souveraine de tous les êtres. Et comme j'étois possédé de ces rêveries, j'appellois cette premiere nature à laquelle je rapportois tout le bien, Unité, la considérant comme un esprit sans aucun sexe ; & cette seconde, à laquelle je rapportois tout le mal, Dualité, que je considérois comme la cause, tant de cette fureur qui pousse les hommes dans toutes les actions violentes & criminelles, que de ces mouvements impurs qui les portent dans les desordres honteux de leurs passions brutales.

Je ne sçavois pas, mon Dieu, & vous ne m'aviez pas encore appris, que nulle substance n'est un mal, & que notre ame n'est pas le bien souverain immuable. Car, comme on tombe dans les crimes d'injustice, lorsque cette partie de notre ame, qui est le siege de la colere, se révolte contre la raison, & s'emporte avec violence dans des mouvements tumultueux & déréglés, comme on tombe dans les crimes d'intempérance, lorsque cette partie de l'ame qui reçoit l'impression des plaisirs du corps, se déregle & s'emporte dans l'excès : ainsi, l'on tombe dans la fausseté & dans l'erreur, lorsque la partie supérieure de l'ame raisonnable se dérégle & se corrompt. Et c'est l'état où je languissois alors, ne sçachant pas que mon

ame devoit être éclairée d'une lumiere plus sublime pour être participante de la vérité suprême & éternelle, n'étant pas elle-même, comme je me l'imaginois faussement, la nature & l'essence de la vérité. Car c'est vous, mon Dieu, qui allumez ma lampe, selon la parole de votre Prophete : c'est vous qui éclairez mes ténebres ; & nous avons tout reçu de votre plénitude, parce que vous êtes la lumiere véritable qui éclaire tout homme venant dans le monde, qui n'est point sujette à la vicissitude des siecles, & qui est incapable d'être jamais obscurcie.

Je tâchois alors d'aller à vous ; mais vous me rejettiez loin de vous, me laissant dans mes erreurs funestes & mortelles, parce que vous résistez aux superbes. Et pouvois-je monter dans un plus haut point d'orgueil, que de m'imaginer, comme je faisois par une folie prodigieuse, que j'étois naturellement ce que vous êtes ? Car ne pouvant pas nier que je ne fusse sujet à changer, puisque je ne desirois d'acquérir l'intelligence & la sagesse que pour passer dans un état plus parfait, j'aimois mieux imaginer que vous étiez changeant aussi-bien que moi, que de croire que je ne fusse pas ce que vous êtes. C'est pourquoi vous me repoussiez loin de vous, & vous me résistiez avec très-grande raison dans l'extravagance de mes pensées. Mon imagination étoit toute remplie de ces images des corps. Ayant l'ame toute charnelle, j'accusois la chair avec les Manichéens, comme étant mauvaise par elle-même. J'étois, selon la parole de votre Ecriture, un esprit qui s'agitoit sans cesse, & ne retournoit jamais à vous. Et m'égarant de plus en plus, je me représentois au monde chimérique & imaginaire, des choses qui n'étoient ni dans vous, ni dans moi, ni dans les corps qui n'étoient point des ouvrages créés par votre vérité, mais des rêveries que mon imagination se formoit sur les fantômes qu'elle avoit reçus des corps. J'allois attaquer, insensé que j'é-

tois, les plus ſimples des enfants de votre Egliſe, qui ſont maintenant mes concitoyens & mes freres, & de la compagnie deſquels j'étois alors malheureuſement banni ſans le connoître; & je leur diſois avec autant de préſomption que d'impertinence: Comment l'ame que Dieu a créée eſt-elle dans l'aveuglement & dans l'erreur? Et je ne voulois point ſouffrir que l'on me répondit: Comment Dieu même eſt-il dans l'erreur, puiſque l'ame étant ſelon vous une partie de Dieu, c'eſt lui-même qui erre lorſqu'elle erre? Et j'aimois mieux ſoutenir, ſelon les principes des Manichéens, que votre nature immuable avoit été contrainte d'errer en mêlant notre ame, qui eſt une partie d'elle-même, avec la nature du mal, que de reconnoître que l'ame de l'homme qui eſt muable a péché par ſa propre volonté, & qu'enſuite de ce déréglement volontaire elle eſt tombée par une juſte punition dans l'aveuglement & dans l'erreur.

J'avois environ vingt-ſix ou vingt-ſept ans, lorſque j'écrivis ces Livres, & mon eſprit étoit tellement rempli de ces fantômes & de ces images corporelles, que parmi le tumulte & le grand bruit qu'elles excitoient dans mon ame, je ne pouvois entendre, ô douce & éternelle vérité, votre harmonie céleſte & divine qui ne s'entend que par l'oreille du cœur, quoique j'élevaſſe alors le mien pour vous écouter, méditant en moi-même ſur cette bienſéance & cette beauté, & deſirant de me tenir devant vous, de vous écouter & de recevoir cette joie dont l'ame eſt ravie lorſquelle entend la voix de l'époux. Mais quoique je fiſſe, l'erreur dont j'étois prévenu m'emportoit auſſi-tôt hors de moi, dans la conſidération des corps, & le poids de ma préſomption & de mon orgueil me précipitoit toujours en bas. Car vous ne répandiez pas encore dans moi cette joie ſecrete que vous donnez à l'ame qui vous écoute, & mes os ne pouvoient recevoir ce treſſaillement divin dont parle votre Prophete, n'étant pas encore briſé & humilié.

CHAPITRE XVI.

Qu'il avoit entendu de lui-même les Catégories d'Ariſtote, & tous les Livres des Arts libéraux.

QUe me ſerviroit-il, mon Dieu, dans l'état funeſte où j'étois alors, de ce qu'environ à l'âge de vingt ans, m'étant tombé entre les mains un traité d'Ariſtote, que l'on nomme les dix Catégories, dont j'avois entendu parler à Carthage avec tant d'oſtentation & de pompe à mon Maître en Rhétorique, & à d'autres qui paſſoient pour fort habiles, & que pour cette raiſon je ſouhaitois ardemment de lire, dans la croyance que j'avois que c'étoit quelque choſe tout extraordinaire & tout divin : ce traité, dis-je, m'étant tombé entre les mains, je le lus ſeul & l'entendis : de ſorte qu'en ayant conféré depuis avec ceux qui diſoient l'avoir appris d'excellents Maîtres qui le leur avoient expliqué, non-ſeulement de vive voix, mais auſſi par des figures qu'ils en avoient tracées ſur le ſable, ils ne m'en purent dirent davantage que ce que j'en avois compris de moi-même, en le liſant en particulier.

Il me ſembloit que ce Livre parloit aſſez clairement des ſubſtances comme eſt l'homme; & de ce qui eſt en elles, comme eſt la figure de l'homme : quel il eſt, de quelle taille, & combien il a de pieds de hauteur : de ſa parenté, comme de qui il eſt frere : en quel lieu il eſt : en quel temps il eſt né : s'il eſt debout ou aſſis : s'il eſt habillé ou armé : s'il agit ou s'il ſouffre quelque choſe : & généralement de tout ce qui eſt compris ſous ces neuf derniers genres, dont j'ai rapporté ici quelques exemples, ou dans le genre de la ſubſtance : ce qui s'étend preſqu'à l'infini.

Quel bien m'apportoit cette connoiſſance ? ou plutôt quel mal ne me cauſoit-elle pas ? puiſque m'imaginant que tout ce qui eſt, eſt abſolument

compris ſous ces dix Catégories, j'étois contraint de vous concevoir, mon Dieu, qui êtes parfaitement ſimple & immuable, comme ſi votre grandeur & votre beauté euſſent été en vous, ainſi que des accidents ſont dans leur ſujet, qui eſt la maniere en laquelle ces qualités ſe rencontrent dans les corps : au lieu que vous êtes vous-même votre grandeur & votre bonté, & que le corps n'eſt ni grand ni beau, en tant ſeulement qu'il eſt corps, puiſque quand il ſeroit moins grand ou moins beau, il ne laiſſeroit pas d'être corps. Ainſi ce que je penſois de vous n'étoit qu'une ombre & un fantôme, & non pas la vérité de votre nature. Ce n'étoit que des ſonges & des rêveries que je me formois dans ma miſere, & non pas ces perfections ſuprêmes & immuables dont vous jouiſſez dans votre éternelle félicité. Car je portois alors ſur moi-même l'effet de cette juſte peine, à laquelle vous avez condamné tous les hommes, mon eſprit étant une terre maudite qui ne me produiſoit que des chardons & des épines, & ayant beſoin d'un grand travail pour acquérir le vrai pain de l'ame.

Que me ſerviroit-il encore, mon Dieu, d'avoir lu alors & d'avoir entendu ſeul, ſans l'aide d'aucun homme, tous les Livres des Arts libéraux qui ont pu tomber entre mes mains ; puiſque toutes ces belles lettres, dont le nom-même montre qu'elles ſont deſtinées pour des perſonnes libres & honnêtes, n'empêchoient pas que je ne fuſſe un eſclave malheureux de mes paſſions déréglées ? Je me portois dans ces connoiſſances avec grand plaiſir, & je ne conſidérois pas que c'eſt vous, mon Dieu, qui êtes le principe & la ſource de tout ce qu'il y a en elles de certain & de véritable. Je tournois le dos à votre clarté, & le viſage vers vos créatures dans leſquelles elle reluit. Et ainſi mes yeux qui voyoient les choſes que vous éclairez, n'étoient point éclairées eux-mêmes. J'ai compris ſans beaucoup de peine & ſans être aidé

d'aucun homme, tout ce que j'ai pû lire touchant l'art de l'éloquence, la Dialectique, la Géométrie, la Musique & l'Arithmétique. Vous sçavez, mon Dieu, que ce que je dis est véritable : car la promptitude d'esprit pour bien comprendre, & la netteté pour le bien exprimer, sont un don & une faveur que vous dispensez à qui il vous plaît. Mais hélas ! j'ai été bien éloigné de vous l'offrir comme je devois, & de vous en faire un sacrifice. Je ne me suis servi que pour me perdre de ces qualités qui me pouvoient être si avantageuses, & à l'exemple du plus jeune de vos deux enfants, j'ai voulu être le maître de cette part de mon bien, & au lieu de remettre entre vos mains, mes richesses que j'avois reçues de votre bonté, je m'en suis allé dans une Terre extrêmement éloignée pour les dissiper malheureusement en me prostituant à l'amour des créatures. Et que me servoit cette bonté d'esprit que j'avois reçue de vous, puisque je n'en usois pas bien ? Car il est vrai que dans la facilité avec laquelle j'avois appris tous ces Arts & ces Sciences, je ne m'appercevois de la peine que les personnes-mêmes intelligentes & laborieuses ont à les comprendre, que lorsque je m'efforçois de les leur rendre claires & faciles ; n'y ayant que les plus spirituels qui entendissent aisément ce que je disois.

Mais, mon Seigneur & mon Dieu, qui êtes la vérité suprême, de quoi me servoient tous ces avantages, puisque je vous considérois comme un corps resplendissant, & d'une grandeur immense dont j'étois une petite partie ? Y a-t-il rien de plus détestable que cette opinion folle & extravagante ? C'est néanmoins ce que je croyois alors de vous. Et je ne rougis point, mon Dieu, de reconnoître votre miséricorde en le confessant, & d'implorer sur moi le secours de votre grace ; puisque je n'ai point rougi de publier mes blasphêmes, & d'aboyer contre vous devant tous les hommes. Que me servoit donc alors cette promptitude & cette vivacité d'esprit avec laquelle j'avois

pénétré toutes ces ſciences, & j'avois éclairci moi ſeul ſans le ſecours d'aucun homme tant de livres ſi obſcurs & ſi difficiles, puiſque j'étois tombé dans des excès ſi horribles, en ce qui regarde le ſalut & la doctrine de la piété, & par une ignorance honteuſe & ſacrilege ? Ou que nuiſoit aux plus ſimples & aux plus petits de vos enfants d'avoir un eſprit beaucoup plus lent, puiſqu'ils ne s'égaroient point comme moi, mais que ſe tenant toujours près de vous, ils demeuroient à couvert, ainſi que de petits oiſeaux du Ciel, dans votre Egliſe comme dans leur nid, pour y prendre leurs plumes peu à peu, & pour faire croître de plus en plus les deux ailes de leur double charité, en ſe fortifiant par la nourriture d'une foi ſaine & d'une doctrine véritable ?

O mon Seigneur & mon Dieu ! faites-nous la grace de mettre toute notre eſpérance en vous ſeul, & de nous tenir cachés ſous vos ailes ; protégez-nous contre tous nos ennemis, & portez-nous dans notre langueur. Vous nous porterez étant tous petits, & vous nous porterez juſqu'à l'extrême vieilleſſe, parce que nous n'avons de force qu'autant que nous nous appuyons ſur vous, & que toute notre force n'eſt que foibleſſe, lorſque nous nous appuyons ſur nous-mêmes : mais notre foibleſſe ſe change en force, lorſqu'elle eſt ſoutenue par votre force. Notre bien ne périt jamais, puiſqu'il eſt tout en vous qui ne mourez point : & nous ne tombons dans le mal & dans le déréglement, que parce que nous nous éloignons de vous. Retournons donc, mon Seigneur, retournons à vous, afin que nous ne périſſions pas. Car ſi nous avons été ſi malheureux que de nous perdre, notre bien néanmoins ne s'eſt pas perdu avec nous, puiſque c'eſt vous-même qui êtes toujours vivant : & quand nous retournerons dans notre demeure véritable après une ſi longue abſence, nous ne craindrons pas de la trouver abattue, puiſque nous n'avons point d'autre demeure que votre éternité qui eſt immuable.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Il excite son ame à louer Dieu.

RECEVEZ, mon Dieu, ces Confessions comme un sacrifice que vous présente ma langue, cette langue que vous avez formée, & que vous faites mouvoir, afin qu'elle publie vos louanges. Guérissez toutes les puissances de mon ame, & qu'elles disent ensuite : Seigneur, qui est semblable à vous ? Puisque celui qui se confesse à votre divine majesté ne vous apprend rien de ce qui se passe dans lui-même, non plus qu'un cœur qui se ferme ne se cache à vos yeux, & n'est pas assez fort pour résister par son endurcissement à la puissance de votre main : vous domptez sa dureté quand il vous plaît, ou par votre miséricorde, ou par votre justice ; & il ne se peut défendre de votre chaleur, selon le langage du Prophete.

Que mon ame vous loue donc, afin qu'elle vous aime davantage, & qu'elle publie les graces que vous lui avez faites, afin qu'elle vous en loue. Toutes vos créatures, Seigneur, ne cessent jamais de célébrer vos louanges. Celles qui sont pourvues d'esprit & d'intelligence vous louent par leur propre bouche ; & les animaux & les choses corporelles & insensibles vous louent par la bouche de ceux qui vous considerent, afin que notre ame, sortant par votre assistance des langueurs & des lassitudes où elle étoit tombée, se serve des ouvrages que vous avez faits comme de degrés pour passer à vous, & pour s'élever vers vous qui en êtes le merveilleux ouvrier, & qu'elle trouve sa nourriture & sa véritable force dans cette sublime élévation.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

Que les méchants ne sçauroient fuir la présence de Dieu, & qu'ils doivent plutôt retourner à lui.

QUe les méchants étant troublés & inquiétés s'en aillent & s'enfuient où ils voudront pour tâcher d'éviter votre présence ; vous les voyez par-tout où ils vont ; vous percez les ombres dont ils se couvrent, & découvrez leur difformité & leur laideur parmi les beautés de toutes les parties de la nature qui les environnent. Quel mal vous ont-ils pu faire ? Ou en quoi ont-ils pu deshonorer la majesté de votre empire, qui subsiste dans sa justice & dans sa fermeté inébranlable depuis le haut des Cieux jusqu'au fond des abymes ? Car où ont-ils fuit lorsqu'ils ont fuit devant vous ? & en quel lieu ne les avez-vous point trouvés ? Mais ils ont fuit afin de ne pas voir celui qui les voit ; & ils sont tombés entre vos mains au lieu de leur aveuglement, parce que vous n'abandonnez aucune des choses que vous avez faites. Ils ont fuit, & tout ce qu'ils ont fait par cette fuite, c'est qu'étant injustes, ils vous ont rencontré armé de vengeance & de peines pour les châtier justement ; & que se tirant des mains de votre bonté, ils sont tombés en celles de votre justice, & se sont venus briser contre la sévérité de vos loix & la rigueur de votre colere. Ils sont si aveugles, qu'ils ne voient pas que vous êtes par tout ; que nul lieu ne vous peut comprendre, & que vous seul êtes présent à ceux-mêmes qui s'éloignent de votre présence.

Qu'ils se convertissent donc, & qu'ils vous cherchent, puisque vous n'abandonnez pas vos créatures comme elles abandonnent leur Créateur. Qu'ils se convertissent & qu'ils vous cherchent, puisque vous êtes dans leurs cœurs, dans les cœurs de ceux qui vous confessent leurs crimes, qui se

jettent entre vos bras, & qui pleurent dans votre ſein après un long & pénible égarement. Votre bonté eſt même ſi grande, que vous eſſuyez leurs larmes ; mais ils pleurent encore davantage, & trouvent leur joie & leur conſolation dans leurs pleurs ; parce que ce n'eſt pas un homme de chair & de ſang ; mais c'eſt vous-même leur Créateur, qui les ſoutenez dans leurs foibleſſes, & les conſolez dans leurs miſeres. Où étois-je donc quand je vous cherchois ? Vous étiez préſent devant moi, & j'étois éloigné & comme abſent de moi-même ; & n'avois garde ainſi de vous trouver, puiſque je ne pouvois pas me trouver moi-même.

CHAPITRE III.

De Fauſte, Evêque Manichéen : & de l'aveuglement des Philoſophes à qui la connoiſſance de la nature n'a point ſervi pour adorer Dieu.

JE parlerai maintenant en la préſence de mon Dieu de l'état où j'étois en la vingt-neuvieme année de mon âge. Un Evêque des Manichéens, nommé Fauſte, étoit alors venu à Carthage. On peut dire de lui que c'étoit un grand piege du démon, & où pluſieurs perſonnes ſe prenoient étant attirées & charmées par l'élégance de ſes diſcours. Mais quant à moi, encore que je louaſſe ſon éloquence, je ſçavois néanmoins la diſcerner de la vérité des choſes que je déſirois d'apprendre ; & je conſidérois plutôt quelle étoit la doctrine que cet homme ſi eſtimé parmi eux me propoſoit comme une viande pour raſſaſier mon eſprit, que non pas ſes belles paroles qui étoient comme les vaſes & les plats dans leſquels il me la préſentoit : car ſa réputation me l'avoit fait paſſer pour très-ſçavant dans toutes les belles-lettres, & très-inſtruit dans tous les arts libéraux.

Or, d'autant que j'avois lu pluſieurs livres des Philoſophes, & avois fort bien retenu leurs ſenti-

ments & leurs maximes, j'en conférois quelques uns avec ces longues fables des Manichéens ; & je trouvois beaucoup moins de vraiſemblance en ces fables , & plus de probabilité dans ces opinions des Philoſophes , dont l'eſprit a bien pu connoître les ſecrets de la nature & les merveilles du monde , mais non en trouver le Seigneur & le Créateur, parce que votre grandeur eſt incompréhenſible en elle-même ; & que regardant de près & d'un œil favorable les modeſtes & les humbles, vous ne regardez que de loin & avec averſion ceux qui s'élevent dans leur orgueil ; vous ne vous approchez que de ceux qui ont le cœur contrit & humilié , & ne vous laiſſez point trouver par les ſuperbes , quoïque leur curieuſe & vaine ſcience les rendent capables de compter les étoiles & les grains de ſable , de meſurer les vaſtes régions du Ciel , & de découvrir les routes des planettes & des aſtres : car ils cherchent ces choſes par la lumiere naturelle de l'eſprit que vous leur avez donné , & trouvent beaucoup de ſecrets. Ils prédiſent pluſieurs années auparavant les éclipſes du Soleil & de la Lune : ils en marquent le jour , l'heure & la grandeur ; & les effets ſuivent leurs prédictions : ils en ont même écrit des regles qui ſe liſent encore aujourd'hui, par leſquelles on prévoit en quelle année , en quel mois de l'année , en quel jour du mois , à quelle heure du jour , & en quelle partie de leur globe le Soleil & la Lune doivent s'éclipſer ; & ce qu'on a prévu arrive toujours.

Ceux qui ignorent ces choſes s'en étonnent & les admirent : ceux qui les ſçavent s'en glorifient & s'en élevent ; & par un orgueil impie, en s'éloignant de votre lumiere , & s'éclipſant dans leurs ames par les ténebres que leur cauſe cet éloignement, ils prévoient la défaillance du Soleil , lorſqu'elle eſt encore ſi éloignée , & ne voient pas la leur propre , lorſqu'elle eſt préſente. Car ils ne cherchent pas avec une piété religieuſe qui eſt l'auteur de cet eſprit avec lequel ils cherchent ces

choſes. Et lorſqu'ils trouvent que c'eſt vous qui les avez créées, ils ne ſe donnent pas à vous, afin que vous conſerviez ce que vous aviez fait en eux, & qu'ils faſſent mourir ce qu'eux ſeuls ont fait en eux-mêmes : ils ne vous offrent pas en ſacrifice leurs penſées vaines & ſuperbes, comme des oiſeaux qui volent dans l'air ; leurs ſpéculations curieuſes, comme des poiſſons qui ſe promenent par les ſentiers ſecrets des abymes d'eaux, & leurs ſales impudicités comme les bêtes des champs qui ſe plongent dans la boue ; afin que vous, mon Dieu, qui êtes un feu dévorant, conſumiez en eux ces malheureuſes paſſions qui les conduiſent à la mort, & leur donniez un nouvel être & une vie immortelle.

Mais ils ignorent le chemin qui les peut conduire à vous ; & ce chemin n'eſt autre que votre Verbe ; par lequel vous avez créé toutes les choſes dont ils trouvent la meſure & font le dénombrement ; par lequel vous les avez créés eux-mêmes qui les nombrent & les meſurent ; par lequel vous avez créé les ſens qui leur font appercevoir ces objets qu'ils meſurent & qu'ils nombrent, & par lequel vous avez créé l'eſprit qui les rend capables de les meſurer & de les nombrer. C'eſt votre ſageſſe qui eſt ſans bornes & ſans meſures : & c'eſt votre Fils unique qui en s'incarnant a été fait notre ſageſſe, notre juſtice & notre ſanctification, qui a été pris pour un d'entre nous, & qui en cette qualité a payé le tribut à Céſar. Ils ignorent ce chemin par lequel en deſcendant de leur vanité comme d'eux-mêmes, pour aller à lui, ils pourroient enſuite monter vers lui. Ils ignorent entiérement ce chemin : & ſe croyant auſſi élevés & auſſi reſplendiſſant que les aſtres, ils tombent en terre, & leur cœur enflé de folie ſe remplit de ténebres & d'aveuglement. Ils diſent pluſieurs choſes véritables en parlant des créatures ; mais ils ne cherchent pas avec piété la vérité même qui eſt l'ouvrier qui les a formées : & c'eſt pourquoi ils

n'ont garde de le trouver ; ou s'ils le trouvent en connoissant qu'il est Dieu, ils ne l'honorent pas comme un Dieu, & ne lui rendent pas les actions de graces qui lui sont dues ; mais ils s'égarent & se perdent dans la vanité de leurs pensées ; & comme ils se vantent d'être sages en s'attribuant ce qui vient de vous, ils vous attribuent au contraire par un aveuglement détestable ce qui vient d'eux. Ils veulent faire trouver le mensonge en vous qui êtes la vérité même, ils changent la gloire de Dieu incorruptible en la ressemblance & en l'image de l'homme qui est corruptible, & en celle des oiseaux, des bêtes & des serpents. Ils convertissent ainsi votre vérité en mensonge, & rendent à la créature les honneurs & les adorations qui ne sont dues qu'au seul Créateur.

J'avois néanmoins retenu beaucoup de choses véritables que ces Philosophes ont dites des créatures : & comme j'en comprenois les raisons par la supputation & l'ordre des temps, & par les visibles révolutions des astres, je les conférois avec les discours de Manichée, qui ayant beaucoup écrit sur ce sujet, s'est montré fort fécond en rêveries ; & je ne trouvois point dans ces fables les raisons des solstices, des équinoxes & des éclipses, ni de tout le reste de ce que j'avois appris de la nature & du cours des astres dans les livres de ces Philosophes Païens. On me vouloit néanmoins obliger d'y ajouter foi, bien qu'il n'y eut aucun rapport avec cette connoissance que j'en avois acquise, tant par les regles de Mathématique, que par mes yeux propres, mais qu'au contraire il y eut une différence merveilleuse.

CHAPITRE IV.

La seule connoissance de Dieu nous rend heureux.

SEigneur, qui êtes le Dieu de vérité, suffit-il pour vous être agréable d'être instruit dans ces connoissances ? Malheureux est celui qui con-

noît toutes ces choses, & qui ne vous connoît pas. Bienheureux est celui qui vous connoît, quoiqu'il les ignore. Et quant à celui qui vous connoît & connoît aussi ces choses, il n'en est pas plus heureux pour les connoître ; mais c'est la seule connoissance qu'il a de vous qui le rend heureux, pourvu qu'en vous connoissant comme Dieu, il vous glorifie aussi comme Dieu, qu'il vous rende graces de vos dons, & qu'il ne se perde pas dans la vanité de ses pensées.

Car comme celui qui possede un arbre, & vous rend graces des fruits qu'il rapporte, sans sçavoir combien il a de hauteur, ni combien il a de tour, est plus heureux que celui qui sans le posséder, & sans connoître ni aimer l'Esprit Tout-puissant qui l'a formé, sçait toutes les mesures & tout le nombre de ses branches : de même ce seroit une folie de douter qu'un fidele Chrétien, à qui toutes les richesses du monde appartiennent de droit, & qui, n'ayant presque rien, posséde toutes choses en s'attachant à vous, mon Dieu, à qui elles sont toutes assujetties, ne soit beaucoup plus heureux, encore qu'il ne connoisse pas seulement le cours des étoiles qui sont à l'entour du pôle, que celui qui sçachant mesurer le Ciel, nombrer les étoiles, & peser les éléments, néglige de vous connoître, vous qui avez disposé & arrangé toutes les parties de l'Univers avec poids, nombre & mesure.

CHAPITRE V.

Que les faussetés de Manichée touchant les astres le rendoient indigne de toute croyance dans les autres points de sa doctrine.

MAis qui obligeoit Manichée de nous faire dans ses livres de si longs discours des astres, dont la connoissance n'est point nécessaire pour être instruit dans la piété ? Car, puisque vous

avez daigné apprendre aux hommes dans vos Ecritures que la piété eſt la vraie ſageſſe, quand il auroit eu une connoiſſance parfaite des aſtres, ce n'auroit pas été une preuve qu'il poſſédât cette vraie ſageſſe : mais c'eſt une preuve indubitable qu'il ne la poſſédoit pas, de ce que ne connoiſſant rien dans cette ſcience de la nature, il a eu la hardieſſe & la préſomption d'enſeigner ce qu'il ignoroit. C'eſt même l'effet ordinaire de la vanité de ſe vouloir ſignaler par cette connoiſſance des choſes naturelles lorſqu'on la poſſéde : au lieu que c'eſt le devoir de la piété de vous rendre graces & de confeſſer votre nom. Mais vous avez permis que cet homme, qui n'avoit aucun ſoin de vous louer, ait beaucoup parlé des choſes de la nature, afin qu'étant convaincu de fauſſeté par ceux qui en ont une véritable connoiſſance, on put voir clairement quel étoit ſon eſprit & ſon jugement dans les autres qui ſont plus cachées. Car il n'avoit pas une médiocre eſtime de lui-même; mais il s'efforçoit de perſuader que le Saint-Eſprit, qui remplit de divines conſolations, & qui enrichit des dons céleſtes les ames qui vous ſont fideles, réſidoit perſonnellement en lui avec une pleine & une abſolue puiſſance. Ainſi lorſque l'on découvre ſes fauſſetés en ce qu'il dit du Ciel, des étoiles & du mouvement du ſoleil & de la lune, quoique cela ne regarde point la doctrine de la Religion, on ne laiſſe pas néanmoins de connoître manifeſtement que la hardieſſe avec laquelle il en a écrit étoit impie & ſacrilege, puiſqu'outre qu'il ignore ce dont il parle, & tombe dans des erreurs & des fauſſetés groſſieres, il en parle avec une ſi haute préſomption & un orgueil ſi inſupportable, qu'il veut qu'on ajoute croyance à tout ce qu'il en dit comme à des diſcours qui procedent d'une perſonne divine.

Quand je vois quelqu'un de mes freres en Jeſus-Chriſt qui n'eſt pas inſtruit en ces connoiſſan-

ces, ou qui s'y trompe, je le souffre sans aucune peine, sçachant qu'il ne lui importe nullement de sçavoir la situation & l'état d'une créature corporelle, pourvu qu'il ne croie rien d'indigne de votre majesté infinie, ô mon Dieu, Créateur de toutes choses. Mais ce défaut de connoissance lui est dommageable, s'il estime qu'elle fait partie de la doctrine essentielle de la piété, & s'il ose soutenir avec obstination ce qu'il ne sçait pas. La charité, ainsi qu'une bonne mere, supporte cette foiblesse en celui qui n'est encore que dans l'enfance de la foi, jusqu'à ce que devenant un nouvel homme & un homme parfait, il ne soit plus sujet à être agité par les vents des différentes doctrines. Mais qui n'auroit en horreur & ne rejetteroit comme détestable la folie de celui qui seroit convaincu d'avoir enseigné des choses fausses après avoir voulu passer pour docteur, pour chef & pour maître de ceux à qui il auroit osé entreprendre de persuader que ces choses étoient telles qu'il les désiroit, & de le faire avec tant d'audace, que de prétendre qu'en le suivant on ne suivroit pas un homme, mais votre Esprit saint ?

Néanmoins je ne sçavois pas encore bien assurément si on pouvoit expliquer, selon la doctrine de Manichée, ces changements qui augmentent ou qui diminuent la longueur des jours & des nuits, & les vicissitudes mêmes du jour & de la nuit, ces éclipses du soleil & de la lune, & ce que j'avois remarqué de semblable dans les autres Livres que j'avois lus. Que si cela se pouvoit, & qu'il n'y eut point de répugnance visible entre ce qu'il a écrit & ce qui se passe dans la nature, je n'étois pas toutefois assuré que ce qu'il en dit fut véritable ; mais j'étois disposé à me rendre à son autorité à cause que je le tenois pour un Saint & pour un homme de Dieu.



CHAPITRE VI.

De l'eloquence de Fauste, & de son ignorance dans les Sciences.

DUrant ces mêmes années qu'avec un esprit errant & volage j'écoutois ces Manichéens, je brûlois d'impatience de voir Fauste, d'autant que ceux que j'avois rencontrés jusqu'alors ne pouvant répondre à mes questions, me promettoient toujours qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé, & que je serois entré en conférence avec lui, il me donneroit sans peine un éclaircissement & une satisfaction toute entiere, non-seulement sur ces difficultés, mais aussi sur toutes celles qui me pourroient venir en l'esprit, bien qu'elles fussent beaucoup plus grandes.

Lorsqu'il fut venu, je trouvai qu'il étoit de fort douce humeur & de fort bonne compagnie, & que dans sa facilité de parler il contoit beaucoup plus agréablement que nul des autres, les fables qu'ils avoient accoutumé de me dire. Mais toutes ses paroles, qui étoient comme des vases précieux qu'il me présentoit de fort bonne grace, n'étoient pas capables d'éteindre ma soif. J'étois déja las & rebuté de pareilles choses. Je ne les trouvois pas meilleures pour être mieux dites, ni plus vraies pour être plus éloquentes: & l'esprit de cet homme ne me paroissoit pas plus sage pour voir son visage bien composé, & ses discours bien étudiés. Je connus alors que ceux qui me l'avoient tant vanté, étoient de mauvais juges du mérite & de la suffisance des personnes, & qu'ils ne l'estimoient docte & prudent qu'à cause qu'ils le trouvoient disert & agréable dans ses discours.

J'ai connu aussi une autre sorte de gens à qui la vérité est suspecte, & qui refusent de la recevoir lorsqu'elle leur est proposée en de beaux termes. Mais vous m'avez dès-lors enseigné, mon

Dieu, par des voies secretes & admirables, qu'il y a de l'erreur dans l'opinion des uns & des autres. Et ce qui me porte à croire que c'est vous qui me l'aviez enseigné, est que cela est véritable, & que nul autre que vous ne peut enseigner la vérité, de quelque part & de quelque lieu qu'elle nous vienne. J'avois donc déja appris de vous que l'on ne doit pas estimer qu'une chose est véritable, parce qu'elle est dite avec éloquence; ni qu'elle est fausse, parce qu'elle est exprimée avec des termes rudes & barbares: comme aussi au contraire, qu'une chose ne doit pas être retenue pour véritable, parce qu'elle est énoncée sans aucune politesse; ni pour fausse, parce qu'elle est expliquée avec un style élegant & magnifique: mais que la vérité & le mensonge, la sagesse & la folie sont comme de bonnes ou de mauvaises viandes, qui nous peuvent être présentées dans des paroles nobles ou basses, comme dans des plats d'argent ou de terre.

Cet extrême desir que j'avois depuis si longtemps de connoître Fauste, fut donc satisfait en quelque maniere par la chaleur & la vivacité qu'il faisoit paroître dans ses discours, & par la grande facilité qu'il avoit à se servir des termes fort propres pour expliquer ses pensées. En quoi je le louois & l'estimois autant que faisoient les autres, même plus qu'eux. Mais je souffrois avec peine de ce qu'étant au milieu d'une grande troupe d'auditeurs, je n'avois pas la liberté de lui représenter mes doutes, & de lui faire des questions dans une douce & paisible conférence pour m'en éclaircir avec lui en lui proposant mes raisons & en écoutant les siennes. C'est pourquoi ayant enfin trouvé une occasion assez favorable étant accompagné de mes plus intimes amis, je lui demandai audience en un temps & en un lieu, où sans blesser la bienséance, nous pouvions conférer ensemble dans une liberté toute entiere.

Lui ayant proposé quelques questions qui me

ſembloient conſidérables, je reconnus d'abord que de toutes les ſciences, il ne ſçavoit que la Grammaire, & encore aſſez communément. Et parce qu'il avoit lu quelques oraiſons de Cicéron, quelques traits de Sénéque, mais fort peu, quelques vers des Poëtes, & les Livres de ceux de ſa ſecte qu'il avoit trouvé le plus élégamment écrits en Latin, & que d'ailleurs il s'exerçoit ſans ceſſe à parler, il avoit acquis cette facilité de langage, qui étoit d'autant plus agréable & plus propre pour ſéduire & pour inſpirer l'erreur, qu'elle étoit accompagnée d'adreſſe d'eſprit, & d'une certaine grace naturelle. Seigneur mon Dieu, qui êtes le Juge de ma conſcience, & dont l'œil diſcerne parfaitement tout ce que j'ai dans le cœur & dans la mémoire, ce rapport que je fais n'eſt-il pas conforme à la vérité? Cependant, vous me conduiſiez dès-lors par les voies ſecretes & ineffables de votre Providence, & vous commenciez à mettre devant mes yeux la difformité de mes erreurs & de mes égaremens, afin que je les viſſe & que je les euſſe en horreur.

CHAPITRE VII.

Il ſe dégoûte de la ſecte des Manichéens, après avoir reconnu l'ignorance de Fauſte.

LOrſque j'eus reconnu que Fauſte étoit ignorant dans les ſciences où j'avois cru qu'il excelloit, je commençai à déſeſpérer de pouvoir par ſon moyen être éclairci de mes doutes, dans leſquels néanmoins il auroit pû n'être pas inſtruit ſans laiſſer d'être intelligent en la doctrine de la véritable piété, pourvu qu'il n'eut pas été Manichéen. Mais les Livres de ceux de cette ſecte ſont remplis d'un nombre infini de fables touchant le Ciel, les Etoiles, le Soleil & la Lune ce qui faiſoit qu'en conférant les ſupputations Mathématiques que j'avois lues dans d'autres Livres avec

ce qui étoit écrit dans les leurs, pour juger si leurs raisons étoient meilleures, ou du moins aussi bonnes que celles des autres Auteurs, je n'espérois plus que Fauste me les put expliquer aussi nettement que je l'aurois souhaité.

Et en effet, aussi-tôt que je lui eus proposé mes difficultés pour les examiner, il refusa modestement d'y répondre, & ne se voulut point charger d'un fardeau trop pesant pour lui : car il sçavoit bien qu'il ignoroit cette science, & il ne rougit point de me l'avouer. Il étoit du nombre de ces grands parleurs, dont j'ai souffert plusieurs avec grande peine, qui en s'efforçant de m'éclaircir sur ces points, ne me disoient rien de solide ni de raisonnable : mais il étoit retenu & judicieux comme l'est un homme d'honneur : & quoiqu'il fut dans l'aveuglement au regard de vous, il n'y étoit pas d'une telle sorte à l'égard de lui, qu'il ne connut bien son ignorance ; & il ne voulut point s'engager mal-à-propos dans une dispute & dans des difficultés d'où il voyoit qu'il lui seroit impossible de sortir. Cette conduite me le fit estimer encore davantage, parce que cette modération d'esprit avec laquelle il reconnoissoit ses défauts, étoit plus belle & plus estimable que les choses-mêmes dont je desirois d'acquérir la connoissance. Et je le vis toujours procéder de cette sorte dans toutes les questions subtiles ou difficiles que je proposois.

Ayant rallenti par ce moyen cette grande affection que j'avois pour la doctrine des Manichéens, & perdant de plus en plus l'espérance de pouvoir trouver de la satisfaction en conférant avec leurs autres Docteurs, puisque celui-ci qui étoit si célebre parmi eux m'avoit paru tel que j'ai dit en plusieurs choses que je desirois de sçavoir, je commençai à traiter avec lui de la science qu'il aimoit, en lui parlant de la Rhétorique dont j'étois alors Professeur à Carthage, & que j'enseignois à de jeunes gens, & je lisois avec lui ou ce qu'il desiroit le plus d'entendre, ou ce que j'esti-

mois avoir le plus de rapport à son esprit. Ainsi, tous les efforts que j'avois résolu de faire pour me rendre sçavant en cette secte, cesserent entiérement après que j'eus connu Fauste; non pas néanmoins de telle sorte que je la quittasse absolument, mais parce que je ne voyois encore rien de meilleur que ce que j'avois embrassé, je résolus de m'en contenter, si je n'en rencontrois quelqu'autre meilleure & plus digne d'être suivie.

Tellement que ce Fauste qui avoit été pour tant d'autres un piége mortel, avoit déja, sans le sçavoir & sans le vouloir, commencé à me tirer de celui où j'étois tombé. Car dans le secret de votre Providence, mon Dieu, vous n'abandonniez point mon ame, & votre main me conduisoit par des voies cachées & admirables pendant que ma mere vous offroit continuellement pour moi en sacrifice le sang de son cœur, qui jour & nuit couloit par ses larmes. C'est ainsi que vous m'avez traité, mon Dieu, puisque c'est vous qui conduisez les pas de l'homme, & faites qu'il desire d'entrer dans vos voies. Car qui peut procurer notre salut si non votre main, Seigneur, qui réforme & qui répare ce qu'elle-même à formé?

CHAPITRE VIII.

Il va à Rome contre la volonté de sa mere.

AInsi, ce fut par ordre de votre Providence que je me laissai persuader d'aller à Rome pour y enseigner la Rhétorique plutôt qu'à Carthage. Et il faut que je raconte ici le sujet qui me porte à ce voyage, afin de vous en rendre graces & publier vos louanges devant tout le monde, parce qu'on y voit reluire d'une maniere admirable votre sagesse toute Divine dans ces détours si secrets & si imperceptibles par lesquels vous m'avez conduit, & votre ineffable miséricorde toujours présente pour me secourir, lors-même que

j'étois si loin de vous. Car j'entrepris ce voyage; non dans le dessein d'acquérir plus de bien & plus d'honneur, ainsi que mes amis me le faisoient espérer, quoiqu'alors la considération de ces avantages put avoir quelque force sur mon esprit: mais la principale raison, & presque la seule qui m'y porta, fut que j'avois oui dire que la Jeunesse y étoit beaucoup plus docile & mieux réglée, & que ceux qui étudient, non-seulement ne se jettent jamais en foule & avec insolence dans la classe d'un autre Maître que le leur, mais qu'ils n'y entrent même que lorsqu'il le leur permet.

Au contraire, à Carthage c'est une chose honteuse que de voir jusqu'à quel point la licence regne parmi les écoliers. Ils entrent dans les classes avec une impudence extrême qui tient quelque chose de la fureur: & après y être entrés ils troublent l'ordre que les Maîtres y ont établi pour l'avancement de leurs disciples, & avec une brutalité nompareille ils commettent mille insolences qui devroient être punies par les Loix, si elles n'étoient autorisées par la coutume. En quoi ils sont d'autant plus malheureux qu'ils estiment comme permis ce qui sera toujours défendu par votre loi éternelle & inviolable. Et après cela ils s'imaginent qu'ils commettent ces excès impunément, ne considérant pas qu'ils sont punis par cet aveuglement-même dans lequel ils les commettent, & que les maux que leur péché cause dans leur ame sont incomparablement plus grands que tous ceux qu'ils peuvent faire souffrir aux autres. Ainsi ayant aimé la licence lorsque je n'étois qu'écolier dans ma jeunesse, j'étois contraint de la supporter dans les jeunes gens en cet âge où j'étois devenu leur maître. Et c'est ce qui me donnoit d'autant plus d'envie d'aller en un lieu où tous ceux qui en avoient connoissance m'assuroient que l'on ne vivoit pas de la même sorte.

Ce fut-là le véritable mouvement qui me fit resoudre d'entreprendre ce voyage. Mais vous, mon

Dieu, mon espérance & mon trésor en la terre des vivants, vous me portiez à changer de lieu pour me faire changer de vie : vous me faisiez sentir des dégoûts & des déplaisirs pour m'arracher de Carthage, & vous me faisiez proposer des conditions favorables & avantageuses pour m'attirer à Rome, employant en l'un & en l'autre l'entremise des personnes qui n'aimoient qu'une vie morte, dont les uns m'irritoient pas leurs excès & les autres ne me promettoient que des choses vaines. Ainsi par une conduite secrete de votre providence, vous vous serviez & de leur déréglement & du mien propre pour me faire sortir de mes erreurs. Car ceux qui troubloient mon corps étoient possédés d'une passion aveugle & furieuse : & ceux qui me promettoient ailleurs un état plus favorable, n'avoient des pensées que pour la terre. Quant à moi, comme je fuyois à Carthage une véritable misere, je cherchois à Rome une fausse félicité.

Il n'y avoit que vous, mon Dieu, qui sçussiez la véritable cause de mon voyage: mais vous ne la découvriez ni à moi ni à ma mere, laquelle s'affligea extraordinairement de mon départ, & me suivit jusqu'à la mer. Voyant qu'elle s'opiniâtroit à ne me point abandonner afin de m'obliger à retourner avec elle, ou à lui permettre de me suivre, je feignis que mon dessein étoit seulement d'accompagner un de mes amis, jusqu'à ce que le temps étant devenu plus favorable il se fut embarqué, & eut fait voile. Je trompai ma mere de la sorte, & une mere qui m'aimoit avec tant de passion, & je me dégageai d'elle par ce mensonge. Mais vous m'avez pardonné cette faute, mon Dieu, avec une infinité d'autres, m'ayant préservé par votre miséricorde des eaux de la mer, lorsque mon ame étoit souillée par tant d'impiétés exécrables, pour me conduire jusqu'à l'eau de votre grace, qui me purifiant de toutes mes tâches dans le baptême, devoit arrêter enfin ces torrents

de larmes qui couloient tous les jours des yeux de ma mere, lorsqu'elle vous adressoit ses vœux & ses prieres pour le salut de mon ame. Néanmoins voyant qu'elle ne pouvoit se résoudre à s'en retourner sans moi, je lui persuadai en vain avec grande peine de passer la nuit suivante en un lieu proche de notre vaisseau, où il y avoit une chapelle dédiée en l'honneur de Saint Cyprien, dans laquelle s'en étant allée prier & pleurer pour moi, je me dérobai secretement & partis la même nuit. Et que vous demandoit-elle, Mon Dieu, avec tant de larmes, sinon que vous empêchassiez mon voyage ? Mais vous qui vouliez l'exaucer dans le plus grand de ses desirs, selon l'ordre & la profondeur de vos conseils, vous lui refusâtes ce qu'elle vous demandoit alors, pour lui accorder, en m'attirant à votre service, ce qu'elle vous demandoit toujours.

Le vent s'étant élevé durant la nuit nous fîmes voile & nous perdîmes bientôt la vue du rivage : or, ma mere venant le matin & ne me trouvant plus, elle fut outrée de douleur, & se plaignoit à vous dans la violence de ses gémissements & de ses soupirs. Mais vous n'écoutiez point, mon Dieu, tout ce qu'elle vous disoit, permettant que je fusse emporté par le mouvement de mes passions en un lieu où vous aviez résolu de les guérir, & que cette extrême affliction qu'elle ressentoit à cause de moi fut la juste punition de cette tendresse humaine & charnelle qu'elle avoit pour moi. Car elle ne pouvoit me quitter, elle étoit attachée à moi comme sont les meres d'ordinaire, & beaucoup plus que beaucoup de meres. Ainsi elle regrettoit mon absence, ne sçachant pas que vous vous en serviez pour faire ce qu'elle souhaitoit si ardemment & pour la combler de joie. Elle ignoroit le succès de ce voyage ; & c'est ce qui la portoit à se tourmenter, & à s'affliger de la sorte, en quoi elle témoignoit qu'elle étoit héritiere de la faute & de la punition d'Eve, recherchant avec

tant de douleur celui qu'elle avoit enfanté dans les douleurs. Et néanmoins après s'être plainte de cette tromperie que je lui avois faite, & de la cruauté avec laquelle je la traitois, & vous avoir recommandé de nouveau le soin de mon ame, elle s'en retourna chez elle ; & moi je continuai mon voyage pour aller à Rome.

CHAPITRE IX.

Etant à Rome il tombe dans une grande maladie, dont il attribue la guérison aux prieres de sa mere.

ETant arrivé à Rome vous me frappâtes soudain d'une grande & périlleuse maladie : & j'étois sur le point de descendre dans les enfers chargé de tant de crimes que j'avois commis contre vous, contre mon prochain & contre moi-même, outre l'engagement où je me trouvois du péché originel par lequel nous mourrons tous pour le premier homme. Car vous ne m'aviez fait encore aucune grace en faveur de J. C. & il n'avoit point encore effacé par le mérite de sa Passion l'inimitié qne j'avois contractée avec vous par mes déréglements & mes desordres. Et comment l'auroit-il pu effacer par sa croix, puisque je me la présentois comme fantastique & imaginaire ? Ainsi autant qu'étoit fausse dans mon esprit la mort de son corps, autant étoit vraie en effet la mort de mon ame : & autant qu'étoit véritable en soi cette même mort de son Corps, autant étoit fausse la vie de mon ame, en cela même qu'elle ne croyoit pas en la mort de ce Sauveur. Cependant ma fiévre redoubloit toujours, & j'étois sur le point de mourir, & de mourir pour l'éternité. Car où pouvois-je aller si je fusse mort en cet état, sinon dans les flammes de l'enfer parmi les tourments proportionnés à l'énormité de mes crimes, selon l'ordre éternel & immuable de votre

ſouveraine juſtice ? Ma mere qui ne ſçavoit pas l'état déplorable où j'étois réduit, ne laiſſoit pas de prier pour moi en mon abſence. Et vous, mon Dieu, qui êtes préſent par-tout, l'écoutiez favorablement au lieu où elle étoit, & me faiſiez miſéricorde au lieu où j'étois, tirant mon corps d'une maladie ſi violente, lorſque mon ame étoit infiniment plus malade par ſon impiété & par ſes blaſphêmes. Car étant dans l'extrêmité & dans un péril ſi viſible je ne demandois pas néanmoins que l'on me donnât le baptême, témoignant avoir moins de ſentiments de piété en cet âge, que je n'en avois n'étant qu'un enfant, lorſque dans une grande maladie je demandai à ma mere qu'elle me fit baptiſer, ainſi que je l'ai rapporté ci-deſſus ; & que je vous en ai rendu graces.

Mais en devenant plus grand j'étois devenu plus extravagant & plus inſenſé, & ma frénéſie étoit montée juſqu'à tel point, que je me moquois même de ce remede divin & ineffable que vous préſentez aux hommes dans le Baptême. Ainſi vous n'avez pas permis, mon Dieu, qu'étant dans un état ſi funeſte je mouruſſe d'une double mort : ce qui eut bleſſé ma mere d'une plaie ſi profonde & ſi ſenſible, qu'elle fut demeurée inconſolable durant tout le reſte de ſa vie. Car je ne puis aſſez exprimer combien étoit violente cette affection qu'elle avoit pour moi ; & avec combien plus de peines & plus de douleurs elle tâchoit de m'enfanter à Dieu par l'eſprit, qu'elle n'en avoit reſſenti dans le corps pour me mettre au monde. Je ne vois donc pas comment elle eut pu jamais ſe conſoler ſi vous euſſiez permis qu'une ame qui lui étoit ſi chere fut périe par une mort ſi malheureuſe, qui lui eut déchiré les entrailles, & qui l'eut percée juſques dans le fond du cœur. Et que fuſſent devenus, mon Dieu, tant de vœux & tant de prieres qu'elle vous offroit ſans ceſſe avec tant de zele ? Auriez-vous bien pu mépriſer, mon Dieu, vous qui n'êtes que miſéricorde ;

le cœur contrit & humilié d'une veuve chaste, sobre, charitable envers les pauvres, qui rendoit toute sorte de soumissions & de devoirs à vos serviteurs, qui avoit soin tous les jours d'assister à l'Oblation sainte qui se fait à votre Autel : qui ne manquoit jamais de se trouver à l'Eglise deux fois le jour, le matin & le soir, non pour s'entretenir de vains discours & de ces contes que font la plupart des vieilles gens ; mais pour vous entendre dans vos paroles, & pour être entendue de vous dans ses prieres ?

Auriez-vous bien pu mépriser ces larmes, ô mon Seigneur & mon Dieu, par lesquelles elle ne vous demandoit pas de l'or & de l'argent, ni quelque bien passager & perissable, mais la guérison de l'ame & le salut de son propre fils ? Auriez-vous bien pu la rejetter dans cette demande, & lui refuser votre assistance divine, vous qui lui aviez donné cette piété même & cette foi avec laquelle elle avoit recours à vous ? Non certes, mon Dieu, vous n'aviez garde de la traiter de la sorte : mais au contraire vous l'assistiez de votre grace, vous l'écoutiez favorablement dans ses prieres, disposant toutes choses pour mon salut, selon l'ordre prescrit & arrêté dans vos desseins éternels. Vous n'aviez garde de la tromper dans ce que vous lui aviez révélé en songe, & dans ces paroles que vous lui aviez fait dire par vos serviteurs touchant ma conversion, dont j'ai rapporté quelques-unes sans d'autres encore que j'ai passées sous silence. C'étoit des gages que vous lui aviez donnés, & comme une promesse signée de votre main divine qu'elle conservoit dans son cœur, & qu'elle vous présentoit sans cesse dans ses prieres comme pour vous faire souvenir de l'acquitter. Car votre bonté est si excessive envers nous, qu'encore que vous nous remettiez toutes nos dettes, vous voulez bien néanmoins vous obliger à nous, & vous rendre notre redevable par vos promesses.

CHAPITRE X.

Que se dégoûtant peu à peu de la doctrine des Manichéens, il en retenoit encore néanmoins beaucoup d'erreurs.

VOus me retirâtes donc, mon Dieu, de cette grande maladie, & vous sauvâtes, le fils de votre servante, afin que me rendant la santé de ce corps fragile je puisse recevoir un jour en une maniere sans comparaison plus excellente la guérison de mon ame. Je voyois alors souvent dans Rome ceux que les Manichéens appellent Saints, que ces hérétiques ont trompés malheureusement, & qui ensuite trompent les autres. Et je ne vivois pas seulement avec ceux qui sont au rang des disciples parmi eux, du nombre desquels étoit celui chez qui j'avois été malade, & j'avois recouvré ma santé, mais encore avec ceux à qui ils donnent le nom d'Elus.

Je croyois encore que ce n'est pas nous qui péchons; mais que c'est une certaine nature étrangere qui péche en nous. Comme j'étois superbe, je prenois plaisir à croire que je n'étois jamais coupable : & lorsque j'avois fait quelque mal, je ne voulois point reconnoître que je vous eusse offensé, & vous supplier de guérir mon ame; mais j'étois bien-aise de me justifier & de rejetter ma faute sur je ne sçai quel principe qui étoit distingué de moi, quoiqu'il fut en moi. Cependant, mon Dieu, j'étois moi-même tout ce que je sentois dans moi-même me porter au mal, c'étoit mon propre déréglement qui avoit causé en moi cette division & cette révolte, & mon péché étoit d'autant plus incurable que je ne croyois point être pêcheur. Ainsi mon orgueil me portoit à cette injustice détestable d'aimer mieux que ce fut vous, ô Dieu tout-Puissant, qui fussiez surmonté en moi (selon cette erreur où j'étois alors,

que mon ame qui se laissoit vaincre par le péché, étoit une partie de vous-même) que non pas moi qui fut surmonté par vous en soumettant ma volonté corruptible à la puissance de votre grace, quoique l'un fut la cause de ma perte, & que l'autre dut être la cause de mon salut.

Mon Dieu, vous n'aviez pas mis encore une sentinelle à ma bouche, selon la parole de votre Prophete, & une porte de circonspection à mes levres, afin que mon cœur ne s'emportât point en des paroles malicieuses pour chercher des excuses dans ses péchés, comme font les hommes injustes & criminels, & c'est pourquoi je vivois encore avec leurs élus. Mais comme je n'avois plus d'espérance de pouvoir, dans cette fausse doctrine, acquérir la connoissance de la vérité, je commençois de jour en jour à avoir plus de froideur & d'indifférence pour elle, quoique je fusse résolu de m'en contenter jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque chose de plus certain & de plus solide. Il me vint aussi en l'esprit que ces Philosophes, que l'on nomme Académiciens, avoient été plus sages & plus prudents que les autres, lorsqu'ils ont soutenu que l'on doit douter de tout, & que l'homme est incapable de comprendre aucune vérité. Car je pensois, comme on le croit d'ordinaire, que ce fut-là leur opinion, ne concevant pas bien alors quelle avoit été sur ce point leur intention véritable.

Etant dans ces sentiments je ne fis pas de difficulté de témoigner à celui chez qui je logeois, qu'il avoit trop bonne opinion des Manichéens, & qu'il ajoutoit trop de foi à tant de fables dont leurs livres sont remplis. Il est vrai que je vivois avec eux dans une plus grande familiarité qu'avec les autres qui n'étoient pas infectés de cette hérésie : mais je n'avois plus cette ardeur & cette animosité à la défendre, que j'avois témoignée autrefois, quoique l'amitié qui me lioit avec ces hérétiques, qui sont à Rome en assez grand nombre,

& qui s'y tiennent cachés, m'empêchât de me mettre fort en peine de chercher quelque chose de plus assuré que je pusse suivre. Ce qui me retenoit d'autant plus, qu'après les fausses impressions qu'ils m'avoient données, je desespérois entiérement de pouvoir trouver la vérité dans votre Eglise, ô Dieu éternel, maître souverain du Ciel & de la Terre, Créateur de toutes les choses visibles & invisibles.

Il me sembloit qu'il étoit honteux pour vous de croire que vous eussiez une figure humaine semblable à la nôtre, & que vous fussiez composé de membres & de parties qui eussent les mêmes traits & les mêmes linéaments qu'à notre corps, & qui fussent renfermés dans une si petite circonférence. Mais la principale chose, & presque la seule qui m'entretenoit dans l'erreur, & me mettoit dans une impossibilité d'en sortir, étoit que, lorsque je me voulois former une idée de Dieu, je me représentois toujours quelque chose de corporel & de sensible, m'imaginant que ce qui n'avoit point de corps n'avoit point d'être. C'est ce qui me portoit à croire qu'il y avoit une certaine substance de mal qui étoit aussi corporelle, & qui avoit une forme hideuse & épaisse, à laquelle ils donnoient le nom de terre, & un autre plus déliée, & plus subtile, telle que peut être le corps de l'air, laquelle ils s'imaginoient être le mauvais esprit qui étoit répandu sur cette terre. Et parce que cette étincelle de piété que je pouvois avoir en moi, me forçoit de croire que Dieu étant bon, comme il est, ne pouvoit pas avoir créé aucune créature qui fut mauvaise, j'établissois deux masses contraires & opposées, & toutes deux infinies, quoique celle du mal le fut moins & que celle du bien le fut davantage.

De ce principe sortoient toutes ces autres erreurs, comme des ruisseaux corrompus d'une source empoisonnée. Car lorsque je voulois recourir à la foi de votre Eglise, mon esprit en étoit frappé

aussi-tôt, parce que mon imagination me la représentoit tout autre qu'elle n'étoit en effet. Et il me sembloit, mon Dieu, qui m'avez fait miséricorde, que je ne sçaurois jamais assez reconnoître; il me sembloit, dis-je, que je témoignerois plus de piété envers vous, vous croyant infini de toutes parts, quoique je fusse contraint d'avouer que du côté où le principe du mal s'oppose à vous, vous étiez infini, que non pas de croire que vous fussiez borné & renfermé de tous côtés dans la circonférence si petite d'un corps humain, qui étoit l'opinion chimérique que les Manichéens faisoient passer pour la foi de votre Eglise.

Il me sembloit qu'il valoit mieux croire que vous n'aviez point créé le mal, (lequel je me persuadois être non-seulement une substance, mais une substance corporelle, ne pouvant pas me figurer que l'esprit même fut autre chose qu'un corps subtil qui occupoit quelque place & quelque lieu) que de vous croire l'auteur de la nature du mal, tel que je me la représentois. Je pensois de même que votre Fils unique Jesus-Christ notre Sauveur étoit sorti pour notre salut de cette étendue brillante & lumineuse de votre grandeur, ne pouvant croire de lui autre chose que ce que ma folle imagination me représentoit. Ensuite de quoi je concluois qu'étant de cette nature il ne pouvoit pas naître de la Vierge sans être mêlé avec la chair, & qu'il ne pouvoit pas s'y mêler sans en recevoir quelque tache dans sa souveraine pureté. Ainsi j'appréhendois de reconnoître qu'il fut né avec un corps, de peur d'être contraint d'avouer qu'il eut été souillé en quelque sorte par cette alliance avec le corps. Je ne doute point que les personnes plus spirituelles & plus éclairées de votre Eglise, étant touchées d'amour & de charité pour moi, ne se rient doucement de ces imaginations si extravagantes, lorsqu'ils les verront représentées dans ce Livre. Mais néanmoins j'étois tel alors.

CHAPITRE XI.

Ridicule réponse des Manichéens au passage du nouveau Testament qu'on leur imposoit.

JE croyois de plus, qu'il étoit impossible aux Catholiques de défendre les passages de l'Ecriture que les Manichéens combattoient. Il est vrai néanmoins que je souhaitois quelquefois de conférer sur chacun des points dont il s'agissoit avec quelque homme très-sçavant dans l'intelligence de ces saints Livres. Car, ayant assisté à Carthage à une conférence qu'eut avec les Manichéens un nommé Helpide qui disputoit contre eux, & les combattoit de vive voix, je fus touché de lui avoir vu proposer quelques passages de l'Ecriture qui me sembloient extrêmement forts, auxquels je ne voyois pas que ces hérétiques pussent bien répondre. Aussi eux-mêmes avoient peine d'avancer en public la principale réponse qu'ils y donnoient, laquelle ils nous disoient à nous autres en particulier, qui est que les Ecritures du nouveau Testament avoient été falsifiées par quelques personnes qui vouloient mêler la Loi des Juifs avec la Loi de l'Eglise : quoique cependant ils ne pussent eux-mêmes produire aucun exemplaire plus correct qui servit de preuve à cette falsification prétendue. Mais ce qui me perdoit principalement, mon Dieu, est que mon esprit étoit tellement rempli de ces images corporelles & matérielles, qui me revenoient sans cesse dans la pensée, qu'en étant accablé, & comme étouffé en quelque sorte, il ne pouvoit, quelqu'effort qu'il fit, respirer cet air si pur & si calme de votre éternelle vérité.

CHAPITRE XII.

Que les Ecoliers de Rome quittoient leurs Maîtres pour les priver des récompenses qu'ils leur devoient.

COmme j'étois venu à Rome pour y enseigner la Rhétorique, j'avois commencé déja de le faire avec tout le soin qu'il m'étoit possible. J'avois assemblé pour cela en mon logis quelques écoliers, qui me connoissant m'avoient fait ensuite connoître aux autres. Mais j'appris bientôt que si les désordres qui régnoient en Afrique ne se trouvoient pas en ce lieu, il y en avoit d'autres qui ne valoient guéres mieux. Car il est vrai qu'on n'y voit pas comme à Carthage ces insolences des jeunes gens qui entrent impudemment dans une classe pour y troubler tout l'ordre & la discipline; mais on m'avertit d'une autre tromperie qu'ils ont accoutumé de faire, qui est que plusieurs jeunes hommes, conspirant ensemble pour ne rien donner à ceux qui prennent la peine de les instruire, abandonnent tout d'un coup leur maîtres, & vont à un autre. Ames basses, sans foi & sans honneur, qui ne craignent pas pour épargner un peu d'argent, de fouler aux pieds l'équité & la justice. Mon cœur haïssoit déja ces personnes, quoique cette haine ne fut pas parfaite. Car peut-être que je ne les haissois pas tant, parce que leur action étoit injuste en elle-même envers qui que ce fut, que parce que leur injustice m'étoit désavantageuse.

Il est vrai néanmoins que ceux qui agissent de la sorte sont infâmes à vos yeux, & qu'ils vous abandonnent par un adultere spirituel, en se prostituant à l'amour des choses passageres & périssables, & en se laissant aller à la passion de l'argent, qui n'étant que de la boue, souille les mains qui le tiennent. Ils s'efforcent d'embrasser & de rete-

nir avec eux ce monde qui les quitte & qui fuit toujours, & ils vous méprisent, mon Dieu, vous qui demeurez éternellement, & qui rappellez à vous l'ame pécheresse, qui ne devoit aimer que vous, étant prêt de vous réconcilier avec elle, après même qu'elle a corrompu sa pureté par ses déréglements & ses désordres. Je hais maintenant de telles personnes, comme étant pécheurs, quoique je les aime, comme se pouvant corriger de leurs vices & de leurs péchés; & je souhaite que s'en corrigeant en effet, ils préferent à l'argent la science qu'ils apprennent, & qu'ils vous préferent à la science, mon Dieu, vous qui êtes la vérité suprême, la source inépuisable du bien qui ne se peut perdre, la paix & les délices très-pures des ames pures. Mais pour lors j'avois plutôt peine à les souffrir étant méchants, parce que j'aimois mon avantage particulier, que je ne souhaitois qu'ils devinssent bons pour le seul intérêt de votre gloire.

CHAPITRE XIII.

Symmaque l'envoie à Milan pour y enseigner la Rhétorique; & il y est reçu favorablement par Saint Ambroise.

En ce même-temps ceux de Milan ayant écrit à Symmaque Gouverneur de Rome, afin qu'il lui plut de leur donner un Professeur en Eloquence, que la Ville devoit faire venir à ses dépens, je poursuivis cet emploi par ceux-mêmes qui étoient possédés de ces rêveries des Manichéens, qui ne sçavoient pas non plus que moi que j'en devois être dégagé par ce voyage. Et Symmaque m'ayant ordonné de faire une harangue pour juger si j'étois capable de cette fonction, il en fut satisfait, & m'y envoya.

Etant arrivé à Milan, j'allai trouver l'Evêque Ambroise, votre serviteur fidele, qui étoit alors

illustre par toute la terre, & considéré comme l'un des plus grands personnages de son siecle. Il faisoit sa charge avec un soin merveilleux, dispensant à votre Peuple par ses saints discours, le froment très-pur de votre parole qui engraisse & qui fortifie les ames, l'huile sacrée & mystérieuse qui nous donne une joie toute divine, & le vin céleste, qui, nous rendant plus sobres dans les choses de la terre, nous enivre saintement des plaisirs du Ciel. Vous m'adressiez à lui sans que j'y pensasse, afin qu'il me fit penser à me convertir à vous. Ce saint homme me reçut en pere, & témoigna se réjouir de ma venue avec une charité digne d'un Evêque.

Aussi-tôt je commençai à l'aimer, non pas d'abord comme un maître de la vérité, puisque j'avois perdu entiérement l'espérance de pouvoir la trouver dans votre Eglise, mais comme une personne qui avoit de l'affection pour moi. J'allois l'écouter avec grand soin lorsqu'il enseignoit le peuple, non avec l'intention que je devois, mais comme pour éprouver si son éloquence répondoit à la réputation qu'il s'étoit acquise, ou s'il étoit moins ou encore moins éloquent que la renommée le publioit. Tout mon esprit étoit occupé à considérer les paroles, méprisant les choses, & n'y faisant aucune attention, & je prenois grand plaisir à la douceur de ces discours, quoiqu'il fut vrai qu'étant beaucoup plus solides & plus sçavants que ceux de Fauste, ils n'étoient pas néanmoins si agréables, ni remplis de tant de charmes, en ce qui étoit des expressions & de la grace de s'expliquer. Car quant au sens il n'y avoit aucune comparaison; l'un s'égarant dans des chimeres trompeuses des Manichéens, & l'autre instruisant très-utilement les hommes pour les conduire au salut. Mais ce salut est bien éloigné des pécheurs tel que j'étois alors: néanmoins je m'en approchois peu à peu sans que je le sçusse.

CHAPITRE XIV.

Ayant oui prêcher S. Ambroise, il quitte les Manichéens, & se résout de demeurer Cathécumene dans l'Eglise jusqu'à ce qu'il eut trouvé la vérité.

CAr comme écoutant ce saint Evêque, je ne me mettois point en peine d'apprendre ce qu'il disoit, mais seulement de juger de la maniere en laquelle il le disoit, (cette vaine affection pour l'éloquence m'étant restée après avoir perdu toute espérance qu'un homme put trouver un chemin pour aller à vous) néanmoins comme les choses étoient inséparables des paroles, je ne pouvois pas empêcher que les unes & les autres n'entrassent tout ensemble & comme en foule dans mon esprit. Et lorsque j'appliquois toute mon attention à bien remarquer l'éloquence de ses discours, j'en reconnoissois en même-temps la force & la vérité : ce qui néanmoins ne se fit que peu à peu & par degrés. Car d'abord il me sembla que ce qu'il disoit se pouvoit défendre, & que j'avois eu tort de croire qu'on ne put sans témérité soutenir la foi Catholique contre les arguments des Manichéens, en quoi je me confirmai davantage après lui avoir entendu expliquer souvent avec une merveilleuse clarté, quelques passages des plus difficiles & des plus obscurs de l'ancien Testament, qui faisoient mourir mon ame lorsque je les interprêtois selon la terre qui tue.

C'est pourquoi après lui avoir vu expliquer selon le sens spirituel & allégorique plusieurs endroits de la vieille Loi, je commençai à condamner cette fausse croyance que j'avois eue, qu'il fut impossible de répondre à ceux qui font mille railleries, & vomissent mille blasphêmes contre la Loi & les Prophetes. Toutefois je n'estimois pas

encore que je dusse dès-lors embrasser la foi Catholique, parce qu'elle pouvoit avoir des hommes capables de la défendre, & de répondre avec éloquence & avec des raisons vraisemblables aux objections de ses adversaires, ni aussi que je dusse dès-lors condamner les Manichéens, parce que la Religion qu'ils combattoient me sembloit aussi soutenable que la leur. Car si la foi Catholique ne me paroissoit plus alors vaincue comme auparavant, elle ne me paroissoit pas néanmoins encore victorieuse.

J'employai tous mes efforts pour tâcher de trouver des arguments capables de convaincre de fausseté les opinions des Manichéens. Et si j'eusse pu me représenter dans mon esprit une substance spirituelle, toutes ces chimeres & ces fantômes se fussent dissipés & évanouis : mais cela n'étoit pas en ma puissance. Cependant, quant à ce monde élémentaire & à toutes les parties de la nature qui peuvent tomber sous la connoissance de nos sens, plus je considérois avec soin leurs opinions, & les comparois avec celles des Philosophes, plus je trouvois que plusieurs d'entre ces derniers en avoient parlé d'une maniere beaucoup plus vraisemblable & plus solide.

Aussi selon la coutume des Académiciens (au moins comme on explique d'ordinaire leurs sentiments) doutant de tout, sans pouvoir me déterminer à rien, je résolus d'abandonner les Manichéens. Car, dans l'incertitude où j'étois, je ne croyois pas devoir demeurer dans une secte dont la doctrine me paroissoit moins probable que celle de beaucoup de Philosophes auxquels néanmoins j'étois très-éloigné d'avoir recours pour trouver la guérison de mon ame, ne rencontrant parmi eux aucune trace du nom & de la connoissance salutaire de J. C. Je résolus donc enfin de demeurer Cathécumene dans l'Eglise Catholique que mon pere & ma mere m'avoient tant recommandée, jusqu'à ce qu'il me parut quelque chose de

plus certain que je puſſe ſuivre, & qui put me régler dans la conduite de ma vie.



LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Sainte Monique le va trouver à Milan, & ayant ſçu de lui qu'il n'étoit plus Manichéen, l'aſſure qu'il ſeroit bientôt Catholique.

MOn Dieu, en qui j'avois mis mon eſpérance dès ma plus tendre jeuneſſe, où étiez-vous alors, & en quel lieu vous étiez-vous retiré pour vous éloigner de moi? N'eſt-ce pas vous qui m'aviez formé & donné une nature différente de celle des animaux de la terre, & des oiſeaux qui volent dans l'air? Ne m'aviez-vous pas départi plus de connoiſſance & plus de lumiere qu'à ces créatures? Et cependant je marchois dans des ténebres & dans des chemins gliſſants. Je vous cherchois hors de moi, & n'avoient garde de vous trouver, puiſque vous êtes le Dieu de mon cœur. J'étois tombé dans le profond de l'abyme; & non-ſeulement j'étois dans la défiance, mais même dans le déſeſpoir de pouvoir rencontrer la vérité.

Ma mere, dont la piété généreuſe ne trouvoit rien de difficile, m'ayant ſuivi par mer & par terre, étoit arrivée à Milan. La confiance qu'elle avoit en vous lui faiſoit mépriſer les plus grands périls; & dans le danger de faire naufrage, elle conſoloit même les matelots, qui conſolent d'ordinaire ceux qui n'étant pas accoutumés à la navigation, ſont agités de trouble & de crainte lorſqu'ils voient une tempête: & elle leur aſſuroit qu'ils arriveroient à bon port, parce que vous le lui aviez promis dans une viſion qu'elle avoit eue.

Elle me trouva encore en très-grand péril, par le désespoir où j'étois de pouvoir connoître la vérité. Et lorsque je lui déclarai que je n'étois plus Manichéen, mais que je n'étois pas encore Chrétien Catholique, elle ne s'emporta point de joie, quoique cette déclaration la mit hors de peine en ce qui regardoit le premier point de ma misere, qui avoit tiré tant de larmes de ses yeux, & l'avoit obligée si long-temps à me pleurer comme mort, mais comme un mort que vous deviez ressusciter, & qu'elle portoit continuellement dans le fond de sa pensée, ainsi que dans un cercueil, afin que touché de compassion, vous dissiez au fils de cette veuve : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande ; & qu'ainsi il ressuscitât, il recouvrât la parole ; & que vous le rendissiez à sa mere.

Son cœur, comme je viens de dire, ne tressaillit point d'une joie immodérée lorsqu'elle apprit que vous aviez déja fait en moi une si grande partie de ce qu'elle vous demandoit tous les jours avec tant de larmes, qu'il vous plut d'y faire, & que j'avois quitté l'erreur, quoique je ne fusse pas encore entré dans la vérité. Au contraire, parce qu'elle sçavoit avec certitude que vous ne manqueriez pas d accomplir la derniere partie qui restoit de cet ouvrage, d'autant que vous lui aviez promis de l'achever tout entier ; elle me répondit avec un esprit tranquille, & plein d'une extrême confiance, qu'elle s'assuroit en Jesus-Christ, qu'avant qu'elle partit du monde il lui feroit la grace de me voir bon Catholique.

Voilà ce qu'elle me dit. Mais en même-temps elle redoubloit ses larmes & ses prieres vers vous, mon Dieu, qui êtes la source des miséricordes, afin qu'il vous plut d'avancer votre secours & d'illuminer bientôt mes ténebres. Elle alloit à l'Eglise avec plus de soin & de ferveur que jamais. Elle étoit ravie d'entendre votre serviteur Ambroise, & de boire à cette fontaine des vérités Evangéli-

ques, dont les claires eaux réjaillissoient jusqu'à la vie éternelle. Elle aimoit & révéroit ce Saint Prélat ainsi qu'un Ange de Dieu, parce qu'elle sçavoit que c'étoit lui qui m'avoit réduit dans le doute où j'étois alors, lequel elle regardoit comme une crise, qui après m'avoir mis en quelque sorte plus en danger, me devoit faire passer dans une santé parfaite.

CHAPITRE II.

Comme Sainte Monique se rendit à l'ordre de St Ambroise, de ne point apporter de viandes aux tombeaux des Martyrs.

MA Mere, selon la coutume de l'Afrique, ayant apporté du pain, du vin, & quelques viandes aux Chapelles des Martyrs, & le portier de l'Eglise lui ayant dit qu'il ne lui pouvoit permettre de présenter cette offrande, à cause que l'Evêque l'avoit défendu, elle reçut cet ordre avec tant de respect & d'obéissance, que je ne pus voir sans admiration qu'elle se fut si facilement résolue à condamner plutôt la coutume qu'elle suivoit auparavant, qu'à examiner pourquoi on ne lui permettoit pas de la suivre. Aussi l'intempérance ne pouvoit rien sur son esprit ; & l'amour du vin ne la portoit pas à la haine de la vérité, comme il arrive à beaucoup d'autres de l'un & de l'autre sexe, qui étant ivrognes n'ont pas moins de dégoût des exhortations qu'on leur fait touchant la sobriété, que du vin qui est mêlé avec beaucoup d'eau. Lorsqu'elle apportoit à l'Eglise son petit panier plein de viande, qu'elle devoit offrir à l'honneur des Saints Martyrs, pour en goûter & donner le reste aux pauvres, elle ne réservoit pour elle que fort peu de vin bien trempé, afin d'en user très sobrement. Et s'il arrivoit qu'elle voulut honorer de cette sorte plusieurs

Martyrs, elle ne portoit par-tout que la même chose. Et ainsi le vin qu'elle buvoit n'étoit pas seulement fort trempé, mais aussi fort chaud, & elle en donnoit à goûter à ceux qui l'accompagnoient en cette dévotion, parce qu'en ces exercices religieux elle ne cherchoit qu'à satisfaire à sa piété, & non pas à son plaisir.

Ainsi, lorsqu'elle eut appris que, selon l'ordre de ce Saint-Evêque, & de cet illustre Prédicateur de votre parole, cette coutume ne se devoit plus pratiquer par les personnes-mêmes qui l'observoient avec plus de sobriété, afin de ne point donner sujet d'en abuser à ceux qui étoient plongés dans l'intempérance, parce qu'elle avoit trop de rapport à la superstition des Païens dans les funérailles de leurs parens & de leurs amis; elle s'en départit très-volontiers : & au lieu d'un panier plein de fruits terrestres, elle apprit à apporter sur les tombeaux des Martyrs un cœur plein de vœux purs & religieux; & se réservant de faire ailleurs ses aumônes aux pauvres selon son pouvoir, elle se contentoit de participer dans l'Eglise au Corps précieux de Jesus-Christ dans la célébration des divins Mysteres, puisque c'a été par l'imitation du sacrifice de ce même Corps en la Croix, que les Martyrs ont été immolés & couronnés.

Il me semble toutefois, mon Dieu, & c'est le sentiment de mon cœur en votre présence, que ma mere eut eu grande peine à quitter cette coutume, si elle lui eut été défendue par un autre qu'elle n'eut pas tant honoré & aimé qu'Ambroise, qu'elle affectionnoit principalement par l'espérance que vous vous en serviriez pour me sauver : & lui de sa part l'aimoit si fort à cause de sa piété exemplaire qui la rendoit très-fervente dans l'exercice des bonnes œuvres, & très-assidue à l'Eglise, que lorsqu'il me voyoit, il ne pouvoit s'empêcher de la louer, & de se réjouir souvent avec moi de ce que j'avois une telle mere. Mais hélas! il ne sçavoit pas quel fils elle avoit en moi, qui dou-

tois encore de toutes les vérités de la Religion Catholique, & ne croyois pas qu'on put trouver le chemin de la véritable vie.

CHAPITRE III.

Que les occupations & les études de Saint Ambroise l'empêchoient de l'entretenir autant qu'il eut bien voulu

JE ne soupirois point encore par des prieres enflammées, afin de vous appeller à mon secours : mais mon esprit étoit seulement attentif à chercher la vérité, & ardent à discourir & à raisonner.

Je n'avois pas même d'autre pensée touchant votre serviteur Ambroise, sinon que je le regardois comme un homme heureux selon le monde, le voyant si fort honoré des plus grandes Puissances de la terre, & il n'y avoit que son célibat qui me sembloit difficile à supporter. Je ne pouvois m'imaginer, comme ne l'ayant jamais éprouvé, quels étoient ses combats contre les attaques de la vanité; quelles étoient ses espérances; quelles étoient les consolations dont vous le favorisiez dans les événements les plus fâcheux, & quelles étoient ses joies, lorsque son cœur se nourrissoit du pain si délicieux de vos Ecritures saintes. Il ne sçavoit pas aussi de son côté quelles étoient les agitations de mon esprit, & le précipice où j'étois prêt de tomber. Car je pouvois m'éclaircir de mes doutes avec lui, comme je l'eusse bien desiré, la grande multitude des personnes qui avoient affaire à lui, & qu'il assistoit dans leurs besoins, m'empêchant de lui pouvoir parler à mon aise : & ce peu de temps durant lequel ils le laissoient libre, ne lui donnant autre loisir que de réparer les forces de son corps par les soutiens nécessaires à la vie, & celles de son esprit par la lecture.

Lorsqu'il lisoit, ses yeux couroient les pages du

Livre, mais son esprit s'arrêtoit pour en pénétrer l'intelligence, & sa langue & sa voix se reposoient. Etant souvent entré dans sa chambre, dont la porte n'étoit jamais fermée à personne, & où tout le monde entroit librement sans qu'on l'avertit de ceux qui venoient, je le trouvois lisant tout bas, & jamais d'une autre sorte. Après m'être assis & être demeuré dans un long silence (car qui auroit osé le troubler le voyant si attentif?) je me retirois, parce que je jugeois bien que durant ce peu de temps qu'il avoit à lui pour reprendre une nouvelle vigueur ensuite d'un si grand rompement de tête que les affaires d'autrui lui avoient causé, il ne desiroit pas d'être diverti, & qu'il craignoit peut-être qu'en lisant haut, ceux qui se trouveroient présents & l'écouteroient attentivement, n'entraînent en quelque doute, s'il se rencontroit dans l'Auteur qu'il lisoit, des passages qui fussent obscurs, & que lui ensuite ne se trouvât obligé de les expliquer; & qu'ainsi employant la plus grande partie de son temps en ces explications, il ne put lire tout ce qu'il s'étoit proposé. Où bien le desir de conserver sa voix qui s'enrouoit fort aisément, lui étoit un juste sujet de lire tout bas. Enfin, quelque raison qui le portât à en user de la sorte, elle ne pouvoit être que bonne, puisqu'il étoit si sage & de si grande vertu.

Ainsi je n'avois aucun moyen de m'éclaircir de ce que je desirois en consultant ce grand Prélat, qui étoit comme votre Saint Oracle: si ce n'étoit quelque chose qui se put expliquer en peu de mots. Mais les doutes & les inquiétudes qui m'agitoient avoient besoin de rencontrer une personne qui eut assez de loisir pour me donner le temps de les lui déclarer en particulier, & de les répandre tous dans son sein: & je ne le trouvois jamais en cet état. Je ne manquois point tous les Dimanches d'aller entendre les prédications, dans lesquelles il expliquoit excellemment votre parole à son Peuple: & elles me confirmoient tous les

jours de plus en plus dans la croyance, qu'il n'étoit pas impossible de démêler tous les nœuds de ces artificieuses calomnies, par lesquelles ces trompeurs de Manichéens déchirent les divines Ecritures du vieux Testament.

Mais lorsque j'eus aussi appris, qu'encore que les plus spirituels d'entre vos enfants, que vous avez, mon Dieu, engendrés par votre grace dans le sein de l'Eglise Catholique, qui est leur mere, croient que vous avez formé l'homme à votre image, ils ne croient pas toutefois que vous soyez renfermé dans les limites d'une forme humaine & d'un corps humain : quoique je ne pusse avoir encore aucune idée, non pas-même grossiere & imparfaite, d'une nature purement spirituelle, je ne laissois pas néanmoins de ressentir une joie mêlée de honte, de ce qu'ayant été durant tant d'années si téméraire & si impie, que de blâmer par mes discours des choses dont je devois m'enquérir pour m'en instruire; ce n'étoit pas contre la Religion Catholique que j'aboyois, mais contre les chimeres de mes imaginations fantastiques. Car, ô mon Dieu, qui pour être élevé au dessus de toutes choses n'en êtes pas moins proche de nous, & qui pour être si caché à nos yeux n'en êtes pas moins présent à vos créatures, comme vous n'êtes point composé de parties dont les unes soient plus grandes ou plus petites que les autres, mais qu'étant tour entier en chaque lieu, vous n'êtes néanmoins en aucun lieu, vous n'avez aussi nullement cette forme corporelle que je m'imaginois alors, quoique l'homme que vous avez créé à votre image, soit compris entiérement dans une espace limité de toutes parts.



CHAPITRE IV.

Il apprend des Sermons de Saint Ambroise que l'Eglise n'enseignoit pas ce que les Manichéens lui imputoient.

AInsi ne pouvant comprendre comment il se pouvoit faire que l'homme fut créé à votre image, je devois me contenter de proposer mes doutes? pour apprendre ce que l'on en devoit croire, & non pas insulter aux Catholiques, comme s'ils croyoient ce qu'en effet ils ne croyoient pas. C'est pourquoi je me sentois pressé dans le fond du cœur d'un desir d'autant plus ardent de connoître la vérité, que j'avois honte d'avoir été trompé si long-temps par les vaines promesses des Manichéens, qui, en se vantant de ne rien dire que de certain, m'avoient fait soutenir avec opiniâtreté, & avec une ignorance puérile, tant de choses incertaines comme certaines & assurées. J'ai vu clairement depuis qu'elles étoient fausses; mais dès-lors je connoissois avec certitude qu'elles étoient du moins incertaines, lorsqu'avec tant d'aveuglement & tant de chaleur je blâmois dans mes disputes votre Eglise Catholique. J'étois assuré dès-lors, qu'encore que je ne connusse pas si la doctrine qu'elle enseignoit étoit véritable, au moins je ne pouvois douter qu'elle n'enseignoit point les choses dont je l'avois accusée avec tant d'aigreur. Ainsi je me trouvois confus? je changeois de sentiment, & me réjouissois, mon Dieu, de ce que votre Eglise unique, qui est le Corps de votre Fils unique, dans laquelle dès mon enfance on m'a fait connoître le nom de JESUS, n'avoit rien de ridicule dans sa croyance, & qu'elle n'enseignoit nullement dans la pureté de sa doctrine, que vous, mon Dieu, Créateur de toutes choses, ayez une figure humaine, & qu'ainsi vous soyez renfermé dans l'espace d'un lieu ter-

miné de toutes parts, quelque grand & quelque vaste que l'on se le puisse imaginer.

Je ressentois aussi beaucoup de joie de ce qu'en m'expliquant la Loi & les Prophetes, on ne me les proposoit plus à lire avec ces mêmes yeux, qui m'y faisoient auparavant remarquer tant d'absurdités, & accuser vos Saints comme s'ils les eussent entendus tous littéralement, bien qu'en effet ils en fussent très-éloignés: & je prenois grand plaisir à ouir Saint Ambroise répéter souvent dans ses sermons, & recommander très-expressément à son Peuple, comme une regle de la foi, cette importante maxime, que la lettre donne la mort; mais que l'esprit donne la vie. Et lorsqu'en tirant les voiles mystiques il découvroit les sens cachés des passages, qui, à les interprêter selon la lettre, semblent enseigner une mauvaise doctrine, il ne disoit rien qui me choquât, quoique j'ignorasse encore si ce qu'il disoit étoit véritable. Mais la crainte de tomber dans le précipice, tenoit mon cœur en suspens, sans qu'il voulut pencher de côté ni d'autre; & cette suspension m'y faisoit tomber d'une autre maniere encore plus dangereuse. Car je voulois être aussi assuré des choses que je ne voyois pas, comme je le suis que trois & sept font dix, n'étant pas capable de mettre en doute si je ne me trompois point en faisant cette supputation; mais desirant seulement de comprendre toutes les autres choses avec la même certitude, soit qu'elles fussent corporelles & éloignées de mon sens, soit qu'elles fussent spirituelles, bien qu'alors je ne m'en figurasse aucunes que comme étant corporelles. Or, cela ne pouvoit arriver qu'après que la foi auroit guéri mon ame, & dégagé mon esprit des nuages qui l'obscurcissoient, afin qu'il put en quelque sorte arrêter sa vue sur votre éternelle & immuable vérité.

Mais comme il arrive souvent que celui qui a passé par les mains d'un mauvais médecin, appréhende de se confier à un bon; ainsi mon ame

malade ne pouvant recevoir sa guérison que par la foi, & craignant d'ajouter croyance à des choses fausses, elle refusoit les remedes, & résistait à votre conduite, mon Dieu, qui avez établi la foi, comme une médecin salutaire, dont la vertu merveilleuse est capable de guérir les maladies spirituelles de tout l'Univers.

CHAPITRE V.

Qu'il est nécessaire de croire ce que l'on ne comprend pas encore; & comment il commença à reconnoître l'autorité des Ecritures.

JE commençois néanmoins dès-lors à préférer la doctrine Catholique à celle des Manichéens, en ce que je trouvois que le procédé des Catholiques, qui veulent que l'on croie avec soumission ce que l'on ne comprend pas avec évidence, (soit qu'on le puisse faire comprendre, mais ceux avec qui l'on traite en soient incapables; soit qu'on ne le puisse pas) étoit beaucoup plus modeste & plus sincére que celui des Manichéens, qui, en se moquant de la crédulité de ceux qui se laissent persuader ce qu'ils ne sçauroient comprendre, promettent d'abord de ne rien enseigner que de très-clair, & puis ne pouvant prouver ce qu'ils avancent, veulent qu'on ajoute foi sur leur parole à mille contes fabuleux & ridicules.

Votre main favorable ayant ensuite, mon Dieu, touché & amolli peu à peu mon cœur, vous me fites considérer combien je croyois de choses que je n'avois jamais vues, & sans que j'eusse été présent lorsqu'elles s'étoient passées, comme tant d'événements que j'avois lus dans les histoires profânes; tant de lieux & tant de Villes où je n'avois jamais été; tant des choses que j'avois entendu dire à mes amis, à des médecins, & à plusieurs autres personnes, auxquelles, si l'on n'ajou-

toit point de foi, il faudroit bannir tout le commerce de la vie humaine. Et enfin avec quelle certitude indubitable je me tenois assuré d'être le fils de Patrice & de Monique, encore que je ne le pusse sçavoir que par la croyance que j'avois ajoutée à ce qu'on m'en avoit dit.

Vous me fites connoître de cette sorte, mon Dieu qu'il ne faut pas blâmer ceux qui ajoutent foi à vos écritures, dont vous avez si puissamment établi l'autorité presque dans toutes les parties du monde: mais qu'au contraire ceux qui refussent d'y croire méritent d'être blâmés, & qu'on ne les doit point écouter lorsqu'ils nous disent: D'où sçavez-vous que ces livres ont été donnés aux hommes par lesprit du vrai Dieu, du Dieu qui est la vérité-même? Car ce qui me faisoit voir que je n'en devois point douter, étoit que toute cette diversité de sentiments & de questions sophistiques des Philosophes qui se combattent les uns les autres, & dont j'avois lu les livres, n'avoient pu ébranler dans mon esprit cette ferme croyance que vous étiez, encore que je ne sçusse pas ce que vous étiez, ni me faire douter que la conduite des choses humaines ne fut un effet de votre admirable providence. Il est vrai que ma foi n'étoit pas toujours égale, ayant été tantôt plus forte & tantôt plus foible : mais je n'ai jamais douté de votre être, ni du soin que vous daignez prendre de nous, encore que j'ignorasse quelle étoit l'idée qu'on devoit avoir de votre nature, & quelle est la voie qui nous conduit ou qui nous ramene à vous.

Ayant ainsi reconnu que nous sommes trop foibles de nous-mêmes pour trouver la vérité par des raisons claires & évidentes, & que pour cet effet nous avons besoin de l'autorité des livres Divins, je commençai dès-lors à croire que vous n'en auriez pas donné un si grand par tout l'Univers à cette Ecriture que l'Eglise révere & tient pour sainte, si vous n'aviez voulu que par elle

on vous cherchât, & l'on crût en vous. Et parce que j'en avois déja entendu expliquer plusieurs endroits en des sens très-raisonnables, j'attribuois à la profondeur des mysteres qu'elle contient ces prétendues absurdités que je pensois y avoir trouvées, & qui avoient accoutumé de me choquer. Et son autorité me sembloit d'autant plus digne de foi, plus sainte & plus vénérable, que d'une part elle est simple par le style, & proportionnée à l'intelligence des lecteurs les plus simples & les moins habiles ; & que de l'autre, elle renferme dans le sens caché sous l'écorce de la lettre la sublime dignité de ses mysteres secrets, s'exposant ainsi aux yeux & à la lecture de tous les hommes par des termes très-clairs ; & exerçant en même-temps tout l'esprit & toute la suffisance de ceux qui ont une plus haute lumiere & une vue plus perçante. Ainsi par un langage si populaire, comme par un chemin public & royal, elle reçoit tous les hommes dans son sein ; & par la pénétration de ses vérités obscures, comme par des routes difficiles à trouver, & par des sentiers étroits, elle conduit vers vous quelques personnes particulieres. Et quoique le nombre de ces personnes soit assez petit, il ne seroit pas néanmoins si grand qu'il est, si elle n'étoit élevée à ce haut point d'autorité qu'elle s'est acquise sur tous les Peuples, & si elle n'attiroit à elle toutes les Nations de la terre par l'humilité sainte de son langage. Je méditois sur ces choses, & vous m'assistiez ; je soupirois, & vous m'entendiez : je flottois sur cette mer, & vous gouverniez ma course : je m'égarois dans la voie large du siecle, & vous ne m'abandonniez pas.



CHAPITRE VI.

Devant réciter un Panégyrique de l'Empereur, il reconnoît la misere des ambitieux, en se comparant à un pauvre que le vin a rendu gai.

JE soupirois après les honneurs, les richesses, & le mariage; mais vous vous moquiez de moi; car dans l'ardeur de ces passions, je souffrois des douleurs très-ameres & très-cuisantes, & vous m'étiez d'autant plus favorable, que vous me laissiez moins trouver de douceur & de délices hors de vous, mon Dieu. Mais puisque vous avez voulu me conserver le souvenir de ces circonstances, & m'inspirer la pensée de vous les confesser avec actions de graces, examinez, s'il vous plaît, le fond de mon cœur que je tiens en votre présence, & faites que mon ame que vous avez dégagée des pieges de la mort du péché, d'où il étoit difficile de la retirer, s'attache desormais fortement à vous. Dans quelle misere n'étoit-elle point réduite? Et vous touchiez ses plaies pour les lui faire sentir, afin que renonçant à toutes choses, elle se convertit à vous, qui êtes élevé au dessus de toutes choses, & êtes l'unique principe de l'être de toutes choses; afin, dis-je, qu'elle se convertît, & que dans sa conversion elle trouvât la guérison de ses plaies.

Plus donc j'étois misérable, plus vous fûtes miséricordieux envers moi, mon Dieu, dans le moyen dont vous vous servîtes pour me faire connoître ma misere, lorsque je me préparois à prononcer un Panégyrique à la louange de l'Empereur, où je devois dire beaucoup de mensonge, qui n'auroient pas laissé d'être favorablement écoutés de ceux-mêmes qui sçauroient que je mentois. Car il me souvient que mon esprit étant tourmenté d'inquiétudes sur ce sujet, & comme agité d'une fievre ardente par les pensées qui trou-

blent les hommes en ces rencontres, lorſque je paſſois par une rue de Milan, j'apperçus un pauvre qui, à mon avis, avoit un peu bu, & qui ſe réjouiſſoit & jouoit. Le voyant je ſoupirai, & me tournant vers quelques-uns de mes amis qui m'accompagnoient, je leur parlai avec ſentiment de tant de maux que notre folie nous faiſoit ſouffrir, & leur repréſentai que par tous nos efforts pareils à ceux qui me donnoient alors tant de peines, & qui par les aiguillons d'une ardente ambition me contraignoient de traîner la charge ſi péſante de ma miſere, & de l'augmenter en la traînant, nous ne prétendions autre choſe que de poſſéder une joie auſſi tranquille que celle dont ce pauvre jouiſſoit déja devant nous, & à laquelle nous n'arriverions peut-être jamais; puiſque, avec ce peu d'argent qu'il avoit ramaſſé de ſes aumônes, il avoit acquis ce que je m'efforçois d'acquérir par tant de travaux, tant de tours & de retours, ſçavoir la joie d'une félicité temporelle.

Il eſt vrai qu'il ne jouiſſoit pas d'une véritable joie. Mais celle que mon ambition me faiſoit rechercher avec tant d'ardeur étoit encore moins véritable. Et enfin il étoit gai, & moi triſte. Il étoit ſans appréhenſion, & moi dans la crainte. Que ſi quelqu'un m'eut demandé ce que j'aurois mieux aimé, ou me réjouir, ou craindre, j'aurois répondu ſans doute que j'aurois mieux aimé me réjouir. Et ſi l'on m'eut auſſi demandé ce que j'aurois mieux aimé, ou d'être tel que ce pauvre étoit alors, ou d'être tel que j'étois dans moi-même, j'aurois plutôt choiſi ſans doute d'être tel que j'étois, que non pas de lui reſſembler, quoique je me ſentiſſe accablé de mille ſoins & de mille inquiétudes : mais c'auroit été plutôt par aveuglement que par raiſon & ſelon la vérité, que je me ſerois porté à ce choix. Car je ne devois pas me préférer à ce pauvre, parce que j'étois plus ſçavant que lui, puiſque ma ſcience ne me donnoit pas de la joie, & que je ne m'en ſervois

que pour me rendre agréable aux hommes, non en les instruisant, mais en voulant seulement leur plaire. C'est pourquoi, Seigneur, vous preniez la verge de votre justice, & vous brisiez mes os, selon la parole du Prophete, parce que je n'avois pour but que de plaire aux hommes.

Loin donc de moi ceux qui disent qu'il faut faire différence entre les sujets que chacun a de se réjouir. Le pauvre trouvoit sa joie dans son ivresse, & moi je cherchois la mienne dans la gloire, mais dans quelle gloire, Seigneur! Dans celle qui n'est pas en vous. Et ainsi comme la joie de ce pauvre n'étoit pas une véritable joie; aussi la gloire que je cherchois n'étoit pas une véritable gloire; & elle me troubloit l'esprit plus que le vin ne troubloit celui de ce pauvre. Mais de plus, son ivresse devoit finir avec la nuit; & moi je m'étois couché & levé avec la mienne, & j'étois en état de m'y lever & de m'y coucher encore long-temps. J'avoue donc qu'il faut faire différence entre les diverses causes de notre joie; & que celle qu'une solide espérance donne à une ame vraiement chrétienne, surpasse sans comparaison ce vain contentement dont ce pauvre jouissoit alors. Mais il ne laissoit pas d'avoir en ce point de l'avantage sur moi, puisqu'il étoit plus heureux, non-seulement parce qu'il étoit transporté de joie, lorsque j'avois le cœur déchiré de mille soins; mais aussi parce qu'il avoit trouvé de quoi acheter du vin en souhaitant toutes sortes de prospérités à ceux qui lui donnoient l'aumône, au lieu que je travaillois pour acquérir une vaine réputation en publiant des mensonges.

Je dis alors plusieurs choses semblables à mes amis; & faisant souvent des réflexions sur l'état où je me trouvois, je me trouvois toujours dans un état misérable: & plus je m'en affligeois, plus je redoublois ma misere. De sorte que s'il m'arrivoit durant ce temps-là quelque succès favorable j'avois peine à en avoir de la joie, parce

que c'étoit comme un oiseau qui s'envoloit de mes mains presque auparavant que je le pusse tenir.

CHAPITRE VII.

De son ami Alipe. Comme il l'avoit retiré de la passion pour les spectacles du Cirque, & l'avoit depuis engagé dans l'hérésie des Manichéens.

VOilà quel étoit entre mes amis & moi le sujet ordinaire de nos plaintes. Mais j'en parlois principalement & avec beaucoup plus de confiance avec Alipe & Nébride, dont le premier, sçavoir, Alipe étoit d'une des meilleures maisons de Thagaste où j'étois né, & étoit plus jeune que moi, y ayant été mon écolier, & depuis à Carthage. Il m'aimoit extrêmement, parce que je lui paroissois sçavant & homme d'honneur : & mon affection pour lui n'étoit pas moindre, à cause de la grande inclination à la vertu qui reluisoit en ses mœurs, bien qu'il fut dans un âge si peu avancé. Néanmoins le gouffre de la vie libertine de Carthage, où la jeunesse est toute bouillante d'ardeur pour les amusements des spectacles, l'avoit entraîné dans une folle passion pour les divertissements du Cirque. Lorsqu'il étoit misérablement transporté de cette manie, & que j'enseignois la Rhétorique en public, il ne venoit point encore à mes leçons, à cause de quelque mauvaise intelligence qui étoit survenue entre son pere & moi : & ayant appris qu'il aimoit éperduement ces spectacles, je souffrois une extrême douleur de voir qu'il étoit sur le point de me faire perdre, s'il ne l'avoit déja fait, les grandes espérances que j'avois conçues de lui. Mais je ne pouvois ni l'avertir de sa faute, ni l'en corriger, en usant de la liberté d'un ami, ou de l'autorité d'un maître. Car je croyois qu'il étoit entré sur mon sujet dans les mêmes sentiments qu'avoit son pere ; ce qui n'étoit pas néanmoins;

mais au contraire sans s'y arrêter, il ne laissoit pas de me saluer & de venir en ma classe, doù il sortoit après avoir un peu écouté.

Cela fut cause toutefois que j'oubliai le dessein de lui parler, pour le conjurer de ne pas perdre un aussi bon esprit qu'étoit le sien, en se laissant emporter dans l'aveugle & furieuse passion de ces jeux publics. Mais vous, Seigneur, qui par votre providence régnez sur toutes vos créatures, & réglez la conduite de leur vie, vous n'aviez pas oublié que vous l'aviez destiné à être du nombre de vos enfants, pour en faire après un grand Evêque dans votre Eglise. C'est pourquoi afin qu'il parut à tout le monde que son changement ne pouvoit être attribué qu'à vous seul, vous le fites bien par moi, mais sans que j'en eusse la moindre pensée. Car, comme je faisois un jour ma leçon à mon ordinaire, il vint, me salua, prit place entre mes écoliers, & commença à m'écouter avec beaucoup d'attention. Il arriva ensuite que pour expliquer un passage de l'Auteur que je lisois, j'estimai à propos d'user de la comparaison des spectacles qu'on voit au Cirque, par laquelle il me sembloit que je pouvois faire comprendre plus agréablement & plus clairement l'explication que je voulois donner à ce passage, & en même-temps je repris avec une raillerie piquante ceux qui se laissent emporter à une telle manie.

Vous sçavez, mon Dieu, que je ne pensois nullement alors à guérir Alipe de cette folle passion. Mais il prit cela pour lui, & crut que je ne l'avois dit que pour lui seul : & au lieu qu'un autre qui m'auroit entendu parler de la sorte, eut pris sujet de m'en vouloir mal, lui qui étoit fort bien né, n'en voulut mal qu'à lui-même, & m'en aima encore davantage. Aussi vous avez dit il y a long-temps dans vos saintes Ecritures : *Reprenez le sage, & il vous aimera.* Je ne l'avois pourtant pas repris : mais vous, Seigneur, qui vous servez de toutes sortes de personnes, soit qu'elles

agissent avec dessein, ou sans dessein, pour exécuter les ordres éternels & toujours justes de votre sagesse, vous fîtes de mon cœur & de ma langue des charbons ardents pour consumer & pour guérir la passion qui desséchoit cet esprit qui donnoit de si belles espérances.

Que celui-là, mon Dieu, taise vos louanges qui ne considere pas vos miséricordes, dont je vous rends du plus profond de mon ame de très-humbles actions de graces. Alipe après ce discours se retira de ce gouffre, dans lequel il prenoit plaisir de s'abymer, & où il se laissoit aveugler par une misérable volupté. Il en détacha courageusement son esprit : il renonça à toute les folies du Cirque, & il n'y retourna plus depuis. Il obtint ensuite de son pere, quoiqu'avec peine, de lui permettre de m'avoir pour maître ; & ainsi étant retourné à mes leçons, il s'embarrassa avec moi dans les erreurs des Manichéens, aimant en eux cette profession publique qu'ils faisoient d'une haute continence, laquelle il croyoit sincere & véritable, au lieu que ce n'étoit qu'une feinte & une image vaine, propre seulement à tromper les ames bien nées, qui, ne connoissant pas encore le fond de la vraie & de la solide vertu, se laissent aisément éblouir par l'éclat & l'apparence d'une vertu fausse & contrefaite.

CHAPITRE VII.

Alipe se laisse emporter à la passion pour les spectacles des gladiateurs, qu'il abhorroit auparavant.

SOn Pere & sa Mere étant des personnes toutes attachées au siecle & à la terre, l'avoient toujours porté à s'avancer dans le monde. Et comme leurs paroles avoient fait impression sur son esprit, il étoit allé à Rome pour apprendre le Droit. Demeurant en cette Ville, il devint passionné pour les combats des gladiateurs, & sa passion n'étoit

pas moins extraordinaire dans sa cause & son origine, que violente dans son excès. Car, lorsqu'il en étoit le plus éloigné, & qu'il en avoit le plus d'horreur, quelques-uns de ses compagnons & de ses amis l'ayant rencontré par hazard aussi-tôt après dîner, l'entraînerent comme en se jouant avec lui, quelque résistance qu'il leur put faire, & le menerent à l'amphithéatre au temps de ces jeux funestes, quoiqu'il leur criât : Si vous avez assez de force pour entraîner mon corps en ce lieu, en aurez-vous assez pour rendre malgré moi mes yeux & mon esprit attentifs à la cruauté de ces spectacles ? J'y assisterai donc sans y être & sans y rien voir, & ainsi je triompherai d'eux & de vous. Ils ne laisserent pas néanmoins de l'emmener avec eux, voulant peut-être éprouver s'il auroit assez de pouvoir sur lui pour faire ce qu'il disoit.

Lorsqu'ils furent arrivés en ce lieu, & qu'ils se furent placés le mieux qu'ils purent, ils trouverent tout l'amphithéatre dans l'ardeur de ces plaisirs cruels & abominables. Alipe ferma les yeux aussi-tôt, & défendit à son ame de prendre part à une si horrible fureur. Et plut à Dieu qu'il eut encore bouché ses oreilles. Car les sentant frapper avec violence par un grand cri que fit tout le Peuple dans un accident extraordinaire qui arriva en ces combats, il se laissa emporter à la curiosité ; & s'imaginant qu'il seroit toujours au dessus de tout ce qu'il pourroit voir, & qu'il le mépriseroit après l'avoir vu, il ouvrit les yeux, & fut frappé aussi-tôt d'une plus grande plaie dans l'ame, que le gladiateur ne l'avoit été dans le corps. Il tomba plus malheureusement que celui qui par sa chûte avoit excité cette clameur, laquelle étant entrée dans son oreille, avoit en même-temps ouvert ses yeux pour lui faire recevoir le coup mortel qui le perça jusques dans le cœur : car la fermeté qu'il avoit témoignée, étoit plutôt une audace qu'une véritable force, parce qu'elle étoit présomptueuse ; & qu'au lieu de s'appuyer sur

vous,

vous, mon Dieu, qui rendez forts les plus foibles, il ne s'appuyoit que sur lui-même, qui n'étoit que fragilité & que foiblesse. Il n'eut pas plutôt vu couler ce sang qu'il devint cruel & sanguinaire : il ne détourna point ses yeux de ces spectacles, mais il s'y arrêta au contraire avec ardeur : cette barbarie pénétra jusques dans le fond de son ame, & se saisit d'elle sans qu'il s'en apperçût : il goûta cette fureur avec avidité comme un breuvage délicieux ; & il se trouva en un moment tout transporté & comme enivré d'un plaisir si sanglant & inhumain. Ce n'étoit plus ce même homme qui venoit d'arriver, mais l'un de la troupe du Peuple, & le compagnon véritable, tant d'esprit que de corps, de ceux qui l'avoient amené. Que dirai-je davantage ? Il devint spectateur comme les autres ; il jetta des cris comme les autres ; il s'anima de chaleur comme les autres, & il remporta de ce lieu une passion d'y retourner, encore plus violente que celle de tous les autres, n'y retournant pas seulement avec ceux qui l'y avoient entraîné la premiere fois, mais y entraînant lui-même tous ceux qu'il pouvoit. Vous l'avez tiré néanmoins de cet abyme, mon Dieu, (quoique ce ne fut que long-temps après) par une miséricorde & une puissance également infinie, lui apprenant à n'espérer plus que de votre grace ce qu'il avoit espéré en vain de ses propres forces.

CHAPITRE IX.

Comme Alipe étant encore à Carthage, fut arrêté sur le soupçon d'avoir commis un larcin.

AInsi, mon Dieu, vous voulûtes que la mémoire de cette chûte lui demeurât gravée dans l'esprit pour le préserver de tomber à l'avenir. C'est ce qui me fait souvenir encore de ce qui lui arriva étant à Carthage, lorsqu'il étudioit sous

moi, & que se promenant sur le midi dans la salle du Palais, & pensant à une déclamation qu'il devoit faire pour s'exercer selon la coutume des écoliers, il fut arrêté comme un voleur par les gardes du Palais. Car vous permîtes sans doute, mon Dieu, que cet accident lui arrivât, afin que devant être un jour une personne si considérable dans votre Eglise, il apprit dès-lors avec combien de retenue & de circonspection un homme doit juger la cause d'un homme, de peur qu'il ne condamne un innocent par une incrédulité inconsidérée.

Voici donc comme cette histoire se passa : Alipe se promenoit seul devant le lieu où l'on rendoit la justice, ayant des tablettes à la main, lorsqu'un jeune écolier qui étoit un véritable voleur, commença, sans qu'il s'en apperçût, à couper avec une cognée qu'il avoit apportée en cachette, des barreaux de plomb qui avançoient sur la rue des changeurs, lesquels ayant entendu le bruit de cette cognée, commencerent à crier, & envoyerent des gens pour prendre celui qu'ils trouveroient. Ce garçon entendant cette rumeur s'enfuit, & laissa-là sa cognée, de peur qu'on ne le surprit en étant saisi. Alipe qui ne l'avoit point vu entrer, l'entendant sortir, & voyant qu'il se retiroit si vîte, s'approcha pour en apprendre la cause; & ayant trouvé la cognée, il la prit, & la considéroit tout étonné, ne sçachant rien de ce qui s'étoit passé. Sur ces entrefaites, ceux qui avoient été envoyés pour prendre le voleur, arrivent & trouvent Alipe seul, tenant à la main cette même cognée qu'ils avoient entendue d'en bas, & dont le bruit leur avoit donné l'alarme. Aussi-tôt ils se saisissent de lui, ils l'entraînent comme un criminel, & assemblent ceux qui demeuroient dans le Palais, se réjouissant avec eux d'avoir pris sur le fait un voleur public, & le menoient devant le Juge pour lui faire son Procès.

Mais comme ce qui étoit arrivé jusques-là suffi-

soit pour donner à Alipe une instruction si nécessaire; aussi, mon Dieu, vous ne différâtes pas davantage de justifier son innocence dont vous étiez l'unique témoin. Car, comme ils le menoient ou en prison ou au supplice, ils trouverent en leur chemin un Architecte qui avoit le principal soin de tous les édifices publics : ce qui redoubla encore leur joie, étant ravis d'avoir rencontré si heureusement celui qui avoit accoutumé de les soupçonner d'avoir pris ce qui se voloit dans le Palais, afin qu'il reconnût lui-même ceux qui étoient véritablement coupables de tous ces vols. Mais il arriva par bonheur que cet Architecte connoissoit Alipe, l'ayant vu souvent chez un Sénateur, auquel il alloit rendre ses devoirs : c'est pourquoi il le prit aussi-tôt par la main, le tira à part. & lui ayant demandé la cause d'un si grand desordre, il apprit de lui tout ce qui s'étoit passé. L'Architecte commanda ensuite à cette populace si émue & si irritée de venir avec lui. Et, comme ils passoient pardevant le logis de celui qui étoit coupable de ce vol, ils virent à la porte un petit garçon qui étoit à lui, & qui étoit si jeune qu'il pouvoit découvrir aisément tout ce qu'il sçavoit sans crainte de fâcher son maître, qu'il avoit suivi lorsqu'il avoit été pour couper ce plomb. Alipe l'ayant reconnu, il en avertit l'Architecte, lequel lui montrant la cognée, & lui demandant à qui elle étoit : Elle est à nous, répondit l'enfant ; & lui ayant fait encore quelques demandes, il tira de lui tout le reste. Ainsi ce crime retombant sur cette maison, & tout ce peuple qui avoit déjà commencé de triompher d'Alipe, demeurant confus, votre serviteur, mon Dieu, sortit heureusement de cette rencontre, & apprit par sa propre expérience à être encore plus sage & plus circonspect à l'avenir, lui qui devoit être un jour le dispensateur de votre parole, & le juge de tant d'affaires importantes dans votre Eglise.

CHAPITRE X.

Exemple mémorable de l'intégrité d'Alipe, & de l'ardeur qu'avoit un autre de ses amis nommé Nébride, pour la recherche de la vérité.

J'Avois rencontré Alipe, dont je parle, dans la Ville de Rome: & il s'unit à moi par le lien d'une si étroite amitié, que, lorsque j'allai à Milan, il se résolut d'y venir aussi pour ne me point quitter, & tout ensemble, parce qu'ayant appris la Jurisprudence, il étoit bien aise d'y trouver quelqu'emploi pour l'exercer, suivant en cela plutôt l'inclination de ses parents que la sienne propre. Il avoit déja été trois fois en charge, & témoigné une probité si incorruptible, qu'il étoit admiré de tous les autres: au lieu que lui au contraire admiroit qu'il put y avoir des personnes qui préférassent un peu d'argent à l'intégrité & à l'innocence. Car, étant employé à Rome en qualité d'Assesseur auprès d'un des principaux Officiers des Finances de l'Empereur au département d'Italie, on avoit tâché d'ébranler sa fermeté & sa constance, non-seulement par les intérêts du bien & de la fortune, mais encore par la terreur & par les menaces. Il y avoit un Sénateur extrêmement puissant qui s'étoit assujetti la plupart des Officiers, ou par la considération de ses bienfaits, ou par l'appréhension de son crédit & de son autorité. Comme il avoit accoutumé de ne trouver rien qui lui résistât, il voulut faire quelque chose qui étoit défendu par les Loix; Alipe s'y opposa. On lui offrit des présents; il les rejetta avec mépris. On le fit menacer; il se moqua de ces menaces: tout le monde admirant que par un courage & une générosité toute extraordinaire, il ne desirât point d'avoir pour ami, ni ne craignît point d'avoir pour ennemi un Magistrat si considérable, & qui avoit mille moyens, ou d'o-

bliger ceux qu'il aimoit, ou de perdre ceux qu'il haïssoit. L'Officier même, dont Alipe étoit Assesseur, n'osoit le refuser ouvertement, quoiqu'il ne souhaitât pas non plus que l'affaire réussît, mais il s'excusoit sur lui, disant qu'il s'y opposoit : & il disoit vrai, puisqu'en effet Alipe auroit plutôt quitté sa charge que d'y consentir.

La seule chose qui pensa tenter Alipe à cause de son amour pour les Lettres, fut de recevoir quelque argent dans l'exercice de sa Charge, dont il auroit pu acheter des Livres. Mais ayant consulté les regles de la justice, il prit une meilleure résolution, & jugea qu'il valoit mieux ne pas faire ce que son devoir lui défendoit, que d'abuser du pouvoir qu'il auroit eu de le faire. Je sçai bien que ce n'est pas-là une grande chose : mais celui qui est fidele dans les petites le sera aussi dans les grandes ; & cet oracle, mon Dieu, de votre vérité éternelle est infaillible. Si vous n'avez été fidele dans la dispensation des fausses richesses, qui vous confiera les véritables ? Et si vous n'avez pas été fidele dans le maniement d'un bien qui est hors de vous, qui vous donnera les biens de l'ame qui sont seuls proprement à vous ? Alipe étoit donc dans la disposition d'esprit que je viens de dire. Et pour lors nous étions unis ensemble d'une amitié très-étroite, étant tous deux agités de doutes & d'inquiétudes touchant la maniere de vie que nous devions suivre.

Il y avoit aussi un de mes amis nommé Nébride, lequel ayant quitté son pays qui étoit proche de Carthage, ayant quitté Carthage même où il demeuroit d'ordinaire, ayant quitté son bien paternel qui étoit très-considérable, ayant quitté sa maison & sa mere même, qui n'étoit pas pour le suivre comme la mienne, n'étoit venu à Milan pour autre raison que pour vivre avec moi, & pour travailler ensemble selon l'ardeur violente qui l'animoit à la recherche de la vérité & de la sagesse. Il soupiroit comme moi ; il étoit dans

l'irréſolution & dans le doute, cherchant avec une paſſion extrême la vie bienheureuſe, & ayant une vivacité d'eſprit admirable pour pénétrer dans les queſtions les plus difficiles. Ainſi, nous étions trois amis enſemble, tous trois pauvres & miſérables, gémiſſant l'un avec l'autre, & déplorant notre miſere, & vous préſentant nos bouches ouvertes dans la faim qui nous preſſoit, afin que vous daignaſſiez les remplir de la nourriture céleſte après laquelle nous ſoupirions, attendant le temps favorable que vous aviez marqué dans l'ordre de votre éternelle Providence. Et parmi tous les dégoûts & les déplaiſirs que nous cauſoit notre vie toute ſéculiere, par une ſecrete conduite de votre miſéricorde ſur nous, lorſque nous voulions un peu conſidérer quel étoit notre but dans tous les maux que nous ſouffrions, il ne ſe préſentoit à notre eſprit que des fantômes & des ténebres. Nous en avions peine nous-mêmes, & nous nous diſions l'un à l'autre : Ne ſortirons-nous donc jamais de cet état miſérable ? Nous rediſions cette parole fort ſouvent, & nous n'en ſortions pas néanmoins, parce que nous ne trouvions rien de ferme & d'aſſuré ſur quoi nous nous puiſſions appuyer en quittant toutes ces choſes vaines & périſſables.

CHAPITRE XI.

Il décrit excellemment quelles etoient ſes irréſolutions & ſes diverſes penſées touchant la vie qu'il embraſſeroit.

MAis rien ne m'étonnoit davantage que lorſque je repaſſois dans mon eſprit, & conſidérois attentivement le long-temps qui s'étoit écoulé depuis la dix-neuvieme année de mon âge, en laquelle j'avois commencé à brûler de l'amour de la ſageſſe, me diſpoſant, après l'avoir une fois acquiſe, de renoncer à toutes les vaines eſpérances & aux promeſſes trompeuſes de l'ambition & de la fortune. Car j'avois déja trente ans, &

je me voyois encore plongé dans la fange & dans la boue où j'étois alors, ne pensant qu'à jouir des choses présentes, qui m'échappoient des mains, & qui divisoient mon esprit par une infinité de desirs & de passions. Demain, disois-je toujours, nous trouverons ce que nous cherchons. La vérité se découvrira à nous; & nous nous attacherons à elle. Fauste s'en va venir, & il nous éclaircira toutes choses. O Académiciens! c'est vous qui avez excellé parmi tous les Philosophes, lorsque vous nous avez appris qu'on ne peut rien suivre de certain & d'assuré pour le réglement de cette vie. Mais pourquoi désespérer de la sorte? Cherchons plutôt avec soin & avec confiance. C'est déja beaucoup que les passages de l'Ecriture Sainte ne me semblent pas absurdes & insoutenables comme je les avois crus auparavant: mais que je reconnois au contraire qu'on les peut fort bien soutenir, & d'une maniere qui ne choque nullement la raison. Il faut s'arrêter cependant en ce même lieu où mon pere & ma mere m'avoient mis dès mon enfance, en attendant que je m'éclaircisse de la vérité. Mais où la chercher, & quand la chercher? L'Evêque Ambroise n'a point de temps pour me résoudre mes doutes, & je n'en ai point moi-même pour pouvoir lire. Mais quand j'en aurois, où trouverons-nous des livres? quand les aurons-nous? où est l'argent pour en acheter? où sont les personnes qui nous en pourroient prêter?

D'un autre côté je disois : Il faut régler mon temps, & distribuer mes heures d'une telle sorte qu'il m'en reste pour songer à mon salut. Voici un grand sujet de mieux espérer pour l'avenir: l'Eglise Catholique n'enseigne pas ce que je pensois: elle est très-éloignée des erreurs dont je l'accusois si injustement : ceux qui sont instruits dans sa doctrine condamnent comme un blasphême cette pensée, que Dieu soit renfermé dans la circonférence d'un corps humain. Puisque je suis déja satisfait sur un point si important, à quoi

tient-il que je ne me presse pour recevoir l'éclaircissement des autres ? Si je suis obligé de donner à mes écoliers toutes les heures de la matinée, qu'ai-je à faire durant le reste du jour ? Pourquoi ne l'emploierai-je pas à une occupation si importante ? Mais quand irai-je donc rendre mes devoirs à mes principaux amis & aux personnes de condition, dont le support & la faveur me sont nécessaires ? Quand étudierai-je pour préparer les leçons pour lesquelles je reçois quelque récompense de mes écoliers ? Quand prendrai-je du temps pour moi-même, afin de donner quelque relâche à mon esprit après tant de soins & tant de veilles ? Mais que tout se perde, que tout périsse, à la bonne heure. Abandonnons toutes les choses du monde qui sont si vaines & si inutiles, & donnons-nous tout entiers à la recherche de la vérité. Cette vie n'est que misere, & l'heure de la mort est incertaine : si elle nous surprend tout d'un coup, en quel état sortirons-nous de ce monde ? Où apprendrons-nous ce que nous n'y aurons pas appris par notre faute ? ou plutôt que nous restera-t-il, sinon d'être punis sévérement d'une négligence si criminelle ? Mais peut-être qu'il ne reste plus aucun sentiment à l'homme après sa mort, & que l'ame étant éteinte, toutes ses inquiétudes cessent avec elle. Il est donc d'autant plus nécessaire de bien éclaircir ce point. Mais à Dieu ne plaise que cela soit ainsi. Ce n'est pas en vain que la Religion Chrétienne s'est élevée en un si haut point de gloire, & s'est acquise une si grande autorité par toute la terre. Dieu n'auroit jamais fait pour nous tant de prodiges & tant de merveilles, si notre ame devoit mourir avec notre corps. Pourquoi donc différons-nous davantage de renoncer à toutes les espérances du siecle, pour nous employer tout entiers à connoître Dieu, & a rechercher la vie bienheureuse ?

Mais attendons encore un peu. Cette vie qu'on mene dans le monde a ses douceurs & ses char-

mes. Et il ne faut pas aiſément s'en retirer, parce qu'il ſeroit honteux d'y rentrer après en être ſorti. Je ſuis ſur le point d'obtenir quelque emploi conſidérable, & quand j'en ſerai venu à bout, n'aurai-je pas ſujet d'être content ? J'ai beaucoup d'amis qui ſont très-puiſſants ; &, quelque hâte que j'aie de borner mes eſpérances, je puis toujours aſpirer à quelque charge de judicature. Après cela je pourrai prendre une femme qui ait du bien, afin de pouvoir entretenir une famille ; & mon ambition & mes deſirs ſeront alors ſatisfaits. Combien a-t-on vu de grands perſonnages, & très-dignes de ſervir d'exemple à tous les autres, qui pour s'être engagés dans le mariage n'ont pas laiſſé de s'occuper de l'étude de la ſageſſe ?

Dans cette diverſité de mouvements & de penſées dont mon cœur étoit agité en même-temps, & pouſſé tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, comme un navire battu par des vents contraires, le temps ſe paſſoit, & je demeurois irréſolu. Je différois de jour en jour, ô mon Seigneur & mon Dieu, de me convertir & de vivre en vous, & ne différois un ſeul jour de mourir en moi. Aimant la vie bienheureuſe, j'appréhendois le lieu où elle réſide, & en même-temps que je la cherchois, je la fuyois. Je croyois que ce me ſeroit une extrême miſere de paſſer ma vie ſans une femme, ne conſidérant pas que c'eſt votre grace qui nous doit guérir de cette foibleſſe ; parce que je n'avois jamais éprouvé un remede ſi divin ; & me figurant qu'un homme doit être chaſte par ſes propres forces, en quoi je reconnoiſſois mon impuiſſance ; j'étois ſi aveugle que de ne ſçavoir pas cet oracle de votre Ecriture : Que nul ne peut être continent ſi vous ne lui donnez cette vertu. Et vous me l'euſſiez donnée ſans doute, mon Dieu, ſi j'euſſe frappé vos oreilles par le gémiſſement intérieur de mon ame, & ſi j'euſſe remis entre vos mains toutes mes inquiétudes & mes peines par une foi ſolide & véritable.

CHAPITRE XII.

Divers sentiments de lui & d'Alipe touchant le Mariage & le Célibat.

ALipe faisoit tous ses efforts pour tâcher à me divertir du mariage, disant que si je m'y engageois nous ne pourrions jamais vivre ensemble avec un parfait repos dans l'amour de la sagesse, ainsi que nous le desirions depuis long-temps. Car quant à lui il étoit très-chaste. Ce qui étoit d'autant plus merveilleux, qu'étant tombé dans quelques déréglements en sa premiere jeunesse, il s'en étoit retiré aussi-tôt avec un dégoût & un regret de s'être laissé emporter à ce desordre, & depuis il avoit vécu dans une parfaite continence.

Je lui résistois de mon côté, en lui opposant les exemples de ceux qui après s'être mariés étoient toujours demeurés dans l'étude de la sagesse, dans le service de Dieu, & dans l'affection & la fidélité qu'ils devoient à leurs amis. Mais j'étois très-éloigné de l'éminence de la vertu qui a paru dans ces personnes. Je ne me servois de leurs noms que pour couvrir ma foiblesse, & cette maladie dans laquelle je languissois. Car étant enchanté par la mortelle douceur d'un plaisir brutal, & ne pouvant souffrir que l'on touchât à mes plaies, je traînois ma chaîne après moi, appréhendant qu'on ne la rompît, & repoussant tout ce qu'on me pouvoit dire en faveur de la chasteté, comme une main qui vouloit me délier, & me tirer d'une servitude que j'aimois.

De plus le démon se servoit de moi pour séduire Alipe. Il lui tendoit des piéges par mes paroles pleines d'attraits & de charmes pour le faire tomber & lui faire perdre la pureté & la liberté de son esprit. Car, ayant une opinion avantageuse de moi, il admiroit que je fusse réellement attaché à ce plaisir bas & sensuel, jusqu'à lui avouer

franchement toutes les fois que nous nous entretenions ensemble sur ce sujet, que je ne me pouvois résoudre en façon du monde de passer ma vie dans le célibat. Et voyant que pour me défendre sur ce qu'il témoignoit être surpris de ce sentiment dans lequel j'étois, je lui disois qu'il y avoit bien de la différence entre un plaisir passager qu'il avoit éprouvé autrefois, dont il lui restoit à peine quelque trace dans la mémoire, & la vie réglée qu'on peut mener avec une femme, lors particuliérement qu'elle est jointe à l'honnêteté d'un légitime mariage; & qu'ainsi il ne falloit pas trouver étrange, ou que j'estimasse ce genre de vie, ou que lui méprisât ce qu'il ne connoissoit pas. Voyant, dis-je, que je lui parlois de la sorte, il commença à se porter lui-même au mariage, étant vaincu, non par une volupté sensuelle, mais par la curiosité & par le desir d'éprouver, comme il témoignoit lui-même, quel pouvoit être ce contentement, sans lequel ma vie, qu'il estimoit beaucoup d'ailleurs, me sembloit un supplice plutôt qu'une véritable vie.

Son esprit qui étoit libre de ce joug, s'étonnoit de ma servitude; & cet étonnement le portoit à vouloir éprouver si ce qui me sembloit si desirable, l'étoit en effet autant que je me le figurois, ne considérant pas que, par cette expérience qu'il vouloit faire, il tomberoit peut-être dans la même servitude qui étoit la cause de son étonnement, parce qu'il vouloit faire alliance avec la mort; & que selon la parole de l'Ecriture, celui qui aime le péril se perdra dans le péril. Car ni lui ni moi n'étions que fort légérement touchés du desir de conduire avec sagesse une famille, de bien vivre avec une femme, & d'élever des enfants en l'amour & en la crainte de Dieu, qui est tout ce qu'il peut y avoir de recommandable dans le mariage. Pour moi, je n'y étois poussé que par le desir de satisfaire cette passion brutale, qui n'est jamais satisfaite, & qui m'accabloit depuis si long-

temps sous la pésanteur de ses chaînes : & pour lui l'étonnement de me voir esclave le portoit à se rendre esclave aussi-bien que moi. Voilà l'état déplorable où nous étions alors, ô mon Dieu, jusqu'à ce que votre grandeur infinie n'abandonnant pas notre bassesse, & étant touché de compassion pour notre misere, nous daignât tirer de cet esclavage par une conduite merveilleuse & entiérement inconnue aux hommes.

CHAPITRE XIII.

Sa mere se disposant à le marier, ne peut obtenir de Dieu aucune révélation sur ce mariage.

ON travailloit avec soin pour me marier. J'avois déja fait la recherche d'une fille, & on me l'avoit déja promise. Ma mere fit tout ce qu'elle put pour avancer cette affaire, dans le desir qu'elle avoit qu'après que je serois marié, je reçûsse le baptême, auquel elle reconnoissoit avec grande joie, que je me disposois chaque jour de plus en plus, espérant de trouver ainsi dans ma profession de foi l'accomplissement de ses vœux & de vos promesses. Mais lorsque, pour satisfaire à son propre mouvement, & à ma priere toute ensemble, elle vous demandoit sans cesse & du plus profond de son cœur, qu'il vous plût de lui faire connoître en songe quelque chose de mon mariage à venir, vous ne voulûtes jamais le lui accorder. Elle vouloit seulement quelques images vaines & fanatiques, causées par les efforts continuels de son esprit dans la violente application qu'elle avoit à cette pensée. Et elle me les racontoit avec mépris, & non avec la foi qu'elle avoit accoutumé d'ajouter aux choses que vous lui faisiez connoître. Sur quoi elle me disoit, qu'elle discernoit aisément par une certaine douceur qui ne se peut exprimer par les paroles, ce que vous daigniez lui révéler durant son sommeil, d'avec

ce que son imagination lui représentoit dans ses songes. On continuoit néanmoins de faire instance sur mon mariage, & la fille que l'on demandoit pour moi, ne pouvant être de deux ans en âge de se marier, on étoit résolu d'attendre, parce qu'on jugeoit ce parti avantageux.

CHAPITRE XIV.

De la proposition qu'il avoit faite avec quelques-uns de ses amis, de vivre tous en commun.

NOus étions plusieurs amis ensemble, qui, nous entretenant souvent des peines & des inquiétudes de la vie du monde, qui nous paroissoient insupportables, avions proposé & presque résolu de vivre en repos en quelque lieu à l'écart. Notre dessein étoit de mettre en commun tout ce que nous possédions ; de ne faire plus qu'une famille de toutes nos familles différentes, afin que l'amitié qui formoit l'union de nos cœurs empêchât la division de nos biens ; & qu'ainsi nul de nous n'ayant rien de propre, toutes choses fussent à tous en général & à chacun en particulier. Nous étions environ dix personnes qui croyions pouvoir vivre dans cette société : & il y en avoit de fort riches, mais particuliérement un nommé Romanien, qui étoit de la même Ville que moi, & mon intime ami dès mon enfance. La poursuite de quelques affaires très-importantes l'avoit alors amené à la suite de la Cour de l'Empereur, & nul n'avoit plus d'ardeur que lui pour cette proposition, ni plus d'autorité pour nous le persuader à tous, d'autant qu'il avoit beaucoup plus de bien qu'aucun des autres.

Nous avions avisé qu'en chaque année deux d'entre-nous seroient choisis comme intendants, pour avoir l'administration de tout le bien & de toutes les choses nécessaires à la famille, pendant que les autres demeureroient dans un plein repos,

ſans ſe mêler d'aucunes affaires. Mais lorſque nous vînmes à conſidérer ſi les femmes que quelques-uns avoient déja, & celle que je voulois avoir, demeureroient d'accord de notre deſſein, tout ce beau projet que nous croyions ſi bien établi, s'évanouit, & s'en alla en fumée.

Nous nous trouvâmes donc dans nos ſoupirs & dans nos plaintes ordinaires, & nous fûmes obligés de retourner dans le chemin large du ſiecle; parce que ces penſées différentes qui rouloient dans notre eſprit, étoient des penſées vaines & inutiles, au lieu que vos deſſeins, mon Dieu, ſont immuables & éternels. Ainſi votre ſageſſe ſe moquoit de nos réſolutions, étant prête d'accomplir les ſiennes, & devant nous donner bientôt la nourriture qui nous étoit néceſſaire au temps que vous aviez jugé le plus propre, & ouvrir votre main libérale pour remplir nos ames de bénédictions & de graces.

CHAPITRE XV.

La femme qu'il entretenoit s'en étant retournée en Afrique, il en prend une autre.

CEpendant mes péchés ſe multiplioient. J'avois ſouffert que l'on éloignât de moi la femme que j'entretenois, parce qu'elle étoit comme un obſtacle à mon mariage. Mais je n'avois pu l'arracher de mon cœur, où elle étoit ſi fortement attachée, ſans le déchirer; & cette plaie ſeignoit encore. Quant à cette femme elle s'en retourna en Afrique, m'ayant laiſſé un fils que j'avois d'elle; & ſe voyant ſéparée de moi, elle vous fit vœu, mon Dieu, de paſſer tout le reſte de ſa vie en continence. Mais je fus ſi malheureux, que je n'eus pas ſeulement le courage d'imiter une ſimple femme, & que ne pouvant ſouffrir le retardement de deux ans qu'il me falloit attendre pour me marier, parce que je n'étois pas

tant amoureux du mariage, qu'esclave de la volupté, je pris une autre femme au lieu de celle qui s'en étoit retournée, comme si j'eusse eu dessein de faire toujours durer la maladie de mon ame, & même de l'accroître jusqu'à ce que ma passion déréglée se changeât en un amour légitime. Ainsi la plaie que j'avois reçue par l'éloignement de cette premiere femme n'étoit pas guérie; mais au contraire, après une inflammation & des douleurs très-cuisantes, elle avoit passé à une espece de corruption & de pourriture qui rendoit ma maladie encore plus incurrable & plus désespérée, quoiqu'elle ne parût pas si violente.

CHAPITRE XVI.

Sa crainte de la mort & du jugement à venir; & que la vie bienheureuse ne se trouve point dans les voluptés charnelles.

QUe le Ciel vous loue, que la terre vous glorifie, ô source de grace & de bonté! Plus ma misere m'éloignoit de vous, & plus votre miséricorde s'approchoit de moi. Vous avanciez déja votre main pour me tirer de la fange de mes crimes, & me laver dans les eaux sacrées du Baptême, lorsque je n'avois pas la moindre pensée de ce qui étoit prêt d'arriver. Dans la passion que j'avois pour des voluptés charnelles, je n'étois retenu que par la seule appréhension de la mort & de votre jugement; la diversité de tant de fausses opinions qui me sont passées par l'esprit n'ayant pu en effacer cette crainte.

Je m'entretenois de la fin des biens & des maux avec mes deux amis Alipe & Nébride, & leur témoignois que j'aurois préféré les sentiments d'Epicure à ceux de tous les Philosophes de l'antiquité, si j'eusse pu perdre la croyance que j'avois, qu'après que le corps est mort l'ame est encore vivante, & qu'elle sera traitée selon le mé-

rite de ses actions, ce qu'Epicure n'a point voulu croire. Je leur demandois pourquoi nous ne serions pas heureux, & ce que nous voudrions chercher davantage si nous étions immortels, & si nous vivions dans une perpétuelle volupté des sens, sans aucune crainte de la pouvoir perdre : ne considérant pas que cette pensée que j'avois, faisoit connoître la grandeur de ma misere, en ce qu'elle témoignoit que j'étois si aveuglé & si plongé dans le vice, que je ne pouvois appercevoir la lumiere toute pure de cette beauté céleste, qui mérite seule d'être aimée pour elle-même, & sans aucun intérêt d'aucune autre récompense, que les yeux de la chair sont incapables de voir, & qui ne sçauroit être vue que des yeux de l'ame & au fond du cœur.

Malheureux que j'étois, je ne considérois pas de quelle source venoit le plaisir que je prenois à m'entretenir doucement de ces choses, quoique honteuses, avec mes amis ; & que selon les sentiments où j'étois alors, & au milieu même de toutes les voluptés charnelles, je n'eusse pu vivre heureux si j'eusse été sans amis, & sans des amis que je n'aimois nullement par intérêt, & que j'étois assuré qu'ils m'aimoient de la même sorte.

O voies égarées ! Malheur à l'ame audacieuse qui s'éloignant de vous, mon Dieu, espere trouver quelque chose de meilleur que vous. Elle a beau se tourner & se retourner de tous côtés, elle ne trouve par-tout que des inquiétudes & des déplaisirs. Car vous seul êtes son repos, & vous venez soudain la secourir : vous la tirez de cet égarement funeste ; vous la faites entrer dans votre voie : vous la consolez, & lui dites : courez, & je vous soutiendrai, je vous conduirai où vous desirez aller, & là je vous soutiendrai encore.



LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Que s'efforçant de connoître Dieu, il n'avoit pu se le figurer que comme une substance infiniment étendue, ce qui étoit encore le concevoir en la maniere des corps.

CEt âge dans lequel je m'étois laissé emporter à toutes sortes de débordements & de vices, étoit alors fini, & j'entrois dans la jeunesse, mais plus j'avançois dans le cours de mes années, plus je me perdois dans les égarements de mon esprit, ne pouvant me représenter autrement une substance que comme quelque chose de corporel, & qui se peut voir par les yeux du corps. Je ne vous considérois pas néanmoins, mon Dieu, comme ayant une figure humaine. Car depuis que j'avois reçu quelque instruction de la vérité, j'avois toujours rejetté une telle erreur, & me réjouissois de la voir condamner par la foi de votre Eglise Catholique, qui est notre Mere spirituelle. Mais je ne sçavois que penser autre chose de vous; & n'étant qu'un homme & un homme si aveugle, je m'efforçois de vous comprendre, vous qui êtes le seul Dieu souverain & véritable. J'avois une ferme croyance que votre nature est incapable de corruption, d'altération & de changement; parce qu'encore que je ne sçusse pas les raisons divines de cette haute vérité, je connoissois néanmoins évidemment, & j'étois très-persuadé que ce qui ne se peut corrompre, ni altérer, ni changer, est sans doute plus parfait & plus excellent que ce qui est capable de corruption, d'altération & de changement.

Mon esprit s'efforçoit de rejetter loin de lui

tous ces vains fantômes, & je tâchois d'éloigner de ma pensée ces images trompeuses & grossieres qui voloient sans cesse à l'entour de moi. Mais à peine cette nuée étoit dissipée, qu'elle se rassembloit en un clin d'œil, &, aussi épaisse qu'auparavant, venoit fondre sur mon esprit qu'elle couvroit de ténebres, & me contraignoit, non pas de vous concevoir sous la forme d'un corps humain, mais de penser néanmoins que vous étiez quelque chose de corporel qui remplissoit toutes les parties du monde, & qui étoit même répandu hors du monde dans les espaces infinis, quoiqu'en même-temps je vous crusse incorruptible, inaltérable & immuable ; parce que ces qualités me paroissoient beaucoup plus excellentes que leurs contraires. La raison qui m'en faisoit juger ainsi, étoit que tout ce que je me serois figuré sans lieu & sans espace n'eût été rien, je dis rien du tout, & non pas même un vuide tel que seroit un lieu duquel on auroit ôté généralement toute sorte de corps, ou célestes, ou composés de terre, d'eau ou d'air ; ensorte qu'il ne demeurât qu'un vuide comme un spacieux néant.

Mon cœur s'étant donc appésanti & devenu tout charnel, je ne me connoissois pas seulement moi-même, & je tenois pour un pur néant tout ce qui ne s'étendoit & ne se répandoit point dans quelque espace, ou qui au moins n'étoit pas tel qu'il comprit, ou qu'il put comprendre quelque chose de semblable. Car mon esprit se formoit des images proportionnées aux seuls objets de mes yeux, & je ne m'appercevois pas que cette action de mon esprit, par laquelle je me formois ces images corporelles, n'étoit pas corporelle comme elles, & que néanmoins elle n'eut pu les former, si elle n'eut été elle-même quelque chose de fort grand.

Ainsi, mon Dieu, qui êtes la vie de ma vie, la pensée que j'avois de votre grandeur me faisoit croire que vous étiez répandu en des espaces infi-

nis, & que vous pénétriez de telle sorte tout le corps de l'Univers, que vous vous étendiez de toutes parts au delà de lui sans aucunes bornes & sans aucunes limites; ensorte que la Terre, le Ciel & toutes les choses créées fussent remplies de vous, & se terminassent en vous, sans que pour cela vous fussiez en aucune sorte. Car tout ainsi que le corps de cet air élémentaire qui couvre la terre, ne sçauroit empêcher la lumiere du soleil de la pénétrer, non en le déchirant ou en le divisant, mais en le remplissant tout entier de sa clarté, je m'imaginois que vous passiez de la sorte, non-seulement à travers le corps du Ciel, de l'air & de l'eau, mais aussi à travers le corps de la Terre, toutes leurs parties depuis les plus grandes jusqu'aux moindres, vous faisant place pour jouir de la présence de votre majesté suprême, qui, en conduisant tout ce qu'elle a fait, se mêloit & se répandoit d'une maniere imperceptible au dedans & au dehors de toutes les créatures.

Voilà quelle étoit ma pensée sur ce sujet, parce que je ne pouvois m'imaginer autre chose: & néanmoins cette imagination étoit fausse, puisque si cela étoit ainsi, une plus grande partie de la terre contiendroit une plus grande partie de votre être, & une plus petite une moindre: & toutes choses seroient tellement remplies de vous, que le corps d'un éléphant en contiendroit une plus grande partie que celui d'un petit oiseau, parce qu'étant beaucoup plus grand il occuperoit un plus grand lieu; & ainsi à proportion dans toutes les parties du monde, les plus grandes comprendroient de plus grandes parties, & les plus petites de plus petites: ce qui n'est pas néanmoins. Mais je m'égarois, mon Dieu, parce que vous n'aviez pas encore éclairé les ténebres de mon ame.



CHAPITRE II.

Raison de Nébride pour confondre les Manichéens.

LE seul argument de Nébride contre les Manichéens me devoit suffire, mon Dieu, pour confondre ces trompeurs malheureux, qui sont les premiers trompés par leurs vaines illusions, & que l'on peut appeller tout ensemble, & de grands parleurs, & des muets, puisque leur langue, qui est si prompte à débiter leurs songes & leurs rêveries, est toujours muette pour parler selon votre Verbe & votre parole éternelle. Et voici quel étoit cet argument dont il se servoit d'ordinaire contr'eux dès devant que nous fussions partis de Carthage, & qui avoit fort ébranlé tout ce que nous étions, qui l'avions oui. Il leur demandoit quel mal vous eût pu faire cette Nation de ténebres, dont ils font un principe opposé à vous, si vous n'eussiez pas voulu combattre contre elle? Si l'on répond qu'elle vous en pouvoit faire, il s'ensuivroit donc que vous ne seriez pas inviolable & incorruptible. Et si l'on dit au contraire qu'elle ne vous pouvoit faire aucun mal, on n'a donc point de raison de feindre que vous ayez sujet de combattre, & de combattre encore d'une telle sorte, que vous ayez été obligé de faire qu'une portion & une partie de vous-même, ou une production de votre propre substance, vînt à se mêler parmi ces puissances que vous n'auriez point créées, & qui vous seroient ennemies, & à être corrompu par elles de telle sorte que, passant de la félicité dans la misere, elle eut besoin de secours pour la retirer de ce malheur, & la purifier de ses taches. Or, ils disent que cette partie de votre substance est l'ame de l'homme, que votre Verbe étant libre, pur & sans défaut, est venu secourir lorsqu'elle étoit esclave, impure & toute défigurée; d'où il s'ensuivroit qu'il ne seroit pas lui-mê-

me incorruptible, puisqu'il n'est qu'une seule & une même substance avec vous.

Ainsi Nébride confondoit les Manichéens, & faisoit voir que quelques sentiments qu'ils eussent de votre substance; s'ils la croient incorruptible, toutes leurs suppositions qui ne sont fondées que sur ce combat prétendu du bien & du mal, sont visiblement fausses & détestables : & que si ils osent dire que vous êtes corruptible, cela seul est un blasphême si grand & si étrange, que l'on ne sçauroit pas même le proférer sans horreur : il ne m'en falloit donc pas davantage pour rejetter entiérement & détester une si pernicieuse doctrine, puisqu'ils ne pouvoient répondre à cet argument, sans que leur cœur & leur langue commit un horrible sacrilege; leur cœur s'ils avoient un sentiment si indigne de votre adorable majesté; & leur langue s'ils avoient la hardiesse de proférer un si grand blasphême.

CHAPITRE III.

De la peine qu'il avoit à comprendre d'où pouvoit venir le mal, quoiqu'il reconnût déja qu'il ne pouvoit venir de Dieu, mais du libre arbitre.

MAis encore que je crusse dès-lors fermement que le Seigneur notre Dieu, le Dieu véritable, qui a créé non-seulement nos ames, mais aussi nos corps; & non-seulement nos ames & nos corps, mais généralement tout ce qui a l'être, ne put en façon quelconque être capable d'altération, de corruption ou de changement, je ne pouvois toutefois pénétrer & distinguer avec assez de clarté quelle étoit la cause du mal. Je jugeois bien néanmoins que quelle qu'elle put être, je la devois considérer de telle sorte qu'elle ne m'obligeât pas à croire que ce Dieu qui par sa nature est immuable, fut sujet à changement, afin de ne devenir pas moi-même mauvais, en cherchant

la cause du mal. C'est pourquoi dans cette recherche & dans ce doute, je supposois comme une chose constante & indubitable, que ce que les Manichéens disoient sur ce sujet, étoit très-faux, & j'avois une aversion & une horreur extrême de leur sentiment, voyant qu'ils cherchoient le principe & l'origine du mal avec une malice noire & aveugle, qu'ils aimoient mieux soutenir que votre substance Divine étoit susceptible du mal, que d'avouer que la leur, foible & méprisable, étoit capable de le commettre.

Je m'efforçois de connoître & de comprendre la vérité de ce que j'avois oui dire, que le mal que nous faisons vient de notre libre arbitre, & que le mal que nous souffrons vient de l'équité suprême de vos jugements. Mais je ne pouvois bien démêler ce point, ni m'en éclaircir comme je le desirois. Ainsi lorsque je tâchois de me retirer de cet abyme si profond, j'y retombois aussi-tôt, & faisant souvent les mêmes efforts, je me retrouvois toujours dans le même état.

Une chose me faisoit un peu ouvrir & lever les yeux vers votre lumiere, c'est que je n'étois pas plus assuré de vivre, que je l'étois d'avoir une volonté. Ainsi quand je voulois où ne voulois pas quelque chose, je ne pouvois douter que ce ne fut moi qui voulois ou ne voulois pas : & déjà je commençois à m'appercevoir que c'étoit en cela que consistoit la cause de mon péché. Mais quant à ce que je commettois à regret, il me sembloit que je ne faisois pas tant ce mal que je le souffrois, & je jugeois que ce n'étoit pas tant un péché comme une peine : sur quoi considérant que vous êtes juste, je me trouvois aussi-tôt obligé de reconnoître qu'il falloit que je fusse châtié & puni avec justice.

Mais je disois ensuite : Qui m'a créé ? N'est-ce pas le Seigneur mon Dieu, qui non-seulement est bon, mais la bonté-même ? D'où vient donc que je me suis rendu coupable en voulant le mal &

ne voulant pas le bien, pour me rendre ainſi digne du ſupplice ? Et puiſque j'ai été formé tout entier par un Dieu qui eſt ſouverainement doux, qui eſt-ce qui a pu planter dans mon cœur une racine ſi amere ? Si c'eſt le démon, comment eſt-ce que lui-même eſt devenu démon ? & ſi c'eſt ſa mauvaiſe volonté, qui d'un bon Ange qu'il étoit auparavant, l'a fait devenir un Ange de ténebres, d'où eſt procédé en lui cette mauvaiſe volonté qui l'a rendu un démon, puiſque ſon Créateur, qui eſt ſouverainement bon, l'avoit créé tout bon en le faiſant Ange ? Ces penſées me rempliſſant l'eſprit d'irréſolution & de doutes, me faiſoient retomber dans mon erreur, ſans deſcendre néanmoins juſqu'en cet abyme ſi profond, & comme en cet enfer où votre Nom ne peut être glorifié, qui eſt l'état de ceux qui oſent dire par un blaſphême exécrable, que c'eſt plutôt vous qui ſouffrez le mal par contrainte, que non pas nous qui le commettons.

CHAPITRE IV.

Que Dieu étant le ſouverain bien, il eſt néceſſairement incorruptible.

JE faiſois tous mes efforts pour trouver l'éclairciſſement de mes autres difficultés en la même ſorte que j'avois déjà remarqué, que ce qui eſt incorruptible eſt beaucoup meilleur que ce qui ne l'eſt pas ; qu'ainſi l'on eſt obligé de demeurer d'accord, que quel que vous ſoyez, mon Dieu, vous avez un être incorruptible. Car nul eſprit n'a jamais pu, & ne pourra jamais rien concevoir de plus excellent que vous, puiſque vous êtes le ſouverain bien. Or, étant conſtant & indubitable que l'on doit préférer ce qui eſt incorruptible à ce qui eſt ſujet à corruption, comme dès-lors je ne mettois pas en doute de l'y préférer ; j'aurois pu, mon Dieu, ſi vous n'étiez pas incorruptible, éle-

ver ma pensée jusqu'à concevoir quelque chose de meilleur que vous.

Voyant donc que ce qui est incorruptible est préférable à ce qui est corruptible, je devois vous chercher, mon Dieu, dans cet état le plus parfait, & considérer ensuite d'où peut procéder le mal, c'est-à-dire, cette source de corruption, qui ne peut en façon du monde altérer la pureté de votre substance. Car Dieu ne peut être susceptible de corruption, ni par sa volonté, ni par nécessité, ni par hazard. Il ne le peut être par sa volonté, parce qu'il est Dieu, & qu'il ne veut rien pour soi que le bien, & qu'il est lui-même l'essence du bien. Or, ce ne seroit pas un bien que d'être sujet à corruption. Et vous ne pouvez aussi, mon Dieu, être contraint à rien faire contre votre gré, puisque votre volonté qui est infiniment bonne, vous rendant incapable de vouloir le mal, votre puissance qui n'est pas moins grande, vous rend aussi incapable de le souffrir ne le voulant pas; la volonté & la puissance de Dieu étant Dieu-même, & ainsi l'une ne pouvant être plus grande que l'autre, si vous n'étiez vous-même plus grand que vous-même. Enfin, que peut-il arriver d'inopiné à vous qui connoissez toutes choses, & qui les connoissez de telle sorte que la connoissance que vous avez de toutes les créatures, & la cause de leur être? Mais pourquoi cherchois-je tant de raisons pour montrer que cette substance qui est Dieu même, est incorruptible, puisqu'elle ne seroit pas Dieu si elle pouvoit être corrompue?

CHAPITRE V.

Il continue à représenter ses doutes touchant l'origine du mal.

JE cherchois d'où pouvoit procéder le mal; mais je le cherchois par un faux raisonnement, & ainsi ma recherche étoit inutile pour le découvrir,

couvrir. Voici donc comme je le cherchois. Mon esprit se représentoit l'Univers, & tout ce qui est visible dans son étendue, comme la Terre, la Mer, l'Air, les Astres, les Plantes, & les Animaux. Il se représentoit aussi tout ce que nos yeux ne sçauroient appercevoir, comme le Firmament, les Anges, & tous les Esprits célestes; & mon imagination les plaçoit en certains lieux, comme s'ils eussent été corporels. De tout cela, je composois une grande masse, où je rangeois par ordre tous ces divers corps de vos créatures, tant celles qui en effet sont corporelles, que celles que je m'étois imaginé l'être, quoique ce ne soient que de purs esprits. Je me figurois cette masse aussi grande qu'il me plaisoit, ne pouvant pas sçavoir en effet sa véritable grandeur; mais je me la représentois toujours finie & bornée de toutes parts. Après cela je vous considérois, mon Dieu, comme environnant & pénétrant entiérement cette masse, & demeurant néanmoins infini de tous côtés. De même que si une mer infinie de toutes parts enfermoit une éponge d'une grandeur démesurée, mais pourtant finie, cette éponge seroit toute remplie de cette Mer sans bornes & sans limites.

Ainsi, je m'imaginois, mon Dieu, que votre essence étant infinie, elle remplissoit de la même sorte vos créatures qui sont finies, & je disois en moi-même : Voilà quel est Dieu, & quelles sont ses créatures : ô combien il est bon & incomparablement meilleur qu'elles, quoiqu'étant tout bon il n'ait pu les créer que bonnes ! Voilà de quelle sorte il les environne & les remplit. Mais cela étant ainsi, d'où peut donc procéder le mal ? & comment s'est-il glissé dans le monde ? quelle est la racine dont il est sorti ? quelle est la semence dont il a été produit ? Mais peut-être aussi qu'il n'y a point de mal. Si cela est, pourquoi donc le craignons-nous, & nous tenons-nous sur nos gardes contre un ennemi purement imaginaire ? Que

si c'est sans cause que nous craignons, cette crainte est donc un mal elle-même, puisqu'elle agite & tourmente notre esprit sans aucun sujet : & ce mal est d'autant plus grand, qu'il nous porte à craindre sans qu'il y ait rien à craindre. Ainsi, ou il n'y a point de mal que nous devions appréhender, ou cela même est un mal, que nous appréhendons comme un mal, ce qui en effet n'est point un mal.

Quel est donc le principe du mal, puisque Dieu qui est tout bon n'a rien fait qui ne fut bon ? Il est vrai qu'étant le souverain bien, il n'a pu communiquer sa bonté à ses créatures dans la plénitude qu'il la posséde ; mais cela n'empêche pas que le Créateur & les créatures ne soient bons. D'où peut donc procéder le mal ? Viendroit-il de la matiere de laquelle Dieu auroit créé toutes choses ? Y avoit-il quelque matiere mauvaise qu'il ait formée & mise en ordre ; mais en telle sorte néanmoins qu'il ait laissé quelque chose de mauvais qu'il n'ait pas voulu changer en bien ? Et pourquoi auroit-il fait cela, puisqu'étant tout-puissant, il ne lui auroit pas été difficile de la convertir & de la changer entiérement, sans qu'il restât en elle rien de mauvais ? Ou pourquoi a-t-il voulu se servir de cette matiere corrompue pour en former quelque chose ? Et que ne l'a-t-il plutôt anéantie par sa toute-Puissance ? Pouvoit-elle subsister contre sa volonté ? Ou bien si elle étoit éternelle, pourquoi durant tous ces temps infinis qui ont précédé la naissance des siecles, a-t-il souffert qu'elle demeurât de la sorte ? & pourquoi s'est-il avisé si tard de s'en servir pour en former quelque créature ? Que si Dieu s'est résolu tout d'un coup de faire quelque chose ; ce qu'il devoit faire, étoit plutôt d'anéantir cette matiere mauvaise, afin de demeurer lui seul, comme étant le bien suprême & véritable, & la source infinie de tous les biens. Ou si celui qui étoit infiniment bon devoit communiquer sa bonté & la faire réduire par

la création de quelque excellent ouvrage ; ne pouvoit-il pas détruire cette matiere mauvaise, & en former une bonne, dont il eût créé toutes choses ? Car il ne seroit pas tout-Puissant s'il ne pouvoit rien créer de bon sans l'aide d'une matiere mauvaise que lui-même n'auroit point créée.

Voilà les pensées que je roulois dans mon esprit, qui étoit alors en un état déplorable, agité sans cesse par la frayeur de la mort, & rongé de mille soins qui le dévoroient. Et quoique je ne connusse pas encore la vérité, mon cœur néanmoins étoit ferme & inébranlable dans la Foi de Jesus-Christ notre Sauveur & notre souverain Maître que l'Eglise Catholique nous enseigne. Ce n'est pas que la foi que j'en avois alors ne fut très-informe, & comme flottante en plusieurs points ; mais elle demeuroit enracinée dans mon ame, & s'y fortifioit tous les jours de plus en plus.

CHAPITRE VI.

Des vaines prédictions des Astrologues.

J'Avois aussi renoncé dès-lors aux trompeuses prédictions des Astrologues, & à l'impiété de leurs rêveries. Que je vous bénisse encore sur ce point, mon Dieu, du plus profond de mon cœur, & que je reconnoisse la miséricorde infinie que vous m'avez faite. Oui, mon Dieu, c'est vous qui m'avez détrompé de ces illusions & de ces songes. Car, qui peut nous tirer de toutes les erreurs pernicieuses & mortelles, que celui qui est la vie suprême qui ne peut mourir, qui est la Sagesse éternelle qui éclaire toutes les ames dans leurs ténebres & dans leur aveuglement, sans avoir besoin d'aucune lumiere, & qui gouverne tout l'Univers par cette admirable Providence, qui s'étend jusqu'à une feuille d'arbre que le vent emporte ? Vous vous servîtes, mon Dieu, d'une rencontre merveilleuse pour vaincre cette opiniâtreté

avec laquelle je combattois les raisons du sage vieillard Vindicien & de Nébride, qui bien que jeune avoit une lumiere d'esprit incomparable, dont le premier soutenoit très-fortement, & le second me disoit souvent, quoiqu'avec quelque sorte de doute, qu'il n'y a point de science capable de prévoir les choses futures; mais que les conjectures des hommes rencontrent quelquefois par hazard la vérité, & que dans la multitude des choses qu'ils prédisent, il en arrive quelques-unes; non que ceux qui les en assurent en aient aucune connoissance, mais parce qu'entre tant d'événements imaginaires qu'ils prédisent en l'air, il est presque impossible que dans le cours des choses du monde, il ne s'en trouve quelqu'un de véritable. Vous vous servîtes donc, pour me faire rendre à la vérité, d'un de mes amis qui n'étoit pas fort sçavant en Astrologie, & qui étoit néanmoins fort curieux & fort ardent à consulter les Astrologues. Il avoit appris de son pere une chose très-importante, pour ruiner toute la vaine estime de cette science, sur laquelle il ne faisoit pas assez de réflexion.

Cet homme nommé Firmin, qui avoit été bien élevé, & qui n'étoit pas peu instruit dans l'éloquence, me consultant un jour comme le plus cher de ses amis, touchant quelque affaire qui lui donnoit une grande espérance pour sa fortune, & me demandant ce qu'il m'en sembloit, selon ce que j'en pouvois juger par son horoscope, je ne refusai pas de lui dire mes conjectures, & ce qui me vint en la pensée. Mais comme je commençois déja à entrer sur ce sujet dans l'opinion de Nébride, j'y ajoutai que j'étois presque persuadé que toutes ces prédictions étoient vaines & ridicules. Alors il me raconta que son pere avoit eu une curiosité nompareille pour les livres qui traitent de cette science, & qu'il avoit un ami qui ne les aimoit pas moins que lui : de sorte qu'ils donnoient l'un & l'autre tout leur temps à cette

étude, & brûloient d'une telle passion pour ces niaiseries, qu'ils observoient jusqu'à la naissance des animaux qui naissoient chez eux, & remarquoient qu'elle étoit la situation du Ciel en ce moment, afin de se rendre sçavants par ces sortes d'expériences.

Il disoit donc avoir appris de son pere, que lorsque sa mere étoit grosse de lui qui me parloit, il se rencontra qu'une servante de son ami l'étoit aussi, ce qu'il ne manqua pas de reconnoître aussitôt, lui qui observoit même si exactement quand ses chiennes faisoient leurs petits. Ainsi il arriva que tous deux remarquant avec un soin nompareil le jour, l'heure & le moment de l'accouchement, l'un de sa femme, & l'autre de sa servante, elles accoucherent toutes deux ensemble, & si fort en même-temps, que n'y ayant pas à dire une minute, ils furent obligés de faire tous deux la même figure, l'un de la naissance de son fils, & l'autre de celle du fils de sa servante : car comme ces deux femmes commencerent d'être en travail, ils se donnerent avis de ce qui se passoit dans leurs maisons, & tinrent des valets tout prêts pour s'envoyer à l'instant qu'elles seroient accouchées, ce qui leur étoit facile par le pouvoir que chacun d'eux avoit chez soi. Il ajoutoit que ces valets qu'ils s'envoyerent, se rencontrerent si justement à moitié chemin, qu'ils ne purent ni l'un ni l'autre remarquer qu'un même moment & un même regard des planettes dans la naissance de ces deux Enfants. Et néanmoins Firmin, comme étant d'une maison considérable parmi les siens, vivoit dans le monde avec estime & avec éclat : son bien s'augmentoit tous les jours, & il étoit élevé dans les charges les plus honorables; au lieu que le fils de cette servante étoit toujours dans une vie sujette & malheureuse, sans sentir diminuer le poids du joug si rude & si ennuyeux de sa condition servile : ce que je sçavois par le rapport de celui-là.même qui le connoissoit parfaitement.

Ayant ouï cette histoire, & l'ayant crue, parce que celui qui la racontoit étoit très-digne de foi, ce qui me restoit de doute fut éclairci, & toute ma résistance fut vaincue. La premiere chose que je fis ensuite, fut de tâcher à guérir même l'esprit de Firmin de cette curiosité si vaine, lui représentant pour cela, qu'en considérant la figure de sa nativité, j'aurois dû, pour lui dire vrai, y remarquer que ses parents étoient des principaux de leur Province, & tenoient un grand rang dans leur Ville, qu'il étoit fort bien né, qu'il avoit été élevé avec grand soin, & instruit dans les belles lettres. Que si ce serviteur fut venu me consulter, & me faire voir que les mêmes constellations avoient présidé à sa naissance, puisque selon ce qu'il m'en avoit rapporté lui-même, il ne pouvoit y en avoir eu d'autres, il eut fallu que pour lui dire la vérité, j'y eusse reconnu qu'il étoit né d'une famille très-basse, d'une condition servile, & que toutes les autres circonstances de sa fortune étoient très-différentes & très-éloignées de celles que j'eusse dû avoir remarquées auparavant. Or, comment aurois-je pu, n'ayant que les mêmes astres à consulter dans ces deux nativités, leur répondre diverses choses : ce que néanmoins j'aurois dû faire pour leur dire la vérité à tous deux ; puisque si je leur avois voulu dire à tous deux les mêmes choses, comme l'inspection des astres m'y obligeoit, je me serois trompé nécessairement en l'un ou en l'autre ? De là je conclus très-certainement que ce que l'on dit de véritable après avoir observé ces astres, se dit par hazard & non par science ; & que ce que l'on dit de faux ne se doit pas attribuer au défaut de l'art, mais à la tromperie qui se rencontre aisément en tout ce qui ne se dit que par hazard.

Le récit de cette histoire m'ayant donné un grand jour pour découvrir entiérement la fausseté de cet art : comme je souhaitois avec passion de pouvoir convaincre d'erreur, & rendre ridicu-

les ceux qui font profeſſion de cette ſcience, & qui vendent aux autres leurs ſonges & leurs rêveries, pour leur ôter tout moyen de ſe défendre, en diſant que Firmin ou ſon pere n'avoit pas dit vrai en ce qui m'avoit été conté, je commençai à conſidérer en moi-même tout ce qui ſe pouvoit dire ſur cette matiere, & à faire particuliérement réflexion ſur l'exemple de deux jumeaux, dont la plupart venant au monde ſe ſuivent de ſi près, que de quelque importance que l'on veuille dire qu'eſt ce petit intervalle de temps dans la nature des choſes, il eſt néanmoins ſi inſenſible qu'un Aſtrologue ne ſçauroit le remarquer, ni faire pour cela d'autre figure que celle qu'il eſt obligé de conſidérer pour bien réuſſir dans ſes prédictions. Et néanmoins ſes prédictions ne ſe trouveroient pas véritables, puiſqu'en obſervant deux figures tout-à-fait ſemblables, il auroit dû dire les mêmes choſes d'Eſaü & de Jacob, dont la vie ayant été ſi différente, ces mêmes choſes qu'il avoit prédites ſe ſeroient par conſéquent trouvées fauſſes. Ou s'il prédiſoit véritablement les événements de leur vie, il ne diroit donc pas les mêmes choſes de tous les deux, quoiqu'il ne put voir que les mêmes dans les figures de la nativité de l'un & de l'autre. Et ainſi ce ſeroit par hazard, & non par ſcience qu'il diroit vrai.

Car comme vous gouvernez tout l'Univers, mon Dieu, avec une juſtice ſuprême & une ſageſſe incomparable, vous faites par de ſecrets mouvements, que, ſans que ces Aſtrologues, ni ceux qui les conſultent, ſçachent ce qui ſe paſſe dans eux, les uns rendent des réponſes, & les autres les reçoivent telles qu'ils méritent, ſelon la corruption qui eſt cachée dans le fond des ames, & l'abyme impénétrable de vos jugements. Et que l'homme ne ſoit pas ſi hardi, mon Dieu, que de vous demander: Qu'eſt-ce que cela? Et pourquoi cela? Qu'il ſe garde bien de vous le demander, puiſqu'il eſt homme, & par conſéquent in-

capable de pénétrer les ſecrets de votre admirable conduite.

CHAPITRE VII.

Il ſouffre de grandes peines en ſon eſprit en recherchant la cauſe du mal, & ne pouvant concevoir les choſes ſpirituelles.

SEigneur, qui êtes mon protecteur & mon ſeul appui, vous m'aviez alors affranchi de ces liens ; mais je ne pouvois encore trouver aucune iſſue pour ſortir du labyrinthe où j'étois entré en voulant chercher la cauſe du mal. Vous ne permettiez pas néanmoins que l'agitation de mes penſées ſur ce ſujet pût me détourner en aucune ſorte de la foi qui me faiſoit croire non ſeulement que vous êtes, mais que votre eſſence eſt immuable, que vous prenez ſoin des hommes, que vous les jugez ſelon leurs œuvres, & que Jeſus-Chriſt votre Fils unique Notre Seigneur, & l'inſtruction des divines Ecritures, que l'autorité de votre Egliſe Catholique nous rend ſi recommandables, ſont la ſeule voie de ſalut par laquelle vous voulez conduire les hommes à cette vie bienheureuſe que vous nous réſervez après notre mort.

Ces vérités étant donc ſi puiſſamment établies dans mon eſprit, que rien n'étoit pas capable de les ébranler, je ne laiſſois pas toutefois de rechercher avec mille inquiétudes & mille peines d'où pouvoit provenir le mal. Quels tourments mon cœur ne ſouffrit-il point dans l'enfantement de ces penſées ? Quels ſoupirs ne jetta-t-il point ? Vos oreilles les attendoient, mais je ne le ſçavois pas ; & lorſque dans le ſilence je travaillois avec tant d'effort à cette recherche, ces accablements muets de mon eſprit étoient comme des voix éclatantes qui s'élevoient juſqu'au trône de votre miſéricorde.

Vous ſçaviez, mon Dieu, ce que je ſouffrois,

& nul homme du monde ne le ſçavoit. Car qu'étoit-ce que ce peu que j'en diſois à mes plus intimes amis ? Comment auroient-ils pu pénétrer juſques dans mon ame, pour y voir ce grand tumulte dont elle étoit agitée, & que je n'aurois pas pu moi-même leur découvrir, quand je n'aurois fait autre choſe que de m'en entretenir avec eux ? Mais tous ces efforts & toutes ces plaintes, qui étoient comme des rugiſſements de mon cœur, montoient juſqu'à vous; mes deſirs étoient préſents devant vous, & la lumiere de mes yeux n'étoit plus avec moi pour uſer des termes de l'Ecriture. Car cette lumiere eſt intérieure, & j'étois tout extérieur : elle n'occupe point de lieu, & je ne portois mon imagination que vers les choſes qui rempliſſent quelque lieu, & là je ne trouvois point de lieu où me repoſer; nulle d'elles ne me recevoit, enſorte que je puſſe dire : Cela me ſuffit, & me voici bien; ni ne permettoit de retourner en un lieu où je puſſe avoir quelque repos, parce que j'étois au deſſus de toutes ces choſes, comme j'étois au deſſous de vous, & que comme je vous ſuis aſſujetti, ô mon Dieu, qui êtes ma ſeule véritable joie, il vous a plû de m'aſſujettir tout ce que vous avez créé de moins noble que je ne ſuis.

C'eſt-là le juſte tempéramment que j'étois obligé de garder, & comme la moyenne région au deſſous de vous & au deſſus des créatures, dans laquelle je devois chercher mon ſalut, afin de conſerver inviolablement l'avantage que j'avois d'avoir été créé à votre image, qui me devoit donner un empire ſur mon corps, en me tenant aſſujetti à votre puiſſance abſolue & ſouveraine : mais ayant voulu par mon orgueil me révolter contre vous, & m'armer de la dureté de mon cœur, comme d'un bouclier impénétrable, pour combattre mon Seigneur & mon Maître; ces créatures qui devoient être ſous mes pieds s'élevoient ſur ma tête, & m'accabloient de telle ſorte, qu'elles ne me donnoient point de rêve, &

I 5

ne me permettoient pas de respirer. Je les rencontrois par tout qui se présentoient en foule à mes sens : & lorsque je pensois rentrer dans moi-même, & m'entretenir avec mes pensées, ces images corporelles me venoient troubler : elles m'environnoient de tous côtés, comme pour m'empêcher de retourner en arriere, & sembloient me dire : Où vas-tu, toi qui es si impur, & si indigne de t'élever à la connoissance des choses divines ?

Voilà l'état où mes plaies m'avoient réduit, parce que selon les oracles de votre parole, vous humiliez les superbes, en permettant qu'ils reçoivent de grandes blessures. Ma présomption m'éloignoit de vous ; & l'orgueil qui m'avoit enflé le visage, me fermoit les yeux de telle sorte, que je ne pouvois appercevoir la lumiere de la vérité.

CHAPITRE VIII.

Que Dieu le tenoit toujours dans l'inquiétude & dans la peine, jusqu'à ce qu'il connût la vérité.

SEigneur, vous êtes éternel ; mais votre colere contre nous n'est pas éternelle, puisque vous avez eu pitié de votre créature, qui n'est que terre & que cendre, & qu'il vous a plu de purifier toutes les taches qui défiguroient mon ame, & qui la rendoient si difforme & si desagréable à vos yeux ; vous agitiez sans cesse mon cœur par des pointes secretes & invisibles, afin qu'il demeurât toujours dans l'impatience, jusqu'à ce qu'il eût une connoissance assurée de vous, en vous considérant par un regard intérieur, & non plus par des fantômes sensibles & corporels. Ainsi, mon ame étant touchée par votre main salutaire & toute-puissante, se guérissoit peu à peu de l'enflure de son orgueil : & l'œil de mon esprit, qui étoit tout troublé & tout ténébreux, s'éclaircissoit par le remede si cuisant des peines & des douleurs

que je souffrois, & reprenoit de jour en jour de nouvelles forces.

CHAPITRE IX.

Qu'il avoit trouvé la divinité du Verbe éternel dans les livres des Platoniciens, mais non par l'humilité de son Incarnation.

VOtre bonté, mon Dieu, me voulant faire connoître comme vous résistez aux superbes, & donnez votre grace aux humbles, & combien est grande la miséricorde que vous avez fait paroître aux hommes dans cette prodigieuse humilité, par laquelle votre Verbe s'est fait homme & a habité parmi nous, vous permîtes que, par le moyen d'un homme extraordinairement vain & glorieux, il me tomba entre les mains quelques livres des Philosophes Platoniciens, traduits de Grec en Latin, dans lesquels je lus, non pas en mêmes paroles, mais dans un sens tout semblable, apuyé d'un très-grand nombre de raisons: Que le verbe étoit dès le commencement: Que le Verbe étoit en Dieu, & que le Verbe étoit Dieu: Qu'ainsi dès le commencement le Verbe étoit en Dieu: Que toutes choses ont été faites par lui, & que rien n'a été fait sans lui: Que ce qui a été fait a vie en lui: Que la vie étoit la lumiere des hommes: Que cette lumiere luit dans les ténebres: & que les ténebres ne l'ont point comprise. Qu'encore que l'ame de l'homme rende témoignage de la lumiere; elle n'est pas pourtant elle-même la lumiere; mais que le Verbe de Dieu, qui est Dieu, est cette lumiere véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde: Qu'il étoit dans le monde: Que le monde a été fait par lui, & que le monde ne l'a point connu.

Voilà ce que je lus dans ces livres. Mais je n'y lus pas, que le Verbe étant venu chez soi, les siens ne l'ont pas reçu; & qu'il a donné le pou-

voir d'être faits enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu, & qui ont cru en son nom. J'y lus aussi, que ce Verbe qui est Dieu, n'étoit pas né de la chair ni du sang, ni des desirs sensuels de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Mais je n'y lus pas que le Verbe a été fait homme, & a habité parmi nous.

Je trouvai qu'il étoit marqué en plusieurs endroits de ces livres, & en différentes expressions, que le Fils ayant la même essence que le Pere, n'a pas cru faire un larcin en se rendant égal à Dieu, puisqu'il est par sa nature une même chose avec lui. Mais je n'y lus point qu'il s'est anéanti soi-même en prenant la forme d'un esclave; qu'il s'est rendu semblable à l'homme en se revêtant de nos infirmités; qu'il s'est humilié & a été obéissant jusqu'à la mort, & à la mort de la croix, en récompense de quoi Dieu l'a ressuscité des morts, & lui a donné un nom au dessus de tout autre nom: afin qu'à cet adorable nom de JESUS, toutes les puissances du Ciel, de la Terre & des Enfers plient les genoux, & que les Nations reconnoissent & publient à haute voix, que J. C. Notre Seigneur est dans la gloire de Dieu son Pere.

Je trouvai dans ces mêmes livres, que votre Fils unique est éternel comme vous: qu'il subsiste avant tous les temps, & au delà de tous les temps, d'une subsistance immuable; que les autres ne sont heureuses que par les effusions qu'elles reçoivent de sa plénitude, & qu'elles ne sont renouvellées pour devenir sages, que par la précipitation de la sagesse qui se communique à elles. Mais qu'il soit mort dans le temps pour les pécheurs, que vous n'ayez pas épargné votre Fils unique, & que vous l'ayez livré à la mort pour les hommes, je ne le vis point dans les livres, d'autant que vous avez caché ces mysteres aux sages du monde, & les avez seulement révélés aux humbles & aux petits, afin que ceux qui gémissent sous la pésanteur de leurs péchés, viennent à lui, & qu'il

les soulage, parce qu'il est doux & humble de cœur; & que c'est lui qui conduit dans la justice ceux qui sont doux & humbles de cœur, qui leur apprend à marcher dans ses saintes voies, & qui nous pardonne tous nos péchés, lorsqu'il voit en nous une humilité véritable, & une douleur de l'avoir irrité par nos offenses.

Mais ceux qui sont enflés d'orgueil par la haute opinion qu'ils conçoivent de leur science ne l'écoutent point, quand il dit : Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames. Et lors même qu'ils connoissent Dieu, ils ne le glorifient pas comme Dieu, & ne lui rendent pas les actions de graces qui lui sont dues ; mais ils s'égarent & se perdent dans la vanité de leurs pensées, & deviennent d'autant plus fous qu'ils se croient être plus sages. C'est pourquoi je trouvai que dans ces Livres la gloire de votre incorruptible Majesté vous étoit ravie, pour la donner à des idoles & à des statues, formées sur l'image & la ressemblance de l'homme, qui est corruptible, des oiseaux, des bêtes, & des serpents : J'y trouvai cette viande d'Egypte, laquelle fit perdre autrefois le droit d'aînesse à Esaü, c'est-à-dire, au peuple Juif ; le premier né d'entre tous les Peuples qui, ne respirant que son retour en Egypte, adoroit une bête au lieu de vous adorer, & abaissoit son ame qui étoit formée à votre image, devant l'image d'un veau qui mange de l'herbe.

Je vis toutes ces choses dans ces livres. Mais je ne voulus point me repaître de cette viande de l'idolâtrie : car il vous a plu, Seigneur, d'appeller les Païens à la participation de votre héritage. Il vous a plu de lever l'opprobre & la honte de Jacob, de ces Peuples ensévelis durant tant de siecles dans le péché & dans l'ignorance, lorsque, pour accomplir les figures anciennes, vous avez préféré le peuple Gentil, représenté par Jacob qui étoit le puîné, au peuple Juif, marqué par Esaü

qui étoit l'aîné. J'étois venu à vous, Seigneur; du milieu de ces Païens, & je commençai à tourner ma pensée vers cet or que vous commandâtes à votre Peuple d'emporter d'Egypte, parce qu'en quelque lieu qu'il fût, il étoit à vous. Et cet or est la sagesse dont vous aviez répandu quelque lumiere parmi les infideles, comme lorsque vous dites aux Athéniens par votre Apôtre, que c'est par vous que nous avons l'être, le mouvement & la vie, ainsi que quelques-uns d'entre-eux l'avoient déja dit auparavant. Et ce qu'il y avoit de bon & de vrai dans ces livres des Platoniciens que j'avois lus, venoit aussi du même trésor. Mais je ne m'arrêtois point à ces idoles des Egyptiens, auxquelles ils offroient l'or de votre sagesse, changeant ainsi en mensonge votre vérité, & rendant à des créatures l'honneur & l'adoration qui ne sont dûs qu'au seul Créateur.

CHAPITRE X.

Il commence à reconnoître que Dieu étant la vérité même, il ne devoit point être conçu comme une chose corporelle.

AYant tiré de ces connoissances un avertissement salutaire de revenir à moi, j'entrai en moi-même dans le plus secret de mon cœur & de mes pensées, & je me trouvai capable de le faire, parce que je fus aidé de votre secours. J'entrai donc ainsi dans moi-même, & avec l'œil de mon ame, quoiqu'il n'eut encore que peu de clarté, je vis au-dessus de ce même œil de mon ame, & au dessus de la lumiere de mon esprit, la lumiere immuable du Seigneur, & cette lumiere n'étoit pas celle que nous voyons, ni quelqu'autre de même nature, mais qui auroit été seulement plus grande, plus parfaite, plus éclatante & plus étendue dans toutes les parties de l'Univers. Elle étoit d'une autre espece, & entiérement différente de

la lumiere ordinaire. Elle n'étoit point au dessus de mon esprit, comme l'huile est au dessus de l'eau, & le Ciel au dessus de la terre; mais elle étoit au dessus de moi-même, comme m'ayant donné l'être, & j'étois au dessous d'elle comme ayant été créé par elle. Celui qui connoît la vérité, connoît aussi cette lumiere; & celui qui connoît cette lumiere, connoît aussi l'éternité, & c'est la charité qui la fait connoître.

O éternelle vérité? ô véritable charité! ô chere éternité! c'est vous qui êtes mon Dieu, & c'est pour vous que je soupire jour & nuit. Aussi-tôt que je commençai à vous connoître, vous m'ouvrîtes les yeux pour me faire voir qu'il y avoit des choses qui pouvoient tomber sous l'intelligence humaine; mais que je n'étois pas encore capable de les entendre: & vos regards furent si clairs & si pénétrants, que la foiblesse de ma vue ne pouvant les soutenir, je fus avec tremblement touché d'amour & de crainte, & trouvai que le péché qui avoit presque effacé votre image dans mon ame, m'avoit tellement éloigné de vous, que je n'entendois que comme d'un lieu fort élevé au dessus de moi cette voix par laquelle vous me disiez: Je suis la nourriture des forts: Croissez, & puis vous me mangerez: Vous ne me changerez pas néanmoins en votre substance, comme il arrive en la nourriture corporelle; mais ce sera vous qui serez changé en moi.

Je connus alors que vous châtiez les hommes à cause de leurs péchés, & que par cette raison vous aviez rendu mon ame plus séche qu'une toile d'araignée, selon la parole du Prophete. Ce qui me fit dire en moi-même: La vérité n'est-elle donc rien, parce que je ne la vois point se répandre en aucuns espaces ni finis ni infinis? Et vous me répondîtes en criant comme de fort loin: Tant s'en faut qu'elle ne soit rien, que c'est moi qui suis celui qui est. Cette voix que j'entendis intérieurement dans mon cœur, fit cesser de telle

ſorte tous mes doutes, que j'aurois été capable depuis ce moment de douter plutôt ſi j'étois en vie, que de douter s'il y a une vérité qui ſe voit par l'œil de l'intelligence, & reluit dans toutes les créatures viſibles.

CHAPITRE XI.

Que les créatures ſont & ne ſont pas.

JE conſidérois enſuite toutes les choſes qui ſont au deſſous de vous, & je reconnus qu'on ne ſçauroit dire, ni qu'elles ſont abſolument, ni qu'abſolument elles ne ſont pas. Car elles ſont en ce qu'elles ont reçu leur être de vous: & elles ne ſont pas en ce qu'elles ne ſont pas ce que vous êtes, n'y ayant point d'être véritable que celui qui ſubſiſte ſans altération & ſans changement. Tout mon bonheur conſiſte donc à être attaché à Dieu, puiſque ſi je ne ſubſiſtois en lui, je ne pourrois pas ſubſiſter en moi; & que c'eſt lui qui changeant & renouvellant toutes choſes, ſubſiſte néanmoins dans un état toujours immuable, & eſt d'autant plus digne d'être reconnu de moi pour mon Seigneur & mon Dieu, qu'il n'a beſoin d'aucun bien que je poſſede.

CHAPITRE XII.

Que toute nature eſt bonne, même celle qui eſt corruptible.

JE compris auſſi que toutes les choſes qui ſe corrompent ſont bonnes, & qu'ainſi qu'elles ne pourroient ſe corrompre ſi elles étoient ſouverainement bonnes, il ne ſe pourroit faire auſſi qu'elles ſe corrompiſſent ſi elles n'étoient pas bonnes. Car ſi elles avoient une ſouveraine bonté, elles ſeroient incorruptibles; & ſi elles n'avoient rien de bon, il n'y auroit rien en elles capable

d'être corrompu, puisque la corruption nuit à ce qu'elle corrompt, & qu'elle ne sçauroit nuire qu'en diminuant le bien. Ainsi, ou la corruption n'apporte point de dommage, ce qui ne se peut soutenir; ou toutes les choses qui se corrompent perdent quelque bien, ce qui est indubitable. Que si elles avoient perdu tout ce qu'elles ont de bon, elles ne seroient plus du tout. Autrement, si elles subsistoient encore sans pouvoir plus être corrompues, elles seroient dans un état plus parfait qu'elles n'étoient auparavant que d'avoir perdu tout ce qu'elles avoient de bon, puisqu'elles demeureroient toujours dans un être incorruptible. Or, qu'y auroit-il de plus extravagant que de dire que les choses deviennent meilleures par la perte de tout ce qu'elles ont de bon ? Il est donc clair qu'elles ne seroient point du tout si elles étoient privées de toute la bonté qu'elles possedent. D'où il s'ensuit que tant qu'elles subsistent, elles sont bonnes ; & que toutes les choses qui sont, sont bonnes, & que ce mal dont je cherchois l'origine avec tant de soin, n'est nullement une substance ; puisque si c'en étoit une, ce seroit un bien & non pas un mal. Car, où ce seroit une substance incorruptible, ce qui seroit un très grand bien ; ou ce seroit une substance corruptible, laquelle ne pourroit être sujette à corruption, que parce qu'elle seroit bonne.

Ainsi je vis & reconnus clairement que vous n'avez rien fait que de bon, & qu'il n'y a point de substance qui ne vous doive son être. Car encore que vous n'ayez pas créé toutes choses dans un égal degré de bonté, elles le sont néanmoins toutes, parce qu'elles sont toutes bonnes chacune en particulier, & elles sont très-bonnes toutes ensemble, puisqu'il est dit de tous vos ouvrages, qu'après les avoir considérés, vous les avez trouvés très-bons.

CHAPITRE XIII.

Qu'il n'y a rien que de bon dans les ouvrages de Dieu.

QUant à vous, mon Dieu, il n'y a point de mal, non-seulement au regard de vous, mais même au regard de cet Univers que vous avez créé, parce qu'il n'y a rien hors de lui qui soit capable de s'y introduire comme par force & avec violence, & de troubler l'ordre que vous y avez établi. Il est vrai que, quant aux créatures particulieres dont est composé le monde, il y en a quelques-unes que l'on estime mauvaises, parce qu'elles ne conviennent pas à d'autres : mais elles sont bonnes néanmoins, parce qu'il y en a d'autres auxquelles elles conviennent, & qu'en elles-mêmes elles sont bonnes. Et toutes ces choses qui ne conviennent point entr'elles, conviennent à la partie inférieure du monde que nous appellons la terre, laquelle tire de l'avantage d'avoir au dessus d'elles un air plein de vents & de nuées.

Et bien qu'à considérer ces choses séparément, je puisse desirer qu'elles fussent meilleures qu'elles ne sont, je n'aurois garde néanmoins de desirer qu'elles ne fussent point en tout : puisque, quand elles seroient seules, je devrois toutefois vous louer de les avoir faites, parce que toutes vos créatures, les animaux de la terre, les dragons, & toutes les eaux, le feu, la grêle, la neige, la glace, & ces tourbillons qui vous obéissent, les montagnes, les collines, les arbres fruitiers, & les cédres, les bêtes, les reptiles, & les oiseaux; les Rois du monde, & toutes les nations, les Princes & tous les Grands, les jeunes, les Vierges, les Vieillards, & les Enfants, que toutes vos créatures, dis-je, font voir sur la terre que vous êtes digne de louange.

Mais quand je considérois qu'on vous loue aussi

dans le Ciel, & que tous vos Anges, toutes vos Puissances, le soleil, la lune, les étoiles, la lumiere, les cieux des Cieux, & les eaux qui sont au dessus des Cieux chantent incessamment vos louanges, les louanges du Dieu qui les a créés, & qui est assis sur son trône au plus haut du Ciel, je ne souhaitois point qu'ils fussent meilleurs qu'ils ne sont, parce que je considérois généralement tous vos ouvrages. Et quoique j'estimasse que les supérieurs étoient plus nobles & plus excellents que les inférieurs, je jugeois néanmoins, & avec grande raison, qu'ils valoient mieux tous ensemble que les seuls êtres supérieurs, considérés en eux-mêmes & séparément.

CHAPITRE XIV.

Comment il passa de diverses erreurs à la vraie connoissance de Dieu.

IL faut bien manquer de jugement pour trouver à redire, mon Dieu à quelqu'une de vos créatures : & j'en manquois bien aussi lorsque j'osois remarquer des défauts en plusieurs de vos ouvrages. Et parce que mon ame n'avoit pas la hardiesse d'accuser son Dieu de quelque imperfection, je ne voulois point vous reconnoître pour Créateur de tout ce qui ne m'agréoit pas dans le monde. Ce qui me fit passer dans cette folle opinion, qu'il y avoit deux substances premieres qui étoient les principes de toutes les autres, l'une bonne & l'autre mauvaise : mais mon esprit ne trouvoit point de satisfaction dans cette erreur, & je suivois plutôt les sentiments des autres que les miens propres.

De là je passois à m'imaginer un Dieu qui remplissoit les espaces infinis de tous les lieux ; & croyant que c'étoit vous qui étiez ce Dieu, j'établis votre siege dans mon cœur, qui devint par ce moyen le temple abominable de l'idole que je

m'étois formée. Mais après qu'il vous eut plu d'éclairer mon entendement lorsque je n'y pensois pas, & de me fermer les yeux pour m'empêcher de voir les objets de la vanité, je commençois à goûter quelque repos; & ma folie s'étant assoupie, mon ame s'éveilla pour vous considérer, mon Dieu. Je vis alors que vous étiez infini, mais d'une maniere toute autre que je ne me l'étois imaginée, & cette vue n'avoit rien de charnel ni de terrestre.

CHAPITRE XV.

Que toutes les choses participent de la vérité & de la bonté de Dieu

APrès cela je jettois mes yeux sur les autres choses, & je connus qu'elles vous sont redevables de leur être, & qu'elles ont toutes en vous leurs fins & leurs bornes. Je reconnus que la subsistance qu'elles ont en vous, n'est pas comme la subsistance d'un corps en un certain lieu; mais qu'elles subsistent en vous par votre vérité qui est comme la main avec laquelle vous soutenez toutes choses. Je reconnus qu'elles sont toutes vraies en tant qu'elles sont, & que la fausseté n'est autre chose que la croyance qu'on a, qu'une chose est lorsqu'elle n'est point. Je connus que chacune d'elle a du rapport, non-seulement aux lieux qui lui sont propres, mais aussi aux temps qui lui conviennent, & que vous qui êtes seul éternel, n'avez pas commencé à agir après des tems & des siecles infinis, puisque tous ces temps & ces siecles, soit passés ou à venir, ne pourroient ni arriver ni s'écouler, si vous n'étiez le principe & le moteur immobile de leurs cours & de leurs révolutions.

CHAPITRE XVI.

Que toutes les choses naturelles sont bonnes, & ce que c'est que le péché.

JE remarquois aussi, & reconnus par expérience, qu'il ne faut pas s'étonner si le pain qui est si agréable à ceux qui ont le goût bon, est desagréable aux personnes qui l'ont mauvais ; & si la lumiere qui réjouit les yeux qui sont sains, offense ceux qui sont malades. Votre justice-même, mon Dieu, déplaît aux méchants; comment donc les viperes & les vermisseaux ne leur déplairoient-ils point? Mais cela n'empêche pas que vous ne les ayiez créés bons, & qu'ils ne trouvent leur juste rapport selon le rang que vous avez voulu qu'ils tinssent dans l'Univers, entre les plus basses de vos créatures, qui est aussi le rang qui est d'autant plus propre aux méchants, qu'ils sont moins semblables à vous : comme au contraire, les bons ont d'autant plus de rapport avec les créatures les plus élevées, qu'ils sont plus semblables à vous.

Je cherchois ensuite ce que c'étoit que le mal & le péché ; & je trouvois que ce n'étoit point une substance, mais seulement un déréglement de la volonté qui, en s'éloignant de vous, mon Dieu, qui êtes la souveraine substance, se porte dans l'affection de ce qui est au dessous de vous, & qui, en rejettant ce qu'elle a de plus précieux & de plus caché dans elle-même, s'enfle d'orgueil, & se répand toute par sa vanité dans les choses extérieures.



CHAPITRE XVII.

Par quels degrés il s'étoit élevé à la connoissance de Dieu.

J'Admirois de voir que je commençois à vous aimer, & non plus un fantôme au lieu de vous ; mais je ne pouvois néanmoins jouir continuellement de vous. Car, comme d'une part l'amour de votre beauté m'enlevoit pour m'unir à vous, je sentois aussi-tôt de l'autre que le poids de ma misere m'arrachoit, & me séparoit de vous avec violence, pour me faire retomber avec gémissement dans la bassesse d'où je tâchois de sortir. Et ce poids n'étoit autre chose que les habitudes de mes passions charnelles.

Mais au moins je me souvenois toujours de vous, & je ne pouvois douter qu'il n'y eut une chose souverainement bonne, à laquelle je devois m'attacher, quoique je visse bien pourtant que je n'étois pas encore tel que je devois être pour m'y attacher, parce que le corps qui est corruptible, appesantit l'ame, & que cette maison de terre, qui est si grossiere & si pésante, accable l'esprit lorsqu'il veut s'élever dans ses pensées.

J'étois aussi très-assuré que depuis la création du monde, vos grandeurs invisibles, votre puissance éternelle, & votre divinité souveraine ont été rendues intelligibles, & comme visibles par l'ordre, la sagesse, & la conduite qui reluisent dans l'établissement & la conservation de toutes les choses que vous avez faites. Et recherchant ce qui me fait discerner la beauté des corps tant célestes que terrestres, & qu'elle est la regle qui est présente à mon esprit, lorsque je juge selon la vérité des choses qui sont sujettes au changement, & que je dis : Cela doit être ainsi : & ceci doit être d'une autre sorte ; je trouvai qu'au dessus de mon esprit, qui est sujet au changement, il y avoit une vérité immuable, qui est l'éternité même.

Ainsi, allant par degrés, j'étois monté de la connoissance des corps à celle de l'ame sensitive, qui exerce ses fonctions par le moyen des organes corporels. De là je passai jusqu'à la puissance intérieure, à laquelle les sens rapportent les objets extérieurs : ce qui est la borne de la connoissance des bêtes. Puis je m'élevai jusqu'à cette partie supérieure de l'ame de l'homme, qui, par le raisonnement & le discours, juge de tout ce que les sens lui rapportent.

Cette partie la plus excellente de mon ame se considérant elle-même, & trouvant qu'elle n'étoit pas immuable, fit un effort pour s'élever jusqu'à sa plus haute maniere de concevoir & de connoître. Car laissant celle qui lui étoit ordinaire, elle ferma les yeux à cette multitude d'images & de fantômes qui la troubloient auparavant, afin qu'elle pût découvrir qu'elle est la lumiere qui éclaire dans la connoissance du bien immuable, lorsqu'elle déclare avec assurance qu'il doit être préféré à celui qui est sujet au changement. Ce qu'elle n'eut jamais fait, si elle n'en eut eu quelque connoissance, & si elle n'eut espéré de parvenir par ce moyen jusqu'à cette vue de votre être que l'esprit humain ne sçauroit envisager que par des regards tremblants, & qui passent comme un éclair.

Ayant agi de cette sorte, mon Dieu, je vis par la lumiere de l'intelligence vos visibles beautés comme peintes dans celles des choses visibles que vous avez tirées du néant, mais je ne pus y arrêter la pointe de mon esprit ; l'éclat de votre splendeur m'éblouit les yeux : & ainsi, étant retombé dans mes foiblesses acoutumées, il ne me resta de ce que j'avois apperçu qu'un souvenir agréable qui m'avoit laissé dans un très-grand desir de goûter cette viande si délicieuse, dont je n'avois senti que l'odeur qui étoit excellente, & m'avoit ravi, mais dont je n'avois pu encore me rassasier & me nourrir.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il ne connoissoit pas encore l'Incarnation de J. C. qui est l'unique voie du salut.

JE cherchois le moyen d'acquérir des forces qui me rendissent capable de jouir de vous ; mais je n'en pouvois trouver jusqu'à ce que je connusse le médiateur d'entre Dieu & les hommes, Jesus-Christ homme, qui étant un Dieu élevé au dessus de toutes choses, & méritant des bénédictions infinies dans tous les siecles, m'appelle & me dit : Je suis la voie, la vérité, & la vie. Et parce que je n'avois pas la force de manger d'une viande si solide, il s'est revêtu de notre nature : Le Verbe s'est fait chair, afin que votre Sagesse éternelle, par laquelle vous avez créé tout le monde, put en s'accommodant à notre foiblesse, devenir un lait divin pour nous nourrir dans notre enfance.

Mais n'étant pas humble, je ne pouvois connoître l'humble Jesus-Christ mon Maître, & j'ignorois les profonds Mysteres que son infirmité nous enseigne. Car la Vérité éternelle, qui est votre Verbe, étant infiniment élevée au dessus des plus élevées de vos créatures, éleve à soi ceux qui se soumettent à elle. Et ayant avec le limon, dont nous avons été formés, bâti dans la plus basse partie du monde la petite maison de son humanité pour y faire sa demeure, il s'en est servi pour humilier les superbes, & les faire passer de l'amour d'eux-mêmes à l'amour qu'ils doivent avoir pour lui. De cette sorte il les a guéris de leur orgueil, & remplis d'une affection toute sainte, afin que n'étant plus emportés hors de la voie du salut par la confiance qu'ils avoient en leurs propres forces, ils connussent leur foiblesse en voyant à leurs pieds un Dieu devenu foible & infirme par la participation de notre nature mortelle :

&

& que, lassés de leur long égarement, ils se prosternassent devant cette Divinité rabaissée, qui, en se relevant, les releveroit aussi avec elle.

CHAPITRE XIX.

Qu'en ce temps-là il croyoit que Jesus-Christ n'avoit été qu'un excellent homme.

MAis j'étois bien éloigné de ces pensées, & n'avois autre croyance de Jesus-Christ mon Sauveur, sinon que c'étoit un homme d'une sagesse admirable, auquel nul ne se pouvoit égaler, principalement en ce qu'étant par miracle né d'une Vierge, il me sembloit que sa conduite toute Divine sur nous avoit mérité cette autorité souveraine qui le rendoit le maître du monde, afin de nous enseigner par son exemple à mépriser les biens temporels pour acquérir l'immortalité.

Mais je n'avois pas le moindre soupçon du Mystere enfermé dans ces paroles : Le Verbe s'est fait Chair ; & ayant appris par l'Histoire qui est écrite de lui, que lorsqu'il étoit dans le monde il a mangé, bu, dormi, marché, s'est réjoui, s'est attristé, & a conversé avec les hommes, je concevois fort bien que la chair, n'avoit pu seule être unie au Verbe, mais seulement avec une ame & un esprit raisonnable. Ceux qui connoissent l'immutabilité de votre Verbe, dont j'avois dès-lors assez de connoissance pour n'en point douter, sçavent bien que toutes ces actions ne lui pouvoient être propres, puisque mouvoir en un temps les membres du corps par une volonté libre, & puis ne les mouvoir plus ; être touché de quelque passion, & puis n'en avoir plus de sentiment ; faire des discours admirables, & puis se taire, sont des conditions propres à une ame qui est sujette au changement. Que si ces actions avoient été faussement rapportées de Jesus Christ, toutes les autres choses qu'on a écrites de lui seroient suf-

pectes de mensonge, & les hommes ne pourroient trouver dans l'Ecriture Sainte une certitude de la Foi pour les conduire à ce salut.

Mais parce que l'on ne sçauroit douter de la vérité de l'Ecriture, je reconnoissois en Jesus-Christ, non-seulement le corps d'un homme, & une ame sensitive, mais aussi une ame raisonnable, qui compose avec le corps la nature entiere de l'homme : & quoique je ne crusse pas que cet homme fut uni à la personne du Verbe, je croyois néanmoins qu'il avoit de très-grands avantages sur tout le reste des hommes, possédant avec éminence les plus excellentes qualités dont la nature humaine soit capable, participant d'une plus haute & plus parfaite maniere à la Sagesse éternelle.

Quant à Alipe, il pensoit que dans la croyance qu'ont les Catholiques que Dieu s'est revêtu d'une chair humaine, ils tenoient qu'il n'y a en Jesus-Christ que la Divinité & la chair de l'homme, & nullement l'esprit & l'ame de l'homme. C'est pourquoi étant très-persuadé que l'on ne sçauroit, sans avoir une ame raisonnable, faire toutes les choses qu'on a écrites de lui, il se portoit avec peine à embrasser la Foi de l'Eglise. Mais ayant appris que cette opinion étoit l'hérésie des Appollinaristes, il embrassa avec joie la Foi Catholique qui la condamne.

Pour ce qui est de moi, je confesse que je n'ai appris que quelque temps après lui quelle différence il y a dans le Mystere de l'Incarnation entre la vérité Catholique & la fausseté de la croyance de Pothin. Sur quoi il faut avouer que les contestations des hérétiques servent à faire connoître encore beaucoup plus clairement quels sont les sentiments de votre Eglise, & quelle est la sainte Doctrine. Aussi est-ce sans doute pour cette raison qu'il est nécessaire qu'il y ait des hérésies, afin que la foiblesse & la légéreté des uns fasse éclater davantage la constance & la fermeté des autres.

CHAPITRE XX.

Que les Livres des Platoniciens l'avoient rendu plus sçavant, mais aussi plus vain ; & qu'il lui avoit été avantageux de les lire avant l'Ecriture.

MAis ces Livres des Philosophes Platoniciens que je lisois alors, m'ayant engagé à la recherche d'une vérité détachée des corps & de la matiere, je vis par la lumiere de l'intelligence, que la beauté des choses visibles que vous avez créées, étoit comme un tableau de vos beautés invisibles, lesquelles ne pouvant pénétrer, je reconnus que ce qui m'empêchoit de les comprendre, étoit les ténebres dont mon ame étoit obscurcie. J'étois assuré que vous êtes, & que vous êtes infini, sans que pour cela vous vous répandiez dans des espaces finis ou infinis. J'étois assuré que vous seul aviez un être véritable, parce que vous êtes toujours le même, sans être sujet à aucune altération, soit en changeant de lieux ou de qualité. Et j'étois assuré que toutes les autres choses procedent de vous comme de leur source, par cette seule raison indubitable qu'elles sont, puisqu'elles ne sçauroient être que par vous. J'étois assuré de toutes ces vérités, & je me trouvois néanmoins trop foible pour pouvoir encore jouir de vous.

Je discourois sur ce sujet comme si je fusse déja devenu sçavant ; & toutefois si je n'avois cherché dans Jesus-Christ notre Sauveur la voie qui conduit à vous, je me serois perdu dans cette science. Car étant encore tout plein de miseres & de peines de mes péchés, je voulois déja passer, & pour docte, & pour habile ; & non-seulement je ne pleurois pas mes fautes, mais j'étois enflé d'orgueil par la vanité que me donnoit ma science prétendue.

Car où étoit cette charité qui, pour bâtir l'édi-

rice de notre salut, le fonde sur l'humilité qui est Jesus-Christ lui-même ? Et ces Livres eussent-ils jamais été capables de me l'enseigner ? Mais je crois que vous voulûtes, mon Dieu, qu'ils me tombassent entre les mains avant que d'avoir lu avec attention votre divine Parole, afin que je ne pusse jamais oublier quels sentiments ils m'avoient donnés ; & que vos Saintes Ecritures ayant ensuite humilié & adouci mon esprit, & votre main favorable, ayant touché & guéri les plaies de mon ame, je fusse capable de remarquer quelle différence il y a entre la vaine confiance en ses propres forces, & l'humble reconnoissance de sa foiblesse ; entre ceux qu'ils sçavent où il faut aller, mais qui ne sçavent pas le chemin qu'ils doivent tenir, & ceux qui connoissoient le chemin de notre bienheureuse patrie, lequel ne nous y conduit pas seulement pour en avoir la vue, mais nous en donne la possession & la jouissance. Car si j'eusse commencé par vos Livres sacrés à m'instruire de ce que je devois croire, & à goûter vos douceurs en me les rendant familieres, & que je fusse tombé ensuite dans la lecture de ces livres profanes, ils eussent peut-être détruit en moi le fondement de la piété : ou si j'eusse conservé les sentiments & les impressions salutaires que j'avois tirées de votre sainte parole, j'aurois été capable de croire qu'on en peut concevoir de semblables en s'instruisant seulement dans les livres de ces Philosophes.

CHAPITRE XXI.

Qu'il trouva dans les Ecritures Saintes l'humilité & la vraie voie du salut, qu'il n'avoit point trouvée dans les Livres des Platoniciens.

JE commençai donc alors à lire l'Ecriture Sainte avec une ardeur extraordinaire, & à révérer ces paroles si vénérables que votre Esprit saint a dictées lui-même. Mais rien ne me

touchoit tant que les Epîtres de Saint Paul ; & je vis évanouir en un moment toutes ces difficultés qui me faisoient croire qu'en quelques endroits il se contredisoit lui-même, & que ses paroles ne s'accordoient pas avec celles de l'ancienne Loi & des Prophetes. Je reconnus que ces Ecritures si pures & si simples ne sont animées que d'un même esprit, & ne contiennent que les mêmes sens, & j'appris à les considérer avec une joie mêlée de respect & de crainte.

Je connus d'abord que tout ce que j'avois lu de vrai dans les livres profanes se rencontrent dans ceux-ci : mais que ceux-ci nous l'enseignent en relevant la puissance de votre grace, afin que celui qui vous connoît ne se glorifie pas comme s'il n'avoit point reçu non-seulement cette connoissance, mais aussi le moyen de l'acquérir (puisqu'il n'a rien qu'il n'ait reçu) que non-seulement il soit excité à vous connoître, ô mon Dieu, qui êtes toujours le même, mais aussi qu'il soit guéri de ses péchés pour se rendre digne de vous posséder : & que celui qui est encore tellement éloigné de vous, qu'il ne sçauroit vous appercevoir, ne laisse pas de marcher dans le chemin qui le peut conduire à vous, afin qu'il vous voie & qu'il vous possede.

Car encore que l'homme se plaise intérieurement en la Loi de Dieu, & desire de l'accomplir, comment s'affranchira-t-il du joug de cette autre loi qui est dans lui-même, & qui, s'opposant à la loi de son esprit, le réduit sous l'esclavage de la loi du péché qui regne dans toutes les parties de son corps ? Car vous êtes juste, mon Dieu, & c'ont été nos offenses, nos impiétés & nos crimes qui vous ont obligé d'appésantir votre main sur nous, & de nous livrer avec justice à ce premier des pécheurs & à ce roi de la mort, qui a persuadé à notre volonté de se rendre coupable, comme la sienne l'étoit devenue en se séparant de l'obéissance qu'il vous devoit.

Que fera donc cet homme si misérable, & qui se délivrera de ce corps de mort, sinon votre grace par J. C. Notre-Seigneur, que vous avez de toute éternité engendré de votre substance, en tant que Dieu, & créé dans le temps en tant qu'homme, pour être le chef & le guide de tous ceux qui marchent dans vos voies, lui en qui le Prince du monde n'a rien trouvé qui fût digne de mort, & n'a pas laissé néanmoins de répandre son sang innocent : ce qui lui a fait perdre le droit qu'il a sur nous, & a effacé en notre faveur l'arrêt de notre condamnation.

Ces Philosophes ne disent rien de ces mysteres dans leurs livres. Ils ne nous donnent point la connoissance de cette humble piété qui ne se rencontre que dans le Christianisme. Ils ne parlent point de ces torrents de larmes que les fideles répandent en confessant leurs péchés ; du sacrifice que vous offre un cœur contrit & humilié ; du salut que votre grande miséricorde a accordé à votre Peuple ; de cette sainte Cité, de cette céleste Jérusalem qui est votre bienheureuse épouse ; de ce gage de votre Saint-Esprit que vous nous donnez dès ici bas en nous donnant votre grace, & de ce Calice précieux qui enferme le prix de notre rédemption.

Personne ne chante dans les livres comme le Roi Prophete chante dans les Pseaumes : combien mon ame doit-elle être assujettie à son Dieu, puisque c'est de lui seul qu'elle doit attendre son secours ; puisqu'il est mon Dieu, mon refuge, & mon protecteur, & qu'étant soutenu de lui, rien au monde ne pourra jamais m'ébranler ? Personne n'entend dans ces livres cette voix du Sauveur qui nous appelle & nous dit : Venez à moi vous tous qui êtes affligés. Ces sçavants dédaignent d'apprendre de lui qu'il est doux & humble de cœur, parce que vous avez, mon Dieu, caché ces mysteres aux sages & aux sçavants du monde, & les avez seulement révélés aux humbles & aux petits.

Aussi y a-t-il grande différence entre appercevoir du haut d'une montagne inculte & sauvage la cité de paix, sans pouvoir, quelques efforts que l'on fasse, trouver en ces lieux déserts & inaccessibles un chemin pour y arriver, à cause qu'ils sont assiégés de tous côtés par ces fugitifs du Ciel, par ces Anges déserteurs du camp de Dieu, qui y dressent des embûches à tous les hommes sous la conduite de leur Prince, qui est un lion & un dragon tout ensemble; & entre marcher dans la voie qui conduit à cette heureuse patrie, sans crainte de faire aucune mauvaise rencontre, parce que le Roi du Ciel daigne prendre le soin de la rendre si assurée, que ces esprits de ténebres qui ont abandonné l'Armée céleste, n'osent exercer leurs brigandages dans ce chemin qu'ils fuient, & qu'ils apprehendent comme leur étant un lieu de supplice. Ces vérités pénétroient jusqu'au fond de mon ame par des voies secretes & admirables, lorsque je lisois celui qui, par son extrême humilité, s'appelle le moindre de tous vos Apôtres, & j'étois saisi d'étonnement en considérant la grandeur & les merveilles de vos ouvrages.



LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

Saint Augustin se résolut d'aller trouver un saint vieillard nommé Simplicien, pour conférer avec lui touchant le genre de vie qu'il devoit embrasser.

MON Dieu, que mon ame repasse en sa mémoire les miséricordes infinies que vous lui avez faites, & qu'elle vous en témoigne son ressentiment avec de très-humbles actions de graces. Que votre amour me perce & me pénetre jusques

dans la moëlle des os, & que je m'écrie dans l'admiration de vos bienfaits : Seigneur, qui est semblable à vous ! Vous avez rompu mes liens ; que je vous sacrifie à jamais un sacrifice de louange ! Je raconterai ce que vous avez fait pour les rompre ; & tous ceux qui vous adorent, diront, après avoir entendu ce récit si merveilleux : Le Seigneur est vraiment grand, il est admirable en ses conseils & en ses œuvres : qu'il soit béni dans le Ciel & dans la Terre.

Vos paroles, mon Dieu, étoient profondément gravées dans mon cœur, & vous m'environniez de toutes parts. J'étois assuré de votre éternelle vie, quoique la vue que j'en avois ne fut qu'à travers des ombres obscures, & comme dans un miroir. Je ne doutois plus que votre substance incorruptible ne fut la source de toutes les autres substances ; & je ne désirois plus d'avoir une plus grande certitude de vous, mais seulement d'être davantage affermi en vous. Toutefois pour ce qui étoit de moi, j'étois encore dans l'incertitude, & ne sçavois à quoi me résoudre touchant le réglement de ma vie. Il me falloit purifier mon cœur du vieux levain dont il étoit infecté : & quoique je fusse bien aise de voir que le Sauveur est lui-même la voie qui me conduit au Salut, je ne pouvois encore néanmoins marcher dans ces sentiers si étroits qu'il nous a marqués.

Etant donc en cet état, vous me mîtes dans l'esprit qu'il seroit bon que j'allasse vers Simplicien, que je considérois comme votre fidele serviteur, dans lequel on voyoit reluire votre grace ; & j'avois appris que s'étant, dès sa jeunesse, consacré à votre service, il avoit toujours vécu dans une très-grande piété. Il étoit alors déja fort âgé ; ce qui me donnoit sujet de croire, comme il étoit très-véritable, qu'ayant passé tant d'années dans la pratique des vertus, il s'étoit rendu sçavant en la vie spirituelle par une si longue expérience. Ainsi je me résolus de lui découvrir toutes les agi-

tations de mon ame, afin que, selon les dispositions où j'étois, il m'enseignât le chemin qu'il jugeroit être le plus propre pour me faire marcher dans vos voies ; car, parmi cette multitude de personnes qui remplissoient votre Eglise, je voyois que l'un marchoit d'une sorte, & l'autre d'une autre.

Je souffrois avec déplaisir & comme un pésant fardeau d'être encore dans les engagements du siecle, car l'espérance d'acquérir du bien & de l'honneur, ne m'excitoit plus comme auparavant, à supporter une si fâcheuse servitude. Ces objets, mon Dieu, ne me touchoient plus en comparaison de vos célestes douceurs, & de la beauté de votre éternelle demeure pour laquelle je commençois d'avoir de l'amour : mais j'étois encore très-fortement attaché par la passion d'avoir une femme. Aussi est-il vrai que l'Apôtre ne me défendoit pas de me marier, quoi qu'il nous exhorte à un état plus parfait ; en témoignant qu'il souhaiteroit que tous les hommes fussent en cela semblables à lui.

Mais comme j'étois très-foible, je choisissois ce qui avoit le plus de rapport à ma foiblesse ; & par cette seule considération je demeurois en tout le reste dans la langueur & dans le chagrin de tant de soins qui me dévoroient, d'autant que le mariage auquel mon inclination me portoit avec une si grande violence, traînoit après soi, comme des suites nécessaires, diverses incommodités que je ne voulois point souffrir. J'avois appris de la bouche de celui qui est la vérité-même : Qu'il y a des Eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels pour gagner le Royaume du Ciel : mais il ajoute que celui qui sera capable de comprendre cela, le comprenne.

Ce n'est qu'ignorance & que folie dans tous les hommes qui ne possédent pas la véritable science de Dieu, & que la connoissance des choses qui leur paroissent si belles, n'a pu faire monter jusqu'à celle du souverain Etre. Je n'étois plus alors

dans cette erreur; j'en étois forti; & confidérant le témoignage univerfel de toutes vos créatures; ô mon Créateur, j'avois trouvé dans votre fein votre Verbe qui n'eft qu'un même Dieu avec vous & avec le Saint-Efprit, & par lequel vous avez créé toutes chofes.

Il y a dans le monde une autre forte d'impies qui connoîffent Dieu, & qui néanmoins ne le glorifient pas comme Dieu, ni ne lui rendent pas les actions de graces qui lui font dues. J'étois auffi tombé dans ce malheur: mais, mon Dieu, votre main fecourable m'en retira, & mit mon ame en état de recouvrer fa fanté, parce que vous avez dit à l'homme: Apprend que la piété eft la vraie fageffe, & ne defire point de paroître fage; car ceux qui fe font eftimés fages font devenus fous. Ainfi j'avois déja trouvé cette perle précieufe que je devois acquérir en vendant tout mon bien pour l'acheter: mais je ne m'y pouvois réfoudre.

CHAPITRE II.

Simplicien raconte la converfion d'un célébre Profeffeur en Rhétorique à Rome, nommé Victorin.

J'Allois donc trouver Simplicien qui étoit le Pere fpirituel de l'Evêque Ambroife, lequel il avoit baptifé, que ce grand Prélat aimoit & honoroit véritablement comme fon Pere. Je lui racontois les diverfes agitations & les égarements de mon ame. Et lorfque je lui dis que j'avois lu quelques livres des Platoniciens, que Victorin qui étoit autrefois Profeffeur en Rhétorique dans Rome, que l'on m'avoit affuré être mort Chrétien, avoit traduits en Latin, il me témoigna beaucoup de joie de ce que je n'avois point lu les ouvrages de ces autres Philofophes qui, ne s'arrêtant qu'aux feules chofes corporelles, fans porter plus loin leurs connoiffances, font pleins de menfonges & de tromperies, au lieu que ceux des Platoniciens ten-

dent par tous leurs raisonnements à élever l'esprit à la connoissance de Dieu & de son Verbe éternel. Et puis pour m'exhorter à l'amour de l'humilité de Jesus-Christ, qui est cachée aux sages du monde, & révélée seulement aux humbles, il me remit sur le discours de la conversion de ce même Victorin qu'il avoit connu très-particuliérement étant à Rome. Et je ne veux pas passer sous silence ce qu'il m'en dit, parce qu'il peut beaucoup servir à faire connoître les louanges qui sont dues aux merveilles de votre grace. Il me raconta donc comme ce sçavant vieillard, qui excelloit dans toutes les belles sciences, qui avoit lu tant de livres des Philosophes, qui en avoit porté des jugements si solides, qui les avoit éclaircis par les lumieres de son esprit, qui étoit le Maître fameux de tant de Sénateurs illustres, qui, par la haute réputation que ses leçons publiques lui avoient acquise, avoit mérité qu'on lui élevât une statue dans la principale place de Rome, ce que les hommes du siécle tiennent à si grand honneur, & qui jusqu'à cet âge avoit adoré des idoles, & participé à ces Mysteres sacrileges, pour lesquels toute la noblesse & tout le Peuple, à la réserve d'un très-petit nombre, avoient alors une si violente passion, qu'ils mettoient-même au nombre des Dieux l'aboyeur Anubis, & ces autres monstres qui avoient autrefois tenu le parti des ennemis des Romains contre Neptune, Vénus & Minerve, ausquels néanmoins Rome faisoit des sacrifices après les avoir vaincus. Il me racontoit, dis-je, comme ce même Victorin, qui avoit défendu durant tant d'années ces divinités abominables, avec une bouche qui ne respiroit que la terre, n'avoit point eu de honte en sa vieillesse de s'assujettir comme un enfant à la puissance de Jesus-Christ, d'être lavé comme un enfant dans les eaux salutaires du Baptême, de soumettre sa tête altiere à l'humble joug de l'Evangile, & d'abaisser son front superbe sous les opprobres de la Croix.

Grand Dieu, qui avez abaissé les Cieux & en êtes descendu, qui avez frappé les montagnes & les avez embrasées, par quelles douceurs & par quels attraits êtes-vous entré dans cette ame, & vous en êtes-vous rendu le maître ? Il lisoit avec attention, à ce que me rapportoit Simplicien, la Sainte Ecriture, & tous les livres des Chrétiens qu'il pouvoit trouver, & s'efforçoit avec un extrême soin d'en pénétrer l'intelligence : puis il disoit à Simplicien, non pas devant le monde, mais en particulier & en secret, comme à son ami : Sçachez que maintenant je suis Chrétien. A quoi il lui répondoit : Je n'en crois rien, & ne vous considérerai point comme tel, jusqu'à ce que je vous voie dans l'Eglise de Jesus-Christ. Victorin se moquoit de cette réponse, & disoit : Sont-ce donc les murailles qui font les Chrétiens ? Et lui répétant souvent qu'il étoit Chrétien, Simplicien répétoit toujours la même chose, & Victorin continuoit toujours à s'en moquer, & à parler avec raillerie de ces murailles ; car il craignoit de déplaire à ses amis qui étoient des superbes adorateurs des démons, & jugeoit que leur haine fondant sur lui du haut de ce comble des dignités temporelles, où ils étoient élevés dans cette puissante Babylone, comme des cédres du Liban, que la main du Seigneur n'avoit point encore brisés, elle seroit capable de l'accabler.

Mais lorsqu'en lisant & en priant avec ardeur il fut rendu plus fort dans la foi, il appréhenda d'être desavoué par Jesus-Christ en présence de ses Saints Anges, il craignoit de le confesser à la vue des hommes, & connut qu'il se fut rendu coupable d'un très-grand crime, s'il eut rougi de faire une profession publique des Mysteres Sacrés, dans lesquels votre Verbe s'est humilié, lui qui n'avoit pas rougi de révérer publiquement les Mysteres abominables & sacrileges des démons superbes, auxquels il avoit ajouté foi, en se rendant leur superbe imitateur. Ainsi ayant une sainte

honte de trahir la vérité, il perdit cette malheureuse honte qu'il avoit d'abandonner le mensonge; & tout d'un coup, lorsque Simplicien y pensoit le moins, il lui dit : Allons à l'Eglise; car je veux être Chrétien. Simplicien transporté de joie l'y accompagna à l'heure-même, & aussi-tôt qu'il eut été instruit dans les principes de notre Religion, il donna son nom pour être écrit avec ceux qui doivent être régénérés en Jesus-Christ par les eaux sacrées du Baptême. Rome fut remplie d'étonnement, & l'Eglise de réjouissance. Les superbes entroient en fureur, ils fremissoient de rage, & ils séchoient de dépit : mais votre serviteur, mon Dieu, mettoit toute son espérance en vous, & ne considéroit plus ni les vanités, ni les folies trompeuses du siecle.

Lorsque l'heure fut venue de faire la profession de foi, que ceux qui doivent être baptisés ont accoutumé de faire à Rome en certains termes qu'ils apprennent par cœur, & qu'ils prononcent d'un lieu éminent en présence de tous les Fideles, les Prêtres proposérent à Victorin de faire cette action en secret, ainsi que c'étoit la coutume de le proposer à ceux que l'on jugeoit pouvoir être touchés de crainte par une pudeur & une timidité naturelle : mais il aima mieux faire cette action en public qu'en particulier : & c'est avec une grande raison; car s'il n'avoit pas craint d'enseigner publiquement l'éloquence dont il ne pouvoit tirer aucun bien véritable pour son ame, ni d'avoir une troupe de païens & d'insensés pour témoins de ses discours & de ses paroles, à combien plus forte raison devoit-il faire une profession publique de la Religion salutaire qu'il embrassoit, & ne pas craindre vos humbles enfants, lorsqu'il prononceroit votre parole dans votre Eglise?

Lors donc qu'il fut monté au pupitre pour faire sa profession de foi, tous ceux qui le connoissoient, commencerent à le nommer avec un bruit confus de réjouissance; (& y avoit-il là quel-

qu'un qui ne le connût) ? On entendit ce mot de Victorin sortir avec joie, comme une voix sourde, de la bouche des assistants. L'extrême contentement de le voir excita ce soudain murmure, & le desir de l'entendre parler le fit cesser aussitôt. Il récita le Symbole avec une assurance merveilleuse. Tous les Fideles qui étoient présents, eussent voulu comme l'enlever pour le mettre dans le fond de leur cœur ; & ils l'enlevoient en effet en l'aimant, & en se rejouissant de la grace si particuliere que Dieu lui faisoit. Leur joie & leur amour étoient comme les deux mains avec lesquelles ils l'embrassoient & l'emportoient en quelque sorte dans eux-mêmes par une douce & une sainte violence.

CHAPITRE III.

D'où vient que l'on ressent tant de joie de la conversion des pécheurs.

MOn Dieu, d'où vient que les hommes se réjouissent davantage de la conversion d'une ame qui sembloit désespérée, ou qui étoit dans un extrême péril, que si l'on avoit toujours espéré son salut, ou qu'elle n'eut pas été dans un si grand danger de se perdre ? Vous-même qui êtes le Pere des miséricordes, vous vous réjouissez davantage d'un pénitent, que de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont point besoin de pénitence. Et il est vrai que nous ne sçaurions apprendre sans une extrême consolation, quel est le contentement que reçoivent les Anges de voir le Pasteur rapporter sur ses épaules la brebis qui s'étoit égarée ; & avec combien de joie l'on remet dans vos trésors la dragme qui étoit perdue, les voisines de la femme qui l'a retrouvée s'en réjouissant avec elle. Et quand on lit dans votre Eglise ce qui est dit de votre jeune fils, qu'il étoit mort, & qu'il est ressuscité ; qu'il étoit perdu, & qu'il a été retrouvé ; cette solem-

nelle réjouissance qui se passe dans votre maison, arrache des larmes de nos yeux; car c'est en nous proprement & en vos Anges que vous vous réjouissez par la charité sainte qui nous fait saints: puisque pour ce qui est de vous, vous êtes toujours le même, & vous connoissez toujours d'une même sorte les choses qui ne sont pas toujours, ni d'une même maniere.

Qu'est-ce donc qui se passe dans une ame, lorsqu'elle se réjouit davantage d'avoir recouvré ce qu'elle aimoit, que si elle l'avoit toujours possédé? Car il n'est pas besoin de nous mettre en peine de prouver cette vérité, à laquelle ce que nous voyons tous les jours devant nos yeux, rend un témoignage si illustre. Un Empereur victorieux triomphe; & il n'auroit pas vaincu, s'il n'avoit point combattu: plus le péril qu'il a couru dans le combat a été grand, & plus il ressent de joie dans son triomphe. La tempête agite un Vaisseau & le menace du naufrage: tous ceux qui y sont embarqués tremblent dans l'effroi d'une mort prochaine: le Ciel & la Mer se calment, & alors ces voyageurs se réjouissent avec excès, parce qu'ils avoient craint avec excès. Une personne qui nous est chere est malade, & son poulx fait assez connoître quelle est la grandeur de son mal; tous ceux qui souhaitent sa guérison, ne sont pas moins malades de l'esprit qu'il l'est de corps: il commence à se mieux porter; mais n'ayant pas recouvré ses forces, il ne peut encore marcher; & toutefois l'on ressent beaucoup plus de joie que lorsqu'il étoit auparavant dans sa vigueur & dans une santé parfaite.

Nous ne jouissons pas même des plaisirs de cette vie sans nous y préparer par quelques peines que nous ne souffrons point par surprise & malgré nous, mais parce que nous les avons recherchées, & que nous sommes bien aises de les souffrir. Nous ne prendrions point de plaisir à boire ni à manger, si nous n'avions ressenti auparavant l'incommodité de la soif & de la faim; ce qui fait

user de viandes salées à ceux qui aiment le vin avec excès, afin que leur altération s'augmentant & devenant plus piquante, le plaisir de l'éteindre, en buvant, leur soit plus sensible. Et de là vient aussi que l'on met de l'intervalle entre les fiançailles & les nôces, de peur que si le mari n'avoit désiré avec ardeur durant quelque-temps d'épouser celle qui lui a été fiancée, il eut moins d'affection pour elle étant aussi-tôt devenue sa femme. Ainsi, & dans la volupté infame & criminelle, & dans les plaisirs permis & licites, & dans une amitié honnête & toute pure, & dans cet enfant prodigue qui, étant mort, a rencontré une vie nouvelle, & qui, étant perdu, s'est retrouvé, nous voyons toujours que le mal précéde la joie, & que les plus grandes joies sont celles qui succédent aux plus grands maux.

Mon Seigneur & mon Dieu, d'où vient donc que vous étant vous-même à vous-même le sujet d'une éternelle joie, & quelques-unes de vos créatures jouissant sans cesse d'une parfaite félicité par le bonheur de votre présence, cette partie inférieure de l'Univers est sujette à de si grands changements, & se trouve tantôt dans la défaillance & tantôt dans l'accroissement; tantôt dans la guerre, & tantôt dans la paix? Est-ce la condition de leur être? Et les avez-vous créés ainsi, lorsque depuis le plus haut des Cieux jusqu'au centre de la Terre, depuis le commencement jusqu'à la fin des siecles, depuis l'Ange jusqu'au vermisseau, & depuis le premier des mobiles jusqu'au dernier, vous avez placé toutes sortes de biens chacun en son propre lieu, & fait dans les temps qui y étoient les plus propres, tous ces admirables Ouvrages qui sont partis de vos mains? O que vous êtes élevé dans les choses les plus élevées! Que vous pénétrez profondément les plus profondes! Vous ne vous éloignez jamais de vos créatures, & cependant nous avons tant de peine à vous retrouver & à retourner à vous.

CHAPITRE IV.

Pourquoi on se doit davantage réjouir de la conversion des personnes célebres & illustres dans le monde.

SEigneur, agissez en nous par votre grace : réveillez-nous : rappellez-nous : échauffez-nous : élevez-nous : enflammez-nous ; & faites-nous sentir vos douceurs, afin que sans différer davantage nous vous aimions & courions vers vous. Qui peut nier qu'il ne s'en trouve plusieurs que vous tirez d'un plus grand déréglement, & d'un abyme plus profond que n'est celui dont vous avez tiré Victorin, lesquels s'approchant de vous, sont éclairés de votre divine lumiere, laquelle ils ne sçauroient recevoir sans recevoir en même-temps le bonheur de devenir vos enfants ? Mais s'il s'en rencontre qui sont moins connus dans le monde, ceux-mêmes qui les connoissent les voyant convertis, en reçoivent une moindre joie, car lorsqu'on se réjouit avec plusieurs, la joie de chacun en particulier est beaucoup plus grande, parce que l'on s'échauffe & que l'on s'enflamme les uns les autres. De plus, ceux qui sont connus de plusieurs, ouvrent aussi par leur exemple le chemin du salut à plusieurs ; & l'autorité de leurs personnes rendant leurs actions considérables, il s'en trouve beaucoup qui les veulent suivre. C'est pourquoi ceux-mêmes qui ont été convertis avant eux, se réjouissent extraordinairement de leur conversion, parce qu'ils prévoient qu'elle sera suivie de celle de beaucoup d'autres.

Ce n'est pas que dans vôtre Maison, Seigneur, les riches soient préférés aux pauvres, ou les nobles à ceux qui ne le sont pas, puisqu'au contraire vous avez choisi dans le monde les choses les plus foibles pour confondre les plus fortes, & vous vous êtes servi des plus viles, des plus mé-

prisables, & de celles qui ne sont rien, comme si elles étoient quelque chose, afin d'anéantir celles que l'on croit être quelque chose. Toutefois celui-là même qui se disoit le moindre de vos Apôtres, & par la bouche duquel vous avez fait entendre ces paroles, après avoir dompté par les armes de la Foi l'orgueil du Proconsul Paul, & l'avoir soumis au joug si doux & si agréable de Jesus-Christ, en le rendant par ce moyen simple sujet du Roi du Ciel, d'Officier qu'il étoit auparavant du Roi de la Terre, il quitta le nom de Saul, & prit celui de Paul pour marque d'une si grande victoire. Car il est sans doute que nous remportons un plus grand trophée du démon, lorsque nous surmontons celui qu'il possede avec plus d'empire ; & par lequel il en possede un plus grand nombre. Or, il possede davantage les superbes, à cause de la vanité que leur donne leur noblesse; & il en possede par eux plusieurs autres, à cause du pouvoir que leur autorité donne à leur exemple.

Ainsi, plus on avoit de plaisir à considérer que l'esprit de Victorin avoit servi au démon comme d'une citadelle imprenable, & sa langue comme d'un dard non moins fort que pénétrant, dont il avoit tué tant d'ames : plus il étoit raisonnable, Seigneur, que vos enfants se réjouissent de ce que notre Roi avoit enchaîné le fort, & de ce que ses armes lui étant ravies, elles avoient été purifiées, consacrées à votre honneur, & rendues utiles pour votre service à toutes sortes de bonnes œuvres.

CHAPITRE V.

Il décrit excellemment la force & la tyrannie que l'habitude du péché exerçoit sur lui.

LORS, mon Dieu, que Simplicien votre serviteur, m'eût rapporté ce que je viens de dire de Victorin, je me sentis touché d'un ardent de-

ſir de l'imiter : auſſi étoit-ce le deſſein qui l'avoit porté à m'en faire le récit. Et lorſqu'il ajoûta que l'Empereur Julien ayant fait un Édit par lequel il défendoit aux Chrétiens d'enſeigner les Lettres humaines, & particuliérement la Rhétorique, il ſe ſoumit à cette loi, aimant mieux abandonner la profeſſion de parler en public, que de manquer de fidélité à votre Parole éternelle, qui rend les langues des enfants éloquentes : il me ſembla que s'étant montré ſi généreux en cette rencontre ; il n'avoit pas d'autre part été moins heureux d'avoir trouvé une occaſion ſi favorable de ne travailler plus deſormais que pour vous ſeul.

Je ſoupirois, mon Dieu, après cette liberté de ne penſer plus qu'à vous ; mais je ſoupirois étant encore attaché, non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté qui étoit plus dure que le fer. Le démon la tenoit en ſa puiſſance, il en avoit fait une chaîne, & il m'en avoit lié ; car en ſe déréglant dans la volonté, on s'engage dans la paſſion ; en s'abandonnant à la paſſion, on s'engage dans l'habitude ; & ne réſiſtant pas à l'habitude, on s'engage à la néceſſité de demeurer dans le vice. Ainſi, cette ſuite de corruption & de deſordres, comme autant d'anneaux enlaſſés les uns dans les autres, formoit cette chaîne avec laquelle mon ennemi me tenoit captif dans une cruelle ſervitude. J'avois bien une volonté de vous ſervir avec un amour tout pur, & de jouir de vous, mon Dieu, en qui ſeul ſe trouve une joie ſolide & véritable : mais cette volonté nouvelle qui ne faiſoit que de naître, n'étoit pas capable de vaincre l'autre qui s'étoit fortifiée par une longue habitude dans le mal. Ainſi j'avois deux volontés, l'une ancienne, & l'autre nouvelle ; l'une charnelle, & l'autre ſpirituelle, qui ſe combattoient, & en ſe combattant déchiroient mon ame.

De cette ſorte je comprenois par ma propre expérience ce que j'avois lu, que la chair a des deſirs contraires à ceux de l'eſprit, & l'eſprit à ceux

de la chair. C'étoit moi-même qui formois en même temps ces deux desirs ; & néanmoins c'étoit plus moi qui me portois au bien que je commençois d'aimer, que ce n'étoit moi-même qui me portois au mal que je haïssois ; car il sembloit que j'eusse moins de part dans ces desordres, puisque je les souffrois plutôt malgré moi, que je ne m'y portois volontairement : mais néanmoins c'étoit moi-même qui avois rendu ma mauvaise habitude si forte contre moi-même ; & ainsi mon mal étoit volontaire dans son principe : puisqu'encore que j'eusse voulu pour lors n'être plus en cet état, je m'y étois néanmoins réduit par ma propre volonté : ainsi j'étois véritablement coupable, & je méritois très-justement d'être puni.

Je n'avois plus alors l'excuse qui me faisoit croire auparavant que l'incertitude où j'étois de la connoissance de la vérité, étoit ce qui m'empêchoit de renoncer à tous les intétêts du monde, pour ne penser plus qu'à vous servir ; car quoique j'en eusse alors une connoissance très-assurée, néanmoins étant encore esclave de mes passions, j'appréhendois de me donner tout entier à votre service ; & je craignois autant de me voir dégagé de tous ces empêchements, comme on doit craindre d'y être engagé.

Ainsi comme il arrive souvent que la douceur du sommeil nous fait succomber, je sentois que le fardeau du siecle m'accabloit agréablement, & les pensées que j'avois pour vous, mon Dieu, étoient semblables aux efforts de ceux qui, desirant de s'éveiller, sont surmontés par le sommeil, & retombent dans leur assoupissement. Car bien qu'il n'y ait personne qui veuille toujours dormir, & que chacun demeure d'accord avec raison qu'il est beaucoup meilleur de veiller ; il arrive souvent néanmoins que l'on ne fait pas les derniers efforts pour s'éveiller, lorsqu'on se sent pressé d'une grande envie de dormir parce qu'encore qu'on voulût bien ne plus dormir, & qu'il soit temps

de se lever, on se laisse aller néanmoins à la douceur & aux charmes du sommeil : de même je ne doutois plus qu'il ne valût mieux me jetter entre les bras de votre amour, que de me laisser emporter à ma passion déréglée : mais j'approuvois l'un, & je suivois l'autre : l'un étoit victorieux dans mon esprit, & l'autre tenoit encore ma volonté dans ses chaînes. Ainsi je ne sçavois que vous répondre, lorsque vous me disiez : Eveillez-vous, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts, & Jesus-Christ vous éclairera. Et quand vous me faisiez voir en tant de manieres que vous ne me disiez rien que de véritable, je me trouvois convaincu par la vérité ; & ne sçavois du tout que vous répondre, sinon des paroles d'un homme paresseux & endormi : A cette heure ; tout à cette heure : laissez-moi un peu ; encore un moment : mais ce tout à cette heure ne venoit jamais, & ce moment duroit toujours.

En vain je me plaisois en votre loi, selon l'homme intérieur, puisqu'une autre loi qui étoit dans ma chair combattoit celle qui étoit dans mon esprit, & me réduisoit sous la servitude de la loi du péché qui étoit dans moi ; car la loi du péché est la violence de la coutume qui entraîne l'esprit & le tient captif malgré lui : mais justement néanmoins, puisqu'il s'est assujetti lui-même à la tyrannie de la passion. Misérable que je suis ! qui me délivrera donc du corps de cette mort, sinon votre grace par Jesus-Christ Notre-Seigneur ?

CHAPITRE VI.

Potitien lui raconte la vie de S. Antoine ; & comme deux Officiers de l'Empereur ayant lu la vie de ce Saint, avoient renoncé au monde.

MOn Dieu & mon Rédempteur, qui avez été tout mon secours, je veux aussi dire, pour la gloire de votre nom, de quelle sorte vous avez

rompu les liens qui m'attachoient si étroitement à l'amour des femmes, & m'avoient affranchi des soins épineux des affaires temporelles. Mes inquiétudes ordinaires s'augmentoient tous les jours de plus en plus : je soupirois continuellement vers vous, & j'allois aussi souvent en votre Eglise, que ces occupations, sous le poids desquelles je gémissois, pouvoient me le permettre.

Alipe étoit alors avec moi, & ayant exercé trois diverses fois l'Office d'Assesseur à Milan, il n'avoit point alors d'emploi : mais il attendoit en repos quelque occasion de pouvoir vendre ses avis & ses conseils, comme je vendois mes leçons pour apprendre à bien parler, s'il est vrai que les instructions que l'on en donne, soient capables de rendre éloquents ceux qui les reçoivent. Quant à Nébride, il s'étoit engagé sur notre priere à faire quelques leçons des lettres humaines en la place de Véréconde, citoyen de Milan, & le plus intime de tous nos amis, lequel l'ayant desiré avec passion, & usant du pouvoir de l'amitié, nous avoit conjurés de ne lui pas refuser quelqu'un d'entre nous qui fut capable de lui donner ce soulagement, dont il avoit alors un très-grand besoin, à cause de son indisposition.

Ce ne fut donc pas le desir du gain qui porta Nébride à prendre cet emploi, puisque sa connoissance dans les belles lettres étoit si grande, qu'il eût pu en exercer de plus importantes, s'il l'eût voulu. Mais comme il n'y avoit point au monde un ami qui le surpassât en affection & en tendresse pour ses amis, le desir de nous obliger ne lui put permettre de nous refuser cette priere. Son extrême prudence le portoit à éviter d'être connu des personnes les plus éminentes dans le siecle, parce qu'il ne vouloit point s'engager en des inquiétudes d'esprit, & qu'il vouloit au contraire le conserver libre pour avoir plus le loisir de méditer, de lire ou d'entendre quelque chose de ce qui regarde la véritable sagesse.

Un jour donc qu'il étoit absent (je ne me souviens pas pourquoi ,) un Gentilhomme d'Afrique , nommé Potitien , qui étoit en grand crédit à la Cour de l'Empereur , nous vint trouver Alipe & moi , je ne sçai sur quel sujet , ni ce qu'il desiroit. Nous nous assimes pour nous entretenir ; & Potitien ayant apperçu un livre qui étoit devant nous sur un damier , il le prit ; & l'ayant ouvert , il fut surpris de voir que c'étoit les Epîtres de Saint Paul , parce qu'il croyoit que c'étoit quelqu'un de ces livres qui regardoient ma profession. Il se mit ensuite à me regarder & à sourire avec un témoignage de joie , comme s'étonnant de voir que je n'avois devant moi que ce seul livre , car il étoit Chrétien , & votre fidele serviteur , mon Dieu ; il se prosternoit souvent en votre présence dans l'Eglise , & y faisoit de fréquentes & de longues oraisons. Après que je lui eus avoué que je m'occupois avec très-grand soin à cette lecture , il commença à nous parler d'Antoine solitaire d'Egypte , dont le nom qui étoit si célebre & si illustre parmi ceux qui font profession de vous servir , nous avoit jusqu'alors été inconnu. Ce qu'ayant remarqué , il s'arrêta davantage sur ce discours , & ne pouvoit assez s'étonner de voir que nous ignorions ce qu'il nous racontoit de ce grand serviteur de Dieu.

Ces effets merveilleux de votre grace , qui étoient certifiés par tant de témoins irréprochables , & arrivés depuis si peu de temps , & presque en nos jours dans la Religion véritable , & dans l'Eglise Catholique , nous remplissoient d'admiration. Et ainsi nous étions touchés d'un égal étonnement ; nous , d'apprendre des choses si extraordinaire ; & lui , de ce qu'elles nous étoient inconnues. Il nous parla ensuite de cette grande multitude de Monasteres , de l'édifiante maniere de vivre de ces saints Anachoretes , dont les vertus répandent une odeur qui vous est si agréable , & de cette merveilleuse & divine fécondité des de-

ſerts, dont nous ne ſçavions choſe quelconque ; & nous ignorions même que hors les murailles de Milan il y avoit une maiſon pleine de Solitaires très-vertueux, qui étoient nourris par l'Evêque Ambroiſe.

Potitien continuant ſon diſcours, & nous l'écoutant attentivement, il dit : Qu'un jour que la Cour étoit à Treves, & que l'Empereur s'occupoit après dîner à voir les jeux qui ſe faiſoient dans le Cirque, lui & trois de ſes amis allerent pour ſe divertir en des jardins proche la Ville, où s'étant mis ſans deſſein à ſe promener deux à deux, l'un avec lui, & les deux autres enſemble, & s'étant ainſi ſéparés, ces deux derniers, ſans ſçavoir où ils alloient, entrerent dans une petite maiſon de quelques-uns de vos ſerviteurs, mon Dieu, qui, étant pauvres d'eſprit, étoient du nombre de ceux à qui le Royaume du Ciel appartient ; & là ils trouverent un livre où la vie de Saint Antoine étoit écrite.

L'un d'eux commença à la lire, à l'admirer, à s'échauffer, à méditer en ſoi-même d'embraſſer une pareille vie, de quitter le ſervice de l'Empereur, & de ne ſervir que vous ſeul, (car ils étoient du nombre de ceux qu'on appelle Agens dans les affaires du Prince.) Puis étant ſoudain devenu tout rempli d'un amour divin, & d'une ſainte confuſion, il entra en colere contre ſoi-même ; & jettant les yeux ſur ſon ami, il lui dit : Dites-moi, je vous prie, à quoi deſirons-nous de parvenir par tant de travaux & tant de peines ? Que cherchons-nous ? Quel eſt notre but dans l'exercice de nos charges ? Toute notre eſpérance peut-elle aller plus loin dans la Cour, qu'à nous faire aimer de l'Empereur ? Et en cela même qu'y a-t-il d'aſſuré, & qui ne ſoit ſujet à pluſieurs dangers ? Par combien de périls arrive-t-on à une fortune qui eſt encore environnée de plus grands périls ? Et de plus, quand eſt-ce que nous y arriverons ? Au

lieu

lieu que si je veux, je me ferai aimer de Dieu dès cette heure.

Il lui dit ces paroles étant agité des mouvements & des troubles que lui causoit l'enfantement de sa vie nouvelle. Et recommençant à lire, vous le changiez dans le fond du cœur, où vous voyiez ce qui se passoit, & son ame se détachoit des affections du monde, comme il parut peu après ; car en lisant & en roulant les flots de son esprit en lui-même, il jettoit des soupirs & des sanglots : & enfin il choisit & embrassa le meilleur parti ; & étant déja à vous, il parla ainsi à son ami : Je vous déclare que je renonce pour jamais à toutes nos espérances, & que j'ai résolu de servir Dieu, & de commencer dès ce même moment sans attendre davantage, & en ce même lieu, sans aller plus loin. Si vous ne voulez pas me suivre dans ma retraite, au moins ne vous y opposez pas. A quoi l'autre répondit qu'il ne le vouloit point abandonner dans une entreprise si sainte, & dans l'espoir d'une si haute récompense. Et ainsi tous deux étant dès-lors à vous, mon Dieu, ils commencerent à édifier cette tour dont il est parlé dans l'Ecriture, en prenant la résolution de quitter toutes choses pour vous suivre.

Potitien & celui qui se promenoit avec lui dans un autre endroit du jardin, étant arrivés en ce lieu-là, & les y ayant trouvés, leur dirent qu'il étoit temps de se retirer, parce que la nuit s'approchoit. Mais eux leur ayant déclaré leur dessein, & de quelle sorte ils y étoient entrés, & s'y étoient affermis, ils les prierent de ne les troubler pas dans leur résolution, s'ils n'en vouloient pas prendre une semblable. Ceux-ci, ne sentant aucun changement dans leur ame, pleurerent toutefois leur malheur, & se réjouirent de la grace que Dieu avoit faite à leurs amis, puis se recommanderent à leurs prieres ; & ayant toujours leurs affections penchées vers la terre, s'en retournerent au palais. Les autres élevant leurs cœurs au Ciel,

demeurerent dans cette petite maison : & à leur imitation, deux filles à qui ils étoient fiancés, après avoir appris ce changement, vous consacrerent leur virginité.

CHAPITRE VII.

Il décrit les agitations de son esprit durant le discours de Potitien.

VOilà ce que Potitien nous raconta. Mais vous, Seigneur, pendant qu'il me parloit ainsi, vous me rameniez à moi-même. Et parce que j'avois pris plaisir à m'aveugler, & que j'avois comme mis un bandeau sur mes yeux pour ne me point voir, vous me retiriez de cet aveuglement volontaire, & m'exposiez à ma propre vue, afin que je visse combien j'étois laid, sale, difforme, & couvert de taches & d'ulceres. Je le vis donc, & j'en eus horreur. Mais en quel lieu eus-je pu m'enfuir pour me dérober à moi-même ? Que si je m'efforçois de détourner ma pensée de mes péchés, vous vous serviez des paroles de Potitien dans la suite de sa narration, pour m'opposer de nouveau moi-même à moi-même, & me représenter à mon esprit tel que j'étois, afin que je visse dans ce miroir toute la corruption de ma vie, & qu'elle me devint odieuse & insupportable. Ce n'est pas que je l'ignorasse auparavant : mais quoique je la connusse, je la dissimulois, je l'oublois, & je fermois les yeux pour ne la point voir ; au lieu qu'alors plus je me sentois touché d'un ardent amour pour ces Chrétiens, dont j'entendois raconter des mouvements de piété si saints & si salutaires, & qui s'étoient mis entiérement entre vos mains pour recevoir leur guérison, plus en me comparant à eux, je concevois une horrible aversion de moi-même de ce que j'avois passé tant de temps, & peut-être plus de douze années, depuis qu'en lisant à l'âge de dix-neuf ans, l'Hor-

rence de Cicéron, j'avois été touché de l'amour de la sagesse, & différois toujours de renoncer à des plaisirs purement terrestres pour travailler à la chercher, quoique non-seulement sa possession, mais la seule recherche soit préférable à tous les trésors, à toutes les couronnes, & à toutes les voluptés de la terre.

Mais misérable que j'étois, & plus misérable qu'on ne le sçauroit dire, je vous avois demandé dès ma premiere jeunesse, qu'il vous plût me rendre chaste, & je vous avois dit dans ma priere : Donnez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, la chasteté & la continence, mais non pas si-tôt ; car je craignois d'être exaucé aussi-tôt, & que vous ne me guérissiez trop promptement de cette passion forte, & de cette ardente maladie de l'impureté, dont j'aimois mieux voir le feu brûler en moi, que non pas s'éteindre. Je m'étois engagé ensuite dans des chemins égarés, en me laissant emporter aux superstitions sacrileges des Manichéens. Je ne les tenois pas néanmoins pour des vérités constantes, & les préférois seulement aux vérités catholiques, lesquelles je combattois avec animosité, au lieu de les rechercher avec piété.

Je différois donc de jour en jour de renoncer à toutes les espérances du siecle pour ne suivre que vous, mon Dieu, & je croyois ne le faire qu'à cause que je ne voyois rien d'assuré à quoi je me pusse arrêter. Mais enfin le jour arriva auquel je me vis moi-même tout à nud & à découvert, & auquel ma conscience me fit ces reproches : Où es-tu, ma langue, toi qui disois que tu ne voulois pas te décharger du fardeau de la vanité, pour suivre une vérité qui ne t'étoit point connue ? Elle t'est connue maintenant, & néanmoins ce fardeau t'accable encore : au lieu que d'autres qui ne se sont pas tant tourmentés que toi pour chercher la vérité, & qui n'y ont pas employé l'étude de dix années & davantage, se sont non-seulement dé

chargés de ce pesant poids, mais ont comme pris des ailes pour s'envoler vers le Ciel.

Ainsi durant que Potitien nous parloit de la sorte que j'ai dit, je me sentois déchirer le cœur, & j'étois rempli d'une horrible confusion. Son discours étant fini, & ayant fait ce qu'il désiroit touchant le sujet pour lequel il étoit venu, il s'en alla. Alors rentrant dans moi-même, que ne dis-je point contre moi-même ? Avec quels aiguillons & quelles pointes de reproches ne piquai-je point, & n'excitai-je point mon ame, afin qu'elle me suivit dans l'effort que je faisois pour vous suivre ? & néanmoins elle résistoit. Elle résistoit, & elle ne s'excusoit pas. Tous ces arguments étoient renversés. Elle n'avoit plus de raisons à m'alléguer. Il ne lui restoit qu'une appréhension muette, & elle craignoit comme la mort de voir arrêter le cours de ses longues & de ses vicieuses habitudes, qui, en la consumant peu à peu, la faisoient mourir.

CHAPITRE VIII.

Dans cette violente agitation il se retire dans un Jardin avec Alipe.

DAns ce violent combat qui se passoit dans moi-même, & par lequel je livrois de si violents assauts à mon ame dans le plus profond de mon cœur ; n'ayant pas l'esprit moins troublé que le visage, je me tournai vers Alipe, & m'écriai : Que faisons-nous ? Que dites-vous de ce que nous venons d'entendre ? Les ignorants ravissent le Ciel, & nous avec toute notre science, sommes si stupides & si hébêtés que nous demeurons toujours ensévelis comme des bêtes dans la chair & dans le sang. Est-ce à cause qu'ils nous précedent dans la voie de Dieu que nous avons honte de les suivre ? & ne devons-nous pas plutôt rougir de honte de n'avoir pas même le courage de les suivre ? Je lui dis quelques paroles semblables, & le

transport où j'étois m'emporta aussi-tôt hors d'auprès de lui : & lui cependant demeuroit dans le silence, étant tout étonné & me regardant ; car je ne parlois pas d'une maniere ordinaire, & mon front, mes joues, mes yeux, la couleur de mon visage, & le ton de ma voix, étoient comme un langage vivant & visible, qui faisoit beaucoup mieux connoître que mes paroles ce qui se passoit dans mon ame.

Il y avoit dans ce logis un petit jardin dont nous nous servions comme de tout le reste de la maison, parce que notre Hôte à qui elle appartenoit n'y demeuroit pas. Le trouble qui m'agitoit m'y avoit mené, afin de n'être interrompu de personne dans le violent combat où j'étois entré contre moi-même, jusqu'à ce qu'il se terminât où vous sçaviez, mon Dieu, & que je ne sçavois pas. J'étois transporté d'une heureuse & salutaire fureur, je me trouvois comme à l'agonie d'une mort qui devoit me faire passer à la vie ; & connoissant le mal qui étoit en moi, je ne connoissois pas le bien qui étoit sur le point d'entrer en sa place.

Je m'en allai donc dans ce jardin où Alipe me suivit à l'heure même, sçachant que je ne me tenois pas moins être en secret lorsqu'il étoit avec moi, que lorsque j'étois tout seul ; & ne pouvant se résoudre à me quitter, me voyant en cet état ; nous nous asîmes au lieu le plus éloigné de la maison. Et aussi-tôt je me vis dans un frémissement d'esprit, & fus troublé d'une violente indignation contre moi-même, de ce que je ne me soumettois pas à vos volontés, & ne m'unissois pas à vous, mon Dieu, lorsque toutes les puissances de mon ame me crioient que je devois m'attacher entiérement à vos ordres, & sembloient m'élever dans le Ciel par les louanges qu'elles vous donnoient. Mais on ne va à vous, ni sur des vaisseaux, ni sur des chariots, ni en marchant durant même un aussi petit espace de chemin qu'il y avoit

de la maison d'où nous étions partis, jusqu'au lieu où nous étions assis, car non-seulement y aller, mais même y arriver, n'est autre chose qu'y vouloir aller : mais le vouloir fortement & pleinement, & non pas tourner de côté & d'autre une volonté malade & languissante, dont une partie qui s'éleve vers le Ciel, combat contre l'autre qui retombe vers la terre.

Enfin, je considérois que durant les violentes agitations que me donnoit ce retardement de l'exécution de mon desir, je faisois une infinité de mouvements du corps que les hommes voudroient faire quelquefois sans le pouvoir ; soit qu'ils n'aient point de bras, ou qu'ils les aient enchaînés ou affoiblis de langueur, ou rendus inutiles par quelque autre empêchement. Si je me suis tiré les cheveux, si j'ai frappé mon front, si j'ai embrassé mes genoux avec mes mains, je l'ai fait parce que je le voulois ; & je pouvois aussi le vouloir & ne le pas faire, si les parties de mon corps capables de ce mouvement n'eussent pas été en état de m'obéir. J'ai donc fait plusieurs actions où le vouloir & le pouvoir n'étoient pas une même chose : & cependant je ne faisois pas alors ce que je désirois avec une passion sans comparaison plus grande que toutes ces actions ; & ce que j'aurois pu faire aussi-tôt que je l'aurois voulu, parce qu'il étoit impossible que le voulant je ne le voulusse pas : desorte que la volonté & la puissance n'étoient en cela qu'une même chose : & vouloir faire ce que j'avois dans l'esprit, étoit le faire. Il ne se faisoit pas toutefois ; & mon corps obéissoit plus facilement à la plus foible volonté de mon ame, lorsqu'elle lui commandoit de se mouvoir, que mon ame n'obéissoit à elle-même en la chose du monde qu'elle vouloit avec plus d'ardeur, & qui se devoit accomplir dans la seule volonté.



CHAPITRE IX.

Du combat qui se passe dans la volonté d'un homme qui se veut convertir à Dieu.

QUelle est la cause d'un effet si prodigieux, & comment une chose si étrange peut-elle arriver? Faites-le-moi connoître, Seigneur, par votre bonté, & permettez que je sonde & que je pénétre les plaies les plus cachées, & les punitions les plus secretes des enfants d'Adam, pour voir si je pourrois découvrir ce que je cherche. Quelle est donc la cause de cet effet si prodigieux & si étrange? Mon esprit commande à mon corps, & il trouve dans le corps une prompte obéissance. Mon esprit commande à soi-même, & il trouve en soi-même une forte résistance. Mon esprit commande à ma main de se mouvoir, & elle obéit avec tant de facilité & de promptitude, qu'à peine peut-on distinguer le commandement d'avec l'exécution. L'esprit est néanmoins un esprit, & la main un corps. L'esprit commande à l'esprit de vouloir une chose. Celui qui commande n'est point différent de celui qui obéit, & néanmoins on ne lui obéit pas. D'où vient ce prodige si étrange? Il commande, dis-je, de vouloir une chose; il le commande à lui-même; & il ne le commanderoit pas, s'il ne le vouloit pas: & cependant ce qu'il commande ne se fait pas.

Mais c'est qu'il ne le veut qu'à demi; & qu'ainsi il ne le commande qu'à demi; car son commandement n'a de force qu'autant que sa volonté a de plénitude; & autant que sa volonté est imparfaite, autant l'exécution de son commandement est défectueuse. Et certes, puisque ce n'est pas une volonté étrangere, mais elle-même qui commande à elle-même de vouloir, il s'ensuit qu'elle ne commande pas pleinement, lorsque ce qu'elle commande ne s'accomplit pas. Car si elle étoit

pleine & entiere, elle ne se commanderoit pas de vouloir, puisqu'elle voudroit déja. Ce n'est donc pas un prodige qu'elle veuille en partie, & qu'en partie elle ne veuille pas : mais c'est que l'ame est malade ; & qu'encore qu'elle soit soulevée par la vérité, elle ne se peut relever entiérement à cause des mauvaises habitudes qui l'accablent. Ainsi il y a deux volontés en cette ame, parce qu'aucune des deux n'est pleine & entiere ; & que ce qui manque à l'une est ce qui fait l'autre.

CHAPITRE X.

Il réfute l'erreur des Manichéens qui croyoient que les deux volontés contraires venoient de deux natures contraires qui étoient en l'homme.

EXterminez de devant votre face, mon Dieu, comme les présomptueux & les imposteurs méritent de l'être, ceux qui, voyant qu'il se rencontre dans nos délibérations deux volontés opposées, osent assurer qu'il y a en nous deux esprits de deux natures différentes, l'une bonne, & l'autre mauvaise : au lieu que ce sont eux qui sont véritablement mauvais lorsqu'ils ont de si mauvais sentiments, & peuvent devenir bons s'ils entrent dans une croyance conforme à la vérité, & s'ils s'y soumettent en telle sorte que votre Apôtre leur puisse dire : Vous avez été autrefois remplis de ténebres, mais maintenant vous êtes remplis de lumiere en notre Seigneur. Car lorsqu'ils veulent être remplis de lumiere, non en notre Seigneur, mais en eux-mêmes, en croyant que la nature de l'ame est la même chose que Dieu, ils deviennent remplis de plus épaisses ténebres, d'autant que par un orgueil épouvantable ils s'éloignent infiniment de vous qui êtes la véritable lumiere qui éclaire tout homme venant en ce monde. Prenez donc garde, Manichéens, à ce que vous dites. Rougissez de honte. Approchez-vous de Dieu pour

être illuminés de sa grace, & n'être plus sujets desormais à tomber dans une telle confusion.

Lorsque je délibérois de la sorte pour me résoudre enfin à servir mon Dieu & mon maître, selon la pensée que j'en avois depuis si long-temps, j'étois moi-même celui qui le vouloit & qui ne le vouloit pas. J'étois sans doute l'un & l'autre. Car je ne le voulois pas pleinement, & je ne m'y opposois pas pleinement. Ce qui faisoit que je disputois ainsi en moi-même, & me tourmentois moi-même. Mais bien que ce tourment arrivât contre mon gré, il ne faisoit pas voir néanmoins qu'il y eut deux esprits différents en moi; & il montroit seulement la peine que le mien souffroit pour punition de mes offenses. Ainsi ce n'étoit pas moi qui me causois cette peine, mais le péché qui étoit en moi par le juste châtiment d'un autre péché plus libre & plus volontaire que j'avois contracté comme enfant d'Adam.

Et certes, s'il y avoit en nous autant de natures contraires que nous avons de volontés qui se combattent, il n'y en auroit pas seulement deux, mais plusieurs. Lorsque quelque Manichéen délibere s'il ira en leur assemblée ou au théatre, ces hérétiques s'écrient: Voilà deux natures différentes; l'une bonne, qui le veut mener à l'assemblée; & l'autre mauvaise, qui veut l'empêcher d'y aller. Car autrement, disent ils, d'où pourroit procéder cette contrariété de volontés qui se combattent de la sorte? Et moi je dis qu'elles sont toutes deux mauvaises, tant celle qui le veut conduire en leur assemblée, que celle qui l'en veut empêcher pour le mener au théatre. Je veux néanmoins qu'ils croient bonne celle qui conduit vers eux. Mais s'il arrive que quelqu'un de nous sentant en lui-même deux volontés opposées, délibere s'il ira au théatre ou à notre Eglise, sans sçavoir à quoi se résoudre, ne seront-ils pas bien empêchés de trouver ce qu'ils auront à dire en cette rencontre? Car il faut, ou qu'ils confessent

(ce qu'ils ne veulent en aucune sorte) qu'on peut aller à notre Eglise par le mouvement d'une volonté qui est bonne, comme y vont ceux qui professent notre Religion, & qui participent à ses Mysteres : ou qu'ils se persuadent qu'il se rencontre dans un même homme deux mauvais esprits & deux mauvaises natures, qui contestent & qui combattent ensemble, & qu'ainsi ce qu'ils ont accoutumé de dire, qu'il y a seulement une nature bonne & l'autre mauvaise, ne se trouve pas véritable : ou bien il faut qu'ils se rendent à la vérité, & qu'ils avouent que lorsque quelqu'un délibere, ce n'est qu'une même ame qui est agitée par deux volontés différentes.

Qu'ils ne nous disent donc plus lorsqu'ils voient dans une même personne deux volontés qui se contrarient, que ce sont deux esprits différents qui procédent de deux substances contraires, & de deux principes opposés, l'un bon, & l'autre mauvais, lesquels contestent ainsi ensemble. Car vous, mon Dieu, qui êtes la vérité même, vous avez en horreur une opinion si détestable, & vous les convainquez de mensonge; puisque la même chose arrive dans des volontés différentes, lesquelles sont toutes mauvaises : comme quand quelqu'un délibere s'il fera mourir un homme, ou par le poison ou par le fer : s'il usurpera cet héritage ou cet autre, ne les pouvant usurper tous deux : s'il se servira de son argent pour acheter un plaisir infame, ou s'il le gardera par avarice : s'il ira au cirque ou au théatre lorsqu'on y représente des spectacles en même-temps. Ou (pour ajouter dans ce dernier exemple un troisieme sujet de doute) s'il ira dérober quelque chose dans une maison pendant que l'occasion s'en offre. Ou enfin (pour y joindre encore un quatrieme sujet de doute) s'il ira commettre un aldultere, l'occasion s'en offrant aussi : si, dis-je, toutes ces choses se rencontrent dans un même moment, & qu'on les desire toutes en même-temps, quoiqu'on n'en

puisse accomplir qu'une. Car ces différentes volontés, & même davantage, qui peuvent se rencontrer en même-temps dans ce grand nombre d'objets que l'on aime, partagent & déchirent le cœur en se combattant les unes les autres. Et toutefois les Manichéens ne disent pas qu'il y ait un si grand nombre de différentes substances.

Et la même chose arrive en ce qui est des volontés qui sont bonnes. Car je leur demande : S'il n'est pas bon de prendre plaisir à lire l'Apôtre ; s'il n'est pas bon de prendre plaisir à chanter les saints Cantiques, & s'il n'est pas bon de prendre plaisir à expliquer l'Evangile. Ils me répondront sans doute que toutes ces choses sont bonnes. Mais si elles nous plaisent également, & en même-temps, ne sont-ce pas trois diverses volontés qui partagent notre cœur, lorsque nous délibérons laquelle de ces choses nous devons le plutôt embrasser ? Car elles sont toutes bonnes, & se combattent l'un l'autre jusqu'à ce que nous en ayions choisi une vers laquelle notre volonté divisée en tant de différentes affections se porte enfin toute entiere.

De même lorsque la considéraion d'un bonheur qui est éternel éleve nos esprits vers le Ciel, & que le plaisir d'un bien passager les rabaisse vers la terre ; ce n'est qu'une même ame qui veut l'un des deux : mais qui ne le veut pas d'une volonté pleine & entiere. C'est pourquoi elle est déchirée par de cuisants déplaisirs ; la vérité lui faisant préférer & desirer l'un, & ses mauvaises habitudes l'empêchant de se pouvoir séparer de l'autre.

CHAPITRE XI.

Comme d'un côté les voluptés tâchoient de le retenir; & que de l'autre la chasteté l'attiroit à elle.

VOilà les foiblesses & les tourments dans lesquels j'étois. Je m'accusois moi-même beaucoup plus aigrement qu'à l'ordinaire ; & je me

tournois & me roulois dans mes liens jusqu'à ce que j'en fusse tout dégagé, & que les moindres chaînons de cette chaîne auxquels je tenois un peu, & qui m'attachoient encore assez pour m'empêcher d'être libre, fussent tous rompus. Vous me pressiez, mon Dieu, dans le fond du cœur par une sévere miséricorde, & redoubliez les sentiments de ma confusion & de ma crainte, dont vous vous serviez comme d'aiguillon pour m'exciter à sortir de cette malheureuse négligence, en me faisant voir d'un côté qu'il étoit honteux d'y demeurer? & en me faisant appréhender de l'autre, que si je n'achevois de rompre ce qui restoit de ma chaîne, elle ne se renouât & ne m'attachât plus fortement que jamais.

Car je disois en moi-même du plus profond de mon ame : Ne différons pas davantage, convertissons-nous tout à cette heure : & par ces paroles je m'avançois dans l'exécution de mon dessein. Je l'accomplissois presque, & je ne l'accomplissois pas néanmoins. Je ne retombois pas toutefois dans mes anciennes passions, mais j'en étois encore proche, & semblois reprendre haleine. Je faisois ensuite de nouveaux efforts, & je touchois & embrassois presque déja le bien que je desirois : & néanmoins je ne le touchois ni ne l'embrassois pas encore, puisque je n'étois pas entiérement résolu de mourir à la mort pour vivre à la vie ; le mal qui m'étoit tourné en habitude ayant plus de pouvoir sur moi, que le bien auquel je n'étois pas accoutumé. Et plus le moment de ma conversion s'approchoit, plus je sentois ma frayeur se redoubler : mais cette frayeur suspendoit seulement l'exécution de mon dessein, sans pouvoir m'en divertir ni me faire retourner en arriere.

Ces niaiséries & ces folles vanités qui étoient mes anciennes amies, me retenoient ; & me tirant comme par la robe de ma chair, me disoient d'une voix basse : Voulez-vous nous abandonner? Sera-ce dès ce moment que vous nous

quitterez pour jamais ? Et ce même moment vous ôtera-t-il pour jamais la liberté de faire cette action ou cette autre ; que votre miséricorde, mon Dieu, efface de la mémoire de votre serviteur ce qu'elles me figuroient ; & ce que j'ai exprimé sous ces noms d'une action ou d'une autre. Quelles ordures & quelles infamies ne représentoient-elles point à mon esprit ? Je les entendois beaucoup moins toutefois qu'à demi, non comme s'opposant hardiment à moi, & venant à ma rencontre : mais comme parlant entre leurs dents derriere moi. Et lorsque je m'en allois, elles me tiroient comme à la dérobée, pour m'obliger à les regarder. Ainsi, quoiqu'elles ne pussent m'arrêter, elles ne laissoient pas de me retarder & de me rendre plus lent à secouer & à rompre entiérement ces chaînes qui m'attachoient encore à elles, pour passer avec vîtesse où votre grace m'appelloit. Car cette violente habitude me disoit : Pensez-vous pouvoir vivre sans elle ?

Mais elle ne me disoit plus cela que foiblement ; parce que du côté vers lequel je portois mes yeux, & où je craignois de passer, la chasteté se présentoit à moi avec un visage plein de majesté & de douceur, & joignant à un modeste souris des caresses sans affection, afin de me donner la hardiesse de m'approcher d'elle, elle étendoit pour me recevoir & pour m'embrasser, ses bras charitables, entre lesquels je voyois tant de personnes qui me pouvoient servir d'exemple. Il y avoit un grand nombre de jeunes garçons & de jeunes filles, des hommes & des femmes de tous âges, des Veuves vénérables, & des Vierges arrivées jusqu'à la vieillesse. Et cette excellente vertu n'est pas stérile, mais féconde dans ces bonnes ames, puisquelle est mere de tant de célestes délices qu'elle conçoit de vous, mon Dieu, qui êtes son véritable & son saint époux.

Elle se moquoit de moi, mais d'une moquerie propre à me donner du courage, comme si elle

m'eut dit: Croyez-vous ne pouvoir faire ce que font ces hommes & ces filles, & l'ont-ils pu par eux-mêmes ? N'est-ce pas par la puissance de leur Dieu & de leur Seigneur ? C'est lui qui m'a donnée à eux. Trouvez-vous étrange que vous tombiez, si vous croyez pouvoir vous soutenir de vous-même ? Jettez-vous entre les bras de Dieu, & ne craignez point. Il ne se retirera pas afin de vous laisser tomber. Jettez-vous-y hardiment, il vous recevra, & vous guérira. Alors je rougissois en moi-même de ce que j'écoutois encore le murmure de ces niaiseries dont j'ai parlé, & demeurois ainsi dans l'incertitude, lorsqu'il me sembla que la chasteté continuoit à me dire : Fermez l'oreille aux discours impurs de votre chair toute terrestre, afin de la mortifier. Elle vous représente des plaisirs, mais ces plaisirs sont-ils comparables à ceux qui se trouvent dans l'accomplissement de la loi de votre Dieu ? Ce combat qui se passoit dans mon cœur, n'étoit que de moi-même contre moi-même. Et Alipe qui étoit toujours près de moi, attendoit, sans me rien dire, quelle seroit la fin de cette agitation extraordinaire.

CHAPITRE XII.

Comme après avoir entendu une voix du Ciel, il fut miraculeusement converti par la lecture d'un passage de Saint Paul.

APrès qu'une profonde méditation eut tiré des plus secrets replis de mon ame, & exposé à la vue de mon esprit toutes mes miseres & tous mes égarements, je sentis élever dans mon cœur une grande tempête qui fut suivie d'une grande pluie de larmes : & afin de la pouvoir verser toute entiere avec les gémissements dont elle étoit accompagnée, je me levai & me séparai d'Alipe, jugeant que la solitude me seroit plus propre pour pleurer tout à mon aise, & je me retirai assez

loin & à l'écart, afin de n'être point troublé même par la présence d'un si cher ami.

Voilà l'état où j'étois, dont il s'apperçut. Car je crois que j'avois dit quelque parole d'un ton de voix qui témoignoit assez que j'étois tout prêt de fondre en larmes. Ainsi je me levai, & lui, tout rempli d'étonnement, demeura au même lieu où nous nous étions assis. Je me couchai par terre sous un figuier, je ne sçaurois dire en quelle maniere; & ne pouvant plus tenir mes larmes, il en sortit de mes yeux des fleuves & des torrents, que vous reçûtes comme un sacrifice agréable. Je vous dis plusieurs choses ensuite, sinon en ces mêmes termes, au moins en ce même sens: Seigneur, jusqu'à quand? Jusqu'à quand serez-vous en colere contre moi? Oubliez, s'il vous plaît, mes iniquités passées. Car je connoissois bien que c'étoient elles qui me retenoient. Et c'étoit ce qui me faisoit dire avec une voix lamentable: Jusqu'à quand? Jusqu'à quand remettrai-je toujours au lendemain? Pourquoi ne sera-ce pas tout à cette heure? Pourquoi mes ordures & mes saletés ne finiront-elles pas dès ce moment?

Comme je parlois de la sorte, & pleurois très-amérement dans une profonde affliction de mon cœur, j'entendis sortir de la maison la plus proche, une voix comme d'un jeune garçon ou d'une fille, qui disoit & répétoit souvent en chantant: PRENEZ ET LISEZ: PRENEZ ET LISEZ. Je changeai soudain de visage, & commençai à penser en moi-même, si les enfants ont accoutumé de chanter en certains jeux quelque chose de semblable; & il ne me souvint point de l'avoir remarqué. Ainsi j'arrêtai le cours de mes larmes, & me levai sans pouvoir penser autre chose, sinon que Dieu me commandoit d'ouvrir le Livre des Epîtres de Saint Paul, & de lire le premier endroit que je trouverois: car j'avois appris que Saint Antoine étant un jour entré dans l'Eglise, lorsqu'on lisoit l'Evangile, avoit écouté & reçu comme par-

ticuliérement adreſſées à lui ces paroles qu'on en liſoit : Allez, vendez tout ce que vous avez, & donnez-le aux pauvres ; vous aurez un tréſor dans le Ciel : & venez & me ſuivez : & que par cet Oracle qu'il entendit, il fut dans le même moment converti à vous.

Je retournai donc auſſi-tôt vers le lieu où Alipe étoit aſſis, parce que j'y avois laiſſé les Epîtres de Saint Paul lorſque j'en étois parti. Je pris le Livre, je l'ouvris, & dans le premier endroit que je rencontrai, je lus tout bas ces paroles, ſur leſquelles d'abord je jettai les yeux : Ne vivez pas dans les feſtins & dans l'ivrognerie, ni dans les impudicités & les débauches, ni dans les contentions & les envies ; mais revêtez-vous de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, & ne cherchez pas à contenter votre chair ſelon les plaiſirs de votre ſenſualité. Je n'en voulus pas lire davantage, & auſſi n'en étoit-il pas beſoin, puiſque je n'eus pas plutôt achevé de lire ce peu de lignes, qu'il ſe répandit dans mon cœur comme une lumiere qui me mit dans un plein repos, & diſſipa toutes les ténebres de mes doutes.

Puis ayant marqué cet endroit du Livre avec le doigt, ou je ne ſçai quelle autre marque, je le fermai ; & avec un viſage tranquille, je fis entendre à Alipe ce qui m'étoit arrivé. Lui de ſon côté me découvrit ce qui ſe paſſoit en lui, & que j'ignorois. Il deſira de voir ce que j'avois lu. Je le lui montrai ; & conſidérant avec attention ce qui ſuivoit dans ce paſſage, à quoi je n'avois pas pris garde, il trouva ces mots : Aſſiſtez celui qui eſt foible dans la Foi : ce qu'il prit pour lui, & me le déclara auſſi-tôt. Ainſi il ſe trouva fortifié par cette exhortation du Saint-Eſprit ; & ſans héſiter ni retarder, il ſe joignit à moi par une bonne & ſainte réſolution fort convenable à ſes mœurs qui depuis long-temps avoient été ſans comparaiſon plus pures & plus réglées que les miennes.

De là nous allâmes trouver ma mere; & lui ayant dit ce qui étoit arrivé, elle s'en réjouit. Nous lui contâmes ensuite de quelle sorte tout s'étoit passé, & elle en fut ravie. Elle tressailloit de joie, & louoit vos miséricordes, Seigneur, dont la bonté toute puissante prend plaisir à surpasser par la profusion de ses graces, non-seulement nos demandes & nos desirs, mais même aussi nos pensées. Car elle voyoit que vous lui aviez beaucoup plus accordé pour moi, qu'elle n'avoit accoutumé de vous demander par ses gémissements & par ses larmes, puisque vous m'aviez converti à vous d'une telle sorte que je ne pensois plus à me marier, & renonçois pour jamais à toutes les espérances du siecle, pour demeurer ferme dans cette regle de la Foi, où vous lui aviez révélé tant d'années auparavant que je serois avec elle. Ainsi vous changeâtes ses pleurs en une joie beaucoup plus grande qu'elle n'avoit osé desirer, & d'une maniere beaucoup plus chaste, & qui lui étoit plus agréable, que si elle eût vu naître les enfants qu'elle me souhaitoit dans un légitime mariage.



LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

Il loue Dieu de l'avoir fait renoncer avec joie à tous les vains plaisirs de la terre.

MOn Dieu, je suis votre serviteur : je suis votre serviteur, & le fils de votre servante. C'est vous qui avez rompu mes liens, & je vous en dois offrir un sacrifice de louange. Que mon cœur & que ma langue vous louent, & que toutes les puissances de mon ame vous disent : Seigneur, qui est semblable à vous? Qu'ils vous le

disent : Et vous, Seigneur, répondez, s'il vous plaît, en disant à mon ame : Je suis ton Sauveur. Qui étois-je ? hélas ! & quel étois-je ? Quel mal ne voyiez-vous point dans mes actions ? Ou si ce n'étoit dans mes actions, dans mes paroles ? Ou si ce n'étoit dans mes paroles, dans mes desirs & dans mes pensées ? Mais vous, Seigneur, dont la miséricorde & la bonté n'ont point de bornes, vous avez regardé avec des yeux de compassion ce gouffre de mort, dans lequel je m'étois plongé si profondément, & votre main toute-puissante a fait sortir du fond de mon cœur un abyme de corruption : & ce changement merveilleux que vous fites en moi, ne consistoit en autre chose, qu'à faire que je ne voulusse plus ce que je voulois auparavant, & que je voulusse ce que vous vouliez.

Où étoit donc durant tout ce temps mon libre arbitre ? Et de quel endroit secret & caché a-t-il été rappellé en un moment, pour faire, ô mon JESUS, qui êtes mon refuge & mon Rédempteur, que je baissasse la tête sous votre joug si aimable, & les épaules sous le fardeau si léger de votre Loi ? Combien tout à coup trouvai-je de douceur & de plaisir à renoncer aux plaisirs des vains amusements du monde ? Et combien ressentis-je de joie à quitter ce que j'avois tant d'appréhension de perdre ? Car vous qui êtes le seul vrai & le souverain plaisir, capable de remplir une ame, vous rejettiez bien loin de moi tous ces faux plaisirs, & en même-temps vous entriez en leur place, vous qui êtes plus doux & plus agréable que toutes les voluptés, mais non à la chair & au sang ; qui êtes plus éclatant qu'aucune lumiere, mais plus caché que ne sont les secrets les plus cachés, & qui êtes plus élevé que tous les hommes, mais non aux yeux de ceux qui s'élevent en eux-mêmes. Mon esprit étoit déja délivré des cuisants soucis que donnent l'ambition, l'amour du bien, & le desir de se plonger dans la fange des voluptés infames & crimi-

nelles ; & je commençois à ressentir la douceur de m'entretenir avec vous, mon Dieu, qui êtes toute ma lumiere, toutes mes richesses, & tout mon salut.

CHAPITRE II.

Ayant résolu de quitter sa profession, il differe d'exécuter son dessein jusqu'aux vacations qui étoient proches.

JE résolus en votre présence, mon Dieu, de me retirer doucement & sans éclat de la profession que je faisois d'enseigner la Rhétorique, afin que les jeunes gens qui ne pensoient à rien moins qu'à s'instruire dans votre Loi, pour acquérir cette paix que la charité répand dans les ames; mais dont la folle ambition n'avoit autre but que d'apprendre à bien déguiser la vérité pour demeurer victorieux en ces guerres qui se passent dans le barreau, n'achetassent plus de moi des armes pour servir à leur fureur.

Il arriva fort à propos qu'il ne restoit que très-peu de jours jusqu'aux vacations qu'on donne durant les vendanges ; ce qui me fit résoudre d'avoir patience, afin de ne me retirer qu'au temps que l'on a accoutumé de discontinuer les leçons publiques, & de ne me plus exposer en vente à l'avenir, moi qui avois l'honneur d'avoir été racheté par vous. Voilà le dessein que je fis en votre présence, lequel je ne communiquai qu'à mes plus intimes amis ; & je résolus avec eux de n'en parler à personne, encore que lorsque nous sortions ainsi de cette vallée de larmes, & que nous chantions un Cantique de joie à votre louange, vous nous eussiez armés de fleches perçantes & charbons enflammés pour nous défendre contre ces langues trompeuses, qui, sous prétexte de nous conseiller pour notre bien, s'opposent à nos bonnes résolutions, & qui font des hommes ce qu'elles font des

viandes qu'elles consomment en les aimant.

Vous aviez blessé mon cœur avec les fleches de votre amour. Vos paroles étoient comme autant de traits qui le perçoient ; & les exemples de ceux de vos serviteurs que vous aviez rendus de ténébreux tout éclatants de lumiere, & de morts vivants, se présentoient continuellement à ma pensée, l'enflammoient d'ardeur de vous servir, & m'empêchoient de tomber dans la tiédeur & la négligence qui m'eût pu faire pencher vers les choses basses. Ils m'enflammoient, dis-je, de telle sorte, que ces vents de contradiction, excités par ces langues artificieuses, au lieu d'éteindre le feu que je ressentois dans l'ame, ne pouvoient servir qu'à l'accroître.

Mais parce que la gloire de votre nom étant répandue dans toute la terre, il ne se pouvoit faire qu'il ne se trouvât des gens de bien qui louassent la résolution que je prenois de tout quitter pour vous servir : il me sembloit qu'il y auroit eu quelque vanité à ne pas attendre les vacations qui étoient si proches, & à quitter avant ce temps une profession publique, exposée à la vue de tout le monde ; puisque cette retraite si prompte auroit donné sujet à chacun de jetter les yeux sur moi, & de publier que j'aurois voulu affecter par cette précipitation de me rendre considérable. Or, il n'étoit pas de la prudence que je donnasse lieu à tant de jugements téméraires, & à de mauvais discours, en donnant sujet aux hommes de blâmer une aussi bonne action que celle que je voulois faire, & de rechercher par quel esprit je la faisois.

De plus, dès ce même été, mon poumon avoit commencé à s'affoiblir, & à ne pouvoir plus supporter l'excessif travail des leçons publiques : car il ne me permettoit plus de respirer qu'avec beaucoup de difficulté, & les douleurs que j'y sentois, joint que je ne pouvois plus former une voix nette, & qui se fit entendre de loin, témoignoient

assez qu'il étoit malade. Cet accident d'abord m'avoit mis en peine, parce que je me voyois presque obligé par nécessité d'abandonner entiérement un exercice si pénible, ou au moins de le discontinuer pour quelque-temps, si je pouvois guérir de cette indisposition, & recouvrer ma santé. Mais aussi-tôt que je fus dans une volonté pleine & parfaite de m'employer tout entier dans le loisir & dans le repos à la contemplation de vos grandeurs, ô mon Dieu, vous sçavez que je commençai même à ressentir de la joie de ce que cette excuse, qui n'étoit pas fausse, me pourroit servir pour adoucir le mécontentement de ceux qui, par la considération de l'utilité de leurs enfants, ne pouvoient souffrir que je fusse libre.

Etant donc rempli de cette joie, j'attendois avec patience que ce reste de temps s'écoulât. Je ne sçai s'il y avoit encore bien vingt jours, mais je sçai bien que j'eus beaucoup de peine à les passer, parce que je n'avois plus cette passion de paroître dans le monde, laquelle avoit accoutumé de porter une partie du poids dont j'étois chargé; & qu'ainsi étant réduit à le porter seul, j'en serois demeuré accablé, si la patience n'eut succédé à l'ambition que j'avois auparavant. Peut-être, mon Dieu, que quelqu'un de vos serviteurs & de mes freres dira que je ne sçaurois m'excuser de ce qu'étant dès-lors dans une entiére résolution de vous servir, j'ai pu m'asseoir encore sur la chaire du mensonge, quand ce n'auroit été que durant une heure; & je suis prêt de l'avouer. Mais vous, Seigneur, qui êtes très-miséricordieux, ne m'avez-vous pas pardonné ce péché avec tant d'autres si horribles & si funestes, que vous m'avez remis dans les eaux sacrées du baptême?



CHAPITRE III.

De l'heureuse mort de deux de ses amis, Véréconde & Nébride, dont le premier lui avoit prêté sa maison des champs pour s'y retirer.

NOtre bonheur apporta une affliction incroyable à Véréconde, parce qu'étant arrêté au siecle par plusieurs liens qui l'y attachoient très-étroitement, il se voyoit prêt d'être privé de notre compagnie. Il n'étoit pas encore Chrétien ; & bien que sa femme fût du nombre des fideles, c'étoit l'un des plus grands obstacles qui l'empêchoient de nous suivre dans le chemin où nous entrions, parce qu'il ne vouloit se faire Chrétien qu'à une condition avec laquelle il ne pouvoit l'être, qui étoit de quitter sa femme pour renoncer généralement à toutes choses, & se donner tout à Dieu.

Il nous offrit avec beaucoup de bonté une maison qu'il avoit aux champs pour y demeurer durant tout le temps que nous passerions en ces quartiers. Vous ne laisserez pas, Seigneur, cette action sans récompense lors de la résurrection des Justes, quoiqu'il vous ait déja plu lui payer le principal de cette dette, puisqu'étant tombé dans une grande maladie durant notre absence, & depuis notre arrivée à Rome, il se fit Chrétien, & passa de cette vie à une meilleure. Ainsi vous eûtes pitié non-seulement de lui, mais aussi de nous, qui aurions été touchés d'une douleur insupportable, si en nous souvenant de tant de témoignages d'affection que nous avions reçus de cet ami, nous n'eussions pas eu sujet de croire qu'il étoit du nombre de vos élus.

Nous vous rendons graces, Seigneur, de ce que nous sommes à vous, & de ce qu'il vous plaît nous le témoigner par les assistances & les consolations que vous nous donnez. Ainsi, mon Dieu, nous espérons de la fidélité de vos promesses, qu'en récompense de ce qu'il nous prêta sa maison

des champs, nommée Cassiaque, où, après avoir été agités des inquiétudes du siecle, nous trouvâmes un heureux repos en vous, vous le ferez jouir des beautés de votre jardin du Ciel, qui est toujours verd & fleurissant, de votre Paradis de délices éternelles; puisque vous lui aviez pardonné ses péchés lorsqu'il étoit encore sur la terre, & que vous l'aviez établi dans votre Eglise sur cette montagne sainte qui est si fertile & si abondante. Voilà de quelle sorte Véréconde s'affligeoit alors sur notre sujet.

Quant à Nébride, il se réjouissoit avec nous de ce changement. Car bien qu'il ne fut pas encore Chrétien, & qu'il fut tombé dans le piége de cette erreur pernicieuse qui lui faisoit croire que la chair de votre Fils unique n'étoit qu'un fantôme, il s'en étoit enfin retiré, & recherchoit la vérité avec une merveilleuse ardeur : mais il n'avoit encore reçu aucun des Sacrements de votre Eglise. Quelque-temps après ma conversion, & que j'eus été régénéré par le Baptême, il embrassa aussi la foi Catholique, & s'en retourna chez lui en Afrique, où il vous servoit dans une parfaite chasteté & continence avec toute sa famille qu'il avoit rendue Chrétienne. Vous l'avez, Seigneur, affranchi des liens du corps; & il est aujourd'hui vivant dans le sein d'Abraham votre Patriarche.

Quoique ce puisse être ce sein d'Abraham, c'est-là qu'est vivant Nébride mon cher ami, & que vous avez rendu votre fils adoptif, mon Dieu, d'esclave affranchi qu'il étoit auparavant. Car en quel autre lieu pourroit être une telle ame ? Il vit donc en ce lieu bienheureux, sur le sujet duquel il me faisoit autrefois tant de questions, à moi qui avois si peu de lumiere & de suffisance pour le satisfaire. Il n'approche plus son oreille de ma bouche, mais il approche la bouche de son ame, de cette source éternelle qui est vous-même, & là il desaltére sa soif en buvant, autant qu'il veut, de cette divine sagesse, & jouissant d'une félicité qui

ne finira jamais. Je ne crois pas toutefois qu'il s'enivre de telle sorte dans ce torrent de délices, qu'il m'oublie ; puisque vous-même, Seigneur, qui êtes cette source adorable dans laquelle il boit, ne m'oubliez pas.

Voilà donc l'état dans lequel nous étions. Nous consolions Véréconde qui, sans rien diminuer de son amitié pour nous, ne pouvoit voir notre changement qu'avec beaucoup de tristesse, & nous l'exhortions de servir Dieu dans la condition du mariage où il étoit engagé. Et quant à Nébride, nous attendions qu'il nous suivît comme il le pouvoit, en étant si peu éloigné, & sur le point de le faire à tout moment. Lorsqu'enfin ces jours se passerent, ces jours qui nous paroissent si longs & en si grand nombre, à cause de la passion que nous avions de jouir de cette heureuse liberté dans laquelle nous aurions tout loisir de chanter avec David du fond de notre ame : Mon cœur ne parle qu'à vous, mon Dieu : Je ne cherche qu'un regard favorable de vos yeux ; & je ne chercherai jamais autre chose.

CHAPITRE IV.

Il se retire en la maison des champs de Véréconde; Des livres qu'il fit alors. Des mouvemens de piété qu'il ressentit en lisant les Pseaumes : Et comme il fut guéri par miracle d'un grand mal de dents.

ENfin le jour arriva auquel je quittois entiérement & par effet la profession d'enseigner la Rhétorique comme je l'avois déja quittée en esprit, & que vous dégageâtes ma langue comme vous aviez déja dégagé mon cœur. Ainsi plein de joie, & vous bénissant, mon Dieu, je m'en allois à Cassiaque avec ma mere & Alipe, & quelques autres de mes amis. On peut voir par les livres que j'y composois ensuite des conférences que j'eus avec ces plus intimes de mes amis, & par ceux

ceux que je fis dans les disputes que j'eus seul avec moi-même devant vous, à quoi j'employois la science qu'il vous avoit plu me donner, & que j'avois toute consacrée à votre service, mais qui ressentoit encore quelque chose de la vanité de l'école, ainsi qu'il arrive à ceux qui après avoir couru long-temps ne laissent pas de souffler encore, lors même qu'ils se reposent pour reprendre haleine. Et l'on peut voir par mes lettres ce que j'écrivis à Nébride qui étoit absent. Je n'ai pas assez de loisir pour rapporter en particulier toutes les insignes faveurs dont vous me comblâtes alors; & d'ailleurs je me hâte de passer à des choses plus importantes.

Mon souvenir me rappelle à vous, mon Dieu: & ce m'est une consolation incroyable de pouvoir reconnoître en vôtre présence avec quels perçants aiguillons vous pénétrâtes mon cœur pour le dompter; de quelle sorte vous abaissâtes les montagnes, & applanîtes les collines de mes pensées vaines & orgueilleuses; vous redressâtes mes voies obliques & égarées; vous adoucîtes ce qu'il y avoit d'âpre & de rude à mon naturel; & de quelle sorte vous assujettîtes Alipe, cet autre moi-même, sous le joug de votre Fils unique notre Sauveur, dont il ne pouvoit souffrir auparavant que je mêlasse le nom dans mes écrits, parce qu'il aimoit mieux que mon style se sentit de l'élevement des cédres de la Philosophie & de l'éloquence, lesquels votre main depuis a brisé en moi, que de l'humilité & de la bassesse des herbes de l'Evangile & de l'Eglise, qui sont salutaires aux ames, & mortelles aux serpents.

Quels cris poussois-je vers vous, mon Dieu, dans cette maison où je m'étois retiré à la campagne, lorsque n'étant encore que novice en votre pur amour, & seulement cathécumene, je lisois avec Alipe, qui l'étoit aussi, les Pseaumes de ce Roi Prophete, ces Cantiques animés d'une foi vive, & ces chansons toutes saintes qui bannissent

des ames l'esprit d'orgueil & de vanité ? Ma mere s'étoit jointe à nous en cette retraite, ayant dans un corps de femme une foi mâle & généreuse, une tranquillité & une paix d'esprit digne de son âge, une affection de mere, & une piété vraiment chrétienne.

Quels cris, dis-je, ne poussois-je point vers vous, mon Dieu, en lisant ces Pseaumes ? Combien m'embrasoient-ils de votre amour ? Combien me sentois-je brûler d'un ardent desir de les chanter, s'il m'eut été possible, par toute la terre, afin de confondre l'orgueil des hommes ? Mais ne se chantent-ils pas par toute la terre ? & y a-t-il un lieu dans l'Univers qui ne se sente de votre chaleur ?

De quel mouvement d'indignation & de colere n'étois-je point touché contre les Manichéens ? & d'autre part quelle compassion n'avois-je point d'eux, voyant qu'ils ignoroient les Mysteres enfermés dans vos Ecritures Saintes ; qu'ils ne connoissoient point ces remedes de leurs plaies, & qu'ils rejettoient avec une fureur de malades & de frénétiques l'antidote qui étoit capable de les guérir ? J'eusse desiré qu'ils eussent été en quelque lieu auprès de moi sans que je sçusse ni qu'ils y fussent, ni qu'ils m'écoutassent, & qu'ils eussent vu mon visage & entendu mes paroles lorsque je lisois le quatrieme Pseaume de David dans la retraite où j'étois, afin qu'ils fussent témoins des mouvements qu'il excita dans mon ame. Et j'eusse desiré, je le répete, qu'après que j'en eus lu ce premier verset : O Dieu, qui êtes ma justice, vous m'avez exaucé lorsque je vous ai invoqué, & vous m'avez fait respirer dans l'affliction : ayez pitié de moi, Seigneur, & écoutez ma priere ; ils m'eussent entendu sans que je sçusse qu'ils m'entendissent, & sans avoir sujet de croire que je disse à cause d'eux ce que je dis ensuite de ces paroles ; étant très-véritable que je n'eusse pas dit les mêmes choses, ni en la même maniere, si j'eusse

cru être vu ou écouté d'eux. Et quand j'aurois dit les mêmes choſes, ils ne les auroient pas reçues de la même ſorte que s'ils avoient vu que je parlois ſeul & à moi-même en votre préſence, ſelon que j'y étois pouſſé par les plus ſinceres & les plus tendres affections de mon cœur.

J'étois en même-temps glacé de crainte, & enflammé d'eſpérance, & tout tranſporté de joie dans la vue de votre miſéricorde & de votre bonté paternelle : & tous ces mouvements intérieurs ſortoient au dehors par mes pleurs & par mes ſoupirs, lorſque votre Saint-Eſprit, en s'adreſſant à nous, nous dit ces paroles : Enfants des hommes, juſqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ? Pourquoi aimez-vous la vanité & cherchez vous le menſonge ? Car j'avois aimé la vanité, j'avois cherché le menſonge, & vous aviez déja, Seigneur, glorifié votre Saint en le reſſuſcitant des morts, & en le plaçant à votre droite, d'où il nous devoit envoyer, ſelon ſes promeſſes, le Conſolateur & l'Eſprit de vérité : & il l'avoit déja envoyé, mais je ne le ſçavois pas.

Il l'avoit envoyé, parce que déja il avoit été glorifié en reſſuſcitant des morts & en montant au Ciel. Car auparavant cela le Saint-Eſprit n'avoit pas encore été donné, parce que Jeſus-Chriſt n'avoit pas encore été glorifié. Ainſi le Prophete crie : Juſqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ? Pourquoi aimez-vous la vanité & cherchez-vous le menſonge ? Sçachez que Dieu a glorifié ſon Saint. Il crie : Juſqu'à quand ? Il crie : Sçachez. Et moi ſans que je le ſçuſſe, j'ai aimé ſi long-temps la vanité, & j'ai cherché le menſonge. C'eſt pourquoi je ne pouvois ſans trembler entendre que ces paroles s'adreſſent à ceux qui ſont tels que je me ſouvenois d'avoir été ſi long-temps ; puiſqu'il n'y avoit eu que vanité & que menſonge en ces fantômes que j'avois pris pour la vérité. Et dans la douleur de mon ſouvenir, je dis pluſieurs choſes avec tant de force & de véhémence, que je ſou-

haiterois qu'elles eussent été entendues par ceux qui aiment encore la vanité, & qui cherchent le mensonge. Car peut-être en auroient-ils été fortement touchés, peut-être auroient ils vomi le poison qui les étouffe: & vous les auriez exaucés, Seigneur, lorsqu'ils vous auroient adressé leurs cris, parce que celui qui implore votre miséricorde pour nous, est mort pour nous d'une mort réelle & véritable.

Je lisois dans la suite de ce Pseaume: Mettez-vous en colere, & ne péchez point. Et de quelle sorte, mon Dieu, étois-je touché par ces paroles, ayant appris déja par le mouvement de votre grace à me mettre en colere contre moi-même, à cause de mes fautes passées, pour ne les commettre plus à l'avenir? Et ma colere étoit juste, puisque ce n'étoit point une autre nature de la région des ténebres qui péchoit en moi, comme le disent ces hérétiques qui ne se mettent point en colere contre eux-mêmes, & qui amassent des trésors de colere pour le jour de votre colere, lorsque vous paroîtrez assis sur le trône de votre justice.

Déja les biens que j'aimois n'étoient plus extérieurs; & les yeux de mon corps ne les cherchoient plus dans ce soleil matériel & sensible. Car ceux qui veulent chercher hors d'eux-mêmes leurs contentements & leurs délices, se dissipent & se répandent dans la recherche des choses visibles & temporelles; & leurs esprits affamés ne font autre chose que s'en représenter les images & se repaître de ces fantômes. Qu'ils feroient heureux s'ils pouvoient s'ennuyer de cette faim, & dire ensuite: Qui nous montrera les biens véritables? Et que nous leur répondissions, & qu'ils l'entendissent: La lumiere de votre visage, Seigneur, est répandue dessus nous. Car nous ne sommes pas la lumiere qui illumine tout homme venant au monde; mais nous sommes illuminés par vous, afin qu'après avoir été par nous-mêmes enfants

de ténebres, nous devenions par vous enfants de lumiere.

O ! s'ils pouvoient voir cette lumiere intérieure & éternelle dont je commençois de goûter la connoiſſance, & que j'avois un déplaiſir ſenſible de ne leur pouvoir montrer, quand même ils m'euſſent dit : Qui nous montrera les vrais biens ? parce qu'il leur eſt impoſſible de les connoître pendant qu'ils ſont éloignés de vous, & qu'ils continuent de s'attacher de telle ſorte aux choſes viſibles, qu'ils ſemblent avoir mis tout leur cœur & tout leur eſprit dans leurs yeux. Car dans ce ſecret de mon ame où je m'étois mis en colere contre moi-même, où j'avois été touché juſques dans le fond du cœur, & où je vous avois offert un ſacrifice, en détruiſant d'une part mon ancienne corruption, & vous offrant de l'autre avec une ſainte confiance en votre miſéricorde, le commencement du renouvellement de mon ame, vous aviez commencé, Seigneur, à me faire goûter vos douceurs & vos délices, & à me combler de joie. Ainſi je pouſſois des cris au dehors en liſant ces ſaintes paroles dont je reſſentois l'effet au dedans, & je ne deſirois plus m'enrichir de l'abondance des biens terreſtres, en dévorant par un deſir inſatiable les choſes ſujettes au temps, & étant moi-même dévoré par le temps, d'autant que je trouvois dans votre éternité très-ſimple un autre froment, un autre vin, & une autre huile que ceux d'ici bas.

Lorſque je liſois le verſet ſuivant, je jettois un grand ſoupir du plus profond de mon cœur, & m'écriois : Je ſerai en paix, je ſerai en paix, lorſque je ſerai en Dieu. Ce ſera dans lui-même que je prendrai mon ſommeil & mon repos. O bienheureuſes paroles ! A quoi j'ajoutois : Qui ſera capable de nous réſiſter lorſque cette autre parole ſera accomplie : La mort a été engloutie par la victoire ? Vous êtes, Seigneur, cet Etre admirable qui ne change point : En vous ſeul je trouve

le repos qui fait oublier toutes les peines, parce que nul autre n'est égal à vous, & qu'il seroit inutile d'acquérir tout ce qui n'est pas ce que vous êtes. Voilà, Seigneur, le fondement de la solide espérance dans laquelle il vous a plu m'affermir.

Je lisois ainsi ce Pseaume avec ardeur, & j'eusse bien voulu pouvoir faire quelque chose pour toucher les oreilles sourdes de ces morts, dont j'avois été l'un des pires lorsque je m'élevois avec une opiniâtreté & un aveuglement étrange contre vos saintes Ecritures si pleines de la douceur d'un miel céleste, & si éclatantes de votre lumiere : & je séchois de douleur en pensant aux écrits contraires à ces divins Livres, lorsque je me souvenois de tout ce qui s'étoit passé en ces temps que j'avois si inutilement employés.

Mais je n'ai pas oublié, & ne veux pas aussi passer sous silence, la rigueur avec laquelle vous me châtiâtes, & la promptitude admirable de votre assistance que je sentis. Vous me tourmentiez alors par un mal de dents. Et quand il fut arrivé à un tel excès que je ne pouvois plus parler, il me vint en pensée d'avertir tous ceux de mes amis qui étoient présents, de vous prier pour moi, mon Dieu, qui êtes la source de toutes les graces. Ce que j'écrivis sur des tablettes, & le leur donnai à lire. Nous ne fûmes pas plutôt à genoux pour commencer nos prieres, que ma douleur s'évanouit. Mais quelle douleur, mon Dieu, & comment s'évanouit-elle ? J'en fus épouvanté, je le confesse : car je n'avois de ma vie, rien éprouvé de semblable. Cet effet si miraculeux grava profondément dans mon cœur le pouvoir de votre divine volonté : & ma foi m'en donnant de la joie, je louai votre saint Nom. Mais cette foi ne me permettoit pas d'être sans inquiétude dans le souvenir de mes péchés, qui ne m'avoient pas encore été remis par le Saint Baptême.

CHAPITRE V.

Il renonce à la profeſſion d'enſeigner la Rhétorique. Saint Ambroiſe lui conſeille de lire Iſaïe.

Les vacations étant finies, je fis ſçavoir à ceux de Milan qu'ils euſſent à chercher un autre Profeſſeur en Rhétorique, qui leur vendit des paroles, parce que j'avois réſolu de me conſacrer tout entier à votre ſervice, & que même ſans cela une douleur de poitrine m'empêchoit de pouvoir continuer davantage l'exercice de cette profeſſion. Je fis auſſi connoître par mes lettres, à votre Saint Pontife Ambroiſe, quelles avoient été mes erreurs paſſées, & dans quelles diſpoſitions je me trouvois, afin qu'il lui plût de me conſeiller ce que je devois principalement lire de vos Ecritures, pour me bien préparer à recevoir une auſſi grande grace qu'eſt celle du ſacré Baptême. Sur quoi il m'ordonna de lire le Prophete Iſaïe, ayant jugé, comme je crois, que cette lecture m'étoit fort propre, à cauſe que c'eſt lui de tous les Prophetes qui parle le plus clairement des vérités de l'Evangile, & de la vocation des Païens. Mais ne pouvant rien comprendre à ce que j'en lus d'abord, & m'imaginant que tout le reſte me ſeroit auſſi obſcur, je le quittai pour le reprendre lorſque je ſerois plus exercé dans le langage de votre Ecriture Sainte.

CHAPITRE VI.

Il reçoit le Baptême à Pâques, ſix ou ſept mois après ſa converſion, avec Alipe & ſon fils Adéodat. Admirable eſprit de cet enfant.

Lorſque le temps fut venu de m'enrôler dans votre milice ſacrée, nous quittâmes la campagne pour retourner à Milan, & Alipe voulut

aussi renaître en vous avec moi. Il étoit déja rempli d'une humilité qui le rendoit digne de participer à vos Sacrements ; & il faisoit souffrir à son corps de si rudes pénitences pour le dompter, que, par une action d'austérité inouie, il eut le courage de marcher nuds pieds durant les glaces dans cette Province de l'Italie. Nous menâmes aussi mon fils nommé Adéodat, qui étoit un fruit de mon péché ; mais auquel il vous avoit plu de donner des inclinations excellentes. Il avoit alors environ quinze ans ; & son esprit étoit déjà si fort avancé, qu'il surpassoit celui de plusieurs graves & sçavants hommes.

Je publie en cela vos faveurs & vos bienfaits, & vous en rends graces, mon Dieu, vous qui êtes le Créateur de toutes choses, & qui pouvez si facilement réparer tous nos défauts. Car il n'y avoit rien de moi en cet enfant que mon péché. Que si je prenois le soin de le nourrir en votre crainte, cela même venoit de vous ; puisque c'étoit vous & nul autre qui me l'aviez inspiré. Je confesse donc vos bienfaits, Seigneur, & vous en rends graces. Je composai alors un livre en forme de dialogue, qui porte pour titre : Du Maître, où lui & moi parlons ensemble. Et vous sçavez que toutes les pensées qui y sont écrites sous le nom de celui avec qui j'y parle, sont entiérement de lui, quoiqu'il n'eût alors que seize ans. Et j'ai vu plusieurs choses de cet enfant qui étoient encore plus admirables. La grandeur de son esprit m'étonnoit. Et quel autre ouvrier que vous, Seigneur, est capable de faire de tels chefs-d'œuvres, & de si grandes merveilles ?

Vous l'enlevâtes bientôt du monde : ce qui fait que la joie que je ressens en me souvenant de lui, n'est traversée d'aucune crainte, parce que je n'ai rien à appréhender, ni pour les fautes de son enfance, ni pour les péchés qu'il a pu commettre en sa jeunesse, puisqu'ils lui ont tous été remis par le Baptême. Etant donc entré avec nous en

vôtre grace, nous le joignîmes aussi avec nous dans notre dessein pour l'élever en votre sainte discipline, & aussi-tôt que nous eûmes été tous trois baptisés, l'inquiétude que nous donnoit le souvenir de notre vie passée s'évanouit. Je ne pouvois en ces premiers jours me rassasier de la consolation nompareille que je recevois, en considérant quelle est la profondeur de vos conseils, en ce qui regarde le salut des hommes. Combien versois-je de pleurs par la violente émotion que je ressentois lorsque j'entendois dans votre Eglise chanter des Hymnes & des Cantiques à votre louange ? En même-temps que ces sons si doux & si agréables frappoient mes oreilles, votre vérité se couloit par eux dans mon cœur : elle excitoit dans moi des mouvements d'une dévotion extraordinaire : elle me tiroit des larmes des yeux, & me faisoit trouver du soulagement & des délices même dans ces larmes.

CHAPITRE VII.

D'où vint à Milan la coutume de chanter à l'Eglise. Saint Ambroise trouve par la révélation les corps de Saint Gervais & de Saint Prothais. Miracles faits par ces corps.

IL n'y avoit pas long-temps que cette coutume, qui console & qui éleve les esprits à Dieu, étoit en usage dans l'Eglise de Milan, où les fideles la pratiquoient avec grande affection, & joignoient leurs cœurs à leurs voix dans ces saints Cantiques. Car un an seulement auparavant, ou un peu plus, l'Impératrice Justine, mere du jeune Empereur Valentinien, étant tombée dans l'hérésie des Arriens, & persécutant votre serviteur Ambroise, tout le peuple plein de zele résolut de mourir avec son Evêque, & passoit pour ce sujet les nuits entieres dans l'Eglise. Ma mere votre servante, étoit des premieres à veiller, &

prenant beaucoup de part à cette affaire de Dieu, ne vivoit que d'oraisons. Et quant à nous, quoique la chaleur de votre esprit n'eût pas encore fondu les glaces de notre cœur, nous ne laissions pas néanmoins d'être fort touchés de voir la Ville dans cet étonnement & dans ce trouble. Ce fut en cette rencontre que pour empêcher que le peuple ne s'ennuyât d'un si long & si pénible travail, on ordonna qu'on chanteroit des Hymnes & des Pseaumes selon l'usage de l'Eglise d'Orient. Depuis ce jour, cette coutume continue de s'observer, non-seulement dans l'Eglise de Milan, mais dans plusieurs autres, & presque dans toutes les Eglises du monde, qui se sont portées à imiter une si sainte institution.

En ce même-temps vous révélâtes en songe à ce saint Evêque, en quel lieu reposoient les corps des Martyrs Gervais & Prothais, que vous aviez gardés depuis tant d'années comme dans le trésor de votre secret, & conservés sans se corrompre, afin de les découvrir au besoin pour arrêter la fureur d'une femme, mais d'une femme qui étoit Impératice & mere de l'Empereur. Ces corps ayant donc ainsi été trouvés & tirés du lieu où ils étoient, lorsqu'on les portoit dans la grande Eglise, avec l'honneur qui leur étoit dû, non-seulement les possédés étoient délivrés, & les démons en sortant hors de leurs corps, confessoient la puissance de ces Saints : mais un Bourgeois de Milan, très-connu dans toute la Ville, & qui étoit aveugle depuis fort long-temps, ayant demandé & appris quel étoit le sujet de cette joie qui causoit un si grand bruit parmi le peuple ; il se leva, & pria celui qui le conduisoit de le mener au lieu où étoient ces saintes Reliques. Y étant arrivé, & ayant obtenu permission de toucher avec un linge le cercueil où étoient les corps de ces Saints, dont la mort vous est précieuse, il n'eut pas plutôt porté ce linge à ses yeux, qu'ils s'ouvrirent à l'heure-même. Ce grand miracle se

répandit de tous côtés, fit retenir par-tout vos louanges; & bien qu'il n'eut pas assez de force pour guérir l'esprit de cette Princesse, ennemie des Catholiques, & la ramener dans la véritable croyance, il en eut assez néanmoins pour arrêter la fureur avec laquelle elle les persécutoit.

Je vous rends graces, mon Dieu, d'avoir rappellé dans ma mémoire le souvenir d'un événement si important, que j'avois oublié de rapporter en son lieu. Cependant, quoique ces parfums répandissent alors une odeur si douce & si agréable, je ne courois point après vous: & c'est ce qui depuis me faisoit redoubler mes pleurs parmi les Hymnes & les Cantiques que l'Eglise chantoit à votre louange: ayant si long-temps soupiré pour vous connoître; & commençant enfin à respirer l'air de votre esprit & de votre grace, autant qu'on le peut faire dans ce corps mortel, dans cette maison de boue & de chaume.

CHAPITRE VIII.

Retournant en Afrique il perd sa mere à Ostie. Il rapporte quelle avoit été l'éducation de cette sainte femme.

COmme vous aviez accoutumé, Seigneur, de porter ceux qui sont dans les mêmes sentiments, à vouloir demeurer ensemble, vous fites qu'Evode, qui étoit encore jeune & de la même Ville que moi, vint demeurer avec nous. Il étoit du nombre de ces Officiers qu'on nomme Agents des affaires de l'Empereur; & ayant été converti & baptisé avant nous, il avoit renoncé à la Cour, & à tout le service qu'on rend aux hommes, pour ne penser plus qu'à vous servir. Ainsi, nous étions ensemble nous avions tous résolu de mener ensemble une vie parfaite: nous n'étions en peine que de chercher un lieu qui fut propre à l'exécution de notre dessein: nous retournions

ensemble en Afrique ; & lorsque nous fûmes arrivés à Ostie, où le Tibre entre dans la Mer, ma mere mourut.

Je passe plusieurs choses, parce que je desire d'abreger. Recevez, s'il vous plaît, mon Dieu, les Confessions que je vous fais, & les actions de graces que je vous rends, non-seulement par mes paroles, mais aussi dans mon silence, de tant de faveurs innombrables que j'ai reçues de votre bonté. Mais je ne puis faire ce que mon esprit conçoit touchant votre servante qui m'avoit conçu dans ces flancs, afin de me faire naître en cette vie temporelle; & dans son cœur, afin de me faire renaître pour l'éternelle. Je ne la louerai d'aucun bien dont elle-même ait été la source, mais seulement des dons que votre grace lui a départis, puisqu'elle ne s'étoit pas faite elle-même, & ne s'étoit pas élevée elle-même dans son enfance. C'étoit vous, mon Dieu, qui l'aviez formée ; & lorsque son pere & sa mere la mirent au monde, ils ne sçavoient pas quelle elle seroit: mais la doctrine de votre Christ, & la conduite de votre Fils unique l'instruisirent en votre crainte dans une maison fidelle, & qui étoit l'une des mieux réglées de votre Eglise.

Quand elle parloit de la maniere dont elle avoit été élevée, elle ne se louoit pas tant du soin de sa mere, que de celui d'une servante qui étoit si extrêmement âgée, qu'elle avoit porté son pere entre ses bras, lorsqu'il étoit encore enfant, ainsi que des filles déja grandes ont accoutumé de porter ceux qui sont dans ce petit âge, & qui vivoit dans une telle crainte de Dieu, que sa vertu aussi bien que sa vieillesse, avoient porté le Maître & la Maîtresse de cette maison toute chrétienne à la respecter, & à lui donner la conduite de leurs filles. Elle s'en acquittoit avec un extrême soin. Et comme, lorsqu'il étoit nécessaire, elle les reprenoit avec force, usant d'une sainte sévérité ; elles les instruisoit aussi avec beaucoup de discré-

tion & de prudence. Car, hors les temps où elles mangeoient très-sobrement à la table de leur pere, quelque violente soif qu'elles eussent, elle ne leur permettoit pas seulement de boire de l'eau, les empêchant de prendre cette mauvaise coutume, & leur disant cette Parole divine de sagesse: Maintenant vous buvez de l'eau, parce que vous n'avez pas le vin en votre puissance; mais lorsque vous serez mariées, que vous serez maîtresses des caves & des celliers, vous ne tiendrez compte de l'eau, & vous conserverez cette coutume de boire.

Par ces sages remontrances & par l'autorité qu'elle prenoit sur l'esprit de ces jeunes filles, elle arrêtoit les desirs inconsidérés qui sont ordinaires en cet âge, & leur aprenoit à régler tellement leur soif, selon les regles de la tempérance, qu'elles s'étoient accoutumées peu à peu à n'avoir pas-même le desir de faire ce qu'elles sçavoient ne pouvoir faire honnêtement. Néanmoins, mon Dieu, ma mere votre servante me contoit, que nonobstant tous les soins de cette bonne femme, il s'étoit glissé dans son cœur une inclination à boire du vin, & qu'ainsi lorsque selon la coutume son pere & sa mere lui commandoient, comme à une fille très-sobre, d'aller à la cave tirer du vin, ayant rempli le pot avec lequel elle puisoit dans la cave, elle en goûtoit un peu du bout des lévres avant que d'en verser dans la bouteille, n'en pouvant prendre davantage, à cause qu'elle y sentoit de la répugnance; car elle ne le faisoit pas par un amour qu'elle eut pour le vin; mais par je ne sçai quels excès & mouvements gais & libres qui s'élévent des bouillons & de la chaleur de la jeunesse, & qui ont besoin d'être réprimés dans l'esprit de ceux de cet âge, par l'autorité des personnes qui les gouvernent.

Or, comme en méprisant les petites fautes on tombe insensiblement dans de plus grandes, il arriva qu'ajoutant chaque jour encore un peu à ce

peu de vin qu'elle prenoit, elle se laissa emporter de telle sorte à cette mauvaise coutume, qu'elle en buvoit presque des coupes toutes pleines avec avidité & avec plaisir. Où étoit alors cette vieille femme si vigilante ? Qu'étoient devenues tous les défenses si séveres ? Et quel pouvoir eussent-elles eu de guérir cette maladie cachée, si votre grace, qui est le remede de nos maux, ne veilloit sur nous ? Car lorsque son pere & sa mere, & tous ceux qui avoient soin de sa nourriture étoient absents, vous, mon Dieu, qui êtes toujours présent, qui nous avez crées, qui nous appellez à votre service, & qui, par l'entremise même des méchants, faites du bien aux ames pour les sauver, & les retirez de leurs défauts par la conduite de votre Providence, & par la lumiere efficace de votre esprit : Que fites-vous alors, Seigneur ? De quel moyen usâtes-vous pour remédier à cette imperfection de ma mere ? Et de quelle sorte l'en délivrâtes-vous entiérement ? Vous vous servîtes d'un reproche très-piquant & très-outrageux que lui fit une autre personne, ainsi que d'un fer salutaire, pour retrancher tout-d'un-coup cette corruption qui s'étoit formée dans son ame. Une servante qui avoit accoutumé de la suivre quand elle alloit à la cave, dispútant un jour avec sa petite maîtresse, ainsi qu'il arrive quelquefois, & étant toutes deux seules, elle lui reprocha ce défaut avec une insolence insupportable, en l'appellant une buveuse de vin pur. Ce qui fut comme un aiguillon qui la piqua de telle sorte qu'elle reconnut aussi-tôt cette difformité dans sa vie, la condamna, & s'en corrigea, tant il est vrai, qu'au lieu que nos amis nous entretiennent souvent dans le vice par leurs flatteries, nos ennemis nous servent souvent à nous corriger de nos fautes par leurs reproches. Mais votre Justice ne les traîte pas se'on les biens que vous avez faits pour eux, mais selon le mal qu'ils ont voulu faire. Car cette servante dans sa colere n'avoit nul dessein de corriger ma mere de cé dé-

faut, mais seulement de la piquer. Ce qui fit qu'elle ne lui dit cette parole qu'en secret, soit que le temps ou le lieu où cette dispute arriva en fussent la cause, ou peut-être la crainte qu'elle eut, que si elle en parloit devant quelqu'un, son Maître & sa Maîtresse ne la chatiassent de ce qu'elle avoit découvert si tard cette faute de leur fille.

Mais vous, mon Dieu, qui conduisez avec une admirable sagesse tout ce qui se passe dans le Ciel & dans la Terre; qui réglez les déréglements du monde, & donnez tel cours qu'il vous plaît au torrent impétueux de la malice des hommes, pour la faire servir à vos desseins éternels, vous vous servîtes de la passion de l'une, & de la maladie de son ame, pour guérir la passion & le mal de l'autre. Ce qui fait bien voir que, lorsque nous reprenons une personne d'une faute, avec dessein de lui donner lieu de s'en corriger, & qu'elle s'en corrige en effet par nos remontrances, c'est à vous seul que nous en devons attribuer toute la gloire, & non pas à la force de nos paroles.

CHAPITRE IX.

De la conduite admirable de Sainte Monique envers son Mari, & dans tout le reste de sa vie.

MA mere ayant donc été nourrie dans une grande honnêteté, & dans une grande retenue, & plutôt soumise par vous à ses parents, que non pas par eux à vous: lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, elle obéit comme à son maître au mari qui lui fut donné, & travailla de tout son pouvoir pour vous l'acquérir, mon Dieu, en lui parlant de vous par la pureté de ses mœurs, dont vous vous serviez pour la rendre belle à ses yeux, & l'obliger de l'aimer avec révérence, & de joindre son admiration à son estime: elle souffrit ses infidélités avec tant de douceur & de patience, qu'elle ne lui en fit jamais de reproches. Car elle

attendoit l'effusion de votre miséricorde sur lui ; & que, venant à croire en vous, la grace du saint Baptême le rendit chaste. Comme il étoit de très-bon naturel & tout plein d'affection, il étoit aussi extrêmement prompt, & elle étoit accoutumée à ne lui résister jamais, ni par ses actions, ni par la moindre de ses paroles, lorsqu'il étoit en colere. Mais quand il étoit revenu à lui, & qu'elle le jugeoit à propos, elle lui rendoit raison de sa conduite, s'il étoit arrivé qu'il se fût emporté inconsidérément contr'elle.

Lorsque plusieurs des principales Dames de notre Ville, dont les maris étoient beaucoup plus doux que mon pere, portoient-même sur le visages les marques des coups qu'elles en avoient reçus ; & que dans les entretiens qu'elles avoient quelquefois ensemble, elles attribuoient ce mauvais traitement aux débauches de leurs maris, elle leur disoit ; Attribuez-le plutôt à votre langue : & leur représentoit comme en riant avec beaucoup de sagesse, que dès le moment qu'elles avoient entendu lire leur contrat de mariage, elles l'avoient dû considérer comme un titre qui les rendoit servantes de leurs maris ; & qu'ainsi se souvenant de leur condition, elles ne devoient pas s'élever contre leurs maîtres. Sur quoi ces Dames, qui sçavoient combien mon Pere étoit violent, ne pouvoient assez admirer que l'on n'eut jamais entendu dire, ni que personne se fut apperçu, que Patrice eut frappé sa femme, ou qu'il y eut eu entre eux durant un seul jour le moindre mauvais ménage. Et lorsqu'elles lui demandoient confidemment comme cela se pouvoit faire, elle leur rendoit raison de sa conduite, selon que je viens de le rapporter. Et celles qui l'observoient en reconnoissoient l'utilité par expérience, & la remercioient de son bon avis, au lieu que celles qui ne l'observoient pas étoient toujours maltraitées & asservies.

Elle gagna ainsi de telle sorte par ses devoirs

joints à sa patience & à sa douceur, l'esprit de sa belle-mere, que les faux rapports de quelques servantes avoient au commencement aigrie contr'elle, qu'elle découvroit d'elle-même à son fils la malice de ces personnes qui troubloient ainsi leur union, & le prioit de les châtier. Et lorsque mon pere, suivant la volonté de ma mere, & pour maintenir l'ordre dans sa famille, & y conserver la paix, eut châtié ces servantes aussi sévérement qu'elle le pouvoit desirer, elle déclara que toutes celles qui pensant lui plaire lui diroient quelque mal de sa belle-fille, se devoient promettre d'elle de semblables récompenses. Ainsi, n'y en ayant une seule qui osât plus y penser, elles vécurent toujours depuis dans une parfaite amitié.

Mon Dieu, qui m'êtes si bon, vous aviez aussi fait cette grace particuliere à votre servante, dans le sein de laquelle vous m'avez créé, que lorsque l'occasion s'en offroit, elle travailloit avec tant de soin à mettre la paix entre les personnes qui se vouloient mal, qu'encore qu'elles lui dissent des deux côtés l'une contre l'autre des choses outrageuses, & telles que la colere dans sa premiere chaleur a accoutumé de les produire, lorsque l'aigreur de la haine se décharge contre une ennemie en présence d'une amie par des paroles offensantes & injurieuses, elle ne rapportoit néanmoins rien de l'une à l'autre que ce qui pouvoit servir à les réconcilier.

J'estimerois ceci peu de chose, si je n'éprouvois avec beaucoup de regret que par je ne sçai quelle horrible contagion des péchés qui se répandent de toutes parts, il y a un nombre infini de personnes qui ne rapportent pas seulement à ceux qui sont en colere, les choses que ceux qu'ils haïssent ont dites contr'eux étant en colere, mais qui y ajoutent même ce qu'ils n'ont point dit; au lieu qu'au contraire un esprit qui a tant soit peu d'humanité, ne doit pas se contenter de ne point exciter ni accroître les inimitiés

des hommes en leur faiſant de tels rapports ; mais il doit même s'efforcer de les éteindre en parlant bien des uns aux autres. C'eſt ainſi que faiſoit ma mere, parce que vous l'aviez inſtruite comme ſon maître intérieur & céleſte dans le fond du cœur. Enfin la ſage conduite dont elle uſa envers ſon mari, fut ſi puiſſante qu'elle le gagna tout à vous ſur la fin de ſa vie. Et étant devenu chaſte en devenant Chrétien, il ne lui donna point ſujet, après qu'il eût embraſſé la foi, de pleurer en lui les mêmes deſordres qu'elle avoit ſoufferts de lui avec tant de patience lorſqu'il étoit encore infidele.

Elle étoit auſſi ſervante de vos ſerviteurs : & tous ceux d'entr'eux qui la connoiſſoient, vous louoient, vous honoroient, & vous aimoient beaucoup en elle, parce que la ſainteté de ſa vie leur faiſoit aſſez connoître que vous étiez préſent dans ſon cœur. Car, ſelon ce que Saint Paul deſire des plus ſaintes veuves, elle n'avoit eu qu'un mari : elle n'avoit pas moins rendu d'aſſiſtance à ſon pere & à ſa mere qu'elle en avoit reçu d'eux ; elle avoit gouverné ſa famille avec une très-grande piété ; elle avoit rendu par ſes bonnes œuvres des témoignages d'une vertu exemplaire : elle avoit élevé ſes enfants avec grand ſoin, les enfantant de nouveau autant de fois qu'elle les voyoit s'éloigner de vous : & enfin quelque-temps avant ſa mort, lorſque nous autres qui ſommes vos ſerviteurs, mon Dieu, puiſque vous nous permettez bien de prendre ce nom, vivions tous enſemble, après avoir reçu le Baptême, dans une union dont votre divin amour étoit le lien, elle eut autant de ſoin de nous tous, que ſi nous euſſions tous été ſes enfants ; & elle eut autant de ſoumiſſion pour nous tous, que ſi chacun de nous eût été ſon pere.



CHAPITRE X.

Discours de Saint Augustin avec sa mere touchant l'éternelle félicité.

LE jour s'approchant que ma mere devoit passer à une meilleure vie ; & ce jour vous étant connu, Seigneur, encore que nous l'ignorassions, il arriva, comme je le crois, par la secrete conduite de votre sagesse, que nous nous trouvâmes seuls elle & moi, appuyés sur une fenêtre qui regardoit dans le jardin de la maison où nous logions à Ostie, qui est le lieu où le Tibre entre dans la mer, & où en nous éloignant du bruit, ensuite du travail d'un long chemin, nous nous préparions pour nous embarquer.

Etant donc seuls nous nous entretenions avec une extrême consolation ; & en oubliant tout le passé pour ne penser plus qu'à l'avenir, nous agitions en votre présence, qui êtes l'immuable vérité, quelle sera l'éternelle vie des bienheureux, cette vie que nul œil n'a jamais vue, que nulle oreille n'a jamais entendue, & que l'esprit de l'homme n'a jamais compri e ? Et les bouches de nos cœurs s'ouvroient avec avidité vers les célestes eaux de votre sainte fontaine, de cette fontaine de vie qui êtes en vous-même, afin qu'en étant arrosés autant que nous en étions capables, nous puissions en quelque sorte comprendre une chose si élevée.

Et notre discours se terminant à cette considération, que la plus grande volupté des sens dans le plus grand éclat de beauté & de splendeur qui se puisse imaginer parmi les choses corporelles, non seulement n'étoit pas digne d'entrer en parallelle avec cette vie toute divine ; mais ne méritoit pas seulement d'être nommée, lorsqu'il s'agit d'une chose si éminente ; nous nous élevâmes vers cette immuable félicité, par les mouvements d'u-

ne affection violente : nous traversâmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles, & ce Ciel même d'où le Soleil, la Lune & les Etoiles répandent leur lumiere sur la Terre : nous allâmes encore plus avant, en vous considérant, en parlant de vous, & en admirant vos ouvrages : nous entrâmes dans nos ames, & passâmes outre pour arriver dans l'abondance inépuisable de cette heureuse région, où la vérité est la viande incorruptible dont vous repaissez éternellement vos Saints & vos Elus ; & où la vie est cette sagesse qui a fait tout ce que nous voyons, tout ce qui a été, & tout ce qui sera jamais : cette Sagesse qui n'est point créée, mais qui est telle qu'elle a toujours été, & qu'elle sera toujours : ou pour mieux dire, qui n'a point été, & qui ne sera point, mais qui est simplement, parce qu'elle est éternelle ; car ce n'est pas être éternel que d'avoir été, & devoir être.

En parlant ainsi de cette vie si heureuse, & en la recherchant avec ardeur, nous nous élevâmes jusqu'à la sentir & à la goûter en quelque sorte par un prompt élancement de notre cœur : puis soupirant de n'en pouvoir encore jouir autant que nous eussions voulu, il ne nous resta autre chose que d'y demeurer unis par cet esprit dont nous avions reçu les prémices ; notre propre foiblesse nous faisant bientôt retourner aux paroles extérieures, & au son de cette voix qui se forme dans cette bouche. Et qu'y a-t-il en cela de semblable à votre Parole éternelle, mon Dieu, qui en demeurant immuable ne vieillit jamais, & renouvelle toutes choses ?

Nous disions donc : s'il se trouvoit une ame exempte des impressions que les sentiments du corps lui donnent ; qui ne fut point remplie des imaginations de ce qui est sur la terre, sous les eaux & dans l'air ; qui n'eut aucune pensée des Cieux ni d'elle-même, mais qui sans songer à soi passât hors de soi, & pour qui tous les songes,

toutes les images qui remplissent l'imagination, toutes les voix, tous les signes, & tout ce qui ne fait que passer, s'évanouit entiérement : car si quelqu'un écoute ces choses, elles lui diront toutes : Nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes, mais nous tenons l'être de celui qui subsiste éternellement. Si donc toutes ces choses se taisent après nous avoir parlé de la sorte, & nous avoir rendus attentifs à écouter celui de qui elles tiennent l'être, & que lui seul nous parle, non plus par elles, mais par lui-même, ensorte que nous entendions sa parole, non par une langue mortelle, ni par la voix d'un Ange, ni par le bruit du tonnerre, ni par l'énigme d'une parabole, mais que lui-même, que nous aimons en elles, nous parle sans elles. Comme à présent notre ame s'éleve par le vol impétueux de sa pensée jusqu'à cette Sagesse éternelle qui possede un être immuable au dessus de toutes choses ; si cette sublime contemplation continue, & que toutes les autres vues de l'esprit, qui sont d'une nature entiérement différente, étant cessées, celle-là seule absorbe l'ame, & la comble d'une joie toute intérieure & toute divine ; & que la vie éternelle soit semblable à ce ravissement en Dieu que nous venons d'éprouver par un moment, & après lequel notre ame soupire encore : ne seroit-ce pas-là l'accomplissement de cette parole de l'Ecriture : Entrez dans la joie de votre Seigneur ? Et quand sera-ce que nous recevrons un bonheur si incompréhensible ? Sera-ce lorsque nous ressusciterons, comme parle l'Apôtre ? mais que nous ne serons pas tous changés.

Nous nous entretenions dans ces pensées, quoiqu'en termes différents. Et vous sçavez, mon Dieu, qu'ensuite de cette conférence, comme tout ce qu'il y a de charmant & d'agréable dans le monde ne nous sembloit digne que de mépris, elle me dit : Mon fils, je vous avoue que pour ce qui est de moi, il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de me plaire, & je ne sçai plus ce que j'y

fais, ni pourquoi j'y demeure davantage, puifque je n'ai plus rien à y efpérer. Car la feule chofe qui me faifoit un peu defirer de vivre, étoit de vous voir Chrétien & Catholique avant ma mort. Dieu a plus fait, puifqu'il ne m'a pas feulement accordé une telle grace, mais auffi celle de vous voir devenu entiérement fon ferviteur par le mépris que vous faites pour l'amour de lui de tous les biens & de toutes les félicités de ce monde. Que fais-je donc ici davantage ?

CHAPITRE XI.

Mort de Sainte Monique, qui demande à fes enfans des prieres pour elle après fa mort.

JE ne me fouviens pas bien de la réponfe que je lui fis ; mais environ cinq jours après elle tomba malade d'une fievre, durant laquelle il lui prit une foibleffe qui lui fit perdre pour un peu de temps toute connoiffance. Nous y courûmes, mais elle revint auffi-tôt, & nous voyant mon frere & moi debout auprès d'elle, elle nous demanda comme une perfonne qui venoit de loin : Où étois-je ? & puis nous voyant dans l'étonnement & dans la trifteffe, elle ajouta : Vous enterrerez ici votre mere. Sur quoi je ne répondis rien, & retins mes larmes ; mais mon frere ayant dit quelque chofe qui témoignoit qu'il eût fouhaité pour fa confolation particuliere qu'elle fut plutôt morte en fon pays, que non pas dans un pays étranger, elle le regarda d'un regard févere, comme le reprenant des yeux de ce qu'il étoit dans ces penfées ; & puis s'adreffant à moi, elle me dit : Voyez ce qu'il vient de me dire : & nous parlant enfuite à tous deux, elle ajouta : Enterrez ce corps où vous voudrez, fans vous en mettre aucunement en peine. La feule chofe que je vous demande, eft de vous fouvenir de moi à l'Autel du Seigneur, en quelque lieu que vous foyez.

Nous ayant ainſi fait entendre ſa penſée ſelon qu'elle en étoit capable en cet état, elle ſe tut: & ſa maladie ſe redoublant, elle ſouffrit beaucoup de douleurs. Alors conſidérant en moi-même, ô Dieu inviſible, ces faveurs que vous répandez comme des ſemences dans le cœur de ceux qui vous ſont fideles, & qui produiſent enſuite de ſi admirables fruits; j'étois rempli de conſolation, & vous rendois graces en me ſouvenant de la paſſion ſi violente que ma mere avoit auparavant pour ſa ſépulture, laquelle elle avoit choiſie & préparée auprès de celle de ſon mari, à cauſe qu'ayant vécu enſemble dans une extrême union, elle deſiroit (comme l'eſprit humain eſt peu capable des choſes divines) d'ajouter à ce bonheur, que les hommes puſſent dire un jour, qu'après avoir traverſé la mer, & être retournée d'un ſi grand voyage, elle avoit eu ce bien que d'être réunie encore après la mort avec ſon mari dans le même tombeau, & que le corps, ou plutôt la terre de l'un & de l'autre fût couverte d'une même terre.

Et parce que je ne ſçavois pas depuis quel temps ce vuide de ſon cœur, pour parler ainſi, avoit été rempli de la plénitude de votre grace; je me réjouiſſois avec une ſecrete admiration de ce qu'elle me l'avoit découvert en cette ſorte: quoique d'ailleurs il avoit aſſez paru qu'elle n'avoit plus aucun deſir de mourir dans ſon pays, lorſqu'étant avec moi à cette fenêtre, elle me dit: Que fais-je plus ici davantage? J'appris auſſi quelque-temps après, qu'en ce même lieu d'Oſtie, dans un autre diſcours qu'elle eut avec quelques-uns de mes amis, auquel je ne me trouvois pas préſent, elle leur parla avec la même ouverture de cœur qu'une mere parle à ſes enfants, du mépris de cette vie, & du bonheur de la mort. Sur quoi étant étonnés de voir dans une femme une ſi grande vertu, qui étoit, mon Dieu, l'effet de votre miſéricorde ſur elle, & lui ayant demandé ſi elle n'appréhendoit point d'être enterrée dans un lieu ſi éloigné de

ſon pays ? On n'eſt jamais éloigné de Dieu, répondit-elle, en quelque lieu du monde que l'on puiſſe être, & je n'ai pas ſujet d'appréhender qu'au jour du Jugement, il ſoit en peine de trouver mon corps pour le reſſuſciter avec tous les autres. Ainſi cette ame ſi religieuſe & ſi ſainte fut ſéparée de ſon corps le neuvieme jour de ſa maladie, en la cinquante-ſixieme année de ſon âge, & en la trente-troiſieme année du mien.

CHAPITRE XII.

De l'affliction qu'il reſſentit à la mort de ſa mere; quoiqu'il fit tous ſes efforts pour la modérer.

Lorſqu'elle fut morte, je lui fermai les yeux, & en même-temps je me ſentis frappé d'une douleur qui me perça juſques dans le fond du cœur, laquelle ſe voulant répandre au dehors par des ruiſſeaux de larmes, je commandois avec une violence extrême à mes yeux de les faire rentrer au dedans ; & je ne ſouffrois pas peu de peines dans ce grand combat de moi-même contre moi-même. Auſſi-tôt qu'elle eut rendu le dernier ſoupir, mon fils Adéodat jetta un grand cri, & commença à pleurer, mais ſur ce que nous l'en reprîmes tous, il ſe tut.

Il ſe paſſa quelque choſe de ſemblable dans mon cœur où ce qu'il y avoit de foible & qui tenoit de l'enfance, ſe laiſſant aller aux pleurs, étoit réprimé par la force de la raiſon, & ſe taiſoit. Car nous ne croyions pas qu'il fut juſte d'accompagner ſes funérailles de larmes, de plaintes & de ſoupirs ; parce que l'on s'en ſert d'ordinaire pour déplorer le malheur des morts, & comme leur entier anéantiſſement : au lieu que la mort de ma mere n'avoit rien de malheureux, & qu'elle étoit encore vivante dans la principale partie d'elle-même. C'eſt de quoi nous étions aſſurés, & par la pureté de ſes mœurs, & par la ſincérité de ſa foi,

foi, & par des raisons très-constantes & indubitables.

Qu'est-ce donc qui m'affligeoit de telle sorte jusques dans le fond de l'ame, sinon la plaie toute nouvelle qui venoit de m'arracher en un moment & avec tant de douleur, le bonheur si doux & si agréable que j'avois de vivre avec elle ? J'avoue que je reçois une très-grande consolation de ce que, même dans sa derniere maladie, elle se louoit si fort de mes soins & de mes devoirs, & témoignoit de les avoir si agréables, qu'elle me nommoit son bon fils, & disoit avec des sentiments de tendresse tout extraordinaires, qu'elle n'avoit jamais entendu sortir de ma bouche la moindre parole qui lui pût déplaire. Mais, mon Dieu, qui nous avez tous créés, quelle comparaison y avoit-il entre les respects que je lui rendois, & les extrêmes soins qu'elle avoit de moi ? Et ainsi parce qu'en la perdant je perdois une si grande consolation, mon ame demeuroit blessée, & je sentois comme déchirer cette vie composée de la sienne & de la mienne, qui auparavant n'en faisoit qu'une.

Après donc qu'on eut arrêté les pleurs de mon fils, Evode prit un Pseautier, & se mit à chanter ce Pseaume : Je chanterai, Seigneur, vos miséricordes & vos Jugements ; à quoi nous répondîmes tous. La mort de ma mere ayant été sçue dans la Ville, plusieurs Chrétiens & quantité de femmes de piété nous vinrent trouver ; ceux qui avoient accoutumé de s'occuper par charité aux enterrements des morts, prenant soin des funérailles, je me retirai en un lieu où je pouvois être avec bienséance en la compagnie de ceux qui estimoient ne me devoir pas laisser seul en cet état.

Je leur tint à tous un discours conforme au sujet qui nous avoit assemblés, & j'adoucissois par votre vérité, comme par un baume & un remede divin, la douleur violente que vous me voyiez souffrir. Eux cependant m'écoutoient avec grande attention ; & ne sçachant pas la peine que je cachois

dans le fond du cœur, ils s'imaginoient que j'étois entiérement insensible. Mais m'approchant de votre oreille, mon Dieu, où nul d'eux ne pouvoit m'entendre, je me reprochois la foiblesse de mon ressentiment, & me faisois violence pour essayer d'arrêter le cours de mon extrême affliction, qui se ralentissoit un peu, & recommençoit ensuite avec la même impétuosité qu'auparavant, non pas toutefois jusqu'à me faire répandre des larmes, ni à me faire changer de visage; mais j'éprouvois quelle étoit la peine de renfermer ainsi toute ma tristesse dans mon cœur. Et parce que j'avois un sensible déplaisir de ce que les accidents humains, qui, par l'ordre de la nature, & par l'état de notre condition mortelle, doivent arriver nécessairement, faisoient une si forte impression sur mon esprit, je ressentois de la douleur de voir que je me laissois emporter à la douleur: & ainsi j'étois consumé par une double tristesse.

Le corps étant porté à l'Eglise, j'allai & revins sans répandre une seule larme; car je ne pleurai point durant les prieres qu'on fit lorsque le corps étant mis auprès de la fosse, on offrit pour elle, selon la coutume, avant que de l'enterrer, le sacrifice de notre rédemption. Je ne pleurai point, dis-je, durant ces prieres: mais durant toute la journée j'étois accablé d'affliction dans le fond de l'ame; & ayant l'esprit plein de trouble, je vous suppliois avec instance de vouloir guérir ma douleur: & vous ne le faisiez pas, afin, comme je le crois, de me faire connoître par cette épreuve, quel est le pouvoir de la coutume sur les esprits mêmes qui ne se repaissent plus des vanités de ce monde.

Je m'avisai d'aller au bain pour adoucir la violence de mon déplaisir, ayant oui dire que ce nom lui a été donné par les Grecs, à cause qu'il chasse les inquiétudes de l'esprit. Mais, ô mon Dieu, qui êtes le pere des orphelins, je confesse en présence de votre miséricorde, qu'y étant allé, je n'en sortis pas moins affligé que j'étois en y

entrant ; & que la sueur de mon corps n'emporta pas avec soi l'amertume de mon cœur.

M'étant endormi, je trouvai à mon réveil que ma douleur étoit fort diminuée : &, comme j'étois seul dans mon lit, je me souvins de ces vers de votre serviteur Ambroise, que je venois d'éprouver.

Grand Dieu, dont le pouvoir, par un art sans pareil,
Regle des feux du Ciel l'inconstante carriere,
Qui fais briller le jour d'une vive lumiere,
Et répands sur la nuit les charmes du sommeil,
Afin qu'un doux repos se glissant dans nos veines,
Délasse le corps foible après de longs travaux ;
Que de l'ame abattue il enchante les maux,
Et lui fasse oublier ses plus cuisantes peines.

Mais je rentrois peu à peu dans mes premiers sentiments sur le sujet de votre servante, mon Dieu ; & me représentant sa maniere de vivre si religieuse envers vous, & qui par une sainte douceur étoit obligeante envers moi, & me voyant privé tout d'un coup d'une telle consolation, je me résolus de pleurer en votre présence à cause d'elle, & pour elle à cause de moi & pour moi. Je donnai cours à mes larmes que j'avois jusqu'alors retenues, & leur permis de se répandre tout à leur aise, afin de soulager mon cœur. Ainsi je trouvai du repos, parce que cela se passoit en votre présence, & non pas devant un homme superbe, qui peut-être auroit mal jugé de mes pleurs.

Seigneur, je vous confesse toutes ces choses : je vous les confesse par écrit. Les lise qui voudra, & les interprete comme il voudra. Que si quelqu'un trouve que j'ai eu tort de pleurer un peu ma mere que mes yeux considéroient comme morte, elle qui m'avoit pleuré durant tant d'années pour me faire vivre devant vos yeux, qu'il ne se moque pas de moi ; mais, s'il a beaucoup de charité, qu'il pleure plutôt pour mes péchés en votre présence, mon Dieu, qui êtes le pere de tous les freres de Jesus-Christ,

CHAPITRE XIII.

Il prie pour sa mere morte.

MAintenant que mon cœur eſt guéri de cette plaie, où l'on eut pu croire que la chair & le ſang avoient trop de part, je répands, Seigneur, en votre préſence des larmes bien différentes de celles que je répandis alors; & ces larmes procédent de l'appréhenſion où je me trouve quand je conſidere les grands périls auxquels ſont expoſées toutes les ames qui meurent dans cet état miſérable des Enfants d'Adam. Car encore que ma mere eût reçu une nouvelle alliance en Jeſus-Chriſt, & qu'avant qu'être ſéparée de ſon corps, elle ait vécu de telle ſorte que l'on doive louer votre nom, en conſidérant la pureté de ſa foi & de ſes mœurs, je n'oſerois dire néanmoins que depuis que vous l'eûtes régénérée par le Baptême, il ne ſoit ſorti de ſa bouche aucune parole qui fut contraire à vos ſaints Commandements. Et cependant votre Fils qui eſt la vérité même, dit, que quiconque appelle ſon frere fol, il ſera coupable du feu éternel. Et malheur aux hommes, quelque louable que ſoit leur vie, ſi vous les voulez juger dans la ſévérité de votre juſtice. Mais parce que vous n'examinez pas nos péchés avec rigueur, nous eſpérons avec confiance de trouver quelque lieu de pardon en votre bonté. Et pour ce qui eſt de nos mérites, quiconque en a de véritables, que fait-il autre choſe lorſqu'il vous les offre, que vous rendre ce qu'il a reçu de vous? Hélas, ſi les hommes conſidéroient bien qu'ils ſont hommes, avec quelle profonde humilité goûteroient-ils la vérité de cette parole: Que celui qui ſe glorifie, ne ſe glorifie que dans le Seigneur!

Laiſſant donc à part toutes les bonnes œuvres de ma mere, pour leſquelles je vous rends graces

avec joie, ô Dieu de mon cœur, qui êtes mon unique louange & ma véritable vie, je vous supplie d'accorder le pardon que je vous demande de ses péchés, en faveur de ce puissant remede de toutes nos plaies qui a été attaché à une Croix; & qui, étant assis à votre droite, intercede sans cesse pour nous. Je sçai qu'elle a usé de miséricorde, & qu'elle a pardonné de tout son cœur les fautes qu'on a commises contr'elle; c'est pourquoi je vous supplie, mon Dieu, de lui pardonner celles qu'elle a commises contre vous: Et si durant tant d'années qu'elle a vécu depuis son baptême, elle est tombée dans quelques péchés, pardonnez-les-lui, Seigneur, pardonnez-les-lui, je vous prie, & ne traitez pas avec elle en Juge févere. Que votre clémence l'emporte sur votre justice ? puisque vos paroles sont véritables, & que vous avez promis de faire miséricorde à ceux qui auront usé de miséricorde. Je sçai qu'ils ne l'auroient pu faire si vous ne leur en aviez donné le pouvoir, vous qui, selon la parole de votre Ecriture, avez pitié de celui dont il vous plaît d'avoir pitié, & faites grace à celui à qui il vous plaît de faire grace.

Je crois, mon Dieu, que vous lui aurez déja accordé la faveur que je vous demande: mais néanmoins daignez recevoir ce sacrifice volontaire que je vous offre pour elle. Car le jour de sa mort étant proche, elle ne pensa point à faire ensévelir son corps somptueusement, ni à le faire embaumer avec grand soin. Elle ne désira point aussi d'avoir un tombeau particulier, ni ne se soucia pas même d'être enterrée en son pays. Elle ne nous recommanda rien de toutes ces choses, mais seulement qu'on se souvînt d'elle à votre autel, où elle avoit assisté avec une dévotion si particuliere durant tous les jours de sa vie, & d'où elle sçavoit que l'on distribue aux fideles la Victime sainte dont le sang a effacé cette cédule où notre condamnation étoit écrite, & a triomphé de notre

ennemi, qui tenoit un compte si exact de nos péchés pour nous les reprocher devant vous ; mais qui n'a pu rien trouver à redire à cet Agneau sans tache, qui a été l'auteur de notre victoire. Qui lui pourra rendre le sang si pur & si innocent qu'il a répandu pour nous ? Qui lui rendra le prix dont il nous a rachetés, afin de nous tirer des mains de notre ennemi ? C'est, mon Dieu, à ce Sacrement de notre Rédemption que votre servante avoit attaché son ame avec le lien d'une foi sincere.

Que personne ne l'arrache donc de votre sainte protection ; que ni le lion ni le dragon ne se mettent point entre vous & elle, soit par force ou par artifice ; car elle ne répondra pas qu'elle est innocente, de peur qu'un accusateur si artificieux ne la convainque de mensonge : mais elle répondra que ses dettes lui ont été remises par celui à qui personne ne sçauroit rendre ce qu'il a payé pour nous sans le devoir. Qu'elle jouisse donc d'une heureuse paix avec son mari, avec lequel & après lequel elle n'en a jamais eu d'autre, & à qui elle s'est soumise, afin de le gagner à vous, & rendre ainsi féconde par sa patience la grace que vous aviez mise en elle.

Inspirez, Seigneur mon Dieu, à vos serviteurs qui sont mes freres, & à vos enfants qui sont mes maîtres, & que je veux servir de mon cœur, de ma voix & de ma plume : Inspirez, dis-je, à tous ceux qui liront ceci, de se souvenir à votre autel de Monique votre servante, & de Patrice son mari, par lesquels vous m'avez fait naître en ce monde en la maniere que vous seul sçavez, & que je ne sçai pas moi-même. Qu'ils se souviennent avec une affliction charitable de ces deux personnes que j'ai eu pour pere & pour mere dans cette vie qui passe si-tôt ; que j'ai eu pour frere à l'égard de vous qui êtes notre pere, & de l'Eglise Catholique qui est notre mere ; & qui seront mes concitoyens en l'éternelle Jérusalem,

en cette Ville bienheureuse, dont l'amour fait soupirer votre peuple durant son pélerinage, depuis le temps qu'il en est parti jusqu'à ce qu'il y retourne. Et ainsi ma mere pourra recevoir plus abondamment par les prieres de plusieurs, par celles que je vous adresse, & par les Confessions que je vous fais, le dernier témoignage d'affection qu'elle a desiré de moi.



LIVRE X.

CHAPITRE PREMIER.

N'avoir point de joie ni d'espérance qu'en Dieu.

QUE je vous connoisse, ô mon Dieu, que je vous connoisse ainsi que je suis connu de vous. Entrez dans mon ame, unique force de mon ame, & rendez-la si pure par votre souveraine pureté, qu'elle soit toute remplie & toute possédée de vous, & qu'elle n'ait plus ni tache ni ride. C'est-là le but de mes espérances: c'est-là le mouvement qui anime mes paroles: c'est-là le sujet de toutes mes joies. Car pour toutes les autres choses de la vie, les unes méritent d'autant moins d'être pleurées, qu'on les pleure davantage. & les autres sont d'autant plus déplorables, qu'on les pleure moins. Mais puisque j'apprends de votre Parole sainte que vous aimez la vérité, & que celui qui marche selon ses regles, se présente librement à sa lumiere: je viens reconnoître la vérité, non-seulement devant vous, par une profession secrete que je vous fais dans mon cœur où vous lisez mes pensées, mais encore devant les hommes, par une confession publique que je fais dans cet écrit en présence de ceux qui le liront.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que se confesser à Dieu.

ET comment, Seigneur, vous pourrois-je cacher quelque chose, quand je ne voudrois pas vous la confesser, puisque vos yeux percent jusques dans le fond de l'abyme des consciences, & y voient tout à nud & à découvert ? Certes, je ne me cacherois qu'à moi-même, & non pas à vous. Mais encore que ma confession vous soit superflue, elle vous est agréable : & parce que je vous témoigne par les gémissements de mon cœur combien je me déplais à moi-même, vous reluisez dans mon ame, vous faites qu'elle vous trouve aimable, qu'elle vous aime, qu'elle vous desire, afin que je rougisse de moi-même, que je renonce à moi-même, & que je me donne tout à vous, & qu'ainsi que rien ne peut vous plaire dans moi que ce qui m'est venu de vous & non pas de moi, rien ne me plaise aussi dans moi-même, que ce qui ne sera pas de moi, mais de vous.

Ainsi, Seigneur, en quelqu'état que je sois, je suis parfaitement connu de votre divine Majesté, & c'est avec fruit néanmoins que je me confesse à elle. C'est ce que je ne fais que par des paroles sensibles que ma langue forme au dehors, ni par la voix qui sort de ma bouche, mais par ces paroles secretes & spirituelles que l'ame forme au-dedans de soi, & par ces cris qui sortent du fond du cœur, dont vos oreilles Divines entendent parfaitement le langage ; car lorsque je fais le mal, c'est me confesser à vous que de me déplaire à moi-même ; & lorsque je fais le bien, c'est me confesser à vous que de n'attribuer pas ce bien à moi-même. Aussi, mon Dieu, nous apprenons des Oracles de vos Ecritures, que vous répandez vos bénédictions sur le Juste ; mais que c'est après que vous avez répandu votre grace en lui pour le

rendre juste, de pécheur qu'il étoit auparavant.

Lors donc, Seigneur, que je me présente devant vos yeux pour vous confesser mes miseres & vos miséricordes, je le fais en silence, & je ne le fais pas en silence. Je le fais en silence, parce que ma langue demeure muette; & je ne le fais pas en silence, parce que mon cœur vous parle, & que mon affection est éloquente; car je ne dis rien de bon aux hommes que vous n'ayez oui auparavant dans le secret de mon cœur où je parle à vous, & vous n'entendez rien de moi dans le secret de mon cœur, que vous-même ne m'ayez dit auparavant par votre Saint-Esprit qui m'instruit & qui me parle.

CHAPITRE III.

Du dessein qui le portoit à découvrir dans cette derniere partie de ses Confessions, non plus ce qu'il avoit été avant sa conversion & son Baptême, mais ce que la grace de Dieu l'avoit fait être depuis.

MAis puis-je tirer quelque avantage de faire entendre mes Confessions aux hommes, comme si c'étoit les hommes qui pussent guérir toutes mes langueurs? ne voyons-nous pas qu'ils sont d'ordinaire aussi curieux de sçavoir la vie d'autrui, que négligents de corriger la leur propre? Pourquoi donc desirent-ils tant d'apprendre de moi quel je suis, eux qui se mettent si peu en peine d'apprendre de vous quels ils sont: & d'où sçavent-ils que je leur dis la vérité, lorsqu'ils m'entendent ainsi parler de moi-même; puisqu'il n'y a point d'homme au monde qui connoisse ce qui se passe dans l'homme, que l'esprit de l'homme qui est en lui? Mais s'ils vous entendent lorsque vous leur parlerez d'eux-mêmes, ils ne pourront pas prétendre que vous n'êtes pas véritable dans vos Paroles. Car qu'est-ce que vous écouter, lorsque vous nous parlez de nous-mêmes, sinon

connoître véritablement quels nous sommes? Or, qui est l'homme qui, connoissant clairement la vérité d'une chose, osera la desavouer comme un mensonge, si ce n'est que lui-même veuille mentir contre sa propre connoissance?

Mais parce que la charité fait tout croire à ceux qu'elle unit si étroitement ensemble, qu'ils ne sont plus qu'un cœur & qu'une ame, je me confesse à vous de telle sorte, ô mon Dieu, que les hommes me puissent entendre. Et quoiqu'il me soit impossible de leur faire connoître avec certitude, que mes Confessions sont véritables, il me suffit qu'elles soient crues par ceux que la charité rend persuadés de la vérité de mes discours. Cependant, Seigneur, vous qui êtes le Médecin intérieur de mon ame, faites-moi connoître, je vous prie, quelle peut être l'utilité de mes Confessions que je m'en vais faire en ces derniers Livres; car pour ce qui regarde celles que j'ai faites auparavant des crimes que vous m'avez remis, & que vous avez couverts par votre bonté, afin de me rendre heureux en me faisant participer à votre esprit, & en changeant mon ame par la Foi & par le Baptême: le fruit qu'on en peut tirer est qu'elles servent à toucher le cœur de ceux qui les lisent & qui les entendent; à les empêcher de tomber dans le sommeil & l'assoupissement du désespoir, qui leur persuaderoit qu'ils ne peuvent sortir de leurs habitudes corrompues, & à les réveiller en les faisant entrer dans l'amour de votre miséricorde, & ressentir la douceur de votre grace qui donne de la force aux plus foibles, en leur faisant reconnoître leur foiblesse. Les Justes mêmes apprennent avec plaisir les péchés passés des personnes qui ne les commettent plus, non que les péchés leur puissent plaire, mais parce qu'ils se réjouissent de voir que ceux qui avoient été autrefois pécheurs, cessent de l'être.

Quel fruit donc, Seigneur mon Dieu, puis-je recueillir, de ce qu'outre la confession que ma

conscience vous fait tous les jours, s'appuyant davantage sur votre miséricorde que sur sa propre innocence, je veux encore confesser aux hommes par cet écrit, non ce que j'étois autrefois, mais ce que je suis aujourd'hui ? Car, quant à l'histoire de ma premiere vie que j'ai rapportée dans les Livres précédents, je ne puis ignorer le fruit que les autres & moi en peuvent tirer, & je l'ai remarqué ci-dessus. Mais plusieurs, tant de ceux qui me connoissent, que de ceux qui ne me connoissent pas, & ont seulement oui parler de moi, ou aux autres, ou à moi-même, desirent de sçavoir quel je suis au temps où j'écris ces Confessions. Et parce que leurs oreilles ne peuvent, sans que je leur parle, entendre la voix de mon cœur où je suis tel qu'il vous a plu de me rendre par votre grace, ils veulent sçavoir par ma propre bouche ce que je suis dans le fond de l'ame, où leurs yeux, ni leurs oreilles, ni leurs esprits ne sont pas capables de pénétrer. Et sans être assurés si ce que je dirai est véritable, ils sont disposés à le croire, parce que la charité qui les rend bons, leur persuade que je ne ments pas lorsque je leur parle de moi-même ; & c'est elle qui étant en eux, ajoute foi à ce que je dis.

CHAPITRE IV.

Suite des avantages de cette sorte de Confession, par laquelle il rend compte de tout ce qui pouvoit être en lui de bon & de mauvais.

MAis pourquoi desirent-ils ce récit de moi ? Est-ce qu'ils veulent se réjouir avec moi, lorsqu'ils apprendront combien je m'approche de vous par le don de votre grace, & prier pour moi, lorsqu'ils sçauront combien je me trouve retardé dans ce chemin par le poids de ma misére ? Je veux découvrir l'état de mon ame à ceux qui sont dans ces sentiments. Car ce ne m'est

pas peu d'avantage; mon Dieu, que plusieurs vous rendent graces du bien qu'il vous a plu de me faire, & que plusieurs vous offrent leurs prieres, afin qu'il vous plaise de m'en faire encore. Que la charité fraternelle aime donc en moi ce qu'elle y doit aimer, selon votre ordre & selon vos regles, & qu'elle plaigne en moi ce qu'elle y doit plaindre, selon votre même ordre & vos mêmes regles. Mais que ce soit l'esprit d'un frere qui agisse de la sorte à mon égard, & non pas l'esprit d'un étranger, ni celui des enfants du siecle, & dont la bouche est remplie de mensonge, & dont les mains sont souillées de crimes. Que ce soit, dis-je, l'esprit d'un frere qui, approuvant le bien que je fais, s'en réjouisse pour l'amour de moi; & improuvant le mal que je fais, s'en afflige pour l'amour de moi, parce qu'en l'un & en l'autre, soit qu'il approuve ou qu'il improuve mes actions, il m'aime toujours.

C'est à ceux-là que je veux bien me faire connoître, afin qu'ils se réjouissent de mes biens, & qu'ils gémissent de mes maux. Mes biens sont vos ouvrages & vos dons, soit dans la nature, soit dans la grace. Mes maux sont mes propres péchés, & les effets de vos jugements sur moi. Qu'ils se consolent dans la vue des uns; qu'ils soupirent dans la vue des autres; & que leurs cœurs, étant comme de sacrés & de vivants encensoirs, fassent monter jusqu'à votre trône les célestes parfums des cantiques de leurs actions de graces, & des gémissements de leur charité.

Et vous, Seigneur, recevez, s'il vous plaît, agréablement cette odeur sainte de votre saint temple. Ayez compassion de moi, selon la grandeur de votre miséricorde, & pour la gloire de votre nom. Achevez l'ouvrage que vous avez commencé en moi, & consumez & détruisez ce qu'il y a encore d'imparfait en moi. Ainsi le fruit que je tire en me confessant de cette sorte, & en marquant, non quel j'ai été, mais quel je suis,

est que je ressens une secrete joie mêlée de crainte, & une secrete douleur mêlée d'espérance, en parlant de moi devant vous & devant tous ceux des hommes qui croient en vous, qui prennent part à ma joie, qui sont sujets comme moi à la nécessité de la mort, qui sont citoyens du Ciel, & étrangers dans la terre comme je le suis, qui me précédent, qui m'accompagnent, & qui me suivent dans le voyage de cette vie.

Ils sont tous mes freres & vos serviteurs : mais vous avez voulu qu'ils fussent vos enfants & mes maîtres ; & vous m'avez obligé de leur rendre toute sorte de service si je veux vivre avec vous de votre esprit & de vous-même. Et votre Fils, qui est votre Verbe, ne s'est pas contenté de me servir de maître par ses paroles, il a voulu encore me servir de guide par son exemple. C'est ce que je tâche d'imiter dans ma charge par mes discours & mes actions, C'est ce que je fais sous l'ombre favorable de vos ailes; quoiqu'avec un extrême péril, mais qui me seroit encore plus redoutable si je ne me consolois, en ce qu'étant couvert de vos ailes, mon ame vous demeure assujettie, & ma foiblesse vous est connue.

Il est vrai que je ne suis encore qu'un enfant : mais j'ai un pere qui vit toujours ; j'ai un tuteur qui est capable de me protéger & de me défendre ; car celui dont j'ai reçu la vie, est le même dont je reçois toute sorte de protection. Et qui est celui-là, mon Dieu, sinon vous qui êtes seul tout mon bien, qui êtes seul tout-puissant, & qui étiez avec moi lors-même que je n'étois pas encore avec vous. Je découvrirai donc l'état présent de mon ame à ceux que vous me commandez de servir, sans que je veuille me juger moi-même, & me voyant dans cette disposition ils me croiront.



CHAPITRE V.

Que l'homme ne se connoît pas entiérement soi-même.

IL n'y a que vous, Seigneur, qui me connoissiez parfaitement; car encore qu'il n'y ait que l'esprit de l'homme qui sçache ce qui se passe dans lui, & que ce secret soit impénétrable à tout le reste des hommes; il y a néanmoins quelque chose dans l'homme que son esprit même ne connoît pas. Mais vous, Seigneur, vous pénétrez dans les replis les plus cachés de son ame, parce que vous le connoissez comme l'ouvrier connoît son ouvrage. Et bien que me considérant en votre présence, j'entre dans le mépris de moi-même, & me regarde comme n'étant que terre & que cendre, je sçai néanmoins quelque chose de vous que je ne sçai pas de moi-même. Car encore que je ne puisse maintenant vous voir face à face, mais seulement comme dans un miroir & sous des voiles, & que pendant que je suis éloigné de vous, vous ne me soyez pas si présent que je le suis à moi-même, néanmoins je ne laisse pas de sçavoir que rien n'est capable de vous nuire; mais je ne sçai pas à quelles tentations je suis ou ne suis pas capable de résister.

Toute mon espérance consiste en ce qu'étant fidelle en vos promesses, vous ne souffrez pas que nous soyons tentés au delà de ce que nos forces peuvent porter: mais vous nous en faites sortir par votre grace, en nous donnant par elle le moyen de les soutenir. Je confesserai donc ce que je connois & ce que j'ignore de moi-même, puisque je ne connois ce que j'en connois que par la lumiere que vous m'en donnez, & j'ignorerai toujours ce que j'en ignore, jusqu'à ce que les ténebres qui sont dans mon ame soient changés en un midi sans nuages par l'éclat de votre gloire.

CHAPITRE VI.

Qu'il n'étoit point en doute qu'il aimât Dieu, & qu'on apprend à le connoître en considérant toutes les choses créées.

SEigneur, je vous aime; & ce n'est point avec doute, mais avec certitude que je sçai que je vous aime. Vous avez frappé mon cœur par votre parole, & aussi-tôt je vous ai aimé. Le Ciel & la Terre, & tout ce qu'ils contiennent, me disent aussi de toutes parts que je suis obligé de vous aimer; & ils ne cessent point de le dire à tous les hommes, afin qu'ils soient inexcusables s'ils y manquent. Mais il faut que vous fassiez beaucoup davantage pour avoir pitié de celui dont il vous plaît d'avoir pitié, & pour faire miséricorde à celui auquel il vous plaît de faire miséricorde; car autrement, le Ciel & la Terre parlent en vain, & publient inutilement vos louanges, puisqu'ils ne parlent qu'à des sourds.

Or, qu'est-ce que j'aime lorsque je vous aime? Ce n'est ni tout ce que les lieux renferment de beau, ni tout ce que les temps nous présentent d'agréable. Ce n'est ni cet éclat de la lumiere qui donne tant de plaisir à nos yeux, ni la douce harmonie de la musique, ni l'odeur des fleurs & des parfums, ni la manne, ni le miel, ni tout ce qui peut plaire dans les voluptés de la chair.

Ce n'est rien de tout cela que jaime quand j'aime mon Dieu, & j'aime néanmoins une lumiere, une harmonie, une odeur, une viande délicieuse, & une volupté, quand j'aime mon Dieu. Mais cette lumiere, cette harmonie, cette odeur, cette viande & cette volupté, ne se trouvent que dans le fond de mon cœur, dans cette partie de moi-même qui est toute intérieure & toute invisible, où mon ame voit briller au dessus d'elle une lumiere que le lieu ne renferme point, où elle en

tend une harmonie que le temps ne mesure point, où elle sent une odeur que le vent ne dissipe point, où elle goûte une viande qui en nourrissant ne diminue point : & enfin où elle s'unit à un objet infiniment aimable, dont la jouissance ne dégoûte point.

Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu. Et qu'est-ce que cela ? je l'ai demandé à la terre, & elle m'a répondu, ce n'est pas moi ; & tout ce qu'elle contient m'a fait aussi la même réponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abymes, aux poissons, & à tous les animaux qui se promenent dans l'eau, & ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas votre Dieu, cherchez-le au dessus de nous. Je l'ai demandé à l'air que nous respirons, & il m'a répondu aussi bien que tous ses oiseaux : Anaximène s'est trompé, car nous ne sommes pas Dieu. Je l'ai demandé au Ciel, au Soleil, à la Lune & aux Etoiles ; & ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas non plus cette divinité que vous cherchez. Je me suis ensuite adressé à tous les objets qui environnent mes sens, & leur ai dit : Puisque vous n'êtes pas mon Dieu, apprenez-moi au moins, je vous prie, quelque chose de lui ; & ils s'écrierent tous d'une voix : C'est lui qui nous a créés.

Le mouvement de mon cœur dans cette recherche a été la voix par laquelle je leur ai fait cette demande : & leur beauté a été comme la langue muette par laquelle ils m'ont fait cette réponse. Je suis revenu enfin en moi-même, & me suis dit : Qui es-tu ? Et j'ai répondu à moi-même : Je suis homme ; car je suis composé de corps & d'ame, dont l'un est extérieur & visible, & l'autre intérieur & invisible. Auquel des deux devois-je plutôt m'adresser pour chercher mon Dieu que j'avois déja cherché par tous les êtres corporels, depuis la terre jusqu'au Ciel, & aussi loin que j'avois pu envoyer les rayons de mes yeux, ainsi que des messagers, pour en apprendre des nouvelles.

Mais l'ame, cette partie intérieure, étoit sans doute la plus propre pour s'en informer. Car tous ces messagers extérieurs s'adressoient à elle qui étoit comme dans son tribunal & dans son siége, pour juger de toutes ces réponses que le Ciel, la terre & tout ce qu'ils contiennent m'avoient faites, en me disant : Nous ne sommes pas votre Dieu, & c'est lui qui nous a faits. L'homme intérieur connoît ces choses par l'homme extérieur ; & c'est ainsi que moi qui suis cet homme intérieur, & un esprit élevé au dessus du corps, les ai connues par les sens de ce corps qui m'environne.

J'ai interrogé ensuite tout l'Univers sur le sujet de mon Dieu ; & il m'a répondu : Je ne le suis pas, & c'est lui qui m'a créé. Mais cette même machine du monde ne paroit-elle pas à tous ceux qui ont des yeux ? D'où vient donc qu'elle ne tient pas à tous le même langage ? Car il est sans doute que les animaux grands & petits la peuvent voir ; mais ils ne sçauroient l'interroger, d'autant qu'ils n'ont point de raison en eux qui soit établie par dessus leur sens, & à qui ils puissent rapporter ce qu'ils apperçoivent : au lieu que les hommes sont capables de faire ces questions, afin de comprendre les invisibles beautés de Dieu par les choses visibles qu'il a créées. Mais comme ils s'attachent à ces créatures, l'amour qu'ils ont pour elles les soumet à elles, & fait que leur étant ainsi soumis, ils ne peuvent plus en juger.

Or elles ne répondent en la maniere que je viens de dire sur les demandes qui leur sont faites, qu'à ceux qui sont en état de juger de leurs réponses. Car quoiqu'elles ne changent point de langage, parce que leur langage n'est autre chose que leur nature, & qu'elles ne paroissent point d'une maniere différente à celui qui ne fait que les voir, & à celui qui en les voyant les interroge ; néanmoins en leur paroissant à tous deux d'une même sorte, elles sont muettes pour l'un, & elles parlent à l'autre ; ou pour mieux dire, elles leur parlent

à tous, mais elles ne ſont entendues que de ceux qui conſultent la vérité au dedans d'eux-mêmes, ſur ce qu'ils apprennent d'elles au dehors par l'entremiſe de leurs ſens. Car la vérité me dit : Le Ciel, ni la terre, ni aucun de tous les corps qui ſont dans le monde n'eſt ton Dieu, & leur nature le fait voir à tous ceux qui la conſiderent : puiſqu'il n'y a point de corps qui ne ſoit moindre en l'une de ſes parties qu'en ſon tout. C'eſt pourquoi, ô mon ame, (car c'eſt à toi que je parle) tu ne peux douter que tu ne ſois beaucoup plus excellente que le corps, puiſque c'eſt toi qui le ſoutiens & qui l'anime : ce que nul corps ne peut faire à l'égard d'un autre corps. Or, ton Dieu eſt la vie même de ta vie.

CHAPITRE VII.

Dieu ne peut être connu par les ſens.

QU'eſt-ce donc que j'aime quand j'aime mon Dieu ? Et qui eſt celui qui eſt ſi fort élevé au deſſus de la plus haute partie de mon ame ? Je veux par elle m'élever juſques à lui ; je veux paſſer au delà de cette puiſſance par laquelle je ſuis uni à mon corps, & qui anime toutes ſes parties. Car je ne ſçaurois connoître mon Dieu par elle, puiſque ſi elle étoit capable de cette haute connoiſſance, les chevaux & les mulets qui ſont ſans raiſon, pourroient connoître Dieu comme moi, ayant comme moi cette puiſſance qui donne auſſi la vie à leurs corps.

Il y a auſſi une autre puiſſance par laquelle je communique, non ſeulement la vie, mais le ſentiment à ce corps que Dieu m'a donné, & par laquelle je commande à mon œil, non pas d'entendre, mais de voir ; & à mon oreille, non pas de voir, mais d'entendre : & ainſi à chacun de mes autres ſens en particulier, ce qui eſt propre à ſa fonction & à ſon office. Car dans cette diverſité

d'actions que produit chacun d'eux, c'eſt mon eſprit ſeul qui agit par eux. Je ne m'arrêterai point non plus à cette puiſſance que les chevaux & les mulets ont comme moi, puiſqu'ils ont l'uſage des ſens du corps.

CHAPITRE VIII.

De la force & de l'étendue de la mémoire.

JE paſſerai donc au delà de ces puiſſances naturelles qui ſont en moi, pour m'élever comme par degrés vers celui qui m'a créé ; & je viendrai à ces larges campagnes, & à ces vaſtes palais de ma mémoire, où ſont renfermés les tréſors de ce nombre infini d'images qui y ſont entrées par les portes de mes ſens. C'eſt-là que nous conſervons auſſi toutes nos penſées, en y ajoutant ou diminuant, ou changeant quelque choſe de ce que nous avons connu par les ſens ; & généralement tout ce qui y a été mis comme en dépôt & en réſerve, & que l'oubli n'a point encore effacé & enſeveli.

C'eſt-là où je demande que l'on me tire de ce tréſor ce que je deſire, & ſoudain quelques-unes de ces eſpeces en ſortent & ſe préſentent à moi : d'autres ſe font chercher plus long-temps, & différent davantage à venir ; comme ſi on les tiroit avec peine du fond de quelques replis cachés ; d'autres en ſortent en foule ; & bien que ce ne ſoit pas elles que je cherche ni que je demande, elles ſe produiſent d'elles-mêmes, & ſemblent dire : N'eſt-ce point nous que vous cherchez ? Mais je les repouſſe comme de la main de mon eſprit, & les éloigne de ma mémoire, juſqu'à ce que la choſe que je deſire ſe découvre & ſorte du lieu où elle étoit cachée pour ſe préſenter à moi. Il y en a d'autres qui ſans interrompre leur ſuite viennent avec facilité dans le même ordre que je les demande ; & les premieres faiſant place aux autres

se retirent pour revenir toutes les fois que je le voudrai : ce qui arrive lorsque je récite par cœur quelque chose.

Dans ce même trésor de ma mémoire, je conserve distinctement & sans aucune confusion toutes les especes qui, selon leurs divers genres, y sont entrées chacune par la porte qui leur est propre, comme la lumiere, toutes les couleurs, & toutes les figures des corps par les yeux; tous les sons par les oreilles; toutes les odeurs par le nez; toutes les saveurs par la bouche; & par l'attouchement répandu dans tout le corps, tout ce qui est dur ou mol, chaud ou froid, doux ou rude, pesant ou léger, soit qu'il entre dans nous, ou bien que nous le touchions. Ce grand magasin de la mémoire reçoit toutes les especes pour nous les représenter quand nous en avons besoin; chacune d'elle y entre par la porte qui lui est particuliere; & elle les conserve dans ses divers plis & replis, qui sont si secrets & si cachés, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ce ne sont pas néanmoins les choses mêmes qui y entrent; mais seulement leurs images, qui sont toujours prêtes à se représenter à notre esprit quand il veut s'en souvenir.

Qui seroit celui qui pourroit dire de quelle sorte toutes ces images & toutes ces especes ont été formées, encore que l'on remarque assez par quel sens elles ont été apportées & données en garde à la mémoire? Car lorsque je suis dans l'obscurité & dans le silence, je retire si je veux les couleurs de ma mémoire, & distingue le noir d'avec le blanc, & ainsi toutes les autres couleurs qu'il me plaît, sans que les sons se jettent à la traverse, ni me viennent troubler, lorsque je considere ce que j'ai appris par la vue : & néanmoins ces sons sont aussi dans ma mémoire, & comme cachés dans d'autres replis, puisque si je veux qu'ils se présentent à moi, ils le font aussi-tôt. Et d'autre part, encore que je ne remue pas la langue, & que je

ne fasse aucune action de la gorge; je chante autant qu'il me plaît, sans que ces images des couleurs qui sont aussi dans ma mémoire, viennent non plus se jetter à la traverse, ni m'interrompre, lorsque j'en tire cet autre trésor qui y étoit entré par les oreilles. Et je me souviens en la même sorte, quand il me plaît, de toutes ces autres choses qui m'ont été apportées par les autres sens, & placées dans ma mémoire. Car, sans que je fasse aucun usage de l'odorat, je discerne la senteur des lys d'avec celle des violettes; & sans que je goûte ni que je touche rien, je préfere par mon souvenir le miel au vin cuit, & ce qui est poli à ce qui est rude. Tout ceci se passe en moi-même dans ce grand palais de ma mémoire.

C'est-là que le Ciel, la terre, la mer, & tout ce que j'ai pu y remarquer, s'offre à moi aussi-tôt que je le veux, hormis les choses que j'ai oubliées. C'est-là que je me rencontre moi-même, & que je me représente le temps, le lieu, les autres circonstances de ce que j'ai fait, & les dispositions dans lesquelles j'étois lorsque je faisois ces actions. C'est-là que je conserve les images des choses que j'ai connues par expérience, & que j'ai crues sans les avoir éprouvées, par le rapport qu'elles avoient avec celles que j'ai éprouvées; & qu'en conférant toutes ces expériences passées les unes avec les autres, je forme des jugements de ce qui peut arriver, & de l'espérance qu'on en doit avoir: & comme si toutes ces choses m'étoient présentes, je dis en moi-même dans ce vaste espace de mon esprit, rempli de tant d'images diverses: Je ferai ceci ou cela: O si ceci ou cela pouvoit arriver! Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, que ceci ou cela arrrive. Et lorsque je parle de la sorte, les images de toutes les choses dont je parle, s'offrent à moi dans ce riche trésor de ma mémoire, & je n'en pourrois du tout rien dire, si elles n'étoient présentes.

Que cette puissance de ma mémoire est grande,

mon Dieu ! Quelle eſt grande ! ſes plis & replis s'étendent à l'infini : & qui eſt capable de les pénétrer juſques au fond ? Néanmoins c'eſt une faculté de mon ame & qui appartient à ma nature. Je ne puis donc pas connoître ce que je ſuis ; & ainſi il paroît que notre eſprit n'a pas aſſez d'étendue pour ſe comprendre ſoi-même : & cependant où peut-être cette partie de lui-même qu'il ne comprend pas ? N'eſt-elle pas en lui & non hors de lui ? Pourquoi donc ne ſçauroit-il la comprendre ?

J'avoue que tout ceci me remplit d'admiration & d'étonnement. Les hommes admirent la hauteur des montagnes, l'agitation des flots de la mer, la vaſte étendue de l'océan, le cours des fleuves, & le mouvement des aſtres : & ils ne penſent point à eux-mêmes, & n'admirent pas ce qui eſt ſi admirable, que lorſque j'ai parlé de toutes ces choſes, je ne les voyois pas de mes yeux, & que néanmoins je n'en aurois pas parlé, ſi je ne voyois au dedans de moi dans ma mémoire, & dans une auſſi grande étendue que ſi je les voyois au dehors & réellement, les montagnes, les flots, les fleuves & les aſtres que j'ai vus, & l'océan que je ne connois que par le rapport d'autrui. Et cependant lorſque je les ai vus, je ne les ai point comme enlevés avec les yeux pour les faire entrer dans moi : & ils n'y ſont point en effet, mais ſeulement leurs eſpeces & leurs images ; & je ſçai par lequel de mes ſens toutes ces impreſſions ſe ſont faites dans mon eſprit.

CHAPITRE IX.

De la mémoire que nous avons des ſciences.

MAis cette vaſte étendue de ma mémoire ne conſerve pas ſeulement les eſpeces de toutes les choſes dont je viens de parler, mais elle contient auſſi tout ce que j'ai appris des ſciences, & que je n'ai point encore oublié ; & elle le garde

comme dans des lieux ſecrets & particuliers, bien différents des lieux ordinaires où les corps ſont renfermés : & elle ne conſerve pas ſeulement les images de ces connoiſſances, mais les connoiſſances mêmes. Car tout ce que je ſçai de ces ſciences, comme ce que c'eſt que la Grammaire, ce que c'eſt que la Logique, & combien il y a d'eſpeces de queſtions, eſt de telle ſorte dans ma mémoire, qu'elle n'a pas laiſſé ces choſes au dehors pour n'en recevoir que les images, & qu'elle ne ſe ſoit pas évanouie après s'être fait entendre, ainſi que la voix qui, après avoir frappé nos oreilles, laiſſe comme une trace & une marque de ſoi, par laquelle, lors même qu'elle ne raiſonne plus, on s'en reſſouvient comme ſi elle raiſonnoit encore : ou comme l'odeur qui, en paſſant & en ſe diſſipant en l'air, fait une telle impreſſion dans l'odorat, qu'il emporte dans la mémoire une image que nous y retrouvons toutes les fois que nous en rappellons le ſouvenir : ou comme la viande qui, encore qu'elle n'ait plus de ſaveur quand elle eſt dans notre eſtomac, ſemble en conſerver encore dans notre mémoire : ou comme ce que nous touchons, qui bien qu'enſuite éloigné de nous, ne laiſſe pas de ſe repréſenter à notre mémoire. Car toutes ces choſes n'entrent pas dans elle, mais elle en reçoit ſeulement les images avec une incroyable promptitude, & les place comme dans des cellules avec un ordre admirable, d'où par une maniere qui n'eſt pas moins merveilleuſe, nous les retirons en nous en reſſouvenant.

CHAPITRE X.

Que les ſciences ſont dans la mémoire ſans y être entrées par les ſens.

LOrſque j'entends dire que l'on peut faire ſur chaque choſe trois ſortes de queſtions ; ſçavoir ſi elle eſt, ce qu'elle eſt, & quelle elle eſt ; je retiens bien dans ma mémoire les images des

sons qui ont formé ces paroles ; & je sçai qu'après avoir passé dans l'air avec bruit, ils se sont évanouis. Mais je n'ai connu par aucun de mes sens les choses que ces sons signifient, ni ne les ai jamais vues ailleurs que dans mon esprit : & ce ne sont point les images, mais elles-mêmes que j'ai reçues & enfermées dans ma mémoire, afin de les y conserver. Qu'elles disent, si elles le peuvent, de quelle sorte elles y sont donc venues : car bien que je fasse une revue de toutes les portes de mon corps, je n'en sçaurois trouver une seule par où elles soient entrées.

Mes yeux me disent : Si ellès sont colorées, nous vous en avons fait le rapport. Mes oreilles me disent : Si elles ont rendu quelque son, c'est nous qui vous les avons fait connoître. Mon nez me dit : Si elles ont eu de l'odeur, je leur ai servi de passage. Mon palais me dit : Si elles n'ont point de saveur, ne m'en demandez point de nouvelles. Et mes mains me disent : Si elles ne sont point corporelles, nous ne les avons pas touchées ; & ainsi nous n'avons eu garde de vous en donner avis. D'où donc, & par où sont-elles entrées dans ma mémoire ? Certes, je ne sçai. Car lorsque je les ai apprises, je ne m'en suis pas rapporté à l'esprit d'un autre, mais je les ai remarquées dans le mien propre, & j'ai connu qu'elles étoient vraies, & je les lui ai données comme en dépôt pour me les garder, & me les rendre toutes les fois que je le voudrois. Elles étoient donc en moi auparavant même que de les avoir apprises ; mais ce n'étoit peut-être pas dans ma mémoire qu'elles étoient. Comment donc, & pourquoi les ai-je reconnues lorsque l'on me les a dites, & ai-je répondu : Cela est ainsi ; ce que vous dites est véritable ? sinon parce qu'elles étoient déja dans ma mémoire, mais si reculées & si à l'écart, ainsi que dans des antres profonds, que si quelqu'un ne m'eût fait aviser de les en tirer, je n'y aurois peut-être jamais pensé.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XI.

Que les sciences s'acquierent en rassemblant les notions qui étoient comme dispersées dans notre esprit.

AInsi apprendre les sciences dont nous n'avons pas reçu les images par les sens, mais que nous considérons dans notre esprit sans aucunes images comme elles sont en elles-mêmes, n'est autre chose que rassembler par notre pensée les choses qui étoient éparses deçà & delà, sans aucun ordre dans notre mémoire, & faire ensorte, en les bien considérant, qu'au lieu qu'elles y étoient cachées & comme égarées & négligées, elles soient toujours prêtes de se présenter à nous sans peine lorsque nous voudrons tant soit peu y appliquer notre esprit.

Et combien ma mémoire conserve-t-elle de choses semblables qui sont déja toutes trouvées & prêtes de s'offrir à moi à chaque moment, ce que l'on appelle avoir appris quelque science? Que si je demeure durant un temps considérable sans les repasser dans mon esprit, elles s'écoulent & s'enfoncent de nouveau de telle sorte dans les replis les plus profonds & les plus cachés de ma mémoirt, qu'il faut que je les en tire encore par une nouvelle méditation, comme si je ne les en avois jamais tirées; & qu'étant éparses çà & là, je les rassemble dans ce même lieu, puisqu'elles n'ont point d'autre demeure, afin de les pouvoir connoître. D'où vient que dans la langue Latine le mot qui signifie penser, ne veut dire autre chose dans son origine, que rassembler, quoiqu'étant devenu propre aux actions de l'esprit, il ne serve plus à marquer toute sorte de rassemblement, pour parler ainsi, mais celui-là seulement qui se fait par la pensée.

O

CHAPITRE XII.

De la mémoire que nous avons des Mathématiques.

LA mémoire contient auſſi les raiſons & les regles innombrables des nombres & des dimenſions que l'arithmétique & la géométrie nous enſeignent, dont elle n'en a reçu aucune par l'opération des ſens corporels, puiſqu'elles n'ont, ni couleur, ni ſon, ni odeur, ni ſaveur, ni rien qui puiſſe être touché. J'ai bien entendu le ſon des paroles qui les ſignifient, lorſque l'on en a parlé : mais ce ſon & ces connoiſſances ſont deux choſes toutes différentes. Car ces paroles ont un autre ſon lorſqu'elles ſont Grecques, que lorſqu'elles ſont Latines ; au lieu que ces regles & ces raiſons de Mathématiques ne ſont ni Grecques ni Latines, ni d'aucune langue.

J'ai vu des lignes tirées par d'excellents maîtres, qui étoient ſi délicates, que les filets des toiles des araignées ne le ſont pas davantage : mais ces autres lignes que je forme dans mon eſprit ſont toutes différentes de celles-ci, & ne ſont nullement des Images de celles qui ſont ſenſibles à nos yeux. Et celui-là les connoît & les comprend qui, ſans avoir nulle penſée d'aucun corps, les connoît intérieurement en ſe les repréſentant dans ſon eſprit. J'ai auſſi apperçu par tous mes ſens corporels le nombre des choſes que nous comptons. Mais ces autres nombres, dont nous nous ſervons pour compter, ſont bien d'une autre nature, & ne ſont pas les images des nombres ſenſibles, mais beaucoup plus excellents qu'eux. Que ſi celui qui ne les comprend pas ſe moque de moi, comme ſi ce que j'en dis n'étoit que des rêveries, j'aurai pitié de ſon ignorance qui le porte à ſe moquer de ce qu'il ne connoît pas.

CHAPITRE XIII.

De quelle sorte la mémoire retient les choses, & comment elle conserve le souvenir des passions de l'esprit.

J'Ai toutes ces choses dans ma mémoire, & je n'ai pas oublié la maniere dont je les ai apprises, non plus que tant de mauvais raisonnements que j'ai entendus faire au contraire, lesquels encore qu'ils soient faux, il ne laisse pas néanmoins d'être véritable que je m'en souviens, & & il me souvient aussi que j'ai sçu discerner dans ces disputes la vérité d'avec le mensonge.

Je m'apperçois bien aussi qu'il y a différence entre ce discernement du vrai d'avec le faux, comme je le puis faire maintenant, & le souvenir de l'avoir fait souvent, en repassant souvent ces choses par mon esprit. Ainsi, je me souviens de les avoir souvent comprises. Et si je les comprends à cette heure, je mettrai encore cette intelligence comme en garde & comme en dépôt dans ma mémoire, afin de me pouvoir souvenir ci-après de l'avoir eue maintenant. Je me souviens donc de m'être souvenu, tout de même que si je me ressouviens dans quelque-temps des choses dont j'ai pu maintenant me souvenir, ce sera par le moyen de la puissance de ma mémoire que je m'en ressouviendrai.

Ma mémoire conserve aussi les diverses passions de mon esprit, non pas en la même maniere qu'elles sont en lui lorsqu'il les ressent, mais en une autre maniere fort différente & conforme au pouvoir qu'elle a de conserver les images & les especes des choses. Car je me souviens sans être gai, d'avoir été dans la joie; sans être triste, d'avoir été dans la tristesse; sans être touché de crainte, d'avoir été dans la crainte; & sans rien desirer, d'avoir eu des desirs très-violents. Et au

contraire, il arrive quelquefois que je me souviens avec joie d'avoir été triste ; & avec tristesse, d'avoir été dans la joie.

CHAPITRE XIV.

De quelle sorte l'esprit se souvient avec joie des choses tristes.

IL n'y a pas néanmoins tant de raison de s'étonner que l'ame se souvienne avec joie des peines que le corps a souffert avec douleur, puisque l'ame & le corps sont deux choses différentes. Mais il y a sujet d'admirer que la mémoire étant une même chose que l'esprit, l'esprit soit égal lorsqu'il se souvient de sa tristesse passée, & que la mémoire ne soit pas triste, encore qu'elle conserve le souvenir de cette tristesse. Or, il paroît que la mémoire est une même chose que l'esprit ; puisque lorsque nous commandons à quelqu'un d'apprendre quelque chose par cœur, nous lui disons : Faites ensorte de mettre cela dans votre esprit : & quand nous oublions quelque chose, nous disons : Je ne l'avois pas dans l'esprit : Cela s'est effacé de mon esprit ; donnant ainsi à notre mémoire le nom d'esprit.

Ceci étant de la sorte, d'où vient donc que, lorsque je me souviens avec joie de ma tristesse passée, la joie est dans mon esprit, & la tristesse dans ma mémoire : & que l'esprit se réjouissant de la joie qui est en lui, la mémoire ne s'attriste pas de la tristesse qui est en elle ? Est-ce que la mémoire n'est pas une partie & l'une des puissances de l'esprit ? Mais qui oseroit soutenir une telle erreur ? Il faut donc dire que la mémoire est comme l'estomac de l'esprit ; & que la joie & la tristesse ressemblent à des viandes douces ou ameres, qui lorsqu'elles passent dans la mémoire, y sont comme des viandes dans l'estomac, où elles peuvent bien demeurer, mais sans avoir aucune saveur.

J'avoue qu'il seroit ridicule d'établir une entiere ressemblance entre ces deux choses ; mais elles ne sont pas toutefois entiérement dissemblables.

Or, quand je dis qu'il y a quatre passions de l'ame, le desir, la joie, la crainte, & la tristesse : c'est de ma mémoire que je tire cette connoissance ; & lorsque je discours sur ce sujet, soit en les divisant selon leurs diverses especes, ou en les définissant selon leur genre & leurs différences, c'est de ce même trésor que je tire tout ce que j'en dis, sans toutefois que, lorsque je discours de ces passions par le souvenir que m'en fournit ma mémoire, je sois troublé par le trouble qu'elles apportent dans l'ame. Et il est sans doute que je n'aurois pu par mon souvenir les tirer ainsi de ma mémoire, si elles n'y eussent été auparavant que je les en eussent tirées.

N'est-ce point que, comme les animaux en ruminant font revenir de leur estomac à leur bouche la nourriture qu'ils ont prise, nous ramenons de la même sorte, par notre souvenir, les choses qui sont dans notre mémoire ? Mais si cela est, d'où vient que celui qui en discourt, & par conséquent qui s'en souvient, ne ressent point dans sa pensée, qui semble être en cette rencontre comme la bouche de son ame, ni la douceur de la joie, ni l'amertume de la tristesse ? Est-ce que l'ame est en cela différente du corps ; la comparaison que l'on fait de l'un avec l'autre, ne pouvant pas revenir en tout ? Car qui est celui qui pourroit se résoudre à parler de semblables sujets, si toutes les fois que nous proférons ces mots de tristesse & de crainte, nous étions nécessairement obligés de nous attrister & de craindre ? Nous n'en parlerions pas néanmoins si elles n'étoient dans notre mémoire, & si nous n'y trouvions non-seulement les images que le son de ces mots y a imprimées par le moyen de nos sens, mais aussi les notions des choses mêmes qui n'y sont entrées par aucunes des portes de ces sens corporels, mais que notre esprit même,

par l'expérience qu'il a tirée de ſes propres paſſions, a confiées à notre mémoire, ou qu'elle a retenues par elle-même ſans qu'elles lui aient été confiées.

CHAPITRE XV.

Des diverſes manieres dont les choſes qui ſont abſentes ſont repréſentées dans la mémoire.

MAis qui pourroit dire que cette impreſſion qui ſe fait dans la mémoire, s'y fait par les images des choſes, ou ſans aucunes images ? Car lorſque je nomme une pierre, ou que je nomme le ſoleil, il eſt ſans doute que leurs images ſont auſſi préſentes à ma mémoire, encore que les choſes qu'elles me repréſentent ſoient éloignées de mes ſens. Je nomme la douleur du corps ſans que cette douleur ſoit préſente, puiſque je n'en reſſens aucune, & néanmoins ſi ſon image n'étoit préſente à ma mémoire, je ne ſçaurois ce que je dirois, & je ne pourrois dans mes diſcours diſtinguer la douleur d'avec le plaiſir. Je nomme la ſanté du corps lorſque je ſuis ſain : & il eſt ſans doute qu'en cette ſorte, la cauſe même dont je parle ſe trouve préſente : & toutefois ſi ſon image n'étoit point dans ma mémoire, je ne pourrois nullement me ſouvenir de ce que ſignifie ce mot de ſanté. Et lorſqu'on le profere devant les malades, ils ne ſçauroient pas non plus ce qu'il voudroit dire, ſi par la puiſſance de la mémoire ils n'avoient gravé dans leur eſprit cette même image de la ſanté, bien qu'ils ſoient alors ſans ſanté. Je nomme les nombres dont nous nous ſervons pour compter : & auſſi-tôt, non pas leurs images, mais eux-mêmes ſe trouvent préſents dans ma mémoire. Je nomme l'image du ſoleil, & elle eſt dans ma mémoire, puiſque ce n'eſt pas l'image de l'image, mais l'image même, laquelle ſe repréſente à moi auſſi-tôt que je m'en ſouviens.

Je nomme la mémoire, & je connois ce que je nomme : mais où le connois-je, sinon dans ma propre mémoire ? Et comment est-ce qu'elle est présente à soi-même, sinon par elle-même, & non pas seulement par son image ?

CHAPITRE XVI.

La mémoire se souvient même de l'oubli.

MAis lorsque je prononce ce nom d'oubli, & que je connois aussi ce que je nomme, comment le pourrois-je connoitre si je ne m'en souvenois ? Je ne dis pas du son de ce mot, mais de la chose qu'il signifie, laquelle si j'avois oubliée, il ne seroit pas en mon pouvoir de connoître ce que signifieroit cette parole. Ainsi lorsque je me souviens de la mémoire, elle se présente aussi-tôt à moi par elle-même : & lorsque je me souviens de l'oubli, & l'oubli & la mémoire se présentent aussi-tot à moi : la mémoire qui fait que je me souviens, & l'oubli qui fait que je ne me souviens pas de quelque chose.

Mais qu'est-ce que l'oubli ? Est-ce autre chose qu'un manquement de mémoire ? Comment est-ce donc qu'il se présente pour me faire souvenir de lui, puisque sa nature est de faire que je ne me souvienne point lorsqu'il est présent ? Que si c'est par la mémoire que nous retenons les choses dont nous nous ressouvenons, & que nous ne puissions, lorsque nous entendons proférer le mot d'oubli, connoître ce que ce mot signifie, si nous ne nous souvenons de l'oubli ; il s'ensuit que l'oubli se conserve dans la mémoire, & qu'ainsi la présence de ce qui fait que nous oublions, nous est quelquefois nécessaire pour nous empêcher d'oublier. Et ne peut-on pas inférer de là que, lorsque nous nous souvenons de l'oubli, il n'est pas lui-même dans notre mémoire, mais seulement par son espece & par son image, puisque

s'il y étoit par lui-même, il feroit que nous l'oublierions au lieu de nous en souvenir ?

Qui est donc celui qui sera capable de pénétrer & de comprendre en quelle sorte cela se passe ? J'avoue, Seigneur, que j'y trouve une extrême difficulté ; & c'est dans la recherche de moi-même que je la trouve. Je suis devenu à moi-même une terre ingrate, que l'on s'emploie inutilement à cultiver avec beaucoup de travail & de sueur. Car je ne m'efforce point maintenant de découvrir quelle est l'étendue des plaines du Ciel. Je ne mesure point les distances qui se rencontrent entre les astres, & je ne recherche point quel est le poids sur lequel la terre est balancée. Il n'y a pas sujet de s'étonner si tout ce que je ne suis pas se trouve être éloigné de moi : mais c'est moi-même qui me souviens des choses dont je me souviens : c'est moi-même, puisque c'est mon esprit qui s'en souvient. Et qui peut être plus proche de moi que moi-même ? Je ne comprends pas toutefois quelle est la puissance de ma mémoire, encore que sans elle je ne pourrois me nommer moi-même.

Que puis-je donc dire étant assuré comme je suis, que je me souviens de mon oubli ? Dirai-je que ce dont je me souviens ne réside pas dans ma mémoire ? Ou bien dirai-je qu'il est nécessaire que l'oubli soit dans ma mémoire pour m'empêcher d'oublier ? L'un & l'autre ne seroit-il pas très-ridicule ? Comment aussi pourrois-je dire que lorsque je me souviens de l'oubli, c'est l'image de cet oubli, & non pas l'oubli même, qui est conservée dans ma mémoire ? Comment le pourrois-je dire, puisque lorsque l'image de quelque chose s'imprime dans notre mémoire, il est nécessaire que la chose même nous soit présente, afin que cette image s'y imprime. Car c'est ainsi que je me souviens de Carthage & de tous les autres lieux où j'ai été : c'est ainsi que je me souviens des visages de toutes les personnes que j'ai vues, & de tout ce que mes autres sens m'ont rapporté : & c'est ainsi que je

me souviens de la santé & de la maladie que j'ai éprouvées dans mon corps. Quand toutes ces choses m'étoient présentes, ma mémoire en a conçu des images que je pusse considérer & repasser dans mon esprit, lorsque je voudrois me ressouvenir de ces objets dans leur éloignement & dans leur absence.

Que si c'est par son image & non par lui-même que l'oubli se conserve dans ma mémoire, il falloit donc qu'il fût présent, afin que ma mémoire pût concevoir cette image. Or, de quelle sorte l'oubli étant présent gravoit-il cette image dans ma mémoire, puisqu'il efface par sa présence les choses-mêmes qu'il trouve déja imprimées dans ma mémoire? Toutefois bien qu'il soit très-difficile de comprendre & d'expliquer de quelle maniere cela arrive, je suis très-assuré que je me souviens de mon oubli, quoique ce soit lui qui efface les images des choses dont nous nous ressouvenons.

CHAPITRE XVII.

Que la mémoire est une chose admirable. Mais qu'il faut encore chercher Dieu au dessus d'elle.

MOn Dieu, cette puissance de la mémoire est prodigieuse, & je ne puis assez admirer sa profonde multiplicité qui s'étend jusqu'à l'infini. Or, cette mémoire n'est autre chose que l'esprit; & je suis moi-même cet esprit. Que suis-je donc, ô mon Dieu? qui suis-je, moi qui vous parle, sinon une nature qui épouvante ceux qui la considerent bien dans l'incroyable variété de ses opérations, & dans la vaste étendue de ses puissances?

Voilà que je me promene dans les campagnes de ma mémoire, dans ces antres, pour parler ainsi, & ces cavernes innombrables qui sont pleines d'un nombre infini d'infinis genres de choses; soit qu'elle les conserve par leurs especes,

comme il arrive en tout ce qui regarde les corps, ou par leur présence, comme en ce qui est des arts, ou par je ne sçai quelles marques, comme en ce qui est des affections de l'ame que la mémoire retient, lors-même que l'esprit ne les souffre plus, quoique tout ce qui est dans la mémoire soit dans l'esprit. Je me promene, dis-je, & je vole en quelque sorte avec la pensée par toutes ces choses que je pénetre autant que je puis, en les considérant, tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre, sans pouvoir jamais y trouver aucune fin, tant est grande la puissance de la mémoire, & tant est grande la puissance de la vie dans un homme vivant, quoique mortel.

Mon Dieu qui êtes ma véritable vie, que ferai-je donc ? Je passerai au delà de cette puissance qui est en moi, & que l'on nomme mémoire, & j'irai plus outre afin d'arriver jusqu'à vous qui êtes cette agréable lumiere après laquelle mon ame soupire. Que me répondez-vous à cela, Seigneur ? Je monterai donc plus haut que mon esprit, pour aller à vous qui êtes si élevé au dessus de moi, & je passerai au delà de cette puissance qui est en moi, & que l'on appelle mémoire, afin d'atteindre jusqu'à vous autant qu'on y peut atteindre, & de m'unir à vous autant que l'on s'y peut unir ; car les bêtes & les oiseaux ont aussi de la mémoire, puisqu'autrement ils ne pourroient retrouver, ni leurs tanieres, ni leurs nids, ni s'accoutumer à plusieurs autres choses auxquelles ils s'accoutument, n'étant pas possible qu'ils s'y accoutumassent, si ce n'étoit par le moyen de la mémoire.

Je veux donc passer au delà de cette puissance de l'ame, afin d'arriver jusqu'à celui qui m'a rendu différent des bêtes, & qui par l'intelligence qu'il m'a donnée, m'a élevé au dessus des oiseaux du Ciel. Je passerai au delà de ma mémoire. Mais où vous trouverai-je, ô ineffable douceur, dont rien ne nous peut ravir la possession ? où vous trouverai-je ?

CHAPITRE XVIII.

Que pour retrouver une chose que l'on a perdue, il faut en avoir conservé la mémoire.

SI je vous trouve, mon Dieu, hors de ma mémoire, il faut donc que je vous aie oublié. Et comment vous puis-je trouver, si je ne me souviens pas de vous? Cette femme de l'Evangile qui avoit perdu sa dragme, alluma une lampe pour la chercher; & elle ne l'auroit pas trouvée, si elle ne s'en fût pas souvenue: car comment, après l'avoir retrouvée, eut-elle sçu que ce l'étoit, si elle en eut perdu la mémoire? Je me souviens d'avoir cherché plusieurs choses que j'avois perdues, & de les avoir retrouvées. Mais comment ai-je pu sçavoir que je les avois retrouvées, sinon parce que quand j'en cherchois quelqu'une, & que l'on me disoit: Est-ce cela? ou est-ce ceci? je répondois toujours: Ce ne l'est pas, jusqu'à ce que l'on me présentât ce que je cherchois. De sorte qu'il est visible que si je n'en eusse conservé la mémoire, on me l'auroit en vain présenté, puisque je ne l'aurois pas retrouvé pour cela, parce que je ne l'aurois pas reconnu. Ce qui arrive toujours en la même sorte, quand nous cherchons quelque chose que nous avons perdue, & que nous la recouvrons.

Cela néanmoins ne paroît pas si étrange au regard des choses qui s'éloignent de notre vue sans s'éloigner de notre mémoire, comme il arrive en ce qui est des corps visibles, parce qu'alors nous en conservons l'image au dedans de nous, & la cherchons jusqu'à ce que nous la revoyions; & quand nous l'avons trouvée, nous la reconnoissons par le moyen de cette image que nous en avions conservée en notre mémoire. Car nous ne disons point avoir trouvé ce que nous avions perdu, si nous le reconnoissons; & nous ne sçau-

rions le reconnoître, si nous ne nous en souvenons. Ainsi ce qui étoit perdu à l'égard de nos yeux, s'étoit conservé dans notre mémoire.

CHAPITRE XIX.

Comment on retrouve ce que l'on a oublié.

Mais lorsque la mémoire-même perd quelque chose, comme il arrive quand nous l'oublions, & que nous le cherchons pour nous en ressouvenir; où le cherchons-nous, sinon dans notre mémoire? Et lorsqu'elle nous offre une autre chose, nous la rejettons, jusqu'à ce qu'elle nous présente ce que nous cherchons, & quand elle nous le présente, nous disons: Voilà ce que je cherchois. Ce que nous ne dirions pas, si nous ne le reconnoissions; & nous ne le connoîtrions pas, si nous ne nous en souvenions. Nous l'avions oublié néanmoins, mais non pas entiérement; & nous nous servions du souvenir que nous en avions en partie, pour chercher l'autre partie que nous avions oubliée, parce que notre mémoire sentoit bien qu'elle ne se représentoit pas toutes les choses qu'elle avoit accoutumé de se représenter en même-temps; & qu'ayant en quelque sorte la même peine qu'un homme qui voulant marcher, ne peut remuer qu'une de ses jambes, elle faisoit tous ses efforts pour retrouver ce qui lui manquoit.

Ainsi lorsque nous voyons de nos yeux, ou que nous nous représentons dans notre esprit une personne qui nous est connue, s'il arrive que nous ayions oublié son nom, & que nous le cherchions, nous rejettons tous les autres noms qui n'ont nulle liaison avec l'idée de cette personne, parce qu'ils n'ont pas accoutumé de se représenter avec elle; & nous ne sommes point contents jusqu'à ce que nous ayions retrouvé celui dont l'image avoit accoutumé d'accompagner dans notre mémoire celle

de cette personne. Mais d'où est-ce que ce nom peut venir pour s'offrir à nous, sinon de notre mémoire, puisque lors-même que nous le reconnoissons quand quelqu'un nous en a averti, il ne sçauroit procéder que d'elle? Car nous ne le reconnoissons pas comme nouveau; mais notre souvenir fait que nous demeurons d'accord que c'est le nom que nous cherchions : au lieu qu'on nous en avertiroit inutilement, s'il étoit du tout effacé de notre mémoire. Ainsi nous ne pouvions pas dire avoir du tout oublié ce que nous nous souvenons d'avoir oublié; & nous ne pourrions pas chercher ce que nous aurions perdu, si nous l'avions entiérement oublié.

CHAPITRE XX.

Que chercher Dieu, c'est chercher la vie bienheureuse, & que tous les hommes la desirant, il faut qu'ils en aient quelque connoissance.

QUand je vous cherche, mon Dieu, je cherche la vie bienheureuse, & je vous chercherai afin que mon ame vive, puisque c'est de vous que mon ame tire sa vie, comme c'est de mon ame que mon corps tire la sienne. De quelle sorte est-ce donc que je cherche la vie bienheureuse? Car je ne puis dire que je la possède, jusqu'à ce que je puisse dire : Je n'ai plus rien à desirer; & que j'aie un véritable sujet de le dire. Comment la chercherai-je? Est-ce par mon souvenir, comme si je l'avois oubliée, & que je me souvinsse néanmoins de l'avoir oubliée? Ou est-ce par un desir d'apprendre une chose qui m'est inconnue, soit que je ne l'aie jamais sçue, ou que je l'aie oubliée de telle sorte que je ne me souvienne pas-même de l'avoir oubliée?

N'est-ce pas cette vie bienheureuse qui est desirée si généralement de tous les hommes, sans en excepter un seul? Mais qui en a donné la con-

noissance à ceux qui la souhaitent avec tant d'ardeur ? Où l'ont-ils vue pour l'aimer d'une telle sorte ? Il faut sans doute que nous l'ayions en nous-mêmes en quelque maniere, quoiqu'il y ait une autre maniere selon laquelle on ne sçauroit la posséder sans être heureux. Il y en a aussi qui ne sont heureux qu'en espérance ; & ceux-là possédent cette vie dont je parle en un degré beaucoup inférieur à ceux qui sont déja heureux en effet : mais ils sont néanmoins de beaucoup meilleure condition que ceux qui ne la possédent ni en effet ni en espérance. Et néanmoins si ces derniers ne l'avoient en eux-mêmes en quelque façon que ce puisse être, ils n'auroient pas ce grand desir d'être heureux que l'on ne sçauroit douter qu'ils n'aient.

Je ne sçaurois dire en quelle maniere ils connoissent cette vie heureuse, & en ont une certaine idée : & je voudrois bien sçavoir si cette idée est dans la mémoire. Que si elle y est, il semble qu'il faudroit que nous eussions été autrefois heureux. Or, comment l'aurions-nous été ? Seroit-ce chacun en particulier, ou seulement tous en général dans ce premier homme qui a été le prémier pécheur, dans lequel nous sommes tous morts, & duquel nous sommes tous nés misérables ?

Mais ce n'est pas ce que je veux chercher maintenant, n'étant en peine que de sçavoir si la vie bienheureuse est dans la mémoire : car nous ne l'aimerions pas, si nous ne la connoissions point. Il n'y a personne qui, en l'entendant nommer, ne confesse qu'il la desire : & ce n'est pas le son de cette parole qui nous plaît, puisque lorsqu'un Grec l'entend nommer en Latin, il n'y prend aucun plaisir, parce qu'il ignore ce que cette parole signifie : au lieu que nous y prenons plaisir, tout de même qu'un Grec y en prendroit s'il l'entendoit nommer en Grec ; parce que la chose en soi, que les Grecs, que les Romains, & que toutes les autres Nations de diverses langues desirent

avec tant d'ardeur d'acquérir, n'eſt ni Grec ni Latine. Elle eſt donc connue à tous les hommes; puiſque ſi l'on pouvoit par un même mot que tous entendiſſent, leur demander s'ils voudroient bien être heureux, ils répondroient ſans doute qu'ils le veulent: ce qu'ils ne feroient pas ſi la choſe même qui eſt ſignifiée par ce nom, n'étoit gravée dans leur mémoire.

CHAPITRE XXI.

De quelle ſorte la vie bienheureuſe peut-être dans la mémoire.

CElui donc qui ſe ſouvient de la vie bienheureuſe que l'on nomme félicité, s'en ſouvient-il de la même ſorte que celui qui a vu Carthage ſe reſſouvient de Carthage? Non, puiſque la félicité n'étant pas un corps, elle n'eſt pas ſenſible à nos yeux. Ou bien s'en ſouvient-il en la même maniere que nous nous ſouvenons des nombres? Nullement, puiſque ceux qui les connoiſſent ne cherchent point de les poſſéder d'une maniere plus particuliere; au lieu qu'encore que nous ſçachions ce que c'eſt que la félicité, & que la connoiſſance que nous en avons la faſſe aimer, nous ne laiſſons pas de deſirer de l'acquérir afin d'être heureux.

Ou bien s'en ſouvient-il comme nous nous ſouvenons de l'éloquence? Non, certes. Car encore que pluſieurs qui ne ſont pas éloquents ſe ſouviennent de l'éloquence auſſi-tôt qu'ils en entendent proférer le nom, & qu'ils deſirent même de l'acquérir (ce qui fait voir qu'ils en ont quelque connoiſſance), néanmoins cela vient de ce qu'ayant connu par les ſens du corps d'autres perſonnes éloquentes, le plaiſir qu'ils y ont pris les a portés à deſirer de l'être auſſi, quoiqu'il ſoit vrai qu'ils n'auroient point reſſenti ce plaiſir, ſi l'expérience qu'ils en ont eue par les ſens, n'avoit

réveillé dans leur esprit une certaine connoissanse intérieure de la beauté de cet art, comme ils n'auroient point desiré de l'acquérir, s'il ne leur avoit donné du plaisir. Mais nul de nos sens ne nous peut faire appercevoir & remarquer en d'autres personnes la vie bienheureuse.

Ou bien s'en souvient-il comme nous nous souvenons de la joie ? Cela pourroit être : car encore que je sois triste, je me souviens de ma joie passée : de même qu'étant misérable je me souviens d'une vie heureuse, quoique je n'aie jamais, par aucun de tous mes sens, ni vu, ni entendu, ni senti, ni goûté, ni touché la joie que j'ai eue, mais que je l'aie seulement ressentie dans mon esprit, lorsque je me suis réjoui, & qu'ensuite la connoissance que j'en ai se soit gravée dans ma mémoire, en telle sorte que je puis quand je veux m'en souvenir quelquefois avec dégoût, & quelquefois avec plaisir, selon la diversité des choses dont je me souviens de m'être réjoui. Car je me souviens avec horreur de ces plaisirs honteux qui m'ont autrefois donné de la joie ; &, lorsque ma mémoire me représente quelques-unes de mes actions bonnes & louables, le desir que j'aurois d'en faire encore de semblables, fait que, si l'occasion ne s'en offre point, je me souviens avec tristesse de ma joie passée.

Mais en quel lieu & en quel temps ai-je connu par expérience que ma vie étoit heureuse, afin de pouvoir me la représenter, l'aimer, & la desirer ? Et ce desir d'être heureux ne m'est pas commun avec peu de personnes seulement, puisque tous desirent de l'être : & tous les hommes ne se rencontroient pas dans une volonté si déterminée & si absolue de cette félicité, s'ils n'en avoient une connoissance très-certaine.

Or, d'où vient que si l'on demande à deux hommes s'ils veulent aller à la guerre, il pourra arriver que l'un répondra qu'il veut y aller, & l'autre qu'il ne le veut pas ? Mais si on leur demande s'ils

desirent d'être heureux, ils répondront aussi-tôt & sans hésiter qu'ils le souhaitent de tout leur cœur, encore qu'il n'y ait point d'autre raison qui porte l'un à vouloir aller à la guerre, & qui empêche l'autre d'y vouloir aller, sinon le desir d'être heureux. Cela ne procede-t-il point de ce que l'un mettant son plaisir en une chose, & l'autre en une autre, ils s'accordent toutefois dans le desir d'être heureux, comme ils s'accorderoient lorsqu'on leur demanderoit s'ils desirent d'avoir des sujets de joie, & cette joie est sans doute ce qu'ils nomment félicité ? Que si l'un l'acquiert d'une maniere, & l'autre d'une autre, ce n'est toujours néanmoins qu'à cette félicité que tous desirent de parvenir, afin d'être dans le contentement & dans la joie : & parce qu'il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait ressenti quelque joie, il reconnoît l'image que sa mémoire lui en représente, toutes les fois qu'il entend proférer ce mot de félicité.

CHAPITRE XXII.

Que la félicité consiste dans la véritable joie qui ne se trouve qu'en Dieu.

MAis, ô mon Dieu que j'adore, ne souffrez pas que votre serviteur se laisse jamais porter à croire que toutes sortes de joies soient capables de nous rendre heureux : car cela n'appartient qu'à cette joie qui n'est point connue des méchants, mais de ceux qui vous servent sans intérêt, dont vous-mêmes êtes la joie ; & c'est en cela que consiste la vie bienheureuse de se réjouir en vous, par vous, & pour l'amour de vous ; c'est en cela qu'elle consiste, & il n'y en a point d'autre. Ceux qui en cherchent d'autre, cherchent aussi une autre joie, mais qui ne peut être que fausse & trompeuse ; & quoi qu'il en soit, il est impossible que leur volonté ne soit attirée au moins par quelque ombre & quelque image de joie.

CHAPITRE XXIII.

Que tous les hommes aimant sincérement la vérité, leurs intérêts & leurs passions, font qu'ils la haïssent lorsqu'elle leur est contraire.

IL me semble donc qu'il n'est pas vrai que tous veuillent être heureux, puisque ceux qui ne cherchent par leur contentement en vous, en quoi seul consiste la vie bienheureuse, ne desirent pas en effet la vie bienheureuse. Dirons-nous que tous la desirent ; mais que la chair combattant contre l'esprit, & l'esprit contre la chair, ils ne font pas ce qu'ils voudroient pouvoir faire ; & qu'ainsi ils retombent dans les joies du monde, qu'ils sont capables de se procurer à eux-mêmes ; & ils s'en contentent, parce qu'ils ne peuvent goûter les vraies joies ; & ils ne le peuvent, parce qu'ils ne le veulent pas aussi fortement qu'il seroit nécessaire pour le pouvoir.

Car je leur demande à tous, duquel des deux ils aiment mieux se réjouir, ou de la vérité ou du mensonge ? Sur quoi ils n'hésiteront non plus à me répondre, qu'ils aiment mieux se réjouir de la vérité, comme ils ne font point difficulté d'avouer qu'ils desirent d'être heureux, parce que la vie bienheureuse consiste à se réjouir de la vérité. Et cette joie est celle que l'on prend en vous qui êtes la vérité même, qui êtes ma lumiére, mon salut, & mon Dieu. Tous desirent cette vie, tous desirent sans doute cette vie qui est seule bienheureuse ; tous la desirent, & tous desirent de se réjouir de la vérité.

J'en ai vu plusieurs qui vouloient bien tromper les autres, mais je n'ai jamais vu personne qui veuille bien lui-même être trompé. Où est-ce donc qu'ils ont connu cette vie bienheureuse, sinon où ils ont connu la vérité, laquelle ils aiment aussi, puisqu'ils ne veulent pas être trompés,

& lorſqu'ils aiment la vie bienheureuſe, qui n'eſt autre choſe que la joie de la vérité, ils aiment auſſi ſans doute la vérité, & ils ne l'aimeroient pas, s'il n'y en avoit quelque idée dans leur mémoire ?

Pourquoi donc ne ſe réjouiſſent-ils pas de cette vérité, & ne ſont-ils pas heureux ? C'eſt parce que ces autres choſes qui rempliſſent davantage leur eſprit, ont beaucoup plus de pouvoir de les rendre miſérables, que cette foible connoiſſance que leur mémoire conſerve de la vérité, n'en a de les rendre heureux ; car il reſte encore, ſelon la parole du Fils de Dieu, quelque petite lumiere dans l'eſprit des hommes. Qu'ils marchent ; qu'ils marchent donc pendant qu'elle les éclaire, de peur que les ténebres ne les ſurprennent.

Mais ſi tous les hommes aiment la vie bienheureuſe, qui n'eſt autre choſe que la joie de la vérité : d'où vient que cette même vérité cauſe de la haine, & que lorſque vos ſerviteurs la leur annoncent, ils deviennent leurs ennemis ? C'eſt que l'on aime tellement la vérité, que tous ceux qui aiment autre choſe qu'elle, veulent que ce qu'ils aiment ſoit la vérité. Et d'autant qu'ils ne voudroient pas être trompés, ils ne veulent pas auſſi qu'on les puiſſe convaincre de l'être. Ils aiment la vérité lorſqu'elle leur montre ſa lumiere, & ils la haïſſent lorſqu'elle leur fait voir leurs défauts. Car ne voulant pas être trompés, & voulant bien tromper, ils l'aiment quand elle ſe découvre à eux : & ils la haïſſent quand elle les découvre eux-mêmes. Et Dieu permet au contraire par un juſte châtiment, qu'elle les fait connoître pour ce qu'ils ſont, quelques efforts qu'ils faſſent pour l'empêcher, & qu'elle leur demeure inconnue, quoiqu'ils s'efforcent de la connoître.

C'eſt ainſi que l'eſprit de l'homme, tout foible, tout aveugle, tout ſouillé, & tout corrompu qu'il eſt, veut bien ſe cacher, mais ne veut pas que rien ſoit caché pour lui : & il arrive par un événement tout contraire, que la vérité le connoît,

& qu'il ne connoît pas la vérité. Néanmoins quelque misérable qu'il soit, il aime mieux se réjouir des choses vraies que des fausses. Ne sera-t-il donc pas bienheureux lorsque, sans qu'aucun déplaisir le trouble, il se réjouira seulement de cette vérité par qui toutes choses sont véritables.

CHAPITRE XXIV.

Que la connoissance que nous avons de Dieu, se conserve aussi dans notre mémoire.

VOus voyez, mon Dieu, combien je me suis promené dans cette vaste étendue de ma mémoire pour vous chercher, sans que j'aie pu vous trouver hors d'elle. Car je n'ai rien trouvé de tout ce qui vous regarde, que ce qui m'en a été représenté par mon souvenir, depuis le temps que j'ai commencé à vous connoître, parce que depuis ce jour je ne vous ai jamais oublié.

Aussi-tôt que j'ai trouvé la vérité, j'ai trouvé mon Dieu, qui est la vérité même, laquelle je n'ai point oubliée depuis qu'une fois je l'ai connue. Aussi depuis ce moment que je vous ai connu, mon Dieu, vous êtes toujours demeuré en ma mémoire, où je vous trouve lorsque je me souviens de vous, & trouve en vous ma consolation & ma joie. Ce sont-là mes saints délices dont vous m'avez favorisé par votre miséricorde, ayant pitié de mon indigence & de ma misere.

CHAPITRE XXV.

Dans quelle partie de notre mémoire Dieu se rencontre.

MAis, Seigneur, en quel lieu de ma mémoire demeurez-vous ? En quel lieu y avez-vous établi votre séjour ? Quel logement y avez-vous bâti pour vous recevoir ? Quel sanctuaire vous y

êtes-vous consacré ? Je ne puis douter que vous ne favorisiez ma mémoire de votre présence : mais ma difficulté est de comprendre en quelle partie d'elle vous demeurez. Car, lorsque je me suis souvenu de vous, j'ai passé au delà de toutes ces puissances qui nous sont communes avec les bêtes, parce que je ne vous trouvois point parmi les images des choses qui sont corporelles. Je suis allé de là jusques dans cette puissance de ma mémoire, à qui je donne en garde toutes les affections de mon esprit, & je ne vous y ai point aussi trouvé. Je suis entré jusques dans le lieu que mon esprit tient aussi dans ma mémoire : car l'esprit se souvient aussi de soi-même, & je ne vous ai point non plus trouvé, parce que comme vous n'êtes point une image corporelle, ni une passion de l'esprit, telles que sont la joie, la tristesse, le desir, la crainte, le souvenir, l'oubli, & toutes les autres choses semblables ; vous n'êtes pas non plus mon esprit, puisqu'étant Dieu, vous êtes le Seigneur & le maître de mon esprit.

Toutes ces choses sont sujettes à changement ; mais vous, comme étant immuable, vous demeurez toujours élevé au dessus de toutes choses, & daignez vous abaisser jusqu'à demeurer dans ma mémoire depuis que je vous ai connu. Mais pourquoi m'arrêtois-je à chercher en quel lieu d'elle vous demeurez, comme s'il y avoit des lieux en elle ? Il me suffit de sçavoir que vous y demeurez, puisque je me souviens de vous depuis le temps que j'ai commencé à vous connoître, & que c'est en elle que je vous trouve toutes les fois que je m'en souviens.

CHAPITRE XXVI.

Dieu est la vérité que tous les hommes consultent.

OU est-ce donc que je vous ai trouvé, mon Dieu, afin que je vous pusse connoître, puisque vous n'étiez pas dans ma mémoire avant que

je vous eusse connu ? Où ai-je pu vous connoître, & vous trouver, sinon en vous-même & au dessus de moi ? Il n'y a point de lieux ni d'espace entre vous & nous : il n'y en a point sans doute, & nous ne laissons pas toutefois de nous reculer & de nous approcher de vous. Comme vous êtes l'éternelle Vérité, vous rendez par-tout vos oracles à tous ceux qui vous consultent : vous répondez en même-temps à toutes les diverses demandes que l'on vous fait : vous y répondez très-clairement : mais tous ne vous entendent pas clairement. Tous ont recours à vous pour sçavoir ce qu'ils desirent d'apprendre : mais ils ne reçoivent pas toujours les réponses qu'ils desirent. Et celui-là seul mérite d'être mis au rang de vos fideles Ministres, qui ne desire pas d'entendre de vous ce qui est conforme à sa volonté, mais plutôt de conformer sa volonté à ce qu'il vous plaira de lui faire entendre.

CHAPITRE XXVII.

De quelle sorte la beauté de Dieu nous ravit le cœur.

QUe j'ai commencé tard à vous aimer, ô beauté si ancienne & si nouvelle ! Que j'ai commencé tard à vous aimer ! Vous étiez au dedans de moi : mais hélas ! j'étois moi-même au dehors de moi-même. C'étoit en ce dehors que je vous cherchois. Je courois avec ardeur après ces beautés périssables qui ne sont que les ouvrages & les ombres de la vôtre ; pendant que je faisois périr misérablement toute la beauté de mon ame, & que je la rendois par mes desordres toute monstrueuse & toute difforme. Vous étiez avec moi, mais je n'étois pas avec vous, car ces beautés qui ne seroient point du tout, si elles n'étoient en vous, m'éloignoient de vous. Vous m'avez appellé : vous avez crié, & vous avez ouvert les oreilles de mon cœur, en rompant & en brisant

tout ce qui me rendoit fourd à votre voix. Vous avez frappé mon ame de vos éclairs ; vous avez lancé vos rayons fur elle, & vous avez chaffé toutes les ténebres qui la rendoient aveugle au milieu de votre lumiere même. Vous m'avez fait fentir l'odeur incomparable de vos parfums, & j'ai commencé à ne refpirer que pour vous, & à foupirer avec vous ; j'ai goûté la douceur de votre grace, & je me fuis trouvé dans une faim & dans une foif de ces délices céleftes. Vous m'avez touché, & je fuis devenu tout brûlant d'ardeur pour la jouiffance de votre éternelle félicité.

CHAPITRE XXVIII.

De la mifere de cette vie.

LOrfque je ferai uni à vous dans toutes les puiffances & toutes les parties de mon ame, je ne fentirai plus de travaux ni de douleurs, & ma vie fera toute vie & toute pleine de vie, lorfqu'elle fera toute pleine de vous. Car au lieu de rendre l'ame plus péfante en la rempliffant, vous la rendez au contraire plus active & plus légere. Et ce qui fait que je fuis encore à charge à moi-même, c'eft que je ne fuis pas entiérement rempli de vous.

Les vaines joies qui mériteroient d'être pleurées, combattent dans mon efprit avec les heureufes trifteffes dont nous nous devrions réjouir, & je ne fçai de quel côté tourne la victoire. Hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi. Les mauvaifes trifteffes combattent dans mon efprit avec les joies faintes, & je ne fçai de quel côté tourne la victoire. Hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi. Faites miféricorde à celui qui en a tant de befoin. Vous voyez que je ne vous cache point mes plaies. Vous êtes médecin, & je fuis malade. Vous êtes tout plein de miféricorde, & je fuis tout plein de mifere. Et qu'eft-ce que toute la vie que nous me-

nons ſur la terre, ſinon une perpétuelle tentation ?

Qui eſt celui qui ſouhaite & qui aime les afflictions & les peines ? Auſſi voulez-vous ſeulement qu'on les ſouffre, & ne commandez pas qu'on les aime. Nul n'aime les maux qu'il ſouffre, quoiqu'il aime la ſouffrance de ces maux. Car encore qu'on ſe réjouiſſe de ſouffrir ce qu'il faut ſouffrir, on auroit néanmoins plus de joie de n'avoir rien à ſouffrir. Dans l'adverſité je ſouhaite la proſpérité ; & dans la proſpérité j'appréhende l'adverſité. Peut-on trouver un état qui ſoit comme un milieu entre ces deux différents états, & où notre vie ne ſoit point ſujette à la tentation ? Deux raiſons rendent malheureuſes les proſpérités du ſiecle : l'une, de ce qu'elles ſont accompagnées de la crainte de l'adverſité ; l'autre, de ce qu'elles nous corrompent par la joie qu'elles nous cauſent. Et trois raiſons rendent malheureuſes les adverſités du ſiecle : la premiere, de ce qu'on y deſire la proſpérité : la ſeconde, de ce que la mauvaiſe fortune eſt elle même difficile à ſuppporter : & la troiſieme, de ce qu'elle fait aſſez ſouvent ſuccomber notre patience. Et ainſi n'eſt-il pas vrai de toutes parts, que la vie des hommes ſur la terre eſt une tentation continuelle ?

CHAPITRE XXIX.

Ne s'appuyer que ſur la grace de Dieu.

C'Eſt pourquoi, mon Dieu, toute mon eſpérance n'eſt fondée que ſur la grandeur de votre miſéricorde. Donnez-moi la grace d'accomplir ce que vous me commandez ; & commandez-moi ce que vous voudrez. Vous me commandez d'être continent. Je ſçai, dit le Sage, que nul ne peut être continent, s'il n'a reçu la continence par un don particulier de Dieu. Et c'eſt déja un degré de ſageſſe que de ſçavoir de qui l'on doit attendre ce don. C'eſt la continence qui nous ramene

mene à cette unité suprême dont nous nous étions éloignés pour nous répandre dans la multiplicité des créatures. Car celui-là vous en aime moins, qui aime quelque chose avec vous qu'il n'aime pas pour l'amour de vous. O amour qui brûlez toujours & ne vous éteignez jamais ! Charité, qui êtes mon Dieu, embrasez-moi de vos flammes. Vous me commandez d'être continent ; donnez-moi la grace d'accomplir ce que vous me commandez, & commandez-moi ce que vous voudrez.

CHAPITRE XXX.

Il s'examine sur les trois tentations de la volupté, de la curiosité, & de l'orgueil. Il commence par celle de la volupté, & traite premiérement de ce qui regarde la chasteté.

VOus me défendez, mon Dieu, de me laisser emporter aux desirs de la chair, à a convoitise des yeux, & à l'ambition du siecle. Vous avez défendu les amours illégitimes, & vous nous avez enseigné qu'il y a quelque chose de meilleur que le mariage, quoique vous l'ayez permis ; & d autant que vous m'avez fait cette grace, j'ai accompli en cela votre volonté, avant-même que d'avoir été appellé au ministere de votre Eglise, & à la dispensation de vos Sacrements.

Mais parce que les images de mes désordres passés, sont encore vivantes dans ma mémoire, où mes longues habitudes les ont si profondément gravées, elles se présentent souvent à moi. Et bien que lorsque je veille elle n'aient aucune force sur mon esprit, elles en ont tant néanmoins dans mes songes, qu'elles ne me portent pas seulement jusqu'à y prendre plaisir, mais-même jusqu'à une espece de consentement & d'action. Et l'illusion de ces vains fantômes a tant de pouvoir sur mon esprit & sur mon corps, que de fausses visions me persuadent, lorsque je dors, ce que de

véritables objets ne sçauroient me persuader lorsque je veille. Seigneur, mon Dieu, ne suis-je pas alors ce que j'étois auparavant. Et comment se peut-il donc faire qu'il y ait une aussi grande différence entre moi-même & moi-même, comme il y en a entre ce moment auquel je m'endors, & celui auquel je m'éveille ?

Où est alors cette raison qui, dans le temps que je veille, résiste à de semblables tentations, & demeure ferme sans être touchée de ces objets, lorsqu'eux-mêmes se présentent à elle ? S'enferme-t-elle lorsque je ferme les yeux ? S'endort-elle avec mes sens corporels ? Et comment arrive-t-il donc que souvent nous résistons, même dans nos songes à ces attraits impudiques, & que nous souvenant de nos saintes résolutions, nous demeurons dans une chasteté inébranlable, sans donner aucun consentement à ces mauvaises illusions ? Toutefois lorsque le contraire arrive, & qu'après nous être éveillés, nous avons examiné notre conscience, & trouvé qu'elle ne nous reproche rien sur ce sujet, nous connoissons qu'à parler selon la vérité, nous n'avons pas fait ce que nous sçavons avec beaucoup de déplaisir s'être fait en nous, en quelque maniere qu'il se soit fait. Dieu tout-puissant, votre main n'a-t-elle pas le pouvoir de guérir toutes les infirmités de mon ame, & d'éteindre par une grace surabondante ces mouvements d'impudicité que je souffre durant mon sommeil ?

Seigneur, vous augmenterez s'il vous plaît, de plus en plus les miséricordes dont vous m'avez favorisé jusqu'ici, afin que mon ame étant dégagée des filets de la concupiscence, elle me suive pour aller vers vous ; afin qu'elle ne se révolte pas contre elle-même, & afin qu'aussi-bien dans mes songes, que lorsque je veille, non seulement elle ne se laisse point emporter par ses imaginations brutales à de semblables impuretés, jusqu'à produire un effet sensible dans le corps ; mais qu'elle

n'y consente en aucune sorte. Car étant Tout-puissant comme vous êtes, & pouvant faire des choses incomparablement plus difficiles que tout ce que nous sçaurions, ni vous demander, ni comprendre, vous n'aurez pas de peine à faire, que non-seulement en cette vie, mes en l'âge que j'ai maintenant, mes actions soient si pures & si chastes, même quand je dors & durant mes songes, & que je n'aie pas la moindre inclination à ce que je viens de dire, quand elle seroit si foible, qu'un seul clin d'œil seroit capable de l'arrêter.

Maintenant je ne crains point de vous dire comme à mon bon Maître, que je suis encore dans cette sorte de misere. Je me réjouis avec une joie mêlée de crainte des faveurs que vous m'avez faites : Je soupire pour celles qui me manquent, & j'espere que vous accomplirez en moi l'effet de vos graces, jusqu'à ce que tous mes sens, tant intérieurs qu'extérieurs, soient dans une pleine paix avec vous, & que la mort soit entiérement vaincue par la victoire que vous me ferez remporter sur elle.

CHAPITRE XXXI.

De la volupté qui se rencontre dans le boire & dans le manger, & des bornes que la tempérance chrétienne y prescrit.

IL y a une autre misere que nous rencontrons chaque jour; & je souhaiterois qu'elle fut seule : car nous sommes tous les jours obligés de réparer par le boire & par le manger les ruines de notre corps, jusqu'à ce que vous détruisiez le ventre & les viandes, comme dit l'Apôtre, lorsque par un rassasiemment admirable vous éteindrez ma faim & ma soif, & revêtirez ma chair corruptible d'une incorruptibilité éternelle. Mais maintenant ce besoin m'est agréable, & je combats contre le plaisir que j'y trouve, afin qu'il ne m'emporte pas : je me fais

une guerre continuelle par les jeûnes & par l'abstinence, réduisant souvent mon corps en servitude: mais il faut après cela que ce soit le plaisir qui fasse cesser mes douleurs. Car la faim & la soif sont une espece de douleur, puisqu'elles brûlent & qu'elles tuent aussi-bien qu'une fiévre ardente, si les aliments, comme un remede favorable, ne viennent à notre secours. Mais parce qu'ils se trouvent toujours prêts, vous ayant plu de consoler notre misere par les faveurs sans nombre que nous recevons de votre bonté, qui a fait que la terre, l'air & les eaux nous fournissent toutes les choses dont nous avons besoin, ces malheureuses nécessités nous passent pour des délices.

Sur quoi vous m'avez appris, Seigneur, à ne rechercher des aliments que comme je ferois de remedes, & à en user de la même sorte. Mais lorsque je passe de l'incommodité de la faim au soulagement que me donne le manger, la concupiscence me dresse des embûches sur ce passage; car ce passage est accompagné de volupté, & il n'y en a point d'autre par où nous puissions passer pour arriver à ce soulagement que la nécessité nous oblige de rechercher. Et quoique le soutien de la vie soit la seule chose qui oblige de boire & de manger, ce plaisir dangereux vient à la traverse, & paroît d'abord comme un serviteur qui suit son Maître: mais souvent il fait des efforts pour passer devant, afin de me porter à faire pour lui ce que je n'avois dessein de faire que pour la seule nécessité. Et ce qui sert à nous tromper en cela, c'est que la nécessité n'a pas la même étendue que le plaisir, y ayant souvent assez pour le nécessaire, lorsqu'il y en a peu pour l'agréable. Et souvent aussi nous sommes incertains si c'est encore le besoin que nous avons de soutenir notre vie qui nous porte à continuer de manger, ou si c'est l'enchantement trompeur de la volupté qui nous emporte. Notre ame infortunée se plaît dans une telle incertitude, & elle se prépare d'y trouver des

excuses pour se défendre. Elle se réjouit de ce qu'il est difficile de déterminer ce qui suffit aux besoins du corps, afin que le prétexte de la santé lui serve de voile pour satisfaire sans scrupule à la volupté.

Je m'efforce continuellement, Seigneur, de résister à cette tentation : j'implore le secours de votre main toute puissante, & je vous représente les agitations de mon esprit, parce que je ne sçai pas bien encore ce que je dois faire en ces rencontres. J'entens votre voix qui me dit : Ne vous laissez point emporter à la gourmandise ni à l'ivrognerie. Je suis très-éloigné de l'ivrognerie, & j'espere qu'avec votre assistance je ne serai jamais si malheureux que de m'y laisser aller. Mais quelquefois la gourmandise, c'est-à-dire, le plaisir de manger & de boire, me surprend. Vous aurez, s'il vous plaît, pitié de moi, afin que cela n'arrive point ; car nul ne peut être sobre si vous ne lui en faites la grace. Vous accordez beaucoup de choses à nos prieres, & si nous avons reçu quelque bien, avant-même que de vous avoir prié, nous ne laissons pas de l'avoir reçu de vous. Et même de ce que nous sçavons de qui nous l'avons reçu, c'est vous qui nous l'avez fait connoître. Je n'ai jamais été sujet à l'ivrognerie : mais j'ai connu des ivrognes que vous avez rendu sobres. C'est donc vous qui avez fait que ceux qui ne l'ont jamais été, ne l'ont point été, & que ceux qui l'ont été ne le sont plus : de même que c'est vous qui avez fait que les uns & les autres ont sçu à qui ils avoient cette obligation.

J'ai entendu aussi une autre de vos paroles : Ne vous laissez point emporter à la concupiscence, & détournez-vous de la volupté qui se présente à vos yeux. Vous m'avez fait la grace d'entendre aussi cette autre parole qui m'a extrêmement touché le cœur : Soit que nous mangions, nous n'en aurons rien de plus ; soit que nous ne mangions pas, nous n'en aurons rien de moins. Ce qui veut

dire que ni l'une de ces deux choses ne me rendra heureux, ni l'autre ne me rendra malheureux. J'ai entendu aussi cette autre parole : J'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve : Je sçai comment il faut vivre dans l'abondance, & de quelle sorte il faut souffrir la nécessité : & je puis tout en celui qui me fortifie. Voilà comme parle un soldat de la milice céleste, & non pas comme nous autres qui ne sommes que poussiere. Mais souvenez-vous, Seigneur, que si nous sommes poussiere, c'est de la poussiere que vous avez formé l'homme ; & que cet homme s'étant perdu par sa faute, vous l'avez retrouvé par votre grace. Et celui-là même dont j'admire ces paroles que vous lui avez inspirées, ne pouvoit rien de lui-même, non plus que nous, puisqu'il étoit poussiere aussi-bien que nous. Je puis tout, dit-il, en celui qui me fortifie. Fortifiez-moi, Seigneur, afin que je puisse ce que je ne puis par moi-même. Donnez-moi la grace d'accomplir ce que vous me commandez, & commandez-moi ce que vous voudrez. Ce grand Apôtre confesse qu'il n'a rien qu'il n'ait reçu, & que c'est en vous qu'il se glorifie de ce dont il se glorifie. J'ai entendu un autre de vos serviteurs qui vous demande la même grace. Détournez loin de moi, dit-il, les desirs de la gourmandise : par où il paroît, mon Dieu, qui êtes la sainteté-même, que lorsque l'on accomplit ce que vous commandez, c'est vous qui nous le faites accomplir par votre grace.

Vous m'avez aussi appris, vous qui êtes mon bon Pere, que toutes choses sont pures pour ceux qui sont purs ; mais qu'il y a du péché à user des viandes avec le scandale du prochain ; que toutes vos créatures sont bonnes ; qu'il ne faut rien refuser de ce qui peut être mangé avec action de graces ; que ce n'est pas la viande qui nous rend recommandables à Dieu ; que personne ne nous doit juger par le manger & par le boire ; que celui qui mange ne doit pas mépriser celui qui ne

mange pas, & que celui qui ne mange pas ne doit pas condamner celui qui mange. J'ai appris toutes ces choses : je vous en rends graces, & je vous en loue, Seigneur, qui m'avez voulu en cela servir de Maître, en frappant à mes oreilles, & en éclairant mon cœur. Délivrez-moi, mon Dieu, de toutes sortes de tentations.

Je ne crains pas qu'il y ait de l'impureté dans les viandes : mais j'appréhende l'impureté de la gourmandise. Je sçai qu'il a été permis à Noé de manger de tous les animaux qui étoient bons à manger. Je sçai qu'Elie mangea de la chair, & que Saint Jean dans son admirable abstinence n'a pas été souillé pour avoir mangé des sauterelles. Je sçai au contraire qu'Esaü a perdu son droit d'aînesse pour avoir mangé des lentilles ; & que David s'est accusé d'avoir desiré de boire de l'eau ; & que Jesus-Christ qui est notre Roi, n'a pas été tenté avec de la chair, mais avec du pain. Aussi le peuple dans le désert ne mérita pas d'être réprouvé de Dieu, à cause simplement qu'il desira de manger de la chair, mais parce que ce desir le fit murmurer contre son Seigneur & contre son Maître.

Me trouvant donc au milieu de ces tentations, je combats tous les jours contre l'excès qui se peut glisser dans le manger & le boire. Car ce n'est pas une chose que je puisse résoudre une fois pour toutes, de me retrancher entiérement, ainsi que je l'ai pu faire, pour ce qui regarde les femmes ; il faut en ceci donner un frein à son appetit par un juste tempérament entre le trop & trop peu. Et qui est celui, Seigneur, qui ne s'emporte pas quelquefois au delà des bornes de la nécessité ? Quel qu'il soit, il est bien parfait, & doit bien glorifier votre Saint Nom. Pour moi, je ne suis pas tel ; car je suis un pécheur : mais je ne laisserai pas néanmoins de glorifier votre Nom, & de me consoler de cette espérance, que celui qui a vaincu le monde, & qui me considere comme

l'une des parties les plus foibles & les plus infirmes de son corps, intercéde envers vous pour mes péchés, parce que vos yeux ne dédaignent pas de regarder ce qu'il y a encore d'imparfait dans le Corps de votre Eglise, & d'écrire tous vos serviteurs dans votre Livre.

CHAPITRE XXXII.

Des odeurs, & qu'il n'y a rien d'assuré en cette vie.

Je ne me mets pas beaucoup en peine de ce qui regarde le plaisir qui se rencontre dans les odeurs. Lorsqu'elles sont éloignées de moi, je ne les recherche point; quand elles se présentent à moi, je ne les rejette pas, étant néanmoins tout prêt d'en être privé pour jamais. Il me semble que cela est ainsi: mais peut-être que je me trompe; car l'un de nos plus déplorables aveuglements, est de connoître si peu ce que nous pouvons, que notre esprit, lorsqu'il s'examine sur ses propres forces, trouve qu'il ne doit pas aisément ajouter foi à lui-même, parce qu'il ignore le plus souvent ce qui est caché dans lui, si l'expérience ne le lui découvre. Et personne ne se doit tenir assuré en cette vie, qui est une tentation continuelle, ne sçachant pas si, comme de méchant il a pu devenir bon, de bon il ne deviendra point méchant. Votre miséricorde est l'unique espérance, l'unique confiance, & l'unique promesse assurée dont on ne sçauroit douter.

CHAPITRE XXXIII.

Du plaisir de l'ouie, & de l'unité du Chant de l'Eglise.

Les charmes de l'oreille m'attachoient & me captivoient beaucoup davantage: mais vous m'en avez dégagé, mon Dieu, & m'avez délivré

de cette attache. J'avoue néanmoins que je trouve encore du plaisir dans les chants animés de votre parole, quand ils sont mêlés avec l'harmonie d'une voix douce & sçavante en la musique: mais je ne m'y arrête pas de telle sorte, que je ne m'en retire quand il me plaît. Ils semblent toutefois avoir quelque droit de me demander que je les reçoive avec les sentences de l'Ecriture, qui sont comme leur vie & leur ame, & que je leur donne une place honorable dans mon cœur, en quoi j'ai peine à garder ma modération.

Car quelquefois je leur défére davantage que je ne devrois, sentant mon esprit touché plus ardemment de dévotion par ces saintes paroles, lorsqu'elles sont ainsi chantées, que si elles ne l'étoient pas, & j'éprouve que par une secrete sympathie toutes les diverses passions de notre esprit ont du rapport avec les divers tons de la voix & du chant qui les excitent & les réveillent. Mais le plaisir de l'oreille, qui ne devroit pas affoiblir la vigueur de notre esprit, me trompe souvent, lorsque le sens de l'ouie n'accompagne pas la raison de telle sorte qu'il se contente de la suivre; & qu'au lieu de se souvenir que ce n'a été que pour l'amour d'elle qu'on lui a fait la faveur de le recevoir, il veut entreprendre de la précéder & de la conduire. Ainsi je péche sans y penser: mais après je m'en apperçois.

Quelquefois voulant être trop sur mes gardes pour éviter cette tromperie, je péche par un excès de sévérité, lorsque je desire de voir pour jamais éloigner de mes oreilles, & de celles de l'Eglise, tous les chants harmonieux dont on a accoutumé de chanter les Pseaumes de David, & que j'estime plus utile ce que je me souviens d'avoir si souvent oui-dire de Saint Athanase Patriarche d'Aléxandrie, qui les faisoit chanter avec si peu d'infléxion de voix, que celui qui les récitoit, sembloit plutôt parler que de chanter.

Mais d'autre part, quand je me ressouviens des

larmes que les chants de votre Eglise me firent répandre au commencement de ma conversion, & qu'encore maintenant je m'en sens touché, non pas par le chant, mais par les choses qui sont chantées, lorsqu'elles le sont avec une voix nette & distincte, & d'un ton qui leur est plus propre, je rentre dans l'opinion que cette coutume est très-utile. Ainsi je balance entre le péril qu'il y a de rechercher le plaisir, & l'expérience que j'ai faite de l'avantage que l'on reçoit de ces choses, & me sens plus porté, sans néanmoins prononcer sur cela un Arrêt irrévocable, à approuver que la coutume de chanter se conserve dans l'Eglise; afin que par le plaisir qui touche l'oreille, l'esprit encore foible s'éleve dans les sentiments de la piété. Toutefois, lorsqu'il arrive que le chant me touche davantage que ce que l'on chante, je confesse avoir commis un péché qui mérite châtiment; & j'aimerois alors beaucoup mieux n'avoir point entendu chanter.

Voilà les dispositions dans lesquelles je me trouve sur ce sujet. Pleurez avec moi, & pleurez pour moi, vous qui vous étudiez si bien à régler le dedans de votre ame, qu'on en voit l'effet dans vos actions. Car quant à ceux qui n'ont pas ce soin, ces choses ne les touchent point. Et vous, mon Seigneur & mon Dieu, aux yeux duquel j'ai exposé mes langueurs, & tout ce que j'ai moi-même bien de la peine à découvrir, exaucez-moi, regardez-moi, ayez pitié de moi, guérissez-moi.

CHAPITRE XXXIV.

Du plaisir de la vue.

IL ne me reste plus à parler que des plaisirs de ces yeux terrestres dont je veux confesser toutes les fautes; & je desire que les oreilles de votre saint temple, ces oreilles fraternelles & charitables les écoutent. Ainsi j'acheverai le discours de

toutes les tentations de la volupté de la chair, qui me persécutent pendant que je soupire, & que je souhaite d'entrer en la possession de cette heureuse demeure que vous me préparez dans le Ciel.

Les yeux aiment la diversité des beaux objets, & les couleurs vives & agréables. Mais que ces objets n'arrêtent point mon ame; que Dieu seul l'arrête, lui qui a créé toutes ces choses, & qui les a créés toutes bonnes. Mais c'est lui seul qui est mon unique bien, & non pas elles. Ces objets, lorsque je veille & durant le jour, frappent mes yeux, & ne me donnent point de tréve comme les sons m'en donnent assez souvent, soit que je n'en entende point d'harmonieux, soit que je n'en entende aucun, comme il arrive quelquefois lorsque je me trouve dans un grand silence. Car la lumiere, cette reine des couleurs, qui se répand sur tout ce que nous voyons, me flatte durant le jour par mille divers attraits, lors-même que je pense à autre chose, & que je ne prends pas garde à elle. Elle se glise si avant dans nous, & nous devient si agréable, que s'il arrive qu'elle nous soit tout d'un coup ravie, nous la recherchons avec ardeur, & notre esprit demeure triste si nous en sommes privés pour long-temps.

O lumiere que voyoit Tobie, lorsqu'étant aveugle des yeux du corps, il enseignoit à son fils le véritable chemin de la vie; & sans s'égarer jamais, marchoit devant lui avec les pieds de la charité! O lumiere que le Patriache Isaac, quoique son âge eût appésanti & fermé les yeux charnels de son corps, ne laissa pas de voir des yeux spirituels de son ame, lorsqu'il mérita, non de bénir ses enfants en les connoissant, mais de les connoître en les bénissant! O lumiere que voyoit Jacob, lorsque la vieillesse lui ayant aussi fait perdre la vue, son cœur éclairé par la grace lui fit prévoir en la personne de ses enfants la fécondité du peuple à venir, & croiser mystérieusement les mains sur ses petits fils, non selon que Joseph lui

marquoit au dehors, mais selon ce que lui-même discernoit au dedans.

Voilà quelle est la véritable lumiere, l'unique lumiere ; & tous ceux qui la voient, & qui l'aiment, ne sont tous ensemble qu'une même chose. Au contraire, cette lumiere corporelle dont je parlois, répand dans la vie du siecle une malheureuse douceur, & mille attraits dangereux qui le rendent agréable à ses aveugles amants. Mais ceux qui sçavent en tirer des sujets de vous louer, ô Dieu Créateur de toutes choses, la font servir à votre gloire ; au lieu de se perdre par elle, comme font les autres, dans l'assoupissement & le sommeil de leurs ames. C'est ainsi que je desire d'être.

Je résiste aux tromperies des yeux, de peur qu'ils n'arrêtent mes pieds qui commencent, ô mon Dieu, à marcher dans vos saintes voies. J'éleve vers vous mes yeux invisibles, afin que vous retiriez mes pieds des filets qui les engagent. Vous les en dégagez souvent, parce que souvent ils s'y prennent. Vous ne cessez point de les en tirer, parce qu'en toutes rencontres je me trouve arrêté dans les piéges qui me sont tendus de toutes parts, & que vous qui êtes la garde d'Israël, ne dormez ni ne sommeillez jamais.

Combien les hommes par tant de différents arts & de différents ouvrages, ont-ils ajouté d'attraits à ces tentations qui nous charment par les yeux, soit par les habits ou dans les meubles, où ils vont beaucoup au delà des bornes de la nécessité & d'une modération raisonnable, & même de ce qui peut servir à la représentation des choses de piété, & s'attachent ainsi au dehors aux ouvrages de leurs mains, abandonnant au dedans celui dont ils sont l'ouvrage, & effaçant en eux-mêmes les traits de cet ouvrage Divin ? De moi, mon Dieu, qui êtes toute ma gloire, cela-même m'est un sujet de chanter un cantique à votre gloire, & d'offrir à celui qui me sanctifie un sacrifice de louanges.

Car je ſçai que ces beautés qui paſſent de l'eſprit dans les mains ingénieuſes des artiſans, procédent de cette beauté qui eſt au deſſus de nos eſprits, & vers laquelle mon ame ſoupire nuit & jour. Ces artiſans & ceux qui ſont paſſionnés pour ces beautés extérieures, tirent de cette beauté premiere l'idée qui les leur fait agréer : mais ils n'en tirent pas la lumiere qui leur apprendroit à en bien uſer. Elle y eſt ; & toutefois ils ne l'y apperçoivent pas, & ne voient pas qu'ils n'ont point beſoin de paſſer plus outre, mais ſeulement de conſerver toutes leurs forces pour votre ſervice, ſans les diſſiper en les employant à de vains plaiſirs qui ne produiſent que de l'ennui.

Et moi-même qui parle ainſi, & qui fais ce diſcernement, je ne laiſſe pas de tomber dans le piége de ces beautés viſibles qui ne ſont que de foibles crayons de votre inviſible & ſouveraine beauté. Mais vous m'en retirez, Seigneur, vous m'en retirez, d'autant que votre miſéricorde eſt toujours préſente à mes yeux. Ainſi je me laiſſe prendre, parce que je ſuis foible & miſérable ; & vous me délivrez, parce que vous êtes bon & miſéricordieux : vous le faites quelquefois ſans que je m'en apperçoive, parce que j'étois tombé ſans y penſer ; & quelquefois auſſi avec douleur, parce que j'avois déja quelque attache.

CHAPITRE XXXV.

De la ſeconde tentation, qui eſt la curioſité.

A Cette tentation, il s'en joint une d'une autre ſorte, qui eſt en toute maniere plus périlleuſe. Car outre cette concupiſcence de la chair qui ſe rencontre dans tous les plaiſirs des ſens, & de ces voluptés qui ſe font aimer avec tant de paſſion par ceux qui s'éloignent de vous ; il y a dans l'une une paſſion volage, indiſcrette, & curieuſe, qui, ſe couvrant du nom de ſcience, la porte à ſe

servir des sens, non plus pour prendre plaisir dans la chair, mais pour faire des épreuves, & acquérir des connoissances par la chair. Et parce qu'elle consiste en un desir de connoître, & que la vue est le premier de tous les sens en ce qui regarde la connoissance, le Saint-Esprit l'a appellé la concupiscence des yeux.

Car encore qu'il n'y ait proprement que les yeux qui voient, nous ne laissons pas néanmoins d'user de ce terme en parlant des autres sens, lorsque nous les appliquons à ce qui concerne la connoissance. Ainsi nous ne disons pas : Ecoutez comme il est brillant, ou sentez comme il est clair, ou goûtez comme il est lumineux, ou touchez comme il est resplendissant : mais l'on use pour tout du mot de voir. Et ne nous contentant pas de dire : Voyez qu'elle clarté c'est-là, ce qui appartient seulement aux yeux, nous disons aussi : Voyez quel est ce son : voyez quelle est cette odeur : voyez quelle est cette saveur : voyez quelle est cette dureté.

Tellement que comme j'ai dit, toute sorte d'expérience qui se fait par les sens, s'appelle généralement la concupiscence des yeux ; parce que lorsque les autres sens veulent entrer dans la connoissance de quelque chose, ils usurpent en quelque maniere l'office de voir, qui appartient aux yeux par prérogative & par prééminence. Or, il n'est pas difficile de discerner ce que les sens font par volupté ou par curiosité. La volupté ne cherche que les beaux objets, les sons harmonieux, les odeurs agréables, les goûts délicieux, & ce qui peut plaire à l'attouchement. Et la curiosité s'attache même à des sujets tout contraires, & se porte aux choses fâcheuses & desagréables, non pour en ressentir de la peine & de la douleur, mais par le desir qui la pousse à vouloir tout sçavoir & tout éprouver. Car quel plaisir y a-t-il de voir un corps mort déchiré de coups, qu'on ne peut regarder qu'avec horreur ? Et néanmoins

lorſqu'il s'en rencontre, tous y courent pour s'attriſter & pour en avoir de l'effroi, quoiqu'ils craignent même de revoir en ſonge un objet ſemblable ; comme ſi lorſqu'ils étoient éveillés, on les avoit contraints de le voir, ou qu'ils y fuſſent portés par la penſée qu'il y avoit quelque beauté dans ce qu'ils deſiroient de voir. Il en eſt de même des autres ſens ; ce qui ſeroit trop long à expliquer par le menu.

C'eſt cette maladie qui a fait trouver ce que l'on voit avec admiration dans les ſpectacles : c'eſt elle qui nous pouſſe à la recherche des ſecrets cachés de la nature qui ne nous regardent point, qu'il eſt utile de connoître, & que les hommes ne veulent ſçavoir que pour les ſçavoir ſeulement : c'eſt elle qui fait qu'il ſe trouve auſſi des perſonnes qui, pour ſatisfaire à ce malheureux deſir de tout connoître, ont recours à la magie : & c'eſt elle enfin qui, dans la Religion-même, oſe tenter Dieu en lui demandant des prodiges & des miracles par le ſeul deſir d'en voir, & non pour l'utilité qui en doive naître.

O mon Dieu, mon Sauveur, combien par votre aſſiſtance & par votre grace ai-je fait de retranchements en mon cœur dans cette vaſte forêt pleine de tant d'embûches & de dangers ? Et néanmoins le cours de notre vie ſe trouvant inceſſamment environné & aſſiégé de tous côtés d'un ſi grand nombre de périls de cette ſorte : quand eſt-ce que j'oſerai dire que nulle de ces choſes ne me rend attentif à la regarder, & ne me fait point tomber dans une vaine curioſité ? Il eſt vrai que le plaiſir du théatre ne me touche plus ; que je ne me ſoucie point de connoitre le cours des aſtres ; que je n'ai jamais conſulté les ombres des morts ; & que j'abhorre toutes ces actions ſacrileges qui ſe font avec le démon. Mais, Seigneur mon Dieu, auquel je dois ſervir avec humilité & ſimplicité, quels efforts cet immortel ennemi des hommes ne fait-il point par ſes ten-

tations & par ses ruses, afin de me porter à vous demander quelque miracle? Je vous conjure par Jesus-Christ notre Roi, & par notre chere patrie, cette céleste Jérusalem, qui est toute pure & toute chaste, que comme j'ai été fort éloigné jusqu'ici de consentir à cette tentation, je le sois toujours de plus en plus.

Mais lorsqu'il arrive, mon Dieu, que j'implore votre assistance pour la santé de quelqu'un, ma fin est alors fort différente de celle que j'aurois, si c'étoit la curiosité qui me poussât. Et comme en cela vous ne faites que ce qu'il vous plaît, vous me faites aussi la grace, & j'espere que vous me la ferez toujours, de recevoir de bon cœur tout ce qui arrive. Néanmoins qui pourroit dire en combien de légéres occasions & de choses de néant, nous sommes tous les jours tentés par la curiosité, combien souvent nous y succombons? Combien de fois arrive-t-il que lorsqu'on nous conte des choses frivoles, nous les souffrons d'abord par tolérance, afin de ne pas choquer les esprits foibles, & qu'ensuite nous nous portons peu à peu à les écouter avec plaisir? Je ne vais plus voir dans le Cirque courir un chien après un lievre : mais si passant par hazard dans une campagne j'y rencontre une chose semblable, elle me divertira peut-être de quelque grande pensée, & m'attirera vers elle, non pas en me contraignant de quitter mon chemin pour pousser mon cheval de ce côté-là, mais en portant mon cœur à le suivre. Et si en me faisant voir ma foiblesse, vous ne me faites promptement connoître que je dois même dans cette rencontre trouver des sujets d'élever mon esprit vers vous, ou la mépriser entiérement & passer outre, je demeure comme immobile dans ce vain amusement.

Que dirai-je aussi de ce qu'étant quelquefois assis dans la maison, un lézard qui prend des mouches, ou une araignée qui les enveloppe dans

ses filets, me donne de l'attention ? Quoique ces animaux soient petits, cet amusement n'est il pas le même qu'en des choses plus importantes ? Je passe de là à vous louer, ô mon Dieu, qui avez créé toutes choses, & qui les ordonnez avec une sagesse si admirable : mais ce n'est pas par-là qu'à commencé mon attention : & il y a grande différence entre se relever promptement, & ne tomber pas. Toute ma vie est pleine de telles rencontres, & tout mon espoir consiste en votre extrême miséricorde. Car lorsque notre esprit se remplit de ces fantômes, & qu'il porte sans cesse avec soi une infinité de vaines pensées, il arrive de là que nos prieres mêmes en sont souvent troublées & interrompues, & que lorsqu'étant en votre présence nous nous efforçons de vous faire entendre la voix de notre cœur, une action de telle importance est traversée par des imaginations frivoles, qui viennent de je ne sçai où, se jetter comme à la foule dans notre esprit. Estimerons-nous que cela soit peu de chose ? Et sur quoi devons-nous nous appuyer, que sur l'espérance que nous avons que votre miséricorde qui a commencé à nous changer, achevera son ouvrage ?

CHAPITRE XXXVI.

De la troisieme tentation, qui est l'orgueil. Comment on peut desirer légitimement d'être craint & aimé des hommes.

VOus sçavez, Seigneur, combien vous m'avez changé, vous qui avez commencé par me délivrer de la passion de la vengeance, pour vous rendre ensuite favorable à me pardonner aussi mes autres péchés, à guérir toutes mes langueurs, & à retirer mon ame du desordre où elle étoit, afin de me couronner par votre compassion & par votre miséricorde, & combler mes souhaits

de toutes ſortes de biens. C'eſt vous qui avez étouffé mon orgueil par la crainte de vos jugements, & m'avez ſoumis avec douceur à votre ſaint joug, que je porte à cette heure, & qui me ſemble léger, parce que vous l'aviez ainſi promis, & que vous avez accompli votre promeſſe. Et en effet, il étoit léger, lors-même que j'appréhendois de m'y ſoumettre ; mais je ne le ſçavois pas.

Dites-moi, je vous prie, mon Dieu, vous qui ſeul régnez ſans orgueil, parce que vous êtes le ſeul véritable Seigneur qui n'en reconnoît point d'autre. Dites-moi, je vous ſupplie, ſi je ſuis délivré, ou ſi je pourrai l'être en toute ma vie de cette troiſieme ſorte de tentation, qui nous porte à vouloir être craints & aimés des hommes ; ſans autre deſſein que d'en recevoir une joie qui n'eſt pas une véritable joie. Cette vie n'eſt que miſere, & la vanité n'eſt qu'une honteuſe folie. De là vient principalement que l'on ne vous aime, & que l'on ne vous craint pas avec la pureté que l'on devroit. C'eſt pourquoi vous réſiſtez aux ſuperbes, & donnez votre grace aux humbles : vous tonnez ſur la tête des ambitieux du ſiecle, & les fondements des montagnes tremblent.

Ainſi, parce qu'il eſt néceſſaire, pour maintenir la ſociété humaine, que ceux qui ſont en dignité comme nous, ſoient aimés & craints des hommes, l'ennemi de notre véritable bonheur, & qui tend ſes piéges par-tout, nous preſſe & nous crie : Courage, courage ; afin qu'embraſſant avec trop d'ardeur les témoignages d'amour & de reſpect que l'on nous rend, nous ſoyons ſurpris ſans y penſer, & que ceſſant d'établir notre joie dans l'amour de la vérité, nous la mettions dans les menſonges & les tromperies des hommes, en prenant plaiſir à être aimés & à être craints, non pour l'amour de vous, mais au lieu de vous : & qu'ainſi le démon nous rendant ſemblables à lui, il nous entraîne avec lui, non pour vivre enſemble dans l'union de la charité, mais pour être com-

pagnons de son supplice, lui qui a mis son trône sur l'aquilon, afin d'avoir pour ses esclaves ceux qui par des voies égarées entreprennent à son imitation de se rendre égaux à vous, & ainsi tombent dans les ténebres & dans la froideur opposée à votre amour.

Quant à nous, Seigneur, qui sommes votre petit troupeau, nous voici en votre présence. Prenez possession de nos ames, & couvrez-nous de vos ailes, afin que nous soyons en assurance sous votre divine protection. Vous êtes toute notre gloire: ne soyons aimés qu'à cause de vous, ni craints que parce que nous portons votre parole. Celui qui veut être loué des hommes quand vous le blâmez, ne sera pas défendu des hommes lorsque vous le jugerez, ni arraché par eux d'entre vos mains lorsque vous le condamnerez. Or, quand le pécheur n'est point loué de ses injustes desirs, ni beni à cause de ses mauvaises actions; mais qu'on loue seulement un homme à cause de quelque grace que vous lui faites, s'il prend davantage de plaisir à être loué qu'à posséder cette grace qui fait qu'on le loue, il se trouve que lorsqu'on le loue vous le blâmez; & que celui qui loue est meilleur que celui qui est loué, parce que l'un révére en l'homme le don de Dieu, & l'autre fait plus d'estime de la louange qui n'est que le don d'un homme, que de la grace qui est le don de Dieu-même.

CHAPITRE XXXVII.

Il déclare qu'elle étoit la disposition de son ame touchant le blâme & la louange.

SEigneur, nous sommes tous les jours & sans relâche éprouvés par ces diverses tentations. La langue des hommes nous est tous les jours ce que la fournaise est à l'or; & vous nous commandez d'être en cela, comme en tout le reste,

dans la modération & la retenue. Donnez-nous la grace d'accomplir ce que vous nous commandez, & commandez-nous ce que vous voudrez. Vous sçavez combien mon cœur pousse de soupirs vers vous sur ce sujet, & combien mes yeux versent de ruisseaux de larmes. Car j'ai peine à discerner combien je suis moins engagé que je ne l'étois dans cette corruption ; & je crains extrêmement pour mes péchés cachés, que vos yeux connoissent, & que les miens ne connoissent pas.

Dans les autres sortes de tentations j'ai quelque moyen de m'examiner, mais dans celle-ci je n'en ai presque point. Car en ce qui regarde les plaisirs des sens, & la vaine curiosité de sçavoir, je discerne bien jusqu'à quel point j'ai gagné sur mon esprit de réprimer mes passions, quand je suis privé de ces choses, ou par ma propre volonté, ou par leur absence : parce qu'alors je m'interroge moi-même, & je reconnois si je suis peu ou beaucoup touché de ne les posséder plus. Et quant aux richesses que l'on ne desire que pour satisfaire à une, à deux ou à toutes les trois de ces passions, si notre esprit ne peut discerner par lui-même s'il les méprise lorsqu'il les possede, il peut l'éprouver en les quittant.

Mais pour nous priver de toutes louanges, & éprouver en cela le pouvoir que nous avons sur nous-mêmes, devons-nous mal vivre, ou même nous abandonner à de grands déréglements, qu'il n'y ait un seul de tous ceux qui nous connoissent, qui ne nous ait en horreur ? Quelle plus grande folie pourroit-on dire ou s'imaginer ? Que si la louange a toujours été & doit toujours être la compagne de la bonne vie & des bonnes mœurs, nous ne devons non plus abandonner cette suite de la bonne vie, qu'abandonner la bonne vie même. Et cependant ce n'est que quand les choses nous manquent, que nous pouvons reconnoître s'il nous seroit facile ou difficile de souffrir d'en être privés.

De quoi me confesserai-je donc à vous, mon Dieu, dans cette sorte de tentation ? sinon de ce qu'il est vrai que je ressens quelque joie des louanges que l'on me donne ; mais que j'en ressens beaucoup davantage de la vérité, qui me semble donner un juste sujet à ces louanges, que non pas des louanges mêmes ? Car si j'avois le choix ; ou d'être loué de tou le monde étant extravagant ou très-ignorant en toutes choses ; ou d'en être blâmé étant sage & très-instruit de la vérité, je sçai bien lequel des deux je choisirois.

Toutefois je voudrois bien que le témoignage que les autres portent en ma faveur, n'augmentât point la satisfaction que je reçois du bien qui peut être en moi. Je confesse néanmoins, non-seulement qu'il l'augmente, mais que le blâme la diminue : & lorsque je m'afflige de ce défaut, il se présente à mon esprit des excuses pour le défendre. C'est à vous, Seigneur, à juger quelles elles peuvent être, puisque pour moi je ne sçai qu'en dire. Car à cause que vous nous avez commandé non-seulement la continence, qui nous montre ce que nous devons ne pas aimer, mais aussi la Justice qui nous apprend ce que nous devons aimer ; & que ne vous contentant pas que nous ayons de l'amour pour vous, vous voulez aussi que notre charité s'étende jusqu'à notre prochain ; il me semble que souvent je me réjouis de son avancement ; ou de l'espérance qu'il en donne lorsque je prends plaisir aux louanges de celui à qui vous avez fait comprendre ce qui mérite d'être loué dans les hommes ; & qu'au contraire je m'afflige pour son intérêt, lorsque je vois qu'il blâme ce qu'il n'entend point, ni ce qui est bon.

Je me fâche même quelquefois de mes propres louanges, soit que l'on fasse cas en moi des choses qui m'y déplaisent, ou que l'on y estime de petites choses beaucoup plus qu'elles ne méritent de l'être. Mais que sçai-je, si ce sentiment ne procede point de ce que je ne puis souffrir que celui

qui me loue ait une opinion de moi différente de celle que j'en ai moi-même ? Non qu'en cela je sois touché de son intérêt ; mais parce que ces mêmes bonnes qualités qui me plaisent en moi, me sont encore plus agréables lorsqu'elles plaisent aussi aux autres : car c'est en quelque maniere ne me louer pas que de ne louer pas l'opinion que je porte de moi-même, ainsi qu'il arrive lorsqu'on loue en moi les choses qui m'y déplaisent, ou que l'on y loue davantage celles qui m'y plaisent le moins.

Ne me connois-je donc point moi-même en cela ? Je vois bien en vous, Seigneur, qui êtes la vérité, que je ne dois être touché des louanges que l'on me donne qu'à cause de l'utilité de mon prochain, & non pas à cause de moi. Mais je ne sçai pas si j'en use de la sorte. Et en cela je vous connois mieux, ô mon Dieu, qui êtes la vérité éternelle, laquelle m'apprend que je dois être dans cette disposition, que je ne me connois moi-même, pour sçavoir si j'y suis. Je vous conjure donc, mon Dieu, de me faire voir moi-même à moi-même, afin que j'avoue & que je montre à mes freres, qui pourront vous prier pour moi, les plaies que je découvrirai dans mon ame.

Je veux passer encore plus avant à examiner le fond de mon cœur. Si ce n'est que par la considération de l'utilité de mon prochain, que je prends plaisir d'être loué ; pourquoi ressens-je moins le blâme injuste qu'on lui donne, que celui que je reçois ? Pourquoi suis-je plus touché lorsque l'on médit de moi, que lorsqu'avec aussi peu de raison l'on médit d'un autre en ma présence ? Dirai-je que j'en ignore aussi la cause ? Et userai-je encore de ce moyen afin de me tromper moi-même, & faire voir devant vous que je ne suis véritable, ni dans mon cœur, ni dans mes paroles ?

Seigneur, éloignez de moi cette folie, de peur que mes propres discours ne soient comme l'huile dont le pécheur voudroit oindre ma tête par ses

flatteries. Je suis pauvre & misérable ; & tout ce que j'ai de meilleur, c'est que gémissant en secret, je me déplais à moi-même, & recherche votre miséricorde jusqu'à ce que je me corrige de mes défauts, & que par un parfait renouvellement j'arrive à cette heureuse paix que l'œil du superbe ne connoît point.

CHAPITRE XXXVIII.

Combien la vaine gloire est dangereuse.

NOs paroles & nos actions, quand elles éclatent devant les hommes, donnent sujet à une tentation très périlleuse par l'amour de la louange, qui s'efforce d'attirer des applaudissements recherchés, pour faire estimer en nous quelque qualité avantageuse ; & lorsque je condamne cela dans moi, je reconnois qu'en cela même que je le condamne, ce que je condamne s'y peut rencontrer : car il arrive souvent que ceux qui font profession de mépriser la vaine gloire, se glorifient de ce mépris avec encore plus de vanité : & ainsi, ce n'est plus du mépris de la vaine gloire qu'ils se glorifient, puisque ce n'est pas la mépriser que de se glorifier de ce mépris dans le cœur.

CHAPITRE XXXIX.

De la complaisance en soi-même.

NOus avons encore en cette espece de tentation un autre mal au dedans de nous : c'est la vanité de ceux qui sont dans la complaisance d'eux-mêmes, quoiqu'ils ne plaisent pas aux autres, ou que même ils leur déplaisent, & qu'ils ne se soucient pas de leur plaire. Car en se plaisant à eux-mêmes, ils vous déplaisent beaucoup, mon Dieu, non-seulement lorsqu'ils se glorifient des choses qui ne sont pas bonnes, comme si elles l'é-

toient, mais aussi lorsqu'ils se glorifient des graces que vous leur avez faites, comme s'ils ne les tenoient pas de vous, ou comme si les tenant de vous ils les avoient obtenues par leurs mérites : ou lors-même que croyant les tenir de votre pure bonté, & sans les avoir méritées, ils ne les possedent pas dans la joie d'une union sainte avec leurs freres, mais leur envient les mêmes graces, étant bien aises d'avoir sujet de se préférer aux autres. Dans tous ces dangers & autres semblables, vous voyez, mon Dieu, les appréhensions de mon cœur, & je reconnois que si ces plaies ne me causent pas tant de mal, c'est plutôt que votre main les guérit à mesure que je les reçois, que non pas que je ne les reçoive point.

CHAPITRE XL.

Il reprend tout ce qu'il a traité dans ce Livre, & premiérement comme il a recherché Dieu dans toutes les créatures & dans soi-même.

SEigneur, qui êtes l'éternelle Vérité, avez vous jamais manqué de marcher avec moi, & de m'instruire de ce que j'avois à fuir ou à rechercher, lorsque je vous ai rapporté le mieux que j'ai pu mes pensées les plus secretes, & que j'ai eu recours à votre assistance touchant ma conduite ? j'ai considéré le plus attentivement qu'il m'a été possible par mes sens extérieurs, toutes les parties du monde. J'ai tâché de découvrir dans moi-même toutes les fonctions & les puissances de cette vie qui m'anime, & de passer jusqu'à la connoissance de mes propres sens. De là je suis entré dans les diverses étendues des replis de ma mémoire, qui par tant de manieres admirables sont pleines d'une innombrable multitude de différentes images ; je les ai considérées, & j'en suis demeuré tout épouvanté.

Mais après avoir fait cette revue générale de toute

toute la nature & de moi-même, j'ai reconnu que tout ce que j'en comprenois, étoit par votre lumiere & votre assistance ; & que vous n'étiez, mon Dieu, aucune de toutes ces choses, & que moi-même je n'étois pas vous non plus qu'elles, bien que ce fut moi qui les découvrois, qui les remarquois toutes l'une après l'autre, qui m'efforçois de les distinguer entr'elles, & de les estimer chacune en particulier selon leur dignité & leur excellence ; qui recevois les unes par l'entremise des sens ; qui en examinois d'autres que je trouvois dans moi-même sans y être venues d'ailleurs ; qui remarquois le nombre & la diversité des sens qui m'en avoient fait leur rapport, & qui, lorsque ma mémoire étoit remplie de ces trésors, en maniois les uns, mettois les autres comme en réserve, & retirois de leurs replis ceux dont je me voulois servir.

Non, Seigneur, je ne suis point ce que vous êtes, quoique je fasse toutes ces choses : la puissance par laquelle je les fais n'est point ce que je cherche, lorsque je cherche mon Dieu : car vous êtes cette lumiere immuable que je consultois sur toutes choses pour sçavoir si elles étoient, quelles elles étoient, & l'estime que j'en devois faire : & j'écoutois sur cela votre parole intérieure qui m'instruisoit, & me servoit de regle & de loi : & c'est ce que je fais souvent : c'est où je trouve du repos & un plaisir ineffable. Et tout le temps qui me peut rester de libre, après avoir satisfait aux occupations où la nécessité m'engage, je le donne à cette sainte & innocente volupté.

Or, dans toutes ces choses que mon esprit considere, en consultant votre éternelle lumiere, je ne trouve aucun lieu assuré pour mettre mon ame, si ce n'est en vous qui pouvez seul rassembler tout ce qui s'est dissipé en moi parmi la multitude des créatures, & faire qu'il n'y ait plus rien qui s'éloigne jamais de vous. Quelquefois, Seigneur, vous me faites entrer dans des sentimens si ex-

ordinaires, & jouir dans le plus secret de mon ame d'une certaine douceur si grande & si merveilleuse, que si vous permettiez qu'elle reçut son entier accomplissement en moi, elle passeroit à je ne sçai quoi qui ne seroit plus cette vie, tant ce bonheur seroit extrême; mais je retombe dans les miseres de l'état déplorable où nous vivons par le poids de ce corps mortel. Je me trouve emporté comme par le torrent des choses qui nous environnent tous les jours. Je me sens engagé dans ces liens, & je verse beaucoup de larmes, mais je ne laisse pas pour cela d'y demeurer toujours engagé, tant il est difficile de résister au poids de la coûtume qui nous entraîne. Je puis demeurer en cet état, & je ne le veux pas : je voudrois en être délivré, & je ne le puis; ainsi de tous côtés je suis miserable.

CHAPITRE XLI.

Qu'on ne doit chercher que Dieu seul.

J'Ai considéré toutes les langueurs où le péché a réduit mon ame en m'examinant sur les trois passions d'où naissent tous les désordres des hommes; la volupté, la curiosité & l'orgueil : & j'ai imploré le secours de votre main toute-puissante pour trouver quelque espérance de salut dans une si grande misere. Car ayant vu l'éclat de votre gloire avec un cœur blessé & des yeux malades, j'ai dit tout ébloui d'une si grande lumiere : Qui est celui qui peut porter sa vue jusques-là? Et j'ai été rejetté bien loin de la splendeur de votre face. Vous êtes la vérité qui préside sur toutes choses : & mon avidité insatiable a fait que je ne vous ai pas voulu perdre; mais que j'ai voulu posséder aussi avec vous ce qui n'est que mensonge & que vanité, comme les menteurs veulent tout ensemble, & sçavoir la vérité, & la déguiser aux autres par leurs mensonges; mais par cette

conduite, Seigneur, je vous ai perdu, parce que vous ne pouvez souffrir qu'on veuille vous posséder avec le mensonge.

CHAPITRE XLII.

Des Platoniciens qui ont eu recours aux démons; comme à des médiateurs entre Dieu & les hommes.

QUi pouvois-je trouver qui fut capable de me réconcilier avec vous ? Devois-je avoir recours aux Anges? Et de quelles prieres, de quelles cérémonies me falloit-il user pour cela? Je sçai que plusieurs s'efforçant de retourner à vous, & ne le pouvant d'eux-mêmes, ont tenté une telle voie, & se laissant emporter à la curiosité & au desir d'avoir des visions extraordinaires, ils ont mérité de tomber dans l'illusion. Car ils vous cherchoient avec le faste & la vanité d'une science présomptueuse, pensant plutôt à s'élever par de hautes connoissances, qu'à s'humilier par la reconnoissance de leurs péchés. Et ainsi par la ressemblance de leur cœur avec celui des démons; ils ont eu pour compagnons & pour associés de leur orgueil les puissances de l'air qu'ils ont attirées, & qui les ont trompés par la magie, lorsque cherchant un médiateur pour être purifiés, ils en ont rencontré un qui étoit bien éloigné de le pouvoir être véritablement, puisque c'étoit le diable qui se transformoit en un Ange de lumiere.

Et ce qui a beaucoup servi à tromper ces superbes, c'est qu'il n'étoit pas comme eux revêtu d'un corps de chair; car ils étoient mortels & pécheurs: & vous, Seigneur, auquel ils cherchoient avec orgueil de se réconcilier, êtes immortel & sans péché. Or, il falloit que le médiateur entre Dieu & les hommes eut quelque chose de semblable à Dieu, & quelque chose de semblable aux hommes, afin que n'étant pas entiérement semblable aux hommes, il ne fût pas trop éloigné de Dieu;

& que n'étant pas entierement semblable à Dieu, il ne fut pas trop éloigné des hommes, & par conséquent incapable de leur servir de médiateur. Ainsi ce faux médiateur par lequel vos secrets jugements permettent que l'orgueil des superbes soit trompé comme ils le méritent, a une chose commune avec les hommes, sçavoir, le péché : & d'autant qu'il n'est pas revêtu d'un corps mortel, il veut faire croire qu'il en a une autre commune avec Dieu, sçavoir, l'immortalité ; mais parce que la mort est la récompense du péché, & que le péché lui est commun avec les hommes, il sera condamné aussi-bien qu'eux à une mort éternelle.

CHAPITRE XLIII.

Que J. C. est notre seul véritable médiateur. De la pensée qu'il avoit eue de se retirer dans le désert.

MAis le véritable médiateur que vous avez fait connoître aux humbles par votre secrete miséricorde, & que vous avez envoyé, afin de les instruire à l'humilité par son exemple ; ce médiateur entre Dieu & les hommes, Jesus-Christ homme, devant paroître entre le juste immortel & les pécheurs mortels, s'est fait voir mortel & juste ; mortel avec les hommes, & juste avec Dieu, afin que la vie & la paix étant les récompenses de la justice, par la justice qu'il avoit commune avec Dieu, il ruinât dans les pécheurs qu'il rendroit justes, la mort qu'il a bien voulu avoir commune avec eux. C'est lui qui a été prédit aux Saints des siecles passés, afin qu'ils fussent sauvés par la foi de sa passion qui devoit arriver, ainsi que nous le sommes par la foi de sa passion déja arrivée. Et c'est en tant qu'homme qu'il est médiateur, puisqu'en tant que Verbe il ne le peut être, parce qu'il est égal à Dieu, & que c'est un Dieu résidant en Dieu, qui, avec son Pere & le Saint-Esprit, n'est qu'un même Dieu.

Jusqu'à quel excès nous avez-vous donc aimés, ô Pere tout bon & tout miséricordieux, puisque vous n'avez pas épargné votre Fils unique ; mais l'avez livré à la mort pour le salut des pécheurs ? Jusqu'à quel excès nous avez-vous aimés, nous pour qui celui qui n'a point cru ravir votre gloire en se publiant égal à vous, s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, & à la mort de la croix ; lui qui étant le seul libre entre les morts avec la puissance de quitter son ame & de la reprendre ; qui pour nous s'est offert à vous comme vainqueur & comme victime, & qui n'a été vainqueur que parce qu'il a été victime ; qui pour nous s'est offert à vous comme sacrificateur & sacrifice ; & qui n'a été sacrificateur que parce qu'il a été sacrifice ; qui, d'esclaves que nous étions, nous a rendus vos enfans par la naissance qu'il a tirée de nous, & par son assujettissement aux hommes. C'est en lui que j'établis avec raison la ferme espérance que j'ai conçue, que vous guérirez toutes mes langueurs, par lui qui est assis à votre droite, & qui implore votre miséricorde pour nous : car sans cela je me laisserois emporter au désespoir. Il est vrai que mes foiblesses sont très-grandes & en très-grand nombre : elles le sont, je l'avoue ; mais le remede que vous pouvez y donner est encore beaucoup plus grand & plus puissant.

Nous eussions pu croire que votre Verbe étoit trop éloigné de nous pour avoir aucune alliance avec nous, & ainsi désespérer de notre salut, s'il ne se fût point fait chair, & n'eut point demeuré parmi nous. Etant épouvanté de la multitude de mes péchés & accablé sous le poids de mes miseres, j'avois pensé en moi-même ; & comme résolu de m'enfuir en quelque désert ; mais vous m'en avez empêché, & m'avez rassuré, en disant Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort pour eux.

Je remets donc, Seigneur, entre vos mains le ſoin de tout ce qui me regarde, afin que je vive & que je conſidere les merveilles de votre Loi. Vous connoiſſez mon ignorance & ma foibleſſe: inſtruiſez-moi & guériſſez-moi. Cet adorable Médiateur votre Fils unique dans lequel ſont cachés tous les tréſors de la ſageſſe & de la ſcience, m'a racheté par ſon ſang. Je ne crains point les calomnies des ſuperbes, parce que je connois quel eſt le prix de la victime offerte pour ma rançon, je mange ſon Corps, je bois ſon Sang, je les diſtribue aux autres: & parce que je ſuis encore pauvre, je déſire d'être raſſaſié de ce Pain céleſte avec ceux qui le mangent & en ſont raſſaſiez, ſçachant que ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront point à publier ſes louanges.



LIVRE XI.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi nous nous confeſſons à Dieu qui nous connoît mieux que nous-mêmes.

ETANT éternel comme vous êtes, ô mon Dieu, ignorez-vous ce que je dis? Ou faut-il que vous attendiez la révolution des temps pour voir ce qui ſe fait dans le temps? Pourquoi donc vous rapportai-je ainſi tant de choſes? Ce n'eſt pas certes pour vous en donner la connoiſſance; mais c'eſt pour allumer votre amour de plus en plus dans mon cœur & dans le cœur de ceux qui liront ceci, afin que nous diſions tous enſemble: Que le Seigneur eſt grand & admirable!

Je l'ai déja dit, & je le redis encore: c'eſt l'amour que je vous porte, & le déſir d'exciter ce même amour dans le cœur de tous les hommes, qui m'oblige d'en uſer comme je fais. Ainſi nous

ne laissons pas de prier, quoique celui qui est la vérité même nous ait dit : Que notre Pere céleste connoît ce qui nous est nécessaire, avant même que nous lui demandions. Nous redoublons donc notre affection envers vous, en vous confessant notre misere & votre miséricorde, afin que vous acheviez de nous délivrer comme vous avez commencé, & qu'ainsi nous cessions d'être malheureux en nous-mêmes, & devenions heureux en vous. Car vous nous appellez à être pauvres d'esprit, à être doux, à verser des larmes, à être miséricordieux, purs de cœur, & pacifiques. Ainsi je vous ai fait entendre plusieurs choses comme je l'ai pu, & l'ai voulu, parce que vous avez voulu le premier que je vous offrisse une confession de louange. comme à mon Dieu, & que je reconnusse que vous êtes bon, & que vos miséricordes s'étendent dans tous les siecles.

CHAPITRE II.

Il demande la lumiere à Dieu pour entrer dans l'intelligence de ses saintes Ecritures.

COmment ma plume seroit-elle capable d'écrire tant de saintes inspirations, de salutaires frayeurs, de favorables consolations, & de secretes conduites par lesquelles il vous a plu m'amener jusqu'au rang que vous avez voulu que je tinsse dans votre Eglise, en me donnant la charge de prêcher votre parole, & de dispenser vos Sacremens à votre peuple ? Mais quand je serois capable de les rapporter toutes par ordre, les moindres moments me sont si chers, que je ne sçai comment j'en pourrois trouver le loisir.

Car il y a long-temps que je desire avec ardeur de méditer votre sainte Loi, & de vous confesser en la méditant, qu'elles sont mes connoissances & mes ignorances ; de quelle sorte vous avez commencé à éclairer les yeux de mon ame ; & quelles

ténebres y restent encore, & y resteront toujours, jusqu'à ce que la force toute-puissante de votre grace détruise entiérement ma foiblesse. Je ne veux employer à autre chose les heures que j'aurai libres après avoir satisfait aux besoins du corps, aux relâches nécessaires de l'esprit, au service que nous devons au prochain, & à celui-même que nous ne lui devons pas, & que nous ne laissons pas de lui rendre.

Seigneur mon Dieu, soyez attentif à ma priere; & que votre miséricorde exauce le desir de mon cœur, puisque l'ardeur qui l'agite ne regarde pas mon seul intérêt, mais aussi celui des autres à qui la charité fraternelle lui fait désirer d'être utile. Vous voyez dans le fond de mon ame qu'il en est ainsi. Faites-moi donc la grace que je vous sacrifie tout le service que je vous puis rendre par mes pensées & par mes paroles; donnez-moi ce que vous avez agréable que je vous offre : car je suis pauvre & misérable ; & vous répandez vos richesses sur tous ceux qui vous invoquent, vous qui, sans être inquiété d'aucun soin, daignez prendre tant de soin de nous. Retranchez de mon esprit & de ma langue toutes sortes d'erreur & de mensonge ; que vos saintes Ecritures soient mes chastes & innocentes délices; que je ne sois point trompé en elles, & que je ne trompe point les autres par elles. Seigneur, mon Dieu, qui êtes la lumiere des aveugles, & la force des foibles; & qui devenez ensuite la lumiere des clair-voyans, & la force des forts, parce que vous les rendez clair-voyants & forts, d'aveugles & de foibles qu'ils étoient auparavant; regardez mon ame, & écoutez les cris qu'elle jette du plus profond de sa misere : car si vos oreilles ne l'entendent dans cet abyme, & si elles se détournent d'elle, où ira-t-elle, & à qui s'adressera-t-elle ?

Le jour & la nuit sont à vous, & les momens volent & s'enfuient comme il vous plaît. Accordez-moi quelques-uns de ces momens pour pou-

voir méditer les secrets de votre loi, & ne fermez pas cette sainte porte à ceux qui frappent pour y entrer; puisque ce n'est pas en vain que vous avez voulu que l'on ait écrit ce grand nombre de livres voilés de tant de mysteres. Ces forêts sacrées n'ont-elles pas des cerfs qui s'y retirent, qui s'y promenent, qui y paissent, qui s'y reposent, & qui y remuent? O mon Dieu! achevez d'éclaircir mon esprit, & de me révéler ces connoissances. Votre parole est toute ma joie, & elle m'est plus agréable que toutes les voluptés de la terre. Donnez-moi donc ce que j'aime: car il est vrai que je l'aime; & c'est vous qui me l'avez fait aimer. Ne laissez point, Seigneur, vos dons imparfaits, & ne m'abandonnez pas, puisque je suis comme une plante que vous avez produite, & qui a besoin que vous l'arrosiez en la favorisant de vos graces. Que je reconnoisse, mon Dieu, tenir de vous tout ce que j'apprendrai de vos saintes Ecritures: que j'écoute la voix de vos louanges: que mon ame étanche sa soif, en se remplissant des eaux divines de votre sagesse; & que je considere les merveilles de votre Loi depuis ce temps auquel vous créâtes le Ciel & la terre, jusqu'à ce Royaume éternel où nous régnerons tous dans votre sainte Jérusalem.

Seigneur, ayez pitié de moi, & exaucez mon souhait, puisqu'il me semble qu'il n'a pour fin rien de terrestre, qu'il ne cherche ni l'or ni l'argent, ni les pierres précieuses, ni les meubles magnifiques, ni les honneurs, ni la puissance, ni les voluptés des sens, ni même les choses nécessaires au corps durant cette vie voyagere que nous passons dans le monde, & qui selon vos promesses nous doivent être données comme par surcroît lorsque nous cherchons votre Royaume & votre Justice. Voyez, mon Dieu, d'où procede mon desir. Les impies m'ont raconté leurs plaisirs, mais ils n'ont rien qui égale votre Loi. Voilà, Seigneur, d'où procede mon desir. Regardez-le, Pere Tout-Puis-

sant, considérez-le & approuvez-le. Faites par votre miséricorde que je trouve grace en votre présence, afin que les secrets de vos saintes Ecritures me soient découverts, lorsque je m'efforcerai de les entendre. Je vous en conjure par notre Seigneur Jesus-Christ votre Fils, l'homme de votre droite, & le Fils de l'homme que vous avez établi médiateur entre vous & nous, & par lequel vous nous avez cherchés, lorsque nous ne vous cherchions pas encore, & nous avez cherchés afin que nous vous cherchassions. Je vous en conjure par votre Verbe éternel, par lequel vous avez créé toutes choses, du nombre desquelles je suis. Je vous en conjure par votre Fils unique, par lequel vous avez appellé à votre connoissance tous les fideles, & les avez adoptés pour vos enfans, du nombre desquels il vous a plu de me mettre. Et je vous en conjure par celui qui est assis à votre droite, qui sans cesse vous prie pour nous, & en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse & de la science. C'est lui que je cherche dans vos saintes Ecritures. Moïse a écrit de lui : il le dit lui-même dans l'Evangile; & il est la vérité même.

CHAPITRE III.

Il prie Dieu de lui faire entendre ce que Moïse a écrit de la création du Ciel & de la Terre.

FAites-moi donc la grace, Seigneur, d'écouter & de comprendre de quelle sorte au commencement vous avez créé le Ciel & la Terre. Moïse l'a écrit, & après l'avoir écrit, il s'en est allé : il a quitté le monde pour passer d'ici à vous; & ainsi je ne le sçaurois plus voir. Car si je pouvois le voir, je m'adresserois à lui, je le supplierois & le conjurerois en votre nom de m'expliquer les choses qu'il a écrites, & je serois très-attentif à ses paroles. Que si elles étoient Hébraïques, elles frapperoient en vain mes oreilles, puisqu'elles ne

pourroient toucher mon esprit; & si elles étoient Latines, j'entendrois bien ce qu'il voudroit dire: mais comment sçaurois-je qu'il diroit vrai? Et quand bien je le sçaurois, seroit-ce de lui que je le sçaurois? Nullement; mais il faudroit que ce fut la vérite même, qui sans l'aide d'aucun langage, soit Hébraïque, soit Grec, soit Latin, soit Barbare, sans se servir des organes de la bouche & de la langue, & sans employer le son d'aucunes syllabes, me dit au dedans de moi, & dans le plus secret de ma pensée: Moïse vous dit la vérité. Et aussi-tot je dirois avec certitude & hardiment à ce saint homme: Vous dites la Vérité. Mais maintenant que je ne puis l'interroger, je m'adresse à vous, ô mon Dieu, qui êtes la Vérité éternelle, de laquelle étant rempli il n'a rien dit que de véritable; & je vous conjure de me pardonner mes péchés, & de me faire entendre par votre grace ce que votre grace lui a fait écrire.

CHAPITRE IV.

Les créatures reconnoissent Dieu pour leur Créateur.

LE Ciel & la Terre sont donc, & ils crient qu'ils ont été créés; car ils sont sujets à changer. Or, tout ce qui est & qui n'a point été créé, n'a rien en soi qui auparavant n'ait été, & c'est en cela que consiste le changement d'avoir quelque chose en soi qui auparavant n'y ait point été. Ils crient aussi: Nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes; mais nous sommes, parce que nous avons été créés. Nous n'étions donc pas avant que d'être créés, pour avoir pu nous créer nous-mêmes. Et l'évidence des choses est comme la voix avec laquelle ils nous parlent. Vous avez donc fait, Seigneur, le Ciel & la Terre: car vous êtes beau, & ils sont beaux; vous êtes bon, & ils sont bons, vous êtes, ils sont. Mais ce qu'ils ont de beauté, de bon-

té & d'être, eſt d'une maniere ſi fort au deſſous de vous, qui êtes leur Créateur, qu'en les comparant à vous, on ne peut plus dire, ni qu'ils ſoient beaux, ni qu'ils ſoient bons, ni même qu'ils ſoient. Nous ſçavons cela, mon Dieu, & nous vous rendons graces de ce que nous le ſçavons; & notre ſcience n'eſt qu'ignorance, ſi on la compare avec la vôtre.

CHAPITRE V.

Que le monde a été créé de rien.

MAis de quelle ſorte, mon Dieu, avez-vous créé le Ciel & la Terre? & de quelles machines vous êtes-vous ſervi pour faire un ſi grand ouvrage? Car vous n'avez pas agi en cela comme un artiſan, qui en ſe ſervant d'un corps pour former un autre corps, lui donne telle figure que bon lui ſemble, ſelon l'idée qu'il en conçoit & qu'il en voit en lui-même par un regard intérieur de ſon eſprit, qui n'auroit pas cette puiſſance ſi vous ne l'aviez créé lui-même.

Ainſi l'ouvrier donne une nouvelle forme à une matiere qui étoit déja, & qui étoit capable de la recevoir, comme le Potier à la terre, le Sculpteur au marbre, le Menuiſier au bois, l'Orfevre à l'or, les autres artiſans de même, chacun ſur les matieres ſur leſquelles ils travaillent. Mais, Seigneur, d'où ces matieres auroient-elles tiré leur être, ſi vous ne les aviez point faites? C'eſt vous qui avez formé le corps de l'ouvrier; qui avez créé l'ame, laquelle remue comme il lui plaît les membres de ce corps; qui êtes l'auteur de la matiere ſur laquelle il travaille, de l'eſprit qui le rend capable de travailler avec art, & de conſidérer dans lui-même ce qu'il exécute au dehors, & de tous ſes ſens corporels, par le moyen deſquels ce qu'il fait paſſe de ſon imagination à ſon ouvrage, & qui lui rapportent ce qu'il a fait, afin qu'il conſulte la vérité qui préſide dans ſon ame, pour ſça-

voir s'il est bien fait. Toutes ces choses, Seigneur vous louent, comme étant le Créateur de toutes choses.

Mais, mon Dieu, comment les avez-vous faites ? Comment avez-vous fait le Ciel & la Terre ? Certes, vous n'avez pas créé le Ciel & la Terre, ni dans le Ciel, ni dans la Terre, ni dans l'air, ni dans les eaux, puisque toutes ces choses sont comprises dans le Ciel & dans la Terre. Vous n'avez pas non plus créé tout ce grand Univers dans l'Univers, parce qu'avant qu'il fut créé il n'y avoit point de place dans laquelle on le put créer pour lui donner l'être. Vous n'aviez rien entre les mains dont vous pussiez former le Ciel & la Terre. Car d'où étoit venue cette matiere dont vous pussiez former quelque chose, si auparavant vous ne l'aviez faite elle-même, puisque votre être est la cause de tous les êtres ? Il faut donc conclure que vous avez dit que ces choses fussent faites, & qu'ainsi c'est par votre seule parole qu'elles ont été créées.

CHAPITRE VI.

De quelle sorte Dieu a parlé pour créer le monde.

MAis de quelle sorte avez-vous parlé, lorsque vous avez créé le monde ? A-ce été en la même maniere que vous fites entendre du haut des nuës cette voix qui dit ? C'est-là mon fils bien-aimé ? Car cette voix fut formée, & elle ne dura qu'un certain temps, elle commença, & elle finit. Chacune de ses syllabes raisonna dans l'air, & puis elles passerent toutes, la seconde après la premiere, la troisieme après la seconde, & toutes les autres ensuite, jusqu'à ce que la derniere eut été entendue, & que le silence eut succédé à cette derniere. Ce qui fait clairement connoître que le mouvement temporel d'une créature servant à votre éternelle volonté, a exprimé ces paroles. C'est pour-

quoi ces mêmes paroles qui n'ont été que passageres, ayant été rapportées par les oreilles du corps à l'ame, qui est intelligente, & qui tient les oreilles de son esprit attentives à écouter votre parole éternelle, elles les a comparées avec votre Verbe divin, à cette Parole ineffable que vous produisez dans un éternel silence, & a dit : Il y a une grande & très-grande différence entre l'un & l'autre. Car ces paroles passageres sont beaucoup au dessous de moi, & ne sont pas même, puisqu'elles passent & qu'elles s'enfuient ; au lieu que la parole de mon Seigneur & de mon Dieu est infiniment élevée au dessus de moi, & subsiste éternellement.

Que si ç'avoit été avec des paroles résonnantes & passageres que vous eussiez dit que le Ciel & la Terre fussent faits, & que vous eussiez en cette sorte créé le Ciel & la Terre, il faudroit qu'avant qu'ils eussent été crées, il y eut déjà quelque créature corporelle, dont les mouvements temporels eussent pu servir à former cette voix dans le temps. Or, il n'y avoit aucun corps avant que le Ciel & la Terre fussent créés : ou s'il y en avoit quelqu'un, il faudroit que c'eut été vous qui l'eussiez formé ; & qu'ainsi, vous eussiez formé sans proférer aucunes paroles passageres, ce qui vous devoit servir pour en proférer, & pour dire que le Ciel & la Terre fussent faits. Car quoiqu'eut pu être ce qui auroit servi à produire de semblables paroles, il seroit impossible qu'il eut été, si ce n'étoit vous qui l'eussiez fait. Quelles paroles auriez-vous donc employées, mon Dieu, pour former le corps qui devoit servir à produire ces paroles ?



CHAPITRE VII.

Le Verbe divin qui est le Fils de Dieu est éternel comme son Pere.

VOus nous appellez donc à d'autres pensées : & lorsque nous entendons dire que vous avez parlé pour faire le Ciel & la Terre, vous voulez que nous portions notre esprit à l'intelligence de ce Verbe qui est en vous, & qui est comme vous ; de cette parole qui se dit éternellement, & par qui éternellement toutes choses sont dites. Car ce n'est point comme dans nos discours ordinaires, où après qu'une chose a été dite, il s'en dit une autre, afin que toutes puissent être dites ; mais là toutes les choses sont dites éternellement, & elles le sont tout ensemble. Autrement, il y auroit des temps & des changements en Dieu ; & ainsi il ne jouiroit point d'une véritable éternité, ni d'une véritable immortalité. Je sçai, mon Dieu, que cela est ainsi. Je le sçai très-assurément, & je vous rends graces de m'avoir donné cette connoissance. Et tout homme qui n'est point ingrat & rebelle à la lumiere, ne peut qu'il ne reconnoisse une vérité si claire, & qu'il n'en bénisse votre saint nom.

Oui, Seigneur, nous sçavons certainement que c'est une espece de mort où de naissance que de cesser d'être ce que l'on étoit, ou de devenir ce que l'on n'étoit pas encore. Et ainsi votre Verbe étant véritablement immortel & éternel, il n'y a rien dans lui qui se retire, & qui s'éloigne pour faire place à une autre chose. C'est donc par votre Verbe, qui est éternel comme vous, que vous dites éternellement & tout ensemble tout ce que vous dites ; & tout ce que vous dites qui soit fait, est fait. Vous n'employez que votre seule parole pour le faire ; & néanmoins toutes les choses que vous faites par votre seule parole qui est éternelle, & qui comprend tout en même-temps, ne sont pas produites toutes ensemble, ni de toute éternité.

CHAPITRE VIII.

Le Verbe éternel est le principe des choses corporelles, & l'unique Maître qui nous instruit de la vérité.

MOn Seigneur & mon Dieu, dites-moi, je vous prie, comment cela se peut faire. Je le comprends en quelque maniere; mais je ne sçai comment l'expliquer, si-non en disant que tout ce qui commence d'être, & puis cesse d'être, commence & cesse alors d'être, quand cette raison éternelle connoît qu'il a dû commencer & cesser d'être; quoiqu'en elle rien ne commence & rien ne cesse. Cette raison éternelle est votre Verbe, principe de toutes choses, lequel parle dans le fond de notre cœur. Sa voix lorsqu'il étoit dans un corps mortel, nous l'a ainsi fait entendre dans l'Evangile, & a préparé au dehors les oreilles des hommes, afin qu'ils crussent en lui, & le cherchassent intérieurement pour le trouver dans l'éternelle vérité, où ce bon Maître & le seul Maître véritable de nos ames enseigne tous ses disciples.

C'est là que j'entends, Seigneur, votre divine voix qui me dit: Que celui là seul parle véritablement à nous, lequel nous enseigne: & que, quant à celui qui nous parle sans nous enseigner, c'est tout de même que s'il ne nous parloit point. Or, qui est celui qui nous enseigne, sinon la Vérité immuable? Et lors-même que nous sommes instruits par une créature sujette au changement, c'est pour nous conduire à cette Vérité immuable qui est votre Verbe, par lequel, lorsque nous l'écoutons attentivement, nous sommes véritablement instruits & remplis d'une extrême joie d'entendre la voix de l'Epoux, qui nous réunit au principe dont nous avons été tirés. Et il paroît bien qu'il est notre véritable principe, puisque s'il ne de-

meuroit toujours ferme, nous ne saurions où retourner lorsque nous nous serions égarés. Ainsi, quand nous revenons de ce malheureux égarement, c'est par la connoissance de la vérité que nous revenons ; & il nous instruit afin de nous la faire connoître, parce qu'il est le principe qui nous parle.

CHAPITRE IX.

De quelle maniere le Verbe parle à notre cœur.

LOrs donc, Seigneur, qu'il est dit que vous avez créé au commencement le Ciel & la Terre, cela se peut entendre que vous les avez créés par ce principe, par votre Verbe, par votre Fils, par votre puissance, par votre sagesse, & par votre vérité. Vous le fites en parlant & en agissant d'une maniere merveilleuse. Mais qui sera capable de la comprendre ? Qui sera capable de l'exprimer ? Quelle est cette lumiere qui m'éclaire quelquefois de ses rayons, & qui en frappant mon cœur sans le blesser, me fait trembler & m'embrase tout ensemble ; me fait trembler, dans la confusion que j'ai de voir que je lui suis si dissemblable, & m'embrase d'amour quand je considere en quoi je lui suis semblable ?

C'est la sagesse, c'est la sagesse même qui m'éclaire de la sorte, & qui dissipe les nuages de mon ame, lesquels me couvrent de nouveau lorsque se détournant de cette lumiere Divine, & rentrant dans l'obscurité, elle succombe sous le poids de ses miseres. Car sa vigueur est tellement abattue dans l'extrêmité où je me trouve réduit, que je ne suis pas seulement capable de supporter mon bonheur, jusqu'à ce qu'après avoir eu compassion de mes péchés, vous me fassiez la grace, mon Dieu, de me guérir de mes langueurs, en retirant ma vie de la corruption où elle est plongée, en me couronnant par votre miséricorde &

en rassasiant mes desirs par l'abondance de vos faveurs, afin de renouveller ma jeunesse ainsi que celle de l'aigle. C'est dans cette espérance que consiste maintenant notre salut, & l'effet de vos divines promesses. Que celui-là qui le peut, vous entende parler intérieurement dans lui. Pour moi je m'appuyerai sur la certitude immuable de votre Oracle pour m'écrier avec confiance : Seigneur, que vos œuvres sont admirables ! vous avez fait toutes choses avec une sagesse infinie : c'est elle qu'elles ont pour principe ; & c'est par ce principe que vous avez créé le Ciel & la Terre.

CHAPITRE X.

De ceux qui demandent ce que faisoit Dieu avant qu'il eut créé le Ciel & la Terre.

CEux-là ne sont-ils pas encore dans l'aveuglement du vieil homme, qui demandent ce que Dieu faisoit avant qu'il eut créé le Ciel & la Terre ? Car, disent-ils, s'il demeuroit sans rien faire, pourquoi n'a-t-il pas toujours continué à demeurer ainsi sans agir, comme il y étoit toujours demeuré auparavant ? Que s'il y a eu en Dieu quelque nouveau mouvement & quelque nouvelle volonté qui l'ait porté à donner l'être à une créature qu'il n'avoit point encore créé, comment peut-on trouver une véritable éternité où il se forme une volonté qui n'étoit point auparavant ? Car la volonté de Dieu n'est point une créature ; mais elle est avant toutes les créatures, puisque rien ne seroit créé si la volonté du Créateur n'avoit précédé cette création. Il s'ensuit donc que la volonté de Dieu est sa substance même. Or, s'il est arrivé quelque chose dans la substance de Dieu qui ne le fut pas auparavant, on ne peut pas dire avec vérité que cette substance soit éternelle. Si donc la volonté de Dieu a éternellement voulu qu'il y eut une créature, pourquoi cette créature n'a-t-elle pas aussi été eternelle ?

CHAPITRE XI.

Réponse à cette objection : Que l'éternité de Dieu ne se mesure pas par le temps.

O Sagesse de Dieu, & lumiere de nos ames ! ceux qui parlent de la sorte ne vous connoissent pas encore en quelle maniere se font les choses qui se font par vous & dans vous. Ils s'efforcent de comprendre votre sagesse éternelle : mais en même-temps leur esprit roule toujours en soi-même les images de ces mouvements qui font le passé & l'avenir ; & ainsi ils ne peuvent avoir qu'une vaine & fausse idée de ce qui est éternel.

Qui est celui qui arrêtera cet esprit volage, afin qu'il demeure un peu dans un état ferme, & qu'il contemple un peu la splendeur de cette éternité toujours immuable, pour la comparer avec les temps qui ne s'arrêtent jamais, & voir comme il n'y a point du tout de comparaison, puisqu'au lieu que la durée des temps ne se forme que de plusieurs mouvements passagers, & qui ne sçauroient passer tous ensemble, l'éternité au contraire n'a rien en soi qui se passe, mais que tout y est présent : ce qui ne se rencontre point dans le temps, dont il n'y en a nul où tout soit présent, puisque tout le passé est chassé par l'avenir, & que tout l'avenir succede au passé, au lieu que tout le passé & tout l'avenir sont formés, & accomplissent leur cours par la puissance de cette éternité qui ne cesse jamais d'être présente ?

Qui arrêtera, dis-je, l'esprit de l'homme, afin qu'il demeure ferme, & qu'il considere de quelle sorte cette éternité qui n'est ni passée ni future, forme tous les temps passés & futurs en demeurant toujours immobile ? Mais ma plume & ma langue sont-elles capables d'exprimer par mes paroles des choses si grandes & si relevées ?

CHAPITRE XII.

Ce que Dieu faisoit avant la création du monde.

MAintenant je veux répondre à ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant que d'avoir créé le monde. Et je ne veux pas employer pour cela la réponse de celui qui se servit d'une raillerie pour éluder une question qui l'embarrassoit, en disant : Qu'il préparoit des supplices à ceux qui auroient la curiosité de s'enquérir de ce qui passe leur intelligence. Autre chose est de sçavoir ce qu'on doit dire dans la vérité, & autre chose de railler. C'est pourquoi je ne fais point cette réponse, & j'aimerois mieux avouer franchement que j'ignore ce que j'ignore, que de donner lieu par une semblable réponse de se moquer de celui qui auroit fait une question trop relevée, & de louer celui qui auroit très-mal répondu.

Je dis donc, mon Dieu, que vous êtes le Créateur de toutes les créatures, & que si on les comprend toutes sous ces noms du Ciel & de la terre, je ne crains point d'assurer qu'auparavant que vous fissiez le Ciel & la Terre, vous ne faisiez rien. Car si vous eussiez fait quelque chose, qu'eussiez-vous pu faire autre chose que des créatures ? Et je souhaiterois de sçavoir avec autant de certitude tout ce que je desire de sçavoir pour en faire un bon usage, comme je sçai qu'aucune créature ne se faisoit avant qu'elle se fit.

CHAPITRE XIII.

Qu'il n'y a point eu de temps avant la création du monde.

QUe si quelque esprit léger & volage se laissant aller aux imaginations de sa fantaisie, & se figurant une infinité de siecles passés, s'étonne de voir qu'étant comme vous êtes le Dieu

tout-puissant, le Créateur & le Conservateur de toutes choses, & l'admirable Ouvrier qui avez formé le Ciel & la Terre, vous n'ayez point entrepris un si grand ouvrage durant cette innombrable multitude de siecles qui l'ont précédé, qu'il rentre un peu dans lui-même, & qu'il considere combien le sujet de son étonnement est peu raisonnable. Car, puisque vous êtes l'Auteur & le Créateur de tous les siecles, comment les siecles innombrables qu'il s'imagine auroient-ils pu se passer si vous ne les aviez créés ? Ou quel temps auroit-il pu y avoir s'il n'avoit été formé par vous ? Ou comment se seroit-il passé s'il n'avoit jamais été ?

Puis donc que vous êtes le Créateur de tous les temps, s'il y en a eu quelqu'un avant que vous eussiez fait le Ciel & la Terre, comment peut-on dire que vous demeuriez alors sans rien faire, puisqu'au moins vous faisiez ce temps ? Et ainsi il ne se peut point faire qu'il se soit passé du temps avant que vous fissiez le temps : que s'il n'y a point eu de temps qui ait précédé le Ciel & la Terre, pourquoi demande-t-on ce que vous faisiez alors, vu qu'il n'y avoit point d'alors où il n'y avoit point de temps, & que ce ne peut être par le temps que vous précédez le temps, puisque si cela étoit, vous ne précéderiez pas tous les temps ? Mais vous précédez tous les temps passés per l'Eminence de votre éternité toujours présente, & vous êtes élevé au dessus de tous les temps à venir, parce qu'ils seront passés ; au lieu que vous êtes toujours le même, & que vos années ne cesseront jamais d'être.

Vos années ne vont ni ne viennent, ainsi que les nôtres vont & viennent ; afin de se pouvoir toutes accomplir. Vos années demeurent toutes ensemble dans une stabilité immuable, parce qu'elles sont stables & permanentes, sans que celles qui passent soient chassées par celles qui leur succedent, parce qu'elles ne passent point ; mais les

nôtres ne seront toutes entierement accomplies que lorsqu'elles se seront toutes écoulées. Vos années ne sont qu'un jour ; & votre jour n'est pas tous les jours, mais aujourd'hui, parce que votre jour présent ne fait point place à celui du lendemain, & ne succede point à celui d'hier ; & ce jour présent dont je parle est l'éternité. Ainsi, vous avez engendré dans une éternité égale à la vôtre, celui auquel vous avez dit : Je vous ai engendré aujourd'hui. Vous avez donc fait tous les temps par votre puissance : Vous précédez tous les temps par votre éternité : & il n'y a point eu de temps dans lequel on ait pu dire : Il n'y avoit point de temps.

CHAPITRE XIV.

Des trois différences qui se rencontrent dans le temps.

IL n'y a donc point eu de temps où vous n'ayez fait quelque chose, puisque vous avez fait le le temps. Et nuls temps ne vous sont co-éternels, puisque vous demeurez toujours en même état, au lieu que s'ils y demeuroient, ils cesseroient d'être des temps. Qu'est-ce donc que le temps? Qui le pourra dire clairement, & en peu de mots? Et qui sera capable de le bien comprendre lorsqu'il en voudra parler ? Il n'y a rien toutefois qui soit plus connu que le temps, & dont il nous soit plus ordinaire de nous entretenir dans nos discours : & lorsque nous en parlons, nous entendons sans doute ce que nous disons, & entendons aussi ce que les autres en disent, quand ils nous parlent.

Qu'est ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sçai bien, mais si on me le demande ; & que j'entreprenne de l'expliquer, je trouve que je l'ignore. Je puis néanmoins dire hardiment que je sçai, que si rien ne se passoit, il n'y auroit point de temps passé ; que si rien n'a-

venoit, il n'y auroit point de temps à venir; & que si rien n'étoit, il n'y auroit point de temps présent. En quelle maniere sont donc ces deux temps, le passé & l'avenir, puisque le passé n'est plus, & que l'avenir n'est pas encore? Et quant au présent, s'il étoit toujours présent, & qu'en s'écoulant il ne devint point un temps passé; ce ne seroit plus le temps, mais l'éternité. Si donc le présent n'est un temps que parce qu'il s'écoule & devient un temps passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, laquelle n'a autre cause de son être, sinon qu'elle ne sera plus? De sorte que nous ne pouvons dire avec vérité que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'être plus.

CHAPITRE XV.

En quoi consiste la mesure du temps.

NOus disons néanmoins qu'un temps est long ou qu'il est court; & nous ne le disons que du passé ou de l'avenir. Par exemple, nous disons du temps passé qu'il y a long-temps, lorsqu'il y a plus de cent ans qu'une chose est passée; & du temps à venir, qu'il y a encore long-temps, lorsqu'une chose ne doit arriver que cent ans après: comme au contraire nous disons du temps passé, qu'il y a peu de temps, lorsqu'il n'y a que dix jours que cela est passé, ou du temps à venir, que c'est dans peu de temps, lorsque cela doit arriver dans dix jours. Mais comment une chose qui n'est point, peut-elle être longue ou courte? Or le passé n'est plus, & l'avenir n'est pas encore. Ne disons donc pas lorsque nous parlons du passé. Ce temps-là est bien long; mais il a été bien long. Et lorsque nous parlons de l'avenir, ne disons pas: ce temps-là est bien long; mais ce temps-là sera bien long.

Seigneur mon Dieu, qui êtes la lumiere de mon ame, votre vérité ne se moquera-t-elle pas ici de

la simplicité & de la folie des hommes ? Car ce temps passé que nous disons avoir été long, l'a-t-il été lorsqu'il étoit déja passé, ou quand il étoit encore présent ? Il pouvoit seulement sans doute être long, lorsqu'il étoit quelque chose qui put être long. Or, le passé n'étant déja plus, il ne pouvoit plus aussi être long, puisqu'il n'étoit plus du tout. Ne disons donc pas : Le passé a été long, puisque nous ne voyons pas qu'il l'ait pu être, d'autant que dans le moment qu'il a été passé, il n'a plus été. Mais disons : Ce temps présent a été long parce que lorsqu'il étoit présent il étoit long, à cause qu'il n'étoit pas encore passé au non être, & qu'ainsi c'étoit une chose qui pouvoit être longue ; au lieu qu'après qu'il a été passé, il a cessé d'être long en cessant d'être.

Voyons donc, ô mon ame, si le temps présent peut être long. Car tu es capable de connoître & de mesurer son étendue. Que me répondras-tu ? Diras-tu que cent années présentes sont un long-temps ? Considere auparavant si ces cent années peuvent être présentes. Car si c'est la premiere de ces cent années qui fasse son cours, cette année est bien présente, mais les quatre-vingt-dix-neuf sont à venir, & par conséquent ne sont point encore. Que si c'est la seconde année qui s'écoule, il y en a une déja passée, une présente, & toutes les autres sont à venir : & si nous choisissons celle qu'il nous plaira de ces cent années entre la premiere & la derniere, & que nous la considérions comme présente, toutes celles qui la précedent sont passées, & toutes celles qui la suivent sont à venir : tellement que ces cent années ne sçauroient être présentes.

Mais vois, mon ame, si cette année que nous disons qui roule & se passe, peut être elle-même présente. Si elle est dans le premier de ses mois, tous les autres sont encore à venir. Si elle est dans le second, le premier est déja passé, & les autres ne sont pas encore venus. Ainsi l'année qui fait son

son cours n'est pas toute présente, non plus que les autres ; & si elle n'est pas toute présente, ce n'est pas une année présente, puisque l'année est composée de douze mois, dont celui qui court est présent, & les autres sont passés ou à venir. Ce mois même qui court n'est pas présent, mais seulement un de ses jours, tous les autres étant à venir, si c'est le premier ; & tous les autres étant passés, si c'est le dernier. Que si c'est un jour du milieu du mois, les uns sont déja passés, les autres ne sont pas encore venus.

Voilà donc ce temps présent que nous trouvons être le seul que nous puissions appeller long, réduit à peine dans l'espace d'un seul jour. Mais examinons encore ce jour, & nous trouverons qu'il ne peut être tout présent, puisqu'il ne s'accomplit que par les heures de la nuit & du jour ; qui toutes ensemble font le nombre de vingt-quatre, dont la premiere est suivie de toutes les autres, la derniere les suit ; & chacune de celles qui sont entre-deux en ont qui l'ont précédée, & d'autres qui viennent après elle.

Mais cette même heure n'étant composée que de moments fugitifs, tout ce qui s'est déja écoulé d'elle est passé, & ce qui en reste est à venir. Si donc on peut concevoir quelque temps qui ne puisse être divisé en aucunes parties, quelques petites qu'elles puissent être, c'est-là seulement ce que l'on doit nommer un temps présent : & ce temps présent passe du futur au passé avec une si extrême rapidité, qu'il n'a pas la moindre étendue, pas le moindre retardement. Car s'il en avoit on pourroit le diviser en passé & en avenir.

Le présent n'a donc aucune étendue ; & ainsi où est le temps que nous puissions appeller long ? Sera-ce le temps à venir ? Non certes. Car nous n'avons garde de le nommer long, puisqu'il n'est pas seulement encore, & que pour être long il faudroit qu'il fut ; mais nous disons : il sera long. Et quand donc le sera-t-il ? Ce ne sçauroit être

pendant qu'il sera à venir, puisque n'étant pas encore, il ne sçauroit être long. Que si l'on dit qu'il sera long, lorsque de futur qu'il est, il commencera d'être ce qu'il n'est pas, & qu'il deviendra présent, afin qu'ayant l'être, il devienne long, nous voyons que le temps présent crie à haute voix par-tout ce que j'ai rapporté ci-dessus, qu'il ne sçauroit être long.

CHAPITRE XVI.

Quel temps se peut & ne se peut pas mesurer.

TOutefois, Seigneur, nous remarquons bien les intervalles des temps, & en les comparant ensemble nous disons que les uns sont plus longs, & que les autres sont plus courts. Nous sçavons aussi mesurer de combien un temps est plus long ou plus court que l'autre; & nous répondons lorsqu'on nous en demande la différence, que l'un est le double de l'autre, ou le triple, ou bien qu'il lui est égal. Mais nous ne mesurons que les temps qui passent, & à mesure que nous les voyons passer. Or, comment pourroit-on mesurer les temps passés, puisqu'ils ne sont plus; ou les temps à venir, puisqu'ils ne sont pas encore, si ce n'est qu'on voulut dire qu'on puisse mesurer ce qui n'est point? Lors donc que le temps se passe on peut s'en appercevoir & le mesurer; mais aussi-tôt qu'il est passé, on ne sçauroit plus le mesurer, puisqu'il n'est plus.

CHAPITRE XVII.

Où est le passé & l'avenir?

JE n'assure rien, mon Dieu & mon Pere : ce ne sont que des doutes que je propose. Assistez-moi, s'il vous plaît, & soyez mon guide dans cette recherche. Qui seroit celui qui oseroit dire

qu'il n'y a pas trois temps, le passé, le présent, & l'avenir, ainsi que nous l'avons appris étant encore tous petits, & que nous l'enseignons aux enfants : mais qu'il n'y a que le temps présent, à cause que les deux autres ne sont point ? Ou bien dira-t-on qu'ils sont aussi ; mais que le temps, lorsque du futur il devient présent, sort de quelque lieu caché ; & se va cacher dans quelque autre, lorsque de présent il devient passé ? Car si les choses futures ne sont pas encore, où peuvent les avoir vues ceux qui les prédisent, puisqu'on ne sçauroit voir ce qui n'est pas ? Et ceux qui racontent les choses passées ne pourroient pas non plus les raconter, s'ils ne les voyoient des yeux de l'esprit. Or, si elles n'étoient point en tout, on ne pourroit en tout les appercevoir. Il faut donc que le passé & l'avenir soient en quelque sorte.

CHAPITRE XVIII.

En quelle sorte le temps passé & l'avenir sont présens.

SEigneur, qui êtes toute mon espérance, permettez-moi, je vous prie, d'approfondir encore davantage cette difficulté, sans que je sois troublé dans l'attention d'esprit que j'y apporte. Je desire de sçavoir où sont les choses futures & les passées, si l'on peut dire qu'elles sont. Que si cette connoissance est au dessus de moi, au moins je suis assuré qu'en quelque lieu qu'elles soient, elles n'y sont ni futures ni passées, mais présentes, puisque si elles y sont futures, elles n'y sont pas encore, & que si elles y sont passées, elles n'y sont plus. En quelque lieu donc qu'elles soient, & quelles qu'elles puissent être, elles n'y sont que présentes. Ainsi, lorsqu'on nous raconte des choses passées, si on les rapporte selon la vérité, on les tire de la mémoire, non pas les choses-mêmes qui sont passées, mais les paroles qu'on a conçues

des images de ces mêmes choses qui, en passant par nos sens, ont imprimé dans notre esprit comme leurs traces & leurs vestiges. Car mon enfance, laquelle n'est plus, est dans le temps passé qui n'est plus aussi. Mais lorsque je m'en souviens, & que j'en raconte quelque chose, c'est sans doute dans le temps présent que je considere mon image, parce qu'elle est encore dans ma mémoire.

J'avoue, mon Dieu, que j'ignore si c'est de la même sorte que l'on prédit l'avenir, l'image de ce qui n'est point encore étant déja, & se présentant à notre esprit. Mais je sçai bien que nous prévenons souvent par notre pensée nos actions à venir, & que cette préméditation est présente, encore que l'action que nous préméditons ne le soit pas, parce qu'elle n'est pas encore avenue, & qu'elle ne le sera que quand nous aurons entrepris & commencerons de faire cette action que nous avions préméditée, parce qu'alors elle ne sera pas future, mais présente.

En quelque sorte donc qu'arrive ce pressentiment secret des choses futures, on ne sçauroit voir que ce qui est. Or, ce qui est déja n'est point à venir, mais présent. Ainsi, lorsqu'on dit que l'on voit les choses futures, ce ne sçauroit être elles-mêmes, puisqu'elles ne sont pas encore; mais c'est peut-être leur cause ou leur signe que l'on voit, lesquels sont déja. Ainsi ce qui donne moyen de prédire les choses à venir, n'est pas à venir, mais présent à ceux qui le voient, & qui s'en servent pour concevoir l'avenir: comme aussi la pensée dont ils les conçoivent est déja dans leur esprit, quoique ce qu'ils conçoivent & qu'ils prédisent ne soit pas encore.

Entre un si grand nombre de choses qui m'en peuvent fournir des exemples, je veux ici en rapporter un. Lorsque j'apperçois laurore, je prévois aussi-tôt que le Soleil se va lever: ce que j'apperçois est présent, & ce que je prédis est à venir, non pas le Soleil qui est déja, mais son le-

ver qui n'est pas encore ; & je ne pourrois le prédire, si je ne l'imaginois dans mon esprit, ainsi que je fais maintenant lorsque j'en parle. Mais cette aurore même, laquelle je vois dans le Ciel, n'est pas le lever du Soleil, encore qu'elle le précéde, ni cette imagination que je conçois dans mon esprit, n'est pas non plus ce lever : mais ce sont ces deux choses lesquelles sont présentes, qui me font prédire le lever du Soleil qui est à venir. Par conséquent les choses futures ne sont point encore : & si elles ne sont point encore, elles ne sont point ; & si elles ne sont point, elles ne peuvent en aucune sorte être vues : mais elles peuvent être prédites par les choses présentes qui sont déja & qui sont vues.

CHAPITRE XIX.

Il prie Dieu de lui faire comprendre en quelle maniere les hommes connoissent les choses à venir.

MOn Dieu, vous qui êtes le souverain Monarque de toutes les créatures, apprenez-moi, je vous prie, en quelque maniere vous faites donc connoître aux hommes les choses futures. Car c'est vous qui les avez fait connoître à vos Prophetes. Quelle est cette maniere par laquelle vous, pour qui il n'y a rien qui soit à venir, faites connoître les choses futures ; ou pour mieux dire, faites connoître ce qu'il y a de présent des choses futures, puisqu'il est impossible de faire connoître ce qui n'est point ? J'avoue que cette maniere est si élevée au dessus de moi, que la pointe de mon esprit ne peut pénétrer jusques-là ; je suis incapable d'y atteindre par moi-même : mais il me sera facile par votre assistance, si votre lumiere m'est favorable, & daigne éclairer les yeux de mon ame.

CHAPITRE XX.

Quels noms il faut donner aux différences du tems.

CE qui me paroît maintenant avec certitude, & que je connois très-clairement, c'eſt que les choſes futures & les paſſées ne ſont point, & qu'à proprement parler on ne ſçauroit dire qu'il y ait trois temps, le paſſé, le préſent, & le futur; mais peut-être on pourroit dire avec vérité qu'il y a trois temps, le préſent des choſes paſſées, le préſent des choſes préſentes, & le préſent des choſes futures. Car je trouve dans l'eſprit ces trois choſes que je ne trouve nulle part ailleurs; un ſouvenir préſent des choſes paſſées, une attention préſente des choſes préſentes, & une attente préſente des choſes futures. Si c'eſt ainſi qu'on l'entend, je vois trois temps, & je confeſſe qu'il y en a trois. Néanmoins que l'on diſe, ſi l'on veut, comme on a accoutumé de le dire improprement, qu'il y a trois temps, le paſſé, le préſent & l'avenir; qu'on le diſe ſi on veut, je ne m'en foucie point, je ne m'y oppoſe point, je ne le trouve point mauvais, pourvu toutefois qu'on entende ce que l'on dit, & qu'on ne s'imagine pas que ce qui eſt à venir eſt déja, ni que ce qui eſt paſſé ſoit encore. Car il eſt ſans doute qu'il y a fort peu de choſes dont nous parlons proprement, & qu'il y en a pluſieurs dont nous parlons improprement; mais on ne laiſſe pas néanmoins de comprendre ce que nous voulons dire.

CHAPITRE XXI.

De quelle ſorte on peut meſurer le temps.

J'Ai déja dit que nous meſurons les temps qui ſe paſſent, afin de pouvoir dire : Ce temps-ci eſt le double de l'autre ; ou bien : Ce temps-ci

est égal à l'autre : & ainsi de toutes les autres parties du temps dont nous pouvons parler en les mesurant : ce qui fait voir que nous mesurons les temps lorsqu'ils se passent. Que si quelqu'un me demande comment je le sçais, je réponds que je le sçais, parce que nous les mesurons, & que nous ne sçaurions mesurer les choses qui ne sont point, ainsi que les passées & les futures ne sont point. Mais comment pouvons-nous mesurer le temps présent, puisqu'il n'a point d'étendue ? Nous le mesurons lorsqu'il passe ; nous ne le mesurons point lorsqu'il est passé, puisqu'il n'est plus pour pouvoir être mesuré.

Mais quand nous le mesurons, d'où, par où, & où passe-t-il ? D'où, sinon du futur ? Par où, sinon par le présent ? Et où, sinon dans le passé, Ainsi il va de ce qui n'est point par ce qui n'a aucune étendue dans ce qui n'est déja plus. Que mesurons-nous donc, sinon le temps dans quelques-uns de ses espaces ? Car ce n'est qu'en distinguant les espaces du temps que nous disons qu'ils sont simples, doubles, triples, égaux, & ainsi du reste. Mais de quel espace nous servons-nous pour mesurer le temps lorsqu'il passe ? Est-ce du futur d'où il passe ? mais nous ne sçaurions mesurer ce qui n'a point encore d'être. Est-ce du présent par où il passe ? mais nous ne sçaurions mesurer ce qui n'a point d'étendue. Est-ce du passé où il passe ? mais comment mesurerons-nous ce qui n'est plus ?

CHAPITRE XXII.

Il demande à Dieu l'éclaircissement de cette difficulté.

MOn esprit brûle d'ardeur de comprendre un si grand énigme, Seigneur, qui êtes mon Dieu, & mon bon Pere ; je vous conjure par Jesus-Christ de ne m'en refuser pas l'intelligence. Ne re-

fusez pas à mon extrême desir de pénétrer une question si cachée & si ordinaire tout ensemble; mais faites que votre miséricorde, comme une lumiere favorable, éclaircisse toutes les difficultés qui s'y rencontrent, afin que je les puisse comprendre. Qui puis-je consulter sur ce sujet, & à qui puis-je plus avantageusement confesser mon ignorance qu'à vous, qui n'avez pas désagréable l'ardeur si violente qui me presse d'acquérir l'intelligence de vos saintes Ecritures? Donnez-moi, Seigneur ce que j'aime : car je confesse que je l'aime, & c'est vous qui me l'avez fait aimer. Accordez-moi cette grace, vous qui êtes ce bon Pere qui ne donnez rien que de bon à vos enfants. Accordez-la-moi, je vous supplie, puisque j'ai entrepris de le connoître, & que je ne le puis, si vous-même ne me découvrez ce qui est caché à mes yeux.

Je vous conjure par Jesus-Christ, par ce nom du Saint des Saints, que personne ne me trouble dans cette recherche. Je crois, & c'est pour cela que je parle; & je ne vis que dans l'espérance que j'ai de contempler les délices de mon Sauveur & de mon maître. Vous avez réduit mes jours à l'état mortel & périssable d'un vieil homme, & ils s'écoulent, & je ne sçaurois dire comment. Nous avons sans cesse ces mots dans la bouche : Le temps & les temps. Combien celui-ci a-t-il été de temps à parler? Combien cet autre a-t-il été de temps à faire cela? Qu'il y a long-temps que je n'ai vu une telle chose! Cette syllabe qui est longue a le double du temps de celle qui est breve. Nous disons ces choses & les entendons dire aux autres : on sçait ce que nous voulons dire quand nous parlons de la sorte; & nous sçavons aussi ce que les autres veulent dire. Il n'y a rien de plus clair & de plus ordinaire que tout cela : & il n'y a rien en même-temps qui soit plus obscur, & qui ait plus besoin d'une nouvelle recherche pour en acquérir une parfaite connoissance.

CHAPITRE XXIII.

Ce que c'eſt que le temps.

J'Ai entendu dire une fois à un homme fort ſçavant, que le temps n'eſt autre choſe que le mouvement du ſoleil, de la lune, & des aſtres ; mais je n'ai pu être de ce ſentiment. Car pourquoi les mouvements de tous les autres corps de la nature ne ſeroient-ils pas auſſi-bien le temps comme ceux-là ? Et pourquoi, ſi les cieux & tous les aſtres ceſſoient de continuer leurs cours, & que la roue d'un Potier tournât à ſon ordinaire, ne formeroit-elle pas un temps, ſelon lequel nous meſurerions tous ces tours, & dirions qu'ils ſeroient tous égaux : ou ſi cette roue tournoit tantôt plus vîte & tantôt plus lentement, que les uns ſeroient plus longs, ou les autres plus courts ; Et lorſque nous dirions ces choſes, ne ſeroit-ce pas auſſi dans le temps que nous parlerions ? Et de ce qu'entre les ſyllabes des mots que nous proférerions, il y en auroit quelques-unes qui ſeroient longues & les autres breves, ne ſeroit-ce pas parce que nous aurions employé plus de temps à prononcer les unes que non pas les autres ? Mon Dieu, faites la faveur aux hommes d'obſerver dans une petite choſe les notions communes & générales des choſes qui ſervent à faire connoître les plus grandes & les plus petites.

Je ſçai qu'il y a des flambeaux céleſtes & des aſtres qui nous marquent les ſaiſons, les temps, les ans & les jours. Je ne conteſte pas cette vérité ; & je ne voudrois pas dire auſſi que le tour de cette roue du Potier fut ce même-temps que nous appellons le jour; mais il ne s'enſuit pas de là que ce ne ſoit pas un temps. Que ce Philoſophe le croie s'il veut. Pour moi je deſire de comprendre en quoi conſiſte proprement la nature du temps par lequel nous meſurons les mouvemens des

corps, & disons (par exemple) que ce mouvement est deux fois plus long que l'autre. Ainsi, puisque nous appellons un jour, non-seulement cet espace de temps que le soleil emploie à demeurer sur la terre, selon laquelle maniere de parler on distingue le jour de la nuit, mais aussi son tour tout entier de l'orient à l'orient, selon lequel nous disons que tant de jours se sont passés, comprenant dans ce nombre les nuits mêmes que l'on ne compte point séparément. Puis, dis-je, que le jour s'accomplit par le mouvement & par le tour du soleil d'orient en orient, je demande si c'est le mouvement qui fait le jour; ou si c'est le retardement & l'espace du temps dans lequel ce mouvement s'accomplit; ou bien si c'est l'un & l'autre. Car si c'est le premier, & que le mouvement fasse le jour, le jour seroit donc, encore que le soleil eut achevé sa carriere dans un aussi petit espace de temps qu'il en est besoin pour former une heure. Si c'est le second, il n'y auroit donc point de jour entre le lever du soleil & un autre lever de ce même astre, & il n'y auroit pas davantage de temps qu'il en faut pour fournir une heure, & qu'il fut besoin que le soleil fit vingt-quatre fois son tour pour former un jour. Que si c'est l'un & l'autre, sçavoir le mouvement & le temps que le soleil demeure à passer, on n'appelleroit point un jour le tour du soleil, s'il s'achevoit tout entier durant l'espace d'une heure; & on ne pourroit pas dire non plus qu'il se fut passé un jour, si le soleil cessant de marcher, il s'écouloit autant de temps que cette planette a accoutumé d'en employer d'un matin à l'autre pour faire entiérement son tour.

Je ne m'arrêterai donc pas maintenant à rechercher ce que c'est qu'on nomme le jour; mais ce que c'est que le temps, par lequel en mesurant le tour du soleil, nous dirions qu'il auroit été accompli en moins de temps de la moitié qu'il n'auroit accoutumé, s'il arrivoit qu'il eut achevé dans

l'espace de douze heures. Et comparant ces deux temps ensemble, nous dirions que l'un est le double de l'autre, quoique le soleil fit quelquefois en l'un & fit aussi quelquefois en l'autre son tour entier d'orient en orient. Que personne donc ne me dise que les mouvements des corps célestes forment les temps. Car le soleil s'étant arrêté à la priere de Josué, afin de lui donner le loisir de remporter une entiere & pleine victoire, le temps ne laissa pas de courir, encore que cet astre fut arrêté, puisque ce combat se continua & finit durant cet espace de temps qui étoit nécessaire pour l'achever. Je reconnois donc par-là que le tems n'est qu'une certaine étendue : mais le vois-je en effet & en vérité, ou m'imaginai-je seulement que je le vois ? C'est à vous, mon Dieu, qui êtes la vérite & la lumiere, de me les faire connoître.

CHAPITRE XXIV.

Le temps est avec quoi nous mesurons les mouvemens des corps.

ME commandez-vous, mon Dieu, d'être de l'avis de celui qui diroit que le temps n'est autre chose que le mouvement des corps ? Non certes, vous ne me le commandez pas. Je sçai bien que nul corps ne se meut dans le temps. J'entends votre vérité qui me dit ; mais je ne l'entends point qui me dise que ce mouvement des corps soit le temps. Vous ne le dites point sans doute. Car lorsque je vois mouvoir un corps je mesure par le temps la durée de son mouvement, depuis qu'il a commencé jusqu'à ce qu'il ait cessé de se mouvoir. Que si ne l'ayant point vu lorsqu'il a commencé & continué de se mouvoir, je ne puis remarquer quand il a cessé son mouvement, il n'est pas en ma puissance de le mesurer, si ce n'est peut-être depuis le temps que j'ai commencé, jusqu'à celui que j'ai cessé de le voir mou-

voir. Et si ce mouvement dure beaucoup, je me contente de dire que ce temps a été bien long: mais je ne dis pas de combien il a été, parce que quand nous disons de combien il a été, nous le disons par comparaison à un autre, comme quand nous disons qu'il est égal, ou qu'il est le double d'un autre, & ainsi du reste. Que si nous pouvions remarquer les espaces des lieux d'où le corps qui se meut, ou du moins ses parties, s'il tourne en rond, commencent & cessent de se mouvoir, nous pourrions dire dans combien de temps le mouvement de ce corps ou de quelqu'une de ses parties se seroit fait depuis le lieu où il auroit commencé jusqu'à celui auquel il auroit fini.

Ainsi le mouvement du corps étant une chose différente de ce que nous mesurons, quand nous recherchons la durée de ce mouvement, qui ne voit laquelle de ces deux choses doit plutôt être appellée le temps? Car encore que le corps se mouve quelquefois diversement, & quelquefois demeure immobile, nous ne mesurons pas seulement son mouvement, mais aussi le temps qu'il a cessé de se mouvoir, & disons: Il s'est arrêté durant autant de temps qu'il s'étoit mu; & ainsi plus ou moins, selon ce que nous l'avons mesuré en effet, ou croyons l'avoir mesuré. Le mouvement du corps n'est donc pas le temps.

CHAPITRE XXV.

Il s'adresse à Dieu.

JE vous confesse, mon Dieu, que je ne connois pas encore ce que c'est que le temps: & je vous confesse aussi que je sçai bien que c'est dans le temps que je dis ceci, qu'il y a déja long-temps que je parle du temps, & que ce long-temps n'est autre chose qu'un intervalle du temps. Mais comment sçai-je cela, puisque je ne sçai pas ce que c'est que le temps? N'est-ce point que j'igno-

re de quelle sorte se pourroit bien expliquer ce que je sçai ? Hélas ! misérable que je suis, j'ignore même ce que j'ignore. Seigneur, me voici en votre présence, vous sçavez que je ne ments pas, & que ma bouche ne vous dit rien que ce qui est dans mon cœur. Mon Dieu, allumez ma lampe, & éclairez mes ténebres.

CHAPITRE XXVI.

Si c'est par le temps que nous mesurons le mouvement des corps. Comment nous pouvons mesurer le temps-même.

NE suis-je pas véritable, mon Dieu., lorsque je dis en votre présence que je mesure les temps ? Mais comment se peut-il faire que je les mesure, & que je ne connoisse pas ce que je mesure ? Je mesure le mouvement du corps dans le temps ; & le temps ne le mesurai-je point ? Et comment pourrois-je mesurer le mouvement du corps ? Comment pourrois-je dire combien il dure, & combien il lui faut de temps pour arriver d'un lieu à un autre, si je ne mesurois le temps dans lequel il fait ce mouvement ?

Mais comment est-ce que je mesure le temps-même ? Est-ce par un temps plus court que nous mesurons un temps plus long, ainsi que nous nous servons d'une coudée pour mesurer une longue piece de bois, & que nous mesurons par la durée d'une syllabe breve la durée d'une longue, & disons ensuite qu'elle a le double de l'autre ? C'est aussi en la même sorte que nous mesurons la longueur d'un Poëme par celle des Vers qui le composent, & la longueur des Vers par celle des pieds, & la longueur des pieds par celle des syllabes, & la longueur des syllabes qui sont longues par la durée des syllabes qui sont breves, & non pas selon l'étendue que ces syllabes ont sur le papier. Car si on les mesuroit ainsi, ce seroit mesurer le

lieu & non pas le temps. Mais lorſque les paroles paſſent en les prononçant, nous diſons que ce Poëme eſt bien long, parce qu'il eſt compoſé de tant de Vers; que ces Vers ſont bien longs, parce qu'ils ſont compoſés de tant de pieds; que ces pieds ſont bien longs, parce qu'ils ſont compoſés de tant de ſyllabes; & que cette ſyllabe eſt longue, parce qu'elle a le double d'une breve.

Mais on ne détermine pas pour cela un certain eſpace de temps; puiſqu'il ſe peut faire qu'un petit Vers demeure plus long-temps à prononcer, ſi on le prononce lentement, que non pas un long que l'on prononce plus vîte. Ce qui arrive de la même ſorte en ce qui eſt d'un Poëme, d'un pied, & d'une ſyllabe. Ainſi, il me ſemble que le temps n'eſt autre choſe qu'une certaine étendue: Mais où ſe trouve cette étendue? Certes, je ne ſçais, ſi ce n'eſt dans l'eſprit même. Car, dites-moi, mon Dieu, je vous prie, qu'eſt-ce que je meſure lorſque je dis indéfiniment, ce temps eſt plus long que l'autre; ou définiment, ce temps eſt le double de l'autre? C'eſt ſans doute le temps que je meſure; je le ſçais bien; mais ce n'eſt pas l'avenir, puiſqu'il n'eſt pas encore arrivé; ce n'eſt pas le préſent, puiſqu'il n'a aucune étendue; ce n'eſt pas le paſſé, puiſqu'il n'eſt plus. Qu'eſt-ce donc que je meſure? Sont-ce les temps qui ſe paſſent, & non pas les temps paſſés? C'eſt ce que j'avois dit ci-deſſus.

CHAPITRE XXVII.

De quelle ſorte nous meſurons le temps.

COurage, mon ame, redouble ton attention & tes efforts. Dieu eſt notre aide & notre ſecours: c'eſt lui qui nous a créés, & nous ne nous ſommes pas créés nous-mêmes. Jette tes yeux vers l'endroit où la vérité commence à luire & à ſe faire paroître. Imagine-toi qu'une voix

corporelle commence à se faire entendre; qu'elle continue à se faire entendre; & puis qu'elle cesse, & que le silence lui succede: alors cette voix est passée, & ce n'est plus une voix; elle étoit à venir avant qu'elle se fit entendre: & comme elle ne pouvoit alors être mesurée, parce qu'elle n'étoit pas encore, elle ne le sçauroit être maintenant, à cause qu'elle n'est plus. Elle pouvoit donc être mesurée pendant qu'elle raisonnnoit, parce qu'elle étoit, & qu'ainsi on la pouvoit mesurer; mais en ce temps-là même elle n'étoit pas ferme & stable, puisqu'elle marchoit & passoit. Et ne seroit-ce point pour cette même raison qu'on pouvoit plutôt la mesurer, vu qu'en passant de la sorte elle s'étendoit dans quelque espace de temps qui donnoit moyen de la mesurer: car le présent n'a aucun espace.

Si elle se pouvoit donc alors mesurer, imagine-toi, mon ame, qu'une autre voix commence de résonner, & qu'elle résonne encore par un son continuel, & qui n'est point interrompu. Mesurons-la donc durant qu'elle résonne encore, puisque lorsqu'elle cessera de résonner, elle sera passée, & ne sera plus pour pouvoir être mesurée. Mesurons-la donc, afin de dire quelle sera son étendue. Mais elle résonne encore, & on ne la sçauroit mesurer que depuis le temps qu'elle a commencé jusqu'à celui qu'elle cessera de résonner, puisque nous ne mesurons cet intervalle que depuis un certain commencement jusqu'à une certaine fin, & qu'ainsi la voix qui n'est pas encore finie, ne sçauroit se mesurer, ensorte que nous puissions dire, si elle est longue ou breve, si elle est égale à un autre, si elle n'a duré que la moitié d'autant, ou deux fois autant, & quelque chose semblable. Mais lorsqu'elle sera finie, elle ne sera plus. Comment pourrons-nous donc la mesurer? Nous mesurons toutefois les temps, & cependant nous ne mesurons pas ceux qui ne sont point encore arrivés, ni ceux qui sont déjà

paſſés, ni ceux qui n'ont aucune étendue, ni ceux qui n'ont point de bornes. Nous ne meſurons donc ni les temps à venir, ni les paſſés, ni les préſents, ni ceux qui paſſent; & nous meſurons toutefois les temps.

Ce vers Latin, *Deus Creator omnium*, qui eſt compoſé de huit ſyllabes, en a alternativement une breve & une longue: & ainſi la premiere, la troiſieme, la cinquieme, & la ſeptieme qui ſont breves, ſont ſimples au regard de la ſeconde, de la quatrieme, de la ſixieme & de la huitieme qui ſont longues. Chacune de ces longues contient deux fois autant de temps que chacune de ces breves. Je le remarque en les prononçant: j'aſſure qu'il eſt ainſi; & on connoît manifeſtement & ſenſiblement, qu'il eſt ainſi en effet. Autant que je puis être aſſuré d'une choſe par mes ſens, il me ſemble que je le ſuis lorſque je meſure une ſyllabe longue par une breve, & que je ſçai qu'elle a le double de l'autre. Mais lorſqu'elles réſonnent l'une après l'autre, ſi la breve eſt la premiere, & que la longue la ſuive, de quelle ſorte arrêterois-je cette ſyllabe breve pour m'en ſervir à meſurer celle qui eſt longue, afin de connoître qu'elle lui eſt double, puiſque cette ſyllabe longue ne commencera à réſonner qu'après que la breve aura ceſſé de ſe faire entendre? Je ne meſure pas-même cette ſyllabe longue lorſqu'elle eſt préſente, puiſque je ne la meſure ſinon après qu'elle eſt finie, & que quand elle eſt finie elle eſt paſſée. Qu'eſt-ce donc que je pourrois meſurer? Où eſt cette ſyllabe breve dont je me ſers pour meſurer la longue? Où eſt cette ſyllabe longue que je puiſſe meſurer? Elles ont toutes deux rendu leur ſon lorſqu'on les a prononcées: elles s'en ſont envolées; elles ſont paſſées: elles ne ſont plus. Je les meſure néanmoins: & autant qu'on ſe peut fier à l'expérience de ſes propres ſens, je réponds hardiment, qu'en ce qui eſt de l'eſpace du temps, l'une eſt ſimple, & l'autre eſt double: ce que je ne ſçaurois dire

que lorsqu'elles sont déja passées & finies. Ce n'est donc pas elles-mêmes que je mesure, puisqu'elles sont passées & ne sont plus, mais je mesure quelque chose qui est dans ma mémoire, & qui y demeure fortement gravé.

Ainsi, c'est dans toi, mon ame, que je mesure les temps. Ne m'importune point en demandant de quelle sorte cela se fait, & ne t'embarrasse point toi-même par mille diverses imaginations : c'est en toi, dis-je, que je mesure l'impression que les choses qui passent font dans toi, & qui y demeurent après qu'elles sont passées. C'est cette impression que je mesure & qui est présente, & non pas les choses qui sont passées & qui l'ont formée. C'est elle que je mesure lorsque je mesure les temps : & par conséquent, ou je ne mesure point les temps, ou ces temps ne sont autre chose que les impressions qui se forment dans ma mémoire.

Mais nous mesurons-même le silence, & disons que ce silence a autant duré que ce son. Et comment cela se peut-il faire, sinon par l'attention que nous faisons dans notre pensée au temps que cette voix a duré, de même que si elle résonnoit encore, afin de pouvoir comprendre quelque chose de l'intervalle du silence, par le temps que le bruit avoit duré ? C'est pourquoi aussi sans proférer aucunes paroles, & sans ouvrir seulement la bouche, nous proférons en nous-mêmes des Poëmes, des Vers, & quelque discours que ce puisse être, & en concevons toutes les mesures & tous les rapports que les mots & les syllabes ont les uns aux autres, tout de même que si nous les prononcions à haute voix. Tellement que si quelqu'un se propose de soutenir en parlant le ton de sa voix, il résout dans son esprit combien il la veut faire durer, il détermine dans le silence cet intervalle de temps, & le donne en garde à sa mémoire, puis commence à proférer cette voix, laquelle se fait entendre jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au terme qu'il s'étoit proposé ; ou pour mieux

dire, elle s'eſt fait entendre & ſe fera entendre; puiſque ce qui en eſt déja paſſé s'eſt fait entendre, & que ce qui en reſte ſe fera entendre. Ainſi elle s'acheve lorſque l'attention préſente de notre eſprit fait que l'avenir devient paſſé, & que le paſſé s'augmente d'autant que l'avenir diminue, juſqu'à ce qu'étant entiérement écoulé, il n'y ait plus rien que de paſſé.

CHAPITRE XXVIII.

C'eſt par l'eſprit que nous meſurons les temps.

MAis comment le futur, qui n'eſt pas encore, peut-il s'amoindrir, ou s'écouler? Ou comment le paſſé peut-il croître, puiſque déja il n'eſt plus, ſi ce n'eſt parce que dans l'eſprit qui opere cet effet il ſe rencontre trois choſes, ſçavoir l'attente, l'attention, le ſouvenir: de ſorte que ce qu'il attend devient l'objet de ſon attention préſente, pour n'être plus enſuite que l'objet de ſon ſouvenir? Qui pourroit nier que les choſes futures ne ſont pas encore? Et toutefois l'attente des choſes futures eſt dans notre eſprit. Qui pourroit nier que les choſes paſſées ne ſont plus? Et toutefois la mémoire des choſes paſſées demeure dans notre eſprit. Et enfin qui pourroit nier que le temps préſent n'a point d'étendue, puiſqu'il paſſe en un moment? Et toutefois notre attention demeure, & c'eſt par elle que ce qui n'eſt pas encore ſe hâte d'arriver pour n'être plus. Ainſi le temps à venir ne ſe peut pas dire être long: mais un long temps à venir n'eſt autre choſe qu'une longue attente du temps futur. Il n'y a point auſſi de long temps paſſé, puiſqu'il n'eſt plus: mais un long temps paſſé n'eſt autre choſe qu'un long ſouvenir du temps paſſé.

Par exemple, je veux réciter un Pſeaume que je ſçais par cœur. Avant que de le commencer, mon attention s'étend toute à ce Pſeaume, mais

lorſque je l'ai commencé, autant de verſets que j'en ai dit, & qui ſont paſſés, deviennent l'objet de ma mémoire, & cette action de mon ame ſe ſépare comme en deux parties, dont l'une eſt mémoire au regard de ce que j'en ai dit, & l'autre eſt comme une préparation & une attente au regard de ce que j'en ai encore à dire. Mais mon attention par laquelle doit traverſer, pour parler ainſi, ce qui eſt encore à venir & à réciter, afin qu'il devienne paſſé, eſt toujours préſente; & plus j'avance dans ce récit, plus ce qui n'étoit que dans l'attente diminue, & ce qui doit être dans la mémoire s'augmente, juſqu'à ce que cette attente qui regardoit l'avenir étant finie, il ne reſte plus rien dans toute cette action que pour la mémoire, laquelle regarde le paſſé. Or, ce qui arrive dans le récit de tout ce Pſeaume, arrive auſſi dans chacune de ſes parties & dans chacune de ſes ſyllabes: il arrive auſſi dans un récit de plus longue haleine, dont ce Pſeaume pourroit n'être qu'une partie: il arrive dans toute la vie de l'homme, dont toutes les actions qu'il fait ſont des parties: & il arrive dans tous les ſiecles des enfants des hommes, dont toutes les vies des hommes ne ſont auſſi que des parties.

CHAPITRE XXIX.

De l'attention que notre ame doit avoir pour s'unir à Dieu

MAis d'autant, mon Dieu, que votre miſéricorde eſt préférable à toutes les vies, je vous confeſſe que ma vie n'eſt qu'une diſſipation continuelle, dans laquelle votre main favorable m'a recueilli par le moyen de Jeſus-Chriſt mon Seigneur, par le moyen de ce Fils de l'homme médiateur entre vous qui êtes un, & nous qui ſommes pluſieurs, & qui en mille diverſes manieres nous laiſſons emporter à une infinité de choſes,

afin que comme il m'a uni à lui, je m'unisse aussi à vous par lui; & que me détachant de cette multiplicité des jours dans lesquels je vivois selon le vieil homme, je me rejoigne à l'unité souveraine, & oublie toutes les choses passées, non pour me porter à celles qui sont à venir, & qui passeront comme les autres, mais pour m'attacher à celles qui sont devant moi, & qui subsistent toujours; afin que demeurant ferme dans elles, au lieu de m'écouler avec elles je poursuive sans cesse ma course, non par une vague dissipation d'esprit, mais par une application stable vers cette palme à laquelle vous nous appellés dans le Ciel, où j'entendrai retentir les cantiques de vos louanges, & vous contemplerai dans votre joie ineffable, qui ne connoît ni l'avenir, ni le passé, parce qu'elle est immuable & toujours présente.

Mais maintenant mes années se passent dans les gémissements & dans les douleurs : & au lieu que vous, Seigneur, qui êtes mon bon Pere & toute ma consolation, jouissez d'une éternité bienheureuse, je suis devenu par mon péché sujet à la vissicitude & aux impressions des temps, dont j'ignore l'ordre & les suites; & mes pensées, qui sont comme les entrailles de mon ame, sont déchirées par mille différents troubles qui les agitent, & les agiteront toujours jusqu'à ce qu'étant purifié par le feu de votre amour, je m'unisse à vous d'une telle sorte que je ne sois plus qu'une même chose avec vous.

CHAPITRE XXX.

Il montre de nouveau que c'est une question ridicule de demander ce que Dieu faisoit avant qu'il eut créé le monde.

C'Est alors, Seigneur, que je serai ferme & immuable en vous & en votre vérité, qui est la forme qui m'a donné l'être; & je ne serai plus

tourmenté de ces importunes questions des hommes qui, par une maladie, qui est la peine de leur péché, ont plus de curiosité de sçavoir, que de capacité de comprendre, & demandent ce que Dieu faisoit avant qu'il eut créé le Ciel & la Terre : ou comment il s'est avisé de faire quelque chose, vu qu'auparavant il n'avoit jamais rien fait.

Faites-leur la grace, mon Dieu, de mieux penser à ce qu'ils disent, & de reconnoître qu'on n'use point de ce terme de jamais où il n'y a point de temps. Car en disant que vous n'aviez jamais rien fait, que dit-on autre chose sinon que vous n'aviez rien fait en aucun temps? Qu'ils voient donc qu'il n'a pu y avoir aucun temps si vous ne l'aviez créé, & qu'ainsi ils cessent de parler avec si peu de lumiere; mais qu'au contraire ils portent leurs pensées vers les choses qui sont devant eux, étant toujours stables & permanentes, & qu'ils comprennent que vous qui êtes le Créateur éternel de tous les temps, êtes avant tous les temps; & que tous ces temps, ni aucunes autres créatures, s'il s'en rencontre quelques-unes qui les ait précédés, ne vous sont point co-éternels.

CHAPITRE XXXI.

La différence qu'il y a entre les connoissances de Dieu & celles des hommes.

SEigneur mon Dieu, combien est profond l'abyme de votre secret, & combien m'en suis-je éloigné par les malheureuses suites de mes péchés? Guérissez, je vous prie, les yeux de mon ame, & faites que j'aie la joie d'appercevoir votre lumiere. Certes s'il y avoit un esprit qui fut rempli d'une si grande science & d'une telle connoissance de l'avenir, que toutes les choses passées & les futures lui fussent aussi connues que m'est un Pseaume, il faut avouer que cet esprit seroit non seulement admirable, mais qu'il le seroit jusqu'à

donner de l'étonnement, puiſqu'il verroit auſſi clair dans tout ce qui eſt des ſiecles paſſés & des ſiecles à venir, comme, lorſque je chante un Pſeaume, je vois clairement quelle partie j'en ai déja dite, & ce qu'il m'en reſte à dire. Mais ne permettez pas, s'il vous plaît, Seigneur, qu'il m'entre dans la penſée que vous qui êtes le Créateur des corps & des ames, connoiſſez en cette ſorte toutes les choſes futures & les paſſées; vous les connoiſſez d'une maniere incomparablement plus merveilleuſe, & qui nous eſt incomparablement plus cachée. Car au lieu que l'eſprit & l'imagination de celui qui chante ou qui écoute chanter un Pſeaume qu'il ſçait, reſſentent divers mouvements, & ſe partagent en quelque ſorte par l'attente des vers qui reſtent encore à réciter, & par le ſouvenir de ceux qui ont déja été récités, il ne vous arrive rien de ſemblable, mon Dieu, qui êtes le ſouverain Créateur de nos eſprits, par ce que vous êtes vraiment éternel, & par conſéquent incapable de quelque changement que ce puiſſe être.

Comme donc dès le commencement vous avez connu le Ciel & la Terre ſans aucune variété de connoiſſance, vous avez de même dès le commencement créé le Ciel & la Terre ſans aucune différence d'action. Que celui qui peut comprendre ces choſes confeſſe votre grandeur; & que celui qui ne les ſçauroit comprendre ne laiſſe pas de la confeſſer. O combien êtes-vous élevé, mon Dieu! & néanmoins les humbles de cœur ſont votre maiſon & votre temple. Car c'eſt vous qui relevez ceux qui ſont tombés, & qui empêchez de tomber ceux dont vous êtes l'élévation.



LIVRE XII.

CHAPITRE PREMIER.

De la difficulté qu'il y a de connoître la vérité.

SEigneur, dans la pauvreté où mon ame eſt réduite durant cette vie, mon eſprit étant excité par les paroles de l'Ecriture-Sainte, enfante beaucoup de penſées dont il deſire d'être éclairci. C'eſt pourquoi il arrive ſouvent que plus notre intelligence eſt bornée dans la connoiſſance des choſes, & plus elle ſe répand dans la multitude des paroles, parce qu'on en emploie davantage à rechercher la vérité qu'à la trouver; qu'on eſt plus long-temps à demander qu'à obtenir; & qu'il y a plus de peine à frapper à une porte, qu'à recevoir ce que l'on nous donne lorſqu'elle eſt ouverte. Mais nous nous appuyons ſur votre promeſſe: & qui nous en pourroit ravir l'effet? Si Dieu eſt pour nous, qui ſera contre nous? Nous ſçavons que vous avez dit: Demandez, & vous recevrez; cherchez, & vous trouverez; frappez à la porte, & elle vous ſera ouverte. Car celui qui demande reçoit; celui qui cherche trouve; & on ouvre à celui qui frappe. Ce ſont vos promeſſes, mon Dieu; & qui pourroit craindre d'être trompé quand la Verité-même fait des promeſſes?

CHAPITRE II.

Qu'il y a deux ſortes de Cieux, l'un corporel, & l'autre ſpirituel.

MA langue confeſſe humblement à votre haute Majeſté, que vous avez créé le Ciel & la Terre. J'entends ce Ciel que mes yeux voient au-

dessus de moi, & cette Terre sur laquelle marchent mes pieds, & de laquelle a été tirée le limont dont mon corps a été formé. C'est vous sans doute qui avez créé & ce Ciel & cette Terre. Mais, mon Dieu, où est ce Ciel du Ciel dont le Prophete nous parle, lorsqu'il nous dit dans un Pseaume : Le Seigneur s'est réservé le Ciel du Ciel, & a donné la Terre en partage aux enfants des hommes ? Où est, dis-je, ce Ciel qui ne se voit point, & en comparaison duquel tout ce qui se voit n'est que terre ? Car toute cette masse corporelle que nous voyons n'a pas une égale beauté dans toutes ses parties, & principalement dans les plus basses, comme est notre Terre : mais le Ciel même, qui couvre cette Terre que nous habitons, ne peut passer que pour une Terre au regard de ce Ciel du Ciel : & l'on peut dire avec vérité que ces deux grands corps de la nature, le Ciel & la Terre, ne sont que terre, si on les compare à cet autre Ciel que je ne sçais comment exprimer, qui appartient seulement à Dieu, & non point aux enfants des hommes.

CHAPITRE III.

Des ténebres qui étoient répandues sur la face de l'abyme.

Mais il est dit que cette Terre étoit invisible, déserte & informe, & qu'il y avoit comme une espece de profond abyme sur lequel il ne reluisoit aucune lumiere, parce que tout cela n'avoit encore aucune beauté. Et c'est pourquoi vous avez fait écrire à Moyse : Que les ténebres étoient répandues sur la face de l'abyme. Or que sont les ténebres, sinon l'absence de la lumiere ? Et ainsi comme si la lumiere eut été dès-lors, elle n'eut pu être que répandue sur les choses qui auroient été éclairées par elle : ce que l'Ecriture dit : Que les ténebres étoient répandues sur la face de l'abyme,

byme, ne signifie autre chose, sinon qu'il n'y avoit point de lumiere. Les ténebres donc étoient sur l'abyme, parce que la lumiere n'y étoit pas : de même qu'il y a du silence où il n'y a point de bruit. Car que veut dire autre chose : Tout est en silence en ce lieu-là, sinon qu'il n'y a point de bruit en ce lieu-là ? N'est-ce pas vous, mon Seigneur, qui avez enseigné cette vérité à cette ame qui vous parle ? N'est-ce pas vous qui m'avez appris qu'avant que vous eussiez formé cette matiere sans forme, & que vous en eussiez distingué & séparé toutes les parties selon l'ordre que nous y voyons, elle n'étoit rien de particulier, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit ? Ce n'étoit pas toutefois un pur néant, mais c'étoit une certaine chose informe qui n'avoit aucune beauté.

CHAPITRE IV.

De la matiere premiere.

COmment donc auroit-on pu la nommer pour la faire comprendre en quelque maniere à ceux qui ont l'esprit pésant, sinon en se servant pour cela de quelque nom qui fut dans l'usage commun ordinaire ? Et qu'auroit-on sçu trouver dans toutes les parties du monde qui ait plus de rapport avec une chose informe, que la terre & que l'abyme : puisqu'étant dans le plus bas & dans le dernier degré des créatures, elles sont beaucoup moins belles que toutes les autres qui leur sont supérieures, & qui sont si excellentes & si éclatantes de lumiere ? Pourquoi donc ne croirons-nous pas que l'Ecriture s'accommodant à la foiblesse des hommes, a voulu appeller du nom de terre invisible & sans forme, cette matiere informe que vous aviez créée dépourvue de toute beauté, pour vous en servir ensuite à en faire un monde si beau & si admirable ?

CHAPITRE V.

Quelle étoit cette matiere premiere.

LOrsque notre pensée & notre imagination s'efforcent de rechercher ce que nos sens peuvent comprendre sur le sujet de cette terre invisible & sans aucune forme, & que nous nous disons à nous-mêmes ; Ce n'est pas une forme intelligible & spirituelle comme est la vie, & comme est la justice, considérées dans leur source, qui est Dieu-même, puisque c'est la matiere dont les corps ont été formés. Et ce n'est pas non plus une chose qui soit sensible, puisqu'on ne sçauroit rien appercevoir ni remarquer en ce qui est invisible & sans nulle forme. Lors, dis-je, que l'esprit de l'homme parle de la sorte en soi-même de cette matiere premiere, qu'il sçache qu'on la connoît en l'ignorant, & qu'on l'ignore en la connoissant, parce que tout ce qu'on peut sçavoir d'elle, est plutôt ce qu'elle n'est pas, que ce qu'elle est.

CHAPITRE VI.

Erreur des Manichéens touchant la matiere premiere, & comme il la faut concevoir.

SEigneur, s'il faut que ma langue & ma plume vous confessent tout ce que vous m'avez appris sur ce sujet de cette matiere premiere, j'avoue qu'en entendant autrefois nommer ce nom par ceux qui m'en parloient sans y rien comprendre, & n'y comprenant rien non plus qu'eux, je me l'imaginois avec un nombre infini de formes diverses ; & ainsi l'imagination que j'en avois étoit très-fausse. Mon esprit rouloit & se présentoit en lui-même des figures & des formes hideuses, horribles & confuses, mais qui ne laissoient pas d'être des figures & des formes : & je nommois néan-

moins cette matiere informe, non parce que je crusse qu'elle n'eut aucune forme, mais parce que je pensois qu'elle en eut de si extraordinaires & de si étranges, que s'il se fut présenté devant moi quelque chose de semblable, mes yeux en auroient eu horreur, & la foi qui est naturelle aux hommes, auroit fait que je ne l'aurois pu voir sans troubler. Ainsi ce que je m'imaginois de la sorte n'étoit pas tant informe par la privation de toute sorte de forme & de beauté, que par la comparaison que j'en faisois avec des choses plus belles & plus agréables. Cependant ma raison me faisoit bien voir que si je voulois m'imaginer une chose entiérement informe, je devois la considérer comme dénuée de tout ce qui a la moindre apparence & la moindre trace de quelque forme que ce soit; mais je ne le pouvois pas, parce qu'étant plus facile de croire qu'une chose qui étoit sans aucune forme n'étoit point du tout, que de m'en imaginer une du tout informe, & qui, étant comme au milieu entre le néant & une forme petite ne fut presque rien.

C'est pourquoi je ne m'arrêtois plus à mon imagination qui ne me pouvoit représenter que des corps tout formés, parce qu'elle est pleine de leurs images, & qu'elle les change & les diversifie comme il lui plaît; mais je portois mon attention vers les corps-mêmes, & considérois de plus près cette mutabilité qui les fait cesser d'être ce qu'ils étoient, & commencer d'être ce qu'ils n'étoient pas. Alors je commençois d'entrevoir que ce passage d'une forme à une autre, se faisoit par je ne sçai quoi d'informe, qui n'étoit pas un pur néant; mais je desirois de le connoître avec certitude, & non pas seulement en avoir quelque conjecture & quelque soupçon.

Que je vous propose, mon Dieu, de vive voix & par écrit tout ce que vous m'avez découvert sur le sujet d'une question si obscure, qui sera celui de tous ceux qui le liront, qui aura assez de

patience & d'attention pour le comprendre ? Mon eſprit néanmoins ne laiſſa pas de vous rendre l'honneur qui vous eſt dû, & de vous remercier par un Cantique de louange des choſes qu'il ne ſçauroit exprimer. Il eſt donc vrai que la mutabilité de toutes les choſes muables eſt capable de toutes les formes que ces choſes ſujettes à changement peuvent recevoir. Mais qu'eſt-ce que cette mutabilité : Eſt-ce un eſprit ? eſt-ce un corps, ou quelque eſpece de l'un & de l'autre ? Certes je dirois, s'il étoit permis, que c'eſt un néant qui tout enſemble eſt & n'eſt pas : & toutefois il falloit qu'elle fut en quelque ſorte pour être capable de recevoir ces formes viſibles & ſi agréables.

CHAPITRE VII.

Que Dieu a créé d'abord le Ciel, c'eſt-à-dire, les ſubſtances ſpirituelles qui jouiſſent de ſon éternité : & la Terre, c'eſt-à-dire, la matiere premiere dont les corps ont été tirés.

MAis d'où cette matiere premiere, en quelque ſorte qu'elle fut, pouvoit-elle avoir tiré ſon origine, ſinon de vous, de qui toutes choſes procédent en quelque maniere qu'elles ſoient, quoiqu'elles ſe trouvent d'autant plus éloignées de vous, qu'elles vous ſont plus diſſemblables ; (car ce n'eſt pas dans la diſtance des lieux que cet éloignement conſiſte ?) Ainſi, mon Dieu, qui n'êtes point tantôt une choſe, & tantôt une autre ; ni tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre ; mais qui êtes toujours & immuablement le même, qui êtes le Saint des Saints, le Seigneur & le Dieu tout-Puiſſant, par ce principe qui eſt en vous, par votre ſageſſe qui eſt née de votre ſubſtance, vous avez créé quelque choſe, & l'avez créé de rien.

Car vous avez créé le Ciel & la Terre, non pas de votre ſubſtance, puiſqu'ils auroient été égaux

à votre Fils unique, & par conséquent à vous; & qu'il n'y auroit point d'apparence que ce qui n'est pas en vous fut égal à vous. Or, il n'y avoit nulle autre chose hors de vous, mon Dieu, Unité suprême & ineffable Trinité, dont vous l'eussiez pu former, & partant vous avez fait de rien le Ciel & la Terre; c'est-à-dire, quelque chose d'excellent, & quelque chose qui n'est presque rien, parce que vous êtes tout-Puissant & tout bon pour pouvoir faire toutes sortes de biens. Ainsi vous avez fait le Ciel dans un excellent degré de bonté, & vous avez fait la Terre dans le plus bas degré de l'être. Vous étiez, & il n'y avoit nulle autre chose dont vous eussiez pu faire le Ciel & la Terre; l'un qui approche de vous, & l'autre qui approche du néant; l'un qui n'a que vous au dessus de lui, & l'autre qui n'a rien au dessous d'elle.

CHAPITRE VIII.

La matiere premiere a été faite de rien, & d'elle ont été faites toutes choses.

MAis le Ciel, Seigneur, est celui que vous vous êtes réservé. Et quant à cette terre que vous avez donnée aux enfants des hommes pour la voir & pour la toucher, elle n'étoit pas du commencement telle que nous la voyons & que nous la touchons à cette heure, parce qu'elle étoit invisible & informe. Et votre Ecriture ajoute ensuite: Que les ténebres étoient répandues sur la face de l'abyme: c'est-à-dire, qu'il y avoit un abyme sur lequel il n'y avoit aucune lumiere, & beaucoup moins qu'il n'y en a maintenant au fond de l'abyme. Car l'abyme de ces eaux qui sont à présent visibles, a dans ses gouffres les plus profonds quelque éclat de beauté qui accompagne sa nature, & qui se rend sensible en sa maniere aux poissons & aux autres animaux qui se retirent dans

ses antres. Mais tout ce que l'Ecritute a marqué par ce mot d'abyme, n'étoit quasi qu'un néant, parce qu'il étoit tout-à-fait informe: c'étoit néanmoins quelque chose, puisqu'il pouvoit être formé. Ainsi vous avez fait le monde, Seigneur, d'une matiere toute informe, que vous avez créée de rien ; n'étant elle-même presque rien, pour vous en servir à former tous ces grands ouvrages qui sont le sujet de l'admiration des hommes.

Et en effet, qui peut assez admirer ce Ciel corporel que vous créâtes le second jour, après avoir fait la lumiere, en disant qu'il fut fait ; & il le fut aussi-tôt ? Ce Firmament qui divise les eaux d'avec les eaux, & que vous nommâtes Ciel, mais le Ciel de cette Terre & de cette Mer, que vous fites le troisiéme jour, en donnant une forme visible à cette matiere informe que vous aviez créée avant qu'il y eut aucun jour. Vous aviez aussi, avant qu'il y eut aucun jour, fait déja le Ciel, puisqu'il est dit que dès le commencement vous avez créé le Ciel & la Terre : mais ce Ciel est le Ciel de celui que nous voyons ; c'est-à-dire, un Ciel intelligible & spirituel, qui est réellement élevé au dessus du Ciel sensible, qui peut être appellé son Ciel. De même cette Terre que vous aviez faite étoit une matiere informe, puisqu'elle n'étoit ni visible ni formée, & que les ténebres étoient répandues sur la face de l'abyme. C'est donc de cette Terre invisible & déserte, c'est de cette matiere informe, c'est de ce presque rien que vous avez fait toutes les choses par lesquelles ce monde inconstant subsiste & ne subsiste pas. Et c'est dans ce monde que la mutabilité commence à paroître, & que l'on y peut remarquer & compter les temps, parce qu'ils naissent des changements qui arrivent dans les choses, selon que ces formes qui ont eu pour matiere cette Terre invisible dont j'ai parlé, s'alterent ou se changent en elles.

CHAPITRE IX.

Que le Ciel créé au commencement marque les créatures spirituelles unies à l'éternité de Dieu, & la Terre la matiere premiere, & que ni l'un ni l'autre n'est sujet au temps.

C'Est pourquoi le Saint-Esprit qui a conduit la plume de votre serviteur Moyse, nous apprend que vous avez fait au commencement le Ciel & la Terre : mais il ne parle point de temps, ni des jours ; d'autant que ce Ciel du Ciel que vous fites dès le commencement est une certaine intelligence qui, quoique nullement coéternelle à votre nature infinie qui subsiste en trois Personnes, participe néanmoins de telle sorte à votre éternité par le bonheur qu'elle a de vous contempler sans cesse, que la douceur ineffable de ce contentement Divin, arrêtant sa mutabilité naturelle, & l'attachant inséparablement à vous, sans qu'elle ait jamais souffert la moindre défaillance, elle n'a rien que de stable & d'élevé au delà de la vicissitude des temps. L'Ecriture n'a pas non plus compté entre ceux de vos ouvrages qu'elle distingue par jours, cette terre invisible & informe, parce que rien n'arrive ni ne se passe où il n'y a ni forme ni ordre : & où ces changements ne se trouvent point, il n'y a ni jours ni intervale de temps.

CHAPITRE X.

Il prie Dieu de lui faire connoître la vérité.

O Vérité qui êtes la lumiere de mon ame, que ce soit vous, & non pas mes ténebres qui me parlent. Je me suis laissé emporter dans ces malheureuses vicissitudes des choses mortelles & passageres, & elles m'ont rempli l'esprit de ténebres ! mais cela-même m'a servi pour vous aimer.

Je me suis égaré, & dans mon égarement je me suis souvenu de vous. J'ai entendu derriere moi votre voix qui me commandoit de retourner; & j'ai eu peine de l'entendre, à cause du bruit & du tumulte que mes péchés faisoient dans moi-même. Voici maintenant que je reviens tout hors d'haleine & tout en sueur, pour me rafraichir dans votre sainte fontaine. Que personne ne m'en empêche, Seigneur, j'en boirai, & je vivrai. Car mon ame n'est pas elle-même la vie dont elle vit. Elle a bien pu dans ses désordres se donner la mort à soi-même, mais c'est en vous seul qu'elle recouvre la vie. Parlez-moi, instruisez-moi. J'ai cru vos saintes Ecritures: & leurs paroles m'ont paru remplies de mysteres bien profonds.

CHAPITRE XI.

Diverses vérités que Dieu lui avoit fait connoître très-clairement.

VOus m'avez déja dit, Seigneur, d'une voix puissante, & en parlant aux oreilles de mon cœur, que vous êtes seul éternel & immortel, parce que vous ne changez jamais, ni par aucune nouvelle forme, ni par aucun mouvement, & que votre volonté n'est jamais diverse en divers temps. Car une volonté qui ne seroit pas toujours la même, ne seroit pas immortelle. Cette vérité me paroît clairement en votre présence; & je vous supplie qu'elle me paroisse toujours de plus en plus, & que sous l'ombre de vos ailes je demeure avec humilité dans la connoissance que vous m'en donnez. Vous m'avez dit encore, Seigneur, d'une voix puissante en parlant aux oreilles de mon cœur, que c'est vous qui avez créé toutes les natures & les substances qui ne sont pas ce que vous êtes, & qui ne laissent pas toutefois d'être; & qu'il n'y a rien qui ne vous ait pour auteur que ce qui n'est point, & le mouvement de la volonté qui s'éloi-

gne de vous, qui êtes ſouverainement, pour ſe porter à ce qui eſt moins que vous, parce que ce mouvement eſt une défaillance & un péché : comme auſſi nul péché ne vous peut nuire, ni troubler l'ordre de votre empire, ſoit dans les premieres, ſoit dans les dernieres de vos créatures. Cette vérité me parloit clairement en votre préſence ; & je vous prie qu'elle me paroiſſe toujours de plus en plus, & que ſous l'ombre de vos aîles je demeure avec humilité dans la connoiſſance que vous m'en donnez.

Vous m'avez dit encore, Seigneur, d'une voix puiſſante, en parlant aux oreilles de mon cœur, que même cette créature ne vous eſt pas coéternelle, laquelle n'a point d'autre volonté que la votre, & qui ſe rempliſſant ſans ceſſe de vous dans cette union chaſte & permanente qui l'attache à votre éternité, ne reſſent en aucun temps ni en aucun lieu les changements auſquels ſa nature la rend ſujette : mais jouiſſant toujours de votre préſence qui eſt l'unique objet de ſon amour & de toutes ſes affections, ſans avoir d'avenir qu'elle doive attendre, ni de paſſé dont il lui reſte plus que le ſouvenir, ne ſouffre jamais aucune altération, & ne reſſent rien de la viciſſitude des temps. O combien eſt heureuſe cette créature (s'il y en a une qui ſoit telle) en s'attachant ainſi à votre immuable félicité ! O combien eſt-elle heureuſe de vous avoir toujours pour ſon Roi qui habite éternellement en elle, & pour ſon ſoleil qui l'éclaire ſans ceſſe ! Je ne vois rien qui à mon avis doive plutôt être appellé le Ciel du Ciel, appartenant au Seigneur, que des créatures ſemblables à celles-là, qui ſont le temple de votre gloire, & qui jouiſſent de vos délices ſans aucune défaillance qui les faſſe jamais pencher vers un autre objet. Voilà, dis-je, ce qu'on peut nommer le Ciel du Ciel, ces pures Intelligences que le lieu d'une paix divine raſſemble dans une unité parfaite, comme étant les citoyens de votre Ville

ſainte qui eſt dans les Cieux, ou plutôt qui eſt élevée au deſſus de tous les Cieux. C'eſt de là que notre ame doit comprendre combien l'exil malheureux où ſon péché l'a fait reléguer, la tient éloignée de ſa véritable patrie : & elle le comprend aſſez ſi elle commence déjà à reſſentir cette ſoif ardente qui fait ſoupirer vers vous ; ſi ſes larmes ſont devenues ſon pain ordinaire, lorſqu'on lui demande à toute heure : Où eſt ton Dieu ? Et ſi elle ne cherche & ne demande autre choſe, ſinon de demeurer en votre maiſon durant tous les jours de ſa vie. Or, qui eſt ſa vie, ſinon vous ? Et ainſi qui ſont les jours de ſa vie, ſinon les vôtres, c'eſt-à-dire, votre éternité, puiſque vous n'avez point d'années qu'éternelles & qui ne paſſent jamais, parce que vous êtes toujours le même ?

Que l'ame donc qui en eſt capable, juge parlà de quelle ſorte votre éternité s'étend infiniment au delà de tous les temps, puiſque votre maiſon, c'eſt-à-dire, cette nature intelligente qui ne s'eſt point éloignée de vous, quoiqu'elle ne vous ſoit pas coéternelle, n'eſt ſujette à aucun des changements qu'apportent les temps, parce qu'elle n'a ceſſé, & ne ceſſera jamais de s'unir à vous avec une fidélité & une conſtance inviolable. Cette vérité me paroît claire en votre préſence ; & je vous prie qu'elle me paroiſſe toujours de plus en plus, & que ſous l'ombre de vos ailes je demeure avec humilité dans la connoiſſance que vous m'en donnez.

J'apperçois d'une autre part je ne ſçais quoi d'informe en ces changements qui arrivent dans les choſes viles & baſſes. Mais qui oſeroit me dire, à moins que de s'égarer dans les penſées vaines & chimériques de ſon eſprit, que s'il n'y avoit plus aucune eſpece, ni aucune forme, & qu'il ne demeurât que cette ſeule matiere tout informe & toute nue qui ſert de ſujet aux changements des choſes corporelles, lorſqu'elles paſſent d'une forme à une autre, elle peut faire les viciſſitudes des

temps ? Non certes elles ne le pourroit faire, parce qu'il n'y a point de temps où il n'y a point de variété de mouvements : & il n'y a point de variété de mouvements où il n'y a aucune forme, ſelon laquelle cette variété ſe puiſſe faire.

CHAPITRE XII.

Des créatures qui ſont ſujettes au temps, & de celles qui n'y ſont point aſſujetties.

APrès avoir conſidéré toutes ces choſes autant que vous m'en avez fait la grace, autant que vous m'avez porté à vous en demander l'intelligence, & autant qu'il vous a plu de me l'accorder lorſque je vous l'ai demandé, je trouve deux choſes que vous n'avez point aſſujetties aux temps, quoiqu'elles ne vous ſoient pas coéternelles ; l'une ſi excellente & ſi belle, qu'encore que de ſa nature elle put changer, elle ne change pas néanmoins ; mais ſans ceſſer jamais de vous contempler, & ſans éprouver un ſeul moment d'altération, elle jouit de votre éternité immuable ; & l'autre ſi baſſe & ſi informe, que ne pouvant en aucune ſorte changer d'une forme en une autre pour paſſer du repos au mouvement, ou du mouvement au repos, elle ne peut auſſi être aſſujettie au temps. Mais, mon Dieu, vous ne l'avez pas laiſſé en cet état, puiſqu'ayant créé dès le commencement & avant qu'il y eut aucun jour, ce Ciel & cette Terre dont j'ai parlé, vous avez enſuite donné une forme à ce qui n'en avoit point.

Car l'Ecriture voulant inſtruire peu à peu, & par degrés ceux qui ne ſçauroient comprendre qu'une choſe puiſſe être privée de toute ſorte de forme ſans être néanmoins réduite au néant, dit que la Terre étoit inviſible & déſerte, & que les ténebres étoient répandues ſur la face de l'abyme, afin de marquer ſous ces voiles cette matiere informe dont Dieu ſe devoit ſervir pour former un

autre Ciel, une Terre viſible & parfaitement bien ornée, des eaux belles & agréables, & tout le reſte que nous apprenons avoir été fait enſuite dans la conſtruction merveilleuſe de tout ce grand Univers, non plus avant les jours, mais en divers jours, parce que toutes ces choſes ſont telles, qu'elles ſont ſujettes à la viciſſitude des temps, à cauſe des changements ordinaires & ſi réglés de leurs mouvements & de leur nature.

CHAPITRE XIII.

Des créatures ſpirituelles, & de la matiere informe.

LOrſque j'entens, mon Dieu, votre Ecriture qui dit : Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre : Or, la Terre étoit inviſible & informe, & les ténebres étoient répandues ſur la face de l'abyme : & que je ne vois point qu'il ſoit dit en quel jour vous les avez créées, cela me fait croire que par ce Ciel vous avez voulu marquer le Ciel du Ciel, ce Ciel intelligible qui ſont les Eſprits Bienheureux, dont la connoiſſance conſiſte à voir les choſes tout d'une vue, & non pas en partie ni en énigme, ou comme dans un miroir, mais d'une maniere toute parfaite, par cette claire viſion dans laquelle ils vous voient face à face, qui, n'étant point tantôt d'une ſorte & tantôt d'une autre, mais toujours la même, n'eſt point ſujette à la viciſſitude des temps. Et cette Terre inviſible & informe n'y peut être ſujette auſſi, puiſqu'il faudroit pour cela qu'elle fut tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre; au lieu que n'ayant nulle forme, elle ne peut ni être d'une maniere ni d'une autre. Je penſe donc que c'eſt à cauſe que ces deux choſes, dont l'une a été formée d'abord, & ornée d'une merveilleuſe beauté, & l'autre étoit ſans aucune forme & ſans aucun ornement, que votre Ecriture, ſans parler d'aucun jour, dit que Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre. Car elle ajoute auſſi-tôt de

quelle Terre elle entend parler. Et ce qu'elle dit ensuite, qu'au second jour le Firmament fut créé, & appellé Ciel, fait assez connoître qui est cet autre Ciel dont elle avoit déja parlé, sans marquer le jour auquel il eut été fait.

CHAPITRE XIV.

De la profondeur des Saintes-Ecritures.

QUe la profondeur de vos Ecritures est admirable ! Leur surface comme pour nous attirer à les lire, se présente agréablement à nous qui ne sommes que des enfants en ce qui regarde leur intelligence ; mais leur profondeur, mon Dieu, est tout-à-fait merveilleuse. Je ne sçaurois la considérer qu'avec effroi, mais un effroi de respect, & un tremblement d'amour. J'ai une haine violente contre ses ennemis. O si vous vouliez, afin qu'ils ne le fussent plus, les tuer par votre épée à double tranchant, que je prendrois grand plaisir de les voir en cette sorte mourir à eux-mêmes pour vivre à vous ! Il y en a d'autres qui ne blâmant pas, mais faisant au contraire profession de révérer les Livres de Moyse, me diront seulement, que l'esprit de Dieu qui a fait écrire ces choses par Moyse son serviteur, n'a pas voulu que l'on entendît ces paroles selon que je les entends, mais selon qu'eux les entendent. Sur quoi voici la réponse que je leur fais : Et vous, Seigneur, qui êtes le Dieu de nous tous, serez, s'il vous plaît, le Juge de ce différent.

CHAPITRE XV.

Diverses vérités qu'on doit supposer comme constantes dans les sens différents qu'on peut donner aux premieres paroles de la Genese.

ACcuserez-vous de fausseté ce que la vérité même, en parlant aux oreilles de mon cœur, m'a dit d'une voix si puissante, touchant la véri-

table éternité du Créateur, en m'apprenant que ſa ſubſtance ne change point par le temps, & que ſa volonté n'eſt point ſéparée de ſa ſubſtance ; ce qui fait qu'il ne veut point tantôt ceci, & tantôt cela : mais que tout ce qu'il veut, il le veut une ſeule fois, tout à la fois, & toujours ; non pas à diverſes repriſes, tantôt une choſe, & tantôt une autre : de ſorte qu'il n'arrive jamais qu'il veuille ce qu'il n'a pas voulu, ou qu'il ne veuille plus ce qu'il vouloit auparavant, parce qu'une telle volonté ſeroit changeante, & que tout ce qui eſt changeant n'eſt pas éternel : Or, notre Dieu eſt éternel. Comme auſſi ce qui a été dit aux oreilles de mon cœur, que l'attente des choſes à venir ſe change en une vue préſente lorſqu'elles ſont arrivées, & que cette vue ſe change en mémoire lorſqu'elles ſont paſſées. Or, toute connoiſſance ſujette à changement eſt muable, & tout ce qui eſt muable n'eſt point éternel ; mais notre Dieu eſt éternel. C'eſt pourquoi toutes ces vérités jointes enſemble m'apprennent que mon Dieu, le Dieu éternel, n'a pas produit ſes créatures par une nouvelle volonté, & que ſa connoiſſance n'a rien qui ſoit ſujet à la Loi du temps.

Que direz-vous à cela, vous qui combattez le ſens que j'ai donné aux paroles de l'Ecriture ? Ces choſes ſont-elles fauſſes ? Non, diſent-ils. Quoi donc ! N'eſt-il pas vrai que toutes les natures, ſoit qu'elles aient déja leur forme & leur beauté, ſoit qu'elles ne ſoient encore qu'une matiere capable de la recevoir, ne tiennent leur être que de celui qui eſt ſouverainement bon, parce qu'il eſt le ſouverain Etre ? Nous ne nions pas auſſi cela, répondent-ils. Quoi donc ? Voulez-vous nier qu'il y ait quelque créature ſi élevée & ſi unie par un chaſte amour au vrai Dieu, & au Dieu véritablement éternel, qu'encore qu'elle ne lui ſoit pas coéternelle, elle ne ſe ſépare ni ne ſe retire jamais de lui pour tomber dans les changements des temps, mais ſe repoſe toujours dans l'heureuſe & parfaite

contemplation de sa seule nature Divine ? Car vous aimant, Seigneur, autant que vous le commandez, vous vous montrez à elle, & vous remplissez ses desirs d'une telle sorte qu'elle ne se détourne jamais de vous, non pas même pour se tourner vers soi-même. C'est-là la maison du Seigneur, qui n'est ni terrestre ni céleste, c'est-à-dire, de la nature de ces Cieux visibles & corporels, mais qui étant toute spirituelle, & participant à votre éternité, demeurera à jamais sans le moindre déchet & la moindre défaillance. Vous l'avez établie pour tous les siecles des siecles : vous avez ordonné qu'elle fut ainsi, & rien ne peut abolir votre ordonnance. Elle ne vous est pas néanmoins coéternelle, mon Dieu, parce qu'elle n'est pas sans commencement, puisqu'elle a été créée. Il est vrai néanmoins que nous ne trouvons point de temps qui la précede, selon ce qui est dit dans votre Ecriture : Que la sagesse a été créée avant toutes choses. Je ne dis pas, mon Dieu, cette Sagesse qui vous a pour Pere, qui vous est entiérement égale & coéternelle, par laquelle toutes choses ont été créées, & qui est le principe par lequel vous avez fait le Ciel & la Terre ; mais je parle de cette Sagesse créée qui est une nature intelligente, & qui par la contemplation de votre lumiere est toute lumiere : car elle porte aussi le nom de Sagesse, encore qu'elle soit créée. Mais autant qu'il y a de différence entre la lumiere qui éclaire, & celle qui est éclairée ; il y en a autant entre cette Sagesse qui crée & celle qui est créée ; de même que la justice qui justifie est bien différente de celle qui est un effet de la justification : car nous sommes aussi nommés votre justice, puisqu'un de vos serviteurs dit, que le CHRIST s'est fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devinssions la justice de Dieu. Il y a donc une Sagesse qui a été créée avant toutes choses, sçavoir ces Esprits & ces Intelligences célestes qui composent votre Ville sainte, cette Ville qui est notre Mere,

ſelon votre Apôtre, qui eſt la Femme libre, dont nous ſommes les enfants, & qui eſt éternelle dans les Cieux. Mais dans quels Cieux, ſinon dans les Cieux des Cieux qui vous louent dans ce Ciel qui appartient au Seigneur ?

Mais encore que nous ne trouvions point de temps qui précede cette Sageſſe, puiſqu'étant la premiere de toutes les créatures, elle précede la naiſſance du temps ; l'éternité du Créateur ne laiſſe pas de la précéder, parce que c'eſt de lui qu'elle a tiré ſon origine, quoique ce n'ait pas été dans le temps, puiſque le temps n'étoit pas encore. C'eſt pourquoi elle procede tellement de vous, mon Dieu, qu'elle eſt néanmoins entiérement différente de vous, & non pas vous-même. Car encore que nous ne trouvions aucun temps, ni avant elle, ni en elle, parce qu'elle eſt en état de contempler toujours votre face, & qu'elle n'en détourne jamais ſes regards, ce qui la rend exempte de tout changement, ſa nature toutefois en eſt capable ; & ainſi elle pourroit s'obſcurcir & ſe refroidir, ſi la grandeur de mon amour ne l'uniſſoit ſi étroitement à vous, qu'en étant ſans ceſſe éclairée, & ſans ceſſe embraſée comme dans un plein midi, il ne ſe peut faire qu'elle ne luiſe & qu'elle ne brûle toujours.

O admirable Maiſon ! ô Palais étincelant de lumiere ! que j'ai d'amour pour vous, incomparables beautés, pour ce bienheureux ſéjour où réſide la gloire de mon Dieu, qui eſt tout enſemble l'ouvrier qui vous a bâti, & le Roi qui vous habite ! Je ſoupire continuellement après vous dans mon Pélerinage ſur la Terre. Je dis à celui qui vous a formé, qu'il me veuille auſſi poſſéder en vous, puiſqu'il m'a fait auſſi-bien que vous. J'avoue que je me ſuis égaré comme une brebis perdue ; mais j'eſpere que mon Paſteur, qui eſt celui-là-même qui vous a créé, me reportera ſur ſes épaules dans votre éternelle demeure.

Que dites-vous maintenant, ô vous à qui je

parlois, qui combattez l'intelligence que je donne aux paroles de Moyse, & qui croyez néanmoins qu'il a été un fidele serviteur de Dieu, & que ses livres sont les oracles du Saint-Esprit ? Cette Ville sainte, composée des Esprits Bienheureux, n'est-elle pas la Maison de Dieu ? Je ne dis pas coéternelle à sa Divinité, mais éternelle dans les Cieux autant qu'elle est capable de l'être; & ne seroit-ce pas en vain que vous chercheriez en elle les changements que le temps apporte, puisqu'il est impossible de les y trouver; ce qui a pour félicité une union stable & permanente avec Dieu, étant au delà de l'étendue & de la durée des siecles qui coulent sans cesse ? Elle l'est répondent-ils. Qu'est-ce donc que vous voulez accuser de fausseté de toutes les choses que mon ame a dites, en s'écriant vers mon Dieu, au même-temps qu'elle entendoit au dedans de soi une voix intérieure qui lui racontoit ses louanges ? Est-ce que j'ai dit que la matiere premiere étoit informe; qu'où il n'y avoit point de forme, il n'y avoit aucun ordre; qu'où il n'y avoit aucun ordre, il n'y avoit aucune révolution de temps; & que toutefois cette matiere qui n'étoit presque qu'un néant, en tant qu'elle n'étoit pas tout-à-fait un néant, ne pouvoit être que celui dont tout ce qui est, tire son être, quel que soit l'être qu'il puisse avoir ? Nous ne nions pas cela non plus que le reste, répondent-ils.

CHAPITRE XVI.

Contre ceux qui contestent les vérités claires.

JE veux donc, mon Dieu, entrer en discours en votre présence avec ceux qui demeurent d'accord que toutes ces choses que votre vérité m'apprend dans le fond de mon ame, sont véritables. Car quant à ceux qui les nient, qu'ils crient tant qu'ils voudront, & qu'ils s'étourdissent eux-

mêmes, je tâcherai de leur persuader de demeurer en repos, & de donner entrée dans leur esprit à votre sainte parole. Et s'ils le refusent & méprisent ce que je leur dis, je vous conjure, mon Dieu, de ne vous taire pas en moi. Parlez dans mon cœur, & faites-y entendre votre vérité : car il n'appartient qu'à vous de parler en cette sorte. Et quant à eux, je les laisserai au dehors souffler sur la terre, & élever la poussiere qui leur aveugle les yeux, tandis que je me retirerai dans le plus secret de mon ame, pour y chanter des cantiques d'amour dans la passion violente qui me fait soupirer après vos beautés immortelles, pour y déplorer avec des gémissements ineffables la misere de mon pélerinage en ce monde, pour y élever mon cœur en haut vers la Jérusalem céleste, pour avoir continuellement présente à mon esprit cette Jérusalem ma chere patrie, cette Jérusalem ma chere mere, & vous qui êtes son Roi, son soleil, son pere, son protecteur, son époux, ses chastes & immuables délices, sa parfaite joie, son bonheur inconcevable ; & enfin qui lui êtes toutes choses, parce que vous êtes le seul vrai & souverain bien. Et je ne cesserai jamais jusqu'à ce que vous rassembliez toutes les puissances de mon ame, qui est dissipée par la variété de tant d'objets, & que ses langueurs ont réduite à un état si difforme, pour la faire rentrer dans la paix de cette chere mere qui possede les prémices de mon esprit, dont je tire toutes les lumieres & toute la certitude de mes connoissances, & que vous, mon Dieu, de qui je tiens mon salut, la rendiez belle & inébranlable dans toute l'éternité.

Quant à ceux qui ne combattent pas ces vérités, & qui demeurent d'accord avec nous que ces Livres saints, écrits par votre serviteur Moyse, doivent avoir parmi les hommes une autorité inviolable, mais qui trouvent à redire aux explications que j'y ai données, écoutez, je vous prie, Seigneur, ce que j'ai à leur dire, & soyez, s'il

vous plaît l'arbitre entre nous pour nous juger si ce sont les pensées que j'ai eues, en méditant votre parole, qui sont déraisonnables, ou si c'est leur censure qui est injuste.

CHAPITRE XVII.

Que l'on peut entendre plusieurs choses par ces noms du Ciel & de la Terre.

ENcore, disent-ils, que tout cela soit véritable, Moyse néanmoins n'entendoit pas parler de ces deux choses, lorsqu'étant inspiré du Saint-Esprit, il a dit que Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre. Il n'a pas entendu par ce nom du Ciel cette créature spirituelle & intelligente qui jouit incessamment de la vue de Dieu, ni par le nom de cette matiere sans forme. Et qu'a-t-il donc entendu ? Ce que nous disons, répondent-ils. Et quoi, leur demandai-je ? Par le nom du Ciel & de la Terre, répartent-ils, Moyse a voulu premierement marquer en général & en peu de mots tout ce monde visible, afin de distinguer ensuite en particulier selon le nombre des jours dont il parle, toutes les choses qu'il a plu au Saint-Esprit de comprendre généralement sous les noms du Ciel & de la Terre. Car le peuple Juif étoit si grossier & si charnel, que Moyse ne jugeoit pas à propos de leur parler d'autres ouvrages de Dieu que de ceux qui sont visibles & corporels. Mais ils avouent que par cette terre invisible & sans ordre, & par cet abyme couvert de ténebres, dont ensuite toutes les choses que nous voyons, & qui sont connues à tous les hommes, ont été faites devant les six jours, on peut entendre avec raison cette matiere informe dont j'ai parlé.

Que si d'autres disent que cette même confusion d'une maniere informe a été premierement appellée du nom du Ciel & de la Terre, parce que ç'a été d'elle qu'a été formé ce monde visible

avec toutes les Nations qui s'y font voir si clairement à nos yeux, & que l'on appelle d'ordinaire du Ciel & de la Terre. Que si quelqu'autres disent encore qu'on peut avec assez d'apparence appeller du nom du Ciel & de la Terre tous les êtres, tant invisibles que visibles; & qu'ainsi toutes les créatures que Dieu a faites par sa sagesse, qui est le principe de toutes choses, sont comprises sous ces deux noms. Mais que parce qu'étant faites de rien, & non pas de la propre substance de Dieu, puisqu'elles ne sont pas une même chose que lui, elles sont toutes naturellement muables & sujettes au changement, aussi-bien celles qui ne changent point, comme sont ces bienheureuses Intelligences que Dieu a choisies pour son éternelle maison, que celles qui changent, comme est le corps & l'ame de l'homme, la matiere encore informe, mais capable de recevoir diverses formes, dont devoient être formés le Ciel & la Terre, c'est-à-dire, cette double créature, l'une invisible & l'autre visible, a été appellée une terre invisible & sans ordre, & un abyme sur lequel les ténebres étoient répandues, avec cette distinction, que ce mot de terre invisible & sans ordre, marque particuliérement la matiere corporelle avant qu'elle eut reçu aucune forme, & celui d'abyme sur lequel les ténebres étoient répandues, la matiere spirituelle avant que votre sagesse l'eut éclairée, & arrêté le cours de cette inconstance qui lui étoit naturelle.

Et enfin quelques autres pourront encore dire que, lorsque nous lisons dans la Genese : Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre, l'Ecriture n'entend point par ces mots ces natures invisibles & visibles en tant que déja formées, & selon qu'elles ont reçu la perfection de leur être ; mais qu'elle a nommé ainsi cette matiere informe, qui n'étoit que comme un commencement des ouvrages que Dieu vouloit faire, parce qu'ils en pouvoient être tirés & formés ; & que ces deux

créatures, l'une ſpirituelle, & l'autre corporelle, qui étant maintenant diſpoſées avec un ordre admirable, portent le nom de Ciel & de Terre, étoient dès-lors dans elle, quoique très-confuſément, & ſans être diſtinguées ni par les qualités ni par les formes qui les rendent maintenant ſi belles & ſi agréables.

CHAPITRE XVIII.

Qu'on peut ſans faillir entendre en diverſes manieres l'Ecriture Sainte.

VOilà ce qu'on peut dire ſur ce ſujet. Mais après avoir entendu & conſidéré toutes ces choſes, je me garderai bien d'entrer en des conteſtations de paroles, qui ne ſervent, ſelon votre Apôtre, qu'à troubler ceux qui nous écoutent; au lieu que votre loi édifie ceux qui en ſçavent faire bon uſage, parce qu'elle a pour fin la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conſcience, & d'une foi ſincere & véritable. Et notre divin Maître ſçait quels ſont les Commandements dans leſquels il a renfermé toute la Loi, & les Prophetes. C'eſt pourquoi, mon Dieu, qui êtes la lumiere des yeux de mon ame, tant que je ſerai dans ces penſées qui nourriſſent dans mon cœur le feu de votre amour, que m'importe-t-il que par ces paroles l'on puiſſe entendre diverſes choſes, pourvu qu'elles ſoient véritables? Que m'importe-t-il ſi ma penſée eſt différente de celle qu'un autre croit que Moyſe a eue en les écrivant? Il eſt vrai que nous nous efforçons quand nous liſons quelque livre, de trouver ce qu'a voulu dire celui qui en eſt l'auteur; & lorſque nous le croyons véritable, nous n'oſerions pas nous imaginer qu'il ait rien dit de ce que nous connoiſſons & eſtimons être faux. Mais quoique chacun tâche de trouver dans l'Ecriture-Sainte le même ſens que celui qui l'a écrite a voulu exprimer en

l'écrivant ; quel mal y a-t-il si quelqu'un l'entend en un sens que vous qui êtes la lumiere de tous les esprits clairs-voyants & instruits de la vérité, lui faites voir être véritable, quoique ce ne soit pas celui de l'auteur qui, n'ayant pu aussi en avoir que de véritables, n'a pas eu dessein néanmoins de marquer celui-là par ses paroles.

CHAPITRE XIX.

Vérités claires & indubitables sur ce sujet.

CAr il est vrai, mon Dieu, que vous avez créé le Ciel & la Terre. Il est vrai que votre Sagesse a été le principe par lequel vous avez fait toutes choses. Il est vrai que ce monde visible a pour ses deux grandes parties le Ciel & la Terre ; & qu'ainsi toutes les natures créées peuvent être renfermées en abregé sous ces mots. Il est vrai que tout ce qui est muable peut être considéré comme informe & comme imparfait, ou à cause de la forme d'où il tire sa perfection & sa beauté, ou à cause des changements & des altérations qu'il souffre. Il est vrai que ce qui est uni de telle sorte à un être immuable qui ne change point, quoiqu'il soit muable de sa nature, n'est point sujet aux révolutions du temps. Il est vrai que ce qui est informe, & qui se peut dire n'être presque rien, ne peut aussi y être sujet. Il est vrai qu'une chose dont une autre est faite, peut en une certaine maniere de parler, porter par avance le nom de la chose qui en est faite ; & qu'ainsi cette matiere informe dont le Ciel & la Terre ont été formés, a pu être appellée du nom du Ciel & de la Terre. Il est vrai que toutes les choses qui ont quelque forme, il n'y en a nulles qui approchent tant de ce qui est informe, que la terre & que l'abyme. Il est vrai que c'est vous, mon Dieu, duquel procédent toutes choses, qui avez fait non-seulement tout ce qui est créé & formé, mais

aussi tout ce qui peut être créé & formé, & enfin il est vrai que tout ce qui a été formé d'une matiere informe, a premierement été informe, & depuis formé.

CHAPITRE XX.

Diverses explications de ces premieres paroles du Livre de la Genese: Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre.

DE toutes ces vérités qui ne sont mises en doute par aucun de ceux à qui vous avez fait la grace d'ouvrir les yeux de l'ame pour les connoître, comme ils croient tous fermement que Moyse votre serviteur n'a rien dit que dans un esprit de vérité, l'un en choisit une, & dit : Que Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre, c'est-à-dire, que Dieu par son Verbe qui lui est coéternel, fit des créatures intelligibles ou spirituelles, & d'autres sensibles ou corporelles. Un autre en choisit un autre, & dit : Que Dieu créa au commencement le Ciel & la Teıre ; c'est-à-dire, que Dieu, par son Verbe, qui lui est coéternel, fit toute la grande masse de ce monde corporel, & toutes les diverses créatures & les divers êtres qu'il contient, & dont nous avons connoissance.

Un autre en choisit un autre, & dit : Que Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre ; c'est-à dire, que Dieu par son Verbe, qui lui est coéternel, fit la matiere informe des créatures spiıituelles & corporelles. Un autre en choisit une autre, & dit : Que Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre ; c'est-à-dire, que Dıeu, par son Verbe qui lui est coéternel, créa la matiere informe des créatures corporelles, dans laquelle étoit alors confusément le Ciel & la Terre, qui ont depuis reçu la forme & la distinction que nous voyons dans cette grande machine de l'U-

nivers. Un autre en choisit une autre; & dit: Que Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre; c'est-à-dire, que Dieu, dans le commencement de ses ouvrages, fit une matiere informe qui contenoit confusément le Ciel & la Terre, lesquels en ayant été tirés & formés, paroissent maintenant à nos yeux avec toutes les choses qu'ils enferment.

CHAPITRE XXI.

Que l'on peut aussi entendre diversement ces paroles de la Genese: Or la terre étoit alors invisible, sans ordre & sans forme.

DE même, pour ce qui regarde l'intelligence des paroles qui suivent, entre plusieurs de ces vérités dont j'ai parlé, l'un en choisit une, & dit: Que la terre étoit invisible & sans ordre, & que les ténebres étoient répandues sur la face de l'abyme; c'est-à-dire, que cette masse corporelle que Dieu avoit faite étoit la matiere de toutes les choses corporelles, mais qui n'avoient encore aucun ordre, aucune forme, ni aucune lumiere. Un autre en choisit une autre, & dit: Que la terre étoit invisible & informe, & que les ténebres étoient répandues sur la face de l'abyme; c'est-à-dire, que ce tout, qu'on appelle maintenant le Ciel & la Terre, n'étoit qu'une matiere informe & ténébreuse, dont devoient être faits le Ciel corporel & cette Terre corporelle, avec toutes les choses qu'ils contiennent, & que nos sens corporels connoissent. Un autre en choisit une autre, & dit: Que la Terre étoit invisible & informe, & que les ténebres étoient répandues sur la face de l'abyme, c'est-à-dire, que tout ce qu'on a nommé le Ciel & la Terre étoit encore une matiere informe & ténébreuse, dont devoit être fait le Ciel intelligible, que l'on nomme autrement le Ciel & la Terre, c'est-à-dire, tout ce qui a un être, & une autre nature corporelle, sous

ſous lequel nom eſt auſſi compris le Ciel corporel : & qu'ainſi les créatures tant inviſibles que viſibles, devoient toutes être formées de cette matiere informe & ténébreuſe.

Un autre en choiſit une autre, & dit : Que l'Ecriture n'a point entendu la matiere informe par les noms du Ciel & de la Terre ; mais qu'après avoir dit que Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre, c'eſt-à-dire, les créatures ſpirituelles & corporelles, elle a voulu marquer enſuite la matiere informe dont Dieu les avoit faites, par ces mots de Terre inviſible & ſans ordre, & d'abyme ténébreux. Un autre enfin en choiſit une autre, & dit, que par ces paroles : Or, la Terre étoit inviſible & informe, & les ténebres étoient répandues ſur la face de l'abyme, l'Ecriture a voulu marquer qu'il y avoit déja une matiere informe dont ce Ciel & cette Terre, qu'elle avoit dit auparavant avoir créés en Dieu, ont été formés, c'eſt-à-dire, toute cette grande maſſe corporelle du monde diviſée en deux parties, la ſupérieure & l'inférieure, avec toutes les créatures qu'elles contiennent.

CHAPITRE XXII.

Qu'il peut y avoir eu des choſes qui ont été créés de Dieu, quoique l'Ecriture ne parle point de leur créatition dans la Géneſe.

QUe ſi quelqu'un oppoſe à ces deux dernieres opinions, que ſi l'on ne doit pas entendre cette matiere informe par le nom du Ciel & de la Terre, il y aura donc quelque choſe que Dieu n'aura pas faite, & dont il ſe ſera ſervie pour faire le Ciel & la Terre, puiſque l'Ecriture ne nous rapporte point que Dieu ait fait cette matiere, ſi ce n'eſt qu'elle ſoit marquée par les noms du Ciel & de la Terre, ou par le ſeul nom de Terre, lorſqu'il eſt dit : Que Dieu créa au com-

mencement le Ciel & la Terre ; & ainsi quand le Saint-Esprit auroit voulu entendre la matiere informe par ces mots de Terre invisible & sans forme, nous serions toujours obligés d'entendre par cette Terre celle que l'Ecriture nous apprend avoir été créée de Dieu, lorsqu'elle nous dit : Que Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre.

Ceux qui voudront soutenir ces deux dernieres opinions, ou l'une d'elles, pourront répondre à cela ; Nous ne nions pas que cette matiere informe n'ait été faite de Dieu, unique auteur de toutes les créatures qui, considérées toutes ensemble composent un tout excellemment bon. Car comme nous disons que ce qui a déja reçu son être & sa forme est un plus grand bien, nous avouons aussi que ce qui est seulement capable de recevoir cet être & cette forme, est un bien, quoique ce soit un moindre bien. Et quant à ce que l'Ecriture ne dit point que Dieu ait fait cette matiere informe dont il s'agit, elle ne dit pas non plus qu'il ait fait plusieurs autres choses, comme les Chérubins, les Séraphins, & ces autres Esprits célestes, les Trônes, les Dominations & les Puissances, dont l'Apôtre parle distinctement, encore qu'il soit manifeste & indubitable que Dieu les a tous créés.

Que si dans ces paroles, Dieu fit le Ciel & la Terre, on veut que toutes choses soient comprises, que dirons-nous donc des eaux sur lesquelles l'Esprit de Dieu étoit porté ? Car si l'on prétend qu'elles soient comprises sous le nom de Terre, comment peut on donc entendre par ce nom de terre une matiere sans forme, puisque nous voyons reluire tant de beautés dans les eaux ? Et si on l'entend de cette sorte, pourquoi donc est-il écrit que le Firmament a été formé de cette même matiere informe & nommé Ciel, & qu'il n'est pas écrit que les eaux en aient aussi été formées, quoiqu'elles ne soient plus informes & invisibles, puisque nous les voyons couler avec une beauté si

admirable ? Que si elles ont reçu cette beauté lorsque Dieu dit : que les eaux qui sont sous le Firmament soient assemblées en un même lieu, & qu'en les assemblant il les ait formées ; que dirons-nous des eaux qui sont au dessus du Firmament, puisqu'elles n'auroient pas mérité de recevoir une place si honorable si elles eussent été encore informes, & que nous ne voyons point dans l'Ecriture par quelle maniere elles ont été formées ?

Ainsi comme il est visible que le Livre de la Génese peut avoir omis que Dieu ait créé de certaines choses, dont on ne sçauroit douter toutefois, à moins que de renoncer à la lumiere de la Foi, & à celle de la raison, que Dieu ne les ait créés : & comme il seroit ridicule de s'imaginer que ces eaux, dont nous venons de parler, soient coéternelles à Dieu, parce que l'Ecriture nous apprend seulement qu'elles sont, sans nous dire quand elles ont commencé d'être ; pourquoi par la même raison & par l'instruction que la Vérité nous en donne, ne croirons-nous pas aussi que Dieu a créé de rien cette matiere informe, que la même Ecriture nomme une Terre invisible & déserte, & un abyme ténébreux ; qu'ainsi elle ne lui est pas coéternelle, encore que la même Ecriture ne rapporte point quand elle a été créée ?

CHAPITRE XXIII.

Deux diverses sortes de doutes dans l'explication de l'Ecriture ; l'un de la vérité des choses ; l'autre du sens des paroles.

APrès avoir ainsi examiné & considéré ces choses autant que ma foiblesse que vous connoissez, & que je vous confesse, mon Dieu, l'a pu permettre, il me semble qu'il peut naître deux sortes de difficultés lorsqu'une chose nous est rapportée par de fideles interprétes de la vérité : l'une de la vérité des choses ; & l'autre du sens auquel

celui dont on considere les paroles a voulu qu'elles fusent prises. Car il y a beaucoup de différence entre s'informer de la vérité en ce qui regarde la nature des choses créées, & rechercher ce que Moyse, l'un des plus grands de vos serviteurs, a voulu qu'on entendît par ces paroles.

Quant à la premiere difficulté : Que tous ceux là se retirent loin de moi qui s'imaginent de sçavoir des choses qui sont entiérement fausses. Et quant à la seconde : Que tous ceux-là se retirent aussi loin de moi qui s'imaginent que Moyse ait pu dire des choses fausses. Mais que je sois pour jamais, mon Dieu, uni en vous avec ceux qui se nourrissent de votre vérité dans l'étendue de la charité ; que je me réjouisse en vous avec eux ; & que nous considérions tous ensemble les paroles de vos saintes Ecritures, pour chercher & pour apprendre dans les pensées de votre serviteur quelles ont été les vôtres, que sa plume nous a rapportées.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il est difficile de déterminer entre plusieurs sens véritables quel est celui que Moyse a eu dans l'esprit.

MAis qui est celui de nous qui entre tant d'interprétations véritables que l'on peut donner à ces paroles, selon qu'elles sont diversement entendues par ceux qui en recherchent l'intelligence, aura le bonheur de rencontrer de telle sorte la véritable pensée de Moyse, qu'il ose dire avec autant de hardiesse, que dans cette narration il a entendu & voulu faire entendre telle chose, comme il assure hardiment que l'interprétation qu'il lui donne est véritable, soit que Moyse l'ait eue dans l'esprit, ou qu'il ne l'y ait pas eue ?

Quant à moi, mon Dieu, qui suis du nombre de vos serviteurs, qui ai fait vœu de vous offrir comme un sacrifice ces Confessions que je vous fais par écrit, & qui vous conjure par votre mi-

séricorde, de me faire la grace de pouvoir accomplir mon vœu, je suis bien éloigné de cette pensée : & pouvant dire très-assurément que vous avez fait généralement toutes choses, tant invisibles que visibles, par votre Verbe qui est immuable ; je n'ai garde d'assurer de même, que Moyse n'a voulu entendre autre chose que cela, lorsqu'il a écrit que Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre. Car au lieu que je vois très-clairement dans la lumiere de votre vérité, que ce que je viens de dire est véritable, je ne puis pas de même voir dans l'esprit de Moyse si c'a été sa pensée lorsqu'il a écrit ces paroles, puisqu'il a pu par ce mot de commencement & de principe n'entendre pas le Verbe, qui est le principe des créatures, mais simplement le commencement de la création ; qu'il a pu aussi entendre par les noms du Ciel & de la Terre, non aucune nature parfaite & accomplie, soit spirituelle ou corporelle, mais l'une & l'autre encore imparfaite & informe. Je vois bien qu'en l'un ou en l'autre de ces deux sens, il n'y a rien qui blesse la vérité ; mais je ne vois pas aussi clairement quel est celui que Moyse a plutôt eu dans l'esprit, encore que je sois très-assuré que, quoiqu'un si grand personnage ait entendu par ces paroles, soit l'un de ces deux sens, soit quelqu'autre que je n'ai point marqué : ce qu'il a voulu dire ne peut être que très-véritable, ni les termes dont il s'est servi que très-propres à expliquer sa pensée.

CHAPITRE XXV.

Contre ceux qui déterminent trop hardiment qu'entre plusieurs sens qui ne contiennent rien que de véritable, c'est le leur, & non pas celui des autres, qui est le vrai sens de l'Ecriture.

QUe personne donc ne m'importune plus, en me disant : La pensée de Moyse n'a pas été celle que vous dites, mais celle que je dis.

Car s'il se contentoit de me demander d'où je sçais que le sens que je donne aux paroles de Moyse est son véritable sens, je n'aurois point sujet de m'en offenser, & je me servirois peut-être des mêmes réponses que j'ai faites ci-dessus, où je m'étendrois même d'avantage s'il étoit plus difficile à satisfaire. Mais lorsqu'il soutient que c'est ce qu'il dit, & non pas ce que je dis, que Moyse a voulu entendre, quoiqu'il ne nie pas que ce que nous disons tous deux ne soit véritable : ô mon Dieu, qui êtes la vie des pauvres & des humbles, & dans le sein duquel il n'y a que paix & éloignement de toute contestation, versez de la douceur dans mon ame, afin que je supporte avec patience ceux qui me tiennent ce langage, & qui me parlent si hardiment, non parce qu'ils sont Prophêtes, & qu'ils ont lu dans l'esprit de votre serviteur ce qu'ils me disent, mais parce qu'ils sont superbes : non parce qu'ils connoissent les pensées de Moyse, mais parce qu'ils aiment les leurs ; & qu'ils les aiment, non à cause qu'elles sont véritables, mais à cause simplement qu'elles viennent d'eux. Car si cela n'étoit, ils aimeroient aussi les pensées des autres lorsquelles sont conformes à la vérité, comme j'aime ce qu'ils disent lorsqu'ils disent vrai, non à cause qu'ils le disent, mais à cause qu'il est vrai : & en cette qualité ils ne doivent plus se l'attribuer comme une chose qui leur soit propre. C'est pourquoi s'ils n'aiment leur opinion que parce qu'elle est véritable, ils la doivent considérer comme étant également à eux & à moi, puisqu'il n'y a rien de véritable qui ne soit commun à tous les amateurs de la vérité.

Lors donc qu'ils assurent que leur opinion, & non pas la mienne, est conforme aux sentiments de Moyse, cela me déplaît, & je ne le puis souffrir ; parce qu'encore que cela fut, néanmoins la hardiesse avec laquelle ils le soutiennent, ne peut venir que de témérité & d'orgueil, & non pas de science & de lumiere. C'est pourquoi, Seigneur,

vos Jugements ſont terribles ; & parce que la vérité n'eſt, ni à moi, ni à celui-là, ni à cet autre, mais que vous nous appellez tous à haute voix pour la poſſéder également, vous nous avertiſſez avec menaces de ne prétendre pas de l'avoir chacun en particulier, ſi nous ne voulons en être privés. Car, quiconque veut avoir en propre ce que Dieu propoſe à tous pour en jouir en commun, & s'attribuer en particulier ce qui eſt un bien général, perd le droit qu'il pouvoit prétendre à ce bien commun, pour être réduit à n'avoir plus que ce qui eſt propre ; c'eſt-à-dire, que la vérité ſe retire de lui, & qu'il ne lui demeure que le menſonge ? puiſque, ſelon la parole de l'Evangile, celui qui parle avec menſonge parle de ſoi-même.

Mon Dieu, qui êtes un Juge infiniment juſte, & la vérité même, écoutez, je vous prie, la réponſe que je fais à celui qui ſe plaît ainſi à contredire ; car c'eſt à votre préſence que je parle, & en la préſence de tous mes freres qui ſont un bon uſage de votre Loi, en la rapportant à la charité comme à ſa véritable fin : écoutez, je vous prie, ma réponſe, & voyez ſi elle vous ſera agréable. Voici donc ce que j'ai à lui dire avec une douceur fraternelle & dans un eſprit de paix.

Si nous demeurons tous deux d'accord que ce que vous dites eſt véritable, & que ce que je dis l'eſt auſſi, dites-moi, je vous prie, où le voyons-nous ? Je ne le vois point ſans doute dans vous, ni vous dans moi ; mais nous le voyons tous deux dans l'immuable vérité qui eſt au deſſus de nous. Puis donc que nous ne conteſtons point ſur le ſujet de cette lumiere de notre Dieu qui luit clairement à nos ames, pourquoi diſputons-nous de ce qui peut être de la penſée d'un homme, laquelle nous ne ſçaurions voir de la même ſorte que l'on voit cette vérité immuable, puiſque quand Moyſe auroit été de notre temps, & nous auroit dit quelle auroit été ſa penſée, nous ne pourrions pas même la voir, mais nous ajouterions ſeulement foi à ſes paroles ?

Souvenons-nous donc de l'avis que Saint Paul donne à ses Disciples, de ne s'enfler point d'orgueil les uns contre les autres sur le sujet de ceux par le mystere desquels ils auroient été instruits de la vérité. Aimons le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame, & de toute l'étendue de notre esprit, & notre prochain comme nous-mêmes, puisque toutes les pensées & les sentiments qu'à eus Moyse en écrivant ces saints Livres, n'ont eu pour fin que ces deux Commandements de l'amour, si ce n'est que nous voulions croire que Dieu soit menteur, en concevant une autre opinion de son ministre, que celle qu'il nous en a lui-même donnée. Voyez donc, je vous supplie, si parmi ce grand nombre d'interprétations différentes & très-véritables que l'on peut donner à ses paroles, il n'y auroit pas de la folie à déterminer hardiment qu'elle a été celle de toutes selon laquelle Moyse les a entendues, & de blesser par des contestations dangereuses cette même charité qui lui a fait dire toutes les choses que nous tâchons d'expliquer.

CHAPITRE XXVI.

Qu'il est digne de l'Ecriture Sainte d'enfermer sous les mêmes paroles plusieurs sens.

MOn Dieu, qui m'élevez lorsque je suis dans l'humilité & dans la bassesse, & qui me soulagez lorsque je suis dans les travaux & dans les peines, qui daignez entendre mes Confessions, & me pardonnez mes offenses; je sçai que vous me commandez d'aimer mon prochain comme moi-même; & qu'ainsi je ne dois pas moins croire que Moyse votre très-fidelle serviteur eut reçu de vous une moindre grace que celle que j'eusse desiré moi-même de recevoir, si j'étois né en même-temps que lui, & que vous eussiez voulu vous servir de mon esprit & de ma plume pour écrire

ces Livres divins qui doivent être si utiles à tous les Peuples, & étouffer par ce comble d'autorité, auquel vous les avez élevés, les fausses & orgueilleuses doctrines des hommes.

Si j'avois donc été en la place de Moyse, comme cela auroit pu être si vous l'aviez voulu, mon Dieu, puisque nous avons tous été tirés d'une même masse, & que l'homme n'est rien qu'en temps qu'il vous plaît de vous souvenir de lui: si j'avois, dis-je été en sa place, & que vous m'eussiez commandé d'écrire des Livres de la Génèse, j'aurois desiré que vous m'eussiez donné une maniere de m'exprimer si tempérée & si admirable, que ni ceux qui ne pourroient pas encore comprendre de quelle sorte Dieu a créé toutes choses, ne refusassent pas d'ajouter foi à mes paroles, pour les trouver trop élevées & trop disproportionnées à la portée de leur esprit; & que ceux qui le peuvent comprendre, quelque vérité qui leur vint en l'esprit sur ce sujet, la trouvassent comprise dans ce peu de paroles de votre serviteur; & si quelqu'autre en voyoit un autre dans la lumiere de la vérité immuable, il la trouvât de même marquée par ces mêmes paroles.

CHAPITRE XXVII.

Abondance de l'Ecriture Sainte dans les divers sens qu'elle enferme.

CAr de même qu'une source, quoique renfermée dans un fort petit espace, est plus abondante & fournit à plus de ruisseaux de quoi couler & s'étendre dans un long cours, qu'aucun de tous ces ruisseaux qui, tirant d'elle son origine, traverse tant de pays; ainsi le discours de vos Ecrivains sacrés qui doit fournir à une infinité de personnes de quoi parler de la vérité, en contient en peu de mots des sources inépuisables, d'où chacun tire & exprime par des discours plus éten-

dus ce qu'il y peut remarquer de vrai & de solide ; l'un une chose, & l'autre une autre.

Il y en a qui, lisant ces premieres paroles de la Génèse, touchant la création du monde, se représentent Dieu comme un homme, ou comme quelque grand corps d'une puissance infinie, qui, par une nouvelle & soudaine résolution, a produit hors de soi-même, c'est-à-dire, selon leur imagination grossiere, dans des espaces éloignés de lui, deux vastes corps, le Ciel & la Terre, l'un supérieur, & l'autre inférieur, dans lesquels toutes choses sont comprises. Et lorsqu'il est rapporté que Dieu a dit, que telle chose soit faite, & elle fut faite ; ils s'imaginent qu'il a employé pour cela des paroles sensibles qui ont eu leur commencement & leur fin, dont le son a duré quelque-temps, & puis s'est passé ; & qu'aussitôt après qu'elles ont été prononcées, ce qu'elles commandoient qui fut produit, a soudain été produit. C'est ainsi qu'ils entendent simplement les paroles mystérieuses de votre Ecriture, ou en quelqu'autre maniere qui ait du rapport à la façon ordinaire d'agir des hommes. Mais parce qu'ils sont comme de petits enfants, & du nombre de ces personnes animales dont parle Saint Paul, qui ne peuvent rien comprendre que de charnel & de sensible, le Saint Esprit par ces expressions si simples & si communes, ausquelles il a daigné se rabaisser dans vos Ecritures, soutient leur foiblesse, comme une bonne mere porte son enfant dans son sein : & cependant ils se fortifient heureusement dans cette créance salutaire, que Dieu seul est Créateur de toutes ces natures, dont l'admirable variété frappe leurs sens de toutes parts. Que s'il s'en rencontre quelqu'un qui, méprisant ces paroles comme trop basses & trop populaires, ose par une foiblesse superbe, sortir de ce saint berceau où il doit être nourri ; hélas ! que sa chûte sera grande. Ayez-en pitié, mon Dieu, de peur que ce petit oiseau qui n'a point encore de plumes, ne soit fou-

lé aux pieds des passants, & envoyez un de vos saints Anges pour le rapporter dans son nid, afin qu'il vive, & qu'il y demeure jusqu'à ce qu'il puisse voler.

CHAPITRE XXVIII.

Des diverses sens que l'on peut donner à l'Ecriture Sainte.

QUand aux autres pour qui ces paroles ne sont plus un nid, mais un jardin tout couvert d'arbres fruitiers, ils volent avec joie de branche en branche ? ils y apperçoivent des fruits cachés ; ils chantent en les cherchant, & les cueillent avec plaisir : car en lisant ou en entendant ces paroles, ils connoissent, mon Dieu, que votre éternelle stabilité est élevée au dessus de tous les temps passés & futurs quoiqu'il n'y ait aucune de toutes les créatures sujettes aux Loix du temps que vous n'ayez créée.

Ils sçavent que votre volonté étant une même chose que vous, ce n'a point été en changeant de volonté, ni en prenant une résolution nouvelle, laquelle vous n'eussiez pas auparavant que vous ayez créé le monde. Ils sçavent que vous l'avez créé, non pas en produisant de votre substance une ressemblance parfaite de vous-même, comme lorsque vous avez engendré la Sagesse éternelle, qui est votre image accomplie, & la forme originale dont tous vos ouvrages empruntent tout ce qu'ils ont de beau, mais en tirant du néant une dissemblance informe capable d'être formée par cette même Sagesse, qui vous représentant parfaitement, & le modele divin selon lequel vous faites tout ce que vous faites Ils sçavent qu'ayant ainsi imprimé dans chaque créature la forme particuliere de son être, vous avez fait qu'elles vous ont toutes pour fin comme pour principe, & que chacunes d'elles composent tou-

tes ensemble un tout excellemment bon, soit que les unes demeurent proche de vous dans une stabilité bienheureuse, soit que les autres s'en éloignant par degrés, & étant sujettes aux vicissitudes des temps & des lieux, servent par les changements qu'elles font, ou qu'elles souffrent, à composer cette belle & agréable harmonie de l'Univers. Ces personnes intelligentes voient toutes ces choses, & s'en réjouissent dans la lumiere de votre vérité, laquelle seule les leur fait comprendre selon qu'ils en sont capables.

Ainsi l'un considérant ce qui est dit à l'entrée de la Génèse, du commencement ou du principe par lequel Dieu a fait les choses, jette les yeux sur la Sagesse éternelle, comme le principe que le Saint-Esprit a voulu marquer par ce mot; puisqu'elle-même s'est bien voulu donner ce nom, en disant aux Juifs dans l'Evangile: Je suis le Prince qui vous parle. Un autre en considérant ces mêmes paroles, entend par ce mot du commencement ou de principe, le commencement de toutes les choses créées, & prétend que ce que l'Ecriture dit, Dieu a fait premiérement le Ciel & la Terre, est la même chose que si elle eut dit: Dieu a fait premiérement le Ciel & la Terre. Mais entre ceux qui les entendent de votre Sagesse éternelle, comme ayant été le principe par lequel vous avez fait le Ciel & de la Terre, l'un croit que ces mots du Ciel & de la Terre, marquent la matiere informe dont le Ciel & la Terre ont été tirés; l'autre, les natures mêmes toutes distinctes & toutes formées; un autre, l'une formée, sçavoir, la nature spirituelle, marquée par le Ciel; l'autre informe sçavoir la matiere corporelle, marquée par la Terre.

Et quant à ceux qui par ces noms du Ciel & de la Terre entendent une matiere encore informe, dont le Ciel & la Terre devoient ensuite être formés, ils ne l'entendent pas tous d'une même sorte; mais les uns l'entendent seulement

de cette matiere dans les créatures tant ſpirituelles que corporelles, & les autres l'entendent ſeulement de cette matiere dont devoit être formée toute cette grande maſſe corporelle de l'Univers, qui dans ſa propre étendue comprend tous les êtres ſenſibles, & qui s'offrent à nos yeux.

Mais ceux-là-mêmes qui croient que ce ſont des créatures déja formées & ordonnées, qui ſont appellées du nom du Ciel & de la Terre, ne l'entendent pas d'une même ſorte : car les uns comprennent ſous ces deux noms les créatures inviſibles & les viſibles, & les autres les viſibles ſeulement ; c'eſt-à-dire, ce Ciel lumineux que nous voyons, & cette Terre ténébreuſe, avec toutes les choſes qu'ils contiennent.

CHAPITRE XXIX.

En combien de ſorte une choſe peut être avant l'autre.

MAis celui qui prétend que ces paroles ; Dieu a fait au commencement le Ciel & la Terre, ne veulent dire autre choſe, ſinon, qu'il les a faits premierement & avant toutes choſes, ne peut entendre par ces mots du Ciel & de la Terre, ſinon la matiere dont le Ciel & la Terre, c'eſt-à-dire, toutes les créatures, tant ſpirituelles que corporelles, ont été formées. Car s'il entendoit les natures déja formées & toutes accomplies, on lui pourroit demander : Si c'eſt-là ce que Dieu a fait premierement : qu'eſt-ce donc qu'il a fait depuis ? Et ne trouvant point que Dieu ait rien créé depuis la création de l'Univers, il ne ſçauroit que répondre à celui qui le preſſeroit d'expliquer comment l'on peut dire que Dieu a créé premierement le Ciel & la Terre, puiſqu'il n'a rien créé depuis.

Que s'il dit, que Dieu a créé premierement la matiere informe du Ciel & de la Terre, & qu'en-

suite il a donné la forme à cette matiere, il évitera cette absurdité; mais il faut aussi qu'il prenne garde à bien distinguer ce qui précede par l'éternité, ce qui précede par le temps; ce qui précede selon l'ordre de l'intention; & ce qui précede selon l'origine. Par l'éternité, comme Dieu précede toutes choses: par le temps, comme la fleur précede le fruit, selon l'ordre de l'intention, comme le fruit précede la fleur; & selon l'origine, comme le son précede le chant. Et de ces quatre façons, dont une chose en précede une autre; la seconde & la troisieme sont très-faciles à comprendre; mais les deux autres très-difficiles. Car, mon Dieu, combien est-il rare & difficile de voir & de contempler votre éternité qui, demeurant toujours immuable, fait toutes les choses qui sont muables, & par conséquent les précede?

Et qui peut-on trouver aussi qui ait l'esprit si subtil & si pénétrant, qu'il comprenne sans une très-grande difficulté de quelle maniere le son précede le chant, qui est que le chant n'étant autre chose qu'un son formé & harmonieux, il ne peut pas être sans le son, quoique le son puisse bien être sans le chant; parce qu'une chose peut être sans être formée, au lieu que ce qui n'est point du tout ne peut être formé? Ainsi la matiere précede les choses qui en sont faites, non qu'elle agisse & qu'elle fasse les choses, puisque c'est plutôt elle sur laquelle on agit, & que l'on sçait être ce qu'elle n'étoit pas; non aussi qu'elle les précede dans l'ordre du temps, puisque nous ne commençons pas par des sons informes que nous réduisons après en chant, ainsi que l'on fait un coffre avec du bois, ou un vase avec de l'argent. Car ces sortes de matieres précedent sans doute selon le temps les formes des choses qui en sont faites; mais il n'en est pas de même du chant dont on entend le son lorsqu'il est chanté, & qui pour être formé avec harmonie, ne commence pas par se faire entendre imparfaitement. Car ce

qui a présentement raisonné passe, sans qu'il en reste rien qu'on puisse reprendre, afin d'en former un chant : ce qui fait voir que ce chant consiste & est renfermée dans ce son, & que ce son est sa matiere, puisque c'est le son même qui étant réglé & formé avec harmonie, devient un chant. Ainsi, comme je disois, cette matiere qui est le son, précede cette forme, qui est le chant ; mais elle ne la précede pas comme feroit une cause qui auroit la puissance de la produire, puisque ce n'est pas le son qui par son art produise le chant ; mais que le son lui-même dépend de l'ame du Musicien qui le produit par les organes du corps, afin d'en former le chant. On ne sçauroit dire aussi que le son précede le chant de quelque espace de temps, puisqu'ils se forment ensemble, ni qu'il le précede par le choix que nous en faisons, puisqu'il n'est pas plus excellent que le chant ; lequel n'est pas seulement un son, mais un son agréable & harmonieux ; & ainsi il ne peut précéder que d'origine, en ce qu'on ne forme point, & qu'on ne regle point un chant pour le faire devenir son ; mais qu'au contraire on forme & on regle un son pour le faire devenir chant.

Que ceux qui le pourront entendre, comprennent par cet exemple, que la matiere de toute chose a été premiérement créée, & appellée du nom de Ciel & de Terre, parce que le Ciel & la Terre en ont été faits, & que ce que l'on dit qu'elle a été premiérement créée, n'est pas à l'égard du temps, puisqu'il n'y a point de temps en une chose informe, n'y ayant que les formes des choses qui fassent qu'il y ait des temps : & ainsi pour ce qui est du temps, la matiere dont le Ciel & la Terre ont été faits n'a point précédé le Ciel & la Terre. Et néanmoins pour le faire comprendre, on en parle comme si elle les avoit précédés par le temps même, quoique dans l'ordre de l'intention elle soit la derniere de tous les êtres, puisqu'il est sans doute que les choses qui sont formées

sont beaucoup plus excellentes que les informes. Et enfin elle-même a été précédée par l'éternité du Créateur qui l'a tirée du néant pour en former quelque chose.

CHAPITRE XXX.

Que ceux qui expliquent l'Ecriture-Sainte le doivent faire en esprit de charité.

MOn Dieu, qui êtes la vérité même, accordez tant de diverses opinions toutes véritables, & faites-nous miséricorde, afin que nous puissions faire un bon usage de votre Loi, en la rapportant à sa fin, qui est une charité pure & sincere. Que si quelqu'un me demande laquelle de toutes tes opinions j'estime avoir été celle de Moyse votre fidele serviteur, je ne serois pas aussi sincere que je le dois être dans ces Confessions que je fais en votre présence, si je n'avouois franchement que je n'en sçais rien; mais je sçais bien que toutes ces pensées, selon lesquelles l'on peut diversement expliquer ces paroles de l'Ecriture, sont véritables, excepté celles des hommes grossiers & charnels dont j'ai parlé, qui ne conçoivent rien des choses divines que selon les images corporelles dont leur esprit est rempli; quoique ceux-là mêmes qui sont comme des enfants dont on a sujet d'espérer qu'ils s'avanceront dans l'intelligence, trouvent cependant cet avantage dans vos Ecritures Saintes, qu'ils ne sont point effrayés par ces paroles qui expriment des choses si hautes & si merveilleuses en termes si bas & si simples, & comprennent tant de vérités en si peu de mots.

Mais quant à nous tous qui, dans les divers sens que nous donnons à ces paroles, n'en donnons que de véritables, que devons-nous faire, si c'est la vérité-même, après laquelle notre cœur soupire, & non pas la vanité de nos pensées, sinon

de nous unir ensemble par les liens d'une charité sincere, & vous aimer de tout notre cœur, vous qui êtes la source même de la vérité, & de porter ce respect à votre serviteur qui, étant rempli de votre Esprit saint, nous a donné ces saints Livres, que nous ne doutions point que lorsqu'il les a écrits, il n'ait eu dans l'esprit, selon l'inspiration qu'il en a reçue de vous, les sens les plus divins & les plus recommandables, soit pour la lumiere de la vérité, soit pour le fruit de l'utilité?

CHAPITRE XXXI.

Que l'on peut croire que Moyse a entendu tous les sens véritables qui se peuvent donner à ces paroles.

AInsi lorsque quelqu'un dit que sa pensée est celle que Moyse a eue dans l'esprit, & qu'un autre au contraire assure que non, mais que c'est la sienne, je me persuade que suis en cela plus religieux qu'eux, si je leur demande pourquoi ils ne croient pas qu'il a eu l'une & l'autre dans l'esprit, si l'une & l'autre est véritable. Et si l'on peut trouver à ces paroles un troisieme sens, ou un quatrieme, ou quelqu'autre que ce soit, qui soit conforme à la vérité, pourquoi ne croirons nous pas qu'ils ont tous été vus par celui dont Dieu s'est servi pour écrire de telle sorte ces Livres saints, qu'ils fussent proportionnés à l'intelligence de tant de personnes qui les devoient entendre en ces sens divers, & tous néanmoins véritables?

Pour moi je dis hardiment & du fond du cœur, que si j'écrivois quelque chose qui dût avoir une autorité suprême, j'aimerois mieux l'écrire en telle maniere que toutes les vérités que l'on pourroit trouver touchant les choses dont j'écrirois, pussent être entendues par mes paroles, que d'y expliquer si clairement une seule pensée véritable, qu'il ne restât plus de lieu à toutes les autres dans lesquelles il n'y auroit rien de faux qui me pût

blesser. Je ne veux donc pas, mon Dieu, être si hardi que de juger témérairement qu'un si grand Saint n'eut pas reçu de vous cette faveur. Il a sans doute entendu, & a eu dans l'esprit en écrivant ces paroles, tout ce que nous avons pu y remarquer de véritable, comme aussi tout ce que nous n'avons pu ou ne pouvons encore y remarquer, & qui toutefois s'y peut remarquer.

CHAPITRE XXXII.

Que tous les sens véritables que l'on peut donner aux paroles de l'Ecriture, ont été prévus par le Saint-Esprit.

ENfin, Seigneur, qui n'êtes pas comme nous de chair & de sang, mais le vrai Dieu, quand l'esprit de l'homme n'auroit pas connu toutes les vérités qui sont comprises dans ces paroles, votre Esprit saint, qui est celui qui me doit conduire dans la Terre des vivants, pouvoit il ignorer ce que vous aviez dessein de révéler un jour à ceux qui les devoient lire, quoique celui qui les a écrites ne les ait peut-être entendues qu'en l'un de tant de sens véritables qu'elles peuvent recevoir? Que s'il est ainsi, la pensée que Moyse a eue dans l'esprit, sera sans doute la plus excellente de toutes. Et quant à nous, mon Dieu, ou faites-nous la grace de la connoître, ou enseignez-nous en telle autre qu'il vous plaira, afin qu'en l'une & en l'autre de ces deux manieres, & soit que vous nous découvriez la même vérité que vous avez découverte à Moyse, ou qu'à l'occasion de ces paroles vous nous en découvriez quelqu'autre, ce soit vous-même qui nourrissiez nos ames, & non pas l'erreur & le mensonge qui les repaissent.

Seigneur mon Dieu, considérez, je vous supplie, combien de choses j'ai écrites sur ce peu de vos paroles. Et quel temps & quelle force me faudroit-il si je voulois examiner de la sorte toutes

vos saintes Ecritures ? Permettez-moi donc, s'il vous plait, de me resserrer davantage en les méditant en votre présence ; & faites que dans les diverses pensées qui s'offrent à mon esprit, & qui s'y pourroient encore offrir en plus grand nombre, j'en choisisse quelqu'une, selon que vous me l'inspirerez, qui soit véritable, qui soit certaine, & qui soit utile à l'édification des ames ; afin que dans cette confession sincere que je vous fais, si je me rencontre dans le même sentiment qu'a eu votre serviteur Moyse, comme c'est à quoi je dois tendre, je vous rende graces de m'avoir fait si heureusement réussir : & que si je ne m'y rencontre pas, je ne laisse pas de dire sur le sujet de ses paroles ce que votre vérité m'aura voulu faire dire, comme c'est-elle qui lui a inspiré à lui-même ce qui lui a plu.



LIVRE XIII.

CHAPITRE PREMIER.

Dieu nous prévient par ses bienfaits, & n'agit en nous que par sa pure bonté.

JE vous invoque, mon Dieu, source de miséricorde, qui m'avez créé, & qui vous êtes souvenu de moi lorsque je vous avois oublié. Je vous invoque, pour vous convier de venir dans mon ame, que vous préparez à vous recevoir par l'ardeur que vous lui inspirez de le desirer. N'abandonnez pas maintenant celui qui vous invoque, vous qui m'avez prévenu avant que je vous eusse invoqué ; & qui me pressant par tant de diverses manieres avez redoublé vos inspirations, afin que je vous entendisse de loin, que je me convertisse, & qu'étant appellé par vous, je vous appellasse à mon aide. Vous avez, Seigneur, effa-

cé tous mes péchés, afin de ne me point traiter selon que le méritoient tant d'actions criminelles par lesquelles je vous ai offensé ; & vous avez prévenu toutes mes bonnes œuvres, en me les faisant faire par votre grace, dont je m'étois rendu si indigne, afin de me traiter selon les biens que vous aviez mis en moi, vous dont les mains m'ont créé, parce que vous étiez avant que je fusse, & que je n'étois pas pour pouvoir recevoir l'être de vous : cependant je l'ai reçu, & j'en jouis par votre bonté, qui a prévenu tout ce que vous m'aviez fait être, & tout ce que vous m'avez fait. Car vous n'aviez point besoin de moi, & je ne suis pas tel, mon Dieu & mon Seigneur, que le bien qui est en moi vous puisse apporter quelque utilité. Si je vous rends quelque service, ce n'est pas pour vous soulager comme si vous vous lassiez en travaillant, ou que votre puissance en fut moindre lorsqu'elle seroit secondée de mes devoirs, ou que ceux dont je m'acquitte envers vous fussent semblables aux soins que l'on prend de labourer une terre qui demeureroit stérile si elle n'étoit point cultivée : mais vous voulez que je vous serve, parce que tout mon bien est de vous servir : vous voulez que je sois à vous, parce que je ne puis trouver de bonheur qu'en vous, comme c'est de vous seul que je tiens l'être qui me rend capable de jouir de ce bonheur.

CHAPITRE II.

Que les créatures tiennent leur être de la pure bonté de Dieu.

TOutes vos créatures ne subsistent que par la plénitude de votre bonté qui a voulu en les créant donner l'être à un bien qui pouvoit procéder de vous, quoiqu'il vous fut inutile, & qu'il n'eut rien d'égal à vous. Car quel service vous ont rendu le Ciel & la Terre, pour mériter que

vous les créassiez par votre parole éternelle, qui est le principe de toutes les créatures? Que les créatures tant spirituelles que corporelles, que vous avez créés par votre Sagesse, me disent ce qu'elles ont fait pour mériter de recevoir d'elle cet être même imparfait & informe, chacun en son genre, l'un spirituel, & l'autre corporel. Et quoique ce commencement d'être soit encore fort défectueux, & les tienne fort éloignées de votre divine ressemblance, néanmoins puisque la créature spirituelle, quelque informe qu'elle soit, est plus excellente que le corps du monde le plus beau & le mieux formé: & que la corporelle aussi, quelque informe qu'elle soit, est toujours plus excellente que le néant: que vous ont-elles fait, Seigneur, pour mériter d'être au moins dans cet état, auquel elles seroient toujours demeurées, si ce même Verbe & cette même Sagesse ne les avoit rappellées à votre unité, & ne leur avoit donné une forme qui les rend si belles; qu'ainsi qu'elles procedent de vous qui êtes souverainement bon, elles sont aussi toutes ensemble excellemment bonnes?

Qu'est-ce que la matiere corporelle avoit mérité de vous pour être même invisible & informe, puisqu'elle ne pouvoit même être telle que parce que vous l'aviez faite, & que n'étant point, elle ne pouvoit mériter de vous que vous lui fissiez la faveur de lui donner l'être? Et qu'avoit aussi mérité de vous cette créature spirituelle encore imparfaite, pour être, quoique ténébreuse & flottante, quoique semblable à un abyme, & si dissemblable à vous, si par le même principe, qui est votre Verbe, elle n'avoit été ramenée vers le divin Auteur de son être, qui, l'ayant éclairée, l'a fait devenir une lumiere, non pas égale à ce Verbe, mais qui a du rapport à la beauté de cette forme originale de toutes choses, laquelle est égale à vous? Car comme en un corps ce n'est pas une même chose d'être, & d'être beau, puisqu'autrement il n'y en pourroit avoir de laids; ainsi dans

un esprit créé ce n'est pas la même chose d'être & d'être sage, puisqu'autrement il seroit immuable dans sa sagesse; au lieu qu'il lui est nécessaire de s'attacher incessamment à vous, mon Dieu, afin de ne perdre pas en s'en éloignant la lumiere qu'il a acquise en s'en approchant, & de ne retomber pas dans une vie semblable à un abyme ténébreux. Car nous qui tenons aussi rang, selon l'ame, entre vos créatures spirituelles, n'avons-nous pas été autrefois ténebres dans cette sorte de vie, lorsque nous nous sommes détournés de vous qui êtes notre lumiere? Et ne travaillons nous pas encore tous les jours à dissiper les restes de cette obscurité, jusqu'à ce que nous devenions votre justice par votre Fils unique notre Seigneur, & soyons rendus semblables aux montagnes de Dieu, après avoir été l'objet de vos jugements ainsi qu'un profond abyme.

CHAPITRE III.

Tout procede de la pure grace de Dieu.

QUant à ces paroles que vous prononçâtes au commencement de la création de l'Univers. Que la lumiere soit faite, & elle fut faite: il me semble qu'on les peut entendre de votre créature spirituelle, qui avoit déja une certaine sorte de vie que vous pouviez éclairer. Mais comme elle n'avoit pu mériter de vous de recevoir cette vie qui fut capable d'être éclairée, aussi ne pouvoit-elle, l'ayant reçue, mériter que vous l'éclairassiez. Car étant ainsi imparfaite, elle n'auroit pu vous plaire si elle ne fut devenue claire & lumineuse, non pas étant elle-même la lumiere, mais en contemplant votre divine lumiere qui l'éclaire, & en s'y attachant pour jamais, afin qu'elle ne dût ce qu'elle a de vie, & le bonheur de sa vie, qu'à votre seule & unique grace qui, par un heureux changement, l'a réunie à ce qui est inca-

pable de changer jamais ; c'est-à-dire, à vous, mon Dieu ; puisque vous seul possédez cet avantage, parce que vous seul êtes véritablement, & qu'en vous il n'y a point de différence entre vivre & vivre heureux, parce que vous êtes à vous-même votre propre béatitude.

CHAPITRE IV.

Dieu a fait les créatures dans la plénitude de sa bonté, & non pas par le besoin qu'il eut d'elles.

QUe manqueroit-il donc, mon Dieu à votre félicité, qui consiste tout en vous-même, encore que toutes ces créatures ne fussent point, ou qu'elles demeurassent dans leur imperfection, puisque vous ne les avez pas créées par le besoin que vous eussiez d'elles, mais par la plénitude de votre bonté, & que vous ne les avez pas ramenées à la perfection de leur être pour accomplir par elles votre bonheur ? Mais comme vous êtes tout parfait, leur imperfection vous déplaît ; & vous les voulez rendre parfaites, afin qu'elles vous puissent plaire, & non pas pour en tirer de l'avantage, comme si étant imparfait vous aviez besoin de leur perfection pour être rendu parfait : car votre Saint-Esprit étoit porté sur les eaux, & n'étoit pas porté par elles comme y prenant son repos, lui qui fait reposer sur soi ceux sur qui il se repose. Mais votre volonté immuable & éternelle, & qui seule suffit à soi-même, étoit portée sur cette vie que vous aviez créée, & en qui ce n'est pas la même chose que de vivre & de vivre heureusement, puisqu'elle ne laisse pas de vivre, encore qu'elle soit flottante & couvertes de ténebres, & qu'elle ait besoin de se convertir à celui de qui elle tient son être, afin de chercher de plus en plus à vivre dans la source de la vie, & à voir la lumiere dans sa lumiere pour être rendue toute parfaite, toute éclatante & toute heureuse.

CHAPITRE V.

De la Trinité.

IL me semble que j'apperçois comme en énigme la Trinité qui est vous-même, mon Dieu, lorsque je vois, Pere Tout-Puissant, que vous avez fait par le principe qui est votre Sagesse née de vous, & qui vous est égale & coéternelle; c'est-à-dire, que vous avez fait par votre Fils le Ciel & la Terre. Or, j'ai parlé fort au long de ce Ciel du Ciel, de cette terre invisible & informe, & de cet abyme ténébreux qui auroit été sujet à tant d'égarements & de défaillances dans sa nature spirituelle encore informe, s'il n'eut été réuni à celui de qui il tenoit cette vie défectueuse qu'il avoit, & si étant éclairé de lui il n'en eut reçu une nouvelle vie si belle & si éclatante, qu'il a été fait le Ciel de ce Ciel visible, lequel fût créé ensuite, & placé entre les eaux. Ainsi, par ce nom de Dieu, je connoissois déja le Pere qui a fait toutes ces choses; & par le nom de principe, je connoissois aussi le Fils par lequel il les a faites. Mais croyant, comme je croyois que mon Dieu étoit une Trinité, je cherchois d'en trouver la preuve dans ses Ecritures Saintes, lorsque j'ai vu que son Esprit étoit porté sur les eaux. Voilà la Trinité que j'adore, & que je reconnois pour mon Dieu, le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, tous trois un seul Créateur de toutes les créatures.

CHAPITRE VI.

Pourquoi il est dit que l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.

MAis, ô mon Dieu, qui êtes ma véritable lumiere, permettez, s'il vous plaît, que mon esprit, qui ne peut m'enseigner de lui-même que

la

la fausseté & le mensonge, s'approche de vous pour y trouver la vérité qu'il recherche. Dissipez les ténebres qui l'environnent, & dites-moi, je vous en conjure, par la charité qui est la mere de tous les fideles ? dites-moi, je vous supplie, pourquoi après que votre Ecriture Sainte a nommé ce Ciel, cette Terre invisible & informe, & ces ténebres qui étoient répandues sur la face de l'abyme, elle nomme ensuite votre Esprit ? Est-ce qu'il étoit nécessaire pour le marquer, de dire qu'il étoit porté sur quelque chose ; & qu'ainsi il falloit auparavant parler de la chose sur laquelle il étoit porté ? Car il n'étoit porté ni sur le Pere, ni sur le Fils ; & l'on n'auroit pas pu dire qu'il auroit été porté, s'il n'avoit été porté sur quelque chose. Mais pourqũoi falloit-il qu'on en parlât en ces termes ?

CHAPITRE VII.

Des effets du Saint-Esprit.

QUe celui qui voudra pénétrer dans la raison de ce mystere suive, s'il peut, de la pointe de l'esprit le vol de votre Apôtre, soit lorsqu'il dit : Que votre charité est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné ; soit lorsqu'il nous instruit des choses spirituelles, & qu'il nous enseigne la voix sur-éminente de l'amour ; soit enfin lorsqu'il fléchit les genoux devant votre Majesté pour nous obtenir la grace de connoître la science sur-éminente de la charité de Jesus-Christ. Et quand il aura bien considéré toutes ces choses, il comprendra pourquoi dès le commencement cet Esprit sur-éminent d'amour & de charité étoit porté sur les eaux.

Mais à qui parlerai-je, & en quels termes parlerai-je du poids de la cupidité qui nous précipite dans l'abyme, & de la puissance de la charité qui nous en retirent par votre Esprit qui étoit por-

té ſur les eaux ? A qui parlerai-je, & en quels termes parlerai-je pour faire comprendre comment nous tombons, & comment nous nous relevons ? Car il n'y a point de lieux dans leſquels nous tombions, & d'où nous nous relevions ; & ainſi qu'y a-t-il de plus ſemblable & de plus diſſemblable tout enſemble ? Ce ſont nos affections : ce ne ſont nos amours : c'eſt la corruption de notre eſprit qui ſe laiſſe tomber dans cet abyme par l'amour des ſoins de la terre : & c'eſt la ſainteté de votre Eſprit qui nous en retire, & nous éleve vers le Ciel par l'amour de la ſeule véritable & éternelle tranquillité, afin que nous élevions en haut notre cœur vers vous, où réſide cet Eſprit adorable qui eſt porté ſur les eaux, & que nous arrivions à la jouiſſance de ce bonheur ſur-éminent, lorſque notre ame au partir de cette vie ſera ſortie de ces eaux des affections du monde, qui n'ont rien de ferme ni de ſolide.

CHAPITRE VIII.

L'unique bonheur des Anges & des hommes vient de leur union avec Dieu.

L'Eſprit angélique & l'ame de l'homme ſe ſont éloignés de vous, & ont fait voir par leur chûte quel eſt ce profond abyme de ténebres où ſeroient tombées toutes les créatures ſpirituelles, ſi dès le commencement vous n'euſſiez fait la lumiere : en diſant, qu'elle fut faite ; & qu'ainſi tous ces bienheureux Eſprits de votre céleſte Jéruſalem, qui demeurent dans l'obéiſſance qu'ils vous devoient, ne ſe fuſſent attachés à vous pour trouver leur repos dans votre Eſprit ſaint, qui eſt porté immuablement ſur toutes les choſes muables. Autrement, ce Ciel du Ciel même ne ſeroit qu'un abyme ténébreux étant laiſſé à lui-même ; au lieu que maintenant il eſt la lumiere par la lumiere du Seigneur. Et vous faites aſſez voir par la miſéra-

ble inquiétude de ces esprits qui se sont éloignés de vous, & qui, étant dépouillés de cette robe lumineuse dont vous les aviez revêtus, sont retombés dans leurs ténebres, quelle est l'excellence de la créature raisonnable, & combien vous l'avez faite grande & relevée, puisque tout ce qui est moins que vous, ne suffit pas pour la rendre heureuse; & qu'ainsi elle ne sçauroit trouver sa félicité dans elle-même. Car c'est vous qui, comme étant notre Dieu, éclairerez nos ténebres : c'est vous seul qui nous revêtirez de lumiere, & qui rendrez nos ténebres aussi éclatantes que le Soleil l'est en son midi.

Donnez-vous à moi, mon Dieu, donnez-vous à moi, car je vous aime; & si je ne vous aime pas assez, faites que je vous aime davantage. Je ne sçaurois juger combien il me manque d'amour pour en avoir assez, afin de me jetter avec ardeur entre vos bras, & ne m'en séparer jamais jusqu'à ce que ma vie soit toute cachée dans la lumiere de votre visage. Tout ce que je sçai, c'est que par tout ailleurs qu'en vous, je ne trouve que du dégoût & de la misere, non-seulement hors de moi-même, mais aussi dans moi-même; & toute abondance qui n'est pas mon Dieu, m'est une véritable indigence.

CHAPITRE IX.

Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit, qu'il étoit porté sur les eaux.

MAis le Pere ou le Fils n'étoient-ils point aussi portés sur les eaux? Car si c'étoit en la maniere qu'un corps est dans un lieu, le Saint-Esprit ne pouvoit y être porté non plus que le Pere & le Fils. Que si c'est par l'Eminence de la Divinité qui, étant immuable, est au dessus de ce qui est muable, le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, étoient donc tous trois portés sur les eaux. Pourquoi donc

cela a-t-il seulement été dit de votre Saint-Esprit ? Pourquoi n'a-t-il été dit que de lui seul, comme si ce qui n'est point un lieu eut été un lieu ? C'est sans doute, parce qu'il est dit aussi de lui seul, que c'est votre don. Or, c'est dans ce don que nous trouverons notre repos : c'est en lui que nous jouirons de vous, mon Dieu, qui êtes ce repos véritable de nos ames, & notre véritable centre.

C'est où l'amour nous éleve, & votre Esprit saint, qui est la bonté-même, nous retire des portes de la mort. Nous n'avons besoin, pour arriver à un si grand bien, que d'une bonne volonté : & c'est elle qui nous fera jouir de cette paix divine qui surpasse nos pensées. Le corps tend à son lieu par son propre poids ; & le poids ne tend pas seulement en bas, mais au lieu qui lui est propre. Le feu tend en haut, & la pierre en bas, à cause que leur poids les porte vers le lieu qui leur est naturel. L'huile versée dans l'eau s'éleve au dessus de l'eau ; & l'eau versée dans l'huile s'enfonce au dessous de l'huile ; parce que leur poids les porte vers le lieu qui leur est naturel. Toutes les choses qui sont tirées de leur ordre sont agitées & inquiétées, & ne trouvent leur repos que lorsqu'elles rentrent dans l'ordre. Mon poids est mon amour : & en quelque lieu que j'aille, c'est lui qui m'y porte. C'est par votre Saint-Esprit qui est votre don, que nous sommes enflammés & portés en haut : il nous embrase : & nous le suivons. Nous montons vers le Ciel par une sainte élévation de notre cœur, & nous chantons le Cantique mystérieux des degrés. Votre feu divin, ce feu qui n'est qu'amour & que charité, nous embrase, & nous le suivons. Nous nous élevons en haut pour aller jouir de la paix de la Jérusalem céleste, & mon ame est ravie d'entendre dire : Nous irons en la maison du Seigneur. C'est-là où cette bonne volonté, qui n'est autre chose que votre amour, nous a établis ; & nous n'avons rien à souhaiter que d'y demeurer éternellement.

CHAPITRE X.

Nous n'avons rien qui ne soit un don de Dieu.

BIenheureuse est la créature qui n'a jamais été que dans cet état, quoique par soi-même elle n'y fut jamais arrivée, si, aussi tôt qu'elle fut faite, votre Saint-Esprit, qui est votre don, & qui est porté sur toutes les choses muables, ne l'eût élevée dans ce moment à cet éminent degré de bonheur où il vous a plu de l'appeller, en disant: Que la lumiere soit faite, & elle fut faite. Car quant à nous, il y a de la distinction & de l'intervalle entre le temps auquel nous n'étions que ténebres, & celui auquel nous sommes devenus lumiere; au lieu qu'en ce qui regarde ces créatures intelligentes, l'Ecriture dit seulement ce qu'elles auroient été, si Dieu ne les avoit point éclairées. Elle parle d'elles comme si elles avoient été auparavant flottantes & environnées de ténebres, pour nous apprendre que ce n'est point par elles-mêmes qu'elles n'ont point été telles, mais seulement parce qu'étant unies à vous, qui êtes la souveraine & immuable lumiere, elles sont devenues lumiere, au lieu que d'elles-mêmes elles n'auroient été que ténebres. Que celui qui peut comprendre ces hautes vérités les comprenne; & que celui qui est incapable de les comprendre, vous en demande l'intelligence. Car pourquoi s'adresser à moi, & me presser de leur faire entendre ce qu'ils ne peuvent entendre par eux-mêmes, comme si j'avois le pouvoir d'éclairer les hommes, & de faire entendre ce qui est réservé à cette lumiere véritable qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde.



CHAPITRE XI.

Qu'il y a dans l'homme quelques marques de la Trinité.

QUi eſt celui qui eſt capable de comprendre la toute-puiſſante Trinité ? Et toutefois qui eſt l'homme qui n'en parle, encore qu'il ne la comprenne pas? Certes, il y en a peu qui ſçachent ce qu'ils diſent lorſqu'ils en parlent : & néanmoins ils ne laiſſent pas de conteſter & de diſputer ſur ce ſujet, quoique ce ſoit un Myſtere qui ne ſe peut bien connoître que dans la tranquillité & la paix de l'ame. Mais je voudrois que les hommes conſidéraſſent attentivement en eux-mêmes ces trois choſes, l'être, le connoître, & le vouloir. Je ſçais bien qu'elles ſont très-éloignées & très-différentes de la Sainte Trinité ; mais je les propoſe ſeulement afin qu'ils s'exercent à les méditer, & qu'ils découvrent & reconnoiſſent la diſtance infinie de cette imparfaite copie, avec ſon divin original. Qu'ils conſiderent donc en eux l'être, le connoître, & le vouloir. Car je ſuis, je connois, & je veux. Je ſuis ce qui connoît & ce qui veut ; je connois que je ſuis & que je veux : & je veux être & connoître.

Je voulois qu'ils conſidéraſſent comme notre ame eſt inſéparable de ces trois choſes, & comme elles ne ſont toutes trois enſemble qu'une même ame, une même vie, & une même nature intelligente & raiſonnable ; que cependant il ne laiſſe pas d'y avoir entre-elles de la diſtinction, quoique cette diſtinction ne faſſe pas qu'elles puiſſent jamais être ſéparées. Que celui qui eſt capable de le comprendre le comprenne, au moins n'y a-t-il perſonne qui ne ſe puiſſe repréſenter à ſoi-même. Que chacun prenne donc garde à ce qui ſe paſſe dans lui, qu'il le conſidere, & qu'il me le diſe.

Mais lorsqu'il aura fait quelques considérations & quelques réflexions sur ce sujet, qu'il ne s'imagine pas pour cela d'avoir compris quelle est cette Essence immuable si élevée au dessus de tout ce qui est, & qui est immuablement, qui connoît immuablement, & qui veut immuablement. Car qui est celui qui sera capable de concevoir, qui pourra exprimer en quelque sorte, & qui aura la témérité d'assurer si c'est à cause que ces trois choses, être, connoître & vouloir, se trouvent en Dieu, qu'il y a en lui une Trinité de Personnes ? ou si elles se trouvent toutes trois en chacune Personne ? ou enfin si c'est l'un & l'autre, la Trinité des Personnes étant fondée sur ce que ces trois choses sont en Dieu; & néanmoins chaque Personne les possédant toutes trois, parce que l'unité féconde de cet Etre souverain fait par une maniere ineffable & incompréhensible, qu'avec simplicité & multiplicité tout ensemble, il est, il se connoît, & il jouit immuablement de soi-même, comme dans un cercle infini qui n'a point de bornes.

CHAPITRE XII.

Dieu fait en formant l'Eglise, ce qu'il a fait en créant le monde.

PAsse plus outre, ma foi, dans la confession de cette auguste & adorable Trinité, & dis au Seigneur ton Dieu : Saint, Saint, Saint, mon Seigneur & mon Dieu, Pere, Fils, & Saint-Esprit : c'est en votre Nom que nous sommes baptisés, & c'est en votre Nom, Pere, Fils, & Saint-Esprit, que nous baptisons. Car ce n'est pas seulement en créant cet Univers, mais aussi en formant l'Eglise, qui est le monde nouveau, que vous avez fait par Jesus-Christ votre Fils un Ciel & une Terre, c'est-à-dire, les spirituels & les parfaits, & ceux qui sont encore charnels & imparfaits. Ainsi, notre terre avant que d'avoir reçu la

entiérement parfaits. C'est pourquoi l'Apôtre même, qui dit à quelques-uns de ceux qu'il avoit instruits, qu'il ne leur avoit pu parler comme à des personnes spirituelles, mais comme à des personnes charnelles, reconnoît qu'il n'est pas encore arrivé au lieu où il aspiroit. Il oublie tout le passé pour ne porter ses pensées que vers l'avenir : il gémit sous le poids de la misere qui l'accable ; & son ame est altérée du desir qu'elle a de jouir du Dieu vivant, comme un cerf soupire après l'eau des claires fontaines. Il est pressé de voir son ame couverte de cette maison éternelle qui l'attend dans les Cieux, au lieu de cette maison de terre qui l'environne maintenant ; & il s'écrie : Quand y arriverai-je ? Et cependant quoique selon cela il tienne encore quelque chose de la qualité de l'abyme, il appelle & il instruit un autre abyme plus profond, en disant : Gardez-vous bien de vous conformer au siecle, mais réformez-vous en entrant dans un nouvel esprit. Ne soyez pas comme des enfants sans intelligence, mais soyez comme des enfants, n'ayant non plus de malice qu'eux : & quant à l'intelligence, soyez comme des hommes parfaits.

Il dit aussi aux Galates : O fous & insensés que vous êtes, qui vous a ensorcelés de la sorte ? Mais c'est le bruit de vos eaux que cet abyme fait entendre : c'est-à-dire, que ce n'est point sa voix, mais la vôtre, mon Dieu, qui avez envoyé d'en-haut votre Saint Esprit par celui qui est monté dans le Ciel, & qui a ouvert les digues des torrents de ses faveurs, afin de combler de joie par le débordement de ses eaux divines, votre sainte & bienheureuse Cité. C'est après elle que soupiroit le saint Apôtre, ce fidele ami de l'Epoux. Et quoiqu'il portât déja en soi les prémices de l'esprit, néanmoins gémissant en lui-même dans l'attente de l'adoption Divine ; qui devoit mettre son corps aussi-bien que son ame dans une liberté parfaite, il soupiroit après votre Ville sainte. Com-

me, il étoit membre de l'Eglise sacrée, qui est l'Epouse de Jesus-Christ, il avoit de la jalousie pour cette divine Epouse. Comme il étoit ami de l'Epoux, il étoit jaloux de ses intérêts, & non pas des siens propres. Et ainsi c'est par la voix de vos torrents, selon le langage du Pseaume, & non par la sienne propre, qu'il appelle un autre abyme, sçavoir les imparfaits de votre Eglise, par lesquels il craint dans les transports de son zele, que comme le serpent trompa Eve par sa finesse & par sa malice; il ne corrompe de même leur esprit, en les portant à violer la chasteté que nous devons conserver inviolable à notre Epoux votre Fils unique. O combien éclatante sera la lumiere de sa beauté toute céleste, lorsque nous le verrons face à face, & tel qu'il est en sa gloire, & que toutes nos larmes seront essuyées, ces larmes qui me sont devenues mon pain ordinaire le jour & la nuit, lorsqu'il me dit sans cesse: Où est votre Dieu?

CHAPITRE XIV.

L'ame est soutenue par l'Espérance.

ET moi-même souvent je m'écrie: Où êtes-vous, mon Dieu, où êtes-vous? Et je respire un peu en vous, lorsque mon ame se répand en elle-même par la joie qu'elle ressent de confesser votre grandeur, & de publier vos louanges. Mais elle ne laisse pas d'être encore triste, parce qu'elle retombe bientôt dans ses foiblesses, & qu'elle devient un abyme, ou pour mieux dire, elle reconnoît qu'elle est encore un abyme. Lorsqu'elle est en cet état, la foi que vous m'avez donnée pour conduire mes pas parmi ces ténebres, lui dit: Pourquoi es-tu triste, mon ame, & pourquoi me troubles-tu? Espere en Dieu, dont la parole est un flambeau allumé pour te conduire; espere & persévere jusques à ce que la nuit, mere des impies, soit passée, & que la colere du

Seigneur le soit aussi. C'est cette colere dont nous étions les enfants, lorsque nous étions autrefois ténebres; & nous portons encore les restes de ces ténebres dans ce corps mort par le péché, jusques à ce que le jour vienne à paroître, & que les ombres soient dissipées.

Espere en Dieu. Je me tiendrai présent, Seigneur, devant vous au point du jour, & en contemplant vos grandeurs, je les publierai sans cesse, je me tiendrai devant vous au point du jour, & ainsi je verrai, mon Dieu, le Dieu de mon salut, qui a vivifié nos corps mortels par le Saint-Esprit qui habite en nous, & qui par sa miséricorde étoit porté sur les replis les plus cachés de nos ames, toutes ténébreuses & toutes flottantes. C'est par lui que nous avons reçu dans le pélérinage de cette vie la promesse & le gage d'être desormais lumiere. C'est par lui que nous sommes sauvés dès ici-bas par l'espérance, & que d'enfants de la nuit & des ténebres que nous étions auparavant, nous devenons enfants de lumiere. C'est vous seul, mon Dieu, qui, dans la certitude des choses humaines, pouvez faire la distinction des uns & des autres, parce que vous seul pénétrez le fond de nos cœurs, & appellez la lumiere jour, & nommez les ténebres nuit. Car qui peut, sinon vous, mettre la différence entre nous? & qu'avons-nous que nous n'ayons point reçu de vous, nous qui avons été tirés d'une masse pour être des vases consacrés à votre honneur, dont d'autres ont été tirés pour être des vases de deshonneur & d'ignominie?

CHAPITRE XV.

Il compare l'Ecriture Sainte au Firmament; & les Anges aux eaux qui sont au dessus du Firmament.

QUel autre, sinon vous, mon Dieu, a établi au dessus de nous un Firmament d'autorité, en nous donnant vos saintes & divines Ecri-

tures ? Il eſt dit du Ciel qu'il ſera plié comme un Livre, & qu'il eſt maintenant étendu ſur nos têtes comme une peau. Et vous ſçavez, Seigneur, vous ſçavez comment vous revêtites les hommes de peaux, lorſque le péché les rendit mortels : & ainſi cela nous marque que c'eſt par le miniſtere des hommes que vous nous avez donné vos Ecritures, & que même leur autorité s'eſt augmentée par leur mort. Vous avez donc étendu comme une peau le Firmament des Livres ſacrés ; qui contiennent ces paroles pleines d'une conformité ſi admirable, leſquelles vous nous avez données pour Loix établies au deſſus de nos têtes, par l'entremiſe des hommes. Car l'autorité ſi puiſſante, contenue dans ces paroles qu'ils nous ont annoncées de votre part, s'eſt étendue après leur mort avec beaucoup plus de force ſur tout ce qui eſt ſous le Ciel, qu'il ne l'avoit été durant leur vie, parce que vous n'aviez pas encore alors étendu comme une peau le Ciel de ces ſaintes Ecritures, & n'aviez pas répandu de tous côtés cette haute réputation qu'ils ont acquiſe par leur mort.

Faites-nous la grace, Seigneur, de voir le Ciel qui eſt l'ouvrage de vos mains : diſſipez de devant nos yeux les nuages dont vous les couvrez. C'eſt là où vous donnez ces inſtructions qui inſpirent la ſageſſe aux humbles. Accompliſſez, Seigneur, votre louange par la bouche des enfants qui ne ſçavent point parler, & qui ſont encore à la mammelle. Car nous ne connoiſſons point d'autres livres qui comme ceux-là détruiſent l'orgueil, & terraſſent l'ennemi de votre grace, lequel en défendant ſes péchés réſiſte à ſa réconciliation avec vous. Je n'ai jamais entendu, mon Dieu, de diſcours qui fuſſent ſi purs & ſi chaſtes, qui me perſuadaſſent de telle ſorte de vous confeſſer toutes mes fautes, qui m'aſſujettiſſent avec douceur à me ſoumettre à votre joug, & qui m'invitaſſent à vous révérer, & à vous ſervir purement par le ſeul motif de votre amour. Faites-

moi la grace, ô Pere tout bon & tout-puissant, que je les entende; & accordez cette faveur à la soumission que je leur rends, puisque vous ne les avez établis si solidement que pour le bonheur de ceux qui s'y soumettent.

Il y a d'autres eaux au dessus de ce Firmament: & ces eaux sont, comme je crois, ces Esprits immortels qui sont exempts de toutes les corruptions de la Terre. Que ceux-là louent votre nom, Seigneur, que ces hiérarchies de vos Anges qui sont élevées au dessus des Cieux chantent incessamment votre grandeur, eux qui ne sont point obligés de considérer ce Firmament de vos saintes Ecritures, pour entendre vos paroles en les y lisant, puisqu'ils voient toujours votre visage, & que, sans l'aide des syllabes & des mots qui ont besoin de temps pour se faire entendre, ils lisent dans vous-même ce que votre éternelle volonté desire d'eux: ils le lisent, ils l'embrassent, & ils l'aiment. Ils lisent toujours, & ce qu'ils lisent ne passe jamais, parce que c'est l'immuable stabilité de vos conseils qu'ils lisent sans cesse, & qu'ils ne lisent que pour l'embrasser & pour l'aimer. Leur Livre ne se ferme point, & ne se fermera jamais, parce que vous leur êtes vous-même ce Livre, & que vous le serez éternellement. Et vous les avez placés plus haut que ce Firmament que vous avez établi au dessus de la foiblesse des Peuples qui sont sur la terre, c'est-à-dire, au dessus des Ecritures que vous nous avez données par une bonté & une miséricorde infinie, ayant voulu vous faire connoître à nous par des paroles passageres & temporelles, vous qui avez créé les temps. Car votre miséricorde, Seigneur, est dans le Ciel, & votre vérité s'éleve jusqu'aux nuées. Or, les nuées passent, mais le Ciel demeure. Les Prédicateurs de votre parole qui sont nuées, passent de cette vie en une autre; mais votre Ecriture Sainte, qui est le Ciel s'étend sur tous les Peuples jusques à la fin des siecles.

Le Ciel même & la Terre passeront, mais votre parole, Seigneur, ne passera point. Car la peau sera pliée, & l'herbe sur laquelle elle est étendue passera avec toute sa beauté ; au lieu que votre parole, qui est votre Verbe, subsiste éternellement. Maintenant que nous ne le voyons qu'à travers l'obscurité des nuées, qui sont les Prédicateurs qui nous l'annoncent, & dans le miroir de ce Ciel mystérieux qui est l'Ecriture, nous ne le connoissons pas tel qu'il est, parce qu'encore que nous soyons aimés de Jesus-Christ votre Fils Notre-Seigneur, nous ne voyons pas clairement ce que nous serons après cette vie. Il nous a regardés à travers sa chair mortelle, comme l'Epoux du Cantique à travers les barreaux, pour nous attirer à lui : ses caresses nous ont enflammés de son amour ; & nous courons après l'odeur de ses parfums. Mais lorsqu'il paroîtra dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons dans toute l'étendue de ce qu'il est. Faites-nous donc la grace, Seigneur, de le voir ainsi tel qu'il est, & qu'il ne nous paroît pas encore.

CHAPITRE XVI.

Nul ne connoît Dieu aussi parfaitement comme il se connoît lui-même.

VOus, mon Dieu, qui seul n'avez rien en vous qui puisse passer & cesser d'être, vous êtes aussi le seul qui avez la véritable & entiere connoissance de tout ce que vous êtes, parce que vous êtes immuablement, & que vous connoissez immuablement, & que vous voulez immuablement. Votre essence connoît, & veut immuablement. Votre connoissance est, & veut immuablement. Votre volonté est, & connoît immuablement. Et vous ne trouvez pas qu'il soit juste, qu'ainsi que la lumiere immuable se connoît elle-même, elle soit de même connue par cette créature muable

& changeante qui en est éclairée. C'est pourquoi mon ame est devant vous comme une terre sans eau, parce qu'ainsi qu'elle ne peut s'éclairer elle-même par soi-même, elle ne peut aussi se rassasier elle-même. Car comme nous verrons la lumiere dans votre lumiere, ainsi la source de la vie ne se trouve qu'en lui seul.

CHAPITRE XVII.

De quelle sorte on peut entendre la création de la mer & de la terre.

QUi est celui qui a rassemblé en un même lieu, & comme uni en un même corps, toutes les eaux ameres, qui sont les enfants de ce siecle ! Car encore qu'elles soient agitées par une multitude innombrable de soins, elles ne laissent pas d'avoir toujours un même but, qui est la félicité temporelle & passagere de cette vie. Et qui seroit celui-là, sinon vous, Seigneur, qui avez commandé que les eaux se rassemblassent en un même lieu, & que la terre séche & altérée de votre grace vînt à paroître ? Oui, Seigneur, cette mer vous appartient : c'est vous qui l'avez faite, comme ce sont vos mains qui ont fait paroître la terre, puisque ce n'est pas l'amertume des volontés, mais l'amas des eaux qui porte le nom de la mer. Car c'est vous qui réprimez les desirs déréglés des ames, qui prescrivez les bornes jusqu'où ces eaux turbulentes & agissantes peuvent arriver, & qui faites que leurs flots impétueux se rompent & se brisent en eux-mêmes. Ainsi c'est vous qui formez la mer du monde, non que vous soyez l'auteur de ces desordres, mais parce que c'est vous qui les réglez par l'ordre de cet empire absolu que vous avez sur toutes choses.

Mais quant à ces ames altérées de votre grace, qui sont toujours exposées à vos yeux divins, & que vous avez séparées d'avec cette mer par une

fin toute différente qu'elles se proposent, qui est votre amour, vous les arrosez en secret d'une douce pluie, afin que cette terre porte ses fruits, & elle les porte, & ensuite de vos commandements notre ame produit à son Dieu & à son maître des œuvres de miséricorde selon leur espece, faisant voir l'amour qu'elle porte à son prochain par le secours qu'elle lui donne en ses nécessités temporelles, & conservant en soi la semence qui lui fait aimer son semblable, parce que notre compassion à secourir les affligés procede du sentiment que nous avons de notre propre misere, qui fait que nous les assistons en la même sorte que nous voudrions qu'ils nous assistassent, si nous en avions le même besoin, non-seulement aux choses faciles, qui sont comme des herbes qui viennent de semence, mais aussi par la force d'un puissant secours, qui est comme un arbre qui porte des fruits; c'est-à-dire, en arrachant d'entre les bras des puissants, par une assistance généreuse, ceux qu'ils oppriment, & en les mettant à couvert de leur violence sous l'abri d'une juste & vigoureuse protection.

CHAPITRE XVIII.

Que les justes se peuvent comparer à des astres: & de la différence des dons de Dieu.

JE vous conjure, Seigneur, qu'en cette sorte, & selon ce que vous agissez si puissamment dans les ames en les remplissant de joie & de force pour vous servir, la vérité naisse de la terre, & la justice nous regarde du haut du Ciel, & qu'il se fasse des astres dans le Firmament. Partageons notre pain avec les pauvres: recevons dans nos maisons ceux qui n'ont point de retraite: revêtons les nuds, & ne méprisons pas ceux qui sont d'une même nature que nous.

Après que ces fruits seront nés en notre terre,

prenez plaisir, Seigneur, à les regarder, afin que nous fassions éclater en sa saison la lumiere que vous nous aurez donnée, & que par ces premiers fruits de nos bonnes œuvres nous nous rendions dignes d'être élevés à la connoissance de votre parole de vie, pour passer dans les délices de votre contemplation : & que nous paroissions dans le monde comme des astres attachés au Firmament de vos Saintes Ecritures.

C'est-là que vous nous apprenez à connoître la différence qu'il y a entre les choses intelligibles & les sensibles, comme entre le jour & la nuit, ou entre les ames, dont les unes se plaisent aux choses intelligibles, & les autres aux sensibles, afin que ce ne soit plus seulement vous qui, dans le secret de votre connoissance, comme avant la création du Firmament, divisez la lumiere d'avec les ténebres ; mais que ceux qui sont animés de votre Esprit, & qui, par l'infusion de votre grace dans le monde, sont placés & rangés par ordre dans ce même Firmament, éclairant aussi la terre, fassent la distinction entre le jour & la nuit, & marquent la différence des temps, parce que l'ancienne Loi est passée pour faire place à la nouvelle, que notre salut est plus proche que lorsque nous avons commencé de croire, que la nuit a cédé au jour qui s'est approché, & que vous bénirez l'année, & la couronnerez de vos biens, lorsque vous enverrez des ouvriers dans votre moisson, où d'autres ont déja travaillé quand elle a été semée, & que vous enverrez aussi dans une autre moisson qui ne se recueillera qu'à la fin des siecles.

Ainsi vous accomplissez les vœux du juste, & vous bénissez ses jours. Mais quant à vous, vous êtes toujours le même, & vous conserverez & mettrez en sûreté dans vos années, qui ne finiront jamais, vos années volantes & passageres. Car par votre conseil éternel vous distribuez en certains temps sur la terre les biens célestes : vous

donnez à l'un par votre Esprit la parole de sagesse, qui ressemble à un soleil au regard de ceux qui se plaisent à voir la claire lumiere de la vérité comme dans la naissance d'un beau jour : vous donnez à un autre par le même Esprit la parole de science, qui est comme l'astre de la nuit ; à un autre la foi ; à un autre le pouvoir de guérir les maladies ; à un autre celui des miracles ; à un autre celui de prophétie ; à un autre celui de discerner les esprits ; à un autre le don des langues. Et toutes ces diverses graces sont comme autant d'étoiles formées par un seul & même Esprit, qui distribue ses dons à chacun, comme il lui plait, & fait reluire & éclater ses étoiles pour le bien & l'avantage de vos élus.

Mais il y a tant de différence entre cette lumiere de sagesse qui se rencontre dans le plein jour dont j'ai parlé, & entre cette parole de science, dans (laquelle sont compris tous les sacrements ou signes sacrés que Dieu a changés selon les temps comme une lune) & ces autres dons que j'ai mis au rang des étoiles, que ces derniers ne sont, en comparaison du premier, que le commencement d'une nuit. Mais ils sont nécessaires à ceux à qui votre grand serviteur Paul n'a pu parler comme à des hommes spirituels, mais seulement comme à des hommes charnels, lui qui sçavoit parler le langage de la sagesse avec les parfaits.

Car l'homme terrestre, qui est petit en J. C. & comme un enfant à la mammelle, ne doit pas être tout-à-fait abandonné de lumiere dans la nuit où il est encore ; mais il faut qu'il se contente de la clarté de la lune & des étoiles, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour manger des viandes solides, & que ses yeux soient assez fermes pour regarder le soleil. Vous, mon Dieu, qui êtes la sagesse infinie, vous nous instruisez ainsi dans le firmament de vos Saintes Ecritures, afin que nous discernions toutes choses par une contemplation admirable, quoique nous ne voyons encore sinon au travers

des figures, & qu'étant sujets à la loi du temps, nous soyons renfermés dans les bornes des ans & des jours.

CHAPITRE XIX.

Moyens d'arriver à la perfection.

MAis auparavant, dit le Seigneur, lavez-vous, nettoyez-vous, & purifiez vos ames de toutes leurs taches : afin que n'étant plus souillés de la corruption du péché, vous paroissiez devant mes yeux ainsi qu'une bonne terre. Apprenez à faire de bonnes œuvres. Rendez justice à l'orphelin, & maintenez le droit de la veuve ; afin que cette terre de vos cœurs produise des herbes en abondance, & des arbres fertiles en fruits. Venez, & que je vous instruise, dit le Seigneur, afin de vous rendre des astres dans le Firmament du Ciel, & que vous éclairiez la terre.

Ce riche de l'Evangile demanda au bon maître ce qu'il devoit faire pour acquérir la vie éternelle. Que ce bon maître qu'il ne croyoit n'être qu'un homme, & qui est bon, parce qu'il est Dieu, lui dise : Que s'il veut arriver à la vie, il faut qu'il observe les Commandements ; qu'il fuie la corruption du péché ; qu'il ne soit ni homicide, ni adultere, ni larron, ni faux-témoin, afin de paroître ainsi qu'une bonne terre, & que de là naisse le respect envers les parents, & la charité envers le prochain. J'ai fait toutes ces choses, répondit-il.

Et d'où procedent donc tant d'épines, si cette terre porte de bons fruits ? Va, arrache ces buissons épais de l'avarice : vends tout ce que tu possedes : donne-le aux pauvres, & tu seras comblé de bien, & auras un trésor dans le Ciel, & suis le Seigneur, si tu veux être parfait, & du nombre de ceux qu'il instruit dans la divine Sagesse, lui qui connoît la distinction qu'il faut apporter entre le jour & la nuit, & qui te le fera aussi connoître,

afin que tu trouves place entre les astres du Firmament. Ce qui n'arrivera jamais, si ton cœur n'y est : & ton cœur n'y sera jamais, si ton trésor n'y est, ainsi que tu l'as appris de ce bon Maître. Mais cette terre stérile s'attrista de ce langage, & les épines étoufferent la semence de la parole de Dieu.

Quant à vous, race choisie, ames saintes, qui êtes les foibles du monde, vous qui avez tout abandonné pour suivre votre Seigneur, allez après lui, & confondez les puissants du siecle : que vos pieds purs & sans taches marchent après votre maître, & reluisez dans le Firmament, afin que les Cieux annoncent sa gloire, en mettant différence entre la lumiere des parfaits, qui ne le sont pas encore néanmoins autant que les Anges, & les ténebres des imparfaits & des petits, qui ne laissent pas de lui être chers. Luisez sur toute la terre, & que ce jour tout enflammé des rayons de ce soleil qui est au dessus des Cieux, annonce au jour, c'est-à-dire, aux parfaits, la parole de sagesse; & que la nuit que la lune éclaire annonce à la nuit, c'est-à-dire, aux petits & imparfaits, la parole de science.

La lune & les étoiles luisent dans la nuit; & la nuit ne les obscurcit pas, puisqu'au contraire elles l'éclairent autant qu'elle est capable d'être éclairée. Car comme si Dieu eut dit : Que des astres soient créés dans le Firmament du Ciel, lorsqu'il lui plut de former l'Eglise, on entendit soudain un grand bruit venant d'en haut, tel qu'un tourbillon violent, & l'on vit comme des langues de feu, qui en se divisant s'arrêterent sur la tête de chacun de ceux qui étoient présents : ainsi des astres ayant la parole de vie furent créés dans le Firmament du Ciel. Courez par-tout, feux sacrés, feux admirables; car vous êtes la lumiere du monde, & n'êtes pas cachés sous le boisseau. Celui auquel vous êtes unis, & qui est monté dans le Ciel, vous y fait monter après lui : courez donc, & faites-vous connoître à toutes les nations du monde.

CHAPITRE XX.

Sens mystique de ces paroles de la Genese : Que les eaux produisent les reptiles & les oiseaux.

FAites aussi, astres saints, que la mer conçoive, qu'elle soit féconde en bonnes œuvres ; & que les eaux produisent les reptiles des ames vivantes. Car en séparant ce qui est pur & précieux d'avec ce qui est impur, vous êtes devenus comme la bouche de Dieu ; & c'est par vous qu'il a dit : que les eaux produisent non pas des ames vivantes, ainsi que la terre, mais des reptiles des ames vivantes, & des oiseaux volants sur la terre. Car vos Sacrements, mon Dieu, se sont répandus par les œuvres des Saints, vos fideles serviteurs, & se sont écoulés à travers les flots des tentations de ce siecle, afin d'instruire les peuples dans la connoissance de votre nom, & les renouveller par le Baptême.

Il s'est fait ainsi de grandes merveilles, comme de grandes baleines ; & la voix de vos ambassadeurs a volé sur toute la terre, sous le Ciel & le firmament de votre Ecriture sainte, qu'ils se proposoient comme une autorité inviolable, sous la protection de laquelle ils voloient de quelque côté qu'ils allassent. Car il n'y a point de nation ni de pays qui n'ait entendu leur voix, puisque le son de leurs paroles a passé jusqu'aux extrêmités du monde, par la force & par l'étendue que vous leur avez donnée en les bénissant.

Ne me trompois-je point en parlant ainsi ? Et ne confondois-je point des choses distinctes, en attribuant aux mêmes personnes les connoissances claires qui appartiennent au Firmament, & en œuvres corporelles qui se font dans cette mer agitée du monde, qui est sous ce même Firmament ? Mais nous voyons que les choses dont les connoissances sont certaines & bornées, & qui ne

peuvent se multiplier comme par une espece de génération, telles que sont les lumieres de la sagesse & de la science, produisent plusieurs opérations corporelles toutes différentes, dont les unes procédant des autres se multiplient par votre bénédiction, mon Dieu, qui consolez quand il vous plaît le dégoût que nous avons de la foiblesse & de l'imperfection de nos sens mortels, en faisant qu'une même chose que notre esprit ne comprend que d'une sorte, soit néanmoins exprimée & figurée en diverses manieres par des signes corporels.

Ce sont donc les eaux qui ont produit ces choses, mais par votre parole ; c'est-à-dire, que ce sont les peuples qui, dans le besoin où ils se sont trouvés réduits par l'éloignement de votre éternelle vérité, ont donné l'origine à ces signes corporels, mais par votre Evangile. Ces eaux ont poussé hors d'elles-mêmes toutes ces choses, parce que l'amertume dans laquelle elles languissoient, a été cause qu'elles en ont procédé par le moyen de votre parole divine.

Or, elles sont toutes belles, d'autant que c'est vous qui les avez faites. Mais vous êtes incomparablement plus beau, ô divin auteur de toutes choses. Que si Adam par sa chûte ne s'étoit point éloigné de vous, on n'auroit point vu sortir de lui comme une eau salée & amere, toute cette race des hommes, dont la curiosité n'a point de bornes, dont la vanité s'emporte à tout vent, & dont l'intempérance n'a jamais d'arrêt. Et ainsi, il n'auroit pas été nécessaire que ceux qui dispensent votre vérité employassent corporellement & sensiblement tant de paroles allégoriques & tant de signes mystérieux, pour travailler à la conversion de tant de peuples infideles, figurés par ce grand amas d'eaux ameres, d'où sont sortis les poissons & les oiseaux.

C'est ce que j'entends maintenant par les poissons & les oiseaux ; sçavoir les premiers moyens dont on se sert pour instruire les hommes, & les assu-

jettir aux Sacrements corporels. Mais après cela ils ne pourroient passer plus outre pour s'avancer vers le salut, si leurs ames ne reçoivent une nouvelle vie par votre Esprit, afin de s'élever comme par degrés encore plus haut : & si après cette premiere grace que les paroles prononcées dans le Baptême leur ont procurée, elles n'aspiroient à la perfection des vertus.

CHAPITRE XXI.

Interprétation allégorique des animaux terrestres.

Ainsi ce n'est plus une mer profonde, mais c'est une terre qui, étant séparée par votre parole des eaux ameres de cette mer, produit non pas des reptiles, des ames vivantes, & des oiseaux, mais une ame qui est vivante, puisqu'elle n'a plus besoin du Baptême comme les Païens, & comme elle-même en avoit besoin lorsqu'elle étoit encore ensevelie sous les eaux de cette mer, parce qu'on ne sçauroit plus entrer au Royaume du Ciel que par cette mer, depuis le temps que vous l'avez établie pour y entrer. Et cette ame dont je parle ne cherche point pour se fortifier dans la Foi, de voir des merveilles extraordinaires : elle n'est point du nombre de ceux qui ne sçauroient croire, s'ils ne voient des prodiges & des miracles, parce qu'étant déja une terre fidelle, elle est séparée des eaux de cette mer, que l'infidélité rend ameres, & que le don des langues & autres semblables ne sont pas donnés pour l'édification des Fideles, mais des Infideles.

Cette même Terre que vous avez fondée en l'élevant au dessus de l'eau, n'a point besoin de cette espece d'oiseaux que les eaux ont produite par votre Verbe. Faites-lui, mon Dieu, entendre votre parole, cette parole que vos Apôtres, qui sont vos Ambassadeurs, ont annoncée. Car tout ce que nous pouvons faire, est de raconter les

merveilles qu'ils opèrent : mais c'est vous qui les opérez en eux, afin qu'ils puissent produire une ame vivante.

C'est cette Terre mystique qui la produit ; puisqu'elle est cause que vos Ministres produisent ces effets en elle, ainsi que cette mer, qui est l'infidélité, a été la cause de ces reptiles des ames vivantes dont j'ai parlé, & des oiseaux qui volent sous le Firmament du Ciel, dont cette même Terre n'a plus maintenant de besoin, encore que sur cette Table que vous avez préparée pour les Fideles, elle mange ce poisson mystérieux, tiré du milieu de cette mer, & qui en a été tiré pour nourrir la Terre & les oiseaux dont j'ai parlé, qui procedent de cette mer, de se multiplier sur la Terre.

Car encore que l'infidélité des hommes ait été la premiere cause de faire annoncer l'Evangile, ceux qui portent cette divine Parole ne laissent pas d'exhorter aussi les Fideles, & de répandre tous les jours sur eux mille & mille bénédictions. Mais il est sans doute que l'ame vivante tire son origine de cette terre, puisqu'il ne sert qu'aux Fideles de renoncer à l'amour du siecle, pour faire revivre en vous leur ame qui étoit morte, mon Dieu, en vivant dans les délices mortelles. Je dis mortelles, car il n'y a que vous qui soyez les véritables & immortelles délices d'un cœur pur & chaste.

Que vos Ministres, Seigneur, cultivent donc cette terre, qui sont les Fideles, d'une autre maniere qu'ils n'ont agi avec les Païens, figurés par ces eaux d'infidélité, auxquels en prêchant votre Parole ils parloient par des miracles, & ne leur proposoient les Mysteres que comme voilés & couverts d'obscurités, afin que l'ignorance qui est la mere de l'admiration les remplît d'étonnement en voyant des merveilles si extraordinaires, & dont ils ne pouvoient comprendre la cause. Car c'est ainsi qu'il faut donner entrée dans la Foi aux enfants d'Adam, qui vous ayant oublié, se cachent pour

pour éviter votre présence, & deviennent un abyme. Que vos Ministres, dis-je, cultivent vos Fideles, ainsi qu'une bonne terre séparée du gouffre de cet abyme; & que leur vie soit si parfaite & si sainte, qu'elle leur serve d'exemple, & les excite à les imiter.

Car on ne doit pas seulement les écouter; mais il faut pratiquer ce qu'ils enseignent, lorsqu'ils disent : Cherchez le Seigneur, & votre ame sera vivante, & fera que cette terre produira une ame vivante. Ne vous conformez pas au siecle, & n'y prenez point de part; afin que votre ame vive en le fuyant, comme elle mourroit en le recherchant: renonçant à la fierté naturelle de l'orgueil, aux molles voluptés de la chair, & à la curiosité qui prend faussement le nom de science; afin que vos passions soient semblables à des bêtes farouches apprivoisées, à des animaux domptés, & à des serpens sans venin. Car ces choses nous figurent les mouvements de l'ame; le faste de la vanité, le plaisir de l'impureté, & le venin de la curiosité, étant des mouvements d'une ame morte, mais qui n'est pas tellement morte qu'elle soit privée de tout mouvement, parce que, comme elle meurt en s'éloignant de la source de la vie, elle se trouve emportée par le torrent du siecle auquel elle se conforme.

Or, votre Parole mon Dieu, est la source de la vie éternelle, laquelle ne s'écoule point. C'est pourquoi vos Saintes Ecritures nous défendent de nous en éloigner, lorsqu'elles nous disent : Ne vous conformez point au siecle, afin que notre terre étant rendue féconde par cette source de vie, elle produise une ame vivante, une ame chaste & pure, qui suive les enseignements de votre divine Parole, selon que vos saints Evangélistes nous l'ont enseignée, en imitant les imitateurs de votre CHRIST. Et c'est ainsi que l'on peut entendre ces termes de la Génese, selon son espece; parce que les hommes se por-

tent facilement à imiter leurs semblables, & ceux pour qui ils ont de l'affection. C'est pourquoi Jesus-Christ s'est voulu faire homme, afin de nous pouvoir dire: Soyez semblables à moi, puisque je suis semblable à vous.

Ainsi, les bêtes farouches deviendront bonnes étant apprivoisées, & faisant connoître leur bonté par la douceur de leurs actions. Car vous nous avez donné ce précepte: Faites toutes vos actions avec douceur, & vous serez aimés de tout le monde. Les autres animaux deviendront bons, étant si modérés, qu'ils ne se trouveront pas mieux pour avoir de quoi se nourrir, ni plus mal pour en manquer: & enfin les serpens aussi deviendront bons, n'ayant point de venin pour faire mal, mais de la prudence pour s'empêcher d'en recevoir, & ne considérant les secrets & les beautés de la nature qu'autant qu'il est nécessaire pour comprendre par les choses temporelles celles qui sont éternelles. Car les passions de l'ame, qui sont ces animaux, servent à l'esprit lorsque nous les empêchons de s'emporter à des impétuosités, & à des saillies qui nous pourroient donner la mort; & qu'ainsi elles deviennent bonnes.

CHAPITRE XXII.

Une ame renouvellée par la grace tire sa conduite de Dieu.

VOilà de quelle sorte, mon Dieu & mon Créateur, lorsque nous retirons nos affections de l'amour du siecle qui nous faisoit mourir en vivant mal, & que notre ame commence de vivre en vivant bien, & en accomplissant cette parole de votre Apôtre, ne vous conformez pas au siecle, il arrive ce que vous dites ensuite par le même Apôtre; mais réformez-vous en nouveauté d'esprit: ce qui n'est plus être fait selon son espece, comme il est dit en parlant des bêtes, parce qu'en ce dégré plus élevé de vertu & de sainteté,

l'on ne s'attache point à l'imitation des hommes qui nous ont précédés, & on ne prend point pour regle de la bonne vie ce que des hommes, quoique meilleurs que nous, nous pourroient prescrire par leur autorité particuliere. Car il n'a pas été dit : Que l'homme soit fait selon son espece : mais faisons l'homme à notre image & ressemblance, afin que nous puissions nous mêmes, par la lumiere de votre grace, reconnoître quelle est votre volonté. Et c'est pour cela que ce même dispensateur de vos Mysteres ne voulant pas que ceux qu'il avoit engendrés par l'Evangile, demeurassent toujours comme de petits enfants qu'il fût obligé de nourrir de lait, & de tenir entre ses bras comme une nourrice, il leur dit ; Réformez-vous en nouveauté d'esprit, pour connoître la volonté de Dieu, & sçavoir discerner ce qui est bon, ce qui lui est agréable, & ce qui est entiérement parfait. C'est aussi pourcela même que vous n'avez pas dit que l'homme soit fait ; mais, faisons l'homme ; & que vous n'avez pas dit, selon son espece, mais, à notre image & ressemblance. Car étant renouvellé en esprit, & connoissant lui-même votre vérité, il n'a pas besoin d'un homme qui la lui montre, afin de se rendre imitateur d'une créature semblable à lui ; mais vous-même l'enseignant, il connoît de lui-même quelle est votre volonté, & discerne ce qui est bon, ce qui est agréable, & ce qui est parfait : & vous le rendrez capable de voir la Trinité en votre unité, & l'Unité en votre Trinité : d'où vient qu'ayant été dit au plurier, faisons l'homme, il est dit ensuite au singulier : Et Dieu fit l'homme. Et ayant été dit au plurier, à notre image ; il est dit après au singulier : A l'image de Dieu. Ainsi l'homme est renouvellé pour être rendu capable de la connoissance de Dieu, selon l'image de celui qui l'a créé ? & cet homme spirituel juge de toutes les choses dont on peut juger, sans qu'il puisse être jugé de personne.

CHAPITRE XXIII.

De quelles choses l'homme spirituel peut juger.

OR, quand nous lisons dans l'Ecriture que l'homme spirituel juge de tout, cela veut dire, que sa puissance s'étend sur tous les poissons de la mer, sur tous les oiseaux du Ciel, sur tous les animaux, tant apprivoisés que farouches, sur toute la Terre, & sur tous les reptiles qu'elle contient : ce qu'il fait par cette intelligence qui le rend capable de comprendre ce qui est de l'Esprit de Dieu, de laquelle s'étant éloigné lorsqu'il étoit élevé dans un si haut point d'honneur, il est devenu semblable aux animaux qui sont sans raison.

Ainsi, mon Dieu, parce que nous sommes l'ouvrage de vos mains, & que vous nous avez créés dans les bonnes œuvres, non-seulement ceux qui président spirituellement sur les autres, mais aussi ceux qui leur sont spirituellement soumis, jugent spirituellement. Je dis tous ceux qui sont spirituels, soit qu'ils soient établis sur les autres, ou bien qu'ils leur soient soumis ; parce qu'ainsi qu'en créant l'homme, vous l'avez fait mâle & femelle, vous en usez de la même sorte en ce qui est de votre grace spirituelle, quoique selon le sexe du corps il n'y ait ni mâle ni femelle, comme l'on n'y distingue, point le Juif d'avec le Païen, ni l'esclave d'avec le libre. Néanmoins ils exercent tous un jugement spirituel, quoique leur pouvoir ne s'étende pas jusqu'à juger des pensées spirituelles qui luisent dans le Firmament ; c'est-à-dire, des dons de l'Esprit de Dieu, comme il est l'intelligence & la science des choses divines. Car il n'appartient pas aux hommes de juger de ce qui doit avoir une autorité si sublime. Ils ne doivent pas aussi s'établir juges de vos Saintes Ecritures, encore qu'il s'y trouve quelque obscurité : puisqu'au contraire nous devons y soumettre notre

esprit, & tenir pour très-certain que ce que les yeux de notre ame ne sont pas capables d'y pénétrer est très-véritable. Et ainsi l'homme, quoique spirituel & renouvellé dans la connoissance de Dieu, selon l'image de celui qui l'a créé, doit se rendre exécuteur de la Loi, & non pas juge de la Loi.

Il ne sçauroit non plus juger la différence qu'il y a entre les hommes spirituels, & ceux qui sont encore charnels, lorsqu'il n'a pu connoître par leurs actions, ainsi que les arbres se connoissent par leurs fruits, quels ils sont dans le fond du cœur: mais ils ne sçauroient se cacher à vos yeux, mon Dieu, & avant-même que vous eussiez créé le Firmament, c'est-à-dire, que vous les eussiez fait être ce qu'ils sont par votre grace, vous sçaviez déja quels ils étoient, vous les aviez séparés d'avec les autres, & les aviez déja appellés dans votre secret.

L'homme, quoique spirituel, ne juge point non plus de ce grand nombre de personnes engagées dans le trouble & les agitations du siecle. Car pourquoi jugeroit-il de ceux qui sont hors de l'Eglise, comme dit Saint Paul, puisqu'il ignore qui sont ceux d'entr'eux qui doivent goûter un jour la douceur de votre grace, & qui sont ceux qui doivent demeurer pour jamais dans l'amertume de l'impiété?

L'homme que vous avez formé à votre image n'a donc point reçu la puissance de juger ni ces astres du Firmament dont la connoissance nous est cachée, ni ce jour, ni cette nuit que vous avez faits avant la création du Ciel, ni l'amas des eaux qui portent le nom de Mer, mais il a seulement reçu la puissance de juger les poissons de la Mer, les oiseaux du Ciel, les animaux, toute la Terre, & tout ce qui rampe sur la Terre.

Ainsi il juge & approuve ce qu'il connoit être bon, & condamne & rejette ce qu'il voit être mauvais, soit en la solemnité des sacrements qui reçoivent ceux que votre miséricorde attire à son service des eaux ameres de l'infidélité & du sie-

cle; soit en la solemnité de ce mystere adorable qui nous représente ce poisson mystérieux, tiré du fond de la Mer, que la Terre fidelle mange dans la sainte Eucharistie; soit dans les paroles & les discours de piété, qui doivent être soumis à l'autorité de vos saintes Ecritures, comme étant figurés par les oiseaux du Ciel, lorsque l'on expose, que l'on explique, & que l'on fait entendre au Peuple les vérités divines, lorsqu'on le bénit & que l'on invoque votre nom par les prieres vocales & extérieures, afin que le Peuple puisse répondre : Ainsi soit-il. Les ténebres de l'abyme de ce siecle, & l'aveuglement de notre esprit qui, pendant qu'il est enfermé dans ce corps mortel, ne sçauroit pénétrer les pensées, sont cause qu'il faut crier de la sorte aux oreilles du corps, & employer la voix pour se faire entendre. Ainsi, quoique ces oiseaux qui sont les paroles dont on se sert pour annoncer votre vérité, se multiplient sur la Terre, ils ne laissent pas néanmoins de tirer leur origine des eaux.

L'homme spirituel juge aussi, & approuve ce qui est bon, & improuve ce qui est mauvais, selon ce qu'il en peut connoître par les sens du corps dans les mœurs & dans les œuvres des fideles. Il juge des aumônes comme des fruits que produit la Terre; des affections comme des animaux apprivoisés; & de tout ce qu'il trouve de louable dans la chasteté, dans les jeûnes & dans les saintes pensées; autant qu'elles paroissent au dehors par les effets extérieurs. Car ce jugement de l'homme spirituel s'étend à toutes les choses dans lesquelles il a le pouvoir de corriger & de répondre.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi Dieu à beni l'homme, les poissons, & les oiseaux, & non pas les autres créatures.

MAis d'où vient, mon Dieu, & quel est ce secret & ce mystere, que vous bénissez les hommes, afin qu'ils croissent, qu'ils multi-

plient, & qu'ils remplissent la Terre? Ne nous voulez-vous point faire comprendre par-là quelqu'autre chose? Et pourquoi n'avez-vous pas beni de la même sorte, ni la lumiere que vous avez nommée jour, ni le Firmament du Ciel, ni le Soleil, ni la Lune, ni les Etoiles, ni la Terre, ni la Mer? Certes, je dirois, mon Dieu, que vous avez voulu accorder particuliérement à l'homme, que vous avez créé à votre image, cette faveur de votre bénédiction, si je ne voyois que vous avez beni de la même sorte les poissons & les baleines, afin qu'ils crussent & multipliassent, & qu'ils remplissent les eaux de la mer, & si vous n'aviez aussi beni les oiseaux, afin qu'ils multipliassent sur la Terre.

Je dirois aussi que cette bénédiction s'étend sur toutes les choses qui se multiplient, qui conservent leur espece par la génération, si je voyois qu'elle eût été donnée aux plantes, aux arbres, aux animaux de la Terre. Mais il ne leur a point été dit; non plus qu'aux serpens: Croissez & multipliez; encore que toutes ces choses se multiplient & se conservent par la génération aussi-bien que les poissons, que les oiseaux; & que les hommes conservent ainsi leurs especes.

Dirai-je donc, ô éternelle Vérité, & qui êtes la lumiere de mon ame, que ces paroles ont été dites inutilement & sans dessein? Ne permettez pas, mon Dieu, qui êtes le pere & la source de la piété, que votre serviteur ait cette pensée; mais encore que je n'entende pas ce que vous avez voulu signifier par cette maniere de parler, que ceux qui sont meilleurs que moi, c'est-à-dire, plus intelligents, le comprennent, mon Dieu, chacun selon la capacité que vous lui en avez donnée: & que la confession que je vous fais de mon ignorance sur ce sujet, soit agréable à vos yeux, puisque je demeure toujours dans cette ferme croyance que vous n'avez pas en vain parlé de la sorte, & je ne craindrai point de dire ce qui me

vient sur cela en la pensée. Car la chose est vraie en soi; & je ne vois rien qui m'empêche d'expliquer de la sorte les paroles figurées de vos Ecritures. Je sçai que les signes corporels nous représentent en diverses sortes ce qui n'est entendu par l'esprit qu'en une même maniere; & qu'au contraire l'esprit entend en diverses manieres ce que les signes corporels ne lui représentent que d'une sorte: comme, par exemple, l'amour de Dieu & du prochain, qui est exprimé corporellement & sensiblement par tant de divers signes & tant de langues différentes, & par d'innombrables façons de parler en chaque langue, n'est entendu que d'une même sorte par l'esprit: & c'est en cette maniere que les poissons croissent & se multiplient dans les eaux. Mais considérez de plus, qui que vous soyez qui lisez ceci; considérez, dis-je, qu'encore que l'Ecriture ne dise qu'en une même maniere & par ces seules paroles. Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre: on ne laisse pas néanmoins de les entendre diversement, non en leur donnant des sens qui contiennent de la fausseté & de l'erreur; mais par les diverses manieres qu'il y a de les entendre sans blesser la vérité. Et c'est ainsi que la postérité des hommes croît & se multiplie.

Car si nous considérons, non pas allégoriquement, mais proprement la nature même des choses; ces paroles: Croissez & multipliez, conviennent à tout ce qui est produit de sémence. Mais si au contraire, nous les interprêtons figurément, ainsi que j'estime que ç'a été plutôt l'intention de l'Ecriture, qui n'attribue pas en vain cette bénédiction aux seuls poissons & aux hommes, nous trouverons bien de la multitude dans les créatures spirituelles & corporelles, comme dans le Ciel & dans la Terre; dans les ames des justes & des injustes, comme dans la lumiere & les ténebres; dans les saints Auteurs par qui Dieu nous a dispensé ses Loix, comme dans le Firmament établi

au milieu des eaux : dans la société des peuples qui se laissent emporter à l'aigreur de leurs passions, comme dans une mer salée ; dans les affections des ames pieuses, comme dans une terre féconde ? dans les œuvres de miséricorde qui s'exercent en cette vie, comme dans les plantes qui procédent de sémence, & dans les arbres qui portent fruit ; dans les dons spirituels qui paroissent & qui éclatent pour l'utilité du prochain, comme dans le Soleil & dans la Lune ; & dans les passions bien réglées, comme dans une ame vivante. Nous trouverons, dis-je, sans doute ces choses, multitude, abondance, accroissement. Mais nous ne trouvons que dans les paroles sensibles & dans les pensées de l'esprit, cette augmentation & cette multiplicité qui fait qu'une même chose est dite en diverses sortes, & qu'une seule énonciation est entendue en plusieurs manieres. Ainsi, parce que c'est la profonde misère des hommes qui sont devenus tous charnels par le péché, qui est cause de la multiplication des signes corporels ; & qu'au contraire, la multiplication des sens & des pensées vient de la fécondité de la raison ; l'un a été marqué par la multiplication des poissons qui se fait dans les eaux ; & l'autre par la multiplication des hommes. Ce qui me fait croire, mon Dieu, que vous avez dit aux uns & aux autres : Croissez & multipliez, nous donnant, comme je pense, par cette bénédiction le pouvoir d'exprimer en diverses sortes ce que notre esprit ne comprend qu'en une maniere, & d'entendre en plusieurs manieres ce que nous trouvons d'obscur dans votre Ecriture, encore qu'il ne soit énoncé que d'une sorte.

C'est ainsi que les eaux de la mer se remplissent de poissons par les diverses manieres dont les vérités divines sont exprimées. Et c'est ainsi que la postérité des hommes remplit la terre ; & cette terre est l'ame du juste, qui fait paroître par son zele à chercher les vérités divines, qu'elle a été

séparée des eaux ameres de l'infidélité, pour devenir une terre séche, & que la raison domine sur elle, comme Dieu dit à l'homme qu'il domineroit sur la terre.

CHAPITRE XXV.

Les fruits de la terre se doivent entendre allégoriquement des œuvres de piété.

SEigneur mon Dieu, je veux aussi dire quelle est ma pensée sur les paroles de votre Ecriture-Sainte qui suivent celles dont j'ai parlé, & je le dirai sans crainte, parce que je ne dirai rien que de vrai, & que ce que vous m'avez inspiré, & que vous avez voulu que j'entendisse par ces paroles. Car comme vous êtes la vérité même, & que tout homme est menteur; je ne sçaurois croire que je dise vrai, sinon lorsque vous, & nul autre, m'inspirez ce que je dois dire. Puis donc que quiconque parle de lui-même, ne peut dire que des mensonges, je ne parlerai que par vous, afin de parler véritablement.

Je considere donc, mon Dieu, que vous nous avez donné pour nourriture toutes les plantes qui viennent de graine & de sémence, & qui sont répandues dans toute la terre; & tous les arbres qui portent ces fruits qui conservent leur espece par leur pépin où par les noyaux qu'ils enferment, & que ce n'est pas seulement à nous que vous avez donné ces choses pour nourriture, mais aussi à tous les oiseaux du Ciel, à tous les animaux de la terre, & aux serpens-mêmes, mais non point aux poissons & aux baleines.

Or, je disois que ces fruits de la terre figurent par allégorie les œuvres de miséricorde, qui, procédant d'une terre fertile & féconde, soulagent notre prochain dans les nécessités de la vie. Telle étoit la terre du pieux Onésiphore, à toute la maison duquel vous fites miséricorde, à cause du

soulagement & de l'assistance qu'il donnoit à votre grand serviteur Paul, & parce qu'il n'avoit point eu honte de le révérer dans ses chaînes. Les fideles & les disciples qui lui apporterent de Macédoine de quoi le secourir dans ses besoins, firent aussi la même chose, & rapporterent les mêmes fruits : & nous voyons de quelle sorte ce grand Apôtre plaint le malheur de quelques autres Chrétiens qui, comme des arbres stériles, manquerent de porter le fruit qui lui étoit dû, lorsqu'il dit : Personne ne m'assista la premiere fois que je fus obligé de me défendre, mais tous m'abandonnerent; je prie Dieu qu'il le leur pardonne. Car cette assistance est due aux Ministres de la parole de Dieu, de qui nous recevons l'instruction & l'intelligence des divins Mysteres. Elle leur est due en cette qualité, comme les fruits de la terre sont destinés à la nourriture des hommes. Elle leur est due comme étant des ames vivantes, lorsqu'ils nous proposent par leurs bonnes œuvres des exemples que nous devons imiter, pour vivre dans toute sorte de pureté & de vertu. Et enfin elle leur est due comme à des célestes oiseaux, parce que la bénédiction que Dieu donne à leurs paroles, fait multiplier les fideles sur la terre, & que le bruit de leur voix s'est fait entendre jusques aux extrêmités du monde.

CHAPITRE XXVI.

Que le fruit des œuvres de miséricorde est dans la bonne volonté.

OR ces fruits de miséricorde & de charité ne nourrissent & ne rassasient proprement que ceux qui en ressentent une sainte joie : mais ceux qui n'ont pour Dieu que leur ventre, n'ont garde de la ressentir. Car de la part de ceux qui font ces aumônes, ce n'est pas ce qu'ils donnent qui est le fruit, mais l'esprit avec lequel ils le donnent. C'est

pourquoi quand je considere cet Apôtre qui ne pensoit qu'à servir Dieu, & non pas à satisfaire à son ventre, je vois quelle étoit la cause de sa joie, lorsqu'il reçut par Epaphrodite ce que les Philippiens lui envoyoient. Je le vois, & ne sçaurois trop m'en réjouir avec lui. Je vois, dis-je, qui est le fruit de sa joie; & il n'y a que cette joie qui le remplisse & le rassasie. Car il dit en parlant avec vérité: Je me suis réjoui infiniment au Seigneur de ce que votre affection envers moi a commencé comme à refleurir, non qu'elle ait jamais cessé d'être dans votre cœur, mais la tristesse & l'ennui l'avoient empêchée de paroître. Ces Philippiens ayant donc été si abattus de tristesse, que, comme des branches seches & arides, ils avoient cessé de produire le fruit d'une si bonne œuvre, il se réjouit, non pour soi, de ce qu'ils l'avoient assisté dans son besoin, mais pour eux-mêmes, de ce que leur charité avoit recommencé à pousser ses fruits. C'est pourquoi il ajoute: Ce que je ne dis pas, parce qu'il me manque quelque chose, puisque j'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve; je sçais vivre dans le besoin, je sçais vivre dans l'abondance, je suis accoutumé à tout, & à tous événements; je sçais être rassasié, & avoir faim; je sçais être dans l'abondance, & souffrir la nécessité: & il n'y a rien que je ne puisse en celui qui me fortifie.

De quoi donc vous réjouissez-vous, ô grand Paul? de quoi vous réjouissez-vous? de quoi vous nourrissez-vous, ô homme divin, que la connoissance de Dieu a renouvellé à l'image de celui qui vous a créé? O ame vivante & remplie de tant de vertus! ô langue qui comme un oiseau volez par toute la terre pour annoncer ces sacrés Mysteres! Car c'est à de semblables ames qu'une telle nourriture est due. Dites-nous donc, je vous prie, de quoi vous nourrissez-vous? De joie, me répondra-t-il. Car écoutons ce qu'il dit ensuite: Certes, vous avez très-bien fait de prendre part à

mes souffrances. Il se réjouit donc, & se nourrit de ce qu'ils ont fait ce bien, & non pas de ce qu'il a eu quelque relâche dans ses souffrances, lui qui chantoit avec le Psalmiste : Vous avez fait respirer mon cœur dans l'affliction, & qui étant soutenu de vous par le courage que vous lui donniez, sçavoit se conduire avec une égale vertu & dans l'abondance & dans la nécessité. Car vous sçaviez, dit-il aux Philippiens, que lorsqu'au partir de Macédoine j'ai commencé à annoncer l'Evangile, nulle autre Eglise n'a eu communication avec moi en ce qui est de donner & de recevoir, que vous seuls qui m'avez envoyé deux diverses fois à Thessalonique les choses dont j'avois besoin.

Il se réjouit donc de ce qu'ils ont recommencé à faire de bonnes œuvres : il se réjouit de les voir porter de nouveaux fruits, & de ce que le champ de leur ame reprenoit son ancienne fertilité. Mais n'est-ce point à cause de l'avantage qu'il en reçoit, puisqu'il dit qu'ils lui ont envoyé ces charités pour s'en servir dans son besoin ? N'est-ce point, dis-je, pour ce sujet qu'il s'en réjouit ? Non certes. Et comment le sçavons-nous ? Parce que lui-même ajoute : Non pas que je me soucie de ce que vous m'avez donné ; mais parce que je desire que vos ames produisent des fruits en abondance.

J'ai appris de vous, mon Dieu, à mettre distinction entre le don & le fruit. Le don est la chose même que donne celui qui nous assiste dans nos besoins, comme peut être l'argent, la nourriture, le breuvage, le vêtement, le couvert, & toute autre sorte d'assistance. Le fruit est la bonne & sincere volonté de celui qui donne. Car notre divin Maître ne nous dit pas seulement, celui qui reçoit un Prophete ; mais il ajoute, en qualité de Prophete : ni celui qui reçoit un homme juste ; mais il ajoute, en qualité d'homme juste, l'un recevra la récompense du Prophete, & l'autre celle de l'homme juste. Il ne dit pas seulement, celui qui donnera un verre d'eau froide au moindre de

ceux qui sont à moi ; mais il ajoute, en qualité de mon disciple. Et c'est sur cela qu'il dit ensuite : en vérité, je vous dis qu'il ne perdra pas sa récompense.

Dans tous ces exemples, le don est de recevoir un Prophete ; de recevoir un homme juste, & de donner un verre d'eau froide à un disciple : & le fruit est de faire ces actions en considérant ces personnes en qualité de Prophetes, de Justes, & de Disciples. Elie recevoit de la veuve le fruit dont il étoit nourri, parce qu'elle sçavoit qu'elle nourrissoit un homme de Dieu, & que c'étoit pour cela qu'elle le nourrissoit : mais il ne recevoit du corbeau que le don dont il étoit nourri : & ce n'étoit pas l'homme intérieur qui étoit nourri de ce qu'apportoit ce corbeau, mais seulement l'extérieur, comme si c'étoit lui seul qui seroit tombé dans la défaillance, faute de cette nourriture.

CHAPITRE XXVII.

Ce qui est signifié par les poissons & par les baleines.

JE dirai donc en votre présence, Seigneur, ce que vous m'avez fait voir être conforme à la vérité. Lorsque les hommes ignorants & infideles, qui ne peuvent être régénérés ni amenés à l'Eglise que par les premiers des Sacrements & la grandeur des Miracles, que j'estime être marqués par les poissons & les baleines, se portent à donner la nourriture corporelle à vos enfants, ou à les assister dans quelques autres besoins de la vie présente : comme ils ignorent la cause qui les doit porter à ces actions, & quelle en doit être la fin, ils ne les nourrissent point en effet, quoiqu'ils nourrissent leurs corps ; & ceux qu'ils assistent ne sont point nourris par eux, parce que ceux-là ne leur donnent point cette assistance par une intention qui soit bonne & sainte ; & que ceux-ci ne se réjouissent point de leurs dons, sçachant qu'ils

sont encore infructueux. Or, l'esprit ne se nourrit que de ce qui lui donne du contentement & de la joie. C'est pourquoi ces poissons & ces baleines n'ont garde de se repaître de ces viandes que la terre ne sçauroit produire qu'après avoir été purifiée de l'amertume de ses eaux salées.

CHAPITRE XXVIII.

Pourquoi Dieu dit que toutes les créatures qu'il avoit faites étoient au commencement bonnes.

VOus vîtes, mon Dieu, toutes les choses que vous aviez faites, & vous les trouvâtes fort bonnes. Nous les voyons aussi & les trouvons telles. Quant à chacun de vos ouvrages en particulier, ayant dit qu'il fut fait, & ayant été fait, vous avez considéré celui-ci ou celui-là, & avez trouvé qu'il étoit bon. J'ai remarqué qu'il est écrit par sept fois, que vous avez trouvé que ce que vous aviez fait étoit bon; & qu'il est dit à la huitieme, qu'après avoir considéré toutes les choses que vous aviez faites, non-seulement vous les aviez trouvés bonnes, mais fort bonnes par le rapport qu'elles avoient toutes ensemble. Car chacune d'elles en particulier n'étant que bonne, elles se sont trouvées extrêmement bonnes, lorsqu'elles ont été considérées toutes ensemble. C'est ce qui se voit aussi par la beauté des corps qui sont beaux, parce qu'un corps composé de toutes ses parties est incomparablement plus beau que chacune de ces parties qui le composent avec une proportion si admirable, encore que chacune d'elles en particulier soit belle.

CHAPITRE XXIX.

Comment Dieu a vu huit fois que ce qu'il avoit fait etoit bon.

J'Ai considéré avec attention s'il étoit vrai que vous eussiez vu sept ou huit fois que vos œuvres étoient bonnes, puisqu'elles vous étoient agréables, & je n'ai point trouvé que, dans votre maniere de voir les choses, il y ait aucuns temps selon lesquels je pusse comprendre que vous ayiez vu autant de diverses fois les choses que vous avez faites. Sur quoi j'ai dit: O mon Dieu, votre Ecriture Sainte n'est-elle pas véritable, puisque vous qui êtes véritable, & la vérité-même, l'avez dictée à celui qui l'a écrite? Pourquoi me dites-vous donc que dans votre maniere de voir les choses il ne se rencontre aucun temps, & que votre Ecriture me dit que vous avez vu en chaque jour les choses que vous aviez faites, & les aviez trouvées bonnes; de sorte qu'en ayant compté le nombre, j'ai trouvé que ç'a été autant de fois.

Or, parce que vous êtes mon Dieu, vous me répondez, & criez d'une voix si forte aux oreilles intérieures de votre serviteur, qu'elle surmonte ma surdité, & me fait entendre ces paroles: O homme; ce que mon Ecriture dit, c'est moi qui le dis: mais elle le dit temporellement; au lieu qu'il ne se rencontre point de temps en ce qui est dit par mon Verbe, parce qu'il subsiste dans une éternité égale à la mienne; de même je vois les choses que vous voyez par mon Esprit, comme je dis celles que vous dites par ce même Esprit. Mais encore que vous les voyez dans le temps, je ne les vois pas dans le temps: tout de même qu'encore que vous les disiez dans le temps, je ne les dis pas dans le temps.

CHAPITRE XXX.

Contre les rêveries des Manichéens.

SEigneur mon Dieu, vous avez fait diſtiller dans mon ame une goutte de la liqueur ſi douce & ſi précieuſe de votre vérité, & j'ai connu qu'il y a quelques perſonnes qui oſent trouver à redire à vos ouvrages, quoiqu'ils ſoient ſi excellents & ſi admirables. Ils diſent que vous en avez fait pluſieurs par néceſſité, comme les Cieux & les Aſtres, & que vous ne les avez pas compoſés d'une matiere que vous ayez créée, mais d'une matiere qui l'étoit déja, & qui procédoit d'ailleurs, laquelle vous avez ſeulement raſſemblée, & en avez bâti & formé ces globes étincelants de lumiere, ainſi que des murailles & des remparts que vous avez élevés après avoir remporté la victoire ſur vos ennemis, afin de leur ôter le moyen de pouvoir à l'avenir ſe révolter contre vous.

Ils ajoutent qu'il y a d'autres choſes que vous n'avez point formées, comme tous les corps revêtus de chair, tous les animaux, & toutes les plantes attachées à la terre par leurs racines : mais qu'un eſprit qui n'a point été créé par vous, qui eſt d'une autre nature que vous, & qui vous eſt oppoſé, a formé & produit ces choſes dans les plus baſſes parties du monde. Ces inſenſés tiennent ces diſcours, d'autant qu'ils ne connoiſſent pas par votre Eſprit quelles ſont vos œuvres, & qu'ils ne vous connoiſſent point par elles.

CHAPITRE XXXI.

Les gens de bien approuvent tout ce qui eſt agréable à Dieu.

MAis quant à ceux qui voient ces choſes par votre Eſprit, c'eſt vous qui les voyez par eux ; & ainſi lorſqu'ils voient qu'elles ſont bon-

nes, c'est vous qui voyez qu'elles le sont. C'est vous qui nous plaisez en toutes les choses qui nous plaisent à cause de vous, & qui en nous prenez plaisir à ce qui nous plaît par votre Esprit. Car qui est l'homme qui connoisse ce qui est de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est dans lui-même ? Ainsi il n'y a que l'Esprit de Dieu qui connoisse ce qui est de Dieu. Aussi, dit l'Apôtre, nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui procéde de Dieu, afin que nous connoissions quelles sont les graces que Dieu nous a faites. Ce qui m'oblige de dire à son imitation: Certes personne ne peut connoître les choses qui sont de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu-même.

Comment sçavons-nous donc nous-mêmes quelles sont les choses qui nous sont données de Dieu? On me répondra, parce que nous ne le sçavons que par son Esprit ; & ainsi il est toujours vrai qu'il n'y a que l'Esprit de Dieu qui le sçait. Car, comme il est dit avec vérité dans l'Eglise à ceux qui parloient par l'Esprit de Dieu: Ce n'est pas vous qui parlez, on peut dire de même à ceux qui sçavent quelque chose par l'Esprit de Dieu: Ce n'est pas vous qui le sçavez. De même on peut fort bien dire à ceux qui voient par l'Esprit de Dieu qu'une chose est bonne : Ce n'est pas vous qui le voyez. Et ainsi en tout ce que l'Esprit de Dieu leur fait voir être bon, ce n'est pas eux, mais c'est Dieu qui voit qu'il est bon.

Il se trouve donc en cela trois choses différentes, La premiere est, lorsque quelqu'un estime que ce qui est bon soit mauvais, comme sont ceux dont j'ai parlé. La seconde est, lorsqu'un homme voyant par lui-même ce qui est bon, en reconnoît la bonté, comme il y en a plusieurs à qui vos créatures plaisent, à cause qu'elles sont bonnes, sans que vous leur plaisez néanmoins en elles, parce qu'ils aiment mieux jouir d'elles que de vous. Et enfin la derniere est, lorsqu'un homme voyant qu'une chose est bonne, c'est Dieu-même

qui le voit en lui, parce que c'eſt Dieu-même que l'on aime dans ſon ouvrage : & que nous ne le ſçaurions aimer que par le Saint-Eſprit qu'il nous a donné, puiſque, comme dit l'Apôtre, la charité de Dieu eſt répandue dans nos cœurs par le Saint-Eſprit qui nous eſt donné, & par lequel nous voyons que tout ce qui eſt, en quelque maniere que ce puiſſe être, eſt bon ; d'autant qu'il procéde de celui qui n'eſt pas en quelque maniere, mais qui eſt abſolument l'être-même.

CHAPITRE XXXII.

Il fait un abregé de tous les ouvrages de Dieu dans la création du monde.

JE vous rends graces, mon Dieu, de tous les ouvrages merveilleux que vous avez faits. Nous voyons le Ciel & la Terre, ſoit que l'on entende par-là les deux parties du monde corporel, la ſupérieure & l'inférieure, ou que l'un nous marque la nature ſpirituelle, & l'autre la corporelle. Nous voyons que pour l'ornement de ces deux parties qui compoſent, ou toute la machine de cet Univers, ou généralement toutes les créatures, la lumiere a été créée & diviſée des ténebres. Nous voyons le Firmament du Ciel, ſoit que ce Firmament ſoit le premier corps du monde, & qu'il ſoit placé entre ces eaux ſupérieures qui ſont toutes ſpirituelles, & ces eaux inférieures qui ſont toutes corporelles ; ou bien que ce ſoit cet eſpace & cette étendue de l'air qui porte auſſi le nom de Ciel, dans laquelle volent les oiſeaux, & qui eſt compriſe entre les eaux que les vapeurs élevent au deſſus d'eux, & qui forment ces douces roſées qui tombent durant la nuit, lors-même que le temps eſt ſerein & ſans nuages, & entre ces autres eaux qui étant plus groſſieres & plus peſantes coulent & flottent ſur la terre.

Nous voyons dans les campagnes de la mer la

beauté de cette grande multitude d'eaux ainsi rassemblées. Nous voyons la terre ferme, soit qu'elle soit encore informe, ou que déja elle soit formée afin d'être rendue visible & capable de produire des herbes & des plantes. Nous voyons les astres briller sur nos têtes. Nous voyons que le Soleil suffit seul à former le jour : que la Lune & les Etoiles éclairent la nuit dans ses ténebres, & que tous ensemble ils distinguent & marquent les temps. Nous voyons cet humide élément dont j'ai parlé, être fécond en poissons, dont il y en a d'une grandeur prodigieuse, & en diverses sortes d'oiseaux, parce que la vapeur de l'eau épaissit le corps de l'air, afin de le rendre plus capable de soutenir le vol des oiseaux du Ciel.

Nous voyons que toute la surface de la Terre est parée de ce grand nombre d'animaux qu'elle nourrit; & que l'homme, comme ayant été créé à votre Image, regne sur eux par le pouvoir que lui donne cette divine ressemblance, qui n'est autre chose que l'intelligence & la raison. Et que tout de même que dans notre ame il y a une partie dominante qui agit par jugement & par délibération, & une autre qui est soumise & qui obéit; ainsi la femme ayant été créée pour l'homme, quoiqu'elle ait dans l'esprit une intelligence raisonnable pareille à la sienne; néanmoins en ce qui est du corps, son sexe l'assujettit à l'homme, comme la partie qui nous porte à agir, & où se forment les passions, doit être soumise à la raison, & emprunter d'elle la lumiere qui la regle dans ses actions. Nous voyons dis-je, toutes ces choses. Nous voyons que chacunes d'elles sont bonnes, & que toutes ensemble sont très-bonnes.



CHAPITRE XXXIII.

Que Dieu a créé le monde d'une matiere qu'il avoit créé au même-temps.

QUe vos Ouvrages vous louent donc, Seigneur, afin de nous exciter à vous aimer; & faites que nous vous aimions, afin que vos Ouvrages vous louent, ces ouvrages qui ont dans le temps leur commencement & leur fin, leur naissance & leur mort, leur accroissement & leur défaillance, leurs beautés & leurs défauts; & ainsi ils ont tous leur matin & leur soir, quoique cela paroisse moins clairement dans les uns, & plus clairement dans les autres. Car ils ont tous été faits de rien par vous, mais non pas de vous ni d'aucune autre substance qui vous fût contraire, ou qui eût été auparavant; mais d'une matiere que vous aviez créée en même-temps; puisque d'informe qu'elle étoit, vous lui aviez donné une forme, sans qu'il y ait eu le moindre intervalle de temps entre la création de l'une, & la formation de l'autre.

Ainsi, encore qu'il y ait de la différence entre la matiere du Ciel & de la Terre, & la beauté de ce même Ciel & de cette même Terre, vous avez néanmoins fait l'un & l'autre en tirant cette matiere d'un pur néant, & en tirant la beauté de cet Univers de cette matiere, qui étoit informe, & vous l'avez fait en telle sorte, que sans qu'il y ait eu un seul moment de retardement, la forme a suivi la matiere.

CHAPITRE XXXIV.

Allégories de tout ce qui s'est passé dans la création du monde.

J'Ai aussi considéré ce que vous avez voulu figurer, lorsqu'il vous a plu que toutes choses fussent faites, ou écrites en la maniere que j'ai

dit, & j'ai connu qu'étant bonnes séparément ; elles sont très-bonnes toutes ensemble, & qu'elles subsistent dans votre Verbe, dans votre Fils unique ; & qu'avant la naissance des temps, avant qu'il y eût ni matin ni soir, le Ciel & la Terre étoient, parce que le Chef & le Corps de votre Eglise étoient dans votre prédestination éternelle. Mais lorsque vous avez commencé d'accomplir dans le temps, ce que vous aviez ordonné avant tous les temps, (afin de rendre manifeste ce que vous avez tenu caché, & réformer nos desordres lorsque nous étions accablés sous le poids de nos péchés ; & que nous étant éloignés de vous pour nous précipiter dans un abyme de ténebres, votre Esprit Saint étoit comme suspendu au dessus de nous pour nous secourir dans le temps que vous aviez ordonné) vous avez justifié les impies ; vous les avez séparés d'avec les pécheurs ; vous avez fondé & affermi l'autorité de vos Saintes Ecritures, en l'établissant entre ceux qui, par leur docilité à vos saintes Instructions, feroient capables d'enseigner les autres par la supériorité que vous leur donneriez sur eux, & ceux qui leur seroient assujettis, & vous avez rassemblé en un même corps, par une conspiration dans les mêmes desseins, toute la multitude des Infideles, afin de faire paroître les saintes affections des Fideles qui produisoient pour vous plaire des œuvres de miséricorde, en distribuant aux pauvres leurs biens terrestres pour acquérir les célestes.

Vous avez aussi fait reluire vos Saints comme des Astres dans le Firmament : vous avez mis des paroles de vie en leur bouche, & les avez fait éclater par les dons spirituels dont vous les avez favorisés, & par cette autorité si élevée que vous leur avez donnée sur tout le reste des hommes. Vous vous êtes servi pour instruire les Nations infidelles d'une maniere corporelle, avec laquelle vous avez opéré tant de Mysteres, tant de miracles visibles, & fait former, en gardant toujours

la soumission à l'autorité de vos Saintes Ecritures, tant de paroles sensibles dont la bénédiction s'est même répandue sur les Fideles.

Vous avez, par des affections chastes & pures; & par une parfaite continence, formé dans ces mêmes Fideles une ame vivante, & avez de telle sorte assujetti leur esprit à votre seule volonté, & l'avez rendu si indépendant de l'autorité des hommes, & si affranchi du besoin de les imiter, que vous l'avez renouvellé à votre image & à votre ressemblance. Vous avez assujetti à cette haute intelligence toutes les actions raisonnables, comme la femme est assujettie à son mari: & parce que les Fideles avoient nécessairement besoin du secours de vos Ministres, pour avancer dans la vertu, & arriver à la perfection, vous avez voulu que ces mêmes Fideles les assistassent dans leurs besoins temporels par des œuvres de miséricorde qui leur fussent utiles pour l'éternité. Nous voyons, Seigneur, toutes ces choses, & elles sont sans doute très-bonnes: nous les voyons, parce que vous les voyez dans nous, vous qui nous avez donné l'esprit, par lequel nous sommes capables de les voir, & de vous aimer en elles.

CHAPITRE XXXV.

Il demande à Dieu sa paix.

ENsuite de tant de faveurs, donnez, s'il vous plaît, mon Dieu, votre paix, une paix tranquille, une paix du jour du Sabbat, qui est un jour de repos, une paix qui soit comme un clair midi, toujours permanent & toujours fixe, sans être suivi d'aucun soir. Car tout cet ordre si merveilleux & si admirable de tant de choses excellentes, passera après avoir accompli ce à quoi il a été destiné, parce que, comme il a eu un matin, il aura aussi un soir.

CHAPITRE XXXVI.

Pourquoi le septieme jour n'a point eu de soir.

OR le septieme jour n'a point eu de soir ni de couchant, parce que vous l'aviez sanctifié pour le faire subsister éternellement, afin que le repos que vous avez pris en ce jour, après avoir fait tant d'admirables Ouvrages, quoiqu'en les faisant, vous soyez toujours demeuré dans un plein repos, nous fit entendre par l'Oracle de votre Ecriture Sainte, qu'après avoir accompli nos bonnes œuvres, qui ne sont bonnes que parce que ce sont en nous des dons de votre grace, nous devons aussi nous reposer en vous dans ce glorieux jour du Sabbat d'une vie éternelle & bienheureuse.

CHAPITRE XXXVII.

De quelle sorte Dieu se repose en nous.

CE sera alors que vous vous reposerez en nous, mon Dieu, de la même sorte que vous opérez maintenant en nous : & ce repos dont nous jouirons sera votre repos, parce que ce sera vous qui nous en ferez jouir, comme les bonnes œuvres que nous faisons sont vos œuvres, parce que c'est vous qui nous les faites faire. Car pour ce qui est de vous, Seigneur, vous agissez sans cesse, & vous vous reposez sans cesse. Ce n'est pas seulement durant quelque-temps que vous voyez ce que vous voyez. Ce n'est pas seulement durant quelque-temps que vous agissez ; ce n'est pas seulement durant quelque-temps que vous prenez du repos. Et cependant, c'est vous qui nous faites voir ce que nous voyons dans le temps : c'est vous qui formez le temps-même ; & c'est vous qui nous faites avoir ce repos qui nous affranchira des Loix du temps.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVIII.

De la différence qu'il y a entre la connoissance de Dieu & celle des hommes.

Nous voyons donc toutes ces choses que vous avez crées, parce qu'elles sont. Et au contraire, mon Dieu, c'est parce que vous les voyez qu'elles sont. Nous voyons au dehors ce qu'elles sont, & au dedans qu'elles sont bonnes. Mais vous, vous les voyez dans vous-même lorsqu'elles sont faites, comme c'est dans vous-même que vous avez vu qu'il étoit à propos de les faire. Nous sommes maintenant portés à faire le bien après que notre cœur en a conçu le dessein par le mouvement de votre esprit : mais auparavant nous ne nous portions qu'au mal en nous éloignant de vous : au lieu que vous, mon Dieu, qui êtes la souveraine & unique bonté, n'avez jamais cessé de bien faire. Nous faisons par votre grace quelques bonnes œuvres ; mais elles ne sont pas perpétuelles : & après cela nous espérons de jouir d'un parfait repos dans cette admirable sanctification de vos Elus. Mais vous qui êtes le bien, qui n'avez besoin de nul autre bien, vous êtes toujours dans le repos, parce que vous êtes vous-même votre repos.

Qui est l'homme qui puisse donner l'intelligence de ces grandes vérités à un autre homme ? Qui est l'Ange qui la puisse donner à un autre Ange ? Et qui est l'Ange qu'il la puisse donner à un homme ? C'est à vous qui la faut demander, mon Dieu, c'est en vous qui la faut chercher, & c'est à votre porte qu'il faut frapper. C'est ainsi qu'on la recevra, c'est ainsi qu'on la trouvera, & c'est ainsi que l'on entrera. Ainsi soit-il.

Extrait du Livre premier des Rétractations.

JE fis ce Livre *de la Vie heureuse*, non pas après ceux des Académiciens, mais pendant que je les faisois. Le jour anniversaire de ma naissance en fut l'occasion : il fut fait en trois jours, & par ce Livre il demeura constant entre nous, qui recherchions en quoi consiste la Vie heureuse : Que ce n'étoit autre chose que la parfaite connoissance de Dieu. Je suis fâché d'y avoir donné de trop grands éloges à Manlius Théodorus, à qui je l'adresse, quoiqu'il fut un homme sçavant & Chrétien. J'y ai aussi trop souvent nommé la fortune. De plus, je me repens d'avoir dit que, durant la vie présente, le bonheur ne réside que dans l'ame du Sage, en quelque disposition que soit son corps, quoique l'Apôtre n'espére avoir une parfaite connoissance de Dieu, c'est-à-dire, la plus parfaite que l'homme puisse avoir, que dans la vie future, qui seule doit être appellée la Vie heureuse, lorsque le corps incorruptible & immortel sera soumis à l'Esprit-Saint sans nulle peine & sans nul combat. J'ai trouvé ce Livre interrompu dans mes papiers, & j'avoue qu'il y manque quelque chose ; mais il est tel que quelques-uns de nos freres l'avoient écrit, & je n'en avois pas encore trouvé de copie pour le corriger, quand j'ai commencé mes Livres des Rétractations. Celui-ci commence par ces paroles : *Si pour arriver au port de la Philosophie, &c.*



AVERTISSEMENT.

NOUS lisons dans les Confessions de Saint Augustin, que peu de jours après sa conversion, il quitta la Ville de Milan pour s'aller retirer à la Campagne, dans une Maison que le Grammairien Verecundus lui avoit prêtée. Sa mere & ses plus intimes amis l'y accompagnerent; & durant le séjour qu'ils y firent, ils ne s'y occuperent qu'à nourrir leur esprit des vérités les plus heureuses & les plus capables de cultiver les sentimens de piété dont ils étoient pénétrés.

Il nous apprend que dans cette retraite, bien loin d'employer leur temps à des spéculations vaines & frivoles, ils avoient entr'eux des conversations solides, & que tout ce qui s'y disoit s'écrivoit exactement, sans en perdre même un seul mot. De cette sorte rien n'étoit oublié. D'ailleurs, les infirmités survenues à Saint Augustin, ne lui permettant pas de parler beaucoup de suite, ni trop précipitamment, cette pratique convenoit à la foiblesse de sa poitrine, & de plus les engageoit tous à mieux observer leurs propres discours, pour ne rien laisser échapper qui ne méritât d'être écrit.

Le petit Ouvrage dont nous donnons la traduction, fut un des fruits de ses entretiens. Le Saint, au jour anniversaire de sa naissance, ayant pris l'occasion de régaler frugalement ses amis durant trois jours, leur proposa d'examiner ensemble, après leur repas, en quoi consistoit la Vie heureuse.

Ils avoient auparavant conféré sur les dogmes des Philosophes Académiciens; mais Alipe étant allé faire un tour à Milan, ils interrompirent ce sujet, & traiterent celui-ci pendant son absence.

Tout y est rapporté d'une maniere libre, naïve & assaisonnée d'enjouement. Chacun expose simplement ses pensées, quoiqu'avec beaucoup de lu-

miere & de précision. Mais de tous les interlocuteurs, il n'y en a point qui disent des choses plus excellentes que Sainte Monique, mere de Saint Augustin, & son fils Adéodat.

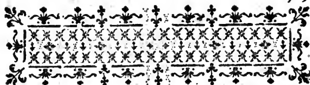
Tout le dessein de ces conférences est de montrer que la Vie heureuse consiste dans la parfaite connoissance de Dieu. Le Saint n'étoit pas encore assez familiarisé avec la lecture des divins Livres, pour en avoir tiré ses preuves capitales. Aussi dans l'Article de ses Rétractations, qui regarde cet Opuscule il se reprend lui-même de n'y avoir pas assez fait valoir les vérités de la Religion Chrétienne pour appuyer ses raisonnements; & de les avoir trop établis sur les principes de la Philosophie.

Ce Théodore à qui l'Ouvrage est dedié, se trouvoit dans une étroite liaison d'amitié avec Saint Augustin: c'étoit un homme versé dans les sciences sublimes, célebre par ses grands emplois, sur-tout par le Consulat qu'il avoit exercé sous Honorius, & très-digne d'être choisi pour paroître à la tête d'une Dissertation de cette nature.

APPROBATION.

J'Ai lu cet Avertissement. Le 27 Mai 1715.

BRILLON.



LIVRE DE SAINT AUGUSTIN,

De la Vie heureuse.

SI pour arriver au port de la Philosophie d'où l'on aborde aussi-tôt au pays de la Vie heureuse, nous n'avions que nos lumieres & nos desirs pour nous faire tenir la route qui peut y conduire, le dirai-je sans témérité, quand Théodore, beaucoup moins de gens y arriveroient, quoiqu'il y en arrive déja très-peu ? Car soit que Dieu, ou la nature, ou la nécessité, ou notre choix, ou quelques-unes de ces choses ensemble, ou toutes enfin réunies ; (& c'est une question assez obscure que vous avez entrepris déclairer) nous ayent dispersés çà & là, & confusément dans cet Univers, comme sur une mer orageuse ; combien peu y en a-t-il qui connoîtroient où ils doivent tendre, & d'où ils doivent revenir, si dans le temps qu'ils s'égarent & qu'ils l'ignorent, une tempête, que les insensés prennent pour ennemie, ne les jettoit quelquefois malgré toute leur résistance sur cette Terre tant souhaitée ?

II. Je m'imagine donc voir de trois sortes d'hommes qui font voile pour arriver à la Philosophie. Les uns aussitôt que l'âge a développé leur raison, se trouvent en cet état si près du port, que du moindre élancement & d'un seul coup.

de rame ils s'y réfugient; & s'étant mis à couvert dans cet asyle, ils élevent de loin le signal éclatant de quelques-unes de leurs victoires, pour inviter du mieux qu'ils peuvent les Voyageurs à s'efforcer de venir à eux. Les autres sont bien contraires aux premieres; séduits par le calme trompeur de la mer, ils s'abandonnent au caprice des ondes, & s'éloignent hardiment de leur patrie, jusques-là même que souvent ils ne s'en ressouviennent plus; que si quelque vent arrière, & qui leur paroît favorable, vient insensiblement à les pousser, ils pénétrent bientôt fiérement & pleins de joie jusques dans les gouffres de la misére; parce que de flatteuses impostures ne leur montrent le plaisir & l'honneur que sous de noires images. Que peut-on souhaiter de mieux à de telles gens, au milieu des vains objets qui les agitent, qu'une tempête soudaine & furieuse, & quelque impétueux tourbillon qui, malgré leurs gémissements & leurs larmes, les portent dans la région des biens solides? Cependant, il y en a parmi eux qui ne s'écartent pas si loin, & qui par conséquent reviennent sans essuyer de si violentes secousses; ce sont ceux que les pitoyables décadences de leur fortune, & les obstacles épineux de leurs entreprises ont jettés, faute d'occupation, sur les livres & les écrits des Sages; alors ils se réveillent, pour ainsi dire, au port, où le faux calme de la mer ne leur fait plus rien espérer qui leur donne envie d'en sortir. Entre les uns & les autres il y a un troisieme genre d'hommes, qui dès les commencements de leur jeunesse ou même après avoir été long-temps & violemment agités, ne perdent jamais de vuë quelques signes, & n'oublient point au milieu des flots les douceurs de la patrie. Quelquefois, sans que rien les trompe & les retarde, ils y reviennent par le droit chemin. D'autrefois aussi, soit que leurs yeux s'égarent dans les nuages en contemplant les astres qui s'y plongent, soit que de fausses

joies les amusent, ils laissent échapper les moments d'une heureuse navigation ; & après avoir erré long-temps, ils se trouvent en grand péril, à moins que quelque malheur imprévu ne vienne comme une tempête au milieu de leur prospérité flottante, les pousser malgré leurs efforts sur ces rives tranquilles où ils souhaitent tant de parvenir.

III. Mais à toutes ces différentes personnes qui prétendent voguer vers la région de la Vie heureuse, se présente une montagne excessivement élevée, & située à l'embouchure du port, dont elle rend l'entrée très-difficile aux voyageurs, qui ne sçauroient que trop la craindre, ni trop adroitement s'en détourner. Car par son éclat & par la fausse lumiere qui l'environne, elle les invite à s'y arrêter, & promet à leurs desirs de les satisfaire autant que la terre fortunée où ils aspirent. Ceux-mêmes qui se reposent déja dans le port s'y laissent tellement éblouir, que souvent elle les enleve, & les retient ensuite enflés de joie sur cette élévation, d'où ils se plaisent à regarder les autres de haut en bas. Cependant ils avertissent ceux qui s'approchent, de crainte qu'ils n'aillent se briser contre les écueils cachés sous les flots, ou qu'ils ne croient qu'il soit aisé de s'élever où ils sont ; & charitablement ils leur enseignent la voie la plus sûre pour atteindre jusqu'à ces rivages qu'ils ont si près d'eux. Ainsi leur montrant le véritable séjour de la paix, ils les écartent de ce fantôme de gloire dont ils sont jaloux. Car quelle autre montagne pourrions-nous imaginer qu'ils auroient à craindre, eux qui sont sur le point d'entrer dans le port de la Philosophie, sinon le superbe amour de la vaine gloire ? C'est en effet une montagne mal affermie & creuse audedans, dont le fragile terrein, venant à s'entrouvrir, ceux qui se promenoient insolemment au dessus sont tout à coup abymés, & les ténèbres qui les enveloppent leur dérobent la vuë de cette demeure lumineuse qu'ils commençoient d'appercevoir.

IV. C'est-là ce que j'imagine sur ce sujet. Vous, mon cher Théodore, que j'ai uniquement en vuë, & dont j'admire avec plaisir tous les talents, vous êtes propres plus que tout autre à mon dessein. Examinez donc ce qui me sera inspiré sur trois sortes de personnes, & voyez en quel rang il m'a semblé que je me devois placer. J'attens infailliblement de vous le secours dont j'ai besoin. (LIB. 3. & 6.) Lorsqu'à l'âge de dix-neuf ans j'eus entendu lire dans les écoles de Rhétorique l'Hortence de Cicéron, je me sentis tellement enflammé d'ardeur pour la Philosophie, que je songeois aussi-tôt à me mettre sur les voies qui nous y conduisent. Beaucoup de nuages cependant m'en obscurcissoient la route ; & j'avoue que les astres que je voyois se précipiter dans la mer, me penserent long-temps égarer ; car je ne sçai quelle superstition puérile me détournoit avec frayeur de toute recherche. Mais quand je fus devenu plus hardi, je perçois tous ces brouillards ; & me persuadant qu'il falloit plutôt s'en rapporter à ceux qui enseignent, qu'à ceux qui commandent, (LES MANICHÉENS.) je tombai entre les mains d'une sorte de gens qui prenoient cette lumiere extérieure que nous voyons pour quelque chose de sublime & de divin, à quoi l'on devoit un culte religieux. Je n'étois pas à la vérité de ce sentiment ; mais je croyois que sous ces termes enveloppés ils cachoient de grands mystères qu'ils me découvriroient un jour. Mais lorsqu'après les avoir bien étudiés je me fus débarrassé d'eux, sur tout depuis mon trajet en Italie, les Académiciens me tinrent encore long-temps au milieu des flots, où ma raison, comme le gouvernail du vaisseau, ne savoit à quelle impulsion se laisser conduire.

V. Ensuite j'arrivai sur ces terres heureuses, où j'appris à quel vent je devois me fier. Car souvent par les discours de notre Evêque, (S. AMBROISE) & quelquefois aussi par les vôtres, je reconnus que dans l'idée de Dieu, ni dans celle

de l'ame qui approchent de la Divinité plus que toute chose, il ne faut rien concevoir de corporel; cependant je vous avouerai que le mariage & la gloire avoient pour moi des attraits qui me séduisirent long-temps, & m'ôterent la liberté de me jetter au plus vîte entre les bras de la Philosophie. J'espérois toujours qu'après avoir satisfait mes desirs, j'irois enfin à pleines voiles & à toutes rames me reposer dans son sein; mais il a été donné à bien peu de gens de parvenir de la sorte à la béatitude. Je lus quelques Livres de Platon, (CONFESS. LIV. 7.) dont je sçai que vous aimez beaucoup la lecture; & après les avoir comparés avec l'autorité de ceux qui nous ont instruits des divins Mysteres, je fus tellement embrasé, que j'aurois voulu rompre aussitôt tous les liens qui m'arrêtoient, si le jugement qu'en porteroient certaines personnes n'avoit ébranlé ma résolution. Que falloit-il donc de plus pour me détacher des vains amusements qui me retardoient, que le secours d'une tempête beaucoup plus favorable qu'on ne pensoit? Ainsi je fus attaqué d'un si violent mal de poitrine, que je renonçai entiérement à une profession dont je ne pouvois plus soutenir le poids incommode, qui peut-être m'eut fait échouer sur les rochers des syrénes. Enfin, j'ai fait aborder ma barque toute brisée qu'elle étoit, à l'heureux séjour de la paix.

VI. Vous voyez donc à quel genre de Philosophie ma navigation m'a conduit. J'y suis comme dans un port large & bien ouvert; mais quoique son étendue le rende moins dangereux, il n'est pas pourtant sans écueils; car j'ignore absolument à quelle partie de cette terre, qui n'est autre que la Vie heureuse, je dois précisément me fixer. Que puis-je avoir atteint de solide, puisque je suis encore flottant & chancelant sur ce qui regarde l'ame? Ainsi, je vous conjure par toute votre vertu, par votre politesse, par ce commerce, & par ces liens qui unissent les cœurs que vous me

tendiez la main; c'eſt-à-dire; ayez un peu d'amitié pour moi, ſoyez ſûr auſſi de la mienne, & que je vous aime tendrement: ſi vous répondez à mes deſirs, je n'aurai pas grand effort à faire pour arriver à cette région fortunée, où je préſume que vous êtes déja établi. Mais afin que vous ſçachiez de quelle maniere je veux raſſembler mes amis dans ce port, & que par-là vous jugiez plus aiſément du caractere de mon cœur (car je ne ſçais comment me faire mieux connoître,) j'ai réſolu de vous envoyer ce qui m'a paru entre mes premiéres conférences de plus réguliérement hazardé, de plus digne de vous être offert, & de paroître ſous votre nom. Rien ne vous convient mieux en effet, puiſque c'eſt ſur la Vie heureuſe, qui mérite d'être appellée pardeſſus toute choſe un don de Dieu, que nous avons conféré. Votre éloquence ne m'effraie point, car je ne crains point ce que j'aime, quoique je ne puiſſe y atteindre. Je crains encore moins l'éclat & l'élévation de votre fortune, puiſqu'elle eſt auſſi bienfaiſante qu'elle eſt élevée, & rend heureux tous ceux qui lui ſont ſoumis. Donnez, je vous prie, votre attention à ce que je vous envoie.

VII. Le premier de Novembre, jour anniverſaire de ma naiſſance, après un dîner frugal, & qui laiſſoit l'eſprit dans toute ſa liberté, j'invitai les conviés de ce jour-là, & qui etoient les mêmes que nous avions tous les jours, à ſe venir aſſeoir dans les bains, comme dans le lieu le plus retiré & le plus convenable à la ſaiſon. Je ſçais quelle eſt votre complaiſance, ainſi je ne balancerai pas à vous les faire tous connoître en vous les nommant. Il y avoit premiérement ma mere, aux prieres de qui je dois plus d'une ſorte de vie, mon frere Navigius, mes deux hôtes, & mes deux diſciples, Trigétius & Licentius; je ne voulus pas en exclure mes deux couſins, Laſtidanus & Ruſticus, quoiqu'ils n'euſſent aucune teinture des ſciences, pas même de la Grammaire,

parce que je crus que leur bon ſens ne leur ſeroit pas inutile au deſſein que je me propoſois : nous avions auſſi avec nous mon fils Adéodat, moins âgé que tous les autres ; mais dont le génie, ſi la tendreſſe ne m'aveugle point, me ſemble promettre quelque choſe de grand. Quand je les vis tous attentifs, je commençai de la ſorte.

VIII. Ne vous paroît-il pas évident, que l'homme eſt compoſé de corps & d'ame ? Tous en convinrent, à la réſerve de Navigius, qui répondit ne le pas ſçavoir. Ne ſçavez-vous rien du tout, lui dis-je ? ou mettez-vous cette vérité au nombre des choſes que vous ignorez ? Je crois, reprit-il, ne pas ignorer toutes choſes. Pourriez-vous, lui repliquai-je, nous dire quelques-unes des choſes que vous ſçavez ? Je le puis ſans doute. Si cela ; lui repartis-je, ne vous fait pas de peine, dites-nous-en donc quelqu'une. Comme je le vis embarraſſé, j'ajoutai : Vous ſcavez du moins ſi vous vivez ? Oui dit-il, je le ſçais. Vous ſçavez donc auſſi, repris-je, que vous avez la vie ; car c'eſt la vie qui vous fait vivre ? Je ſçais auſſi cela, répondit-il. Sçavez-vous auſſi, continuai-je, que vous avez un corps ? Il en convint. Vous ſçavez donc auſſi que vous êtes compoſé de corps & de vie ? Je le ſçais ſans doute ; mais je ne ſçais ſi je ne ſuis compoſé que de cela. Vous ne doutez donc plus ajoutai-je, de l'exiſtence du corps & de l'ame ; mais vous ignorez s'il faut encore à l'homme quelqu'autre choſe pour avoir l'accompliſſement de ſon être ? C'eſt cela, répondit-il. Nous examinerons, lui dis-je une autre fois s'il entre quelque choſe encore dans la compoſition de ce tout. Ce que je vous demande maintenant à tous, puiſque nous demeurons tous d'accord qu'il ne peut y avoir d'homme ſans un corps & une ame, pour qui des deux cherchons-nous de la nourriture ? C'eſt pour le corps, dit Licentius. Les autres héſitoient à répondre, & diſputoient ſourdement entre-eux comment on pouvoit juger que ce fut

pour le corps qu'on eut besoin de nourriture; puisqu'on ne la cherchoit que pour vivre, & qu'assurément la vie appartenoit à l'ame. Alors je leur dis: Vous paroît-il que la nourriture doive convenir à cette partie de nous-mêmes, qui en reçoit ses accroissements & sa force? Tous acquiescerent, hormis Trigétius. Car pourquoi donc, dit-il, ne suis-je pas devenu grand, selon l'étendue de la faim qui me dévoroit? La nature, lui dis-je, a réglé la mesure de chaque corps, qui ne peut en passer les bornes. Cependant ils n'auroient pas tous leur grandeur, si les aliments leur avoient manqué; ce qui se remarque plus aisément dans les bêtes; & personne ne doute que la soustraction des aliments ne fasse maigrir les corps. Elle les fait maigrir, dit Licentius, mais non pas décroître. C'est assez pour ce que je prétends; car il s'agit de sçavoir si la nourriture regarde le corps; elle le regarde bien certainement, puisqu'il tombe dans la maigreur dès qu'on la lui ôte. Tous se rendirent à mon sentiment.

IX. Mais que dirons-nous de l'ame, continuai-je? n'aura-t elle point aussi d'aliments qui lui soient propres, & ne vous semble-t-il pas que la science est sa nourriture? Oui sans doute, dit ma mere, & je suis persuadée que c'est la connoissance & l'intelligence des choses qui nourrit l'ame. Trigétius parut douter de cette opinion. Vous-même aujourd'hui, lui dit ma mere, vous nous avez appris de quelle maniere, & de quoi l'ame se nourrit. Car au milieu du dîner, vous nous avez dit, que jusques-là vous n'aviez point remarqué de quels vases nous nous servions, parce que vous pensiez à ce je ne sçai pas quoi; & cela n'avoit pourtant pas empêché que les viandes ne passassent de votre main dans votre bouche. Où donc étoit votre esprit, lorsqu'en mangeant vous ne faisiez pas cette attention? Ainsi, croyez-moi, le vrai repos de l'ame, ce sont les spéculations &

les pensées qui peuvent l'enrichir de quelques connoissances. Comme ils témoignoient par un petit murmure qu'ils en doutoient : N'avouez-vous pas, leur dis-je, que les ames des hommes sages sont, en un sens, plus grandes & plus pleines que celles des ignorants ? Ils répondirent que cela étoit clair. Mais disons donc avec raison, repris-je, que les ames de ceux qui n'ont nulle teinture des sciences & des beaux arts, sont vuides & affamées. Je les crois pleines, dit Trigétius, mais de malice & de défauts. Et c'est justement, lui repartis-je, cette plénitude qui fait la faim & la stérilité des ames. Car de même qu'un corps, à qui l'on a retranché les viandes, devient souvent rempli de maladies & de corruptions, qui sont les signes de la faim qu'il souffre, de même les ames qui ne reçoivent point de nourriture, sont pleines aussi de maladies. C'est pourquoi les Anciens ont voulu que la dépravation, qui est la source de tous les vices, ait été appellée de la sorte, parce qu'elle est une privation ; c'est-à-dire, parce qu'elle n'est rien : aussi la vertu, parce qu'elle lui est contraire, est appellée *frugalité*. (*Nequitia à nequidquam Frugalitas à fruge.*) Comme donc celle-ci a pris son nom des fruits de la terre, à cause de cette fécondité des ames ; ainsi l'autre, parce qu'elle produit leur stérilité, a pris le sien du néant-même : car tout ce qui s'écoule, tout ce qui se dissoud, tout ce qui se fond, tout ce qui se perd, n'est rien ; & 'est pourquoi de tels gens sont appellés des hommes du néant. Mais ce qui est permanent & solide, s'il est toujours, est véritablement quelque chose, comme la vertu, dont la plus belle & la principale partie s'appelle *tempérance & frugalité*. Que si ces vérités sont trop obscures, pour que vous les puissiez bien comprendre maintenant, convenez du moins que si les esprits des ignorants ont aussi leur plénitude comme les corps, les ames ont aussi deux sortes d'élémens,

dont l'un est utile & salutaire; & l'autre mortel & empoisonné.

X. Puisque cela est ainsi, & que nous convenons que l'homme est un composé de corps & d'ame, je crois qu'au jour de ma naissance je dois aux ames aussi-bien qu'aux corps, un repas un peu meilleur qu'à l'ordinaire. Si donc vous vous sentez affamés, je vous dirai quel est ce repas. Car entreprendre de nourrir des gens rassasiés, c'est faire en vain de la dépense. Formons plutôt des vœux, afin que vous ayez plus d'ardeur pour cette nourriture que pour celle du corps; si vos ames sont saines, cela ne manquera pas d'arriver: car il en est de même que dans les infirmités corporelles, & l'on sçait qu'il n'y a point de malade qui n'ait du dégoût pour ce qu'on lui peut donner. Ils m'assurerent tous par leur air & par leur réponse, que volontiers ils prendroient & dévoreroient tout ce que j'avois préparé pour eux.

XI. Je recommençai donc, & leur dis: Ne voulons-nous pas tous être heureux? A peine avois-je achevé, qu'unanimement ils en convinrent. Mais repris-je, celui qui n'a pas ce qu'il veut, vous paroît-il être heureux? Ils le nierent. Quoi! continuai-je, quiconque a ce qu'il veut est heureux? Il est heureux, répondit ma mere, si ce qu'il veut est un bien; mais s'il est un mal, il a beau l'avoir, il est misérable. Alors lui marquant l'excès de ma joie en souriant: Ah! ma mere, m'écriai-je, vous voilà parvenue jusqu'au centre de la Philosophie; & sans doute il ne vous a manqué que les termes pour vous exprimer comme Cicéron, qui pensoit comme vous sur cette matiere. Car dans son Livre de l'Hortense qu'il a fait à la gloire & pour la défense de la Philosophie, voici comme il parle: Les mauvais Philosophes, & ceux qui examinent les choses trop légérement, disent que tous ceux qui vivent comme ils veulent sont heureux; mais c'est une erreur: car rien n'est plus misérable que de vouloir

ce qui n'est pas bon : & l'on n'est pas si malheureux de ne point obtenir ce qu'on veut, que d'obtenir ce qu'on ne doit pas vouloir. La dépravation de la volonté cause plus de mal aux hommes, que la fortune ne leur sçauroit faire de bien. A ces mots ma mere fit une exclamation si à propos, que ne nous souvenant plus de son sexe, nous crûmes avoir vu un des plus grands hommes du monde assis au milieu de nous. Pour moi, selon la mesure de mon intelligence, je compris quelle étoit la divine source d'où couloient ces vérités. Mais vous, me dit alors Licentius, vous devez donc nous expliquer ce que l'homme doit vouloir pour être heureux, & ce qu'il faut qu'il desire. Quand le jour de votre naissance viendra, lui répondis-je, daignez m'inviter à dîner, & je prendrai tout ce que vous me présenterez. A cette condition, aujourd'hui que vous dînez chez moi, je vous prie, ne me demandez pas ce qui n'est peut-être pas apprêté. Il se répentit de son avertissement, qui n'avoit pourtant rien que de prudent & de modeste. Enfin, continuai-je, nous demeurons donc du moins tous d'accord que personne ne peut-être heureux quand il n'a pas ce qu'il desire, & que tous ceux qui l'ont ne sont pas heureux. Ils y acquiescerent.

XII. Vous convenez, je m'assure, leur dis-je, que celui qui n'est pas heureux est misérable. Aucun d'eux ne contredit. Ainsi celui qui n'a pas ce qu'il desire est misérable. Tous en convinrent. Que doit donc acheter l'homme pour devenir heureux ? car peut-être on nous le serviroit à ce repas que nous faisons ici ; & de cette sorte nous aurions égard au bon appétit de Licentius. Pour moi je crois qu'il ne doit tâcher d'acquérir que ce qui lui est libre d'avoir. Cela leur parut à tous evident. Ainsi, dis-je, il faut que ce soit quelque chose de permanent, d'indépendant de la fortune, & d'inaccessible à ses coups ; car nous ne pouvons avoir quand nous voulons, & aussi

long-temps que nous le voulons, rien de ce qui est fragile & mortel. Tous étoient de ce sentiment. Mais Trigétius prit la parole, & dit : Il y a grand nombre de gens chéris de la fortune, qui jouissent avec beaucoup d'abondance & de joie dans cette vie de ces choses que vous appellez fragiles & périssables ; & il ne leur manque rien de ce qu'ils desirent. Celui qui craint, lui dis-je, vous semble-t-il être heureux ? Non, il ne me le semble pas, répondit-il. Et celui qui peut perdre ce qu'il aime, peut-il être exempt de crainte ? Non, dit-il, cela est impossible. Or, toutes ces choses, repris-je, dépendantes du hazard, peuvent se perdre ; tout homme donc qui les aime, quoiqu'il les posséde, ne sçauroit pas être heureux. Il ne répondit plus rien. Quand même, dit-ma mere, il seroit sûr de ne les pas perdre, elles ne pourroient le rassasier ; de sorte qu'il seroit d'autant plus misérable, qu'il sentiroit toujours la même indigence. Mais, dis-je, si dans l'abondance de tous ces biens où il se verroit plongé, il savoit donner des bornes à ses desirs ; & si, satisfait de ce qu'il auroit, il en sçavoit jouir avec un plaisir honnête, ne vous sembleroit-il pas heureux ? Il le seroit, dit-elle, non pas pourtant par la jouissance de ces choses, mais par la modération de son ame. Fort bien, repris-je, on ne pouvoit mieux répondre à une question pareille, & telle que vous êtes, vous n'y deviez pas répondre autrement. Ainsi nous voyons donc véritablement que celui qui veut être heureux, doit tâcher de ne rien acquérir que de solide, & qui ne soit à l'épreuve des plus violentes secousses de la fortune. Il y a long-temps, dit Trigétius, que nous en sommes persuadés. Dieu, dis-je alors, vous paroît sans doute éternel & toujours immuable ; & c'est une vérité si certaine, qu'il n'est pas besoin d'en faire une question : leur Religion & leur piété leur firent dire à tous la même chose. Ainsi, leur ajoutai-je, celui qui posséde Dieu est heureux.

XIII. Ils avouerent cette conséquence avec un acquiescement plein de joie. Nous n'avons donc plus, leur dis-je, rien à examiner, sinon, quel est l'homme qui posséde Dieu ; car assurément il sera heureux. Dites-moi sur cela vos sentiments. Licentius dit alors: Celui qui vit bien, possede Dieu. Celui-là, dit Trigétius, posséde Dieu, qui fait ce que Dieu veut qu'il fasse. Lastidianus dit qu'il étoit de cette opinion. Et notre jeune homme, moins âgé que les autres, nous dit ; Celui-là posséde Dieu, qui n'a point d'impureté dans le cœur. Ma mere approuva toutes ces réponses, mais sur tout cette derniere. Comme mon frere Navigius ne disoit mot, je lui demandai ce qu'il pensoit, il dit aussi qu'il étoit du dernier sentiment. Je ne crus pas devoir négliger sur une question si grave le sentiment de Rusticus ; qui me paroissoit se taire, moins par incertitude que par modestie, & qui dit qu'il pensoit comme Trigétius.

XIV. Je sçais, dis-je, maintenant tous les sentiments de chacun de vous sur cet important sujet, au delà de quoi il n'y a rien à chercher, ni rien à trouver. Continuons seulement à approfondir cette matiere avec la même bonne foi & la même tranquillité que nous avons commencé de faire : mais cela nous meneroit trop loin. Les repas de l'esprit ont aussi leur intempérance ; & en se jettant sur les viandes imprudemment & avec excès, on se met quelquefois en état de les digérer plus mal. Si vous m'en croyez, nous reviendrons demain avec plus d'appétit sur notre question ; car il ne faut pas songer avec moins de précaution à la foible portée des ames, qu'à leur faim. Je vous permets néanmoins volontiers de vous amuser au ragoût qu'il me vient tout-à-coup dans l'esprit de vous présenter. Il est, si je ne me trompe, composé & assaisonné de ce miel qui plaît tant aux jeunes gens, & tel que d'ordinaire on le sert à la fin du repas. A ces mots, tous se redresserent comme pour mettre la main à un plat

trop éloigné d'eux, & me presserent de leur apprendre au plutôt de quoi il s'agissoit. Qu'en pensez-vous, leur dis-je, la question que nous avons entrepris d'éclaircir, ne le seroit-elle pas déja, si nous n'avions affaire aux Académiciens? Les trois d'entre nous qui sçavoient les dogmes de ces Philosophes, n'eurent pas plutôt entendu prononcer leur nom, qu'ils se leverent avec joie, & ayant tendu les mains comme on fait pour aider un officier qui sert un plat sur une table, ils témoignerent dans les termes les plus éloquents qu'ils purent, que rien ne leur seroit plus agréable à entendre.

XV. Alors je leur proposai la chose ainsi: S'il est évident que celui qui n'a pas ce qu'il desire n'est pas heureux, comme la raison vient de nous le démontrer: & que d'ailleurs personne ne cherche ce qu'il ne veut pas trouver, les Académiciens qui cherchent toujours la vérité, veulent la trouver par conséquent, & veulent en avoir la découverte; mais ils ne la trouvent point: donc ils n'ont point ce qu'ils veulent, donc ils ne sont pas heureux. Or, il n'y a que l'homme heureux qui soit sage, donc l'Académicien n'est pas sage. Aussi-tôt tous se récrierent comme ayant saisi ce raisonnement. Mais Licentius fit sa réflexion, & retenu prudemment par la crainte d'acquiescer trop vîte, j'ai senti la force de l'argument comme vous, nous dit-il, puisque frappé par la conclusion, je me suis récrié comme les autres; mais je n'avalerai encore rien. Je veux garder ma part pour Alype; car ou il la goûtera avec moi, ou il m'apprendra pourquoi je ne dois pas en goûter moi-même. Navigius, lui dis-je, à cause de son mal de rate, devroit plus craindre les douceurs que vous. Nullement, dit Navigius en souriant, ces sortes de ragoûts me guériront; & ce raisonnement hérissé & entortilléé que vous venez de faire, est comme ce miel du mont Hymette, dont la douceur piquante ne gonfle point les en-

trailles. Ainſi, quoique j'aie le palais mal affecté, je le fais volontiers paſſer le plus avant qu'il m'eſt poſſible ; car je ne vois pas comment on voudroit s'oppoſer à cette conſéquence. On ne le peut pas abſolument, dit Trigétius ; ainſi je me ſçai bon gré de m'être depuis ſi long-temps déclaré l'ennemi de ces Philoſophes. Je ne ſçais même par quel mouvement de la nature, ou pour mieux dire, par quelle inſpiration Divine, j'ai toujours eu de l'averſion pour eux, ſans ſçavoir comment il les falloit réfuter.

XVI. Pour moi, dit Licentius, je ne les abandonne point encore. Ainſi, repartit Trigétius, vous n'êtes pas de notre ſentiment. Vos ſentiments, lui dit Licentius, ſont-ils différents de ceux d'Alype ? Je ſuis aſſuré, lui dis-je, que ſi Alype étoit ici, mon petit raiſonnement le perſuaderoit ; car il ne pourroit pas raiſonner aſſez de travers pour s'imaginer, ou qu'un homme qui ſouhaiteroit avec ardeur d'avoir le ſouverain bien de ſon ame, & ne l'auroit pas, ſeroit heureux néanmoins ; ou que les Académiens ne veulent pas trouver la vérité ; ou qu'on peut ſans être heureux être ſage. Ces trois propoſitions ſont le fruit, le froment & le miel dont eſt compoſé ce ragoût, où vous craignez tant de toucher. Quoi ! vous croyez, dit-il, qu'il ſe rendroit à ces minuties puériles, & qu'il abandonneroit les Académiciens avec la profuſion de leurs arguments, dont l'inondation eſt capable d'engloutir ce je ne ſçais quoi de ſuccinct & de ramaſſé ? Ne diroit-on pas, lui repartis-je, que nous ayons quelque longue diſcuſſion à faire, & particuliérement avec Alype, comme ſi en lui-même il ne trouveroit pas ſuffiſamment de quoi le convaincre de ce qu'il y a de ſolide & d'utile dans ce qui vous paroît ſi frivole ? Mais vous qui prenez le parti de déférer à l'autorité des abſents, que déſapprouvez-vous dans nos trois propoſitions ? Niez-vous que celui qui n'a pas ce qu'il deſire n'eſt pas heureux ? Eſt-ce

que les Académiciens ne souhaitent pas de trouver la vérité qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ? Vous semble-t-il que le Sage ne soit pas heureux ? Assurément, dit-il avec un souris mêlé de dépit, on peut être heureux sans avoir ce qu'on desire. J'ordonnai qu'on écrivit ; mais il s'écria : Je n'ai pas achevé. Et comme je fis signe que cela s'écrivit encore, il ajouta : Eh bien oui, j'ai tout dit, qu'on écrive. (C'est que j'avois réglé qu'il ne se diroit aucune parole qu'on put dérober à notre mémoire.) De cette sorte je faisois flotter notre jeune homme entre l'opiniâtreté & la honte.

XVII. Mais tandis que par ces petites railleries nous l'excitions à prendre sa part du repas, je remarquois que tous les autres n'étoient point au fait de ce que nous agitions, & qu'ils nous regardoient sérieusement dans l'attente de sçavoir ce qui causoit entre nous deux une dispute si enjouée. Cela me parut à peu près semblable à ce qui arrive d'ordinaire à ceux, qui se trouvant dans un repas avec des conviés prompts à prendre & âpres à manger, s'abstiennent de toucher à rien, ou par sagesse ou par pudeur. Mais comme je les avois tous invités, & que je faisois-là, puisqu'il faut tout dire, le personnage d'un homme d'importance, & de l'un de ces gens qui font bien les honneurs d'un grand repas, je fus touché de voir à votre table tant d'inégalité & de différence, & ne la pouvant souffrir d'avantage, je regardois ma mere avec un souris. Alors comme si sa générosité lui eut fait ordonner de tirer d'un lieu de réserve de quoi nourrir ceux qui n'en avoient pas assez : Apprenez-nous donc, me dit-elle, qui sont ces Académiciens, & déclarez-nous leurs principes. Après que je les eus expliqués en peu de paroles, & assez clairement pour les renvoyer tous bien instruits ; ces Philosophes, ajouta-t-elle, sont de vrais Epiléptiques. (CADUCARII) C'est le terme dont on appelle parmi nous ceux qui tombent du haut-mal. En disant ce mot, elle se leva pour s'en

aller. Et tous bien contens, nous finîmes ainsi la dispute, & en riant nous nous en retournâmes au logis.

XVIII. Le lendemain après dîner nous allâmes, mais plus tard, nous asseoir tous dans le même endroit. Vous avez un peu différé, leur dis-je, de vous rendre à notre repas ? ce n'est pas, je crois, par indigestion ; mais prévenu du petit nombre de mets qu'on vous serviroit, il vous a paru qu'il ne falloit pas vous assembler de si bonne heure, & que vous auriez bientôt tout dévoré. Aussi ne deviez-vous pas penser qu'il restât beaucoup de choses à vous offrir, puisque le jour même de la fête, on vous en avoit présenté si peu. Peut-être avez-vous jugé sainement ; mais en vérité je ne sçais pas mieux que vous ce qui vous a été préparé : c'est un autre que moi qui prépare à tous incessamment tout ce qui les doit nourrir, & particuliérement dans ces sortes de repas-ici ; mais nous, soit par débilité, soit par réplétion, soit par trop d'affaires, nous manquons souvent à prendre cette nourriture capable de rendre heureux tout homme qui ne la rejette pas, comme nous en demeurâmes hier tous d'accord, & très-sincérement, si je ne me trompe. Car la raison nous ayant convaincu, que celui qui posséde Dieu est heureux, & personne de vous ne s'étant opposé à cette démonstration ; on demanda ensuite quel homme nous paroissoit posséder Dieu ? On avança, si je m'en souviens, trois sentiments. Les premiers dirent, que celui-là possédoit Dieu, qui en faisoit la volonté ; les seconds, qu'il ne falloit que bien vivre pour posséder Dieu ; & les derniers, que l'Esprit de Dieu leur paroissoit résider en ceux en qui l'esprit des démons ne résidoit point.

XIX. Mais peut-être n'avez-vous tous qu'une même opinion exprimée diversement. Car, si nous considérons les deux premieres, nous verrons que faire ce que Dieu veut, c'est bien vivre ; & que bien vivre, c'est faire ce que Dieu veut. Un hom-

me qui vit bien vous paroît-il faire autre chose qu'obéir à la volonté de Dieu ? Ils en convinrent. Il faut, leur dis-je, un peu plus examiner la troisiéme proposition. L'esprit impur, autant que je le conçois, se prend en deux manieres ordinairement, dans l'usage de nos saints Mystéres. Tantôt on entend celui qui s'empare extérieurement des hommes, qui trouble leur sens, & les met en telle fureur, que les Ministres Ecclésiastiques sont obligés de leur imposer les mains pour les chasser, ce qu'on appelle Exorciser ; c'est-à-dire, en vertu de la parole de Dieu le faire sortir dehors en le conjurant. L'esprit impur se prend encore pour toute ame souillée de quelque impureté ; c'est-à-dire, assujettie aux vices & aux erreurs. Ainsi, jeune homme, vous à qui le dégagement & la pureté de votre cœur ont fait peut-être avancer ce sentiment, je vous demande quel homme vous semble n'avoir pas l'esprit impur ? Est-ce celui en qui n'habite pas le démon, qui d'ordinaire fait faire aux hommes tant d'extravagances ; ou bien, est-ce celui qui a purifié son ame de toutes sortes de vices & de péchés ? Celui-là dit-il, qui vit chastement, me paroît n'avoir pas l'esprit impur. Mais qui appellez-vous chaste, repris-je ? Est-ce celui qui ne péche point, ou seulement qui, s'abstenant de tout commerce impudique tombe dans les autres péchés ? Celui-là, dit-il, est chaste, qui a toujours Dieu en vue, & qui lui est toujours uni. Je pris plaisir à faire écrire les paroles de ce jeune homme, comme il les avoit proférées ; & j'ajoutois ensuite : Il est donc nécessaire qu'il vive bien, & quiconque vit bien, est nécessairement tel que vous dites, que vous en semble ? Il en convint, & les autres aussi. Tout se réduit donc, concluai-je, à une seule & même opinion.

XX. Mais je vous demande en passant : Dieu veut-il que l'homme le cherche ? Ils dirent qu'oui. Je vous demande encore : Pouvons-nous dire que celui qui cherche Dieu, vive mal ? Nullement,

répondirent-ils. Répondez encore à une troisieme interrogation. L'esprit impur peut-il chercher Dieu ? Ils le nierent tous, à la réserve de Navigius, qui douta un moment, & se rendit ensuite au sentiment des autres. Si donc, repris-je, celui qui cherche Dieu fait ce que Dieu veut, il vit bien, & l'esprit impur n'habite point en lui. Or, celui qui cherche Dieu, ne le posséde pas encore; il ne faut donc pas croire que celui, ou qui vit bien, ou qui fait ce que Dieu veut, ou en qui n'est pas l'esprit impur, posséde Dieu tout aussi tôt A cet endroit, comme ils se moquoient tous les uns des autres, de s'être laissé séduire à nos questions, & de me les avoir trop vite accordées, ma mere, après avoir été long-temps surprise, demanda que je lui étendisse un peu plus cet argument, que la nécessité des conséquences m'avoit fait resserrer en si peu de paroles. Quand je le lui eus bien développé : Mais, dit-elle, personne ne peut parvenir à la possession de Dieu, qu'après l'avoir cherché auparavant. Fort bien, lui répondis-je ; cependant celui qui cherche encore Dieu, ne le posséde pas encore, quoiqu'il vive bien. Ainsi, tous ceux qui vivent bien ne possédent pas Dieu. Il me semble, dit-elle, qu'il n'y a personne en qui Dieu ne soit. Il est favorable dans celui qui vit bien, & contraire dans celui qui vit mal. Ainsi, lui dis-je, nous avons mal fait hier d'accorder que celui en qui Dieu résiste est heureux, puisqu'il réside dans tous les hommes, & que tous ne sont pas heureux. C'est qu'il faut, dit-elle, qu'il y réside comme favorable.

XXI. Du moins donc, lui dis-je, il demeure certain entre-nous que celui à qui Dieu est favorable est heureux. Je voudrois bien, dit Navigius, être de votre sentiment ; mais je crains toujours pour le bonheur de celui qui cherche encore, surtout afin que vous ne soyez pas obligé d'appeller heureux l'Académicien à qui, dans le discours d'hier, on donna le nom d'Epiléptique, selon

moi, fort à propos. Car je ne sçaurois dire que Dieu soit contraire à un homme qui le cherche; que si ce seroit un blasphême, il faut donc dire qu'il lui est favorable. Or, selon vous, celui à qui Dieu est favorable est heureux; donc celui qui le cherche est heureux. Mais tout homme qui cherche, n'a pas encore ce qu'il veut. Ainsi, l'homme sans avoir ce qu'il veut, pourra être heureux. Cela nous paroissoit néanmoins hier bien absurde, & nous nous imaginions avoir par-là dissipé les ténébres des Académiciens. De sorte que Licentius va presentement triompher de nous; & comme un sage médecin il m'avertira sans doute, que pour avoir pris témérairement ces douceurs si nuisibles à ma santé, je dois en porter la peine, qui sera la honte de me dédire.

XXII. Ma mere à cet endroit se mit à rire aussi-bien que nous. Pour moi, dit Trigétius, je ne demeure pas si-tôt d'accord que Dieu soit contraire dès qu'il n'est pas favorable; & il peut, ce me semble, y avoir un milieu entre ces deux extrêmités. Mais cet homme, lui dis-je, à qui Dieu n'est ni favorable ni contraire, de quelle maniere convenez-vous qu'il ait Dieu? Comme il s'arrêtoit à ces mots: Autre chose est, dit ma mere, d'avoir Dieu, & autre chose de n'être pas sans Dieu. Quel est donc le meilleur, repris-je, ou de l'avoir, ou de n'être pas sans lui? Autant que je le puis concevoir, dit-elle, voici quelle est ma pensée: Celui qui vit bien, a Dieu, mais favorable: celui qui vit mal l'a aussi, mais contraire; à l'égard de celui qui le cherche encore, & qui ne l'a pas trouvé, il ne l'a ni contraire ni favorable; mais il n'est pas néanmoins sans Dieu. Est-ce-là, continua-t-elle, votre sentiment? Ils en convinrent tous. Dites-moi, je vous prie, leur repliquois-je, vous paroît-il que Dieu soit favorable à celui qu'il favorise? Tous acquiescerent. Dieu favorise-t-il celui qui le recherche? Il le favorise, répondirent-ils. Ainsi ajoutois-je, celui qui cherche Dieu

Dieu l'a favorable ; & celui qui a Dieu favorable est heureux ; donc celui qui le cherche est heureux. Or, celui qui cherche n'a pas encore ce qu'il veut ; donc que celui qui n'a pas ce qu'il veut sera heureux. Franchement, dit ma mere, je ne sçaurois croire qu'on soit heureux quand on n'a pas ce qu'on veut. Ainsi lui répliquai-je, tout homme qui a Dieu favorable n'est pas heureux. Si la raison, reprit ma mere, m'a forcé à l'avouer, il faudra bien en convenir. Voici donc, continuai-je, quel ordre on peut donner à tous ces raisonnements. L'homme qui a trouvé Dieu a Dieu favorable, & est heureux ; celui qui le cherche l'a favorable, mais n'est pas encore heureux ; & celui que les vices & les péchés séparent de Dieu, non seulement n'est pas heureux, mais n'a pas de plus Dieu favorable.

XXIII. Cette distinction leur plut à tous. Voilà qui va bien, leur dis-je ; mais je crains encore que vous ne soyez ébranlés par la proposition dont nous étions convenus auparavant, que quiconque n'est pas heureux est misérable ; car il s'ensuivra delà qu'un homme à qui Dieu est propice, est misérable, puisque nous avons dit que celui qui cherche encore Dieu n'est pas heureux. Faudra-t-il, dit Cicéron, que nous appellions riches des gens qui possédent sur la Terre de grands héritages & de grands domaines, & que nous appellions pauvres ceux qui possédent toutes les vertus ? Mais je vous prie d'examiner s'il est aussi vrai que tout misérable est dans l'indigence, comme il est vrai que tout indigent est dans la misere ; car alors il sera vrai de dire que la misere n'est autre chose que l'indigence ; ce que vous avez bien remarqué que j'approuvois quand on l'a dit ; mais cela seroit trop long pour discuter aujourd'hui : ainsi je vous conjure qu'aucun dégoût ne vous empêche de vous trouver encore demain à cette même table. Quand ils eurent tous promis de s'y trouver volontiers, nous nous levâmes & nous en allâmes.

XXIV. Nous nous aperçûmes le troiſiéme jour de nos conférences, que les nuages du matin qui nous avoient obligés les autres jours à nous tenir dans les bains, ſe trouvoient entiérement diſſipées, & l'après-dînée nous parut ſi belle, qu'elle nous invita de deſcendre dans la petite prairie voiſine. Après que nous nous y fûmes tous aſſis à l'endroit le plus commode, nous continuâmes ainſi ce qui nous reſtoit à examiner. Maintenant, leur dis-je, me voilà parfaitement éclairci de preſque tout ce que je voulois que vous répondiſſiez à mes queſtions. Afin donc que nous puiſſions diſtinguer ce repas-ici de quelques jours d'intervalle, je crois qu'il ne ſera pas néceſſaire que vous me répondiez rien davantage, ou ce ſera du moins très-peu de choſe. Ma mere avoit dit, ce me ſemble, que la miſere n'étoit autre choſe que de l'indigence, & nous convînmes tous qu'à la vérité tout indigent étoit miſérable; mais de ſçavoir ſi tout miſérable eſt indigent, c'eſt une petite queſtion que nous n'eûmes pas hier le loiſir de bien diſcuter. Que ſi la raiſon nous peut démontrer que cela eſt ainſi, nous aurons trouvé quel eſt l'homme heureux; car ce ſera celui qui n'eſt pas indigent, puiſque tout homme qui n'eſt pas miſérable eſt heureux; c'eſt donc être heureux que de n'être pas dans l'indigence, ſuppoſé que la miſere & l'indigence ſoient la même choſe, ſous différents noms.

XXV. Pourquoi dès-à-préſent, dit Trigétius, ne peut-on pas conclure que tout homme qui n'eſt pas dans l'indigence eſt heureux, puiſqu'il eſt clair que tout indigent eſt miſérable. Car je me ſouviens que nous ſommes convenus qu'il n'y a point de milieu entre l'homme miſérable & l'homme heureux. Mais, lui dis-je, vous paroît-il un milieu entre un homme mort & un homme vivant? Tout homme n'eſt-il pas ou vivant ou mort? Je l'avoue, dit-il. Il n'y a plus de milieu, lui dis-je, entre ce que nous diſons. A quoi ſert tout cela, continua-t-il? Vous avouerez, je m'aſſure, lui

repliquai-je, qu'un homme enterré depuis plus d'un an est mort. Cela est vrai. Et celui qui est enterré depuis moins d'une année, est-il en vie ? Cela ne s'ensuit pas. Donc, repris-je, il ne s'ensuit pas que si tout indigent est misérable, celui qui n'est pas indigent, soit heureux; quoiqu'entre l'homme heureux & l'homme misérable on ne puisse pas trouver plus de milieu qu'entre un homme vivant & un homme mort.

XXVI. Comme quelques-uns d'eux me parurent avoir peine à comprendre ce raisonnement, je pris soin de le rendre plus clair, & me proportionnai du mieux que je pus à leur indigence. Personne de vous, continuai-je, ne doute que celui qui est indigent est misérable; & nous ne sommes point embarrassés par certains besoins où le sage est assujetti; car cela ne regarde point son ame où réside la félicité de sa vie. Le sage est l'homme parvenu à toute sa perfection. Or, l'homme en cette état n'a besoin de rien. Si ce qui semble nécessaire au corps lui est offert, il le prend; & s'il ne l'a pas, cette privation ne peut l'émouvoir. Tout homme sage est intrépide, & tout intrépide ne craint rien. Ainsi le sage ne craint, ni la destruction de son corps, ni les douleurs; car, pour les éviter, ou pour les suspendre, il se feroit des nécessités de plusieurs choses dont la privation peut lui arriver. S'il les a néanmoins, ces choses, il ne laisse pas d'en faire un usage honnête, puisque c'est une maxime indubitable, qu'il y a de l'extravagance à souffrir un mal qu'on peut éviter. Il évitera donc la mort & la douleur, autant qu'il pourra le faire avec bienséance, de crainte, s'il ne les évitoit pas, qu'il ne devînt misérable, non parce que ces maux lui seroient arrivés, mais parce qu'il n'auroit pas voulu les éviter; ce qui seroit une folie manifeste: de sorte qu'il seroit misérable en n'évitant pas ces maux, non pas à cause qu'il les souffriroit; mais à cause de sa folie. Que si malgré ses précautions & ses soins il n'est

pas en sa puissance d'éviter les maux quand ils viendroient tous fondre sur lui, il ne seroit pas pour cela misérable. Ainsi la maxime du Poëte est encore vraie; (*Terent. in Eunuc.*) quand vous ne pouvez faire ce que vous voulez, il ne faut vouloir que ce que vous pouvez. Comment seroit misérable celui à qui il n'arrive que ce qu'il veut, & qui ne peut vouloir ce qu'il lui paroît impossible ? Car il ne desire que des choses dont il est sûr de jouir; & comme il ne veut rien que ce que la vertu prescrit, & ce que la sagesse ordonne, on ne peut jamais le lui enlever.

XXVII. Voyez, maintenant, s'il vous semble que tout misérable est dans l'indigence. Ce qui fait que mal aisément on accorde cette proposition, c'est qu'il y en a beaucoup qui jouissent abondamment des faveurs de la fortune, & à qui tout réussit si bien, qu'ils n'ont qu'à vouloir pour posséder aussitôt tout ce qu'ils desirent. Il est difficile néanmoins de parvenir à ce genre de vie. Mais supposons un homme tel que Cicéron nous dépeint un certain Oratus; comment s'imaginer quelque indigence dans le plus riche, le plus agréable, le plus voluptueux de tous les hommes, & à qui jamais rien ne manqua, ni pour le plaisir, ni pour le crédit, ni pour la santé ? Car il trouvoit tout ce qu'il vouloit dans la fertilité de ses terres, dans l'abondance de ses revenus, & dans l'agrément de ses amis, sans faire de tout cela nul usage qui pût l'incommoder; &, pour tout dire en un mot, tous ses desseins & tous ses desirs eurent toujours d'heureux succès. Peut-être quelqu'un vous dira qu'il voulut encore avoir plus qu'il n'avoit : nous n'en sçavons rien; mais ce qui suffit à notre question; supposons qu'il s'en contentât pleinement, vous paroît-il avoir été dans l'indigence ? Quand je conviendrois, dit Licentius, qu'il ne desiroit rien davantage, ce que j'ai assez de peine à concevoir d'un homme qui n'est pas Philosophe, puisqu'on nous dit néanmoins qu'il avoit un esprit juste, il

n'étoit donc pas sans crainte que quelque coup d'une disgrace imprévue ne lui enlevât tout ce qu'il avoit. Car il ne faut pas faire un grand effort pour comprendre que toutes ces choses, en telle abondance que nous les supposions, étoient soumises aux divers accidents de la vie. Ainsi, mon cher Licentius, lui dis je en riant, vous voyez que la bonté d'esprit de cet homme heureux l'empêchoit de jouir de la vie heureuse ; car plus il avoit de prudence, plus il prévoyoit qu'il pouvoit perdre tous ces biens : cette crainte le tourmentoit donc, & confirmoit en lui cette maxime commune : Qu'un homme sans confiance n'a d'esprit que pour se rendre malheureux.

XXVIII. Cela le fit sourire, & les autres aussi. Prenons-y garde pourtant, leur ajoutai-je ; nous voyons bien qu'il craignoit, mais non qu'il fût dans l'indigence. Or, c'est la question ; car l'indigence consiste à n'avoir pas, & non pas à craindre de perdre ce qu'on a. Or, cet homme étoit misérable par la crainte qu'il avoit, & nullement par son indigence ; ainsi tout homme misérable n'est pas indigent. Ma mere, de qui j'examinois le sentiment, ayant approuvé mon raisonnement, hésita néanmoins un peu. Je ne sçais, dit-elle, & je ne comprends pas trop bien comment on peut séparer la misere de l'indigence, & l'indigence de la misere : car cet homme, si riche & si opulent que vous voudrez, & qui ne desiroit rien à ce que vous dites, puisqu'il craignoit pourtant de perdre ce qu'il avoit, il étoit dans l'indigence ; car pouvons-nous dire, quand l'or & l'argent lui manquent, qu'il est indigent, & que quand il manque de sagesse, il ne l'est pas ? Cette réflexion fit que tous se récrierent avec surprise, & ne me donna pas peu de plaisir à moi-même, de voir que ma mere eût trouvé plutôt qu'un autre ce que j'avois recueilli de plus solide des Livres des Philosophes, & ce je m'étois proposé de ne dire qu'à la fin. Voyez, leur dis-je, quelle différence

il y a entre l'étude de toutes les ſciences, & un eſprit uniquement attentif à Dieu. Car de quel autre principe pourroit venir ce qui nous étonne ici ? A ces mots, Licentius avec une exclamation pleine de joie : On ne pouvoit dit-il, rien avancer de plus vrai ni de plus divin ; car la plus grande & la plus miſérable indigence, c'eſt la privation de la ſageſſe ; mais quiconque auſſi n'en eſt pas privé, ne peut ſouffrir aucune indigence.

XXIX. Ainſi, ajoutai-je, l'indigence de l'eſprit n'eſt autre choſe que la folie, qui eſt l'oppoſé de la ſageſſe, & qui lui eſt auſſi contraire que la mort l'eſt à la vie, & la béatitude à la miſere ; il n'y a point de milieu : comme tout homme qui n'eſt pas heureux eſt miſérable, & que celui qui n'eſt pas mort eſt vivant ; de même il eſt clair que celui qui n'eſt pas fou doit être ſage. Donc vous pouvez voir que Sergius Oratus n'étoit pas ſeulement miſérable, parce qu'il craignoit de perdre tout ce qu'il avoit reçu de la fortune ; mais parce qu'il y avoit de la folie à le craindre ; de ſorte que ces richeſſes fragiles & flottantes, qu'il regardoit comme de grands biens, le rendoient encore plus miſérable que s'il n'eût rien du tout appréhendé. Car l'aſſoupiſſement de ſon eſprit l'eût mis dans une plus grande ſécurité, que ſa vigilance qui le rendoit miſérable, en le plongeant dans un plus grand abyme de folie. Si donc l'homme privé de ſageſſe ſouffre une extrême indigence, & ſi le ſage n'a beſoin de rien, il s'enſuit que l'indigence eſt une folie ; & comme il n'y a point de fou qui ne ſoit miſérable, il n'y a point de miſérable qui ne ſoit fou. Comme donc toute indigence eſt une miſere ; de même, toute miſere eſt une indigence.

XXX. Trigétius témoigna qu'il ne comprenoit pas bien cette conſéquence. De quoi, lui dis-je, ſommes-nous convenus par nos raiſonnements ? Que celui, répondit-il, qui n'a pas la ſageſſe, eſt dans l'indigence. Et qu'appellez-vous, lui répar-

tis-je, être indigent ? C'eſt dit-il n'avoir pas la ſageſſe. Mais qu'eſt-ce, continuai-je, que de n'avoir pas la ſageſſe ? Comme il ſe taiſoit ; N'eſt-ce pas, ajoutai-je, avoir la folie ? C'eſt cela même, répondit-il. Ainſi, lui dis-je, être indigent n'eſt autre choſe que d'être fou. D'où il s'enſuit néceſſairement que ce qu'on appelle folie eſt l'indigence, ſous un autre nom. Je ne ſçais pourtant pas bien encore ce que veut dire avoir de l'indigence & avoir de la folie ; car c'eſt comme ſi nous diſions, qu'un lieu privé de la lumiere a de l'obſcurité ; ce qui ſignifie ſeulement n'avoir pas de lumiere. Car l'obſcurité n'eſt pas un être qui vienne & qui s'en retourne, mais la privation de lumiere, eſt préciſément ce qu'on appelle *obſcur* ; comme manquer d'habits, c'eſt ce qu'on appelle être nud, puiſque quand on prend un habillement, la nudité n'eſt pas un être mobile qui s'en aille. Ainſi, nous diſons qu'un homme eſt indigent, dans le même ſens que nous diſons qu'il eſt nud. Car l'indigence eſt un terme qui ſignifie une privation. Ainſi, pour m'expliquer du mieux qu'il m'eſt poſſible, quand on dit : Cet homme a de l'indigence ; c'eſt comme ſi l'on diſoit : il a de ne point avoir. Si donc on a fait voir que la folie eſt une indigence véritable & formelle, voyez s'il vous paroît à préſent que la queſtion que nous avions entrepris d'éclaircir le ſoit aſſez. Car il étoit douteux entre nous, ſi par le nom de miſere nous entendions autre choſe qu'indigence. Nous vous avons prouvé que le nom d'indigence ſe donnoit avec raiſon à la folie. Comme donc tout homme inſenſé eſt miſérable, & que tout miſérable eſt inſenſé ; de même il faut néceſſairement avouer que non ſeulement tout indigent eſt miſérable, mais que tout miſerable eſt indigent. Que ſi parce que le miſérable & l'inſenſé ne ſont qu'un, il faut conclure que la folie eſt une miſere ; pourquoi ne conclurons-nous pas, puiſque le miſérable & l'in-

digent ne font qu'un, que la misere aussi n'est a
tre chose que l'indigence?

XXXI. Comme ils en demeurerent tous d'a
cord, maintenant, leur dis-je, nous avons à vo
quel est celui qui n'est pas indigent : car il sera
sage & le bienheureux. La folie, comme noi
avons dit, est l'indigence-même, & c'est son v
ritable nom : car ce terme signifie ordinairemei
je ne sçais quoi de stérile & de pauvre. Faites,
vous prie, beaucoup d'attention avec quel soi
les premiers hommes ont donné des noms à toi
tes ces choses, & particuliérement à celles doi
la connoissance nous étoit plus nécessaire. Dé
nous sommes convenus que tout homme insen
est indigent, & que tout indigent est insensé :
crois que vous conviendrez aussi que tout espi
insensé est vicieux, & que sous le nom de folie
sont renfermés tous les vices de l'esprit. Le pr
mier jour de nos conférences, nous avions c
que le mot de dépravation tire son origine c
privation : (*Nequitia à nequidquam.*) comn
au contraire le mot de bonté vient de fécondit
(*Homo frugi à fruge*). Ainsi, ce qui paroît
plus essentiellement dans la bonté & dans la ma
ce, c'est proprement l'être & le néant. Mais qu
croyons-nous qui soit proprement contraire à l'i
digence dont il est ici question ? Comme ils s'a
rêtoient à cet endroit, je disois bien, répond
Trigétius, que c'est les richesses : mais je vois qu
les richesses sont le contraire de la pauvreté. Ce
s'approche assez, lui dis-je, car d'ordinaire c
prend pour une même chose la pauvreté & l'i
digence. Cependant, il faut trouver une aut
expression, & ne pas laisser manquer d'un mot
meilleur parti : car si celui de la misere est ass
riche pour en avoir deux, qui sont l'indigence a
la pauvreté, il n'est pas juste que celui de la bé
titude n'en ait qu'un, qui est les richesses. Et rie
ne seroit plus déraisonnable que de voir une ind
gence de termes dans la chose-même la plus op

posée à l'indigence. Le mot de plénitude, s'il est permis d'en user, dit Licentius, me paroît opposé à l'indigence.

XXXII. Par la suite, leur dis-je, nous chercherons le terme avec plus de soin : & il ne faut pas beaucoup s'en soucier quand on cherche la vérité. Car quoique Saluste, le plus habile homme du monde à bien définir les choses par leur nom, ait opposé à l'indigence les richesses, j'aime encore mieux le terme de plénitude que vous avez trouvé. Ne nous inquiétons point de ces bagatelles ; n'appréhendons point de déplaire aux Grammairiens en négligeant un peu nos termes. [*Il veut parler de Vérécundus, qui lui avoit si obligeamment prêté sa maison. Vérécundus étoit Grammairien.*] Ceux qui nous ont ici donné l'usage de leurs domaines, ne nous en puniront pas. Cela les fit rire ; & je leur dis ensuite ; Comme vous voilà très-attentifs à ce que Dieu inspirera, & que loin de mépriser vos pensées, je les regarde comme des Oracles, voyons ce que signifie cette expression : car je n'en trouve point qui s'accommode mieux à la vérité : la plénitude & l'indigence sont donc les deux contraires, & peuvent s'appeller l'être & le néant, aussi-bien que la malice & la bonté. Si donc l'indigence est la folie, la plénitude sera la sagesse. Aussi c'est avec raison que plusieurs ont appellé bonté la mere de toutes les vertus : & c'est le sentiment de Cicéron dans une de ses harangues. (Oraison *pour le Roi Déjotarus.*) *Qu'on le prenne*, dit-il, *comme on voudra* ; *pour moi, je soutiens que la tempérance est la plus grande de toutes les vertus.* On ne pouvoit parler plus judicieusement & plus sçavamment. Et il avoit bien remarqué que cette bonté, qu'il appelle *frugalité*, & à qui nous donnons le nom d'*être*, est ce qu'il y a de contraire au néant. Mais parce que selon la maniere commune de parler, la frugalité le plus souvent est prise pour la seule sobriété ; il a éclairci sa pensée par les deux mots suivants, *tempérance*

& *modération.* Approfondissons un peu plus c deux termes.

XXXIII. Il est certain que *modération* vient d *mode*, & que *tempérance* vient de *temps* *. Or dans toute chose qui a son temps & son mode, i n'y a ni trop ni trop peu. C'est donc-là cette plénitude que nous avons opposée à l'indigence, & qui y convient beaucoup mieux que si nous avions employé le terme d'*abondance*, qui signifie proprement *affluence*, & pour ainsi dire une profusion trop excessive de quelque chose. Or, tout être où il y a du trop n'a plus sa modification ni sa forme : & dès qu'il y entre de l'excès, l'indigence y entre aussi-tôt. Ainsi l'indigence & l'abondance peuvent se trouver ensemble : mais le plus & le moins ne se trouvent jamais où la modification est parfaite. Si même vous examinez bien ce que c'est que l'opulence, vous verrez qu'elle consiste dans cette modification dont nous parlons : car *opulence* vient d'*assistance*. (*Opulentia ab ope.*) Or, comment le trop pourroit-il être un secours, puisque souvent il incommode encore plus que le trop peu ? Comme donc il manque quelque chose par-tout où il y a du trop & du trop peu, il y a aussi de l'indigence. (*Sapientia est modus animi.*) Ainsi, la sagesse est proprement la forme & la vraie modification de l'ame. Nous convenons tous que la sagesse est le contraire de la folie, que la folie est une indigence, que l'indigence est le contraire de la plénitude, & qu'en cette plénitude consiste la modification & la forme de chaque être. C'est donc dans la sagesse que consiste la modification de l'ame : & c'est avec raison qu'on vante tant cette belle maxime, *Rien de trop.* (*Térent. in Andr.*) comme un abregé de toute la morale.

* *Modestia à modo, temperantia à temperie.* Ces termes ont leur allusion & leur analogie dans le Latin; ce qui en fait le rapport & l'application.

XXXIV. Nous avions dit au commencement de nôtre conférence d'aujourd'hui, que si nous reconnoissions que la misere n'est autre chose que l'indigence, nous avouerions que celui qui ne manque de rien est heureux. Or nous l'avons reconnu. Donc être heureux, n'est autre chose que de n'avoir besoin de rien : & c'est l'état d'un homme sage. Que si maintenant vous demandez ce que c'est que cette sagesse, dont nos raisonnements nous ont développé l'idée autant qu'il nous a été possible, je vous répondrai que ce n'est autre chose que cette juste situation d'une ame qui se tient dans l'équilibre, sans que rien l'éleve ou l'abaisse, ni la répande ou la resserre. L'ame se gonfle & se répand dans ces intempérants malheureux, qui par leurs dépenses outrées, par leur domination dédaigneuse, par leur faste, & par les autres excès de cette nature, s'imaginent se procurer un grand crédit & de grands plaisirs : & elle se resserre, lorsque pressés par l'avarice, par la crainte, par la tristesse, elle est accablée de misere, selon l'aveu même des misérables. Mais quand elle contemple cette sagesse qu'elle a trouvée, & que, pour user du terme de ce jeune homme, elle l'a saisie sans que nulles vanités l'en détachent, & la tournent vers ces Idoles séduisantes, dont le poids en les embrassant, a coutume de les faire tomber loin de Dieu, & de les replonger dans l'abyme ; alors elle n'a rien de trop ni de trop peu, ni par conséquent de l'indigence & de la misere. Quiconque donc est heureux, a l'ame dans cet équilibre, c'est-à-dire, est en possession de la sagesse.

XXXV. Mais quelle autre sagesse que celle de Dieu peut mériter un si beau nom ? Les divines Ecritures nous apprennent que la Sagesse de Dieu est son Fils ; le Fils de Dieu est Dieu lui même. Ainsi, quiconque est heureux, posséde Dieu. C'est une conséquence indubitable que nous avons goûtée tous dès le commencement de ce repas. Mais cette Sagesse est-elle autre chose que la Vérité ?

Je suis la Vérité, dit Jesus-Christ. Or, cette Vé n'existe que par quelque forme primitive quelque principe qui l'a produite. De plus, principe n'en peut avoir d'autre au dessus de l car s'il est le premier de tous les principes, il nécessairement par lui-même : d'ailleurs il peut être premier, qu'il ne soit aussi véritable. Com me donc c'est de ce principe que procede la Vrité, c'est aussi par la Vérité qu'on renonce à c principe : jamais donc il n'y eut de principe san vérité, ni de vérité sans principe. Qu'est-ce que l Fils de Dieu ? C'est la Vérité, nous l'avons dit. Quel est celui qui n'a point de principe au dessus de lui ? C'est le principe souverain : ainsi quiconque est parvenu à ce souverain principe par la vérité, est nécessairement heureux : c'est avoir Dieu dans son ame ; en un mot, c'est en jouir : tout le reste des créatures est en Dieu, mais ne jouit pas de lui.

XXXVI. Cette inspiration que nous sentons, & qui nous avertit de nous souvenir de Dieu, de le chercher, de rejétter tout ce qui nous en dégoûte, & d'en être uniquement altérés, est un écoulement de cette source de Vérité qui vient à nous. C'est un éclat que ce Soleil intérieur répand dans nos esprits. Tout ce que nous disons de vrai vient de lui. Lors même que nos yeux malades s'ouvrent tout-à-coup, nous n'osons encore le regarder fixement : & il paroît bien alors que Dieu se découvre, & guérit les affoiblissements de notre vue. Dès que le Tout-puissant est quelque part, tout y est parfait & dans l'ordre : néanmoins tant que nous cherchons, comme cette divine source, ou, pour user de ce terme, comme cette plénitude ne nous a pas encore rassasiés, nous ne devons pas nous croire encore parvenus à notre véritable forme & notre pleine modification. Et quoique prévenus du secours de Dieu, nous ne sommes pas encore parfaitement sages & parfaitement heureux : ainsi, l'entier rassasiement des

ames, leur véritable vie heureuſe, c'eſt de bien connoître par quelle voie l'on eſt conduit à la Vérité, de quelle Vérité l'on jouit enſuite, & ce qui tient l'ame unie à cette forme primitive de tous les êtres. Celui qui comprend bien ces trois choſes, bannit toutes les vaines idées des différentes idolâtries, & ne voit plus que Dieu qui ſubſiſte éternellement. A cet endroit ma mere s'étant profondément tracée dans ſa mémoire, & ſa foi ſe reveillant, elle dit avec joie ce verſet de notre Evêque : *Trinité ſainte, ſoyez favorable à ceux qui vous prient.* (HYMNE DE SAINT AMBROISE.) Puis elle ajouta : C'eſt-là ſans doute cette bienheureuſe vie qui nous rend parfaits, & où nous eſpérons de pouvoir arriver ſi nous y tendons avec une foi ferme, une eſpérance animée & une ardente charité. (*Deus creator omnium.*)

XXXVII. Ainſi, leur dis-je, puiſque les Loix de la modération nous avertiſſent de mettre une intervalle de quelques jours à notre repas, du mieux qu'il m'eſt poſſible je rends graces au Dieu véritable, Pere, Seigneur & Libérateur des ames. Je vous remercie auſſi vous tous que j'avois raſſemblés, & qui m'avez comblé de tant de biens ; car vous avez fait entrer dans ce diſcours un ſi grand nombre de bonnes choſes, que je ne puis deſavouer que je n'aie été raſſaſié moi-même par ceux que j'avois conviés. A ces mots tous firent paroître leur joie, en donnant mille louanges à Dieu : & Trigétius s'écria : Que n'êtes-vous d'humeur à nous nourrir ainſi tous les jours de cette Vérité ſuprême ! Il faut, lui dis-je, la conſulter par-tout, & l'aimer en tout, ſi notre retour à Dieu nous tient véritablement au cœur. Après ces paroles nous terminâmes nos conférences, & nous nous retirâmes en paix.

FIN.

APPROBATION

De Monſieur Brillon, Docteur & Profeſſeur De la Maiſon de Sorbonne.

J'Ai lu pour Monſeigneur le Chancelier, la Traduction du Livre de Saint Auguſtin de la Vie heureuſe. En Sorbonne le 24 Mai 1715.

BRILLON.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

LIVRE NEUVIEME.

LIVRE DIXIEME.

LIVRE ONZIEME.

LIVRE DOUZIEME.

LIVRE TREIZIEME.

Fin de la Table des Chapitres.



